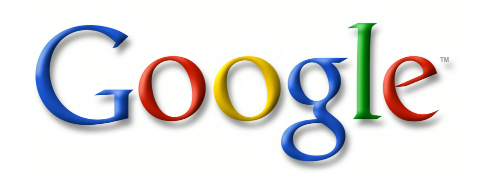
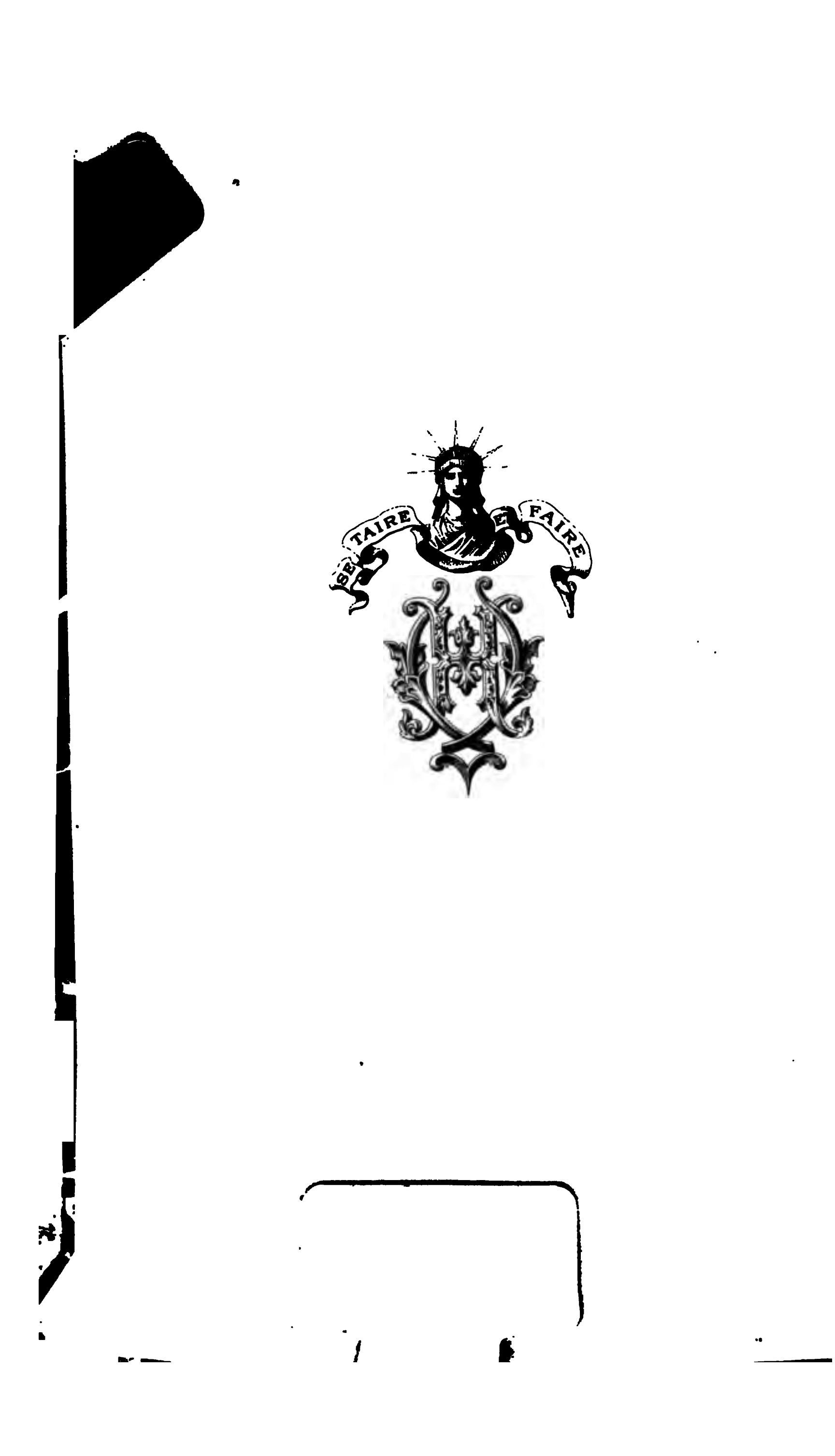
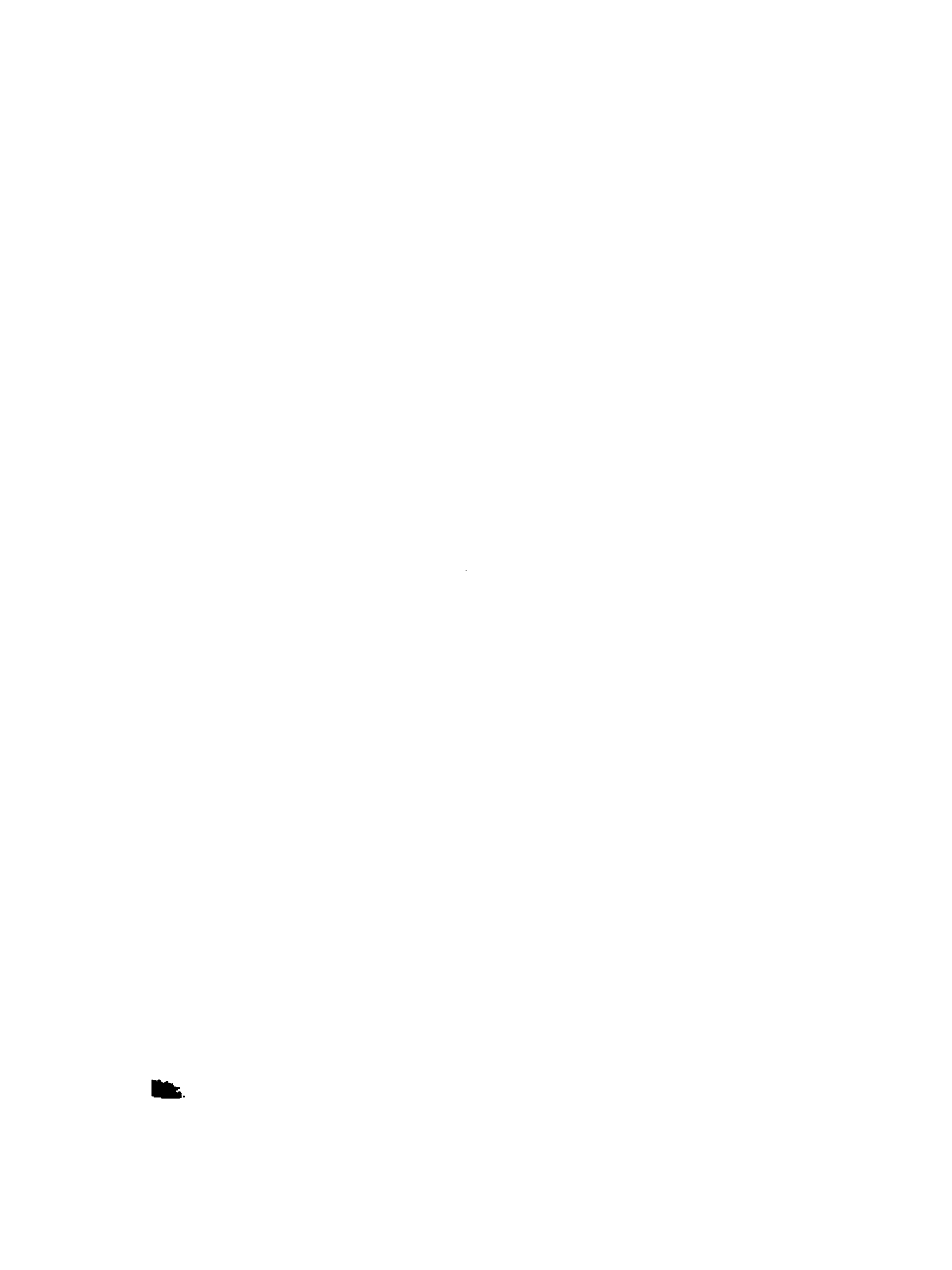

Google


A 859,965


SE TAIRE
E FAIRE



GÉOGRAPHIE

DE STRABON

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

Strabo.

GÉOGRAPHIE

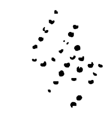
DE STRABON

TRADUCTION NOUVELLE

PAR AMÉDÉE TARDIEU

SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE DE L'INSTITUT

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1873

GÉOGRAPHIE

DE

STRABON.

LIVRE VII.

Dans son septième livre, Strabon décrit le reste de l'Europe, ce qui comprend : 1° toute la contrée d'au delà du Rhin, laquelle se prolonge vers l'est jusqu'au Tanaïs et au Palus Mæotis; 2° cette autre contrée qui remplit l'intervalle de l'Adriatique au côté gauche du Pont et s'étend au sud de l'Ister jusqu'à la Grèce et à la Propontide, embrassant, comme on voit, toute la Macédoine.

CHAPITRE PREMIER.

1. Après avoir décrit l'Ibérie, la Celtique, l'Italie et les îles qui les avoisinent, nous avons à parler présentement du reste de l'Europe; or, fixons au préalable la division la plus conforme à la nature des lieux. Le reste de l'Europe comprend, d'une part, tout ce qui se prolonge vers l'E. au delà du Rhin jusqu'au Tanaïs et à l'ouverture du lac Mæotis, et, d'autre part, tout ce qui s'étend au S. de l'Ister, entre l'Adriatique et la rive gauche du Pont, jusqu'à la Grèce et à la Propontide. Il est de fait que le cours de l'Ister se trouve couper en deux et à peu près dans toute sa longueur la contrée dont nous parlons : ce fleuve, qui est le

plus grand d'Europe, après avoir coulé d'abord au midi, tourne brusquement de l'O. à l'E., dans la direction du Pont; il prend sa source à la pointe ou extrémité occidentale de la Germanie, assez près même du fond de l'Adriatique, puisqu'il n'en est guère qu'à 1000 stades, et, après s'être relevé quelque peu vers le nord, vient finir dans le Pont-Euxin, non loin des bouches du Tyras et du Borysthène : il forme donc, on le voit, *la limite méridionale* des pays situés au delà du Rhin et de la Celtique, c'est-à-dire des populations *galatiques* et germaniques qui s'étendent jusqu'aux Bastarnes, aux Tyrégètes et au fleuve Borysthène, et de ces autres populations qui vont du Borysthène au Tanaïs et à l'embouchure du Palus Mæotis, remplissant tout l'intervalle de la mer Pontique à l'Océan, en même temps qu'il sert de *limite septentrionale* aux populations Illyriennes et Thraces, qui, avec un certain nombre de tribus étrangères, celtiques et autres, occupent tout le pays jusqu'à la Grèce.

Mais parlons d'abord de la région située au delà de l'Ister, car la description n'en est pas à beaucoup près aussi compliquée que celle de la région citérieure.

2. Passé le Rhin, tout de suite après les Celtes ou Gaulois, on rencontre, en allant vers l'E , la nation des Germains. Comparés aux Celtes, les Germains offrent bien quelques petites différences, ils ont par exemple des mœurs plus sauvages, une taille plus élevée, les cheveux plus blonds, mais à cela près ils leur ressemblent fort et l'on retrouve chez eux les mêmes traits, le même caractère, le même genre de vie que nous avons précédemment décrits chez les Celtes. C'est même là, croyons-nous, ce qui leur a fait donner par les Romains le nom qu'ils portent : les Romains auront reconnu en eux les propres *frères* des Gaulois, et les auront appelés *Germani*, d'un mot de leur langue qui désigne les *frères nés de même père et de même mère*.

3. Une première division de la Germanie comprend le pays qui borde le Rhin depuis sa source jusqu'à son

embouchure, et l'on peut dire que tout ce territoire riverain forme le côté occidental de ladite contrée et en représente exactement la largeur.

Mais des peuples qui l'habitaient, une partie a été transportée en Gaule par les Romains; une autre, prenant les devants, a d'elle-même quitté ses foyers et s'est enfoncée dans l'intérieur des terres : c'est ce qu'ont fait les Marses par exemple. Restent [les Usipes][1], aujourd'hui peu nombreux, avec une partie de la nation des Sugambres.

Aux populations riveraines du Rhin, dans l'intervalle de ce fleuve à l'Albis ou Elbe, succèdent d'autres peuples ou tribus germaniques. L'Elbe est un fleuve dont le cours, presque parallèle à celui du Rhin jusqu'à l'Océan, se trouve avoir juste la même longueur. Dans le même intervalle on rencontre encore plusieurs fleuves ou cours d'eau navigables, l'Amasias entre autres, qui fut témoin d'une victoire navale de Drusus sur les Bructères. Tous se dirigent également du S. au N. et coulent vers l'Océan, car la Germanie s'élève sensiblement dans sa partie méridionale et forme là une chaîne de montagnes, qui court vers l'E. et qui, par sa proximité des Alpes, semble faire partie de cette grande chaîne; certains auteurs ont même affirmé la chose positivement, en se fondant sur la situation respective des deux chaînes et sur l'analogie des essences qu'elles produisent l'une et l'autre. Il s'en faut bien pourtant que ces montagnes[2] de la Germanie atteignent à l'immense altitude des Alpes. C'est dans cette partie de la Germanie que s'étend la forêt Hercynienne, et que se trouve répandue la nation des Suèves. Quelques tribus suéviques, celle des Quades notamment, habite l'intérieur même de la forêt : on y rencontre aussi Buiæmum, cette résidence du roi Marobod, qui, pour la peupler, y a transplanté naguère différentes tribus, celle entre autres des Marcomans, ses compatriotes. Ce Marobod, simple particulier à

1. Sur l'insertion nécessaire de ce nom, voy. Madvig, *Advers. crit.* vol. I, p. 134. — 2. Ὄρη au lieu de μέρη, correction de Meineke.

l'origine, s'était emparé du pouvoir à son retour de Rome : il avait passé là toute sa jeunesse auprès d'Auguste, qui l'avait comblé de ses faveurs. Une fois de retour dans sa patrie, il devint en peu de temps l'un des principaux chefs et réunit sous ses lois, indépendamment des Marcomans que je viens de nommer la grande nation des Luges[1], la tribu des Didunes[2], celles aussi des Butons[3], des Lugi Manes[4], des Sudins[5] et jusqu'aux Semnons, tribu nombreuse appartenant à la nation des Suèves. Mais les Suèves, nous l'avons dit, n'habitent pas tous l'intérieur de la forêt Hercynienne, on en trouve encore en dehors, et jusqu'aux frontières des Gètes : ils forment donc, en réalité, une très-grande nation, puisqu'ils sont répandus depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, et qu'ils ont même quelques-unes de leurs tribus établies actuellement au delà de ce dernier fleuve, témoins les Hermundures[6] et les Langobards[7], qui, pour être plus à l'abri [des armes romaines], ont émigré en masse sur la rive ultérieure de l'Elbe. C'est, du reste, une habitude commune à tous les peuples de la Germanie, que cette facilité à se déplacer, et qui tient à l'extrême simplicité de leur vie, à ce qu'ils n'ont ni champs à cultiver, ni argent à amasser, mais habitent de simples cabanes, demeures provisoires et éphémères, ne se nourrissant guère que des produits de leurs troupeaux, et cela à la façon des Nomades, qu'ils imitent encore en ce que, comme eux, ils sont toujours prêts à charger le peu qu'ils possèdent[8] sur leurs chariots, et à s'en aller, suivis de leurs troupeaux, où bon leur semble. La même partie de la Germanie

1. Λούγους au lieu de Λουίους, d'après Ptolémée dont la nomenclature, suivant M. Müller, a de grandes analogies avec celle de Strabon. — 2. Διδούνους au lieu de Ζούμους, correction de M. Müller, toujours d'après Ptolémée, qui mentionne les Λουγοιδιδοῦνοι. — 3. Les mêmes que les Βατείνους de Ptolémée suivant l'opinion très-plausible de Mannert. — 4. Λουγίμωνας ou Λουγίμανας au lieu de Μουγίλωνας, très-heureuse restitution de M. Müller qui reconnaît en ce peuple les *Lugi Mani*, Λουγοιοιμανοί, de Ptolémée et les *Lygii Manimi* de Tacite. — 5. Σουδεινούς ou Σουδινούς au lieu de Σιβινούς, d'après Ptolémée également. — 6. Les mss. donnent la forme Εὐμόνδοροι; la correction est de Casaubon. — 7. Λαγκόβαρδοι au lieu de Λαγκόσαργοι que donnent les mss. Correction de Kramer. — 8. Nous lisons τὰ οἰκεῖα plutôt que οἰκία, malgré l'autorité de Coray.

compte beaucoup d'autres nations, mais qui sont toutes inférieures à celle des Suèves à savoir : les Chérusques, les Chattes, les Gamabrives, les Chattuariens, et, plus près de l'Océan, les Sugambres, les Chaubes [1], les Bructères, les Cimbres, les Cauques, les Caülques [2], les Campsianes [3] et d'autres encore. Dans la même direction que l'Amasias coulent les fleuves Visurgis et Lupias : ce dernier n'est qu'à 600 stades environ du Rhin, et traverse le territoire des Petits-Bructères. Citons aussi le Salas, car c'est dans le pays compris entre le Rhin et ce fleuve que Drusus Germanicus faisait la guerre, lorsque la mort vint arrêter le cours de ses succès : il avait soumis la plupart des peuples que nous nommions tout à l'heure, et jusqu'aux îles qui bordent la côte de la Germanie, Burchanis [4], notamment, qu'il enleva après un siége en règle.

4. Ces peuples germains ne nous sont connus que depuis qu'ils sont devenus les ennemis des Romains, ennemis acharnés, qui ne cèdent un moment que pour s'armer de nouveau ou pour émigrer en masse. On en aurait connu un plus grand nombre, si Auguste eût permis à ses généraux de franchir l'Elbe, et de poursuivre au delà de ce fleuve les tribus émigrantes ; mais ce prince avait compris que le meilleur moyen d'en finir avec la guerre actuelle était de ne pas inquiéter les populations d'au delà de l'Elbe, alors parfaitement tranquilles, et de ne point leur donner occasion de s'unir à ses ennemis. Le signal de la guerre était parti des bords du Rhin, de chez les Sugambres, qui avaient alors pour chef un certain Melon ; et, l'agitation se propageant, on avait vu chaque peuple de la

1. Peut-être les Chamaves. — 2. Les mss. de Strabon, à quelques lignes de distance, donnent pour ce même nom les deux formes, Καοῦλκοι, Caülci, et Καθυλκοι, Cathylci. M. Müller préfère la première, comme étant la plus rapprochée de la forme Καλούκωνες donnée par Ptolémée. — 3. Plus bas on lit Ἀμψάνων, *Ampsani* ; mais, comme le fait remarquer M. Müller, le mot καὶ, qui sépare les noms Καθύλκων et Ἀμψάνων dans la seconde énumération et qui manque entre les noms qui suivent, provient évidemment de la majuscule Κ appartenant au second nom dont la vraie forme est donc sûrement Καμψιανοί. Voy. *Ind. var. lect.* p 981, col. 2, l. 14. — 4. Βουρχανίς au lieu de Βίρχανις d'après Étienne de Byzance. Pline (IV, 27) écrit aussi ce nom *Burchana*.

Germanie à son tour[1] menacer et pousser les Romains, puis se soumettre, mais pour s'insurger encore sans souci des otages livrés, sans respect de la foi promise. Avec ces peuples, il y a tout intérêt à être méfiant : ceux à qui les Romains s'étaient fiés sont ceux précisément qui leur ont fait le plus de mal, témoins les Chérusques et leurs alliés, qui, après avoir attiré dans une embuscade Quintilius Varus et les trois légions qu'il commandait, les ont égorgés contre la foi des traités. Toute la nation, du reste, a chèrement expié sa trahison en même temps qu'elle fournissait au second Germanicus l'occasion du plus éclatant triomphe, car on vit le triomphateur traîner à sa suite les personnages, hommes et femmes, les plus illustres de la nation des Chérusques : à savoir le chef Segimund, fils de Ségeste, avec son fils Thumelic, jeune enfant de trois ans, et sa sœur Thusnelda, femme d'Arminius, le même qui commandait l'armée Chérusque, lors de la lâche et perfide agression dirigée contre Varus, et qui aujourd'hui encore s'efforce d'entretenir et de prolonger la guerre ; Sesithac, fils de Sigimer [2], autre chef Chérusque, avec sa femme Rhamis, dont le père Ucromer[3] commande à la nation des Chattes, et le Sicambre Deudorix, fils de Bætorix[4], propre frère de Melon. Ségeste[5], le beau-père d'Arminius, qui, dès le commencement des hostilités s'était séparé hautement de son gendre, et qui avait passé dans le camp romain à la première occasion favorable, Ségeste, comblé d'honneurs pour sa défection, assistait au défilé de tous ces captifs, ses enfants. Le grand prêtre des Chattes, Libès, figurait aussi dans cette pompe triomphale, avec maint autre prisonnier de distinction appartenant aux différents peuples vaincus,

1. διεδέχοντο au lieu de διεῖχον, correction de Coray universellement ratifiée. — 2. Sigimer au lieu d'Ægimer, correction de Coray, préférable aux formes Segimer et Sægimer proposées par Kramer et par Tzschucke. — 3. *Actumerus* dans Tacite. Aussi la forme Οὐκρομήρου, qui se trouve déjà dans l'édition Aldine et que Meineke adopte, paraît-elle préférable à la forme Οὐκρομίρου que donnent les mss. — 4. Bætorix au lieu de Βαιτόριτος ou Βαιτόριδος qu'on lit dans les mss. Correction de Coray. — 5. Ægeste dans des mss. La correction est de Kramer. Tzschucke préfère la forme Sægeste, Σαιγέστης.

Caülques, Campsianes, Bructères, Usipes[1], Chérusques, Chattes, Chattuariens, Dandutes[2] et Tubantes[3].

La distance du Rhin à l'Elbe ne serait que de 3000 stades, si l'on pouvait la franchir en ligne droite, mais les sinuosités de la route, partout coupée de marécages et de forêts, obligent à faire un long circuit.

5. La plus remarquable de ces forêts, la forêt Hercynienne, couvre de ses hautes et épaisses[4] futaies les pentes abruptes de tout un massif de montagnes, cercle immense ayant pour centre ce canton fertile et peuplé dont nous avons parlé plus haut, qu'avoisinent les sources de l'Ister et du Rhin, le lac situé entre deux et les marais formés par les débordements du Rhin. Le circuit de ce lac est de plus de 500[5] stades, et sa traversée en ligne droite de près de 200. Il s'y trouve en outre une île dont Tibère fit sa base d'opérations dans le combat naval qu'il livra aux Vindéliciens[6]. Ajoutons que le dit lac se trouve être, comme la forêt Hercynienne[7] elle-même, plus méridional que les sources de l'Ister, et qu'il faut nécessairement, quand on vient de la Gaule et qu'on veut traverser la forêt Hercynienne, franchir d'abord le lac, puis l'Ister, après quoi des chemins plus faciles vous conduisent par une suite de plateaux ou de hautes vallées jusqu'au cœur de la forêt. Tibère avait laissé le lac à une journée de marche derrière

1. La leçon des mss. est Νουσίπων. Cluvier proposait Οὐσιπίων, Kramer préfère la forme Οὐσίπων plus en rapport avec les habitudes de transcription de Strabon. — 2. Δανδοῦτοι, peut-être Δανδοί, au lieu de Λανδοί que donnent les mss. Correction de M. Müller fondée sur la forme Δανδοῦται adoptée par Ptolémée, et bien préférable à la conjecture de Cluvier, Μαρσῶν, qui enthousiasme M. Kramer. — 3. Au lieu de Σουβαττίων qu'on lit dans les mss. et sur la foi de Ptolémée qui écrit Τούβαντοι et des auteurs latins qui écrivent *Tubantes*. — 4. Πυκνόσπορος au lieu de πυκνότερος, correction de Madvig *Advers. crit.* vol. I, p. 548. — 5. La géométrie veut qu'on corrige les 300 stades du texte et qu'on lise au lieu du Τ' des mss. Φ' ou Χ'. Mais la présence du mot ἐγγύς devant διακοσίων nous a fait préférer, ainsi qu'à M. Meineke, la 1re correction πενταχοσίων. — 6. Οὐινδελικούς au lieu de Οὐινδολικούς que donnent les mss. Correction de Tzschucke et de Coray. — 7. Voy. *Ind. var. lect.* p. 981, col. 2, l. 48 et suiv., le raisonnement par lequel M. Müller maintient dans le texte les mots καὶ ὁ Ἑρκύνιος δρυμός qui avaient jusqu'à présent si fort gêné tous les éditeurs et commentateurs de Strabon et que Meineke notamment avait rejetés. Ce raisonnement se réduit à ceci : « Non animadverterunt interpretes ea quæ « nostras tabulas geographicas inspicienti falsa esse apparent, ita tamen dicta « esse ut cum eo quem Strabo sibi efformavit situ locorum conciliari « possint. »

lui, quand il rencontra les sources de l'Ister. Bordé dans une faible partie de sa circonférence par les Rhétiens, le même lac l'est sur un espace beaucoup plus étendu par les Helvètes et les Vindéliciens. [Puis, aux Vindéliciens du côté de l'E. succèdent les Noriques][1] et le désert des Boïens, lequel s'étend jusqu'à la Pannonie. Tout ce pays, mais surtout la partie occupée par les Helvètes et les Vindéliciens, se compose de hautes plaines. Quant aux Rhétiens et aux Noriques, ils atteignent la crête même des Alpes et redescendent du côté de l'Italie, les premiers jusque dans le voisinage des Insubres, les seconds jusqu'aux frontières des Carnes et au territoire d'Aquilée.

Il y a une autre grande forêt, dite la forêt Gabreta, qui s'étend en deçà du pays des Suèves, tout comme la forêt Hercynienne, qu'occupent encore un certain nombre de tribus Suéviques, s'étend au delà.

CHAPITRE II.

1. Dans ce que l'histoire nous dit des Cimbres, tout n'est pas vrai, et, à côté de faits d'une certitude absolue, il y a de notoires mensonges Ainsi, comment admettre que les Cimbres aient été chassés de la Chersonnèse, leur primitive demeure, par une grande marée de l'Océan, et que ce soit là la cause qui a fait d'eux un peuple de brigands et de nomades, quand nous les voyons aujourd'hui encore occuper les mêmes lieux qu'ils habitaient naguère ? Il est constant que l'ambassade qu'ils ont envoyée à Auguste pour lui offrir en présent ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux, à savoir leur chaudière sacrée, et pour solliciter, avec l'amitié du prince, le pardon de leurs fautes, venait de

1. Groskurd comble ainsi qu'il suit la lacune du texte après le mot Οὐινδελικοί [Μετὰ τούτους δὲ πρὸς ἕω Νωρικοί εἰσιν] ; puis, changeant la ponctuation consacrée, il lit ainsi le reste de la phrase καὶ ἡ Βοίων ἐρημία μέχρι Παννονίων. Παντες [λεν] etc. Nous avons traduit tout le passage d'après cette restitution.

la Chersonnèse et y est retournée après avoir obtenu ce qu'elle demandait. N'est-il pas ridicule d'ailleurs de supposer que c'est le dépit, le dépit contre un phénomène naturel et constant, contre un phénomène se produisant deux fois par jour, qui a pu chasser tout un peuple de ses foyers? Sans compter que cette marée extraordinaire a tout l'air d'une fiction ; car, si les marées de l'Océan sont susceptibles d'accroissement et de diminution, ces variations elles-mêmes sont réglées et périodiques. Je ne crois pas non plus ce que nous dit tel historien, que les Cimbres menacent et repoussent de leurs armes le flot qui monte, ni ce qu'avance Éphore au sujet des Celtes ou Gaulois, que, pour s'exercer à ne rien craindre, ils regardent tranquillement la mer détruire leurs habitations, se contentant de les rebâtir après, et que les inondations ont toujours fait chez eux plus de victimes que la guerre : si ces historiens eussent réfléchi à la régularité des marées et à cette circonstance, que des peuples habitant les bords de l'Océan devaient connaître la limite atteinte par le flot, ils n'eussent pas assurément écrit de semblables absurdités. Eh quoi ! des populations habituées à voir le flux et le reflux de l'Océan se produire deux fois par jour ne se seraient jamais doutées que ce fût là un phénomène naturel et sans danger, un phénomène commun à toutes les côtes de l'Océan et non particulier à celle qu'ils habitaient ! La chose est inadmissible. Je n'admets pas non plus que les cavaliers dont parle Clitarque se soient enfuis à toute bride en voyant la mer monter et qu'ils aient encore failli être engloutis par les flots, car je ne sache pas que la mer monte avec une telle rapidité ; c'est par degrés au contraire et de façon insensible que le flot avance toujours. J'ajoute qu'un phénomène comme celui-là, qui se renouvelle chaque jour et qui frappe les oreilles de tous ceux qui approchent, avant même de frapper leurs yeux, n'était point de nature à causer un tel effroi ni à mettre les gens en fuite comme eût pu faire un danger subit et imprévu.

2. Posidonius a donc bien raison de faire honte aux

historiens qui débitent de pareils mensonges. Mieux inspiré, il croit, lui, que les Cimbres, naturellement pillards et vagabonds, ont dû pousser leurs courses jusqu'aux environs du Palus Mæotis et que c'est à cause d'eux que le Bosphore a été appelé *Cimmérien* (*Cimmérien* pour *Cimbrique*), les Grecs ayant changé apparemment le nom de Cimbres en celui de Cimmériens. Il ajoute que les Boïens, possesseurs autrefois de la forêt Hercynienne, s'y virent attaquer par les Cimbres, mais les repoussèrent; et que ceux-ci descendirent alors vers l'Ister et le pays des Scordisques, peuple d'origine galatique ou gauloise, pour passer ensuite chez les Teuristes ou Taurisques, autre peuple Gaulois, et finalement chez les Helvètes ; que ces derniers, bien que fort riches eux-mêmes et d'humeur pacifique, ne purent se contenir en voyant les richesses des Cimbres, ces richesses acquises par le vol et le pillage, surpasser les leurs, et voulurent, les Tigurins surtout et les Toygènes, partir en masse avec eux, mais que les Romains ne laissèrent pas de les exterminer tous, aussi bien les Cimbres que leurs alliés, les Cimbres, comme ils avaient déjà franchi les Alpes et pénétré en Italie, et les autres comme ils étaient encore dans la Gaule Transalpine.

3. Suivant les mêmes historiens, c'était une coutume chez les Cimbres, que leurs femmes, qui prenaient part à toutes leurs expéditions, fussent accompagnées elles-mêmes de prêtresses ou de prophétesses, reconnaissables à leurs cheveux blancs, à leur robe blanche que retenait une écharpe de *carbase* ou de lin très-fin agrafée par-dessus, à leur ceinture de cuivre et à leurs pieds nus. Amenait-on des prisonniers dans le camp, ces prêtresses, le glaive à la main, allaient au-devant d'eux, et, après les avoir couronnés de fleurs, les conduisaient vers un grand bassin de cuivre pouvant contenir vingt amphores et contre lequel était appliquée une sorte d'échelle ou de marchepied ; l'une d'elles y montait, et, tirant après soi jusqu'à la hauteur du bassin qu'elle dominait ainsi chaque captif à son tour, elle l'égorgeait, prononçant telle ou telle prédiction suivant la

manière dont le sang avait jailli dans le bassin. Quant aux autres, elles ouvraient le corps des victimes et, d'après l'examen des entrailles, annonçaient et promettaient la victoire. Les mêmes femmes, pendant que les Cimbres combattaient, ne cessaient de frapper les claies d'osier qui recouvraient leurs chariots, faisant ainsi à dessein un bruit épouvantable.

4. La Germanie septentrionale, avons-nous dit, borde l'Océan et nous est parfaitement connue depuis les bouches du Rhin, où elle commence, jusqu'à l'embouchure de l'Elbe : ses principaux peuples sont les Sugambres et les Cimbres. En revanche toute la contrée au delà de l'Elbe qui avoisine l'Océan nous est complétement inconnue : nous ne voyons pas en effet qu'aucun des anciens navigateurs se soit avancé vers l'E. le long des côtes de l'Océan jusqu'à l'entrée de la mer Caspienne et les vaisseaux romains n'ont pas encore dépassé l'embouchure de l'Elbe ; il n'y a pas de voyageur non plus qui ait suivi et exploré par terre tout le littoral de l'Océan. Nous pouvons bien affirmer qu'en continuant à marcher, dans le sens de la longueur de la terre habitée, à l'E. de l'embouchure de l'Elbe, on doit rencontrer l'embouchure du Borysthène et le rivage septentrional du Pont[1], car la chose résulte des climats et des distances parallèles ; mais quels sont les peuples qui habitent au delà des Germains proprement dits et de leurs plus proches voisins ? sont-ce déjà les Bastarnes, comme le croient la plupart des géographes ? ou bien faut-il placer avant les Bastarnes les Iazyges, les Roxolans ou telle autre nation *hamaxœque*, c'est ce qu'il nous serait difficile de décider. Nous ne saurions dire non plus si, sur toute cette longueur de pays, les peuples que nous venons de nommer descendent jusqu'aux bords de l'Océan ou s'il existe le long de l'Océan comme une zone intermédiaire que le froid ou telle autre cause rend inhabitable ; ou bien encore s'il n'y aurait pas à partir des bouches de l'Elbe, entre la mer et

1. Voy. Madvig, *Advers. crit.*, vol. I, p. 548.

les Germains Orientaux, des peuples d'une autre race établis là à demeure. Ajoutons que la même obscurité plane[1] sur toutes les nations du Nord faisant suite aux Germains; car nous ne saurions dire davantage au sujet des Bastarnes, des Sauromates et en général des peuples qui habitent au-dessus du Pont, s'ils sont éloignés de la mer Atlantique et de combien ils le sont, ou si leurs possessions s'étendent jusqu'à ses rivages mêmes.

CHAPITRE III.

1. Pour ce qui est de la Germanie méridionale au delà de l'Elbe, nous dirons qu'elle se trouve, dans la partie du moins qui touche au fleuve, encore occupée par des tribus Suéviques, mais qu'aux Suèves succèdent bientôt les Gètes. Le pays qu'habitent ceux-ci commence par être fort resserré: bordé au midi par l'Ister, il longe du côté opposé les montagnes de la forêt Hercynienne, qui y projette même quelques contre-forts, après quoi il s'élargit et s'étend vers le N. jusqu'au pays des Tyrégètes. Nous ne pouvons pas malheureusement déterminer avec précision la limite qui sépare les deux peuples. On est si ignorant de la topographie de ces contrées qu'on a admis l'existence des *Monts Rhipées* et des *Hyperboréens* et pris au sérieux cette double fiction des mythographes, ainsi que les mensonges du *Massaliote* sur les pays qui bordent l'Océan boréal[2], mensonges à vrai dire habilement déguisés sous un grand appareil de science astronomique et mathématique. Mais nous ne saurions, nous, avoir recours à de semblables autorités. Il y a bien encore ce fameux passage d'une des tragédies de Sophocle où l'on

1. Ἐπέχει au lieu de ἔλεγεν. Conjecture de Kramer adoptée par Meineke. M. Piccolos propose de lire ἐλέγχεται. — 2. Nous avons traduit d'après la correction proposée par M. Müller, καὶ ἃ Πυθέας ὁ Μασσαλιώτης κατεψεύσατο [τῆς ταύτῃ] (au lieu de ταῦτα τῆς) παρ. M. Piccolos pense que Strabon a pu écrire κατεψ. ἄτοπα ou ἀτοπώτατα.

voit Orithye enlevée par Borée « de l'autre côté du Pont, « à l'extrémité de la terre » et transportée là « aux sour- « ces mêmes de la nuit et au seuil des immenses plaines « du ciel, antique jardin de Phébus. » Mais ce ne serait pas là non plus une autorité à faire valoir ici. Imitons donc la réserve de Socrate dans le *Phèdre* de Platon, et, écartant ce mythe d'Orithye, tenons-nous-en aux données positives de l'histoire, tant ancienne que moderne.

2. Or, nous voyons que les anciens Grecs faisaient des Gètes un peuple Thrace, que ce peuple habitait dans le principe les deux rives de l'Ister et cela en compagnie des Mysiens, ou, comme on les appelle aujourd'hui, des *Mœsiens*, Thraces aussi d'origine et de qui sont issus ces Mysiens actuellement établis entre la Lydie, la Phrygie et la Troade. Ajoutons que les Phrygiens ne sont autres que les *Briges* et qu'ils sont par conséquent eux-mêmes d'origine thraci-que, comme les Mygdoniens, les Bébryces, les Mædobi-thyniens, les Bithyniens, les Thynes et peut-être aussi les Mariandyniens; seulement ces peuples Thraces ont com-plétement abandonné l'Europe, tandis que les Mysiens y ont conservé des établissements. Posidonius estime (et suivant moi il a raison) que ce sont ces Mysiens d'Europe qu'Ho-mère a voulu désigner quand il a dit [en parlant de Jupiter][1].

« Ses yeux étincelants se détournent et regardant à l'op- « posite il contemple la terre qui nourrit les Thraces, domp- « teurs de chevaux, et les belliqueux Mysiens, si redoutables « dans la mêlée. »

Et en effet, que l'on entende ceci des Mysiens de l'Asie, le sens du passage, aussitôt, devient incohérent[2] : vouloir que Jupiter en détournant la vue de la Troade ait embrassé d'un même regard à la fois la Thrace et la Mysie, la Mysie que rien ne sépare de la Troade, et qui y touche, qui la presse par derrière et de chaque côté, tandis qu'elle est séparée de

1. *Iliade*, XIII, 3. — 2. M. Madvig propose de lire ἀφημαρτημένος au lieu de ἀπηρτημένος.

la Thrace par toute la largeur de l'Hellespont, mais c'est confondre les continents, c'est ignorer, qui plus est, le sens de l'expression employée par Homère ! *Détourner les yeux* (πάλιν τρέπεν) ne peut vouloir dire ici que *regarder derrière soi :* or, concevons que de la Troade notre vue se porte sur les pays qui y sont adossés[1] ou qui s'étendent à droite et à gauche ; c'est devant nous apparemment que nous regarderons et non pas derrière. Et la preuve se trouve complétée par la suite du passage, puisqu'au nom des Mysiens le poëte a joint ceux des Hippémolges, des Galactophages et des Abiens, qui ne sont autres que des Scythes et des Sarmates *hamaxœques*, et qu'aujourd'hui encore l'on trouve ces peuples, avec des tribus Bastarniques, mêlés aux Thraces, plus à vrai dire aux Thraces de la rive ultérieure de l'Ister, mais pourtant aussi à ceux de la rive citérieure, lesquels sont mélangés en outre de populations celtiques, telles que les Boïens, les Scordisques et les Taurisques. Notons en passant que certains auteurs donnent aux Scordisques le nom de *Scordistes* et que les Taurisques sont quelquefois appelés et *Teurisques* et *Tauristes*.

3. Suivant Posidonius, ces Mysiens [d'Europe] sont des populations tranquilles et pieuses qui, par dévotion, s'abstiennent de rien manger qui ait eu vie et se privent à cause de cela de la chair même de leurs troupeaux, pour ne se nourrir que de miel, de lait et de fromage, ce qui les a fait appeler quelquefois *théosèbes* et *capnobates ;* mais il existe en outre chez tous les peuples Thraces des hommes, appelés *ctistes*, qui se vouent au célibat et qui, revêtus par là comme qui dirait d'un caractère sacré, sont honorés des populations et protégés contre toute insulte ; et, à en croire Posidonius, Homère n'aurait fait que combiner, que réunir ces différentes données quand il nous a dépeint ces *vertueux Hippémolges*, ces peuples *qui ne se nourrissent que de lait* (γαλακτοφάγους), et qui, *étrangers à toutes les jouissances de la vie* (ἀβίους), peuvent bien être appelés *les plus justes des*

1. ἢ ὄπισθεν au lieu de μὴ ὄπισθεν, bonne correction de Kramer.

hommes. En employant notamment le mot ἀϐίους Homère aurait voulu faire allusion à ces vœux de célibat, jugeant suivant toute apparence qu'une vie de perpétuel veuvage, une vie sans hymen est une vie *incomplète*, incomplète au même degré que l'était la maison de Protésilas, une fois privée et *veuve* de son chef. Quant à l'épithète d'ἀγχεμάχους, que le poëte a jointe au nom des Mysiens, Posidonius l'explique en disant que les Mysiens [d'Europe] sont effectivement à l'occasion de bons et de braves soldats qui soutiennent sans en être ébranlés (ἀπόρθητοι) le choc impétueux de l'ennemi. Seulement il voudrait que, dans le treizième livre de l'Iliade, à la leçon Μυσῶντ' ἀγχεμάχων on substituât celle-ci Μοισῶντ' ἀγχεμάχων, [autrement dit qu'on substituât le nom de *Mœsiens* à celui de *Mysiens*.]

4. Mais, sans compter qu'il peut paraître oiseux de toucher à une leçon admise et consacrée depuis des siècles, il est infiniment plus probable qu'en Europe comme en Asie le nom de *Mysiens* est l'ancien nom, et que celui de *Mœsiens* qu'on donne aujourd'hui à ces populations de la Thrace n'est qu'une altération de la forme primitive. Personne ne voudra croire non plus que l'expression ἀϐίους dont s'est servi Homère se rapporte aux privations du célibat plutôt qu'à celles de la vie nomade, de la vie *hamaxœque*. En général l'*injustice* et la fraude naissent des contrats auxquels donne lieu la possession, l'acquisition des biens; on conçoit donc parfaitement qu'Homère ait appelé *les plus justes des hommes* des peuples [connus pour ne posséder rien] et pour vivre de si peu de chose et à si peu de frais, et l'on peut même dire qu'il n'y a rien de plus logique, d'autant que nos philosophes, aujourd'hui encore, semblent identifier en quelque sorte la *justice* avec la *tempérance*, en s'attachant, comme ils le font, par-dessus tout, à réduire leurs besoins et à simplifier leur vie, au risque parfois de tomber dans le cynisme par l'exagération de leur principe. Mais le célibat, dans les idées des peuples Thraces surtout, et dans celles des Gètes en particulier, n'impliquait absolument rien de pareil. Voyez plutôt le portrait

que Ménandre a tracé d'eux (et évidemment il n'invente pas, il peint d'après nature):

« Nous autres Thraces, tous tant que nous sommes, nous « autres Gètes surtout (car je suis Gète et je me fais gloire de « mon origine) nous ne sommes pas précisément des modèles « de continence »,

ce que le poëte explique un peu plus bas en donnant de cet amour immodéré des femmes les exemples que voici :

« Chez nous jamais on ne se marie à moins de dix, onze ou « douze femmes, quand on n'en épouse pas davantage. Et si « par hasard quelqu'un vient à mourir n'en ayant épousé que « quatre ou cinq, savez-vous ce que disent les gens du pays? « Le pauvre homme! mais il n'a point été marié, mais il n'a « point connu l'amour! »

Et bien d'autres témoignages confirment ce que dit ici Ménandre. Or, on l'avouera, il n'est guère vraisemblable que des peuples, qui font consister le malheur de la vie à n'avoir pas un grand nombre de femmes, regardent en même temps comme l'homme vertueux, comme *le juste* par excellence celui qui se voue au célibat. S'il était vrai d'ailleurs qu'aux yeux des Gètes les plus fervents adorateurs de la Divinité, ceux que nous appelons *théosèbes* et *capnobates*, fussent précisément les hommes qui fuient le commerce des femmes, il y aurait là quelque chose de tout à fait opposé aux idées communes, car c'est aux femmes généralement qu'on attribue l'initiative des pratiques religieuses et ce sont bien elles en effet qui entraînent les hommes dans tous ces excès de zèle à l'égard des Dieux, dans ces fêtes, dans ces prières et adorations perpétuelles, tandis qu'il est rare de voir un homme vivant seul se livrer à de semblables pratiques. Consultez encore Ménandre à ce sujet, écoutez-le se plaindre par la bouche d'un mari qu'il met en scène de tout l'argent que les femmes dépensent en sacrifices :

« Les dieux nous ruinent, nous autres surtout, pauvres ma-
« ris; car nous avons toujours quelque fête indispensable à
« célébrer. »

Écoutez-le formuler encore les mêmes griefs par la bouche de son Misogyne :

« C'était, de bon compte, cinq sacrifices par jour : sept filles
« esclaves rangées en cercle autour de nous faisaient retentir
« les cymbales, tandis que les autres hurlaient en chœur. »

Et dites s'il n'y a pas quelque chose d'absurde à prétendre que les Gètes ont toujours considéré le célibat comme la perfection de la piété ! En revanche, il est une chose qu'on ne peut révoquer en doute et qui ressort, non-seulement des détails que nous fournit Posidonius, mais de toute la suite de l'histoire des Gètes, c'est que le zèle religieux a été de tout temps le trait dominant du caractère de ce peuple.

5. Ainsi l'histoire nous parle d'un certain Gète, nommé Zamolxis, qui, après avoir été esclave de Pythagore et avoir recueilli de la bouche de son maître quelques notions de la science des astres, complétées plus tard en Égypte, où sa vie errante l'avait amené, revint ensuite dans son pays, y attira l'attention des chefs et du peuple par les prédictions qu'il savait tirer des signes et phénomènes célestes et finit par persuader au roi d'associer à son pouvoir un homme qui, comme lui, pouvait être l'interprète des volontés des Dieux. Il s'était vu alors nommer grand prêtre du Dieu que les Gètes honorent le plus, mais ce n'était là qu'un commencement, et l'on en était venu avec le temps à le considérer lui-même comme Dieu. Il faut dire qu'ayant trouvé en un lieu inaccessible une caverne profonde il s'y était confiné, n'en sortant plus que rarement et ne communiquant guère qu'avec le roi et ses ministres ; ajoutons que le roi lui-même l'avait aidé à tromper les populations, voyant qu'elles étaient devenues bien plus dociles à ses ordres depuis qu'elles les croyaient dictés par l'inspiration

même des Dieux. Seulement, la coutume s'en est perpétuée jusqu'à nous et depuis Zamolxis il s'est toujours trouvé quelque imposteur comme lui prêt à devenir le conseiller du prince régnant et à recevoir des Gètes ce titre de *Dieu*. De même la montagne où Zamolxis s'était retiré et qui de son temps passait pour sacrée est souvent encore aujourd'hui appelée le *Mont-Sacré*, mais son vrai nom [et il appartient également à la rivière qui passe au pied] est *Cogæonum*. Sous Byrebistas, ce roi des Gètes contre qui le divin César se disposait à marcher, c'était un certain Decæneus qui était investi de cette haute dignité. Enfin les Gètes ont continué dans une certaine mesure à pratiquer l'abstinence de tout aliment ayant eu vie, conformément au précepte pythagoricien introduit chez eux par Zamolxis.

6. A la rigueur encore on conçoit, on s'explique des doutes comme ceux que Posidonius a émis au sujet de ce passage d'Homère relatif aux *Mysiens* et aux *vertueux Hippémolges;* mais ce qu'en dit Apollodore au début du second livre de son *Commentaire sur le catalogue des vaisseaux* ne saurait être toléré. Partant de cette proposition d'Ératosthène, qu'il approuve et adopte sans réserve, « qu'Homère et en général les anciens ont bien connu la « Grèce, mais n'ont absolument rien su des contrées loin- « taines, faute d'avoir eu l'habitude des longs voyages par « terre et l'expérience de la navigation au long cours », Apollodore convient qu'Homère, quand il parle des *rochers* d'Aulis, des *collines* d'Étéone, des *colombes* de Thisbé et des *belles pelouses* d'Haliarte, peint les choses telles qu'elles sont, mais il nie formellement que lui et les autres aient rien su des contrées éloignées de la Grèce. « Ainsi, dit-il, « sur une quarantaine de fleuves qui se jettent dans le « Pont, il n'y en a pas un, j'entends des plus célèbres, tels « que l'Ister, le Tanaïs, le Borysthène, l'Hypanis, le « Phase, le Thermodon et l'Halys, qui soit mentionné dans « Homère. — Les Scythes ne le sont pas davantage, mais « en revanche le poëte imagine ces *vertueux Hippémolges*, « ces *Galactophages*, ces *Abiens!* — Il connaît les Paphla-

« goniens de l'intérieur, d'après le rapport apparemment « de quelques voyageurs qui avaient approché par terre de « leurs frontières, mais ceux du littoral lui sont demeurés « inconnus, ce qui se conçoit du reste, puisque dans ce « temps-là personne ne naviguait dans ces parages, que le « Pont était désigné sous le nom de *Mer Axène* ou *In-* « *hospitalière*, tant à cause de la rigueur supposée du cli- « mat que de la réputation de férocité des populations de « la côte, des Scythes notamment, qui, disait-on, immo- « laient les étrangers, se nourrissaient de leur chair et « buvaient dans leurs crânes, et qu'en somme le nom de « *Pont-Euxin* date seulement de l'établissement des colonies « Ioniennes sur tout ce littoral. — Par malheur il n'est « pas moins ignorant de la géographie de l'Égypte et de « la Libye, car il ne parle nulle part des crues du Nil, « ni des dépôts d'alluvion qui comblent la mer à l'em- « bouchure de ce fleuve, non plus que de l'isthme com- « pris entre la mer Érythrée et la mer d'Égypte, non « plus que de l'Arabie et en général des pays situés dans le « voisinage de l'Éthiopie et de l'Océan, à moins que « Zénon le philosophe n'ait raison et qu'il faille lire le « fameux vers de l'Odyssée [1] ainsi qu'il suit :

« J'ai visité les Éthiopiens, les Sidoniens et les Arabes. »

« Au surplus qu'on ne s'étonne point de cette ignorance « d'Homère, puisqu'on voit des poëtes bien postérieurs « à lui ignorer eux-mêmes tant de choses et abuser « du merveilleux au point de nous parler de peuples *Hémi-* « *cynes*, *Mégalocéphales* et *Pygmées*, comme Hésiode ; de « peuples *Stéganopodes*, comme Alcman ; de peuples *Cyno-* « *céphales*, *Sternophthalmes*, *Monommates*, comme Æs- « chyle, sans compter mille autres fictions du même genre.» Et des fictions des poëtes passant à celles des historiens, Apollodore rappelle leur fameuse chaîne des *Monts Riphées*,

1. *Odyssée*, IV, 83.

leur mont *Oryum*[1], et ce qu'ils disent du séjour des *Gorgones* et de celui des Hespérides, et la *Méropide* de Théopompe, et la *Kimmeris* d'Hécatée, et la *Panchaïa* d'Évhémère, voire ce qu'on lit dans Aristote au sujet de ces pierres [formées][2] de sables de rivière et qui fondent à la pluie, et de cette ville de Libye, de cette *Dionysopolis*, qu'un même voyageur ne peut pas retrouver, ne peut pas visiter deux fois. Il nous dénonce aussi parmi les historiens ceux qui placent dans les parages de la Sicile le théâtre de l'*Odyssée* d'Homère. « Le théâtre *réel* des erreurs du héros, fait-il, à « la bonne heure[3]; c'est là ce qu'il fallait dire, et que, dans « l'intérêt de ses fictions, Homère lui a substitué l'Océan. « Que d'autres s'y soient trompés, passe encore, mais Cal- « limaque est impardonnable, lui, un *grammairien* de « profession, d'avoir prétendu reconnaître l'*île de Calypso* « dans Gaudos, et dans Corcyre l'île de *Schérie*. » Apollodore signale en outre comme des mensonges notoires ce que d'autres historiens nous ont dit de *Gérènes*, de l'*Acacesium*, et la mention qu'ils ont faite de localités telles que *Demos* dans Ithaque, *Pelethronium* dans le Pélion et *Glaucopium* à Athènes; il ajoute encore quelques faits du même genre, et clôt ainsi cette longue série de critiques empruntées pour la plupart à Ératosthène, et en général dénuées de fondement, comme toutes celles du même auteur que nous avons déjà eu occasion de citer. Car, si nous sommes prêt à concéder à Eratosthène ainsi qu'à Apollodore que le plus souvent sur ces questions les modernes sont plus instruits que ne l'étaient les anciens, en revanche le procédé de critique, de critique à outrance, dont ils usent, surtout envers Homère, nous paraît singulièrement attaquable, d'autant qu'on pourrait leur dire, si l'on voulait récriminer, qu'ils ne sont jamais

1. Voy. Meineke : *Vind. Strabon*, p. 83. Cf. Ch. Müller : *Ind. var. lect.* p. 982, col. 2, ligne 4. — 2. λίθους, [οὓς] ἐξ ἄμμου [συμπήγνυσθαι], ἐκ δὲ etc. Conjecture de Groskurd, qui, il faut bien le dire, n'a pas le caractère de l'évidence. — 3. Εἰ δ'ἄρα, χρῆναι κ. τ. λ. au lieu de Εἰ γὰρ αὖ correction de Madvig. Voy. *Advers. crit.* vol. I, p. 549. Notons aussi une ingénieuse correction proposée par Piccolos Εἰ γάρ, εὐκρινεί[ας γ'ἕνεκ'] ἂν χρῆναι.... « s'il en était ainsi, il eût fallu du moins pour cause de clarté et de précision, etc. »

si prompts à taxer Homère *d'ignorance* que quand eux-mêmes *ignorent* les choses.

Mais les différentes critiques que nous venons d'énumérer se trouvent relevées par nous, chacune en son lieu et place, soit dans notre description particulière, soit dans notre description générale de la terre habitée.

7. Ici nous n'avons voulu nous arrêter qu'à celle qui porte sur ce passage d'Homère relatif aux Thraces, aux *Mysiens terribles dans la mêlée*, aux *vertueux* HIPPÉMOLGES, aux GALACTOPHAGES, et aux ABIENS, *les plus justes des hommes*, pour comparer ce que nous en disons Posidonius et moi avec ce qu'eux-mêmes en ont dit. Il y aurait bien à faire au préalable[1] une observation générale, c'est qu'Ératosthène et Apollodore se trouvent avoir argumenté juste à l'encontre de leur thèse, puisque, d'après celle-ci, les anciens auraient été infiniment plus ignorants que les modernes de la géographie de ces pays lointains, et que le contraire, non-seulement en ce qui concerne les pays éloignés de la Grèce, mais en ce qui concerne la Grèce elle-même, résulte des preuves ou exemples allégués par eux; mais nous avons dit que nous réserverions provisoirement les autres parties de la discussion, n'en examinons donc actuellement que ce qui a trait à l'objet qui nous occupe.

Suivant Ératosthène et Apollodore, si Homère n'a point nommé les *Scythes*, s'il n'a rien dit de la férocité avec laquelle ils immolaient les étrangers, se nourrissaient de leur chair et buvaient dans leurs crânes, de cette férocité qui avait fait appeler le Pont primitivement *mer Axène* ou *Inhospitalière*, tandis qu'il a mentionné sous les noms d'*Hippémolges*, de *Galactophages* et d'*Abiens* et représenté comme les plus vertueux et les plus justes des hommes, des peuples imaginaires qu'on ne retrouve en aucun lieu de la terre, c'est uniquement par ignorance. — Mais d'où vient, dirons-nous, que les anciens ont appelé le Pont mer *Axène*

1. « Πρότερον, dit M. Müller, ferri vix potest, nec credo respicere vocem ea quæ Strabo disputavit lib. I, c. 2, ut Kramerus putat. »

ou *Inhospitalière*, s'ils ignoraient cette férocité des peuples qui le bordent, et le nom justement du plus féroce d'entre eux, à savoir le nom des Scythes? D'où vient, s'il n'a jamais existé par delà les Mysiens, les Thraces et les Gètes de peuples *Hippémolges*, *Galactophages* et *Abiens*, qu'aujourd'hui même nous en puissions signaler? Car les peuples que nous nommons *Hamaxœques* et *Nomades* vivent uniquement des produits de leurs troupeaux, ne se nourrissant que de lait et de fromage, d'*hippacé* surtout ou de fromage fait de lait de jument, et ils ne savent ni amasser, ni gagner de l'argent, le commerce se réduisant pour eux à un simple échange de marchandises. Comment se peut-il, maintenant, qu'Homère ait parlé d'*Hippémolges* et de *Galactophages* et qu'il n'ait pas connu les Scythes, les Scythes que les auteurs de ce temps-là qualifient expressément d'*Hippémolges*, témoin ce passage d'Hésiode cité par Ératosthène :

« Les Æthiopiens, les Lygiens et les *Scythes Hippémolges?* »

Enfin qu'y a-t-il d'étonnant que la vue de tant d'injustices qui se produisent chez nous à l'occasion des contrats ait donné l'idée à Homère de représenter comme le type de la justice et de la vertu des hommes qui, loin de passer leur vie dans les contrats et les spéculations, ne possèdent rien en propre que leur coupe et leur épée, et mettent en commun tout le reste, à commencer par les femmes et les enfants, ainsi que le rêvait Platon? Æschyle, d'accord sur ce point avec Homère, n'a-t-il pas dit, lui aussi, en parlant des Scythes :

« Ils vivent d'hippacé, mais possèdent des lois sages? »

Et n'est-ce pas là, aujourd'hui encore, l'idée qu'on se fait en Grèce du caractère des Scythes? Ne les considérons-nous pas, tous tant que nous sommes, comme la simplicité et la franchise même, comme tout à fait exempts de malice, comme infiniment plus sobres et plus tempérants que

nous, bien qu'en réalité l'influence de nos mœurs, qui a déjà altéré le caractère de presque tous les peuples, en introduisant chez eux le luxe et les plaisirs, source nouvelle de mille artifices et de mille convoitises[1], ait pénétré jusque chez les peuples barbares, et sensiblement corrompu leurs mœurs, celles des *Nomades* entre autres? Il a suffi, par exemple, que ces peuples aient voulu essayer de la mer pour que leurs mœurs se soient aussitôt gâtées, et qu'on les ait vus se livrer à la piraterie, immoler des étrangers et prendre des différentes nations avec lesquelles ils se mêlaient le goût du luxe et les habitudes mercantiles, tendances qui semblent à vrai dire devoir adoucir les mœurs, mais qui, par le fait, les corrompent en substituant la *duplicité* à cette précieuse *simplicité* dont nous parlions tout à l'heure.

8. Mais, du temps de nos pères (et cela est d'autant plus vrai qu'on se rapproche davantage de l'époque d'Homère), le caractère des Scythes et l'idée qu'on s'en faisait en Grèce étaient bien réellement tels que le marque le poëte. Voyez le portrait que fait Hérodote du roi des Scythes attaqué par Darius, et le message de ce barbare au grand roi; voyez le portrait que fait Chrysippe [de Satyrus] et de Leucon, rois du Bosphore[2]. La même simplicité règne et dans les *Lettres* des anciens Perses et dans ce qui nous reste d'*Apophthegmes* ou de *Dits mémorables* des Égyptiens, des Babyloniens et des Indiens; et, si Anacharsis, Abaris et tel autre Scythe ont acquis tant de célébrité parmi les Grecs, c'est qu'ils possédaient au plus haut degré ce que l'on peut appeler les vertus caractéristiques de leur nation, la douceur, la simplicité et la justice.

Pourquoi même remonter si haut? Lorsque Alexandre, fils de Philippe, dans son expédition contre les Thraces d'au delà de l'Hæmus, envahit le territoire des Triballes,

1. Au lieu de τρυφὴν καὶ ἡδονὰς καὶ κακοτεχνίας εἰς πλεονεξίας μυρίας πρὸς ταῦτ' εἰσάγων, Piccolos propose de lire εἰς πλεονεξίας μυριάκις προσαύξησιν εἰσάγων et Madvig κακοτεχνίας εἰς πλεονεξίαν μυρίας πρὸς ταῦτα (h. e. πρὸς τρυφὴν καὶ ἡδονάς). — 2. [Σάτυρον καὶ] Λεύκωνα, conjecture de Coray.

il voulut, sachant que les possessions de ce peuple s'étendaient jusqu'à l'Ister et comprenaient même l'île Peucé, située dans le fleuve à portée de la rive occupée par les Gètes, il voulut, dis-je, passer dans cette île, mais il ne le put, faute d'embarcations, le roi des Triballes, Syrmus, s'y étant retiré et ayant refusé de l'y laisser descendre. Il franchit alors le fleuve sur un autre point, et, ayant attaqué les Gètes, il s'empara de leur ville, mais pour regagner aussitôt ses États, comblé de présents et par ces peuples qu'il venait de vaincre et par Syrmus lui-même. Durant la même expédition (c'est Ptolémée, fils de Lagus, qui raconte le fait), Alexandre reçut une députation des Celtes de l'Adriatique chargée de conclure avec lui un pacte d'alliance et d'amitié. Il fit à ces Barbares le plus cordial accueil, et, dans la chaleur du festin, se prit à leur demander ce qu'ils redoutaient le plus au monde, croyant bien qu'ils allaient prononcer son nom; mais leur réponse fut qu'ils ne redoutaient rien que de voir le ciel tomber sur eux; que, du reste, ils attachaient le plus haut prix à l'amitié d'un homme tel que lui. Or, n'avons-nous pas là encore la preuve de la *simplicité* barbare? D'un côté, ce roi qui refuse à Alexandre l'entrée de son île pour lui envoyer ensuite des présents et s'unir à lui d'amitié; et de l'autre, ces ambassadeurs gaulois qui déclarent ne rien craindre au monde, mais ne rien tant priser aussi que l'amitié des grands hommes! Plus récemment, au temps des successeurs d'Alexandre, Dromichætès, roi des Gètes, est attaqué par Lysimaque et le fait prisonnier; il lui donne le spectacle de sa pauvreté et de celle de son peuple, le spectacle aussi de leur sobriété, puis il l'invite à ne plus porter désormais la guerre chez des hommes comme eux, mais à rechercher plutôt leur amitié, et, cela dit, il le traite en hôte, conclut alliance avec lui et lui rend sa liberté[1].

1. Comme Meineke, nous avons rejeté à titre de scolie la phrase qu'on lit ici dans toutes les éditions, καὶ Πλάτων.... ἐπ' αὐτῇ. M. Müller paraît douter aussi qu'elle soit de Strabon ; en tout cas, dit-il, elle ne serait pas ici à sa place et devrait être reportée à la fin du § 7.

9. Éphore, lui-même, dans le quatrième livre de son *Histoire*, intitulé l'*Europe*, après avoir parcouru un à un tous les pays d'Europe jusqu'à la Scythie, termine en disant « que les peuples Scythes et Sauromates sont loin d'avoir « tous les mêmes mœurs; qu'ainsi les uns poussent la « cruauté jusqu'à manger de la chair humaine, tandis qu'il « en est d'autres qui s'abstiennent de manger même de la « chair des animaux; que les historiens en général ont beau« coup parlé de cette férocité des Scythes, parce qu'ils sa« vaient combien le terrible et le merveilleux sont propres « à frapper les esprits, mais qu'il faut donner aussi la con« tre-partie en faisant connaître ce qu'il y a dans ces peu« ples de bon et d'exemplaire[1]; qu'il parlera, lui, en consé« quence, de ceux d'entre les Scythes qui ont mérité « d'être appelés *les plus justes des hommes;* qu'il existe « notoirement parmi les *Scythes Nomades* des tribus en« tières qui n'ont pour se nourrir que le lait de leurs « juments, et qui l'emportent sur tous les autres peuples « par le respect qu'elles ont de la justice, et qu'on les « trouve en termes exprès mentionnées par les poëtes, soit « par Homère, quand il nous montre Jupiter

« Abaissant ses regards sur la terre des Galactophages et « des Abiens, les plus justes des hommes, »

« soit par Hésiode, dans ce passage de sa *Description* ou « *Période de la Terre*, où l'on voit Phinée conduit par les « Harpyes

« Jusqu'au pays que les Galactophages habitent avec leurs « chariots pour unique demeure[2]. »

Remontant ensuite de l'effet à la cause, Éphore explique comment il est naturel que des hommes, qui peuvent mener une vie si sobre et se passer de richesses, se gouver-

1. τἀναντία καλὰ λέγειν au lieu de ταναντία καὶ λέγειν, excellente correction de Madvig. — 2. ἀπήνας οἰκί' ἐχόντων au lieu de ἀπήναις, correction de Porson recommandée de nouveau par Madvig.

nent entre eux d'après la plus rigoureuse équité, mettant tout en commun, voire leurs femmes, leurs enfants, leur famille, en même temps qu'ils restent vis-à-vis de l'étranger indomptables et invincibles, ne possédant rien de ce qui pourrait leur faire accepter la servitude. Éphore cite aussi Chœrilus pour avoir dit, dans sa description du défilé de l'armée de Darius sur le fameux pont jeté par ce prince en travers du Bosphore :

« Puis paraissent les Saces, nation de pasteurs, Scythes d'origine ; ils habitent au cœur même de l'Asie de riches campagnes fertiles en blé, mais leur vraie patrie est le lointain désert où errent les Nomades, ces hommes vertueux et justes. »

Enfin il rappelle qu'Anacharsis, ou, comme il l'appelle, *le philosophe Anacharsis*, appartenait à cette même nation ; et que, s'il a été rangé au nombre des *sept Sages*, c'est précisément à cause de sa sobriété, de sa modération et de son intelligence ; il veut même que le soufflet de forge, l'ancre à deux branches et la roue du potier soient autant d'inventions d'Anacharsis. En invoquant, comme je le fais, le témoignage d'Éphore, je sais fort bien qu'il n'est pas toujours lui-même des plus véridiques, qu'il ne l'est pas notamment dans ce qu'il rapporte ici d'Anacharsis (comment admettre, en effet, qu'Anacharsis ait inventé la roue du potier, qu'Homère, plus ancien que lui, connaissait déjà [1] ?); seulement, j'ai voulu constater qu'il y avait eu chez les anciens, aussi bien que chez les modernes, une sorte de tradition commune représentant ces *Nomades*, ceux surtout qui vivent isolés aux extrémités de la terre, comme des peuples qui se nourrissent uniquement de laitage, qui savent se passer de richesses, et qui ont plus que les autres hommes le sentiment de la justice, mais que ce n'était là en aucune façon une invention d'Homère.

10. De même au sujet des *Mysiens* et de la mention

1. Nous rejetons, à l'imitation de Meineke et comme une glose évidente, la citation qui suit ὡς δ'ὅτε.... τὰ ἑξῆς. Voy. *Vind. Strabon.* p. 84.

qu'en a faite Homère, je suis en droit de poser un dilemme à Apollodore; je n'ai qu'à lui demander si, à ses yeux, les Mysiens, dont parle le poëte lorsqu'il dit « *Les belliqueux Mysiens et les vertueux Hippémolges* », ne sont aussi que des peuples imaginaires, ou s'il reconnaît en eux les Mysiens de l'Asie, que répondra-t-il ? qu'il entend le passage en question des Mysiens de l'Asie, mais alors il commet un grossier contre-sens, ainsi que je l'ai démontré plus haut ; qu'il l'entend de peuples imaginaires, comme s'il n'existait point de peuples Mysiens en Thrace, mais alors il affirme le contraire de ce qui est, car on a vu, de nos jours encore, Ælius Catus prendre 50 000 hommes sur la rive ultérieure de l'Ister et chez les Gètes, peuple qui parle la même langue que les Thraces, et les transporter dans la Thrace proprement dite, où on les connaît actuellement sous le nom de *Mœsiens*, soit que ce fût là effectivement le nom de leurs ancêtres, qui ne l'auraient changé en celui de *Mysiens* qu'après être passés en Asie, soit que déjà en Thrace, à l'origine, le nom de *Mysiens* eût été le leur, ce qui paraît plus conforme à l'histoire et au témoignage d'Homère. — En voilà du reste assez sur ce sujet. Je reprends la suite de ma description.

11. Et sans plus insister sur l'histoire ancienne des Gètes, je passe aux événements contemporains. Un Gète, nommé Byrebistas, devenu parmi les siens chef suprême ou *épistate*, entreprit de réparer les maux qu'avaient causés à la nation ses guerres continuelles ; il y réussit et la releva si bien par le travail, la sobriété et la discipline, qu'en peu d'années il eut fondé un grand empire et soumis aux Gètes la plupart des nations voisines. Déjà même les Romains commençaient à s'inquiéter, l'ayant vu franchir audacieusement l'Ister, pousser ses courses, par delà la Thrace, jusqu'à la Macédoine et à l'Illyrie, ruiner toutes les tribus celtiques qui vivent mêlées aux Illyriens et aux Thraces et exterminer, qui plus est, les Boïens de Critasir et la nation des Taurisques. Pour mieux se faire obéir des Gètes, Byrebistas s'était aidé de Decenæus, espèce de

charlatan, qui avait longtemps voyagé en Égypte et y avait acquis la connaissance de certains signes, à l'aide desquels il annonçait les volontés divines. Depuis quelque temps déjà, les Gètes lui avaient conféré ce titre de *Dieu*, dont il a été question plus haut à propos de Zamolxis ; et, ce qui prouve l'ascendant qu'il exerçait sur eux, c'est qu'ils s'étaient laissé persuader par lui de couper leurs vignes et de renoncer à l'usage du vin. Les Romains cependant n'eurent pas le temps d'expédier une armée contre Byrebistas, il périt auparavant sous les coups de quelques factieux, et, sa succession ayant été démembrée, les Gètes furent désormais partagés entre plusieurs chefs. C'est ainsi que l'expédition que César Auguste vient d'envoyer contre eux les a trouvés divisés en cinq États. Ils n'en avaient formé que quatre à la mort de Byrebistas, mais on sait que ces sortes de partages sont essentiellement temporaires et varient au gré des circonstances.

12. Il existe au reste dans le pays, et cela de toute antiquité, une autre division, la division en *Daces* et en *Gètes*, le nom de Gètes désignant les populations de l'est, celles qui avoisinent le Pont, et le nom de Daces les populations de l'ouest, celles qui habitent du côté de la Germanie et des sources de l'Ister. Et, comme anciennement, on disait, je crois, *Daes* ou *Daves* au lieu de *Daces*, de là seront venus sans doute ces noms de *Geta* et de *Dave* si usités chez les Athéniens pour désigner leurs esclaves ; car il y a bien moins d'apparence qu'ils aient emprunté ce dernier nom aux *Scythes Daæ*, lesquels habitent sur les confins mêmes de l'Hyrcanie, bien trop loin par conséquent pour qu'on ait jamais pu envoyer de chez eux beaucoup d'esclaves sur les marchés de l'Attique : or, on sait qu'en général les Athéniens donnaient à leurs esclaves soit les noms de leurs nations respectives (des noms comme ceux de *Lydus* et de *Syrus*), soit les noms les plus répandus dans les pays d'où ils les tiraient, à ceux de Phrygie, par exemple, les noms de *Manès* ou de *Midas* et le nom de *Tibios* à ceux de Paphlagonie.

Depuis Byrebistas, qui avait relevé si haut la puissance des Gètes, la nation s'est de nouveau complétement affaissée sous le poids de ses dissensions civiles et sous les coups des Romains. A la rigueur, toutefois, elle pourrait encore mettre sur pied une force de 40 000 hommes.

13. La rivière Marisus, qui traverse tout leur pays, vient se jeter dans le Danube; et, par cette dernière voie, les Romains avaient toute facilité pour approvisionner leurs armées en cas de guerre. Les Romains, en effet, appellent *Danube* toute la partie haute du fleuve comprise entre la source et les cataractes, la même justement qui coule chez les Daces, réservant le nom d'*Ister* uniquement à la partie inférieure, laquelle s'étend jusqu'au Pont, et se trouve border le territoire des Gètes.

Les Daces parlent absolument la même langue que les Gètes. Que si, maintenant, nous autres Grecs nous connaissons mieux les Gètes, la cause en est que ceux-ci ont perpétuellement changé de demeure et passé d'une rive à l'autre, se mêlant ainsi aux peuples de la Thrace proprement dite, et notamment aux Mœsiens[1]. Il est arrivé de même aux Triballes, autre peuple de la Thrace, de recevoir souvent au milieu d'eux des bandes [de Gètes] émigrants, chassés de leurs demeures par des voisins plus puissants[2], soit par les Scythes, les Bastarnes et les Sauromates de la rive ultérieure, qui, non contents de les avoir expulsés, franchissaient le fleuve après eux et ont laissé ainsi différents établissements dans les îles de l'Ister et dans la Thrace, soit par les Illyriens, les plus redoutables ennemis qu'ils eussent de ce côté-ci du fleuve. — La nation des Daces et des Gètes, qui avait accru sa puissance un moment jusqu'à pouvoir envoyer au dehors des armées de 200 000 hommes, se trouve donc réduite aujourd'hui à une force de 40 000 guerriers tout au plus, et elle paraît être sur le point d'accepter le joug des Romains; si même elle n'a pas fait en-

1. Nous lisons ici Μοισοῖς, comme fait Meineke. Voy. *Vindic. Strabon.* p. 84. — 2. Voy. Madvig, *Advers. crit.* vol. I, p. 549.

core sa soumission pleine et entière, c'est qu'elle fonde un dernier espoir sur les Germains et sur la haine que ceux-ci portent aux Romains.

14. [Entre les Gètes][1] et la partie de la côte du Pont qui va de l'Ister au Tyras on voit s'étendre ce qu'on appelle le *Désert des Gètes*, immense plaine sans eau où, lors de son expédition contre les Scythes, Darius, fils d'Hystaspe, eut l'imprudence de s'engager après avoir franchi l'Ister et où il serait mort de soif avec toute son armée, s'il n'eût fini par reconnaître sa faute et par rétrograder. Plus tard, en voulant attaquer les Gètes et leur roi Dromichætès, Lysimaque y courut les mêmes dangers et eut le malheur, qui plus est, de tomber vivant au pouvoir de l'ennemi ; mais on a vu par ce que j'ai dit plus haut, que, grâce à la modération extraordinaire du roi barbare , il n'avait pas tardé à recouvrer sa liberté.

15. Près des bouches [de l'Ister] est une grande île appelée l'île Peucé : ce sont des Bastarnes qui l'occupent actuellement, et ils en ont pris le nom de *Peucins*. D'autres îles, mais alors beaucoup plus petites, sont situées en partie au-dessus de l'île Peucé, en partie au-dessous, tout près de la mer. Le fleuve a sept bouches : la plus grande s'appelle l'*Hierostoma*, comme qui dirait la *Bouche Sacrée*, et l'on n'a qu'à la remonter sur un espace de 120 stades pour atteindre l'île Peucé. C'est à la pointe inférieure de cette île que Darius fit jeter son pont de bateaux, et cependant rien ne l'empêchait de l'établir à la pointe supérieure. Des sept bouches de l'Ister, l'Hierostoma est aussi la première qu'on rencontre lorsqu'on range la côte à gauche après l'entrée du Pont ; puis, en continuant dans la direction du Tyras, on voit les autres paraître successivement. La distance de l'Hierostoma à la septième est de 700 stades environ, et, comme nous l'avons dit, il y a plusieurs petites îles répandues entre les différentes branches ou embouchures. Les trois bouches qui font suite à l'Hierostoma sont peu impor-

1. Addition proposée par Groskurd.

tantes ; quant aux dernières, si elles sont beaucoup moins grandes que l'Hierostoma, du moins dépassent-elles sensiblement les trois autres en largeur. Éphore, lui, réduit le nombre des bouches de l'Ister à cinq. Jusqu'au Tyras, autre grand fleuve navigable, la distance est de 900 stades ; et, dans l'intervalle, se trouvent deux grands lacs, l'un qui ouvre directement sur la mer et qui peut servir de port, l'autre qui n'a point d'ouverture.

16. A l'embouchure même du Tyras s'élève une tour, dite la *Tour de Néoptolème*, avec un gros bourg ou village nommé Hermonactocomé ; puis, en remontant le fleuve à 140 stades de la mer, on trouve deux villes, une sur chaque rive, Niconia et Ophiussa : celle-ci est bâtie sur la rive gauche. Les populations riveraines parlent en outre d'une ville [portant le même nom que][1] le fleuve, et qui se trouverait à 120 stades plus haut. D'autre part on compte un trajet de 500 stades entre l'embouchure du Tyras et l'île Leucé, île consacrée à Achille, et qui se trouve, on le voit, tout à fait en pleine mer.

17. Vient ensuite le Borysthène, qu'on peut remonter jusqu'à une distance de 600 stades ; tout à côté débouche un autre fleuve, l'Hypanis, et juste en face de l'embouchure du Borysthène est une île pourvue d'un port. En remontant le Borysthène à 200 stades de la mer, on atteint une ville qui porte le nom même du fleuve, mais qui s'appelle aussi *Olbia :* c'est un grand *emporium* ou entrepôt, fondé naguère par les Milésiens. — Au-dessus, maintenant, de la côte que nous venons de décrire et qui va de l'Ister au Borysthène, le pays qui se présente d'abord est le *Désert des Gètes*[2], puis vient le territoire des Tyrégètes, auxquels succèdent les *Sarmates Iazyges* avec les *Sarmates royaux* et les [Agathyrses][3], peuples nomades pour la plu-

1. M. Müller insère ici très-heureusement le mot ὁμώνυμον. — M. Madvig propose de lire οἱ δὲ προσοικοῦντες τῷ ποταμῷ πάλιν εἶναι πόλιν φασὶν κ. τ. λ. — 2. On lit dans le passage correspondant de *l'Epitome* DÉSERT DES SCYTHES. — 3. Au lieu de Οὖργοι que portent les mss. Correction proposée par M. Müller, voy. *Ind. var. lect.* p. 983, col. 1, l. 24 et suiv.

part, mêlés d'un petit nombre de tribus agricoles, et qu'il n'est pas rare, dit-on, de rencontrer jusque sur les bords de l'Ister, sur l'une ou sur l'autre rive indifféremment. Plus avant dans l'intérieur des terres se trouvent les Bastarnes qui confinent à la fois aux Tyrégètes et aux Germains. Germains eux-mêmes ou peu s'en faut, les Bastarnes se divisent en plusieurs tribus ; on distingue par exemple les *Atmons*, les *Sidones*, les *Peucins*, habitants de l'île Peucé dans l'Ister, et les *Roxolans*, les plus septentrionaux de tous, qui habitent les plaines entre le Tanaïs et le Borysthène. Toute cette région septentrionale, comprise entre la Germanie et la mer Caspienne, du moins ce que nous en connaissons, est effectivement un pays de plaine. Nous ne saurions dire seulement s'il s'y trouve encore d'autres peuples au-dessus des Roxolans. Pour ce qui est de ces derniers, ils ont osé, sous la conduite d'un chef nommé Tasios, guerroyer même contre les généraux de Mithridate Eupator : ils étaient venus au secours de Palac, fils de Scilur, précédés d'une grande réputation de bravoure ; mais contre des troupes régulières et bien armées toutes ces nations barbares, et qui combattent armées à la légère, sont nécessairement faibles. Aussi vit-on 50 000 Roxolans ne pouvoir tenir contre le corps de 6 000 hommes que commandait Diophante, l'un des lieutenants de Mithridate, et laisser la plus grande partie des leurs sur le champ de bataille. Ces peuples se servent de casques et de corselets en cuir vert ; ils ont des *gerrhes* pour boucliers et pour armes offensives la lance, l'arc et l'épée. Sous ce rapport, du reste, presque tous les peuples barbares leur ressemblent. Quant aux tentes des Nomades, elles sont en feutre et solidement fixées sur les chariots dans lesquels ils passent leur vie ; tout autour sont les troupeaux qui leur donnent le lait, le fromage et la viande dont ils se nourrissent et ils ne font guère eux-mêmes que les suivre de pâturage en pâturage, quittant au fur et à mesure les lieux dont l'herbe est épuisée et campant, l'hiver, dans les marais qui bordent le Mæotis, l'été, au beau milieu des plaines.

18. La température est extrêmement rigoureuse dans tout le pays situé au-dessus de la côte comprise entre le Borysthène et l'embouchure du Mæotis et sur les points les plus septentrionaux de la côte elle-même, c'est-à-dire à l'embouchure du Mæotis, et plus encore à l'embouchure du Borysthène et au fond du golfe Tamyracès ou Carcinitès dans le voisinage de l'isthme de la grande Chersonnèse. On retrouve là, malgré l'absence de montagnes, tous les caractères des contrées les plus froides : ainsi les habitants ne peuvent pas élever d'ânes, animal, comme on sait, très-sensible au froid; leurs bœufs n'ont point de cornes, ou, quand ils en ont, il faut les leur scier, parce que c'est la partie de leur corps sur laquelle le froid a le plus de prise; leurs chevaux sont petits, leurs moutons, au contraire, sont de grande taille; enfin l'on y voit souvent les aiguières en cuivre éclater par suite de la congélation du liquide qu'elles contiennent. Mais c'est surtout par ce qui arrive à l'embouchure du Mæotis qu'on peut juger à quel point l'hiver ici est rigoureux : les chariots, en effet, traversent aisément sur la glace de Panticapée à Phanagorie, et le canal[1] se trouve ainsi converti en chaussée; de plus, pour peu qu'on y creuse, on trouve des poissons pris dans la glace, notamment des *antacées*, poissons à peu près aussi gros que des dauphins, et qu'on en retire au moyen d'engins nommés *gangamès;* le même détroit vit aussi, dit-on, Néoptolème, l'un des lieutenants de Mithridate, battre les barbares, l'été, dans un combat naval, et, l'hiver, dans un combat de cavalerie; enfin l'on assure que, dans tout le Bosphore, on enfouit la vigne durant l'hiver sous de grands amas de terre. Ajoutons que les chaleurs de l'été passent pour être ici également très-fortes, soit que les corps des habitants aient perdu l'habitude du chaud,

1. Nous lisons ici πλοῦν au lieu de πηλόν, d'après l'autorité de Coray, et quoique Madvig voie dans cette correction *ineptissima tautologia*. Le changement qu'il propose de πηλόν en καπηλεῖον n'est qu'ingénieux. Le trajet si court entre Panticapée et Phanagorie comportait-il l'établissement d'hôtelleries sur la glace?

soit qu'en cette saison les vents ne soufflent jamais sur ces vastes plaines, soit qu'un air épais s'échauffe naturellement davantage, comme il arrive pour les nuages ou vapeurs dans lesquels se forment les parélies.

De tous les chefs qui ont pu régner sur ces barbares, le plus puissant paraît avoir été cet Atéas, qui fit longtemps la guerre à Philippe, fils d'Amyntas.

19. Passé l'île qui précède l'entrée du Borysthène, on gouverne droit à l'E. sur la pointe de l'*Achilléodrome*, terrain uni et découvert, décoré néanmoins du nom de *Bois*, et à ce titre consacré à Achille. Puis vient l'Achilléodrome même, qui forme une presqu'île s'élevant à peine audessus du niveau de la mer : qu'on se figure, en effet, un long ruban se déroulant vers l'E. jusqu'à une distance de 1000 stades environ, avec une largeur qui varie de 2 stades à 4 plèthres, et sans s'éloigner du continent de plus de 60 stades tant à droite qu'à gauche de l'isthme qui l'y relie, sablonneux en outre, mais donnant de l'eau pour peu qu'on y creuse, tel est l'Achilléodrome. L'isthme en question se trouve à peu près à moitié de sa longueur et peut avoir 40 stades de large. Du côté de l'E., maintenant, la presqu'île se termine au cap Tamyracé, dans l'épaisseur duquel s'ouvre une anse qui regarde le continent. Puis, à ce cap succède l'immense golfe Carcinitès, qui remonte vers le N. à une distance de 1000 stades[1] environ. Certains auteurs triplent même la longueur du trajet jusqu'au fond du golfe[2].... C'est là qu'habitent les Taphriens. Ajoutons qu'on donne quelquefois au golfe le même nom qu'au promontoire qui le précède, je veux dire le nom de Tamyracé.

CHAPITRE IV.

1. Du fond du même golfe part cet autre isthme, large également de 40 stades, qui, en séparant le *Sapra-limnê* ou lac

1. L'*Epitome* dit 2000. — 2. Lacune évidente signalée par Groskurd, Coray, Kramer et Meineke.

Putride de la mer, forme la Chersonnèse dite Taurique ou Scythique. Suivant quelques auteurs, la largeur en serait beaucoup plus grande : elle atteindrait 360 stades. De son côté, le Sapra-limné passe pour avoir une étendue de 4000 stades, et il peut bien être regardé comme formant la partie occidentale du Mæotis, vu qu'il y débouche par une large ouverture ; mais il est parsemé de bas-fonds et à peine accessible à des bateaux cousus, la facilité avec laquelle les vents découvrent et recouvrent ses parties basses le rendant impraticable à des embarcations plus grandes. Du reste, le golfe lui-même contient, avec trois petites îles, quelques bancs de sable et un certain nombre d'écueils répandus le long de ses côtes.

2. Au sortir du golfe nous laissons à gauche une petite ville et nous arrivons au *Kalos-Limên*[1], port dépendant déjà de la ville de Chersonnèse. Pour peu, en effet, que l'on continue à longer la côte, on voit s'avancer au midi une presqu'île qui fait partie de l'ensemble de la Chersonnèse Taurique et sur laquelle les Héracléotes (j'entends des colons sortis d'Héraclée Pontique) bâtirent naguère une ville : cette ville, appelée elle-même *Chersonnèse*, est à 4400 stades du Tyras, distance prise le long des côtes. On y voit le temple de cette même déesse *Parthenos* ou *Vierge* qui a donné son nom au cap Parthenium, lequel est situé à 100 stades en avant de la ville et supporte, avec la statue de cette déesse, un naos qui lui est également consacré. Dans l'intervalle de la ville au cap on compte trois ports, on passe ensuite devant les ruines de l'ancienne ville de Chersonnèse, et l'on atteint un autre port, très-étroit d'ouverture, dont les Taures, peuple scythe d'origine, avaient fait naguère le centre de leurs pirateries, épiant chaque vaisseau qui s'y réfugiait pour l'attaquer à l'improviste. Ce port est connu sous le nom de *Symbolôn-limen*; et il forme, avec un autre port nommé *Ctenus*,

1. καὶ Καλὸς λιμὴν au lieu de καὶ ἄλλος λιμὴν, très-heureuse conjecture de Casaubon, admise par Coray, et mise hors de doute par M. Müller (*Ind. var. lect.*, p. 983, col. 1, l. 58 et suiv.).

l'isthme de 40 stades qui sert à clore la *Petite Chersonnèse*, laquelle dépend, avons-nous dit, de la Grande, et contient la ville moderne appelée aussi *Chersonnèse*.

3. Cette ville, qui avait commencé par être autonome, dut, pour se soustraire aux continuelles dévastations des barbares, solliciter le protectorat de Mithridate Eupator. Dans ce temps-là justement Mithridate méditait une expédition contre les peuples barbares qui sont échelonnés au-dessus de l'isthme depuis le Borysthène jusqu'à l'Adriatique [1] : ce devait être pour lui le prélude de sa guerre contre Rome. En raison de ce secret espoir, il s'empressa d'envoyer une armée à Chersonnèse et dans le temps justement où il attaquait et réduisait par la force des armes les différentes tribus scythes commandées par Scilur, par son fils Palac et par les frères de celui-ci (au nombre de cinquante suivant Posidonius, au nombre de quatre-vingts suivant Apollonide), il se trouva investi pacifiquement de la possession du Bosphore par la cession volontaire de Pærisade, souverain actuel du pays. Depuis lors, la ville de Chersonnèse

1. Pour maintenir ici la leçon des mss. contre une correction d'ailleurs fort ingénieuse de M. Müller, nous ne pouvons mieux faire que d'invoquer l'autorité de M. Hase : « Ces derniers mots, dit-il (*Journal des savants*, 1858, p. 762), [καὶ τοῦ Ἀδρίου] ont étonné les éditeurs ; il y en eut même qui les retranchaient tout à fait. M. Müller, de son côté, pense que Strabon avait écrit, non pas ΤΟΥΑΔΡΙΟΥ mais ΤΟΥΥΛΑΙΟΥ (τοῦ Ὑλαίου). En effet, nous savons par Hérodote (l. IV, c. 9 et 18) et Scymnus de Chios (*Perieg.* v. 805 de l'éd. de M. Meineke), que la contrée comprise entre le Pont-Euxin et la rive gauche du Borysthène, non loin de son embouchure, était appelée Ὑλαία par les Grecs ; de là le nom de Ὕλαιον πέλαγος, que portait la partie de la mer Noire qui se trouve au S. de Kinbourn (Pline, *Hist. nat* l. IV, c. XII, § 83 : *Inde silvestris regio Hylæum mare, quo alluitur, cognominavit*). Mais Strabon, auteur d'un ouvrage historique, qui faisait suite à celui de Polybe, devait savoir et n'ignorait certainement pas que Mithridate, indestructible aux fatigues comme au poison, avait eu réellement le projet de remonter le Danube, depuis son embouchure jusqu'en Illyrie, d'entraîner à sa suite les peuples barbares dont il devait traverser le territoire, et, arrivé à la mer Adriatique, d'envahir la haute Italie du côté de l'E ; comme 130 ans auparavant Hannibal l'avait envahie du côté opposé (Voy. Dion Cassius, XXXVII, c. 11 ; Florus, III, c. 5, § 25 ; Plutarque; *Vie de Pompée*, c. 41 et Appien, *Guerre contre Mithrid.* c. 109). Il est vrai que Mithridate ne songea sérieusement à exécuter ce projet que vers la fin de son règne ; mais la phrase qui suit immédiatement dans le texte grec, ταῦτα δ' ἦν ἐπὶ Ῥωμαίους παρασκευή, semble indiquer que, lorsqu'il s'empara de la ville de Chersonnèse, il avait déjà conçu ce plan de soulever contre Rome tout le monde barbare depuis le Borysthène jusqu'à la Vénétie. Quant aux mots τοῦ Ἀδρίου qu'on a voulu effacer, c'est le terme par lequel notre géographe désigne habituellement la mer Adriatique. »

n'a plus cessé d'appartenir aux souverains du Bosphore. — Le port Ctenus est juste à égale distance de la ville de Chersonnèse et du Symbolôn-limen. C'est à partir de ce dernier port que commence la *côte Taurique* : âpre, montueuse et battue par les vents du nord, cette côte s'étend jusqu'à la ville de Théodosie, c'est-à-dire sur un espace de 1000 stades. Elle projette fort avant dans la mer et droit au midi, en face de la Paphlagonie et de la ville d'Amastris, un promontoire appelé *Criou-métôpon* ; et, comme la côte opposée de Paphlagonie projette à la rencontre de celui-ci un autre promontoire appelé *Carambis*, le Pont-Euxin se trouve divisé en deux bassins distincts par l'espèce de détroit que forment les deux promontoires en se rapprochant. Le cap Carambis est à 2500 stades de la ville de Chersonnèse, mais il s'en faut que la distance soit aussi grande par rapport au Criou-métôpon : ce qui le prouve, c'est que beaucoup de navigateurs qui ont eu occasion de franchir cette espèce de canal ou de détroit affirment avoir aperçu en même temps les deux caps qui le forment. On distingue aussi dans la chaîne Taurique un mont Trapézûs dont le nom rappelle la ville située aux confins de la Tibaranie et de la Colchide; et, toujours dans la même chaîne, le mont Cimmérien, ainsi nommé en souvenir de l'antique domination des Cimmériens dans le Bosphore. La même cause apparemment aura fait donner le nom de *Bosphore-Cimmérien* à toute la partie du détroit qui avoisine l'embouchure du Mæotis.

4. Passé la dite chaîne, on arrive à la ville de Théodosie, qui possède dans son territoire une plaine extrêmement fertile, avec un port capable de contenir cent vaisseaux. Cette ville marquait naguère la limite entre les possessions des Bosporiens et celles des Taures. Tout le pays qui fait suite offre le même aspect de fertilité jusqu'à Panticapée, capitale des Bosporiens, située à l'embouchure même du Mæotis. La distance entre Théodosie et Panticapée est de 530 stades environ, et toute cette partie de la côte produit du blé en abondance. On y remarque, indépen-

damment d'un certain nombre de villages une ville du nom de Nymphæum, qui possède un excellent port. Quant à Panticapée, elle couvre les flancs d'une colline de 20 stades de circuit. Dans sa partie orientale se trouvent le port, des arsenaux ou chantiers pour trente navires environ et aussi l'*Acropole*. D'origine milésienne, cette ville a longtemps formé, avec les autres colonies ou établissements qui bordent les deux rives du détroit près de l'embouchure du Mæotis, un État monarchique sous les Leucons, les Satyrus et les Pærisades; mais l'abdication d'un dernier prince du nom de Pærisade la réunit aux autres possessions de Mithridate. On donnait à ces petits rois la qualification de tyrans, bien qu'en général, depuis Pærisade [I] et Leucon, ils eussent montré beaucoup de douceur et de modération. Pærisade avait même mérité qu'on lui rendît les honneurs divins. Le dernier prince de la dynastie portait aussi, avons-nous dit, le nom de Pærisade, et, s'il céda ses droits à Mithridate, c'est qu'il se vit hors d'état de résister aux barbares qui exigeaient de lui un tribut plus fort que par le passé; mais à la domination de Mithridate succéda bientôt celle des Romains. — La plus grande partie de ce royaume se trouve située en Europe; le reste dépend de l'Asie.

5. L'embouchure du Mæotis, ou, comme on l'appelle d'ordinaire, le *Bosphore-Cimmérien*, atteint, dès en commençant, c'est-à-dire entre l'embarcadère voisin de Panticapée et Phanagorie, qui est la ville d'Asie la plus rapprochée, sa plus grande largeur, environ 70 stades; mais, en finissant, ladite embouchure se rétrécit beaucoup. Le canal qu'elle forme sert de limite entre l'Europe et l'Asie, et le cours du Tanaïs continue la séparation, car ce fleuve, qui vient du N., tombe dans le Mæotis juste en face du Bosphore. Ajoutons qu'il s'y jette par deux bouches distantes l'une de l'autre de soixante stades environ, et qu'il donne son nom à une ville qui est, après Panticapée, le principal *emporium* ou marché des Barbares.

A gauche en entrant dans le Bosphore-Cimmérien, on aperçoit la petite ville de Myrmecium située à 20 stades de Panticapée. On compte le double entre Myrmecium et le bourg de Parthenium, situé juste à l'endroit où le canal se rétrécit le plus : il n'a plus guère là, en effet, que 20 stades. Vis-à-vis, sur la côte d'Asie, est le bourg d'Achilleum. D'ici, maintenant, à l'embouchure du Tanaïs et à l'île qui la précède, le trajet en ligne directe est de 2200 stades. Le nombre de stades est un peu plus fort, lorsqu'on fait le trajet en rangeant la côte d'Asie; il est triplé, quand, pour atteindre le Tanaïs, on gouverne à gauche, c'est-à-dire de façon à longer l'isthme. Toute cette partie de la côte d'Europe est absolument déserte. En revanche, la côte opposée n'a point du tout cet aspect désolé. La circonférence totale du Palus-Mæotis passe pour être de 9000 stades. Quant à la Grande-Chersonnèse, elle offre par sa configuration et son étendue une certaine analogie avec le Péloponnèse. Elle dépend actuellement du royaume de Bosphore et porte encore partout les traces des longues guerres dont elle a été le théâtre. Dans le principe, les tyrans du Bosphore n'en possédaient qu'une partie, celle qui va de l'embouchure du Mæotis et de la ville de Panticapée à Théodosie, et la plus grande partie, jusqu'à l'isthme et au golfe Carcinitès, appartenait aux Taures, peuple de race scythique. Aussi donnait-on à tout ce pays, y compris ce qui s'étend hors de l'isthme jusqu'au Borysthène, le nom de *Petite-Scythie*. Et, comme avec le temps, beaucoup de Barbares de ces pays ont franchi le Tyras et l'Ister et fixé leur demeure au-delà de ces fleuves, le nom de *Petite-Scythie* a fini par s'étendre à une portion considérable de la Thrace elle-même, que ses habitants n'avaient pu défendre, ou qu'ils avaient volontairement cédée à cause de son insalubrité, le sol y étant effectivement marécageux en maint endroit.

6. A l'exception de cette chaîne de montagnes qui borde la côte jusqu'à Théodosie, la Chersonnèse ne se compose guère que de plaines, et partout elle offre l'aspect de la fertilité : en blé, notamment, elle est d'une richesse

extrême, et le sol, remué avec le premier engin[1] venu, y rend trente fois la valeur de la semence.

Jointe au district asiatique de la Sindique, elle payait à Mithridate un tribut annuel de 180 000 médimnes de blé et de deux cents talents d'argent. C'était elle aussi anciennement qui approvisionnait la Grèce de blé, comme le Mæotis l'approvisionnait de salaisons, et l'on assure que le tyran Leucon expédia, une année, de Théodosie pour Athènes jusqu'à 2 100 000 médimnes de blé. Ajoutons qu'on donnait à ces mêmes Scythes de la Chersonnèse le nom particulier de *Geôrgi* ou de *Laboureurs,* pour les distinguer des Scythes qui habitent au-dessus de l'isthme et qui mènent la vie nomade, se nourrissant surtout de viande de cheval et de fromage et de lait de jument, non-seulement de lait frais, mais aussi de lait aigre, qui, préparé d'une certaine façon, constitue même leur mets favori, et justifiant ainsi la dénomination de *Galactophages* appliquée par Homère à toutes les populations de ces contrées.

Ces Scythes nomades ont plutôt les mœurs guerrières qu'ils n'ont le goût du brigandage, et encore ne font-ils la guerre que pour exiger les tributs qui leur sont dus. Habituellement, en effet, ils laissent la terre à qui veut la cultiver, se contentant de prélever sur le tenancier quelques modiques redevances, calculées de façon, non à les enrichir, mais à défrayer les nécessités de leur vie et leurs besoins de chaque jour. Il peut arriver seulement que le tributaire refuse de payer, auquel cas ils lui font la guerre.

D'après cela on conçoit la double qualification de *justes* et d'*abiens* donnée par Homère à ces peuples, qui n'auraient, en effet, jamais l'idée de faire la guerre, si le tribut qui leur est dû était régulièrement acquitté, mais en général on le refuse du moment qu'on se croit assez fort soit pour repousser aisément une attaque de leur part, soit pour leur fermer tout à fait l'entrée de son pays, comme fit Asandre, au rapport d'Hypsicrate, en barrant l'isthme de la Cher-

1. Voy. Meineke, *Vind. Strabon.* p. 85.

sonnèse, cet isthme voisin du Mæotis, et dont la largeur est de 360 stades, au moyen d'une muraille et de tours élevées de stade en stade[1].

On prête généralement aux Geôrgi de la Chersonnèse des mœurs plus douces et plus policées qu'aux autres Scythes ; mais, comme ils sont âpres au gain et qu'ils ont essayé de la mer, ils ne se font pas toujours scrupule d'exercer la piraterie et de commettre tels autres actes de violence et de déprédation.

7. Indépendamment des localités que nous venons d'énumérer, des postes avaient été établis sur différents points de la Chersonnèse par Scilur et ses fils, pour leur servir de places d'armes contre les généraux de Mithridate : tels étaient *Palacium*, *Chabum* et *Neapolis*. De son côté, Diophante, général au service de Mithridate, y avait construit certaine forteresse du nom d'Eupatorium. A quinze stades environ de la muraille bâtie par les Chersonnésites, un cap se détache de la côte pour former un golfe passablement grand dont l'ouverture regarde la ville de Chersonnèse. Au-dessus de ce golfe s'étend une lagune bordée d'importantes salines. On avait là, en outre, tout à côté, le port Ctenus. Dans ces conditions, le lieutenant de Mithridate, qui se voyait serré de près par les Scythes, voulut augmenter ses moyens de défense ; il plaça sur le cap même, à l'abri d'une enceinte fortifiée, un poste permanent, et fit fermer l'entrée du golfe par une jetée que l'on prolongea jusqu'à la ville, de manière qu'il fut facile de communiquer de plain-pied avec elle et que la ville et le nouveau fort ne firent plus qu'un pour ainsi dire. Avec ces précautions, Diophante eut effectivement moins de peine à repousser les Scythes. Mais ceux-ci entreprirent alors de forcer la muraille qui fermait l'isthme du Ctenus, et à cet effet ils commencèrent à combler le fossé avec du chaume, ce que voyant le lieutenant de Mithridate, il fit incendier chaque nuit ce que l'ennemi pendant le jour avait jeté de fas-

1. Au lieu de δίκα, nous avons lu ἵνα avec Groskurd et Meineke.

cines, et réussit par là à prolonger sa résistance assez même pour que la victoire lui restât.

Aujourd'hui la Chersonnèse tout entière dépend du premier prince qu'il aura plu aux Romains de reconnaître en qualité de roi du Bosphore.

8. Un usage propre à tous les peuples Scythes et Sarmates est de couper leurs chevaux pour les rendre plus dociles, car, avec leur petite taille, ces chevaux sont extrêmement vifs et difficiles. En fait de gibier, on ne chasse guère ici que le cerf et le sanglier dans le marais et l'onagre et la gazelle dans la plaine. Une autre particularité du pays, c'est que l'aigle ne s'y montre jamais. En revanche, on y rencontre le *colus*, singulier quadrupède, de couleur blanchâtre, qui tient le milieu pour la taille entre le cerf et le bélier, mais qui les surpasse l'un et l'autre en vitesse ; de plus, quand il boit, il aspire l'eau par les narines et garde cette eau pendant plusieurs jours comme dans un réservoir, ce qui lui permet de séjourner aisément dans les lieux arides.

Nous avons décrit tout entière la contrée qui s'étend au-delà de l'Ister entre le Rhin et le Tanaïs jusqu'au Pont et au Mæotis.

CHAPITRE V.

1. Il nous reste à présent, pour compléter la description de l'Europe, à parcourir cette autre contrée qui, située en deçà du même fleuve, et enveloppée sans interruption par la mer depuis le fond de l'Adriatique jusqu'à l'*Hierostoma* ou *Bouche-Sacrée* de l'Ister, comprend non-seulement la Grèce, la Macédoine et l'Épire, mais, plus haut vers l'Ister, dans la partie qui forme le double versant du Pont-Euxin et de l'Adriatique, l'Illyrie et la Thrace, l'Illyrie du côté de l'Adriatique, et la Thrace (avec les possessions des Scythes et des Celtes qui s'y trouvent enclavées) du côté opposé jusqu'à la Propontide et à l'Hellespont. Or, il convient de commencer à partir de l'Ister et de décrire en premier

les pays qui font suite immédiatement à ceux que nous venons de parcourir, autrement dit les pays qui confinent à l'Italie, aux Alpes et aux possessions des Germains, des Daces et des Gètes. On pourrait, du reste, partager aussi cette contrée en deux régions distinctes, car, les montagnes de l'Illyrie, de la Pæonie et de la Thrace étant à peu près parallèles au cours de l'Ister et formant en quelque sorte une seule et même ligne de l'Adriatique au Pont, on se trouve avoir au nord de cette ligne tout le pays compris entre l'Ister et les montagnes, et au midi toute la Grèce avec les pays barbares qui s'étendent depuis ses frontières jusqu'au pied de la même chaîne. Du côté du Pont-Euxin c'est le mont Hæmus qui s'élève, et cette chaîne qui coupe la Thrace à peu près par le milieu est de toutes les montagnes de la contrée assurément la plus importante et la plus haute. Mais quand Polybe prétend que de son sommet l'on aperçoit à la fois les deux mers, il ne dit pas la vérité, la distance jusqu'à l'Adriatique est trop grande pour qu'il en soit ainsi, sans compter qu'il ne manque pas d'obstacles dans l'intervalle capables de gêner la vue : ainsi, indépendamment de l'Ardie presque tout entière dans le voisinage même de l'Adriatique, il y a, à moitié chemin, la Pæonie, autre pays fort élevé, et qui se trouve en outre borné, du côté de la Thrace, par le Rhodope, la plus haute montagne après l'Hæmus, et du côté opposé, du côté du Nord, par les monts d'Illyrie, le pays des Autariates et la Dardanie.

Cela dit, commençons par l'Illyrie, et, en Illyrie, décrivons d'abord le pays attenant à la fois à l'Ister et à la section des Alpes qui part de ce grand lac contigu au triple territoire des Vindéliciens, des Rhétiens et des Toygènes [1], pour former la séparation de l'Italie et de la Germanie.

2. Une partie de cette première région est demeurée toute dévastée à la suite de la guerre dans laquelle les Daces exterminèrent les Boïens et les Taurisques, nations

1. Τωυγένους ou Τοιγενίους au lieu de Τοινίους que donnent les mss. Restitution excellente de Müller et qui a l'avantage de fixer la position géographique de cet ancien peuple, placé jusqu'ici à tort dans le canton de Zug. Voy. l'*Index var. lect.* p. 984, col. 1, l. 22.

celtiques, alors gouvernées par Critasir. Les Daces revendiquaient ce pays comme leur appartenant, bien qu'ils en fussent séparés par le cours du Pathissus[1], rivière qui descend des montagnes et va se jeter dans l'Ister chez les Gaulois Scordisques. Ce peuple, en effet, comme les Boïens et les Taurisques, s'est établi dès longtemps au milieu des populations illyriennes et thraces; mais, tandis que les Daces ont exterminé ses frères, il a, lui, souvent combattu pour la cause des Daces. Le reste du pays, autrement dit ce qui se prolonge dans la direction du N. E. jusqu'à Segestica et au cours de l'Ister, est occupé par les Pannoniens, [mais ne forme que la moindre partie du territoire de ce peuple,] lequel s'étend davantage dans les autres directions. Segestica, ville pannonienne, est située au confluent de plusieurs rivières toutes navigables et peut servir avantageusement de place d'armes et de position offensive contre les Daces, car elle se trouve adossée pour ainsi dire à l'extrémité de la chaîne des Alpes, laquelle vient finir chez les Iapodes, nation semi-celtique, semi-illyrienne, sans compter qu'il descend de cette partie de la chaîne un grand nombre de cours d'eau qui peuvent transporter jusque dans ses murs les marchandises de différents pays et notamment celles d'Italie. D'Aquila à Nauport, en franchissant l'Ocra, on compte 350 stades (d'autres disent 500), et les plus lourds chariots peuvent venir par cette route jusqu'à Nauport même, ancien établissement des Taurisques.

L'Ocra, comme on sait, est le point le plus bas de la section des Alpes comprise entre la Rhétie et le pays des Iapodes, où les montagnes, au contraire, recommencent à s'élever et prennent le nom de *Monts Albiens*.

Une autre route partant de Tergeste, gros bourg du pays des Carnes, franchit de même l'Ocra, mais pour aboutir au marais Lugeum. En outre, tout près de Nauport passe le Corcoras, et cette rivière recevant les marchandises amenées jusqu'à Nauport va se jeter dans le Save, affluent

1. Παθίσου au lieu de Παρίσου, correction proposée par Müller d'après l'autorité de Pline (l. IV. c. XII, § 25).

du Drave, qui tombe lui-même dans le Noare[1] à Segestica. Or, le Noare, qui devient là justement navigable[2], va à son tour se réunir au Danube chez les Scordisques, après s'être encore grossi du Calapis[3], rivière qui descend du mont Albius et traverse tout le territoire des Iapodes. J'ajoute que le courant de ces différents fleuves porte droit au N. Quant à la distance de Tergeste au Danube, elle est de 1200 stades environ. Dans le voisinage de Segestica, et sur la route d'Italie, se trouve, avec Sirmium, une autre forteresse appelée Siscia.

3. En fait de peuples, la Pannonie renferme les Breuques, les Andizétiens, les Ditions, les Pirustes, les Mazæens et les Dæsitiates qui eurent Baton pour chef, sans compter d'autres peuplades plus obscures qui s'étendent au S. jusqu'à la Dalmatie, si ce n'est même jusqu'à l'Ardie. Mais toute la côte montagneuse, qui se prolonge depuis le fond de l'Adriatique jusqu'au golfe Rhizonique et au territoire des Ardiæens, [forme une région distincte] comprise entre la mer et la Pannonie. A la rigueur même, c'est de là, c'est du fond de l'Adriatique que nous devons reprendre la description du littoral et faire partir la côte d'Illyrie. Nous reproduirons donc ici quelques lignes qu'on a déjà lues plus haut. Nous disions, en effet, en décrivant la côte d'Italie, que les Istriens sont un peuple limitrophe à la fois des Italiens et des Carnes, et qu'avec eux commence, en réalité, le littoral illyrien, mais qu'il a plu actuellement aux Empereurs de reculer les bornes de l'Italie jusqu'à la ville istrienne de Polæ[4] : or, il y a 800 stades environ du fond du golfe Adriatique à Polæ, juste autant que lorsqu'on traverse de la pointe de Polæ à Ancône, en laissant à droite la Vénétie. Quant à la longueur totale de la côte d'Istrie, elle est de 1300 stades.

1. Müller doute que ce soit là la vraie forme du nom de ce fleuve, dans lequel il reconnait le Muhr actuel. — 2. Πλεῖται au lieu de πλήθει, correction de Coray. Cf. Madvig, *Advers. crit.*, vol. I, p. 549. — 3. Voy. les raisons que donne Müller (*Ind. var. lect.* p. 984, col. 2, l. 12) pour substituer la leçon Καλαπιν fournie par quelques mss. à la leçon Κόλαπιν généralement admise jusqu'ici. — 4. Sur la double forme de ce nom, voy. Meineke, *Vind. Strabon.* p. 86.

4. Suit, sur une longueur de 1000 stades, la côte *Iapodique*, ainsi nommée des Iapodes, lesquels habitent aux environs de l'Albius (très-haute montagne située tout au bout de la chaîne des Alpes) et s'étendent, d'une part, jusqu'à la Pannonie et à l'Ister, et, de l'autre, jusqu'à l'Adriatique. Les Iapodes ont été de tout temps passionnés pour la guerre; Auguste, cependant, a fini par les réduire complétement. Leur pays contient quelques villes, Metulum, Arupini, Monetium et Vendôn; mais le sol y est pauvre et ne produit guère pour les nourrir que de l'épeautre et du millet. Ils ont la même façon de s'armer que les Celtes, et, avec cela, l'habitude de se tatouer commune à tous les peuples illyriens et thraces. A la côte des Iapodes succède celle des Liburnes, plus longue que la précédente de [500] stades. On y remarque un fleuve et une ville; par le fleuve, les marchandises peuvent remonter jusqu'au cœur de la Dalmatie. Quant à la ville, elle se nomme Scardôn, et peut être considérée comme la capitale des Liburnes.

5. Tout le littoral que je viens de décrire est bordé d'îles; c'est là que se trouvent les Apsyrtides, d'abord, dans les parages desquelles la fable nous montre Médée égorgeant son frère Apsyrte qui la poursuivait; puis Cyrictique, à la hauteur du pays des Iapodes; et, après Cyrictique, les Liburnides, au nombre de quarante environ, et d'autres îles encore parmi lesquelles les plus connues sont Issa, Tragurium, colonie d'Issa, et Pharos, ou, comme on l'appelait anciennement, *Paros*, colonie parienne et patrie de Démétrius dit *de Pharos*.

Vient ensuite la côte de Dalmatie, avec la ville de Salôn, principal port ou arsenal des Dalmates. Ce peuple est de ceux qui se maintinrent si longtemps contre les armées romaines. Il possédait une cinquantaine de places plus ou moins importantes et, dans le nombre, de véritables villes, telles que Salôn, Priamôn[1], Ninia, l'ancien et le nouveau Sinotium; mais Auguste les a brûlées toutes. Nommons

1. Meineke préfère la forme Πρόμωνα (Promôn) d'après une conjecture de Schweighæuser dans son édition d'Appien (*Illyric.* c. 12).



encore Andetrium, position naturellement très-forte, et Dalmium[1], ville naguère considérable, qui même avait donné son nom à la nation, mais qui s'est trouvée réduite à rien, du jour où Nasica, pour punir l'avarice de ses habitants, eut fait de la plaine environnante un vague pâturage. Les Dalmates ont une coutume qui leur est propre, c'est de faire tous les huit ans un nouveau partage de leurs terres. Quant à leur habitude de se passer de monnaie, elle peut bien les distinguer des autres populations du littoral, mais elle leur est commune avec mainte nation barbare. La Dalmatie est divisée par le mont Adrius en deux parties égales, tournées l'une vers la mer et l'autre à l'opposite.

La côte nous offre ensuite le fleuve Narôn, et, dans son voisinage, les Daorizes, les Ardiæens et les Pléræens, ceux-ci en face de l'île qu'on appelle *Melæna-Corcyra* ou Corcyre-la-Noire et de la ville de même nom qu'y ont bâtie les Cnidiens, et les Ardiæens à la hauteur de l'île Pharos, nommée, avons-nous dit, primitivement Paros, en souvenir des Pariens, ses premiers colons.

6. Les Ardiæens, du reste, ont échangé leur nom plus tard contre celui de *Vardæens*, et, comme ils infestaient ces parages de leurs pirateries, les Romains les ont peu à peu refoulés loin de la mer dans l'intérieur, les réduisant ainsi à se faire agriculteurs. Mais ils n'ont trouvé là qu'un sol âpre et pauvre, peu susceptible, par conséquent, de culture, et ils ont commencé à dépérir, si bien qu'aujourd'hui la nation est presque complétement éteinte. Tel a été le sort, comme on sait, de beaucoup d'autres peuples de ces contrées, naguère encore puissants et forts, et qui actuellement sont tout à fait déchus et comme anéantis, témoins les Boïens et les Scordistes parmi les Gaulois; les Autariates, les Ardiæens et les Dardaniens parmi les populations illyriennes; et les Triballes parmi les Thraces, tous peuples qui ont commencé par s'affaiblir les uns les autres, et que les Macédoniens et les Romains ont achevé d'écraser.

1. Meineke préfère la forme Δέλμιον, *Delmium*. Voy. *Vind. Strabon.*, p. 87.



7. Au bout de la côte occupée par les Ardiæens et les Pléræens, est le golfe Rhizonique, avec la ville de Rhizôn, d'autres villes plus petites et l'embouchure du Drilôn, fleuve dont on peut remonter le cours dans la direction de l'E. jusqu'à la Dardanie. La Dardanie, à son tour, se trouve bornée au midi par la Macédoine et la Pæonie, de même que les possessions des Autariates, des Dassarétiens [et des Agrianes][1], qui contiguës les unes aux autres sur certains points touchent par ailleurs à la Dardanie. A ce même pays se rattachent les Galabriens, qui possèdent une ville fort ancienne, et les Thunates, qui confinent du côté de l'E. aux Mædes, l'un des peuples de la Thrace. Bien qu'ils aient des mœurs complétement sauvages, à en juger par leurs habitations, sorte de tanières creusées dans le fumier, les Dardaniens ont de tout temps cultivé la musique et fait usage d'instruments à vent et à cordes[2]. — Mais ce peuple habite déjà dans l'intérieur des terres et nous aurons plus loin l'occasion d'en reparler.

8. Après le golfe Rhizonique, on voit se succéder sur la côte la ville de Lissus, Acrolissus et Épidamne, colonie de Corcyre, appelée aujourd'hui *Dyrrhachium* du nom de la presqu'île sur laquelle elle est bâtie. Puis vient le fleuve Apsus, bientôt suivi de l'Aoüs, dans le voisinage duquel s'élève la ville d'Apollonie, si renommée pour la sagesse de ses lois, et bâtie par une colonie de Corinthiens et de Corcyréens à 10 stades du fleuve et à 60 stades de la mer. Hécatée appelle l'Aoüs *Æas* et il prétend que de la même source aux environs du Lacmus, du même abime

1. Voy. la raison que donne Müller (*Ind. var. lect.* p. 984, col. 2, l. 57) pour proposer l'insertion dans cette phrase d'un 3e nom de peuple. Seulement c'est le nom des Enchelanes ou Enchéléens, Ἐγχέλειοι, qu'il a cru devoir suppléer ici. Mais, pour être conséquent avec lui-même, n'aurait-il pas dû insérer le nom de *Briges* ou de *Brigianes* par lequel il remplace la leçon altérée Ὑβριάνες dans ce passage du c. 12 : Μεταξὺ δὲ τούτων (les Autariates et les Dardaniens d'une part) τε καὶ τῶν Ἀρδιαίων οἱ Δασαρήτιοί εἰσι καὶ Ὑβριᾶνες etc. Nous avons suivi de préférence ici comme plus bas la correction de Casaubon, *Agrianes* au lieu d'*Hybrianes*. — 2. Au lieu du mot μουσικοῖς répété indûment dans la phrase et que Meineke a purement et simplement écarté, Piccolos proposait de lire Ἑλλαδικοῖς, par opposition à ἄγριοι. « Ἑλλαδικοῖς, disait-il, s'est probablement altéré en Μαδικοῖς, qui lui-même sera devenu μουσικοῖς. »

pour mieux dire, sortent l'Inachus et l'Æas, pour couler ensuite, le premier au midi dans la direction d'Argos, et le second au couchant vers l'Adriatique. Les Apolloniates ont dans leur territoire un *nymphæum :* c'est un rocher qui vomit du feu et du pied duquel s'échappent des sources d'eau tiède et d'asphalte, provenant apparemment de la combustion du sol, qui est bitumineux, comme l'atteste la présence sur une colline ici auprès d'une mine d'asphalte. Cette mine répare au fur et à mesure ses pertes, la terre qu'on jette dans les excavations pour les combler se changeant elle-même en bitume, au dire de Posidonius. Le même auteur parle d'une autre terre bitumineuse, l'*ampelitis*, qu'on extrait d'une mine aux environs de Séleucie du Pierius et qui sert de préservatif contre l'insecte qui attaque la vigne : on n'a qu'à frotter la vigne malade avec un mélange de terre et d'huile, et cela suffit pour tuer la bête avant qu'elle ait pu monter de la racine aux bourgeons. Posidonius ajoute que, du temps qu'il était prytane à Rhodes, on y trouva une terre toute pareille, mais qui exigeait une dose plus forte d'huile.

A Apollonie succèdent Bylliacé, d'abord, puis Oricum, avec son port appelé Panorme, et les monts Cérauniens, où commence le canal, qui sert d'entrée au golfe Ionien et à l'Adriatique.

9. Ces deux golfes ont en effet la même entrée, mais, pour les distinguer, on est convenu d'appeler du nom de *golfe Ionien* la partie *antérieure* de la mer et du nom d'*Adriatique* (lequel s'est du reste étendu aujourd'hui à la mer tout entière) la partie *intérieure* jusqu'au fond. Le premier de ces noms, suivant Théopompe, serait celui d'un ancien chef de la contrée, originaire d'Issa; et l'on aurait emprunté l'autre au fleuve Adrias. — De la Liburnie aux monts Cérauniens la distance est d'un peu plus de 2000 stades. Théopompe, lui, évalue à six journées de navigation la longueur totale de l'Adriatique depuis le fond même du golfe; mais il compte en même temps jusqu'à trente journées de marche pour la longueur de la côte



d'Illyrie, ce qui me paraît singulièrement exagéré. Ce n'est pas du reste la seule invraisemblance que contienne ce passage de Théopompe; ainsi, il suppose une communication entre les deux mers au moyen de conduits souterrains sur ce qu'on aurait trouvé des vases de Chios et de Thasos dans le lit du Narôn; il affirme aussi que du sommet de telle montagne on aperçoit les deux mers à la fois, que la plus petite des îles Liburnides a 500 stades de circonférence [1], qu'enfin l'Ister par une de ses branches débouche dans l'Adriatique. Or ce sont là des erreurs comme il y en a plus d'une aussi dans Ératosthène, des erreurs populaires ou *laodogmatiques*, pour nous servir de l'expression que Polybe a employée dans le livre où il traite de cet auteur et des autres historiens.

10. Les parages de l'Illyrie, tant la côte de terre ferme que les îles qui l'avoisinent, abondent en excellents ports et contrastent à cet égard avec la côte d'Italie, située vis-à-vis, qui en est complétement dépourvue. En revanche des deux côtés l'exposition est aussi belle et le sol aussi fertile [2]. On n'y rencontre en effet partout que plantations d'oliviers et riches vignobles, si ce n'est dans quelques rares cantons absolument stériles. Telle qu'elle est, la côte d'Illyrie n'en est pas moins toujours restée négligée des anciens, ce qui peut tenir à l'ignorance où ils étaient de ses ressources, mais ce qui s'explique mieux encore par la férocité des indigènes et par leurs habitudes de piraterie. En revanche, le pays au-dessus de la côte est montagneux et froid; il y neige souvent, surtout dans la partie septentrionale, et il s'ensuit que la vigne y est rare, et rare aussi bien sur les terrains en pente que dans les terrains unis. Ce sont là les plateaux de la Pannonie: ils se prolongent au midi jusqu'à la Dalmatie et à l'Ardie, s'arrêtent du côté du N. au cours même de l'Ister et confinent vers l'E. aux possessions des

1. Nous avons traduit ce passage d'après la restitution de Müller: [τὸ] τῶν νήσων τῶν Λ. [τὴν ἐλαχίστην τοσαύτην εἶναι τὸ μέγ]εθος ὥστε etc. — 2. Est-il exact de dire, comme fait Madvig, qu'il manque ici un mot: « excidit substantivum subjecti locum tenens »? L'opposition du παράπλουν ἅπαντα τὸν Ἰλλυρικὸν — τῷ Ἰταλικῷ τῷ ἀντικειμένῳ justifie le pluriel ἀλεεινοί et χρησιμόκαρποι

Scordisques, j'entends à la portion qui borde les montagnes de la Macédoine et de la Thrace.

11. Les Autariates furent longtemps le peuple le plus nombreux et le plus vaillant de l'Illyrie; ils étaient autrefois perpétuellement en guerre avec les Ardiæens au sujet d'une saline naturelle située près de la frontière commune et provenant d'eaux qui s'échappaient au printemps du fond d'une vallée voisine : on puisait de cette eau, on la laissait déposer cinq jours durant et le sel se cristallisait. Il avait été convenu que les deux peuples exploiteraient la saline chacun à son tour; mais la convention était souvent transgressée et la guerre s'ensuivait. Le même peuple subjugua les Triballes, et, maître une fois du territoire de ce peuple, lequel s'étendait sur un espace de quinze journées de marche depuis le pays des Agrianes jusqu'au cours de l'Ister, il eut bientôt conquis le reste de la Thrace et de l'Illyrie; mais il dut subir à son tour le joug des Scordisques, d'abord, et des Romains ensuite, quand l'empire si longtemps florissant des Scordisques eut été lui-même détruit par les armes des Romains.

12. La nation des Scordisques était répandue le long de l'Ister et se trouvait partagée en deux fractions, les *Grands* et les *Petits Scordisques*. Les premiers étaient compris entre deux affluents de l'Ister, le Noare, qui passe à Segestica, et le Margus, ou, comme on dit quelquefois le *Bargus;* les autres habitaient au delà de cette dernière rivière et confinaient aux Triballes et aux Mysiens. Les Scordisques occupaient déjà à l'origine quelques-unes des îles [de l'Ister]; mais, leur puissance s'étant avec le temps considérablement accrue, ils s'étaient avancés jusqu'aux montagnes de l'Illyrie, de la Pæonie et de la Thrace et avaient achevé d'occuper la plupart des îles de l'Ister. Leurs principales villes étaient Heorta et Capedunum. Aux Scordisques succèdent le long de l'Ister les Triballes et les Mysiens, peuples dont nous avons déjà parlé; puis viennent ces marais de la Petite Scythie en deçà de l'Ister, dont il a été également question plus haut. Les Triballes et les

Mysiens, ainsi que les Crobyzes et les Troglodytes, habitent au-dessus de la côte où sont les villes de Callatis, de Tomis et d'Istrus. Suivent enfin les montagnards de l'Hæmus et les différents peuples qui bordent le pied de cette chaîne jusqu'au Pont, à savoir les Coralles, les Besses, une partie des Mædes et les Danthelètes. Il n'y a pas de peuples au monde qui soient plus que ceux-ci adonnés au brigandage. Les Besses, qui occupent la plus grande partie du mont Hæmus, et qui ont mérité d'être appelés *brigands*[1] par les brigands eux-mêmes, vivent dans de méchantes huttes de la vie la plus misérable : ils confinent d'un côté au mont Rhodope et à la Pæonie et de l'autre côté à la partie de l'Illyrie occupée par les Autariates et les Dardaniens. Entre ceux-ci, maintenant, et les Ardiæens, se trouvent les Dassarétiens, les Agrianes[2] et d'autres peuplades obscures, dont le territoire à force d'être ravagé par les Scordisques s'est changé en désert et ne forme plus aujourd'hui qu'une forêt impénétrable de plusieurs journées d'étendue.

CHAPITRE VI.

1. De tout l'intervalle compris entre l'Ister et les montagnes qui bornent de chaque côté la Pæonie, il ne nous reste plus à décrire que la partie de la côte du Pont Euxin allant de l'*Hierostoma* ou *Bouche sacrée* de l'Ister à la chaîne de l'Hæmus, voire au détroit de Byzance. Car, de même qu'en décrivant la côte d'Illyrie nous avons poussé jusqu'aux Monts Cérauniens, bien qu'ils tombassent en dehors de la chaîne Illyrienne, parce qu'ils nous offraient une borne ou limite naturelle, dont nous nous sommes servi ensuite pour déterminer la position des différents peuples de l'intérieur, un pareil point de repère nous ayant paru de nature à rendre plus clair, non-seulement ce que nous décrivions

1. Voy. Meineke, *Vind. Strabon.* p. 87. — 2. *Agrianes* au lieu d'*Hybrianes* que donnent les mss, correction de Casaubon. Voy. la note 1 de la page 48 et cf. l'*Ind. var. lect.* de Müller, p. 985, col. 1, l. 52.

actuellement, mais ce que nous devions décrire ensuite, de même ici, dans le relevé de la côte de l'Euxin, nous ne craindrons pas de dépasser la ligne formée par les montagnes, pour ne nous arrêter qu'à l'entrée du détroit, autre limite naturelle, répondant également bien aux besoins de la description présente et à ceux de la description qui doit suivre. Partons donc de l'*Hierostoma* ou Bouche sacrée de l'Ister avec la côte à notre droite, nous y relevons d'abord, à une distance de 500 stades, Istrus, petite ville d'origine milésienne, et, 250 stades plus loin, Tomis, autre place de peu d'importance; puis vient la ville de Callatis, colonie d'Héraclée, à 280 stades de Tomis. Nous comptons ensuite 1300 stades jusqu'à Apollonie, colonie de Milet, dont la meilleure partie est bâtie dans une petite île, y compris le temple d'Apollon d'où Marcus Lucullus enleva naguère, pour la dédier dans le Capitole, cette statue colossale du dieu, chef-d'œuvre de Calamis. Ajoutons que dans l'intervalle de Callatis à Apollonie on remarque, outre Bizone, dont une grande partie fut engloutie jadis à la suite de tremblements de terre, Cruni, Odessus, colonie de Milet, et la petite place de Nauloque, qui appartient aux Mésembriens. Nous relevons ensuite le Mont Hæmus, dont l'extrémité de ce côté s'avance jusqu'au bord même de la mer, puis vient Mesembria[1], colonie mégarienne, appelée primitivement *Menebria* (comme qui dirait *la ville de Menas*) du nom de Menas, son fondateur, et du mot thrace *bria*, lequel signifie *ville* et se retrouve dans le nom de *Selybria* (*la ville de Sélys*) et dans celui de *Poltyobria*[2], que portait anciennement Ænos. Enfin se présente Anchialé, petite ville appartenant aux Apolloniates, et Apollonie elle-même. Nommons encore, dans cette partie de la côte, le cap Tirizis, avec un château d'une assiette très-forte, dont Lysimaque avait fait son *trésor*. D'Apollonie ensuite jusqu'aux Roches Cyanées, la distance est de 1500 sta-

1. Voy. la note de Müller dans son *Index var. lect.*, p. 985, col. 1 et 2. — 2. Meineke adopte la forme Πολτυμβρία à cause de son analogie avec les formes *Mesembria* et *Selymbria*.



des environs, et, dans l'intervalle, après le canton de Thyniade, qui fait encore partie du territoire d'Apollonie, se présentent les villes de Phinopolis et d'Andriacé, puis la plage de Salmydessus qui y est en quelque sorte contiguë ; cette plage est déserte et pierreuse, dépourvue de ports et tout ouverte aux vents du nord ; elle se prolonge jusqu'aux Cyanées mêmes, c'est-à-dire l'espace de 700 stades environ, et tous les vaisseaux que la tempête y jette sont aussitôt pillés par les Astes, peuple thrace, qui habite juste au-dessus dans l'intérieur. Les Roches Cyanées sont deux petites îles situées à l'entrée du Pont, et qui semblent toucher l'une à la côte d'Europe, l'autre à la côte d'Asie ; elles laissent entre elles un canal de 20 stades environ, et la même distance[1] les sépare, l'une du temple de Byzance, l'autre du temple de Chalcédoine, c'est-à-dire de la partie la plus resserrée du détroit qui donne entrée dans le Pont, car, pour peu qu'on avance encore de dix stades, on rencontre un promontoire qui réduit la largeur du canal à cinq stades ; mais plus loin il s'élargit de nouveau et commence à se confondre avec la Propontide.

2. Du promontoire qui forme ce qu'on appelle le *Pentastade* au *Port du Figuier*, la distance est encore de 35 stades[2], enfin il n'y a plus que 5 stades jusqu'à la *Corne de Byzance*. On donne ce nom à un golfe qui baigne les murs mêmes de Byzance : ce golfe remonte vers l'O. l'espace de soixante stades et ressemble tout à fait à un bois de cerf, car il se partage en une foule d'autres golfes, qui figurent autant de branches, et dans lesquels on voit souvent s'engager des troupes de pélamydes, dont la pêche devient alors on ne peut plus facile, vu l'abondance du poisson, la force du courant qui le pousse et le peu de largeur de ces criques qui permet en certains endroits de le prendre à la main. La reproduction de ces poissons a lieu

1. Müller croit qu'il faut lire ici [δὶς] τοσοῦτον « une distance double » ou 40 stades. Il se fonde sur les passages correspondants d'Arrien et de l'auteur anonyme du Périple du Pont. — 2. Le même savant lit ici 135 stades et rappelle sa note *ad. Dion. Anapl.* p. 9, dans le t. II de son édition des *Petits Geographes*.

dans les bas-fonds ou marais du Mæotis, mais aussitôt que les jeunes ont pris un peu de force, ils franchissent par troupes le détroit, et se portent le long de la côte d'Asie jusqu'à Trapezûs et à Pharnacie. On commence là à leur donner la chasse, mais sans grand profit, car ils n'ont pas encore pris toute leur croissance ; une fois à la hauteur de Sinope, ils sont déjà dans de meilleures conditions pour être pêchés et salés ; puis, quand ils ont atteint et dépassé les Roches Cyanées, la vue d'un certain rocher de couleur blanchâtre qui se détache de la côte de Chalcédoine leur fait peur et les chasse aussitôt vers la rive opposée. Là, le courant s'empare d'eux, et, comme la disposition naturelle des lieux pousse le flot à se diriger vers Byzance, vers la Corne de Byzance, il les entraîne de ce côté pour le plus grand profit des Byzantins et du peuple romain. Les Chalcédoniens, au contraire, placés comme ils sont sur la rive opposée, ne peuvent pas, malgré l'extrême proximité, participer aux profits de cette pêche, car la pélamyde n'approche jamais de leurs ports. C'est même là, dit-on, ce qui aurait dicté le fameux oracle d'Apollon, lorsqu'en réponse aux Byzantins, qui, après la fondation de Chalcédoine par les Mégariens, étaient venus le consulter sur l'emplacement à donner à Byzance, ce Dieu leur conseilla de la bâtir juste en face des *Aveugles*, désignant par là les Chalcédoniens, qui, venus les premiers dans ces parages, avaient négligé de s'établir de l'autre côté du détroit, dans un emplacement si riche à tous égards, et lui avaient préféré le leur comparativement si pauvre.

Ce qui nous a fait pousser ainsi jusqu'à Byzance, c'est qu'une ville aussi illustre, qui est d'ailleurs le point le plus rapproché de l'entrée du Pont, nous offrait une limite plus généralement connue et plus propre, par conséquent, à clore ce relevé de la côte depuis l'Ister.

Au-dessus de Byzance, dans l'intérieur, habite la nation des Astes, qui a pour ville principale, Calybé[1] ; c'est cette

1. Ou mieux Cabylé, Καβύλη, forme employée par Démosthène et par Polybe.

même ville que Philippe, fils d'Amyntas, peupla naguère des malfaiteurs les plus dangereux de son royaume.

CHAPITRE VII.

1. Nous avons fini d'énumérer les principaux peuples de la région comprise entre l'Ister et les montagnes de l'Illyrie et de la Thrace, tant ceux qui habitent le littoral de l'Adriatique, depuis le fond même du golfe, que ceux qui occupent, des bouches de l'Ister à Byzance, le côté gauche du Pont. Reste à décrire le versant méridional de ladite chaîne et toute la région citérieure, laquelle comprend la Grèce et les différentes nations barbares échelonnées depuis la frontière de Grèce jusqu'au pied des montagnes. Hécatée de Milet a dit du Péloponnèse qu'avant d'être occupé par les Grecs il l'avait été par les *Barbares*. A la rigueur, on en pourrait dire autant de la Grèce entière, car, à en juger par le témoignage de ses propres annales, sa population primitive ne se composait guère que de *Barbares*. Ainsi, indépendamment de la colonie Phrygienne amenée par Pélops dans le pays, qui, de son nom, fut appelé le *Péloponnèse*, et de la colonie égyptienne amenée par Danaüs, ce furent des Dryopes, des Caucones, des Pélasges, des Lélèges et d'autres nations barbares qui occupèrent le pays au delà, comme en deçà de l'isthme. L'Attique reçut les Thraces d'Eumolpe ; le canton de Daulis en Phocide, les compagnons de Térée ; la Cadmée, les Phéniciens de Cadmus ; et la Béotie proprement dite les Aones, les Temmices, voire les Hyantes, comme Pindare le rappelle dans ce vers :

« Il fut un temps où le vil nom de *Hyes* (*Sues*) désignait la « nation Béotienne[1]. »

On devinerait, d'ailleurs, cette origine barbare, rien qu'à

1. Meineke rejette cette citation comme une glose marginale évidente.



entendre des noms comme ceux de *Cécrops*, d'*Aïclos*, *de Cothos*, de *Drymas* et de *Crinacos*. Aujourd'hui, la Grèce a encore les Thraces, les Illyriens, les Épirotes en quelque sorte à ses côtés, mais il faut qu'anciennement le voisinage ait été bien autrement proche, puisqu'une bonne partie de la contrée que tout le monde s'accorde à appeler du nom de *Grèce* se trouve, même actuellement, habitée par des *Barbares*, témoins ces Thraces que l'on rencontre en Macédoine et dans certains cantons de la Thessalie, témoins ces Thesprotes, ces Cassopéens, ces Amphiloques, ces Molosses, ces Athamanes, tous peuples originaires d'Épire, qui sont restés fixés dans la haute Acarnanie et dans la haute Ætolie.

2. Nous avons déjà parlé tout au long des Pélasges; pour ce qui est des Lélèges, nous dirons que, si certains auteurs les identifient hardiment avec les Cariens, il en est d'autres qui se bornent à croire qu'ils ont habité les mêmes pays et pris part aux mêmes expéditions, et que c'est là ce qui explique l'existence, dans le territoire de Milet, de localités appelées encore *villes des Lélèges*, et sur plus d'un point de la Carie de *tombeaux de Lélèges* et de forts abandonnés dits *Lélégées*. Le fait est que toute l'Ionie actuelle fut anciennement habitée par les Cariens et par les Lélèges à la fois, et que les Ioniens durent les expulser les uns et les autres pour prendre possession du pays; plus anciennement encore, à la suite de la prise de Troie, les Lélèges s'étaient vu chasser de Pedasus et des bords du Satnioeis, positions qu'ils occupaient aux environs du mont Ida. Que les Lélèges, maintenant, aient été des *barbares*, le seul fait de leur association avec les Cariens suffirait à l'indiquer. Mais on voit, en outre, par les *Républiques* ou *Constitutions* d'Aristote, qu'ils avaient mené longtemps une vie errante, soit en compagnie de ce même peuple, soit seuls, et cela dès la plus haute antiquité. Ainsi, dans le livre intitulé *République des Acarnaniens*, Aristote nous dit qu'à l'origine une partie de l'Acarnanie fut occupée par les Curètes et que l'autre partie, la partie

occidentale, le fut par les Lélèges d'abord, par les Téléboens ensuite; dans le livre intitulé *République des Ætoliens*, il donne le nom de *Lélèges* aux Locriens actuels et assure que les Lélèges ont possédé également la Béotie. Il le dit encore en traitant de la *République des Opontiens et des Mégariens*. Enfin, dans le livre consacré à la *République des Leucadiens*, il parle de Lélex comme d'un chef autochthone, dont la fille aurait mis au monde Téléboas, père lui-même des vingt-deux Téléboïdes, dont une partie aurait peuplé Leucade. Mais c'est surtout au témoignage d'Hésiode sur les Lélèges, qu'il faut, suivant nous, s'en rapporter :

> « Locros, dit le poëte, fut le chef des Lélèges, de ces peuples « que le fils de Saturne, dans sa sagesse infinie, tira naguère « du sein de la terre et rassembla sous les ordres de Deu-« calion. »

Et, en effet, l'étymologie du nom de *Lélèges* semble indiquer que ce peuple se serait formé originairement du rassemblement et du mélange d'éléments divers, ce qui explique comment il a pu disparaître ensuite complétement. Ajoutons qu'on pourrait attribuer une semblable origine aux Caucones, puisqu'eux aussi ne se retrouvent plus maintenant nulle part, et qu'il est notoire cependant qu'ils avaient fondé naguère des établissements en différents pays.

3. Autrefois, bien que les peuples de cette partie de l'Europe eussent par eux-mêmes peu d'importance, qu'ils fussent très-nombreux et généralement peu connus, on pouvait encore sans trop de difficulté déterminer leurs limites respectives, par la raison que chacun d'eux formait une agglomération d'hommes assez considérable sous un roi particulier ; mais aujourd'hui que le pays est en grande partie désert et que beaucoup de centres de population, beaucoup de villes surtout ont disparu, une délimitation aussi minutieuse, fût-elle possible, n'offrirait plus guère d'utilité s'appliquant à des lieux dont la mémoire est en quelque sorte

effacée et dont la dévastation, commencée il y a longtemps déjà, n'a pas encore cessé. On sait comment par suite d'insurrections nouvelles qui ont éclaté sur différents points, les soldats romains campent aujourd'hui dans le pays et comment ils ont dans quelques districts changé les chefs ou *dynastes* nationaux[1]. Et précédemment (on peut le lire dans Polybe) Paul [Émile], vainqueur de la Macédoine et du roi Persée, avait détruit en Épire jusqu'à 70 villes, Molosses pour la plupart, et emmené avec lui 150 000 esclaves.

Quoi qu'il en soit, nous voulons essayer (dans les limites bien entendu de notre plan et dans la mesure de nos moyens) de donner une description détaillée de cette contrée en commençant par la côte du golfe Ionien, laquelle part juste du point où s'arrête la navigation de l'Adriatique.

4. La côte du golfe Ionien s'ouvre par les cantons d'Épidamne et d'Apollonie. De cette dernière ville on peut aller directement en Macédoine par la *Voie Égnatienne*, grand chemin tracé au cordeau de l'ouest à l'est et bordé de pierres milliaires jusqu'à Cypsèles et à l'Hèbre, c'est-à-dire sur une longueur de 535 milles. A huit stades par mille, comme on compte d'habitude, cette longueur équivaudrait à 4280 stades ; mais au compte de Polybe, qui fait chaque mille de huit stades deux plèthres ou de huit stades un tiers, il faudrait ajouter à cette somme de 4280 stades encore 178 stades, autrement dit le tiers du nombre de milles. Il est remarquable que les voyageurs qui viennent d'Apollonie et ceux qui viennent d'Épidamne ont parcouru juste la même distance quand ils se rejoignent sur ladite voie. Prise dans son ensemble, cette chaussée est connue sous le nom de *Voie Égnatienne*, mais dans la première partie on l'appelle la *route du Candavie*, du nom d'une des montagnes de la chaîne d'Illyrie, où elle mène effectivement en passant d'abord par la ville de Lychnide et par Pylôn, localité située juste sur la frontière de l'Illyrie et de la Ma-

1. ἐνστρατοπεδεύουσιν αὐτοῖς Ῥωμαῖοι, τοῖς δὲ οἰκεῖοι κατασταθέντες ὑπ' αὐτῶν δυνάστα au lieu de ἐ. αὐ. Ῥ. τοῖς οἴκοις, correction excellente de Madvig (Voy. *Advers Crit.* vol. 1, p. 550).

cédoine, après quoi elle longe le pied du mont Barnonte, traverse Héraclée, le territoire des Lyncestes et celui des Éordes, puis gagne Édesse et Pella pour aboutir à Thessalonique ayant mesuré jusque-là, suivant Polybe, un espace de 267 milles. Or, en suivant ainsi cette voie depuis Épidamne ou depuis Apollonie, on se trouve avoir, à droite, les différents peuples épirotes échelonnés le long de la mer de Sicile jusqu'au golfe Ambracique, et, à gauche, la chaîne des monts d'Illyrie que nous avons parcourue précédemment, avec les différents peuples qui la bordent jusqu'à la Macédoine et à la Pæonie. Mais les pays, qui, à partir du golfe Ambracique, se prolongent vers l'est en faisant face au Péloponnèse, appartiennent tous à la Hellade ou Grèce propre, ainsi que la presqu'île qui leur fait suite et qui s'avance dans la mer Égée en laissant à droite tout le Péloponnèse[1]. Quant à la contrée qui s'étend depuis l'origine des Monts de Macédoine et de Pæonie jusqu'au cours du Strymon, elle est occupée par les Macédoniens, les Pæoniens et quelques montagnards Thraces ; enfin c'est encore aux Thraces qu'appartient le reste du pays au delà du Strymon jusqu'à l'entrée du Pont et à l'Hæmus, à l'exception pourtant du littoral, lequel appartient aux Grecs. Les Grecs en effet se sont établis tant sur les bords de la Propontide que le long de l'Hellespont et du golfe Mélas et le long de la mer Égée. La mer Égée, comme on sait, baigne deux des côtés de la Grèce, le côté du levant qui s'étend depuis le cap Sunium dans la direction du nord jusqu'au golfe Thermæen et jusqu'à Thessalonique, la plus peuplée aujourd'hui des villes de la Macédoine, et le côté qui regarde le midi, autrement dit le littoral de la Macédoine entre Thessalonique et l'embouchure du Strymon. Quelques auteurs attribuent même à la Macédoine l'intervalle du Strymon au Nestus, par la raison que Philippe, qui avait toujours attaché le plus vif intérêt à la pos-

1. Voy. sur ce passage une correction moins heureuse proposée par Madvig (*Advers. Crit.* vol. I, p. 550).

session de ce territoire, avait fini par s'en rendre maître, et avait retiré, tout le temps de son règne, des revenus énormes, non-seulement de ses mines, mais de tous les autres produits de son sol. Ajoutons qu'entre le cap Sunium et l'île [de Cythère][1] s'étend la mer de Myrtos, et qu'à celle-ci succèdent la mer de Crète, la mer de Libye avec les golfes qui en dépendent et finalement la mer de Sicile, laquelle forme aussi différents golfes, à savoir le golfe d'Ambracie, le golfe de Corinthe et celui de Crissa.

5. Les peuples de l'Épire, suivant Théopompe, sont au nombre de quatorze, mais les Chaones et les Molosses sont beaucoup plus connus que les autres pour avoir exercé naguère sur tout le pays (les Chaones d'abord et les Molosses ensuite) une sorte d'*hégémonie*. Les Molosses avaient dû l'accroissement de leur puissance tant aux relations de parenté de leurs rois, lesquels étaient de la famille des Æacides, qu'à la présence parmi eux de l'oracle de Dodone, à la fois si ancien et si révéré. Les Chaones, les Thesprotes et les Cassopéens, qui sont eux-mêmes Thesprotes d'origine, se succèdent le long de la côte à partir des monts Cérauniens jusqu'au golfe Ambracique et possèdent là des terres d'une extrême fertilité. Or, en naviguant depuis la Chaonie toujours dans la direction du levant, qui est celle des golfes d'Ambracie et de Corinthe, entre la mer d'Ausonie à droite et la côte d'Épire à gauche, on trouve que cette portion de la côte, comprise entre les monts Cérauniens et l'entrée du golfe Ambracique, peut mesurer 1300 stades de longueur. Dans l'intervalle, on relève Panorme, port spacieux, situé vers le milieu de la chaîne des monts Cérauniens ; Onchesme, autre port, à la hauteur duquel s'avance la pointe occidentale de Corcyre, et [sur la côte même de cette île][2] un troisième port, Cassiopé, qu'une traversée de 1700 stades sépare de Bren-

1. Müller pense qu'il faut lire ici, au lieu de ἀπὸ δὲ Σουνίου μέχρι Πελοποννήσου, qui est la leçon consacrée, μέχρι [Μαλεῶν τῆς] Πελοποννήσου ou μέχρι Κυθήρων νήσου. Cythère était effectivement située dans la mer de Myrtos. — 2. Voy. une excellente note de Müller dans son *Index var. lect.*, p. 986, col. 1, ligne 7.

tesium ; ajoutons que du cap Phalacrum, situé au sud de Cassiopé, au port de Tarente, la distance est juste la même. Puis à Onchesme succèdent Posidium, Buthrote, ville bâtie à l'entrée du port Pélodès dans une espèce de presqu'île et habitée par des colons romains, et, sous le nom de Sybotes, de petites îles situées à une faible distance de la côte d'Epire juste en face du cap Leucimme, extrémité orientale de Corcyre. Il y a bien encore le long de cette côte d'autres petites îles, mais elles ne méritent pas qu'on les mentionne. Suit alors le cap Chimerium avec le port connu sous le nom de *Glykys-limên*, au fond duquel se décharge l'Achéron. Ce fleuve sort du lac Achérusien et se grossit ensuite d'une foule de rivières, si bien qu'il *adoucit* jusqu'aux eaux du golfe où il se jette. Le fleuve Thyamis coule aussi non loin de là. Au-dessus de ce golfe est la ville de Cichyre, l'ancienne *Éphyre*, qui appartient aux Thesprotes ; et, au-dessus du golfe de Buthrote, la ville de Phœnicé. Cichyre a dans son voisinage plusieurs petites villes, Buchetium, d'abord, qui appartient aux Cassopéens et qui se trouve à une faible distance de la côte, puis Élatrie, Pandosie et Batiées, qui sont situées dans l'intérieur, mais dont les possessions s'étendent jusqu'au golfe même. Au Glykys-limên succèdent immédiatement deux autres ports ou golfes ; celui de Comare, qui est le plus rapproché et en même temps le moins grand des deux, forme un isthme de soixante stades avec le golfe Ambracique et la nouvelle ville de Nicopolis, bâtie par César Auguste ; l'autre est un peu plus loin, il est plus vaste et plus sûr et avoisine l'entrée du golfe Ambracique, n'étant qu'à 12 stades environ de Nicopolis.

6. Suit l'entrée même du golfe Ambracique, canal qui n'a guère plus de quatre stades de large : quant au golfe, il mesure 300 stades de circuit et offre partout d'excellents ports ou abris. A droite de l'entrée habitent les Grecs Acarnanes. Du même côté, tout près de l'ouverture du golfe, est le temple d'Apollon Actien. Le temple proprement dit est bâti sur une colline ; mais au-dessous

dans la plaine, il y a le bois sacré et l'arsenal, où César consacra naguère cette fameuse *décanée*, j'entends ces dix vaisseaux de tout rang, depuis la galère à un seul rang de rames jusqu'à la galère décirème, prélevés par lui sur son butin, mais qu'un incendie, assure-t-on, a détruits avec les cales qui les contenaient. A gauche de l'entrée est Nicopolis: tout ce côté du golfe jusqu'au dernier enfoncement voisin d'Ambracie est habité par les Épirotes Cassopéens. La ville d'Ambracie est située tout au fond du golfe, à une faible distance au-dessus du rivage ; elle a eu pour fondateur Gorgus, fils de Cypsélus. Sous ses murs passe le fleuve Arathus, qui se laisse aisément remonter depuis la mer, la distance jusque-là n'étant que de quelques stades. Ce fleuve prend sa source au mont Tymphé, dans la Parorée. Ambracie, à une époque fort ancienne, était déjà extrêmement florissante (il le faut bien pour qu'elle ait donné son nom au golfe), mais ses embellissements datent surtout du règne de Pyrrhus qui en avait fait sa résidence habituelle. Plus tard, malheureusement, elle eut ainsi que les autres villes de l'Épire, beaucoup à souffrir des Macédoniens et des Romains, s'étant trouvée engagée dans des guerres continuelles contre ces peuples par l'insubordination de ses habitants. Enfin Auguste eut l'idée, en voyant toutes ces villes d'Épire dans un état complet d'abandon, de les fondre en une ville nouvelle, qu'il bâtit sur le golfe même et qu'il nomma *Nicopolis*, en commémoration de la victoire navale remportée par lui à l'entrée du golfe sur la flotte d'Antoine et sur celle de la reine d'Égypte, Cléopâtre, qui assistait en personne à la bataille. Nicopolis est déjà très-peuplée et s'accroît de jour en jour, car elle dispose de terrains considérables et emprunte beaucoup d'éclat tant aux riches dépouilles dont elle est ornée qu'à la présence de deux temples[1] situés dans son faubourg même et bâtis, le premier, au milieu d'un bois qui contient en même

1. τώ τε κατασκευασθέντε τεμένη ἐν τῷ προαστείῳ au lieu de τότε κατασκευασθὲν τέμενος, excellente correction de Madvig.

temps le gymnase et le stade destinés à la célébration des jeux quinquennaux; et le second, au haut de la colline qui domine ce bois et qui est tout entière consacrée à Apollon. Ces jeux, connus sous le nom d'*Actiaques* et célébrés en l'honneur d'Apollon Actien, ont été déclarés *Olympiques* et l'intendance en a été confiée aux Lacédémoniens. Ajoutons que les différentes localités qui entourent Nicopolis dépendent d'elle[1]. Il y a longtemps déjà que les Actiaques existent en l'honneur d'Apollon; mais c'était autrefois de simples jeux *stéphanites*, célébrés par les populations d'alentour, tandis qu'aujourd'hui, grâce à la munificence de César, leur importance a été singulièrement augmentée.

7. La ville qui fait suite à Ambracie est Argos Amphilochicum qui eut pour fondateurs Alcmæon et les Alcmæonides. Éphore raconte, en effet, qu'Alcmæon, après l'expédition des Épigones contre Thèbes, vint, sur l'appel de Diomède, le rejoindre en Ætolie et l'aida à s'emparer de ce pays ainsi que de l'Acarnanie; qu'Agamemnon ayant ensuite convié les deux héros à l'expédition contre Troie, Diomède partit, tandis qu'Alcmæon, demeuré seul en Acarnanie, fondait Argos et ajoutait à ce premier nom, en souvenir de son frère Amphilochus, le nom d'*Amphilochicum*, de même qu'il avait appelé *Inachus*, du nom du fleuve de l'Argolide, le fleuve qui après avoir arrosé tout le pays vient se jeter dans le golfe d'Ambracie. Mais, suivant Thucydide, ce serait Amphilochus lui-même, qui, mécontent de l'état dans lequel il avait trouvé l'Argolide à son retour de Troie, aurait passé en Acarnanie et aurait fondé là, après avoir hérité du trône de son frère, la ville qui porte son nom.

8. Les Amphiloques, du reste, sont d'origine épirote, aussi bien que les Molosses, les Athamanes, les Æthices,

1. Meineke propose de reculer à la fin du présent paragraphe cette courte phrase sur la banlieue de Nicopolis, comme coupant mal à propos la description des jeux actiaques. (Voy. *Vind. Strabon.*, p. 87.)

es Tymphæens, les Orestes, les Paroréens et les Atintanes, qui habitent au-dessus d'eux l'âpre contrée attenante aux montagnes d'Illyrie, soit du côté de la Macédoine, soit dans le voisinage du golfe Ionien. Il paraîtrait seulement, en ce qui concerne l'Orestiade, que ce pays aurait reçu Oreste errant et fugitif après le meurtre de sa mère, et que c'est ce héros qui lui aurait donné son nom en même temps qu'il y aurait fondé la ville d'*Argos Oresticum*. Mais on trouve aussi mêlées à ces peuples d'origine épirote beaucoup de tribus illyriennes, qui sont toujours restées fixées de ce côté-ci des montagnes, sur le versant méridional et au-dessus du golfe Ionien. Ainsi au-dessus de la côte d'Epidamne et d'Apollonie et jusqu'à la hauteur des monts Cérauniens habitent les Bylliones, les Taulantiens, les Parthins et les Bryges. Non loin de là, autour des mines d'argent de Damastium, se sont groupés en États puissants les Sadyes [1], les Enchéléens et les [Dassarétiens] [2] connus aussi sous le nom de Sésaréthiens, auxquels il faut ajouter les Lyncestes, les habitants du canton de Deuriope, ceux de la Tripolis Pélagonienne, les Eordes et toute la population des cantons d'Elimée et d'Eratyre. Chacun de ces peuples formait anciennement un État séparé [3] sous des princes ou *dynastes* de différentes familles. Les Enchéléens, par exemple, avaient pour rois des descendants de Cadmus et d'Harmonie, couple célèbre dont la fabuleuse histoire a laissé plus d'une trace dans le pays. Comme on le voit, ce n'était pas des princes indigènes qui régnaient sur ce peuple. Les Lyncestes de même [4] furent longtemps gouvernés par Arrhabée, prince de la famille des Bacchiades et aïeul, par sa fille Sirra [5], d'Eurydice, mère de Philippe-Amyntas.

1. Au lieu de περὶ ἃ Δυέσται, Müller croit que Strabon a écrit περὶ ἃ Σαδυέσται ou Σάδυέστε, et il donne pour chef-lieu à ce peuple d'Illyrie la ville de *Satio* que Polybe mentionne (l. V, c. 108, § 8) comme très-proche voisine d'*Enchelanæ*. Cf. Meineke, *Vind. Strabon*, p. 88. — 2. Voy. la note de Müller (*Ind. var. lect.*, p. 986, col. 1, ligne 55). — 3. καθ' ἓν ἐδυναστεύετο ἕκαστα au lieu de κατεδυναστεύετο ἕκαστα, bonne correction de Madvig. — 4. Οἵ τε Λυγκῆσται au lieu de Οἱ δὲ Λ., correction nécessaire due à Madvig. — 5. Voy. Dindorf, dans la nouvelle édition du *Thesaurus* d'Henri Estienne, au mot Σίρρας.

L'un des peuples Epirotes, le peuple Molosse, eut également des rois d'origine étrangère, des rois thessaliens, à savoir Pyrrhus, fils de Néoptolème et ses descendants; mais ce fut le seul, tous les autres n'ayant eu que des chefs nationaux. Puis d'hégémonie en hégémonie le pays tout entier, sauf un petit nombre de cantons au-dessus du golfe Ionien, finit par passer sous la domination des Macédoniens. On fit notamment de la Lyncestide, de la Pélagonie, de l'Orestiade et de l'Elimée une seule province, qu'on appela la *Haute-Macédoine* et plus tard la *Macédoine-Eleuthère*. Quelques auteurs étendent même le nom de Macédoine à la totalité du pays jusqu'à Corcyre, et la raison qu'ils en donnent c'est que les populations, par leur coiffure, leur dialecte, leur manière de porter la chlamyde et maints autres usages, y ressemblent à celles de la Macédoine, y ayant même certaines tribus dans le nombre qui parlent indifféremment les deux langues. Mais quand le royaume de Macédoine eut cessé d'exister, tout ce pays tomba sous le joug des Romains.

La voie Egnatienne qui part, [avons-nous dit,] d'Épidamne et d'Apollonie, coupe le territoire de ces différents peuples. Près de cette voie, dans la portion de son parcours appelée *route du Candavie*, on remarque les lacs ou étangs de Lychnide, avec d'importants établissements pour le salage du poisson. Il s'y trouve aussi un certain nombre de cours d'eau, qui se dirigent les uns vers le golfe Ionien, les autres vers le midi : ces derniers sont l'Inachus, l'Aratthus, l'Achéloüs et l'Evénus, l'ancien *Lycormas*. De ces quatre cours d'eau, il en est un, l'Aratthus, qui va se jeter dans le golfe Ambracique, et un autre, l'Inachus, qui se réunit à l'Achéloüs. Quant à l'Achéloüs même et à l'Evénus, ils tombent directement dans la mer, après avoir traversé, le premier, l'Acarnanie, et le second, l'Ætolie. D'autre part, l'Erigon porte au fleuve Axius les eaux d'un grand nombre de rivières ou de torrents, venus soit des montagnes de l'Illyrie, soit de la Lyncestide, du pays des Bryges, de la Deuriopie et de la Pélagonie.

9. Anciennement on eût rencontré chez tous ces peuples de véritables cités : la Pélagonie, par exemple, en possédait trois à elle seule, d'où lui est venu ce surnom de *tripolis,* sans compter Azoros qui lui appartenait également. Les Deuriopes avaient toutes les leurs sur l'Erigon, entre autres Bryanium, Alcomènes[1] et Stymbara[2]. Il y avait aussi Cydries chez les Bryges et Æginium chez les Tymphæens; mais cette dernière était située sur les confins de l'Æthicie et du canton de Tricca, et, avec l'Æthicie qui se trouve vers le nœud du Pœum et du Pinde, avec les sources du Pénée dont les Tymphæens et les Thessaliens du bas Pinde se disputent la possession, nous touchons déjà à la Macédoine et à la Thessalie. N'oublions pas la ville d'Oxynée, qui était sur les bords du fleuve Ion, à 120 stades d'Azoros, cette dépendance de la Pélagonie *tripolitaine,* et à portée en même temps d'Alcomènes, d'Æginion, d'Europos et du confluent de l'Ion et du Pénée. Dans ce temps-là, je le répète, malgré leur sol si pauvre et si âpre, malgré toutes ces montagnes qui les traversent, telles que le Tomare, le Polyanus et tant d'autres, l'Epire et l'Illyrie tout entières étaient abondamment peuplées; mais aujourd'hui ces contrées n'offrent plus guère que des déserts et le peu d'endroits habités qui s'y trouvent ne sont que des bourgades ou de véritables masures. Peu s'en faut même qu'on n'ait laissé dépérir comme tout le reste le fameux Oracle de Dodone.

10. L'établissement de cet Oracle, suivant Ephore, appartient aux Pélasges, et les Pélasges, on le sait, passent pour avoir été les plus anciens maîtres de la Grèce. Homère lui-même a dit[3]

« Jupiter Dodonéen, Jupiter Pélasgique, »

et Hésiode[4] :

1. Ἀλκόμεναι au lieu de Ἀλαλκόμεναι, d'après Etienne de Byzance. — 2. Meineke propose la forme Στύβαρα comme se rapprochant davantage de la manière dont Polybe, Tite Live et Suidas écrivent ce nom. Polybe écrit Στύβερρα (l. XXVIII, c. 8 §, 8), Tite Live *Stuberra* (l. XXXI, c. 39) et Suidas Στόβηρα. — 3. *Iliade*, XVI, 233. — 4. Fragm. 134.

« Il visita Dodone et le hêtre fatidique, au pied duquel habi-
« tent les Pélasges. »

Mais nous avons plus haut, à propos de la Tyrrhénie, parlé tout au long des Pélasges, bornons-nous ici à ce qui concerne Dodone. Evidemment ce furent des peuples *barbares* qui d'abord environnèrent le temple, ceci encore ressort du témoignage d'Homère et de la peinture qu'il fait des habitudes de ces peuples, lorsqu'il les qualifie d'*aniptopodes* et de *chamæeunes* [1]. Seulement s'appelaient-ils *Helli*, comme le veut Pindare, ou *Selli*, comme ils sont censés nommés dans Homère, le peu de certitude de cette dernière leçon dans le texte du poëte empêche de rien affirmer à cet égard. Philochore, lui, prétend que, comme l'Eubée, le canton de Dodone s'était d'abord appelé *Hellopie* et il s'appuie de ce passage d'Hésiode [2] :

« Il existe une contrée aux champs fertiles et aux vertes prai-
« ries, l'Hellopie : c'est là, vers l'extrémité du pays, qu'on a
« bâti une ville appelée Dodone. »

Apollodore, à son tour, constate l'opinion commune, qui est que le nom en question doit être attribué à la présence de marais (ἑλῶν) autour du temple, mais en même temps il estime qu'Homère a dû appeler *Selli* et non *Helli* le peuple qui environnait Dodone, de même, ajoute-t-il, qu'il a appelé certain fleuve du nom de *Selléïs*. Il est vrai, Homère a mentionné un fleuve de ce nom, dans ce passage-ci par exemple [3] :

« Loin d'Ephyre, loin du fleuve Selléïs, »

seulement, [comme l'a fait remarquer Démétrius de Scepsis,] [4] ce n'est pas de l'Ephyra de Thesprotie qu'il s'agit là, mais bien de l'Ephyra d'Elide, car le Selléïs coule en Elide et il n'y a jamais eu de fleuve de ce nom chez les Thesprotes, non plus que chez les Molosses. Quant aux différentes fables

1. *Iliade*, XVI, 235. — 2. Fragm. 54. — 3. *Iliade*, II, 659. Cf. XV, 531. Voy. aussi Meineke, *Vind. Strabon*, p. 89. — 4. Tzschucke, Groskurd et Meineke suppléent à peu près de la même façon cette courte lacune.

qui ont cours sur Dodone, comme sur Delphes, quant à ces traditions sur le *chêne*, sur les *colombes*, etc. etc., si l'on peut dire qu'à certains égards elles rentrent plutôt dans le domaine de la poésie, par d'autres côtés, cependant, elles nous ont paru devoir trouver place dans une description du genre de celle que nous traçons ici.

11. Cela posé, nous dirons que Dodone, avec la montagne au pied de laquelle le temple est bâti et qu'on nomme indifféremment *Tomaros* ou *Tmaros*, appartint dans le principe aux Thesprotes et ne passa que plus tard sous la domination des Molosses. Les Tragiques en effet et Pindare joignent souvent au nom de Dodone l'épithète de *Thesprotide*. Du nom de Tomaros, maintenant, on prétend qu'Homère a tiré le mot *tomures* et qu'il s'en est servi pour désigner ces interprètes ou *hypophètes* de Jupiter, qu'il qualifie en outre d'*aniptopodes* et de *chamæeunes;* qu'ainsi, dans l'Odyssée [1], le discours qu'Amphinomos adresse aux prétendants pour les dissuader d'attaquer Télémaque avant d'avoir consulté Jupiter doit être lu comme il suit :

« Si du grand Jupiter les TOMURES vous approuvent, moi-même
« je le frapperai et j'exciterai vos coups ; mais si le dieu vous
« détourne, s'il vous écarte de lui, croyez-moi, suspendez-les ; »

que la leçon τομοῦροι est ici bien préférable à la leçon θέμιστες par la raison que ce dernier mot n'est jamais employé dans Homère avec le sens d'*oracles*, mais toujours avec le sens d'*arrêtés*, de *règlements*, de *prescriptions légales;* qu'enfin le mot τομοῦροι est une contraction de τομάρουροι [2] et équivaut à τομαροφύλακες ou *gardiens du Tomare*. — Mais non, le mot τομοῦροι est de formation plus récente, et, dans Homère, il nous paraît plus simple de conserver la leçon θέμιστες, en supposant seulement que le poëte aura employé ce terme par catachrèse, comme il a employé souvent le mot βουλαί [3], appliquant aux volontés et aux

1. XVI, 403. — 2. τομαρούρους au lieu de τμάρους que donnent les mss. Conjecture inspirée à Casaubon par le passage correspondant de l'*Epitomé* ou *Abrégé de Strabon* et adoptée par Coray. — 3. Madvig est d'avis de supprimer ici le mot βουλάς (voy. *Advers. crit.*, vol. I, p. 551).

prescriptions de l'*oracle* l'expression affectée d'ordinaire aux volontés et aux prescriptions de *la loi*, ce dont le vers suivant nous offre un exemple [1] :

Ἐκ δρυὸς ὑψικόμοιο Διὸς ΒΟΥΛΗΝ ἐπακοῦσαι·

« Pour recueillir ces divins arrêts que, du haut de son chêne « altier, Jupiter fait entendre aux mortels. »

12. Il demeure acquis cependant qu'à l'origine ce furent des hommes qui remplirent à Dodone les fonctions de prophètes; et il peut se faire qu'Homère lui-même l'ait indiqué, car cette dénomination d'*hypophètes* qu'il a employée était de nature à comprendre aussi les *prophètes*.

Plus tard, il est vrai, on délégua trois vieilles femmes pour remplir ces fonctions. Ce fut à l'époque, apparemment, où Dioné elle-même fut appelée à partager avec Jupiter le sanctuaire de Dodone, bien que Suidas ait raconté les choses autrement, mais on sait qu'il ne recule devant aucune fiction pour flatter l'amour-propre des Thessaliens: il prétend, lui, que le temple de Jupiter était primitivement en Thessalie, dans la Pélasgie aux environs de Scotusse (la partie de la Thessalie où cette ville est située se nomme encore la *Pélasgiotide*), et qu'il fut transporté de là à Dodone; que ce déplacement fut accompagné de l'émigration d'un certain [2] nombre de femmes du pays, dont les prophétesses actuelles sont les descendantes, et que telle est l'origine du surnom de *Pélasgique* donné à Jupiter. La même tradition dans Cinéas est encore plus défigurée.....

(Le reste du livre manque.)

1. *Odyssée*, XIV, 328. — 2. ταχθεῖσας au lieu de τὰς τελεῖσας, bonne correction de Madvig (voy. *Advers. crit.*, vol. 1, p. 551).

FRAGMENTS DU VII[e] LIVRE[1].

1. Cinéas parle d'une ville du nom de Dodone en Thessalie, d'où le hêtre fatidique et l'oracle de Jupiter auraient été plus tard transportés en Epire (*Etienne de Byzance*, au mot Δωδώνη).

2. La ville de Scotussa, dans la Pélasgiotide, fut le siége primitif de l'oracle; mais quelques furieux mirent le feu à l'arbre sacré et l'oracle fut transporté à Dodone. Comme celui d'Ammon en Libye, il ne s'exprimait point par des mots, mais au moyen de certains signes. Peut-être le vol des trois colombes était-il sujet à quelque anomalie étrange et est-ce là ce que les prêtresses observaient et ce qui leur dictait leurs prédictions. Mais d'un autre côté l'on prétend que, dans la langue des Molosses et des Thesprotes, le mot πέλειαι signifie *vieilles femmes* et le mot πέλειοι *vieillards*, de sorte que les fameuses *péléiades* ou colombes pourraient bien ne pas avoir été des oiseaux, mais simplement les vieilles femmes chargées de desservir le temple. (*Exc. Vat.*)

3. Dans la langue des Thesprotes et des Molosses *vieilles femmes* se dit πέλειαι et *vieillards* πέλειοι, et ces mots se retrouvent avec le même sens dans la langue des Macédoniens, dans le nom de *Péligones* par exemple qu'ils donnent à leurs magistrats et qui équivaut à celui de *Gérontes* (*Anciens*) que les Lacédémoniens et les Massaliotes donnent aux leurs [2]. Or, c'est de là, dit-on, que serait venue

1. Aux fragments que contient l'édition de Müller nous en avons ajouté quelques uns que donne Meineke dans la sienne : de là une légère différence dans les n[os] d'ordre. Voici en quels termes Meineke annonce ces fragments dans ses *Vindic. Strabon.* (p 90): « Sequuntur jam libri septimi fragmenta « partim ex edita Epitome repetita, partim ex Palatina et Vaticana cum ma- « gno literarum bono a Kramero primum publici juris facta. Illustravit plera- « que docto commentario vir harum rerum peritissimus Fr. Tafelius ; sunt « tamen quæ aliis agenda reliquerit ; nobis perpauca expedire contigit. » —
2. Voy. Meineke, *Vind. Strabon*, p. 90.

la fable des colombes ou *péléiades* du chêne de Dodone (*Exc. Vatic.*)

4. On dit souvent [d'un bavard]: c'est « *le chaudron de Dodone* ». Voici quelle est l'origine de ce proverbe. On voyait dans le temple de Dodone une chaudière dédiée par les Corcyréens et servant de piédestal à une statue armée d'un fouet d'airain. Ce fouet se composait de trois chaînes auxquelles pendaient des osselets, et, pour peu que le vent les mît en mouvement, ces osselets venaient frapper contre le vase et produisaient un son tellement prolongé qu'on avait le temps de compter jusqu'à quatre cent dans l'intervalle de la première à la dernière vibration. De là cette autre forme du même proverbe : « *Ecoutez le fouet des Corcyréens.* » (*Exc. Pal.*)

5. La Pæonie, située à l'E. des pays que nous venons de décrire et à l'O. des montagnes de la Thrace, s'étend au N. de la Macédoine et donne accès en ce pays, mais par une route qui, après avoir traversé les villes de Gortynium et de Stobi, aboutit [au S. à un étroit défilé][1], au fond duquel coule le fleuve Axius, ce qui rend l'entrée de la Macédoine aussi difficile du côté de la Pæonie qu'elle peut l'être du côté de la Grèce, où le cours du Pénée, dans la vallée de Tempé, lui sert également de boulevard. Ajoutons que la Pæonie touche à la frontière méridionale des Autariates, des Dardaniens et des Ardiæens et qu'elle se prolonge même [de ce côté] jusqu'au Strymon. (*Exc. Vatic.*)

6. L'Haliacmon va se jeter dans le golfe Thermæen. (*Exc. Vat.*)

7. L'Orestide est une contrée spacieuse, de laquelle part une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'au Corax en Ætolie, voire même jusqu'au Parnasse, et que bordent, indépendamment des Orestes et des Tymphæens, les différents peuples grecs établis en dehors de l'isthme sur les flancs du Parnasse, de l'Œta et du Pinde. Prise dans

1. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 986, col. 1, ligne 62, une note intéressante empruntée par Müller à Tafel.

son ensemble, cette chaîne de montagnes porte la dénomination de mont Pœum ; mais elle se divise en plusieurs parties, dont chacune a son nom. On assure que de ses sommets les plus élevés on découvre à la fois la mer Egée et les golfes Ambracique et Ionien. Pour moi, j'ai idée qu'on exagère, d'autant que le mont Ptéléum, qui entoure le golfe d'Ambracie et qui se prolonge d'un côté jusqu'à la mer de Corcyre et de l'autre jusqu'à la mer de Leucade, ne laisse pas que d'avoir une élévation considérable. (*Exc. Vatic.*)

8. Corcyre était anciennement florissante et en possession d'une puissante marine ; mais de terribles guerres et le gouvernement de ses tyrans la ruinèrent, et, plus tard, quand les Romains l'eurent appelée de nouveau à la liberté, elle ne sut pas en faire un louable usage et s'attira ce mot injurieux devenu proverbe :

« Corcyre est libre ; ch... où tu veux. » (*Exc. Palat.*)

9. Il existe un proverbe injurieux qui montre à quel degré d'abaissement était tombée la pauvre Corcyre après ses longues guerres. (*Exc. Vatic.*)

10. De toute l'Europe il ne nous reste plus à décrire que la Macédoine avec la partie adjacente de la Thrace jusqu'à Byzance, et la Grèce avec les îles qui en dépendent. Par le fait, la Macédoine elle-même appartient à la Grèce, mais, pour nous conformer à la nature des lieux et à la configuration du pays, nous avons cru devoir la distraire du reste de la Grèce pour la réunir de préférence à la partie de la Thrace qui lui est contiguë et qui s'étend jusqu'à l'entrée de l'Euxin et à la Propontide. — Un peu après, Strabon recule les limites de la Macédoine jusqu'à Cypsèles et à l'embouchure de l'Hèbre ; puis il construit un vaste parallélogramme dans lequel la Macédoine se trouve comprise tout entière. (*Exc. Vatic.*)

11. La Macédoine a pour limites, au couchant, le littoral de l'Adriatique ; au levant, une ligne parallèle à la côte et qui n'est autre que le méridien passant par les bouches de



l'Hèbre et la ville de Cypsèles; au nord, une autre droite qu'on peut concevoir passant par les monts Bertiscus, Scardus, Orbélus, Rhodope et Hæmus, car ces montagnes ne sont à proprement parler qu'une même chaîne qui va directement de l'Adriatique à l'Euxin et forme de tout ce qu'elle laisse au midi (c'est-à-dire de la Thrace et de la Macédoine, de l'Epire et de l'Achaïe) une immense péninsule; enfin au sud la voie Egnatienne, la partie du moins qui est comprise entre Dyrrhachium et Thessalonique et dont la direction générale se maintient au levant : d'où il suit que la forme de la Macédoine se rapproche autant que possible de celle d'un parallélogramme. (*Exc. Palat.*)

12. La Macédoine actuelle s'appelait primitivement *Emathie* et cet autre nom lui est venu de Macédon, l'un des anciens chefs du pays. Il y avait aussi une ville appelée *Emathie* sur le bord de la mer. Sa population dans le principe se composait d'Epirotes et d'Illyriens, mais surtout de Bottiéens et de Thraces. Les Bottiéens, originaires de Crète, à ce qu'on croit, devaient leur nom à Botton, qui était le chef qui les avait amenés; quant aux Thraces, ils se divisaient en plusieurs tribus : les Pières, qui occupaient tout le canton nommé Piérie et les environs de l'Olympe, les Pæons qui habitaient les bords de l'Axius et le district appelé du nom de ce fleuve *Amphaxitide;* les Edons enfin et les Bisaltes qui possédaient le reste du pays jusqu'au Strymon. De ces deux derniers peuples, le second ne portait pas d'autre nom que celui de Bisaltes; mais, parmi les Edons, on distinguait les Mygdons, les Odons [1] et les Sithons. Toutes ces tribus subirent le joug des Argéades et des Chalcidiens de l'Eubée. Ce fut surtout dans la Sithonie que se répandirent les Chalcidiens de l'Eubée : ils y bâtirent jusqu'à trente villes. Plus tard, il est vrai, ils s'en virent expulsés, mais ils se rassemblèrent alors pour la plupart dans la seule ville d'O-

1. Au lieu de Edons, Ἠδωνες, conjecture de Meineke. Voy. *Vindic. Strabon.*, p. 91.

lynthe. On les appelait habituellement les *Chalcidiens de la Thrace*. (*Exc. Vatic.*)

12. L'ethnique de Βόττεια se forme avec l'iota (Βοττιαῖος), témoin Strabon dans son septième livre. Mais le nom même avait été emprunté du Crétois Botton. (*Etymolog. Magn.*, p. 206, 6.)

13. C'est le Pénée qui sépare de la Thessalie et de la Magnésie la Macédoine inférieure ou maritime et l'Haliacmon qui sépare celle-ci de la Haute-Macédoine; puis le même fleuve, l'Erigon, l'Axius et d'autres encore séparent la Haute-Macédoine de l'Epire et de la Pæonie. (*Exc. Vatic.*)

14. Le littoral de la Macédoine se divise en deux parties, l'une qui court au S. depuis le fond du golfe Thermæen et la ville de Thessalonique jusqu'au promontoire Sunium, et l'autre qui se prolonge vers l'E. jusqu'à la Chersonnèse de Thrace, ces deux lignes faisant ensemble un angle qui correspond au fond du golfe Thermæen. De ces deux parties de la côte de Macédoine ainsi dirigées en sens contraires la première que nous avons indiquée est aussi celle que nous décrirons d'abord. Or, remontons-la à partir du cap Sunium, nous voyons se déployer au-dessus, dans l'intérieur, l'Attique et la Mégaride jusqu'au golfe Crissæen; puis vient la côte de Béotie qui longe l'Eubée, tandis que le reste du pays se dirige au couchant parallèlement à l'Attique. Strabon fait remarquer plus loin que la voie Egnatienne qui part du golfe Ionien aboutit aussi à Thessalonique. (*Exc. Vatic.*)

15. De ces différentes *bandes ou zones parallèles* nous prendrons d'abord celle qui se trouve comprendre le cours inférieur du Pénée et de l'Haliacmon. Le Pénée descend du Pinde et traverse la Thessalie de l'O. à l'E. Il baigne les anciennes villes des Lapithes, quelques-unes aussi des Perrhèbes, et finit par atteindre Tempé, grossi des eaux de plusieurs rivières et notamment de l'Europus. Cette rivière est la même que le poëte désigne sous le nom de *Titaresius*[1],

1. *Iliade*, II, 751.

apparemment parce qu'elle prend sa source au mont Titarius, qui se rattache à l'Olympe juste au point où cette chaîne commence à former la limite entre la Macédoine et la Thessalie. Sous le nom de Tempé l'on désigne une vallée étroite comprise entre l'Olympe et l'Ossa. Une fois engagé dans ce défilé, le Pénée court encore l'espace de quarante stades, ayant à sa gauche l'Olympe, qui est la plus haute montagne de toute la Macédoine, et à sa droite l'Ossa, qui se trouve encore plus près peut-être de son embouchure. A droite également du Pénée et non loin de ses bouches, est bâtie Gyrtôn, ville à la fois perrhébique et magnète et ancienne résidence des rois Pirithoüs et Ixion. Puis à une centaine de stades de Gyrtôn est la ville de Crannôn. On pense que, dans le passage de l'Iliade[1] « τὼ μὲν ἄρ' ἐκ Θρήκης » (*De même que ces deux divinités quand elles s'élancent du fond de la Thrace*, etc.), les Ephyres et les Phlégyes ne sont autres que les habitants de Crannôn et de Gyrtôn. — De l'autre côté du Pénée est la Piérie. (*Exc. Vatic.*)

16. Le fleuve Pénée qui coule dans la vallée de Tempé descend du Pinde, traverse toute la Thessalie, notamment le pays des Lapithes et celui des Perrhèbes, reçoit l'Europus, qui est la même rivière que le *Titaresius* d'Homère, puis sert de séparation entre la Macédoine au N. et la Thessalie au S. Quant à l'Europus, il prend sa source dans le Titarius, montagne contiguë à l'Olympe. L'Olympe, comme on sait, appartient à la Macédoine, tandis que l'Ossa, comme le Pélion, appartient à la Thessalie. (*Exc. Palat.*)

17. Au pied de l'Olympe, sur les bords du Pénée, s'élève Gyrtôn, ville à la fois perrhébique et magnète, et ancienne résidence des rois Pirithoüs et Ixion; et à une centaine de stades de Gyrtôn, est la ville de Crannôn. Or, on s'accorde à penser que, dans le passage de l'Iliade « τὼ μὲν ἄρ' ἐκ Θρήκης, etc. », le nom d'*Ephyres* désigne les habitants de Crannôn et celui de *Phlégyes* les habitants de Gyrtôn. (*Exc. Pal.*)

1. XIII, 301.

18. Comme le dit Strabon, la ville de Crannôn est à 100 stades de Gyrtôn. (*Etienne de Byzance*, au mot Κραννών.)

19. Homolion, ville située en Macédoine dans le canton de Magnésie : Strabon, 7ᵉ livre. (*Etienne de Byz.*, au mot Ὁμόλιον.)

20. La ville de Dium, au pied de l'Olympe, n'est pas située sur le rivage même du golfe Thermæen, il s'en faut de sept stades environ. Elle a dans son voisinage le bourg de Pimplée, où résidait Orphée. (*Exc. Pal.*)

21. Dium est au pied de l'Olympe et a dans son voisinage le bourg de Pimplée, le même où, suivant Strabon, résidait Orphée. Strabon ajoute que cet imposteur, Cicone d'origine, après avoir vécu des métiers de musicien, de devin et de *mystagogue* ambulant, se crut appelé à de plus hautes destinées, devint chef de parti, acquit de l'ascendant et fut au moment de voir tout le pays accepter son autorité, mais périt sous les coups de plusieurs conjurés qui prévoyaient de sa part quelque piége ou quelque violence. — Ici auprès se trouve aussi Libèthres. (*Exc. Vatic.*)

22. Les anciens devins exerçaient en même temps le métier de musiciens. (*Epit.*)

23. Après Dium, viennent les bouches de l'Haliacmon, puis Pydna, Méthone, Aloros, le fleuve Erigon et le fleuve Ludias. Le fleuve Erigon prend sa source chez [les Deuriopes] Triclares[1], traverse le pays des Orestes et le territoire de Pella [2], laisse cette ville à gauche et se réunit à

1. Nous avons vu, ainsi que Müller, dans cette dénomination l'équivalent de *trifariam divisi;* mais, en rapprochant ce passage du § 9 du ch. VII du présent livre, nous avons cru devoir l'appliquer aux Deuriopes situés plus près de la source du fleuve plutôt qu'aux Pélagons, d'autant que Strabon dans le même passage nous nomme les 3 villes ou chefs-lieux de la Deuriopie, Bryanium, Alalcomènes ou Alcomènes et Stymbara. *Ind. var. lect.*, p. 987, col. 1 et 2. — 2. Voy. la note ou pour mieux dire l'intéressante dissertation à l'adresse de Tafel dans laquelle Müller démontre qu'il faut maintenir ici le nom de Πελλαίας par préférence à celui de Πελαγονίας. C'était aussi l'avis du savant M. Hase (*Journal des Savants*, 1858, p. 757), qui relève à cette occasion un des principaux mérites de l'édition de Müller, « *d'avoir établi une distinction claire et précise entre les fautes provenant des copistes et les erreurs commises par Strabon lui-même* ».

l'Axius. Quant au Ludias, il passe à Pella même et peut être aisément remonté jusque-là depuis la mer, c'est-à-dire sur un espace de 120 stades. Méthone, située dans une position intermédiaire entre Pydna et Aloros, est à 40 stades de la première et à 70 stades de la seconde. Aloros occupe le fond même du golfe Thermæen[1] et passe pour appartenir à la Bottiée, tandis que Pydna demeure attribuée à la Piérie. Pella est située dans la basse Macédoine, demeure primitive des Bottiéens. On en avait fait naguère le trésor de la Macédoine. Philippe, qui y avait été élevé, l'agrandit considérablement. Elle a sa citadelle bâtie dans le lac Ludias[2]. Ce lac, d'où sort le fleuve de même nom, est alimenté par un bras dérivé de l'Axius. L'Axius, à son tour, débouche dans la mer entre Chalastra et Therma. Sur ses bords on remarque une place dont l'assiette est très-forte; on la nomme aujourd'hui Abydôn, mais c'est bien l'antique *Amydôn* que cite Homère et qui avait envoyé ces braves Pæoniens au secours de Troie[3]:

« Ils viennent de la lointaine Amydon et des bords du majes-
« tueux Axius. »

C'est bien la même ville aussi que détruisirent les Argéades. (*Exc. Vatic.*)

24. Les eaux de l'Axius sont troubles et pourtant il est fait mention dans Homère des *belles eaux de l'Axius*[4], mais peut-être s'agit-il là des eaux de la source Æa, qui se déversent dans l'Axius et qui sont en effet merveilleusement pures et limpides, auquel cas le passage d'Homère, tel qu'on le lit aujourd'hui, serait évidemment altéré. Passé l'Axius, et à une distance de 20 stades, on rencontre Echédoros, puis, 40 stades plus loin, on atteint Thessalonique, ville

1. Voy. comment Müller explique l'erreur de Strabon sur la vraie situation d'Aloros (*Ind. var. lect.*, p. 987, col. 2, ligne 36). — Quant aux mots λέγεται δὲ Θεσσαλονίκεια [δι]ὰ τὴν ἐπιφάνειαν, nous les avons rejetés, à titre de glose marginale, à l'imitation de Meineke. Voy. *Vind. Strabon.*, p. 93. — 2. Voy à ce propos une note très-intéressante de Meineke dans ses *Vindic. Strabon.*, p. 93-95. — 3. *Iliade*, II, 849. — 4. *Ibid.*, 850.

fondée par Cassandre, et, avec Thessalonique, la voie Egnatienne. Le nom que Cassandre donna à cette ville nouvelle était celui de sa femme, laquelle était née de Philippe, fils d'Amyntas; et il la peupla des habitants de vingt-six petites villes de la Cruside et des bords du golfe Thermæen, qu'il avait détruites, et qui se trouvèrent ainsi fondues en une seule cité. Thessalonique est la capitale de la Macédoine actuelle. Du nombre des villes réunies étaient Apollonie, Chalastra, Therma, Garescus, Ænea et Cissus. A propos de Cissus, qui empêcherait de rattacher à cette ville « *le Cisséen* » dont parle Homère et qui avait élevé le jeune Iphidamas[1] ? « *Un Cisséen l'avait nourri....* » (*Exc. Vat.*)

25. Passé Dium, on arrive à l'Haliacmon, fleuve qui se jette dans le golfe Thermæen. Puis, à partir de ce fleuve, commence la côte de Piérie, qui s'étend au N. le long du golfe jusqu'à l'embouchure de l'Axius. On y remarque la ville de Pydna[2], bientôt suivie des villes de Méthone et d'Aloros, comme celles-ci le sont des deux rivières de l'Erigon et du Ludias. On peut remonter le Ludias jusqu'à Pella même, à 120 stades de la côte. Méthone est à 40 stades de Pydna et à 70 d'Aloros. Pydna, avons-nous dit, appartient à la Piérie. Quant à Aloros, elle dépend déjà de la Bottiée. C'est dans la plaine de Pydna que les Romains remportèrent sur Persée cette victoire qui mit fin à la monarchie macédonienne, et, dans la plaine de Méthone, en faisant le siége de cette place, que Philippe, fils d'Amyntas, eut l'œil droit crevé par un trait de catapulte. (*Exc. Palat.*)

26. Pella ne fut longtemps qu'une très-petite ville, mais Philippe qui y avait été élevé l'accrut considérablement. Elle a pour couvrir ses approches un lac, d'où sort le fleuve Ludias, et qu'alimente un bras dérivé de l'Axius. Puis vient l'Axius même, qui forme la séparation entre la Bottiée et l'Amphaxitide, et qui, après avoir reçu l'Erigon, vient déboucher [dans le golfe Thermæen] entre Chalastra et

1. *Iliade*, XI, 222. — 2. Nous omettons dans la traduction les mots ἡ νῦν Κίτρον καλεῖται, qui nous ont paru comme à Müller une glose évidente.

Therma. Sur les bords de l'Axius s'élève une place qu'Homère appelle Amydôn, et d'où il fait venir ces vaillants Pæoniens qui figurent parmi les auxiliaires de Troie[1] :

« Ils ont été amenés de la lointaine Amydôn, des bords mê-
« mes du majestueux Axius. »

Suit un vers ainsi conçu :

« De l'Axius dont les belles eaux couvrent et remplissent
« Æa. »

Or les eaux de l'Axius sont troubles et il n'y a de belles eaux dans le pays que celles d'une source qui s'échappe d'Amydôn pour venir se jeter dans le fleuve ; on propose donc la correction que voici,

« De l'Axius, qui se grossit de ces belles eaux d'Æa, »

d'autant que ce n'est pas l'Axius qui se déverse dans la fontaine Æa, mais bien celle-ci qui se déverse dans l'Axius. (*Exc. Palat.*)

27. A l'Axius succède la ville de Thessalonique, l'ancienne Therma. Cassandre, son fondateur, lui donna le nom de sa propre femme, née de Philippe, fils d'Amyntas, et lui annexa toutes les petites villes des environs, Chalastra, Ænea, Cissus et plusieurs autres. C'est de cette ville de Cissus, tout porte à le supposer, qu'était le héros Iphidamas dont parle Homère et qu'il nous montre élevé par les soins du Cisséen, son aïeul, en Thrace, ou, comme nous dirions aujourd'hui, en Macédoine. (*Exc. Palat.*)

28. C'est par ici également qu'il faut chercher le mont Bermius, demeure primitive des Briges, peuple thrace, dont une partie passa en Asie et y échangea son nom contre celui de *Phryges* ou *Phrygiens*. Après Thessalonique, la côte du golfe Thermæen continue jusqu'au promontoire de Canastræum, véritable presqu'île qui fait face à celle de

1. *Iliade*, II, 849.

Magnésie : la presqu'île-même se nomme *Pallène*, et l'isthme qui n'a que cinq stades de largeur est coupé par un fossé. Sur cet isthme s'élève une ville, ancienne colonie de Corinthe et bien connue sous le nom de *Potidée*, mais appelée aujourd'hui Cassandria du nom de ce même roi Cassandre qui l'a relevée de ses ruines. Le périple de cette presqu'île est de 750 stades. Plus anciennement encore, toute cette contrée se serait nommée *Phlégra* et aurait été occupée, suivant certains mythographes, par une race de géants, ou, suivant une tradition plus vraisemblable, par un peuple barbare et impie, qu'Hercule extermina, comme il revenait de prendre Troie et qu'il traversait ces parages pour regagner ses foyers. Enfin les mêmes lieux auraient été témoins de la fureur sacrilége des femmes Troyennes, lorsqu'elles mirent le feu aux vaisseaux grecs, pour n'avoir pas à servir les femmes de leurs nouveaux maîtres. (*Exc. Vatic.*)

29. La ville de Berœa est située sur les dernières pentes du mont Bermius. (*Ibid.*)

30. La presqu'île de Pallène, sur l'isthme de laquelle est située la ville de Cassandria (l'ancienne *Potidée*), s'appelait primitivement *Phlegra* et avait eu pour premiers habitants les géants de la fable, race violente et impie, exterminée par Hercule. Elle compte aujourd'hui quatre villes : Aphytis, Mendé, Scioné et Sané. (*Ibid.*)

31. Olynthe était à soixante-dix stades de Potidée. (*Exc. Vatic.*)

32. Mécyperne [1], port et arsenal d'Olynthe, est située dans le golfe Toronéen. (*Epit.*)

33. Près d'Olynthe, dans un fond, est le lieu appelé *Cantharolethron*. On le nomme ainsi parce que tout *canthare* ou escarbot (et il y en a beaucoup dans les environs) tombe mort du moment qu'il y pénètre. (*Ibid.*)

34. Au delà de Cassandria, la côte du golfe Toronique

1. Μηκύπερνα au lieu de Μηκύβερνα, correction proposée par Meineke et justifiée par l'inscription que rapporte Franz dans ses *Elementa epigraph.*, p. 121, 9, et qui donne l'ethnique Μηκυπερναῖοι.

continue jusqu'au Derris, autre cap qui s'avance en face du Canastræum, et forme avec lui le susdit golfe. A l'E. de ce cap Derris, et juste à la même hauteur s'avance la double pointe de l'Athos et c'est dans l'intervalle que s'étend le golfe Singique, ainsi nommé de l'ancienne ville de Singus, dont on voit encore les ruines sur ses bords. Au delà de Singus, sur l'isthme même de l'Athos, s'élève une autre ville, Acanthe, qui doit son origine à des colons Andriens et dont on donne souvent le nom au golfe lui-même. (*Exc. Vatic.*)

35. En face du cap Canastrum, qui termine la presqu'île de Pallène, et dans le voisinage du *Côphos-limên*, s'avance le promontoire Derris : le golfe compris entre les deux caps est le golfe Toronæen. A l'E., maintenant, du Derris s'avance la pointe du mont Athos, qui termine à son tour le golfe Singitique. La mer Egée nous offre donc six golfes se succédant du S. au N. et espacés entre eux comme il suit : le golfe Maliaque, le golfe Pagasitique, le golfe Thermæen, le golfe Toronæen, le golfe Singitique et le golfe Strymonique; et six caps, le Posidium entre les golfes Maliaque et Pagasitique ; au N. de celui-ci le Sépias ; puis le Canastrum à l'extrémité de la presqu'île de Pallène, le Derris ensuite, enfin les deux pointes de l'Athos, le Nymphæum sur le golfe Singitique et l'Acrathus sur le golfe Strymonique, avec le mont Athos entre deux et l'île de Lemnos à l'E. de l'Athos. Au N. de ladite montagne, le golfe Strymonique est terminé par la ville de Néapolis. (*Epit.*)

36. Acanthe est une ville maritime située dans le golfe Singitique, près du fossé de Xerxès. L'Athos compte cinq villes, Dium, Cléones, Thyssus, Olophyxis et Acrothoüs, cette dernière dans la région même du sommet. L'Athos est une montagne en forme de mamelon, mais très-haute et très-pointue, de sorte que les habitants du sommet voient le soleil se lever trois heures plus tôt que les habitants de la côte. Le périple de la presqu'île depuis la ville d'Acanthe jusqu'à celle de Stagire, où est né Aris-

tote, est de 700 stades [1]. De Stagire dépendent le port et l'îlot de Capros; puis viennent les bouches du Strymon, suivies de Phagrès, de Galepsus et d'Apollonie, qui toutes trois méritent le nom de *villes;* enfin l'embouchure du Nestus, fleuve qui forme la frontière entre la Macédoine et la Thrace : du moins en était-il ainsi du vivant de Philippe et de son fils Alexandre, qui avaient changé l'ancienne délimitation. Mais il y a encore d'autres villes sur le golfe Strymonique, notamment Myrcinus, Argilus, Drabescus et surtout Daton, qui, indépendamment d'un territoire riche et fertile, possède des chantiers de construction navale et d'abondantes mines d'or, si bien que son nom est passé en proverbe et qu'on dit communément un *Daton de biens :* c'est le proverbe *Agathides agathôn* sous une autre forme. (*Epit.*)

37. Il y a d'abondantes mines d'or à Philippes, ville moderne bâtie sur l'emplacement de Crénides, dans le voisinage du mont Pangée. Le mont Pangée contient lui-même des mines d'or et d'argent, et, non-seulement le mont Pangée, mais toute la contrée située au delà comme en deçà du Strymon jusqu'à la Pæonie, où l'on prétend que la charrue rencontre encore souvent des pépites d'or. (*Ibid.*)

38. L'Athos est une montagne en forme de mamelon, mais si élevée que les habitants du sommet, qui commencent leurs labours avec le lever du soleil, ont déjà eu le temps de se fatiguer quand le premier chant du coq éveille les populations de la côte. C'est dans cette presqu'île que la tradition fait régner le Thrace Tamyris, connu comme un rival d'Orphée. On y voit les vestiges de l'ancien canal ou fossé d'Acanthe, creusé, dit-on, par Xerxès à travers l'isthme de l'Athos et destiné à recevoir les eaux de la mer et à permettre aux vaisseaux le passage direct depuis le golfe Strymonique. Toutefois Démétrius de Scepsis doute qu'on ait jamais navigué dans ce canal : il convient que sur un espace de dix stades l'isthme est formé de bonne

1. ψ' au lieu de υ' (400), correction nécessaire due à Müller

terre facile à creuser, et qu'il a été creusé là effectivement un canal de la largeur d'un plèthre ; mais il fait remarquer que l'isthme présente ensuite, sur une longueur d'un stade environ, un plateau rocheux d'une grande élévation et que cet obstacle aura suffi à empêcher de pousser le canal jusqu'à la mer ou tout au moins de lui donner assez de profondeur pour qu'il ait jamais été navigable. Il ajoute qu'Alexarque, fils d'Antipater, bâtit justement sur ce point Uranopolis, ville de trente stades de circuit. Quant à la population primitive de la presqu'île, elle se composait de Pélasges de Lemnos, et se trouvait répartie dans les cinq petites villes de Cléones, d'Olophyxus, d'Acrothoi, [de Dium et de Thyssos]. Après l'Athos commence le golfe Strymonique, et il se prolonge jusqu'à l'embouchure du Nestus, fleuve qui, du temps de Philippe et d'Alexandre, formait la limite de la Macédoine. Pour plus d'exactitude cependant, nous dirons qu'il y a un promontoire, celui sur lequel est bâtie Apollonie, qui correspond à la presqu'île de l'Athos et forme avec elle le golfe Strymonique. Une fois dans le golfe, la première ville qu'on rencontre après le port des Acanthiens est Stagire, aujourd'hui déserte, mais qui compta naguère parmi les colonies Chalcidiennes et vit naître Aristote ; puis vient le port de Stagire, Capros, avec une petite île de même nom ; on atteint ensuite le Strymon, et, en remontant ce fleuve l'espace de vingt stades, on arrive à Amphipolis, ville bâtie sur le même emplacement où les Athéniens avaient fondé leur colonie d'*Ennea Hodi* ou *des Neuf voies*. Suivent, enfin, Galepsus et Apollonie, villes ruinées jadis par Philippe. (*Exc. Vatic.*)

39. De l'embouchure du Pénée à la ville de Pydna, Strabon compte [3]20 stades. Quant à la côte au delà du Strymon, elle nous offre Néapolis, dépendance de Daton, et Daton elle-même avec ses riches campagnes, son lac[1],

1 Suivant Tafel et Müller, il vaudrait mieux lire ici λιμένα que λίμνην. Il est constant toutefois que cette côte possédait bon nombre de lacs, témoin le lac Bistonis et le lac Ismaris, et Daton, à ce compte, pouvait bien avoir le sien.

ses fleuves, ses chantiers et ses mines d'or si productives, ensemble de biens qui a rendu son nom proverbial, car l'expression d'un *Daton de biens* équivaut à cet autre proverbe *Agathides agathôn*. Dans la contrée au delà du Strymon, la côte et le canton de Daton sont occupés par les Odomantes, les Edones et les Bisaltes, peuples en partie autochthones, en partie originaires de la Macédoine, et sur lesquels régnait Rhésus. On trouve aussi les Bisaltes dans l'intérieur au-dessus d'Amphipolis et jusqu'à Héraclée : ils occupent là toute cette riche vallée arrosée par le Strymon, lequel prend sa source chez les Agrianes du Rhodope sur les confins de la Parorbélie, district de la Macédoine, dont dépend encore la vallée intérieure d'Idoméné, avec ses villes de Callipolis, d'Orthopolis, de Philippopolis et de Garescus. Bergé, gros bourg situé à 200 stades environ en amont d'Amphipolis, est encore sur le territoire des Bisaltes. En remontant, au N. d'Héraclée et par la rive droite du Strymon, jusqu'à ces gorges étroites que franchit le fleuve, on a à gauche la Pæonie, le district de Doberus, et à droite toute la région du Rhodope et de l'Hæmus[1]. En deçà du Strymon, sur le bord même du fleuve, est la ville de Scotusse; celle d'Aréthuse est riveraine du lac Bolbé. On comprend toutes les populations riveraines de ce lac sous la dénomination générale de *Mygdons*. L'Axius n'est donc pas le seul fleuve qui prenne sa source en Pæonie, le Strymon en vient également : il commence chez les Agrianes, traverse le territoire des Mædes et des Sintes et forme dans sa partie inférieure la séparation entre les Bisaltes et les Odomantes. (*Exc. Vatic.*)

40. Le Strymon prend sa source chez les Agrianes, montagnards du Rhodope. (*Epit.*)

41. Les Pæoniens sont, pour certains auteurs, une simple colonie Phrygienne, et, pour d'autres, la souche même de cette grande nation. Mais alors ces derniers reculent

1. C'est ainsi que Müller propose de rétablir la phrase.

les limites de la Pæonie jusqu'à la Pélagonie et à la Piérie; ils ajoutent que la Pélagonie s'appelait primitivement *Orestie*[1], qu'Asteropæus, l'un des chefs que la Pæonie envoya au secours d'Ilion, nous est donné, non sans vraisemblance, pour un fils de Pélégon et que les Pæoniens eux-mêmes sont quelquefois désignés sous le nom de Pélagons. (*Exc. Vatic.*)

42. Astéropée, qu'Homère nous donne comme fils de Pélégon, passe dans l'histoire pour un prince originaire de la Pæonie en Macédoine; et c'est là, sans nul doute, ce qui l'aura fait qualifier par Homère de *fils de Pélégon*, les Pæoniens ayant eux-mêmes porté primitivement le nom de *Pélagons*. (*Epit.*)

43. Par la même raison qu'ils appellent *titanisme* le chant sacré des Thraces, et cela, d'après l'invocation ou refrain de leurs pæans, les Grecs ont quelquefois appelé *Titans* les Pæoniens. (*Exc. Vatic.*)

44. Les Pæoniens paraissent avoir occupé de tout temps une grande partie des pays qui composent la Macédoine actuelle; c'est ainsi qu'on les voit très-anciennement assiéger Périnthe et dominer sur toute la Crestonie, sur toute la Mygdonide et sur le territoire des Agrianes jusqu'au mont Pangée. Au-dessus du golfe Strymonique, au-dessus de la côte comprise entre la ville de Galepsus et l'embouchure du Nestus, se trouvent la ville et le territoire de Philippes. Cette ville, appelée primitivement Crénides, ne fut longtemps qu'une localité sans importance; mais elle s'est considérablement accrue depuis la défaite de Brutus et de Cassius. (*Ibid.*)

45. La ville actuelle de Philippes a commencé par s'appeler *Crénides*. (*Epit.*)

1. Müller fait remarquer qu'on ne trouve trace nulle part de ce prétendu nom primitif de la Pélagonie, mais il nous semble que, dans la description du cours de l'Erigon, laquelle se trouve dans le 23e fragment, le pays des Orestes ne peut être autre que la Pélagonie; et le présent passage prouve que nous avons eu raison d'insérer le nom des *Deuriopes* plutôt que celui des *Pélagons* devant l'épithète de Τριχλάρων, très-bien expliquée d'ailleurs par Müller.

46. En face de cette partie de la côte sont les deux îles de Lemnos et de Thasos. Franchissons le canal de Thasos, au delà nous trouvons Abdère avec tous les souvenirs mythologiques que ce nom réveille. C'était ici notamment que résidait Diomède, le roi des Thraces-Bistons. Quant au Nestus, son lit ne suffit pas toujours à le contenir, il déborde parfois et couvre tout le pays de ses eaux. La première ville après Abdère est Dicée, qui se trouve bâtie au fond d'un golfe [1]. Un port en dépend et juste au-dessus règne le lac Bistonis, qui peut bien avoir deux cents stades de circuit. Comme la plaine est ici complétement basse et que son niveau est même inférieur à celui de la mer, on a prétendu qu'Hercule, dans son expédition pour enlever les chevaux de Diomède, avait craint d'être écrasé par la cavalerie de l'ennemi, qu'il avait alors creusé un fossé depuis la côte et procuré l'irruption dans la plaine des eaux de la mer, et qu'il avait ainsi assuré sa victoire. L'emplacement du palais de Diomède se reconnaît aujourd'hui encore et le nom moderne de *Cartera-comé* en rappelle la forte et inexpugnable assiette. Au delà du lac Bistonis, qui coupe ici et interrompt la côte, se succèdent les villes cicones de Xanthée, de Maronée et d'Ismarus. Cette dernière, appelée actuellement Ismara, est tout près de Maronée, tout près aussi de l'ouverture du lac Ismaris, lequel se décharge à la mer par un cours d'eau appelé.... [2]. Thasioncéphales est une petite localité située à peu près sur le même point. Au-dessus de cette partie de la côte habitent les Sapéens. (*Exc. Vatic.*)

47. Topira se trouve dans le voisinage d'Abdère et de Maronée. (*Ibid.*)

48. Les Sinti, anciens habitants de l'île de Lemnos, étaient Thraces d'origine, de là vient que leur nom dans Homère a la forme *Sinties*.

« Des Sinties me recueillent.... » (*Epit.*)

1. κόλπῳ au lieu de Ἰωλκῷ, correction de Schneidewin. — 2. Le ms. donne ἡδυ, puis vient la place de 3 ou 4 lettres qui ont été rongées, enfin on lit γιον et d'une autre main au-dessus γειον. Je dirai comme M. Müller : « *Quid lateat nescio.* »

49. Passé le Nestus, à l'E., on rencontre la ville d'Abdère, ainsi nommée en mémoire du héros Abderos, qui périt dévoré par les chevaux de Diomède. Vient ensuite la ville de Dicée, située non loin d'Abdère et juste au-dessous du grand lac Bistonis, puis celle de Maronée. (*Epit.*)

50. La Thrace comprend en tout vingt-deux peuples et peut encore, malgré son extrême épuisement, mettre sur pied une force de 15,000 cavaliers et de 200,000 fantassins. A Maronée succèdent la ville d'Orthagorie, l'âpre côte de Serrium, la petite place de Tempyra, qui dépend de l'île de Samothrace, et le Fossé [de Salé][1], juste en face de Samothrace et d'Imbros, cette dernière île étant située, comme on sait, près de Samothrace, deux fois plus près que Thasos. Du fossé de Salé part la plaine de Doriscus dont se servit Xerxès pour faire le dénombrement de son armée. Puis vient l'Hèbre avec Cypsèles, à [2]20 stades[2] en amont de l'embouchure. La limite de la Macédoine, suivant Strabon, arrivait jusque-là, quand elle fut conquise par les Romains une première fois sur Persée et plus tard sur le faux Philippe. Paul-Emile, vainqueur et maître de Persée, réunit l'Epire à la Macédoine et partagea le tout en quatre districts, celui d'Amphipolis, celui de Thessalonique, celui de Pella et celui de Pélagonie. Les peuples qui bordent l'Hèbre sont les Corpiles, les Brènes en amont des Corpiles, et finalement les Besses, car on ne peut remonter le fleuve plus loin. Tous ces peuples sont adonnés au brigandage, mais surtout les Besses, que Strabon donne pour voisins aux Odryses et aux Sapéens. Bizyé, qui suit, servit autrefois de résidence aux rois des Astes. Sous le nom d'*Odryses*, certains auteurs comprennent l'ensemble des peuples qui habitent au-dessus du littoral entre l'Hèbre et Cypsèles d'une part et Odessus de l'autre; telle était, suivant eux,

1. Καὶ Σάλη χαράκωμα, au lieu de ἄλλο χαράκωμα, conjecture de Müller fondée sur la mention que fait Hérodote sur cette côte d'une ville nommée *Salé*. Cf. Meineke, *Vindic. Strabon.*, p. 95. — 2. Müller propose de lire ici σʹ (200) au lieu de ρʹ.

l'étendue des Etats d'Amadocus, de Kersoblepte, de Bérisade, de Seuthès et de Cotys. (*Exc. Vatic.*)

51. Le fleuve de Thrace appelé aujourd'hui *Rhegina* est l'ancien Erginos[1]. (*Exc. Palat.*)

52. Iasion et Dardanus étaient deux frères habitant l'île de Samothrace; mais, Iasion ayant été frappé de la foudre pour avoir offensé Cérès, Dardanus quitta l'île, vint fonder au pied de l'Ida la ville de Dardanie et fit connaître aux Troyens les mystères de la Samothrace. Strabon ajoute qu'avant de s'appeler *Samothrace* l'île s'était appelée simplement *Samos*. (*Ibid.*)

53. Maint auteur affirme que les dieux adorés dans l'île de Samothrace n'étaient autres que les Cabires, sans pouvoir cependant rien nous dire de positif sur les Cabires eux-mêmes, non plus que sur les Cyrbantes et sur les Corybantes, non plus que sur les Curètes et les Dactyles Idéens. (*Exc. Vatic.*)

54. A l'entrée de l'Hèbre, lequel débouche à la mer par deux bras, et déjà dans le golfe Mélas, s'élève la ville d'Ænos, colonie de Mitylène et de Cumes, et plus anciennement d'Alopéconnèse; puis vient le cap Sarpédon, suivi à son tour de la Chersonnèse de Thrace, laquelle se trouve former à la fois la Propontide, le golfe Mélas et l'Hellespont. La Chersonnèse s'avance effectivement dans la direction de l'Euronotus (autrement dit au S.-S.-E.)[2] assez loin pour que la côte d'Europe ne soit plus séparée de la côte d'Asie, entre Sestos et Abydos, que par un étroit canal de sept stades, et, dans ce long parcours, elle est bordée, à gauche, par la Propontide, et à droite, par le golfe Mélas. Hérodote et Eudoxe pensent que ce golfe a emprunté son nom d'un simple ruisseau, le Mélas, l'un des cours d'eau qui s'y jettent, et le même qui, au dire d'Hé-

1. Tafel dans son mém. sur Constantin Porphyrogénète (p. XXVIII) maintient comme bonne la double leçon du ms. *Rhiginia* et *Erigon*. — 2. « Pro εὐρόνοτον, λιβόνοτον conj. Meineke, recte si ad nostras tabulas geographicas res exigenda esset, sed aliter statuisse Strabonem ex Ptolemæi tabulis intelligitur, in quibus Chersonesus πρὸς εὐρόνοτον spectat. » *Note de Müller*. — Cf. Meineke, *Vindic. Strab.*, p. 96.

rodote, ne put suffire à étancher la soif de l'armée de Xerxès. La Chersonnèse est fermée par un isthme de quarante stades, dont la ville de Lysimachie, ainsi nommée du roi, son fondateur, occupe le centre. A l'une des extrémités de l'isthme sur le golfe Mélas est Cardie, la plus grande des villes de la Chersonnèse, colonie de Milet et de Clazomènes, accrue plus tard de colons athéniens. A l'autre extrémité, sur la Propontide, est la ville de Pactyé. Puis à Cardie succèdent Drabus et Limnæ, suivies d'Alopéconnèse, qui est la vraie limite du golfe Mélas. Vient ensuite le grand promontoire de Mazusie[1] et, au fond d'un golfe, Elæûs, avec le *Protesilæum* qui se trouve à quarante stades du cap Sigée en Troade, et qui est à peu de chose près le point le plus méridional de la Chersonnèse : la distance jusque-là, depuis Cardie, est d'un peu plus de 400 stades. Quant au reste du périple jusqu'à l'autre extrémité de l'isthme, il représente une distance un peu plus forte. (*Exc. Vatic.*)

55. La Chersonnèse de Thrace forme trois mers : au N. la Propontide, au levant l'Hellespont et au midi le golfe Mélas, qui reçoit un cours d'eau appelé également le Mélas. (*Epit.*)

56. L'isthme de la Chersonnèse renferme trois villes : 1° Cardie, sur le golfe Mélas; 2° Pactyé, sur la Propontide; 3° Lysimachie, dans l'intérieur. Sa longueur est de 40 stades. (*Ibid.*)

57. Le nom de ville Elæûs est masculin; celui de Trapezûs l'est peut-être bien aussi. (*Exc. Palat.*)

58. En continuant au delà d'Elæûs le périple de la Chersonnèse, on ne tarde pas à atteindre l'entrée de la Propontide, autrement dit le canal étroit où l'on fait généralement commencer l'Hellespont. Et une fois dans ce canal, on remarque un premier cap appelé par les uns *Cynossema* (*le tombeau de la chienne*) et par les autres *Hécabes-*

1. Meineke croit que la vraie forme de ce nom se lit dans Ptolémée et est *Mastusie*, Μαστουσία. Voy. *Vind. Strab.*, p. 96.

sema (*le tombeau d'Hécube*), parce qu'on n'a en effet qu'à le doubler pour apercevoir sur la côte le tombeau de cette princesse ; puis viennent Madytos, la pointe Sestiade, juste en face de laquelle fut établi le pont de Xerxès, et enfin Sestos même. D'Elæûs au *Zeugma* ou Pont de Xerxès, on compte 170 stades ; on en compte 80 de Sestos à Ægospotami[1], petite ville, aujourd'hui ruinée, où tomba, dit-on, le fameux aérolithe durant les guerres médiques. Suivent Callipolis, qu'un trajet de quarante stades seulement sépare de Lampsaque et de la côte d'Asie, Crithoté, petite ville en ruines, Pactyé, Macrontichos, Leucé-acté, Hiéron-oros, Périnthe, colonie de Samos, et Sélybrie. Au-dessus de cette partie de la côte, dans l'intérieur, les points remarquables sont Silta et le Hiéron-oros, objet de vénération dans tout le pays, dont il est en quelque sorte la citadelle ou l'*Acropole*. De ses flancs découlent des ruisseaux d'asphalte, qui se déchargent dans la mer sur le point de la côte le plus rapproché de l'île de Proconnèse, laquelle n'est plus là qu'à 120 stades du continent. Cette île, comme on sait, possède de riches carrières de marbre blanc, très-utilement exploitées. A Sélybrie succèdent encore les fleuves Athyras et [Ba]thynias ; puis vient Byzance elle-même et le reste de la côte jusqu'aux Roches Cyanées. (*Exc. Vatic.*)

59. De Périnthe à Byzance, il y a 630 stades. Artémidore, lui, compte 3,100 stades depuis l'Hèbre et Cypsèles jusqu'à Byzance, ou plus exactement jusqu'aux Roches Cyanées. En tout, depuis Apollonie sur le golfe Ionien, jusqu'à Byzance, la longueur est de 7,320 stades. Polybe compte 180 stades de plus, par la raison qu'il fait le mille romain de huit stades et un tiers. Quant à Démétrius de Scepsis, dans son commentaire sur le *Dénombrement de l'armée troyenne*, il ne compte que 600 stades pour la distance de Périnthe à Byzance, tout

1. Suivant Müller, le mot διακόσιοι qu'on lit ici dans toutes les éditions devant ὀγδοήκοντα, provient de la répétition fautive de la dernière lettre du mot ποταμούς (σ', 200).

comme pour la distance de Périnthe à Parium. Le même auteur donne à la Propontide 1400 stades de longueur et 500 stades de largeur, et à l'Hellespont 7 stades de largeur dans sa partie la plus étroite avec 400 stades de longueur. (*Ibid.*)

60. Les auteurs ne s'accordent pas tous sur l'étendue à donner à l'Hellespont; Strabon constate même à cet égard une grande diversité d'opinions. Les uns, par exemple, comprennent sous ce nom la totalité de la Propontide, les autres une partie seulement, la partie en deçà de Périnthe. D'autres font empiéter l'Hellespont même sur la Mer Extérieure, sur les parages de la mer Egée et du golfe Mélas, et encore ne le font-ils pas tous de la même façon, car les uns ne retranchent de la Mer Extérieure que ce qui s'étend du promontoire Sigée à Lampsaque et à Cyzique, Parium ou Priape, tandis que les autres en détachent encore tout l'intervalle du promontoire Sigée au cap Sigrium, sur la côte de Lesbos. Enfin, certains auteurs n'hésitent pas à prolonger l'Hellespont jusqu'à la mer de Myrtos, se fondant sur ce que dit Pindare dans ses *Hymnes*, que le vaisseau qui ramenait Hercule de Troie dut, en traversant le canal qui porte le nom de la vierge Hellé, et au moment d'entrer dans la mer de Myrtos, reculer devant le souffle contraire du zéphyre et rétrograder sur Cos. On invoque de même l'autorité d'Homère pour établir qu'il faut étendre le nom d'Hellespont à toute la mer Egée jusqu'au golfe Thermæen et aux parages de la Thessalie et de la Macédoine. Homère, en effet, a dit[1] :

« Et demain, dès l'aurore, pour peu que tu le veuilles, pour « peu que le cœur t'en dise, tu verras mes vaisseaux impatients « flotter vers les eaux poissonneuses de l'Hellespont. »

Et le passage suivant n'est pas moins explicite :

1. *Iliade*, IX, 360.

« (Piros), l'Imbraside, qui était venu d'Ænos[1], »

car Piros commandait aux Thraces

« Que de ses flots rapides enserre l'Hellespont, »

ce qui revient à dire, ce semble, que tous ceux qui suivent se trouvent en dehors de l'Hellespont. Or, Ænos est située dans l'ancienne Apsynthide (la même contrée qu'on appelle aujourd'hui la Corpilique) et ce qui lui fait suite au couchant est la côte des Cicones. (*Ibid.*)

61. *Tétrachorites :* les Besses par exemple, dans le septième livre de Strabon. On les trouve aussi qualifiés de *tétracomes*. (Etienne de Byzance au mot τετραχωρῖται.)

62. Car [Strabon] dans le septième livre de sa géographie, nous dit avoir connu Posidonius, le philosophe stoïcien [dont nous avons souvent parlé], comme d'un ami, d'un familier de Scipion, le vainqueur de Carthage. (*Athénée*, l. XIV, p. 657, f.)

1. *Iliade*, IV, 520.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE VIII.

Dans son huitième livre, lequel est encore consacré à la géographie de l'Europe, Strabon achève de décrire la Macédoine, puis il passe à la description générale de la Grèce. En raison de l'extrême célébrité de cette contrée, il y insiste davantage, s'attachant à éclaircir et à préciser tout ce qui a été dit de vague et d'inexact sur les différentes villes de la Grèce par les poëtes et les historiens, notamment par Homère dans le *Catalogue des vaisseaux* et dans maint autre endroit de ses poëmes.

CHAPITRE PREMIER.

Après avoir parcouru toute la portion occidentale de l'Europe comprise entre la mer Intérieure et la mer Extérieure, et passé en revue les différents peuples barbares qui s'y trouvent répandus jusqu'au Tanaïs, nous avons, dès le livre précédent, en décrivant la Macédoine[1], décrit une petite portion de la Grèce : poursuivons maintenant et complétons le tableau géographique de cette contrée. Depuis Homère, qui, le premier, l'a essayé, plus d'un auteur a entrepris de décrire la Grèce : les uns ont composé, sous les noms de *portulans*, de *périples*, d'*itinéraires* et autres semblables, des descriptions particulières dans lesquelles la Grèce se trouvait comprise ; les autres

1. Il nous a semblé qu'en lisant, comme avait fait Casaubon, τὴν Μακεδονίαν au lieu de τῆς Μακεδονίας, on obtenait un sens très-satisfaisant; Meineke a mieux aimé éliminer ces deux mots.

ont, en exposant l'histoire générale, consacré quelques chapitres à la topographie des continents : c'est ce qu'ont fait, par exemple, Ephore et Polybe; d'autres enfin, comme Posidonius et Hipparque, ont trouvé moyen, dans des traités de physique et de mathématique, de dire aussi quelque chose de la géographie de cette contrée. Mais s'il est facile, aujourd'hui encore, de vérifier ce que ces différents auteurs ont pu écrire de la Grèce, il n'en est pas de même des descriptions d'Homère; celles-ci ont besoin d'être soumises à un véritable examen critique, car ce sont les descriptions d'un poëte, et, d'autre part, ce qu'elles nous représentent n'est pas l'état actuel du pays, mais bien l'état ancien, dont le temps n'a pour ainsi dire pas laissé subsister de trace. Essayons pourtant cet examen dans la mesure de nos forces, et, pour cela, reprenons du point où nous nous sommes arrêté. Du côté de l'O. et du N., on se le rappelle, nous n'avons pas poussé notre description au delà de l'Epire et de l'Illyrie, et, du côté de l'E., en décrivant la Macédoine, nous n'avons pas dépassé Byzance. Or, après les Epirotes et les Illyriens, les premiers peuples que la Grèce nous offre sont les Acarnanes, les Ætoliens et les Locriens Ozoles, auxquels il faut ajouter les Phocéens et les Béotiens. Puis, en face de la Béotie, dont le sépare une courte traversée, s'étend le Péloponnèse, qui achève de déterminer le golfe de Corinthe, et qui, en donnant à celui-ci la figure qu'il a, en reçoit lui-même une configuration particulière. Enfin à la Macédoine succèdent, outre la Thessalie qui se prolonge jusqu'à la frontière des Maliéens, les différents pays situés au delà comme en deçà de l'isthme.

2. La Grèce compte donc un grand nombre de peuples distincts[1]; mais ceux-ci se réduisent par le fait à quatre nations principales, correspondant aux quatre dialectes grecs. Encore pouvons-nous dire que le dialecte ionien se

1. Nous avons traduit d'après la restitution de Müller Ἐπιδιῃρημέν[α μὲν] οὖν πολλὰ ἔθνη, etc., qui nous a paru en somme la plus satisfaisante de toutes celles qui ont été proposées.

confond avec l'ancien dialecte attique, et le dorien avec l'æolien : en effet, à l'origine, les habitants de l'Attique ne portaient pas d'autre nom que celui d'*Ioniens*, et ce sont eux qui, en colonisant l'Asie, y ont introduit ce qu'on appelle aujourd'hui encore *la langue ionienne*. D'autre part, à l'exception des Athéniens, des Mégariens et des Doriens du Parnasse, tous les peuples établis en dehors de l'isthme sont actuellement encore compris sous la dénomination générale d'*Æoliens*, et, s'il n'en est pas de même des Doriens proprement dits, de ce petit peuple confiné dans le canton le plus âpre de la Grèce, c'est qu'apparemment l'isolement aura altéré son langage et ses mœurs, et, en effaçant son affinité primitive, lui aura donné tous les caractères d'une race à part. C'est là aussi ce qui est arrivé aux Athéniens : comme ils habitaient une contrée dont le sol était âpre et maigre, ils restèrent à l'abri de toute dévastation[1], et l'on regarda comme autochthone[2] un peuple qu'on voyait occuper toujours les mêmes lieux sans qu'aucun ennemi cherchât à les en expulser ni parût même les leur envier; par suite de la même cause, leur idiome et leurs mœurs[3] s'altérèrent peu à peu, et ils en vinrent ainsi, en dépit de leur petit nombre, à former une nation à part. La race æolienne, on le voit, fut de tout temps prédominante en dehors de l'isthme. Au dedans de l'isthme, elle l'était également à l'origine; mais, plus tard, d'autres peuples s'y mêlèrent à elle : les Ioniens vinrent de l'Attique occuper l'Ægialée, et les Doriens, amenés par les Héraclides, fondèrent Mégare et une bonne partie des villes du Péloponnèse. Toutefois, comme les Ioniens ne tardèrent pas à être renvoyés par les Achéens, peuple de race æolienne, il ne resta plus dans le Péloponnèse que des Æoliens et des

1. Nous lisons, avec Meineke, ἀπορθήτους μεῖναι au lieu de μὲν εἶναι (voy. *Vind. Strabon.*, p. 98). — 2. Nous omettons à dessein les mots φησὶν ὁ Θουκυδίδης, toujours d'après l'autorité de Meineke, qui a écrit dans ses *Vindiciæ Strab.*, p. 97 : « Vereor ne hæc verba ex margine illata sint, præsertim « cum ne dicat quidem Thucydides (l. I, c. 2) id cujus causa advocatur. » — 3. Nous avons adopté aussi le changement proposé par Meineke de ἑτεροεθνοῦς en ἑτεροεθνοῦς (voy. *ibid.*, p. 97).

Doriens en présence. Naturellement, les peuples qui s'étaient trouvés avoir moins de contact avec les Doriens (et tel avait été le cas non seulement des Arcadiens, qui, retranchés dans leurs montagnes, étaient restés en dehors du partage des Héraclides, mais des Eléens également qui, protégés par leur caractère sacré, avaient continué à mener au sein de la paix une existence à part, et qui, d'ailleurs, à titre d'Æoliens, avaient, lors du retour des Héraclides, reçu au milieu d'eux Oxylus et ses compagnons), ces peuples, dis-je, conservèrent comme idiome le pur æolien; mais tous les autres se formèrent un langage mixte dans lequel les éléments æoliens dominaient encore plus ou moins, si bien qu'aujourd'hui même, quoique l'*hégémonie* dorienne semble avoir fait prévaloir le Dorien dans tout le Péloponnèse, chaque ville s'y trouve posséder en réalité un dialecte qui lui est propre.

Telle est, dans sa forme la plus générale, la division ethnographique de la Grèce. Reste à en donner la description particulière ; or, pour cela, prenons chaque peuple dans l'ordre où il se présente à nous.

3. Ephore, on le sait, part de l'O. et fait commencer la Grèce à l'Acarnanie, première province, dit-il, qui confine à l'Epire. Trouvant de ce côté le littoral pour lui servir d'échelle comparative de mesure, Ephore avait jugé apparemment ne pouvoir suivre dans ses descriptions topographiques de guide plus sûr que la mer, et c'est pourquoi il y avait pris son point de départ qu'autrement il eût aussi bien pris des frontières de la Macédoine et de la Thessalie. Faisons comme lui et à notre tour accommodons notre description à la nature des lieux en consultant d'abord les indications que nous fournit la mer.

Quand, au sortir des parages de la Sicile, la mer rencontre les côtes de Grèce, elle se répand d'un côté dans le golfe de Corinthe, et de l'autre [dans le golfe Saronique], faisant ainsi du Péloponnèse une grande presqu'île fermée par un isthme étroit. De là, en Grèce, deux masses absolument distinctes : la région en deçà de l'isthme et celle qui

s'étend au-delà [jusqu'aux] Thermopyles, [voire même] jusqu'aux bouches du Pénée, la Thessalie faisant encore partie [de la Grèce]. Ajoutons que cette dernière région est la plus grande des deux[1]. [L'autre, en revanche, a plus d'importance], et, comme telle, a joué un rôle plus brillant : cela est si vrai qu'on pourrait à la rigueur appeler le Péloponnèse l'*Acropole* de la Grèce, [et dire qu'il a exercé en Grèce la même prépondérance que la Grèce à son tour a exercée en Europe]. Cette prépondérance, la Grèce ne l'a pas due seulement à la puissance et à la gloire de ses peuples, mais la disposition des lieux l'impliquait déjà nécessairement, tant par la multitude de golfes et de caps qui découpent ses côtes que par cette circonstance si caractéristique de grandes presqu'îles se succédant et s'emboîtant pour ainsi dire l'une dans l'autre. La première de ces presqu'îles, laquelle n'est autre que le Péloponnèse, est fermée par un isthme large de 40 stades ; quant à la seconde, qui se trouve par le fait comprendre la première, elle a pour isthme l'espace compris entre Pagæ, ville de la Mégaride, et Nisée, port ou arsenal de Mégare, espace représentant un trajet de 120 stades d'une mer à l'autre. La troisième presqu'île, qui contient à son tour la précédente, a pour isthme l'espace compris entre le golfe Crissæen et les Thermopyles : pour se représenter cet isthme, on n'a qu'à concevoir une ligne droite de 550[2] stades environ, interceptant [l'Attique et][3] la Béotie tout entière et coupant obliquement la Phocide et la Locride Epicnémidienne. Une quatrième presqu'île a pour isthme cette autre ligne, de 800 stades environ, qui, partant du golfe Ambracique, coupe l'Œta et la Trachinie et aboutit au golfe Maliaque et aux Thermopyles. Enfin un

1. Voy. ce que dit Müller dans son *Index Var. lect.*, p. 989, col 1, l. 14-38. Nous avons traduit tout ce passage si altéré d'après ses excellentes restitutions. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 98. — 2. Au lieu de 508, nombre donné par toutes les éditions, mais qui, ainsi que Groskurd l'a fait remarquer, ne comporte pas l'addition du mot ὅσον, Müller croit que Strabon avait écrit φν' (550). — 3. On lit (l. IX, c. I, § 1) Τρίτη δὲ (χερρόνησος) ἡ πρὸς ταύτῃ προςλαμβάνουσα τὴν Ἀττικὴν καὶ τὴν Βοιωτίαν.... Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 98-99.

isthme de plus de 1000 stades, partant aussi du golfe Ambracique et traversant la Thessalie et la Macédoine pour aboutir au fond du golfe Thermæen, [détermine une cinquième et dernière presqu'île].

La succession de ces diverses presqu'îles indique, on le voit, le meilleur ordre à suivre dans la description de la Grèce, et, comme la plus petite est en même temps la plus célèbre de toutes, c'est par elle naturellement qu'il nous faut commencer.

CHAPITRE II.

Le Péloponnèse a la forme d'une feuille de platane et la même étendue, ou peu s'en faut, en longueur qu'en largeur, c'est-à-dire 1400 stades environ, à prendre pour sa longueur une ligne qui irait de l'O. à l'E. depuis le cap Chélonatas, par Olympie et la Mégalopolitide, jusqu'à l'isthme, et pour sa largeur une autre ligne qui irait du S. au N. depuis Malées jusqu'à Ægium en traversant toute l'Arcadie. De circuit, Polybe donne au Péloponnèse 4000 stades, et Artémidore 4400 ; mais l'un et l'autre font abstraction de ses divers golfes ou enfoncements. En réalité, et quand on tient compte de toutes les sinuosités de la côte, le circuit de la presqu'île est de 5600 stades et plus. Quant à l'isthme, sa longueur mesurée, avons-nous dit, d'après le *diolcos* ou sillon servant au traînage des embarcations, est de 40 stades.

2. L'Elide et la Messénie forment, non-seulement le côté occidental de la presqu'île dans la portion de leur territoire qui borde la mer de Sicile, mais une bonne partie aussi des deux côtés adjacents, car l'Elide décrit un coude au N. et se prolonge dans cette direction jusqu'à l'entrée du golfe de Corinthe, autrement dit jusqu'au cap Araxus, lequel fait face à l'Acarnanie et aux îles circonvoisines, telles que Zacynthe, Céphallénie, Ithaque et le groupe des Echinades (Dulichium compris), tandis que la

Messénie, tournée comme elle est principalement au midi, s'étend le long de la mer Libyque jusqu'aux îles Thyrides, proches voisines du cap Ténare. L'Achaïe qui succède à l'Elide continue le côté septentrional du Péloponnèse et borde le golfe de Corinthe jusqu'à la frontière de la Sicyonie, puis vient Sicyone, et, après Sicyone, Corinthe, dont le territoire atteint, en se prolongeant, l'isthme même. A la Messénie, d'autre part, succèdent la Laconie, d'abord, puis l'Argolide qui, elle aussi, va se terminer à l'isthme.

Cette première section du littoral de la Grèce nous offre plusieurs grands golfes : 1° le golfe de Messénie; 2° celui de Laconie; 3° celui d'Argolide; 4° celui d'Hermione; 5° le golfe Saronique, appelé quelquefois aussi *golfe de Salamine*. De ces golfes, les uns sont formés par la mer de Libye, les autres le sont par la mer de Crète et cette espèce de bassin qu'on nomme la *mer de Myrtos*. Certains auteurs, du reste, donnent au golfe Saronique lui-même le nom de *mer*, ou tout au moins de *bras de mer*.

Quant au centre du Péloponnèse, c'est l'Arcadie qui l'occupe, laquelle se trouve naturellement toucher et confiner aux différents pays que nous venons d'énumérer.

3. L'entrée du golfe de Corinthe est marquée, d'un côté, par les bouches de l'Evénus, si ce n'est même, comme le prétendent certains auteurs, par les bouches de l'Achéloüs, fleuve qui sépare l'Acarnanie de l'Ætolie, et, de l'autre côté, par le cap Araxus; car, si les deux rivages opposés arrivent à se réunir presque et à se confondre à la hauteur de Rhium et d'Antirrhium, la traversée de l'un à l'autre n'étant plus là que de 5 stades environ, c'est ici à la hauteur du cap Araxus qu'ils commencent à se rapprocher d'une manière sensible. Rhium est une pointe très-basse, qui se détache de la côte d'Achaïe entre Patræ et Ægium, et qui se recourbe en dedans à la façon d'une lame de faux, ce qui l'a fait quelquefois appeler du nom de *Drepanum*. Ajoutons qu'il s'y trouve un temple de Neptune. Quant à la pointe d'Antirrhium, elle marque la séparation de l'Ætolie et de la Locride, et supporte une ville

nommée Rhium Molycrium. A partir de là, les deux rivages s'écartent de nouveau l'un de l'autre, assez même pour former un second golfe, dit de *Crissa*, lequel se termine à la côte occidentale de la Béotie et de la Mégaride.

Le périmètre du golfe de Corinthe, mesuré depuis l'Evénus jusqu'au cap Araxus, est de 2230 stades; en le mesurant depuis l'Achéloüs, on aurait à compter en plus à peu près 100 stades. Quoi qu'il en soit, de l'Achéloüs à l'Evénus et de l'Evénus au cap Antirrhium, c'est l'Ætolie seule[1] qui le borde; puis le reste de la côte jusqu'à l'isthme est occupé par la Phocide, [la Locride], la Béotie et la Mégaride et mesure en tout 1118 stades. Du cap Antirrhium à l'isthme, [le golfe, avons-nous dit, porte le nom de *golfe de Crissa:* ajoutons qu'on distingue encore[2]] sous le nom de *mer Alcyonide* la portion du dit golfe [qui commence au port de Créüse]. De l'isthme enfin jusqu'au cap Araxus la distance est de [1030 stades][3].

Nous venons de décrire d'une manière générale l'aspect, l'étendue et la situation, non-seulement du Péloponnèse, mais encore de la côte qui lui correspond de l'autre côté du détroit jusqu'à l'isthme, ainsi que du golfe qui se trouve compris entre deux; passons maintenant à la description particulière de la presqu'île en commençant par l'Elide.

CHAPITRE III.

Le nom d'Elide s'étend aujourd'hui à toute la portion du littoral qui va de l'Achaïe à la Messénie en remontant dans l'intérieur jusqu'aux cantons arcadiens du Pholoé, de l'Azanie et de la Parrhasie. Primitivement divisé en plusieurs Etats, ce pays avait fini par n'en plus former que deux, le royaume des Epéens et celui de Nestor, fils de

1. Les mots Ἀκαρνᾶνές εἰσιν nous ont paru, comme à Müller, devoir être éliminés. — 2. Lacune suppléée par Groskurd et Kramer. — 3. τριάκοντα ἐπὶ τοῖς [χιλίοις], lacune suppléée par Coray d'après une conjecture de Casaubon.

Nélée : c'est encore Homère qui nous l'apprend en désignant, comme il fait, sous le nom d'*Elis*[1] les possessions Epéennes,

« Le long des côtes de la divine Elis où dominent les « Epéens[2] »,

et sous le nom de *Pylos*, *de Pylos sur l'Alphée*, les possessions de Nestor,

« L'Alphée qui de son large cours sillonne la terre des Py- « liens[3] ».

Homère mentionne bien ailleurs *Pylos* en tant que ville,

« Ils atteignent alors Pylos, la ville de Nélée aux belles et « fortes murailles[4] »,

mais ce n'est assurément pas de la *ville* qu'il parle, quand il dit que Pylos était traversé ou baigné par l'Alphée, car la ville est située sur un autre fleuve appelé par les uns Pamisus, et par les autres Amathus (d'où est venue apparemment l'épithète d'*Emathoeis* jointe parfois au nom de Pylos), et il est de fait que l'Alphée n'arrosait que la Pylie ou campagne pylienne.

2. Quant à la ville actuelle d'Elis, elle n'existait pas encore au temps d'Homère : toute la population du pays vivait disséminée dans des bourgs, et c'est le pays même qui, en raison de sa nature, portait le nom de *Calé-Elis* : le sol y est, en effet, presque partout très-bas, notamment dans la portion la plus fertile. Ce n'est que bien longtemps après, et postérieurement aux guerres médiques, que plusieurs de ces bourgs ou dêmes se réunirent et formèrent la ville actuelle d'Elis. A peu d'exceptions près, du reste, il en est de même pour les autres localités du Péloponnèse mentionnées par Homère, elles doivent être considérées, non comme des villes, mais comme des ensembles de cantons, de districts, composés chacun de plu-

1. Nous avons lu [illegible] au lieu de [illegible] d'après la correction de Coray. — 2. *Odyssée*, XV, 298. — 3. *Iliade*, V, 545. — 4. *Odyssée*, III, 4.

sieurs dèmes, qui, en se réunissant plus tard, formèrent les différentes villes que nous connaissons : Mantinée, par exemple, qui fut fondée en Arcadie par les Argiens, le fut par suite de la réunion de cinq dèmes ; Tégée se forma de la réunion de neuf dèmes, Hérée de la réunion d'un même nombre de dèmes opérée par les soins de Cléombrote ou de Cléonyme ; sept ou huit dèmes réunis formèrent aussi la ville d'*Ægium*, sept dèmes la ville de Patræ, huit dèmes la ville de Dymé. Or, c'est là ce qui était arrivé à Elis ; cette ville située aujourd'hui sur le fleuve Pénée, lequel y passe près du Gymnase, s'était formée de la réunion de [huit] dèmes circonvoisins, auxquels s'ajouta plus tard le dème des Agriades [1], mais, [comme nous l'avons dit plus haut,] quand cette réunion eut lieu, les possessions de Nestor avaient passé depuis bien longtemps déjà sous la domination des Eléens.

3. Les possessions de Nestor comprenaient : 1° la Pisatide avec Olympie ; 2° la Triphylie ; 3° la Cauconie. La Triphylie doit son nom à cette circonstance qu'elle fut naguère le théâtre de la fusion ou réunion de trois peuples (τρία φῦλα), de trois races distinctes, à savoir les Epéens, habitants primitifs, les Minyens, colonie étrangère, et les Eléens, conquérants du pays. A la place des Minyens, cependant, certains auteurs nomment les Arcadiens, qui ont effectivement à différentes reprises élevé des prétentions sur la Triphylie, ce qui a même fait appeler quelquefois le Pylos de Triphylie du nom de *Pylos Arcadique*. Homère, lui, donne à toute cette contrée jusqu'à Messène, le nom de Pylos ni plus ni moins qu'à la ville, mais il nous fournit la preuve en même temps, dans son *Catalogue* ou *Dénombrement des vaisseaux*, par les noms de chefs et de localités qu'il indique, que la Cœlé-Elide était restée en dehors des possessions de Nestor. Si je rapproche ainsi l'état actuel du pays de la description qu'en a donnée

1. Nous avons traduit d'après la correction proposée par Müller, μία δὲ ταύταις (sc. *prioribus octo*) προσεκτίσθησαν αἱ Ἀγριάδες. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 99-100.

Homère, c'est qu'il y a là, je le répète, pour le géographe une sorte de contrôle rendu indispensable et par l'autorité du poète et par l'étroit commerce que nous entretenons tous avec lui dès notre enfance, chacun de nous ne croyant avoir bien traité le sujet qui l'occupe que s'il n'a choqué en rien cette tradition homérique si universellement accréditée : continuons donc de la sorte, et à la description de l'état actuel des lieux joignons toujours celle qu'en a donnée Homère, puis, dans la mesure de ce qui peut être utile, comparons les deux descriptions.

4. Au N. de l'Elide et à 60 stades seulement de la ville achéenne de Dymé s'avance le cap Araxus. Partons de ce cap, qui marque effectivement le commencement de la côte d'Elide et dirigeons-nous au couchant, nous rencontrons d'abord Cyllène, qui sert de port à la moderne Elis, située à 120 stades dans l'intérieur. C'est évidemment la même Cyllène qu'Homère a entendu désigner lorsqu'il a dit[1]

« Otus le Cyllénien commande les Epéens »,

car il n'eût pas mis à la tête des Epéens un chef originaire du mont Cyllène en Arcadie. Cyllène d'ailleurs est un bourg passablement grand et qui possède l'*Esculape* de Colotès, statue en ivoire d'un admirable travail. Vient ensuite le cap Chélonatas, qui est le point le plus occidental du Péloponnèse. A ce cap, que prolongent encore une petite île et des bas-fonds, et qu'une traversée [de 80 stades au plus][2] sépare de Céphallénie, correspond la limite de la Cœlé-Elide et de la Pisatide, formée aussi en partie par le cours de l'Elise ou Elison.

5. Dans l'intervalle[3] de Cyllène au cap Chélonatas, deux fleuves, le Pénée d'abord, et, après le Pénée, le Selléïs débouchent à la mer. Le Selléïs, le même dont parle Homère, descend du Pholoé et passe près d'une ville du nom d'Ephyre,

1. *Iliade*, XV, 518. — 2. Lacune suppléée par Kramer. — 3. Voyez les excellentes raisons que donne Müller pour maintenir ici le mot μεταξύ contre la correction μετά proposée par le colonel Leake (*Index var. lect.* p. 990, col. 1, l. 13).

qu'il ne faut pas confondre avec ses homonymes de Thesprotie, de Thessalie et de Corinthie. Celle-ci est une quatrième Ephyre, la même ville peut-être sous un autre nom qu'Œnoé, que *Bœnoé*[1] pour mieux dire (car le nom se prononce ainsi d'ordinaire) : tout au moins est-elle sa proche voisine se trouvant sur la route du Lasion[2] à 120 stades d'Elis. Il y a tout lieu de penser que c'est de cette Ephyre qu'Homère parle à propos d'Astyochée, mère de Tlépolème, l'un des Héraclides,

« Il l'avait enlevée d'Ephyra, des bords mêmes du fleuve
« Selléïs[3] »;

car cette partie de l'Elide, on le sait, fut, plus que les cantons dont nous parlions tout à l'heure, le théâtre de la valeur d'Hercule[4] ; et d'ailleurs il n'existe pas de fleuve du nom de Selléïs dans les environs des autres Ephyres. De la même ville aussi provenaient et [la fameuse cuirasse][5] de Mégès,

« Phylée l'avait rapportée naguère d'Ephyra, des bords du
« Selléïs[6] »;

et ces poisons terribles [dont parle le poète à plusieurs reprises. Minerve][7], en effet, dans l'*Odyssée*[8], dit qu'Ulysse est allé à Ephyre

« Chercher le venin homicide dont il a besoin pour y trem-
« per ses flèches; »

c'est aussi ce que disent les prétendants en parlant de Télémaque,

« Peut-être encore veut-il visiter les grasses prairies d'Ephyre,
« et en rapporter le terrible poison qu'il nous destine[9]. »

1. Βοινόα au lieu de Βοιωνώα, correction de Coray. — 2. Voy. la note de Meineke dans ses *Vind. Strab.*, p. 100. — 3. *Iliade*, II, 659. — 4. Nous avons, d'après l'avis de Meineke, transporté ici cette phrase qui se trouve placée dans tous les manuscrits avant le vers d'Homère. Voyez *Vind. Strab.* p. 101. — 5. Lacune suppléée par Coray. — 6. *Iliade*, XV, 531. — 7. Ce nom a été ajouté dans le texte par Meineke. Il en donne la raison dans ses *Vind. Strab.* p. 102. — 8. I, 261. — 9. *Odyssée*, II, 328.

Ce qui explique d'autre part comment Nestor, dans le récit de sa guerre contre les Epéens, ayant à nommer la fille d'Augéas, leur roi, la représente comme une sorcière initiée à la connaissance des poisons :

« C'est moi, dit-il, moi qui le premier renversai de ma lance « un chef ennemi, le vaillant Mulius : il était gendre d'Augéas, « et avait épousé sa fille aînée. Celle-ci connaissait tout ce que « la terre, dans son vaste sein, nourrit de sucs vénéneux[1]. »

6. Apollodore, il est vrai, voulant montrer comment Homère s'y prend d'ordinaire pour distinguer les unes des autres les villes homonymes, a écrit ceci : « De « même que, pour distinguer entre les deux Orchomè- « nes, Homère donne à l'une (celle d'Arcadie) l'épithète « de πολύμηλον, comme qui dirait *riche en troupeaux*, et « à l'autre (celle de Béotie) la dénomination de *Minyenne*; « de même encore qu'il empêche, par le seul rapprochement « de deux noms,

« Entre Samos et Imbros[2] »,

« qu'on ne confonde Samothrace avec Samos d'Ionie, de « même il a su distinguer l'Ephyre de Thesprotie des autres « Ephyres par l'épithète de *lointaine* et par la mention du « Selléïs. » Mais sur ce point là, dirons-nous, et, bien qu'en général il ne fasse que le copier, Apollodore se trouve en désaccord avec Démétrius de Scepsis. Démétrius nie formellement qu'il existe en Thesprotie un fleuve du nom de Selléïs et le seul Selléïs qu'il indique est celui que nous

1. *Iliade*, XI, 738. — Suivent dans le texte cinq lignes [ἔστι δέ..... Ἐφύρας] que nous écartons comme ne pouvant avoir été écrites par Strabon. Meineke l'a reconnu avant nous, bien qu'il n'ait pas osé, nous ne savons par quel scrupule, éliminer le passage. « Ceterum (dit-il dans ses *Vind. Strab.*, « p. 102), totam hanc partem, inde a verbis ἔστι δὲ καὶ usque ad finem, subditi- « ciam arbitror et in marginem rejiciendam. Nonne enim mirum videri debet, « postquam in superioribus quatuor Ephyras fuisse dictum est Eliacam, Thes- « proticam, Corinthiacam, Thessalicam, subito alias emergere Sicyoniam et « Ætolicam, quarum neutram Straboni cognitam fuisse crediderim ; certe si- « lentio eas prætermisit iis locis, ubi vel maxime eas commemorandas fuisse « expectes in enarratione Ætoliæ et Sicyoniæ. » J'ajoute que le passage, s'il est de Strabon, commence par une contradiction évidente, puisqu'il vient de dire qu'il n'y avait pas de fleuve du nom de Selléïs auprès des autres Ephyres. — 2. *Iliade*, XXIV, 78.

avons nommé plus haut, c'est à-dire le Selléïs d'Élide, le Selléïs qui passe près de l'Ephyre d'Élide. L'opinion d'Apollodore sur ce point demande donc à être revisée, tout comme celle qu'il a émise au sujet d'Œchalie, qu'il n'y a qu'une seule des villes de ce nom à qui convienne la qualification homérique de *ville d'Eurytus dit l'Œchalien*. Pour Apollodore[1], cette ville est évidemment l'Œchalie de Thessalie, celle que mentionne Homère dans le vers suivant,

« Et ceux qui habitaient OEchalie, ville d'Eurytus dit l'Œcha
« lien[2] » ;

mais alors, demanderons-nous, quelle est cette Œchalie d'où sortait Thamyris, lorsqu'il fut près de Dorium rencontré par les Muses ?

« Et arrêtant le chantre de la Thrace elles mirent fin pour
« jamais à ses chants[3] ».

De deux choses l'une en effet : ou il s'agit là encore de l'Œchalie de Thessalie et c'est le Scepsien qui a évoqué mal à propos certaine Œchalie d'Arcadie qu'on prétend être la ville actuelle d'*Andanie ;* ou bien celui-ci a eu raison, Homère a réellement désigné comme *ville d'Eurytus* l'Œchalie d'Arcadie, et alors il y avait deux *Œchalies d'Eurytus*, et non pas une seule, comme l'a prétendu Apollodore.

7. Entre l'embouchure du Pénée et celle du Selléïs[4], au pied du mont Scollion[5], s'élevait naguère une ville appelée *Pylos*, mais qui différait évidemment de celle de Nestor, puisqu'on ne peut la rattacher ni au cours de l'Alphée ni à celui du Pamisus, ou de l'*Amathus* pour mieux dire. Quelques auteurs néanmoins veulent, contre la force de l'évidence, revendiquer pour elle l'honneur d'avoir donné

1. Nous avons ici, avec Meineke, écarté le mot οὖν. — 2. *Iliade*, II, 730. — 3. φησὶ γάρ..... Οἰχαλιῆος : glose marginale éliminée par Meineke. — 4. Voy. sur ce passage ce que dit Müller, *Index var. lect.*, p. 990, col. 1, l. 39. — 5. Voy. aussi sur les deux formes *Scollis* et *Scollion* la remarque fort juste du même critique. *Ibid.*, l. 52.

naissance à l'illustre Nestor. L'histoire, on le sait, constate l'existence dans le Péloponnèse de trois villes appelées *Pylos*, on a même fait à ce propos le vers suivant :

« Devant Pylos, il y a Pylos; derrière Pylos, encore Pylos ».

Ces trois villes sont : 1° celle dont nous parlons actuellement ; 2° Pylos le *Lépréatique* dit aussi *Pylos de Triphylie ;* 3° Pylos de Messénie, ou, comme on l'appelle quelquefois, *Pylos Coryphasien.* Or chacune de ces villes a trouvé des garants pour établir qu'elle était le vrai *Pylos Emathoëis*, autrement dit la patrie de Nestor : en général les auteurs modernes, tant les historiens que les poètes, font de Nestor un héros messénien, donnant ainsi la préférence à celui des trois Pylos qui s'est conservé jusqu'à eux. D'autres, plus fidèles à la tradition homérique, soutiennent, conformément aux vers du poète, que la ville de Nestor était celle dont l'Alphée traversait le territoire : et l'on sait que l'Alphée traverse la Pisatide et la Triphylie. Enfin, les habitants de la Cœlé-Elide, mus de la même ambition pour leur Pylos, invoquent en sa faveur, comme autant d'indices certains, le voisinage d'une localité nommée Gérénos et l'existence dans le pays d'un fleuve du nom de Gérôn et d'un autre cours d'eau appelé le Géranios, ne doutant pas que ce ne soit là l'origine de ce nom de *Gérénien* que le poète donne habituellement à Nestor en guise d'épithète. Mais les Messéniens de leur côté se servent du même argument et il faut convenir que dans leur bouche il offre plus de vraisemblance, le nom de leur Gérènes, ville autrefois si peuplée et si florissante, étant, ainsi qu'ils le prétendent, bien autrement connu.

Tel est donc l'état actuel de la Cœlé-Elide.

8. Quant à l'ancienne division dont parle Homère[1], en quatre cantons, sous quatre chefs distincts, il faut convenir qu'elle n'est pas suffisamment claire :

« Ces peuples habitaient Buprase et la divine Elis, tout ce-

1. *Iliade*, II, 615.

« qu'enferment dans leurs territoires et Hyrminé et Myrsine,
« limite extrême de la contrée, et Alisium et la Roche Olénie :
« quatre chefs les commandaient, suivis chacun de dix vais-
« seaux rapides, sur lesquels se pressaient de nombreux
« Epéens ».

Il semblerait en effet, à voir comment Homère applique la dénomination générale d'*Epéens* à la fois aux Buprasiens et aux Eléens, sans plus rappeler que les Buprasiens étaient eux-mêmes des Éléens, que ce n'est point l'Élide même qu'il divise ainsi en quatre parties, mais bien le territoire Epéen qu'il subdivise, après l'avoir déjà divisé en deux parties principales, Buprasium formant à ce compte non une portion quelconque de la divine Elis, mais l'une des deux divisions du territoire Epéen, d'autant mieux qu'on trouve les Buprasiens qualifiés formellement d'*Epéens* dans le passage suivant de l'Iliade :

« Comme le jour où, dans Buprase, les Epéens ensevelirent
« Amaryncée leur roi[1]. »

Mais d'un autre côté, et par cela seul qu'Homère a dans son énumération réuni les noms de Buprase et de la divine Elis et qu'il a indiqué, tout de suite après, cette division en quatre cantons, il paraît évident qu'il a entendu l'attribuer en commun à Buprasium et à Elis. Tout porte à croire en effet qu'anciennement Buprasium était une des principales localités de l'Elide; on peut même supposer que cette ville, qui aujourd'hui n'existe plus (le nom de Buprasium aujourd'hui ne désigne plus qu'un petit pays où passe la route qui va de Dymé à la moderne Elis), exerçait dans ce temps-là par rapport à Elis, tout comme les Epéens par rapport aux Eléens, une sorte de prépondérance. Mais plus tard le nom d'Eléens prit la place de celui d'Epéens et Buprasium devint elle-même partie intégrante d'Elis. Or, Homère, on le sait, par une de ces figures poétiques qui lui sont fami-

1. *Iliade*, XXIII, 630.— Les mots τὸ δὲ τοῦτο qui suivent la citation et qui interrompent le raisonnement de Strabon, comme Kramer l'avait déjà fait remarquer, ont été éliminés par Meineke.

lières, énumère volontiers ensemble le tout et la partie; il dira, par exemple[1] :

« Au cœur de la Grèce et d'Argos[2] »,

ou :

« Au cœur de la Grèce et de la Phthie[3] »,

ou bien encore :

« Curètes et Ætoliens combattaient[4] »,

ou enfin :

« Ceux qui habitent Dulichium et les Échinades sacrées[5] »

(Dulichium fait partie, on le sait, du groupe des Échinades); sans compter que des poëtes beaucoup plus modernes usent aussi de la même figure, témoin Hipponax dans ce passage :

« Ils mangent le pain de Cypre et le froment d'Amathonte »;

et Alcman dans celui-ci :

« Elle quitte l'aimable Cypre et Paphos entourée d'eau »;

témoin Æschyle quand il dit[6] :

« Toi qui as pour domaine Cypre entière et Paphos ».

Si, maintenant, l'on objecte qu'Homère n'a donné nulle part aux Buprasiens le nom d'*Eléens*[7], il y a bien d'autres faits, répondrons-nous, d'autres faits notoires, dont il n'a pas parlé davantage, et son silence en pareil cas ne prouve point que le fait même n'a pas existé, mais seulement que lui, Homère, n'a pas jugé à propos de le mentionner.

9. Au dire d'Hécatée de Milet, cependant, les Epéens et

1. Voy. ce que dit à propos de cette longue série de citations Meineke *Vind. Strab.*, p. 103. — 2. *Odyssée*, I, 344. — 3. *Ibid.*, XI, 496. — 4. *Iliade*, IX, 529. — 5. *Iliade*, II, 625. — 6. Peut-être, suivant Meineke, faut-il lire plutôt ici Archiloque. Voy. *Vind. Strab.*, p. 103-104. — 7. *Eléens* au lieu d'*Epéens*, correction de Coray.

les Eléens auraient formé deux nations différentes et la preuve qu'il en donne c'est que les Epéens accompagnaient Hercule dans son expédition contre Augéas et qu'ils aidèrent le héros à vaincre ce prince et à s'emparer d'Elis. Hécatée qualifie en outre Dymé de ville *épéenne et achéenne*. A cela nous pourrions répondre que les anciens historiens, nourris comme ils sont dans le mensonge par l'usage continuel qu'ils font des fables, ont de temps à autre avancé juste le contraire de la vérité et que c'est même là ce qui explique comment, parlant d'une même chose, ils s'accordent souvent si peu entre eux ; mais ici rien n'empêche d'admettre que les Epéens, peuple d'abord distinct et ennemi des Eléens, ont à un certain moment pris le dessus et se sont associé les vaincus de manière à ne plus former avec eux qu'un seul et même Etat : et c'est alors apparemment que leur domination se sera étendue jusqu'à Dymé, car, bien qu'Homère n'ait pas nommé Dymé [au nombre des possessions épéennes], on peut parfaitement croire qu'à l'époque dont il parle cette ville appartenait aux Epéens et qu'elle ne passa que plus tard au pouvoir des Ioniens, ou, sinon des Ioniens, des Achéens par qui les Ioniens furent chassés. Du reste, sur les quatre divisions entre lesquelles se partageait [le territoire commun d'Elis] et de Buprasium, deux seulement, Hyrminé et Myrsine, appartiennent à l'Elide proprement dite, les deux autres, au dire de certains auteurs, se trouvant déjà en dedans des limites de la Pisatide.

10. La petite ville qui portait le nom d'Hyrminé n'existe plus ; mais il y a encore près de Cyllène un promontoire escarpé qui se nomme Hormine ou Hyrmine. Quant à Myrsine, elle se reconnaît dans une localité appelée aujourd'hui *Myrtuntium* et située sur la route de Dymé à Elis à 70 stades de cette dernière ville en tirant vers la mer. On suppose, maintenant, que la Roche Olénie n'est autre que le Scollis : on en est réduit en effet à des suppositions, quand les lieux ont comme ici changé d'aspect et de nom et qu'on n'a pour se guider que les indications souvent

bien vagues d'Homère. Le Scollis est une montagne toute rocheuse, qui se rattache à cette autre montagne d'Arcadie nommée le Lampée, et qui se trouve former la limite commune des territoires de Dymé, de Tritée et d'Elis, n'étant qu'à 130 stades d'Elis, à 100 stades de Tritée et à 100 stades aussi de Dymé [1] : ces deux dernières villes appartiennent l'une et l'autre à l'Achaïe. Enfin l'ancien Alisium se retrouve dans une localité de l'Amphidolie, nommée aujourd'hui *Alesiæum*, et située sur la route qui mène d'Elis à Olympie par la montagne : c'est même là que se tient l'assemblée mensuelle de tout le canton. Il fut un temps, il est vrai, où Alisium comptait parmi les villes de la Pisatide, mais on sait que les révolutions politiques font souvent varier les frontières des Etats. Homère paraît l'avoir appelée aussi Ἀλεισίου Κολώνη (Alisiou-Koloné), comme qui dirait le *tertre* ou tombeau d'Alisius :

« Jusqu'à ce que notre char eut atteint les champs fertiles
« de Buprase et la roche Olénie, et le lieu où d'Alisius s'élève
« le tombeau (Κολώνη) [2] ».

Otez en effet l'inversion, reste le nom de lieu Ἀλεισιουκολώνη. J'ajoute que, suivant certains auteurs, il y aurait aujourd'hui encore dans le pays un cours d'eau appelé l'Alisius.

11. Au sujet des Caucones, comme l'histoire mentionne un peuple de ce nom en Triphylie sur la frontière de Messénie, que Dymé en outre est qualifiée quelquefois de *Cauconide* et qu'il existe dans le territoire de Dymé, entre cette ville et Tritée, un cours d'eau appelé le *Caucon*, on s'est demandé s'il n'y aurait pas eu deux Cauconies distinctes, celle de la Triphylie et celle des environs de Dymé, d'Elis et du Caucon. Le Caucon se jette dans un autre cours d'eau portant le nom de Teuthéas, c'est-à-dire le nom même d'une des petites villes qui furent réunies naguère à Dymé,

1. Voy. sur ce passage difficile la discussion de Müller, *Index. var. lect.*, p. 990, col. 2, l. 38 et suiv. — 2. *Iliade*, XI, 756.

avec cette seule différence que le nom du fleuve est masculin, tandis que celui de la ville est féminin et se prononçait *Teuthéa* sans *sigma* avec la dernière syllabe longue. C'est sur l'emplacement de cette petite ville que s'élève aujourd'hui le temple de Diane Némæenne. Le Teuthéas à son tour se réunit à un fleuve, appelé Achéloüs tout comme le fleuve d'Acarnanie, et qui passe à Dymé même. Quelquefois aussi on donne à ce fleuve le nom de *Piros*, Hésiode, par exemple, le lui donne dans ce vers :

« Il habitait la Roche Olénie, près des bords du Piros « au large lit ».

Certains grammairiens à la vérité changent la leçon Πείροιο en Πιέροιο (Piros en Piéros) [1], mais c'est à tort [2]. Ce qui fait qu'il est intéressant de rechercher ainsi l'origine de l'épithète de *Cauconide* donnée quelquefois à Dymé et du nom de *Caucon* que porte une des rivières des environs, c'est qu'autrement on est embarrassé de savoir quels peuvent être les Caucones chez qui Minerve annonce qu'elle se rend pour réclamer le montant d'une ancienne créance. Qu'on entende en effet ces paroles des Caucones de Lépréum [3] en Triphylie, je n'y vois plus, pour ma part, aucun sens raisonnable et c'est aussi pourquoi certains grammairiens ont cru devoir proposer la leçon que voici :

« Car il m'est dû là, dans la divine Elis, une forte somme « d'argent ».

Mais ceci s'éclaircira mieux quand nous aurons décrit ce qui suit, à savoir la Pisatide et la Triphylie jusqu'à la frontière de Messénie.

12. A partir du Chélonatas commence la longue côte de la Pisatide ; puis vient le cap Phéa. Il y avait là aussi autrefois une petite place du nom de Phéa :

« Près des murs de Phéa que baigne le Iardanus ».

1. Voy. sur ce nom Meineke, *Vind. Strab.*, p. 104. — 2. Suit une interpolation évidente de quelques lignes qu'à l'exemple de Meineke nous avons écartée. — 3. Voy. sur la vraie forme de ce nom dans Strabon la note de Meineke, *Vind. Strab.*, p. 104.

Et le Iardanus est apparemment le ruisseau qui se voit aux environs du cap. Certains auteurs font partir la Pisatide seulement du cap Phéa : or, il y a juste en face de ce cap une petite île pourvue d'un port, et de là à Olympie, par la voie la plus courte, c'est-à-dire en continuant à ranger la côte [jusqu'à la hauteur de cette ville], la distance n'est que de 120 stades. Suit un autre promontoire [l'*Ichthys*] [1], qui s'avance, ainsi que le Chélonatas, très-loin dans la direction du couchant et qui n'est encore qu'à 120 stades de Céphallénie. L'embouchure de l'Alphée, qui s'offre à nous maintenant, est à 280 stades du Chélonatas et à 545 stades de l'Araxus. L'Alphée vient des mêmes lieux que l'Eurotas : le bourg d'Asée, dans la Mégalopolitide, possède deux sources très-voisines l'une de l'autre, ce sont celles des deux fleuves, qui se perdent presque aussitôt, mais pour reparaître après un cours souterrain de quelques stades et pour descendre alors, l'un vers la Laconie, l'autre vers la Pisatide. C'est à l'entrée de la Bléminatide que l'Eurotas reparaît, puis il passe à Sparte même, traverse une longue vallée où s'élève Hélos, ville déjà mentionnée par Homère, et débouche entre Acrées et Gythium, port et arsenal de Sparte. Quant à l'Alphée, après s'être grossi du Ladon [2], de l'Erymanthe et d'autres cours d'eau moins importants, il traverse Phrixa, arrose la Pisatide et la Triphylie, passe à Olympie même et vient tomber dans la mer de Sicile entre Epitalium [3] et Phéa. Près de son embouchure, à 80 stades environ d'Olympie, s'élève le bois sacré de Diane dite *Alphéonie* [4] ou *Alphéûse* (le nom a ces deux formes), qu'on honore aussi une fois l'an à Olympie dans une fête ou assemblée solennelle, comme on fait Diane *Elaphie* et Diane *Daphnie*. Tout ce canton, du reste, est rempli d'*Artémisies*, d'*Aphrodisies* et de *Nymphées*, situées ainsi au milieu de bois que

1. Ἰχθύς au lieu d'εὐθύς très-heureuse conjecture de Paulmier de Grentemesnil. — 2. Ladon au lieu de Céladon, autre correction excellente du même critique. — 3. *Epitalium*, au lieu des formes *Epitanos*, *Epitané*, *Pitané*, données par les mss., correction de Tzschucke. — 4. Sur cette forme voy. Meineke, *Vind. Strab.* p. 105.

l'abondance des eaux maintient toujours frais et fleuris[1] ; on y rencontre en outre beaucoup d'*Hermées* le long des routes, et de *Posidies* ou *temples de Neptune* sur les points les plus saillants de la côte. Ajoutons que le temple de Diane Alphéonie contient différentes peintures de Cléanthe et d'Arégon, artistes corinthiens : du premier, notamment, une *Prise de Troie* et une *Naissance de Minerve*, et d'Arégon *Diane sur les ailes d'un griffon*, tous ouvrages excellents.

13. La montagne qui se présente ensuite forme la séparation entre le canton triphylien de Macistie et la Pisatide ; puis on voit se succéder l'embouchure d'un autre fleuve appelé le Chalcis, la fontaine des Crunes, la petite place de Chalcis et enfin Samicum où se trouve ce temple de Neptune Samien, objet d'une vénération particulière dans tout le pays : un bois d'oliviers sauvages règne alentour, et l'intendance en a été de tout temps réservée aux Macistiens, chargés aussi du soin de proclamer les féries Samiennes ; mais tous les Triphyliens contribuent à son entretien. [Le temple de Minerve Scillontienne, situé à Scillonte, ville voisine d'Olympie, et au pied même du Phellôn[2], compte aussi parmi les sanctuaires les plus révérés de la Grèce[3]].

14. A la hauteur à peu près de ces temples, à trente stades, guère plus, de la mer, se trouve Pylos de Triphylie, dit aussi Pylos *Lépréatique* et Pylos *Arcadique*[4], le même qu'Homère qualifie d'*Emathoëis* et désigne comme la patrie de Nestor. C'est ce qui semble en effet ressortir du récit même du poète[5], soit que le fleuve qui passe au nord de la ville et qu'on nomme aujourd'hui l'*Ammaüs*[6]

1. ἀνθέων [πλέ]ως correction de Meineke évidemment préférable à toutes celles qu'énumère Müller dans son *Index var. lect.* — 2. Voy. sur ce nom la remarque de Meineke, *Vind. Strab.*, p. 106 ; sans oublier la réserve que fait Müller, *Ind. var. lect*, p. 991, col. 2, l. 13. — 3. Sur l'avis de Groskurd, adopté par Müller, nous avons transporté ici toute cette phrase placée habituellement au milieu du paragraphe suivant. — 4. Autre transposition excellente conseillée par Meineke. Ces deux mots καὶ Ἀρκαδικός se trouvent dans les manuscrits rejetés quelques lignes plus loin après les mots ὃς νῦν Μάμαος. — 5. Il nous a semblé que le membre de phrase ὡς ἄν τις ἐκ τῶν ἐπῶν τῶν Ὁμήρου τεκμαίροιτο, traduit ainsi, pouvait être maintenu, contre l'opinion de Kramer qui y voit une glose marginale. — 6. *Ammaüs* au lieu de *Mamaüs*, conjecture de Müller.

ait porté primitivement le nom d'*Amathus* et que ce soit là l'origine de l'épithète d'*Emathoëis* employée par le poète, soit que ce fleuve, ainsi que deux autres cours d'eau de la Messénie, ait porté le nom de *Pamisus*, et qu'on ne sache plus aujourd'hui quelle circonstance a pu suggérer à Homère l'épithète en question, d'autant qu'il est absolument faux, assure-t-on, que le lit du fleuve ou l'emplacement de la ville soit ἀμαθώδης, autrement dit sablonneux. Non loin de Pylos, du côté du levant, est le mont Minthé, ainsi nommé, apparemment, de cette héroïne de la fable, qui, pour avoir été aimée de Pluton, périt écrasée [1] sous les pieds de Proserpine et fut métamorphosée par elle en une plante bien connue de nos jardins, la *menthe*, ou, comme on l'appelle quelquefois, l'*hédyosme* [2]. Le fait est qu'il y a un temple de Pluton, temple très-vénéré aussi des Macistiens, qui se trouve adossé à la montagne même, et qu'un bois consacré à Cérès domine toute la plaine de Pylos. Cette plaine est généralement riche et fertile, mais comme, dans la partie qui touche à la mer (c'est-à-dire entre Samicum et l'embouchure de la Néda), elle n'offre plus qu'une plage étroite et sablonneuse, on pourrait à la rigueur expliquer par cette circonstance le nom d'*Emathoëis* qu'Homère a donné à Pylos.

15. Du côté du N., le territoire de Pylos confinait à Hypanes et à Typanées [3], deux petites villes triphyliennes, dont une seule subsiste aujourd'hui : l'autre a été réunie à Elis. Du même côté coulent deux rivières, deux affluents de l'Alphée, le Dalion [4] et l'Achéron. En appelant ce dernier cours d'eau *Achéron*, on a voulu sans doute approprier la nomenclature géographique du pays au culte d'*Hadès* ou de Pluton : dans toute la Triphylie, en effet, règne une vénération extrême à la fois pour les temples de Cérès et

1. πατηθεῖσαν au lieu d'ἀπατηθεῖσαν, conjecture de l'abbé Sevin ratifié par les récents éditeurs. — 2. Coray voit dans cette synonymie une glose marginale. — 3. Voy. les raisons qui ont fait préférer cette forme à Müller dans son *Ind. var. lect.* p. 991, col. 2, l. 19. — 4. Le même cours d'eau a nom Διάγων dans Pausanias, VI, 21, 4.

de Proserpine et pour ceux d'Hadès, ce qui peut bien tenir, ainsi que le pense Démétrius de Scepsis, au triste contraste qu'y présente souvent la nature, puisque la Triphylie, avec un sol excellent, produit dans de certaines années une telle quantité de nielle et de morelle qu'à l'espoir d'une abondante récolte succède alors la plus affreuse disette.

16. Au S. de Pylos, à une quarantaine de stades aussi de la mer, est l'emplacement de l'ancien Lépréum ; puis, entre Lépréum et l'Alphée[1], juste à cent stades de l'un et de l'autre, s'élève ce temple de Neptune Samien [dont nous avons parlé plus haut], et le même qui figure dans l'Odyssée. C'est dans ce temple, en effet, que Télémaque arrive et trouve les Pyliens occupés à célébrer un sacrifice solennel :

« Ils atteignent enfin la ville de Nélée, Pylos aux belles et « fortes murailles. Les Pyliens, réunis sur la plage, célébraient « en ce moment un sacrifice, et immolaient de noirs taureaux « en l'honneur du dieu à la chevelure azurée qui de son tri- « dent ébranle la terre[2] ».

Le territoire de Lépréum était riche et fertile et confinait à celui de Cyparissus, autre ville occupée par les Caucones, qui possédaient en outre la Macistie. Ce dernier canton, appelé quelquefois aussi *le Plataniste*, a pour chef-lieu une petite ville du même nom. Ajoutons qu'on signale dans la Lépréatide le tombeau d'un certain Caucon, qui peut avoir été soit l'*archégète* de la première colonie cauconienne, soit un simple individu portant le même nom que la nation à laquelle il appartenait.

1. Ἀλφειοῦ au lieu d'Ἀννίου conjecture de Kramer, préférée à juste titre par Müller, et malgré l'autorité de Coray, de Penzel, de Groskurd, à l'ancienne correction de Xylander Ἀνίγρου. — 2. *Odyssée*, III, 4. — Nous n'avons pas craint de suivre le conseil donné un peu timidement, il est vrai, par Meineke (*Vind. Strab.* p. 107), et de transporter la phrase qui suit immediatement cette citation dans le paragraphe suivant après les mots οὐ σώζεται τῷ ποιητῇ ὁ λόγος.

17. Diverses traditions ont cours au sujet des Caucones, et cela se conçoit d'un peuple qui passe pour être originaire d'Arcadie, ainsi que les Pélasges, et pour avoir mené longtemps, comme ceux-ci, une vie de courses et d'aventures. Homère les compte au nombre des peuples venus au secours de Troie; mais d'où venaient-ils alors? Il ne le dit point. Peut-être était-ce de la Paphlagonie, où l'on connaît encore un peuple du nom de *Cauconiates*, voisin et limitrophe des Mariandyniens, autre nation Paphlagonienne. Nous parlerons plus au long des Cauconiates, quand nous en serons arrivé à la Paphlagonie dans notre description de la terre habitée. Pour le moment, nous nous bornerons à ajouter quelques mots d'éclaircissement au sujet des Caucones de la Triphylie. Suivant certains auteurs, toute l'Elide actuelle, depuis la Messénie jusqu'à Dymé, aurait porté le nom de *Cauconie*. Antimaque, notamment, comprend les populations de l'Elide sous la dénomination générale soit d'*Epéens*, soit de *Caucones;* mais d'autres nient que les Caucones aient jamais occupé ce pays en entier, et ils nous les montrent partagés en deux corps de nation, dont l'un était établi en Triphylie, sur la frontière de Messénie, tandis que l'autre habitait du côté de Dymé, dans la Bupraside et la Cœlé-Elide : c'est celui dont Aristote a eu plus particulièrement connaissance. Or, cette seconde opinion a l'avantage de s'accorder mieux avec ce que dit Homère des Caucones, et de résoudre, qui plus est, la question posée plus haut. Donnons, en effet, Pylos de Triphylie pour résidence à Nestor, tout le pays au S. et à l'E. de Pylos jusqu'à la frontière de la Messénie et de la Laconie lui obéit, et, comme ce sont les Caucones précisément qui l'habitent, il s'ensuit que, pour aller de Pylos à Lacédémone, il faut de toute nécessité passer par chez les Caucones. Mais comme, d'autre part, le temple de Neptune Samien et ce port voisin du temple où Homère fait débarquer Télémaque se trouvent situés au N. et à l'O. de Pylos, si ces Caucones sont les seuls qu'il y ait en Elide, le récit du poète n'offre plus aucune vraisemblance.

[Or, bien qu'il soit loisible au poète d'user de temps à autre de fictions, toutes les fois qu'il peut dans ses récits se conformer à la réalité[1], c'est à ce dernier parti qu'il doit s'attacher de préférence[2].] Admettons, au contraire, que la nation des Caucones soit partagée en deux et qu'une de ses fractions habite le canton de l'Elide qui touche à Dymé, il devient évident que c'est d'un voyage chez ces Caucones que Minerve parle à Nestor, et, dès là, ni son retour au vaisseau, ni sa séparation d'avec son compagnon de voyage n'offrent plus rien que de simple et de naturel, puisque Télémaque et la Déesse ont à aller juste à l'opposite l'un de l'autre. — Nous aurions à examiner de même les différentes questions que soulève le nom de *Pylos;* mais attendons pour le faire que nous ayons poussé un peu plus loin cette description chorographique[3] du Péloponnèse et atteint le Pylos de Messénie.

18. Il y a encore un nom, celui de *Paroréates*[4], sous lequel on a désigné longtemps certaines populations de la Triphylie, j'entends celles qui occupent les montagnes de Lépréum et de Macistos, lesquelles aboutissent à la mer près du temple de Neptune Samien.

19. Au pied de cette chaîne, sur le rivage même, s'ouvrent deux grottes, dont l'une est consacrée aux Nymphes Anigriades, tandis que l'autre passe pour avoir été le théâtre des aventures des Atlantides et de la nais-

1. Une note des *Advers. crit.* de Madvig (vol. I, p. 553) donne raison à notre façon d'entendre et de ponctuer ce passage. — 2. Transposition indiquée dans la note 2 de la p. 117. — Toute la fin du § 17 est considérée par Kramer, Meineke et Müller comme une interpolation. Mais n'est-ce pas là une opinion trop radicale ? Il est évident que ce sont les mots du texte εἰ μὲν τοίνυν οἱ Καύκωνες ἐνταῦθα μόνον οἰκοῦσιν, οὐ σώζεται τῷ ποιητῇ ὁ λόγος qui ont provoqué la glose κελεύει γάρ... Or, si le scholiaste les rappelle un peu plus loin, εἰ μὲν τοίνυν ἐνταῦθα μόνον οἰκοῖεν οἱ Καύκωνες, c'est qu'apparemment son raisonnement est clos, ταῦτ' ἂν συμβαίνοι τὰ ἄτοπα. Nous avons donc cru devoir borner là l'interpolation et considérer ce qui suit à partir de μεμερισμένων δέ τινων comme la continuation toute naturelle de l'argumentation de Strabon. — 3. Voyez l'explication parfaitement juste que donne Meineke (*Vind. Strab.* p. 107) de ce mot que Kramer, pour en avoir trop généralisé le sens, avait regardé comme l'indice le plus certain de l'interpolation. — 4. Παρωρεᾶται au lieu de Παρωνάται ou Παρονάται, correction suggérée déjà à Casaubon par un passage d'Hérodote, IV, 148.

sance de Iardanus[1]. C'est là aussi que s'élèvent[2] les deux bois sacrés dits l'*Ionæum*[3] et l'*Eurycydeum*......[4] Samicum, qui n'est plus aujourd'hui qu'un fort, était anciennement une ville, une ville appelée *Samos*, probablement à cause de sa situation élevée, le mot σάμοι (*sami*), dans l'ancienne langue grecque, signifiant les *lieux hauts*. Peut-être était-ce là l'*acropole* de l'antique Aréné, cette ville que cite Homère dans son *Catalogue des vaisseaux*,

« Et ceux qui habitaient Pylos et la riante Aréné »,

car, en l'absence d'indices plus certains, on présume, non sans vraisemblance, qu'Aréné devait se trouver dans le voisinage du fleuve Anigrus, lequel n'est autre que l'ancien *Minyeius*, Homère ayant dit :

« Un cours d'eau, le Minyeius, vient se jeter dans la mer
« tout auprès d'Aréné ».

Tout le terrain aux environs de la grotte des Nymphes Anigriades est rendu humide et fangeux par la présence d'une source, dont les eaux se déversent en grande partie dans l'Anigrus, et, comme ce fleuve, malgré sa profondeur, est peu rapide, son lit se trouve également converti en un marais stagnant, dont les eaux ont une odeur infecte et sulfureuse[5] qui se fait sentir à vingt stades à la ronde et rend immangeables les poissons qu'on y pêche. Les mythographes expliquent cette circonstance de différentes manières : suivant les uns, des centaures blessés par les flèches d'Hercule auraient lavé leurs plaies dans le fleuve pour en exprimer le venin de l'hydre; suivant d'autres, Mélampus aurait employé les eaux de l'Anigrus comme eaux lustrales pour la purification des Prœtides. Toujours est-il qu'aujourd'hui on les prescrit en lotions contre toute

1. Ἰαρδάνου, au lieu de Δαρδάνου, correction très-plausible de Madvig. Voy. *Adv. crit.* vol. I. p. 552. — 2. Madvig propose d'insérer ici le mot μυθεύεται sur la foi de Pléthon. — 3. Cf. le § 32 du présent chapitre où est mentionné τὸ τῶν Ἰωνιάδων νυμφῶν ἱερόν. Meineke renvoie à ce qu'il a dit du *lucus Ionæus* dans ses *Exercitt. phil. in Athen. Spec.* 2, p. 40. — 4. Lacune probable indiquée par Meineke. — 5. θειώδης au lieu de θινώδης, excellente correction de Madvig. Voy. *Advers. Crit.*, vol. I, p. 552.

espèce de dartres, *alphes*, *leucés* et *lichens*. Il paraît même que le nom de l'Alphée vient de la propriété qu'ont aussi les eaux de ce fleuve de guérir les dartres appelées *alphes*. Quant à l'ancien nom de l'Anigrus, on croit, vu le peu de pente de son lit et l'espèce de résistance que lui oppose la mer (double cause qui donne à ses eaux l'aspect d'eaux stagnantes plutôt que d'eaux courantes), on croit, dis-je, que sa vraie forme était *Menyeius*[1] et que la forme *Minyeius* adoptée par certains auteurs n'est qu'une altération de celle-là. Il pourrait se faire pourtant que cette dernière forme tînt à d'autres causes et qu'elle rappelât soit les *Minyens* venus d'Orchomène avec Chloris, mère de Nestor, [soit ces autres][2] *Minyens*, descendants des Argonautes, qui, chassés de Lemnos, passèrent, dit-on, à Lacédémone et de là en Triphylie, pour s'y fixer aux environs d'Aréné, dans le canton d'Hypæpée[3]. Ce canton, il est vrai, n'a conservé nulle trace de leurs établissements ; mais on sait qu'une bonne partie de ces Minyens, sous la conduite de Théras, fils d'Autésion, descendant lui-même de Polynice, quitta le pays pour aller occuper, entre la Cyrénaïque[4] et la Crète, l'île qui,

« Nommée d'abord Callisté, devint ensuite la célèbre Théra ».

Ainsi s'exprime Callimaque, et, en effet, la ville de Théra qu'avaient fondée ces Minyens, et qui devait fonder elle-même Cyrène, n'avait pas tardé à donner son nom à l'île entière.

1. Μενυήιον au lieu de Μινυήιον, conjecture de Coray préférée par Müller à la correction Ἐλινυήιον qu'avait proposée Meineke. Cf. *Vind. Strab.*, p. 108-109. — 2. Voy. Madvig, *Advers. crit.* vol. I, p. 552. — 3. Ὑπαι[π]είᾳ au lieu de Ὑπαισίᾳ, excellente correction de Müller, très-ingénieusement justifiée (*Index var. lect.*, p. 992, col. 1-2). — 4. Voy. dans l'*Index var. lect.*, p. 944, col. 1, l. 44, les excellentes raisons par lesquelles le même critique repousse le changement, dans le l. I, c. III, § 16 et dans le présent passage, du nom de Κυρηναίας, soit en Κυθηρίας, comme le proposait Meineke, soit en τῆς Ῥηναίας, comme le voudrait l'exactitude géographique. Strabon a souvent cité de mauvaises autorités (comme ici Callimaque), sans penser à les rectifier, bien que souvent il le pût. Dans le cas présent, Müller n'a pas de peine à prouver qu'il était parfaitement édifié sur la vraie situation de Théra, il n'a qu'à renvoyer le lecteur au livre X, c. V, § 11. Cette remarque de Müller est d'une grande portée pour l'appréciation générale du procédé de composition et de rédaction employé par Strabon.

20. Entre l'Anigrus et le pied de la montagne d'où ce fleuve descend, on remarque la prairie dite *de Iardanus*, avec le tombeau du héros et les Chaées[1], rochers élevés, détachés de la même chaîne de montagnes, et qui supportaient, avons-nous dit, l'antique Samos, bien que la plupart des périples ne mentionnent point cette ville. On peut supposer sans doute qu'à l'époque où ces périples furent composés elle était déjà depuis longtemps détruite, mais leur silence peut tenir aussi à la disposition des lieux, car le *Posidium* ou bois sacré de Neptune, qui est situé, on l'a vu, sur le bord même de la mer, se trouve adossé à une colline très-élevée, et celle-ci précède et masque l'autre colline où est aujourd'hui Samicum et que couronnait anciennement Samos de manière à en dérober la vue à ceux qui rangent la côte. La meilleure preuve, du reste, qu'on puisse donner de l'existence de cette ancienne ville, c'est que la plaine ici [entre les deux collines] s'appelle également *Samicum* (comme qui dirait *la plaine de Samos*). J'ajoute que dans le poème de *Rhadiné* (j'entends celui qu'on attribue à Stésichore, et qui commence ainsi,

« Romps le silence, Erato[2], muse de l'harmonie, et aux « doux accords de ta lyre amoureuse, célèbre les amants que « Samos a vus naître »),

c'est bien la Samos de Triphylie qui est désignée comme patrie des deux héros. On y lit, en effet, que Rhadiné, fiancée au tyran de Corinthe, s'embarque pour cette ville et y arrive, poussée depuis Samos par le *zéphyre* ou vent du S.-O., ce qui ne saurait s'entendre assurément de la Samos d'Ionie; que le même vent conduit son frère à Delphes en qualité d'*archithéore*; que son cousin, son

1. αἱ Χααῖαι au lieu de Ἀχαιαί, correction excellente de Meineke, adoptée par Müller. Cf. Madvig, *Advers. crit.* vol. I, p. 552 : « in litteris ἀχαιαί latet nomen appellativum conjungendum cum τάφος, hac forma : ὁ τοῦ Ἰαρδάνου « λειμὼν δείκνυται καὶ τάφος καὶ χυαί (?)· εἰσὶ δὲ πέτραι κ. τ. λ. Fieri potest ut serpens fictus sit Iardanus. » — 2. Nous avons traduit ce premier vers d'après l'élégante correction de Meineke ἄγε, Μοῦσα λίγει', ἄρξον ἀοιδᾶς, Ἐρατώ, νόμους, (voy. *Vind. Strab.* p. 109-110).

amant, dans l'espoir de la rejoindre, lance son *char* sur la route de Corinthe, et qu'enfin le tyran, après avoir égorgé les deux amants, renvoie leurs corps aussi *sur un char*, puis se ravise, fait revenir le char à Corinthe et les y ensevelit.

21. Depuis Pylos Lépréatique et depuis Lépréum jusqu'à l'autre Pylos dit *de Messénie* et à Coryphasium, forts situés sur la côte même, juste en face de l'île Sphagie, la distance est de 400 stades environ; elle est de 750 stades depuis l'Alphée, et de 1080 stades depuis le Chélonatas. Dans l'intervalle [des deux Pylos], on rencontre le temple d'Hercule Macistien et le cours du fleuve Acidon, lequel passe près du tombeau de Iardanus et de l'emplacement de l'ancienne Chaa, emplacement voisin de Lépréum et occupé aujourd'hui par la plaine Æpasienne. Suivant certains grammairiens, c'est au sujet de Chaa qu'aurait eu lieu, entre les Arcadiens et les Pyliens, la guerre dont parle Homère, et il faudrait, en conséquence, lire le passage du poète ainsi qu'il suit :

« Que n'ai-je encore la jeunesse et la force que j'avais, « quand sur les bords du rapide ACIDON[1], et près des murs de « CHAA, Pyliens et Arcadiens engagèrent cette terrible « mêlée! »

c'est-à-dire substituer le nom de l'*Acidon* à celui du *Céladon*, et le nom de *Chaa* à celui de *Phéa*, vu que l'emplacement de Chaa se trouve plus rapproché du tombeau de Iardanus et de la frontière d'Arcadie.

22. Cyparissie, tout aussi bien que Pyrgi et que les bouches de l'Acidon et du Néda, appartient à la côte de Triphylie. Aujourd'hui, à vrai dire, la Triphylie et la Messénie ont pour limite le cours même du Néda, et l'on sait que ce torrent impétueux, né sur le versant du mont Lycée en Arcadie, d'une source que, suivant la fable, Rhéa fit

1. Ἀκίδοντι au lieu de Κελάδοντι, correction rendue indispensable par ce qui suit.

jaillir au moment de la naissance de Jupiter exprès pour s'y laver, passe ensuite près de Phigalie et [vient déboucher dans la mer][1] à l'endroit où le territoire des Pyrgites, dernier peuple de la Triphylie, touche à celui des Cyparissiens[2], premier peuple de la Messénie. Mais telle n'était pas anciennement la limite entre les deux pays, et le royaume de Nestor, s'étendant au delà du Néda, se trouvait comprendre et le territoire de Cyparisséïs et d'autres cantons encore plus éloignés : de là vient qu'Homère a prolongé la mer Pylienne jusqu'aux sept villes promises par Agamemnon à Achille, car dans ce vers,

« Et toutes elles avoisinent la mer de Pylos Emathoéïs »,

l'expression *mer de Pylos* équivaut évidemment à celle de mer Pylienne [ou Triphylienne].

23. Dépassons donc Cyparisséïs et continuons à ranger la côte dans la direction de Pylos de Messénie et de Coryphasium, c'est Erana[3] qui s'offre à nous d'abord, Erana qu'on prétend, mais à tort, s'être appelée jadis *Aréné*, tout comme cette autre ville de la Pylie proprement dite; puis vient le cap Platamodès, qui n'est plus qu'à cent stades de Coryphasium et de la ville de Messénie appelée aujourd'hui encore Pylos, et enfin l'île Proté, qui renferme une petite ville de même nom. Peut-être n'insisterions-nous pas autant sur l'état ancien du pays et nous bornerions-nous à le décrire tel qu'il est actuellement, si, pour nous autres Grecs, il n'y avait, dès notre enfance, une sorte de prestige historique attaché à ces lieux; les anciens, d'ailleurs, les anciens eux-mêmes ne s'accordent pas dans ce qu'ils nous en disent, et force nous est de peser et de discuter les témoignages. Or, c'est une règle générale, qu'on s'en rapporte de préférence aux témoins les plus illustres, les plus

1. Tous les éditeurs modernes ont suppléé ici les mots καὶ ἐκδίδωσι devant καθ'ὅ. — 2. Κυπαρισσιεῦσι forme préférée par Coray et Meineke à la forme Κυπαρισσεῦσι, et justifiée par les médailles. — 3. Peut-être faudrait-il, comme Müller incline à le penser, introduire ici plutôt la forme Ἔραννα que donne Etienne de Byzance.

âgés, les plus expérimentés, et, comme il n'est personne qui ne le cède à Homère à tous ces points de vue, c'est donc lui surtout que nous devons consulter pour pouvoir faire ce que nous disions un peu plus haut, comparer l'état ancien et l'état actuel du pays. Mais, nous avons déjà discuté tout au long les vers du poète relatifs à la Cœlé-Élide et à Buprasium, examinons de même ceux où il décrit les possessions de Nestor.

24. « Sous ses ordres marchaient les habitants de Pylos et « de la riante Aréné, ceux de Thryum, passage du fleuve Al- « phée, ceux de la belle et forte Æpy, de Cyparisséïs et d'Am- « phigénie, ceux enfin de Ptéléum, d'Hélos et de Dorium, de « Dorium où les Muses rencontrèrent Thamyris le Thrace et « mirent fin pour jamais à ses chants : il revenait de visiter « dans Œchalie Eurytus dit l'*Œchalien*[1]. »

De ces différentes villes, la première est le Pylos en question : nous y reviendrons tout à l'heure. La seconde est cette Aréné dont nous avons parlé ci-dessus. Quant à la troisième, il est remarquable qu'Homère la nomme ici *Thryum*, lorsqu'il l'appelle ailleurs *Thryoessa* :

« Loin d'ici sur l'Alphée, comme un rocher à pic, s'élève la « ville de Thryoessa ».

Ajoutons que, s'il l'a qualifiée de *passage de l'Alphée*, c'est qu'il existait apparemment un gué en cet endroit du fleuve : on y voit aujourd'hui Epitalium, l'une des principales localités de la Macistie. Au sujet des mots qui suivent εὔκτιτον et αἶπυ, quelques auteurs se sont demandé lequel des deux sert d'épithète à l'autre et quelle ville actuelle ils désignent, si c'est bien réellement Margales[2] en Amphidolie. Margales, en effet, n'est pas un lieu fortifié naturellement, et, comme il existe une de ces forteresses naturelles dans le

1. *Iliade*, I, 591. — 2. Wesseling préférait, d'après l'autorité de Diodore, la forme Μαργάναι. Müller fait remarquer que, dans les manuscrits d'Etienne de Byzance, la même place est appelée Μάργαια.

canton de Macistie, on soupçonne que c'est plutôt cette dernière localité qu'Homère a eue en vue et qu'*Æpy* est ici un nom propre, un de ces noms empruntés à la nature des lieux, comme voilà *Hélos*, *Ægialos* et tant d'autres. Reste à savoir, seulement, si ceux qui tiennent pour Margales ne pourraient pas tout aussi bien renverser l'argument à leur profit. On explique de même le nom de *Thryum* ou de *Thryoessa* donné par Homère à Epitalium en faisant remarquer que tout le pays aux environs est obstrué d'algues et de joncs (θρυώδης), notamment le lit des cours d'eau; et dans les cours d'eau, on le sait, c'est, en général, aux gués que cette circonstance s'observe. Mais, à ce compte, il pourrait se faire, ainsi qu'on l'a prétendu, que le nom de *Thryum* désignât uniquement le gué du fleuve et le nom d'*Æpy* (εὔκτιτον Αἶπυ) l'emplacement même d'Epitalium, d'autant que l'assiette de cette ville est naturellement très-forte, et qu'Homère qualifie ailleurs Thryoessa de rocher à pic :

« Loin d'ici, sur l'Alphée, s'élève, comme un rocher à pic,
« la ville de Thryoessa, limite extrême de Pylos Emathoëis. »

25. Cyparisséïs, dépendance de la Macistie du temps que la Macistie s'étendait encore au delà de la Néda, est, de même que Macistum, aujourd'hui complétement désert, et ne doit pas être confondu avec la ville de Cyparissie en Messénie : les deux noms se ressemblent, mais ne sont pas identiques. Aujourd'hui pourtant le nom de *Cyparissie* (avec cette forme de singulier féminin) se donne aussi bien à l'ancienne ville de la Macistie, tandis qu'on réserve au fleuve le nom de Cyparisséïs [1]. Amphigénie appartenait également à la Macistie et devait se trouver au pied de l'Hypsoëïs, colline que couronne un temple de Latone.

1. Nous avons traduit cette phrase d'après la restitution très-plausible qu'en a proposée Müller : Ἄλλη δ' ἐστὶν ἡ Μεσσηνιακὴ Κυπαρισσία, ὁμωνύμως μὲν οὔ, ὁμοίως δὲ [λεγομένη· πό γε νῦν κἀκείνη (sc. ὁ Κυπαρισσήεις τῆς Μακιστίας ad cognominem fluvium sita) λέγεται Κυπαρισσία ἑνικῶς καὶ θηλυκῶς, ὁ δὲ ποταμὸς Κυπαρισσήεις.

Quant à Ptéléum, colonie de cet autre Ptéléum situé en Thessalie et qu'Homère cite également,

« Et Anchiale, et Antron et le verdoyant Ptéléum »,

ce n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de hallier désert, connu sous le nom de *Ptéléasium* [1]. D'Hélos, à son tour, les uns font un pays traversé par l'Alphée, les autres une ville comme pouvait être Hélos en Laconie,

« Et la ville d'Hélos, dont la mer baigne l'enceinte »;

d'autres aussi [conformément à l'étymologie] reconnaissent dans Hélos le marais voisin d'Alorium, qui entoure le temple arcadien de Diane Hélée [2], je dis *Arcadien*, vu que de tout temps c'est l'Arcadie qui lui a fourni ses prêtres. Enfin on ne s'entend pas davantage au sujet de Dorium : les uns en font une montagne et les autres une plaine, mais d'autres veulent qu'il y ait eu une petite ville de ce nom, et, bien qu'il n'en reste plus vestige aujourd'hui, quelques auteurs retrouvent son emplacement dans celui de la ville actuelle d'Oluris ou Olura., laquelle est située dans l'*aulôn* ou vallée de Messénie. Du même côté, sur l'emplacement sans doute de la moderne Andanie, se trouvait bâtie l'Œchalie d'Eurytus, petite ville arcadienne, qu'il faut se garder de confondre avec les villes de même nom situées en Thessalie et en Eubée, et qui est bien celle que venait de quitter Thamyris le Thrace, lorsqu'il fut, près de Dorium, rencontré par les Muses, qui « *mirent fin pour jamais à ses chants* ».

26. Il résulte de ce qui précède que le fleuve Alphée, qui ne touche, on le sait, en aucun point de son cours, ni à la Messénie, ni à la Cœlé-Elide, traversait dans toute sa longueur le pays sur lequel régnait Nestor et qu'Homère comprend sous la dénomination générale de *territoire des Pyliens*,

1. Πτελεάσιον au lieu de Πτελεάσιμον, correction de Lobeck, adoptée par Meineke dans son édition. Cf. ce que le même critique dit dans ses *Vind. Strab.*, p. 110-111. — 2. Ἑλείας au lieu de Ἡλείας, correction de Coray.

parce que là en effet s'élevait le Pylos qui vit naître Nestor et que nous nommons indifféremment Pylos *Triphyliaque*, *Arcadique* ou *Lépréatique*, pour le distinguer des deux autres Pylos, lesquels sont situés sur le littoral, tandis que celui-ci se trouvait à plus de trente stades dans l'intérieur. C'est là du moins ce qui ressort des indications que nous fournit Homère : nous voyons, par exemple, que Nestor expédie de Pylos au vaisseau un messager chargé d'offrir l'hospitalité aux compagnons de Télémaque, et que Télémaque, lorsqu'il revient de Sparte, ne se laisse pas ramener à la ville même, mais prie Pisistrate de se détourner dans la direction du vaisseau, la route de la ville n'étant pas la même apparemment que celle qui conduisait au port. Ajoutons qu'ainsi la navigation de Télémaque, après qu'il a pris congé de Nestor, s'explique tout naturellement :

« Ils passent devant les Crunes et les belles eaux du Chal-
« cis; puis le soleil se couche, et les ombres de la nuit, s'a-
« baissant sur la terre, enveloppent tous les chemins. Leur
« vaisseau continue, poussé par un vent favorable que Jupiter
« envoie, et, atteignant Pheæ, il côtoie les rivages de la di-
« vine Elide où domine le peuple Epéen[1]. »

Jusqu'ici, on le voit, Télémaque et ses compagnons ont fait voile du sud au nord. Tout à coup ils se détournent vers l'est, leur vaisseau quitte la ligne qu'il a suivie d'abord et qui les menait droit à Ithaque[2], évitant ainsi la flotte des prétendants embusquée

« Dans le canal qui sépare l'une de l'autre et Ithaque et
« Samos[3] »,

et il les porte dans la direction des îles Thoées (notons qu'Homère nomme ici *Thoées* les mêmes îles que nous appelons actuellement *Oxées* et qui, placées comme elles sont près de l'entrée du golfe de Corinthe et des bouches

1. *Odyssée*, XV, 295. — 2. Voy. Madvig, *Advers. crit.* vol. I, p. 552. — 3. *Odyssée*, IV, 671 ; XV, 298.

de l'Achéloüs font déjà partie du groupe des Échinades). Mais une fois qu'ils ont dépassé Ithaque, qu'ils ont même laissé cette île derrière eux, leur vaisseau, par un nouveau détour, reprend sa direction première, et, passant entre l'Acarnanie et Ithaque, va aborder de l'autre côté de l'île, juste à l'opposite du canal de Céphallénie toujours gardé par la troupe des prétendants.

27. Supposons au contraire que le Pylos de la Cœlé-Elide soit celui de Nestor, on ne comprend plus comment le vaisseau, parti de ce point de la côte, dépasse les Crunes d'abord, puis l'embouchure du Chalcis avant le coucher du soleil, atteint Phéa de nuit et range ensuite la côte d'Elide. Comme en effet ces différentes localités se trouvent situées au S. de l'Elide et s'y succèdent dans l'ordre que voici : Phées d'abord, l'embouchure du Chalcis ensuite, puis les Crunes et finalement Pylos (le Pylos Triphyliaque), ainsi que Samicum, il faudrait, pour que le vaisseau pût passer en vue de cette partie de la côte, qu'à son départ du Pylos de la Cœlé-Elide il eût fait voile au midi, tandis que c'est au nord, du côté où est Ithaque, qu'il se dirige, il faut donc nécessairement qu'il laisse toutes ces localités derrière lui et qu'il range la côte d'Elide de prime abord et dès avant le coucher du soleil. [Comment concilier cela avec ce que dit Homère], qu'il n'atteint les côtes d'Elide que long-temps après le coucher du soleil? — D'un autre côté, dans l'hypothèse qui veut que Télémaque se soit séparé de Nestor à Pylos en Messénie et à Coryphasium et qui fait partir de là sa navigation en vue de regagner Ithaque, la distance à parcourir se trouve singulièrement accrue et demanderait par conséquent plus de temps : on ne compte pas moins de 400 stades jusqu'au Pylos Triphyliaque et au *Posidium* de Samicum. J'ajoute qu'avant de signaler sur la côte et les Crunes, et le Chalcis, et Phéa, noms de localités[1] obscures, noms de ruisseaux plutôt que de fleuves, le poète eût commencé par nommer le Néda, puis l'Acidon, puis l'Alphée

1. Ἀδόξων [τόπων καὶ] ποταμῶν, lacune suppléee par Coray.

avec les lieux intermédiaires, quitte à mentionner ensuite ces autres localités insignifiantes, puisque le vaisseau, en poursuivant sa route, avait effectivement à passer devant elles.

28. Du reste, le récit que fait Nestor à Patrocle de la guerre entre les Pyliens et les Eléens, vient confirmer encore notre thèse [en faveur du Pylos *Triphyliaque*] : on n'a pour s'en convaincre qu'à bien examiner le passage même dans Homère. Que dit Nestor en effet? qu'après la dévastation de la Pylie par Hercule et l'extermination de toute la jeunesse mâle du pays, comme il n'était resté à Nélée de ses douze enfants que lui, lui seul, à peine adolescent, les Epéens s'étaient aussitôt pris de dédain pour Nélée à cause de sa vieillesse et de son abandon et avaient commencé à traiter les Pyliens avec orgueil et brutalité; qu'il avait alors, lui Nestor, pour venger ces outrages, rassemblé tout ce qu'il avait pu des serviteurs de son père, et se mettant à leur tête avait envahi le territoire Eléen, qu'il y avait ramassé un immense butin,

« Cinquante troupeaux de bœufs, cinquante parcs de mou-
« tons, cinquante seurres de porcs [1] »,

autant de bandes de chèvres, plus cent cinquante juments baies, suivies pour la plupart de leurs poulains. Après quoi il ajoute [2],

« Chassant alors devant nous tout ce bétail que nous vou-
« lions conduire dans la ville de Nélée, nous atteignîmes Pylos
« vers le milieu de la nuit »,

comme pour bien marquer que c'était en plein jour qu'avaient eu lieu et l'enlèvement du butin et le combat dans lequel il avait mis en fuite les Eléens accourus au secours de leurs troupeaux et tué de sa main leur chef Itymonée. Que la retraite, maintenant, eût commencé dès la tombée du jour, ils avaient fort bien pu eux-mêmes être rentrés dans

1. *Iliade*, XI, 677. — 2. *Ibid.*, 681.

Pylos vers le milieu de la nuit. Mais trois jours après, comme ils étaient occupés au partage du butin et au sacrifice [d'actions de grâce], les Epéens, rassemblés en grand nombre, prennent l'offensive à leur tour et viennent camper, fantassins et cavaliers, autour de Thryum sur l'Alphée. Immédiatement avertis, les Pyliens se portent au secours de cette place, ils s'arrêtent pour passer la nuit sur les bords du fleuve Minyeus, non loin d'Aréné, et n'atteignent l'Alphée que le lendemain vers midi. Ils célèbrent le sacrifice sur les bords mêmes de ce fleuve et y passent cette seconde nuit, mais, le lendemain matin dès l'aurore, ils engagent le combat, ont bientôt mis l'ennemi en pleine déroute et ne cessent la poursuite et le carnage qu'aux abords de Buprasium [1],

« En vue de la Roche Olénie et des lieux où d'Alisius on « voit s'élever le tombeau : là, Minerve les arrête et fait recu- « ler leurs bataillons »;

ce que le poète confirme un peu plus bas quand il dit :

« Cependant, les Achéens, tournant le dos à Buprase, rame- « naient vers Pylos leurs rapides coursiers ».

29. Comment supposer encore après cela qu'Homère ait voulu désigner ici soit le Pylos de la Cœlé-Elide soit le Pylos de la Messénie? La première hypothèse déjà est impossible [1] par la raison qu'en dévastant le Pylos d'Elide Hercule eût dévasté du même coup le territoire Epéen qui n'est autre que l'Elide, et qu'on ne peut guère admettre que deux peuples frères, qui auraient eu à subir d'un ennemi commun les mêmes injures et les mêmes dommages, se seraient pris l'un pour l'autre d'une haine aussi violente et auraient à l'envi couru et dévasté leurs propres pays. Comment admettre aussi qu'Augéas et Nélée aient régné sur la même contrée, quand on voit le peu d'accord qui existait entre eux? Nélée, nous dit Homère [2],

1. Voy. Madvig, *Adv. crit.* vol I, p. 553. — 2. *Iliade*, II, 697.

« Avait dans la divine Elis un précieux gage à réclamer,
« quatre coursiers souvent vainqueurs dans les jeux de la
« Grèce, quatre coursiers avec leurs chars, qu'il y avait en-
« voyés jadis pour disputer un nouveau prix (un trépied cette
« fois était le prix de la course); mais le roi d'Elis Augéas les
« avait retenus, et leur conducteur avait dû revenir seul. »

Nélée, enfin, Nélée n'a pu régner en ces lieux sans que Nestor y ait régné aussi. Mais comment expliquer alors qu'Homère nous montre chez les Eléens et les Buprasiens

« Quatre chefs suivis chacun de dix vaisseaux que montaient
« de nombreux Epéens »,

ou, en d'autres termes, le pays divisé en quatre royaumes, sans qu'il en attribue aucun à Nestor, rangeant au contraire sous les ordres de celui-ci

« Les peuples qui habitaient Pylos et la riante Aréné »

et les lieux à la suite jusqu'à Messène? Comment expliquer aussi que, pour aller attaquer les Pyliens [de la Cœlé-Elide], les Epéens se dirigent vers l'Alphée et s'avancent jusqu'à Thryum, que les Pyliens les battent sous les murs de cette ville et les poursuivent ensuite jusqu'à Buprasium?

D'autre part, si c'est le Pylos de Messénie que ravagea naguère Hercule, on ne conçoit pas que, séparés comme ils étaient de cette ville par une aussi grande distance, les Epéens aient pu exercer contre elle les vexations dont parle le poète, qu'ils aient pu aussi entretenir avec ses habitants des relations de commerce habituelles et contracter ces engagements dont la violation fit naître entre eux la guerre. On ne conçoit pas non plus qu'après avoir envahi le territoire ennemi Nestor eût pu, avec son immense butin, et avec tout ce bétail qu'il ramenait (les moutons, on le sait, non plus que les porcs, ne marchent ni vite ni longtemps), qu'il ait pu, dis-je, franchir aussi rapidement un trajet de plus de mille stades pour regagner Pylos dans le voisinage de Coryphasium. Et quand nous voyons trois jours après les Epéens en masse marcher sur Thryoessa et venir camper

sur les bords de l'Alphée pour assiéger cette place, est-ce à dire que Thryoessa et le pays environnant dépendaient des rois de Messénie? Il est notoire cependant que les Caucones, les Triphyliens et les Pisates s'étaient partagé tout ce canton. Reste le nom de Géréna ou de Gérénia (on trouve l'une et l'autre formes), mais il peut se faire que cette dénomination [donnée à une ville de Messénie] l'ait été après coup et avec intention, il peut se faire aussi qu'il n'y ait là qu'une coïncidence fortuite. En résumé, puisque la Messénie, voire même la Laconie (comme nous le montrerons plus loin), appartenait à Ménélas, et que ce pays est arrosé par le Pamisus et le Nédon et nullement par l'Alphée qui au contraire « *roule ses eaux abondantes à travers le territoire des Pyliens* », des Pyliens sujets de Nestor, n'est-il pas absurde de faire passer ce prince pour ainsi dire sous la domination d'un autre et de lui enlever les villes que le Catalogue lui attribue formellement pour faire régner Ménélas sur le tout?

30. Nous n'avons plus [pour compléter ce tableau de l'Elide] qu'à décrire Olympie et à montrer comment s'établit sur la totalité du pays la domination des Eléens. C'est dans la Pisatide, à moins de trois cents stades d'Elis que s'élève le temple d'Olympie, précédé d'un bois d'oliviers sauvages, où est le stade, et bordé par l'Alphée, qui vient de l'Arcadie et va déboucher dans la mer de Triphylie entre le couchant et le midi. Célèbre à l'origine comme siége de l'Oracle de Jupiter Olympien, ce temple, loin de déchoir et de perdre de sa renommée une fois que le Dieu eut cessé d'y faire entendre sa voix prophétique, prit l'accroissement que chacun sait par suite de la célébration dans son enceinte des *panégyries* ou assemblées générales de la Grèce et des jeux olympiques, jeux *stéphanites* réputés sacrés et solennels entre tous. Ajoutons qu'il s'était enrichi d'une quantité de pieuses offrandes envoyées de toutes les parties de la Grèce. On y voyait, par exemple, le *Jupiter* en or martelé, offert naguère par Cypsélus, tyran de Corinthe; mais ce qu'il renfermait d'incomparable

c'était cette autre statue de Jupiter, due au ciseau de Phidias, fils de Charmidas, l'Athénien : elle était en ivoire et de telle dimension que, malgré l'extrême élévation du temple, l'artiste semblait avoir dans son œuvre excédé les justes proportions. Le Dieu, en effet, bien que représenté assis, touchait presque le plafond de la tête, et l'on ne pouvait s'empêcher de penser en le voyant que, s'il se fût dressé de toute sa hauteur, il eût soulevé le toit de l'édifice. Quelques auteurs ont consigné dans leurs écrits les dimensions exactes de cette statue; Callimaque les a même exprimées en vers ïambiques. Ce qui fit beaucoup aussi pour le succès de l'œuvre de Phidias, c'est que le peintre Panænus, son cousin, lui avait prêté le concours de son talent en revêtant de couleurs éclatantes certaines portions de la statue, les draperies notamment. Le temple d'Olympie possède aujourd'hui encore plusieurs peintures de Panænus, toutes fort belles, et c'est à lui, dit-on, que Phidias fit cette réponse mémorable. Panænus lui avait demandé d'après quel modèle il comptait faire la figure de son Jupiter. — « D'après le portrait qu'en a laissé Homère, répondit-il en citant ces vers du poète :

« Il dit, et de ses noirs sourcils Jupiter fit un signe ; ses che-
« veux parfumés d'ambroisie se dressèrent sur sa tête immor-
« telle, et tout l'Olympe en tressaillit [1] ».

Du reste, la gloire d'avoir fondé la magnificence et le prestige du temple d'Olympie revient de droit aux Eléens. Au temps de la guerre de Troie, à vrai dire, et dès auparavant les Eléens n'étaient rien moins que florissants, ils s'étaient vu écraser successivement sous les coups des Pyliens et sous ceux d'Hercule meurtrier de leur roi Augéas; et l'état d'abaissement dans lequel ils se trouvaient alors est attesté par ce fait qu'ils n'avaient pu envoyer devant Troie que quarante vaisseaux, tandis que les Pyliens et Nestor en

1. *Iliade*, I, 528. — Suit une interpolation évidente εἰρῆσθαι γὰρ... δεῖξας, qu'à l'exemple de Meineke nous avons éliminée.

avaient expédié jusqu'à quatre-vingt-dix. Mais plus tard, après le retour des Héraclides, les choses pour eux changèrent de face. Les Ætoliens d'Oxylus, compagnons des Héraclides, se trouvaient avoir avec les Epéens d'anciens liens de parenté, ils s'établirent au milieu d'eux et eurent bientôt agrandi la Cœlé-Elide par la force de leurs armes; ils enlevèrent notamment une bonne partie de la Pisatide, et c'est ainsi qu'Olympie passa sous la domination éléenne. Ce sont eux aussi qui instituèrent les jeux olympiques et qui célébrèrent les premières Olympiades. Il ne faut pas tenir compte en effet de ce que les Anciens nous disent de la construction du temple et de l'établissement de ces jeux par Hercule, soit qu'ils entendent sous ce nom l'aîné des Dactyles Idéens, qui en aurait été alors l'*archégète*, soit qu'ils désignent le fils même d'Alcmène et de Jupiter, mais comme ayant simplement pris part à la première lutte olympique et remporté la première victoire : ces vieilles traditions, rapportées d'ailleurs de tant de manières différentes, ne peuvent plus guère trouver créance aujourd'hui et nous sommes à coup sûr plus près de la vérité en nous bornant à affirmer que, depuis la première olympiade marquée par la victoire de l'éléen Corœbus jusqu'à la vingt-sixième, l'intendance du temple et la présidence des jeux appartinrent aux Eléens. Au temps de la guerre de Troie, ou bien les jeux *stéphanites* n'existaient pas encore, ou, s'ils existaient, ils n'avaient encore acquis nulle part de célébrité, pas plus à Olympie que dans ces autres lieux de la Grèce qui en possèdent aujourd'hui de si renommés. Toujours est-il qu'Homère n'a point mentionné de jeux dont le prix fût une simple couronne, mais seulement des jeux d'autre sorte, des jeux funèbres par exemple. Quelques auteurs à la vérité prétendent que ce sont les jeux Olympiques qu'il a voulu désigner dans le passage où il dit qu'Augéas avait retenu les quatre coursiers de Nélée, ces coursiers déjà tant de fois vainqueurs et que leur maître avait envoyés pour disputer un nouveau prix; ils font remarquer que les Pisates ne figurent point dans l'Iliade

comme ayant pris part à l'expédition contre Troie, le caractère sacré dont ils étaient revêtus les en ayant apparemment dispensés. Mais ils oublient que la Pisatide, qui a de tout temps compris Olympie, n'appartenait pas alors à Augéas; que ce prince régnait sur l'Elide seule; que les jeux Olympiques ne se sont jamais célébrés en Elide mais toujours à Olympie, tandis que les jeux dont parle Homère n'avaient pu se célébrer ailleurs que dans la divine Elis, aux lieux mêmes où Nélée avait à réclamer son bien,

« Car on lui retenait dans la divine Elis un dépôt précieux,
« quatre coursiers souvent vainqueurs[1] »;

qu'enfin ces derniers jeux n'étaient point des jeux *stéphanites*, puisque le prix de la course, dans laquelle avaient dû figurer les chevaux de Nélée, consistait en un trépied, et que telle était au contraire la nature des jeux d'Olympie.

Après la vingt-sixième Olympiade, il y eut un moment où les Pisates, redevenus indépendants, célébrèrent en leur nom les jeux Olympiques alors en pleine prospérité, mais ils ne tardèrent pas à retomber sous la domination des Eléens et ceux-ci reprirent la direction et la surintendance des jeux. Il faut dire que les Eléens avaient trouvé de puissants auxiliaires dans les Lacédémoniens, après la chute définitive de la Messénie et en récompense de la fidélité qu'ils leur avaient toujours gardée pendant cette guerre, alors que les descendants de Nestor et les Arcadiens faisaient cause commune avec les Messéniens. Et tel fut pour eux le bon effet de ce secours qu'en peu de temps le pays tout entier jusqu'à Messène prit le nom d'*Elide*, lequel s'est maintenu jusqu'à présent, tandis que les noms de Pisatide, de Triphylie et de Cauconie disparurent pour toujours. C'est alors aussi que Pylos Emathoéis fut réuni à Lépréum : les Lacédémoniens avaient voulu par là récompenser les Lépréates d'avoir combattu contre les Messéniens à leurs côtés [2]. Les Lacédémoniens détruisirent bien encore mainte

1. *Iliade*, XI, 677. — 2. Nous avons traduit d'après la correction proposée

autre ville dans le pays; mais en général ils épargnèrent celles qui tenaient énergiquement à leur autonomie, se contentant d'exiger d'elles un tribut [1].

31. La célébrité de la Pisatide date de l'espèce d'*hégémonie* ou de prééminence politique exercée [sur le Péloponnèse] par ses chefs, par Œnomaüs d'abord, puis par Pélops et par toute la lignée des Pélopides. Salmonée passe aussi pour avoir régné en ce pays et le fait est qu'au nombre des huit villes entre lesquelles s'est partagé le territoire de la Pisatide il s'en trouve une qui aujourd hui encore porte le nom de Salmonée. La présence du temple de Jupiter à Olympie, jointe à cette hégémonie, acheva de répandre au loin le nom de la Pisatide. Sans doute il faut tenir compte aujourd'hui du peu de certitude qui s'attache à toutes ces anciennes histoires, à force d'innover en toutes choses [2], les modernes en sont venus à transformer la tradition elle-même : certains auteurs par exemple font régner Augéas sur la Pisatide et Œnomaüs et Salmonée sur l'Elide, et d'autres prétendent que les deux pays n'ont jamais formé qu'un seul et même état. Le mieux cependant est encore de s'en tenir à l'opinion commune, d'autant qu'ici tout est devenu matière à controverse, voire l'étymologie du nom de Pisatide, que les uns expliquent par l'existence d'une ville qui aurait emprunté le nom de la fontaine Pisa (Πῖσα pour πίστρα, autrement dit ποτίστρα abreuvoir) et dont ils montrent l'emplacement au haut d'un plateau entre deux montagnes appelées l'Olympe et l'Ossa comme les deux fameux sommets de la Thessalie, tandis que les autres prétendent qu'il n'a jamais existé de ville du nom de Pise (sans quoi elle figurerait au nombre des Huit cités), que ce nom n'a jamais appartenu qu'à une fontaine, la même qui s'appelle aujourd'hui *Bisa* et qui avoisine

par Müller Λεπρεάταις συστρατεύσασιν [ἐν τῷ] πολέμῳ, correction exigée par la vérité historique. Cf. Pausanias, 4, 15, 8. — 1. Nous avons d'après le conseil de Müller supprimé le mot καὶ devant φόρους. — 2. πολλὰ καινίζουσιν au lieu de πολλὰ καὶ νομίζουσιν, conjecture excellente de Casaubon.

Cicésium[1], la plus grande ville de l'Octopole, et que, si Stésichore a parlé d'une *ville* ou *cité de Pise*, c'est qu'il a donné la qualification de πόλις à la contrée elle-même [par une figure de style analogue à celle qu'emploie] Homère lorsqu'il appelle Lesbos *Macaropolis*[2] ou même Euripide lorsqu'il dit dans sa tragédie de *Ion* :

« L'Eubée est une cité proche voisine d'Athènes »,

et dans celle de *Rhadamanthe* :

« Les peuples qui occupent ici près la cité Euboïde »,

ou bien encore Sophocle dans ce passage de sa tragédie des *Mysiens* :

« L'ensemble du pays, ô étranger, s'appelle l'ASIE, mais la « ville ou cité même des Mysiens porte le nom de Mysie[3] ».

32. La ville de Salmonée [dont nous parlions plus haut] est située près d'une source de même nom, d'où s'échappe le fleuve Enipée, affluent de l'Alphée[4], et le même apparemment que celui dont il est question dans la Fable et pour lequel Tyro s'éprend d'amour,

« Elle s'était éprise du divin Enipée »,

puisque Salmonée, le père de Tyro, régnait précisément en ces lieux (du moins Euripide le dit-il en termes exprès dans son *Æole*[5]). Ajoutons que près de Salmonée est Héraclée, qui compte aussi parmi les huit villes de la Pisatide ; distante d'Olympie de 40 stades environ, cette ville est baignée par le Cytherius, que domine en cet endroit le temple des Nymphes Ioniades[6], si connues pour les vertus cu-

1. Cicésium au lieu de Cycesium, correction de Kramer. — 2. *Iliade*, XXIV, 544. — 3. Meineke soupçonne ces divers exemples empruntés à Sophocle et à Euripide de l'emploi du mot πόλις dans un sens plus compréhensif que le sens ordinaire d'être de pures gloses marginales. — 4. Voy. sur la glose évidente καλεῖται... : Βαρνίχιος l'intéressante note de Müller, *Ind. var. lect.*, p. 993, col 2, l. 26. — 5. Suit une phrase évidemment interpolée et écartée comme telle par Meineke. Voy. néanmoins une note intéressante de Müller à propos de cette même phrase, *ibid.*, l. 34. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 111. — 6. Voir la note 3 de la page 120.

ratives qu'elles sont censées communiquer aux eaux du fleuve. Beaucoup plus rapprochée d'Olympie, Arpina figure également au nombre des Huit villes ; elle est traversée par le Parthénias, qui prend ensuite la direction d'Hérée [1], en Arcadie. Puis vient, toujours du même côté, Cicysium, autre ville de l'Octopole. Quant à Dyspontium, qui était située dans la plaine même et sur le chemin d'Elis à Olympie, elle est aujourd'hui complétement déserte, la plus grande partie de ses habitants ayant émigré à Epidamne et à Apollonie. Le mont Pholoé, bien qu'il appartienne à l'Arcadie, semble aussi toucher à Olympie et de fait ses premières pentes commencent dès la Pisatide. Toute la Pisatide, avec une bonne partie de la Triphylie, confine à l'Arcadie ; de là vient qu'on a souvent attribué à ce dernier pays la plupart des localités du territoire Pylien qu'Homère a mentionnées dans son *Catalogue des vaisseaux*, mais c'est là une erreur, au dire des gens compétents, car de ce côté la frontière de l'Arcadie est formée par le cours de l'Erymanthe [2], un des affluents de l'Alphée, et ces différentes localités sont toutes en deçà de l'Erymanthe.

33. Nous lisons, maintenant, dans Ephore qu'Ætolus, chassé d'Élide par Salmonée, roi des Epéens et des Pisates, passa en Ætolie, donna son nom au pays et y fonda le peu de villes qu'on y rencontre; qu'un descendant d'Ætolus, Oxylus, grand ami de Téménus, l'un des trois chefs héraclides, lui servit de guide, ainsi qu'à ses frères, lors de leur rentrée dans le Péloponnèse, fixa entre eux les conditions du partage et leur traça le plan de conquête du territoire ennemi; que les Héraclides l'en récompensèrent en lui permettant de reprendre possession de l'Elide, patrie de ses ancêtres, qu'il alla lever à cet effet une armée en Ætolie et revint attaquer les Epéens maîtres de l'Elide ; que

1. Ἡραίαν au lieu de Φηραίαν, correction de Tzschucke. — Suit une glose que tout le monde s'accorde à écarter du texte, et que Müller explique ingénieusement en supposant qu'elle s'adressait à la leçon corrompue de Φαραίαν, nom d'une ville d'Achaïe. — 2. Ἐρύμανθον au lieu d'Ἀμάρυνθον, correction de Paulmier de Grentemesnil.

ceux-ci marchèrent en armes à sa rencontre, et que, comme les forces des deux partis paraissaient égales, on vit, suivant une ancienne coutume hellénique, s'avancer pour combattre en combat singulier l'Ætolien Pyræchmès et l'Epéen Degménus : celui-ci s'était armé à la légère et n'avait pris que son arc dans la pensée qu'il lui serait facile de vaincre l'hoplite ætolien en le frappant de loin d'une flèche; mais Pyræchmès, instruit de sa ruse, s'était muni d'une fronde et d'une besace remplie de pierres : la fronde était une arme nouvelle récemment inventée par les Ætoliens eux-mêmes et qui portait plus loin que l'arc. Degménus fut tué et les Epéens, quittant l'Elide, durent céder la place aux Ætoliens. Ceux-ci se trouvèrent du même coup investis de l'intendance du temple d'Olympie, laquelle avait toujours appartenu jusque là à des Achéens [1]. Alors, par amitié pour Oxylus, tous les chefs Héraclides s'engagèrent sous la foi du serment à regarder l'Elide comme une terre consacrée à Jupiter, et à traiter en sacriléges, non-seulement ceux qui l'envahiraient à main armée, mais ceux-là mêmes qui ne s'emploieraient pas de tout leur pouvoir à la défendre. « C'est ce qui explique, ajoute Ephore, comment « plus tard, lorsqu'on bâtit Elis, on la laissa sans murailles « et comment on vit dorénavant tout corps d'armée ayant à « traverser le pays livrer ses armes à l'entrée pour ne les re-« cevoir que de l'autre côté de la frontière ». Le même auteur pense que le caractère sacré dont étaient revêtus les Eléens fut ce qui décida Iphitus à instituer les jeux Olympiques. De là aussi pour les Eléens une grande source de prospérité, car, tandis que les autres peuples du Péloponnèse étaient incessamment en guerre les uns avec les autres, eux seuls jouissaient d'une paix profonde, et, comme leurs hôtes naturellement en profitaient, il s'ensuivit que la population de leur pays s'accrut d'une façon extraordinaire. Cependant Phidon d'Argos, le dixième successeur de Téménus et le

1. Curtius a défendu victorieusement la leçon des mss. Ἀχαιοί contre la correction Ἐπειοί proposée par Kramer dans la *Zeitschrift für Alterthumswiss.* de 1852.

plus puissant prince de son temps (ce qui explique comment il avait pu et recouvrer en entier l'ancien lot de Téménus qu'il avait trouvé morcelé en plusieurs états et instituer tout ce système de poids et mesures dits *Phidoniens* et battre de la monnaie, même de la monnaie d'argent), Phidon, après tout ce qu'il avait fait, voulut encore s'attaquer aux mêmes villes qu'Hercule avait prises et présider les mêmes jeux qu'Hercule avait célébrés, et, comme les jeux Olympiques étaient du nombre, il envahit le pays à main armée et célébra ces jeux en son nom, sans que personne eût pu l'en empêcher, car les Éléens, voués comme ils étaient à une paix perpétuelle, n'avaient pas d'armes, et les autres peuples du Péloponnèse avaient déjà pour la plupart subi son joug. Toutefois les Eléens n'inscrivirent jamais les jeux qu'avait tenus Phidon et s'étant procuré des armes ils entreprirent de se défendre eux-mêmes. Bientôt aussi il leur vint du secours de chez les Lacédémoniens, soit que ceux-ci eussent vu avec un secret plaisir la guerre succéder chez les Eléens à cette longue paix qui les avait rendus si prospères, soit qu'ils comptassent à leur tour s'aider d'eux pour renverser la puissance de Phidon et punir ce prince de leur avoir enlevé l'*hégémonie* du Péloponnèse. Effectivement les Eléens aidèrent les Lacédémoniens à détruire la puissance de Phidon et c'est en retour de ce service qu'eux-mêmes reçurent les secours des Lacédémoniens pour la conquête de la Pisatide et de la Triphylie. — Le littoral entier de l'Elide actuelle, ses sinuosités non comprises, peut bien avoir 670[1] stades de longueur.

Ici s'arrête notre description de l'Elide.

1. χο' au lieu de χιλ. σ' correction de Müller, *Index. var. lect.*, p. 993, col. 2, l. 64.

CHAPITRE IV.

La Messénie, qui fait suite à l'Elide, regarde principalement le midi et la mer de Libye. Elle se trouvait, à l'époque de la guerre de Troie, faire partie intégrante de la Laconie, et, comme telle, était rangée sous la domination de Ménélas. On l'appelait alors *Messène*. Quant à la ville qui porte aujourd'hui ce nom, et qui eut longtemps pour acropole le mont Ithome, elle n'était pas encore bâtie. Après la mort de Ménélas, les rois de Laconie, ses successeurs, ne tardèrent pas à décliner, les Nélides en profitèrent pour étendre leur autorité sur la Messénie même. C'est ainsi que nous trouvons, lors du retour des Héraclides et du partage qui s'ensuivit, la Messénie indépendante sous un roi national, Mélanthus. Mais auparavant, je le répète, elle obéissait à Ménélas. On en a la preuve dans ce fait, que les sept villes promises par Agamemnon à Achille étaient toutes situées sur les bords du golfe de Messénie et du golfe adjacent d'Asiné, lequel tire son nom apparemment de l'Asiné de Messénie :

« C'étaient Cardamyle, Enopé, et la verdoyante Hira, et « Phères la divine, et Anthée aux vastes pâturages, et la belle « Æpée et Pédase riche en vignes [1] ».

Agamemnon eût-il promis, en effet, de donner ce qui n'était ni à lui ni à son frère ? J'ajoute que le poète fait figurer ailleurs [2] les Phéréens parmi les soldats ou compagnons de Ménélas et que la ville [d'Œtylus] [3] indiquée comme faisant partie du *Catalogue* ou contingent laconien se trouve également située sur le golfe de Messénie. — L'antique Messène et la Triphylie se touchaient et la pointe [de Cyparissie] [4] qui précède le Coryphasium marquait la limite

1. *Iliade*, IX, 150. — 2. *Ibid.*, II, 582. — 3. Lacune suppléée par Kramer. — 4. Voy. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 994, col. 1, l. 7. Cf. Meineke, *Vindic. Strab.*, p. 113, et Madvig, *Adv. crit.* vol. I, p. 553.

commune. Une autre montagne, l'Ægaléôn [1], distante de sept stades du Coryphasium et de la mer, court dans l'intérieur parallèlement à la côte.

2. L'ancien Pylos de Messénie était au pied même de l'Ægaléôn, mais il fut détruit de fond en comble et c'est au pied du Coryphasium qu'une partie des habitants rebâtit la Ville Neuve. Celle-ci, à son tour, fut occupée par le corps d'armée d'Eurymédon, lors de la seconde expédition des Athéniens en Sicile sous l'archontat de Stratoclès [2] et devint, aux mains des Athéniens, une sorte de boulevard dirigé contre Lacédémone. Sur ce même point de la côte se trouvent Cyparissie de Messénie, [l'île Proté] [3], et, plus près de terre, contiguë à Pylos, l'île Sphagie ou Sphactérie, où les Lacédémoniens eurent trois cents des leurs assiégés et pris par les Athéniens. Plus au large au contraire, à 400 stades environ du continent et en pleine mer méridionale ou libyque, sont les deux îles Strophades. Thucydide fait de ce second Pylos le principal port de la Messénie. Sa distance par rapport à Sparte est de 400 stades.

3. Vient ensuite Méthone, la *Pédase* d'Homère à ce qu'on croit et l'une des sept villes promises par Agamemnon à Achille. C'est ici, à Méthone, où il était entré de vive force avec sa flotte, qu'Agrippa, durant la guerre d'Actium, fit mettre à mort, comme factieux et partisan d'Antoine, Bogus, roi de Maurusie.

4. Le promontoire Acritas, qui succède immédiatement à Méthone, marque l'entrée du golfe de Messénie, appelé quelquefois aussi *golfe Asinéen* du nom de la petite ville d'Asiné, qui est la première qu'on y rencontre et qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme du territoire d'Hermione. Mais c'est ici l'entrée occidentale ; du côté de l'E., le golfe commence aux îles Thyrides, lesquelles touchent en quelque sorte aux cantons laconiens du Cinæthium [4] et du

1. Αἰγάλεων au lieu de Αἰγαλλον, correction de Meineke. Voy. *Vind. Strab.* p. 112. — 2. Cf. Wesseling. *Ad Diod.*, XII, 60. — 3. Lacune suppléée par Kramer. — 4. Κιναίθιον au lieu de Κιναίδιον, correction de Xylander, empruntée à un passage de Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.*, I, 50. Voy. aussi Meineke,

Ténare. Remontons maintenant à partir des îles Thyrides, nous remarquons dans l'intervalle Œtylus, ou, comme on l'appelle quelquefois *Boetylus*[1], puis Leuctrum, colonie de Leuctres en Béotie, Cardamyle, au haut d'un roc escarpé, et, après Cardamyle, Phères, qui touche à Thurie et à cette ville ou localité de Gérènes, dont nous avons déjà parlé ci-dessus, et de qui l'on veut que Nestor ait emprunté son surnom de *Gérénien* pour y avoir dans un temps cherché et trouvé asile. On peut voir dans les environs de Gérènes un temple d'Esculape Triccéen, ainsi nommé de ce qu'il est la copie exacte de celui de Tricca en Thessalie. Suivant la tradition, Pélops aurait fondé Leuctrum, ainsi que Charadre et Thalamæ (aujourd'hui *Boeoti*), à l'occasion du mariage de sa sœur Niobé avec Amphion et au moyen d'un certain nombre de colons ramenés de Béotie. Près de Phères est l'embouchure du Nédon : ce fleuve, qui coule à travers la Laconie, est distinct de la Néda et a sur ses bords un temple célèbre dédié à Minerve *Nédusienne*. A Pœaessa se trouve aussi un temple de Minerve Nédusienne, mais celui-ci tire son nom d'une ville ou localité de Nédon, qu'on assure avoir été la patrie de Téléclus et la métropole de Pœaessa, d'Échées et de Tragium [2].

5. Des sept villes promises par Agamemnon à Achille, trois, Cardamyle, Phères et Pédase, ont été déjà reconnues, passons à Enopé. Suivant quelques auteurs, cette ville serait la même que Pellana ; suivant d'autres, elle se retrouve dans certaine localité voisine de Cardamyle ; d'autres enfin l'identifient avec Gérénie. Quant à Hira, les uns la placent dans la montagne sur le chemin qui mène de la ville d'Andanie (la même, avons-nous dit, que l'Œchalie d'Homère) à la ville de Mégalopolis en Arcadie ; d'autres la reconnaissent dans la ville actuelle de Mésola, dont le territoire s'é-

Vind. Strab., p. 113-114. — 1. Boetylus au lieu de Baetylus, correction de Coray admise par Meineke. Peut-être faut-il préférer la forme Bitylus comme le conjecture Kramer. Voy. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 994, col. 1, l. 39. — 2. Il est bien probable, comme le pense Meineke, que cette dernière phrase καὶ ἐν Ποιαέσσῃ..... καὶ Τράγιον, n'est pas de Strabon.

tend jusqu'au golfe et se trouve compris entre le Taygète et le canton de Messène. Puis vient Æpée, connue aujourd'hui sous le nom de Thurie. Proche voisine, on l'a vu, de Phères ou de Pharées, Thurie est bâtie sur une colline très-haute et c'est cette situation qui lui avait valu son premier nom. De ce même nom de Thurie on a appelé *Thuriate* la partie du golfe où se trouvait isolée[1], juste en face du Ténare, l'ancienne ville de Rhium. Enfin l'on a proposé pour représenter Anthée soit cette même ville de Thurie (auquel cas Æpée devient Méthone), soit la position intermédiaire d'Asiné[2], qui est effectivement, de toutes les villes de la Messénie, celle dont l'emplacement comporterait[3] le mieux l'épithète de Βαθύλειμον, sans compter qu'elle se trouve avoir dans son voisinage[4] la ville maritime de Coroné et que celle-ci passe aux yeux de certains auteurs pour être la Pédase même d'Homère. Toujours est-il que ces villes sont bien, comme avait dit le poëte, « *toutes situées près de la mer* » : Cardamyle s'élève sur le rivage même, Phères ou Pharæ n'en est qu'à cinq stades et possède une station d'été pour les navires, et les autres sont également toutes plus ou moins rapprochées de la côte.

6. Non loin de Coroné, à peu près vers le milieu du golfe, débouche le fleuve Pamisus. Par rapport à ce fleuve, Coroné est à droite, ainsi que les villes qui se succèdent sur la côte dans la direction du couchant jusqu'à Pylos et à Cyparissie, notamment Eranna[5] qui se trouve placée entre ces deux dernières et que l'on a confondue quelquefois, mais à tort, avec l'Aréné d'Homère. Thurie et Pharées, au contraire, sont à gauche. Le Pamisus est le fleuve le plus considérable qu'il y ait en deçà de l'isthme, bien que son cours entier, depuis ses sources et à travers les plaines de la

1. Malgré la correction spécieuse de Coray, de πόλις μία ἦν [illegible], nous avons cru pouvoir maintenir la leçon des manuscrits. — 2. Ἀσίνην au lieu d'Ἀσίνης, correction de Bréquigny, adoptée par Coray, et qui n'a pas besoin de l'addition proposée par Groskurd, τὴν μεταξὺ [Μεθώνης καὶ Κορώνης] Ἀσίνην. — 3. λεχθεῖσαν [ἄν], élégante addition de Madvig. — 4. ᾗς [πλησίον] πρός, bonne restitution de Groskurd, à laquelle Madvig cependant préfère celle-ci : ᾗς πρόσθεν πρὸς θαλάττῃ. — 5. Ἔραννα au lieu de Ἔρανα, correction de Meineke.

Messénie et de la Macarie, qu'il arrose d'ailleurs largement, ne mesure pas plus de cent stades de longueur. Il passe à cinquante[1] stades de Messène, chef-lieu actuel de la Messénie. On connaît bien encore un autre Pamisus, mais c'est un cours d'eau de peu d'importance, une espèce de torrent, qui coule aux environs de Leuctrum en Laconie, et le même qui donna lieu naguère, par devant Philippe, à cette contestation entre les Messéniens et les Lacédémoniens. Enfin, l'on a vu plus haut que le nom de Pamisus avait été donné quelquefois au fleuve Amathus.

7. Ephore raconte comment Cresphonte, une fois maître de Messène, partagea le pays entre cinq villes, choisit celle de Sténycłaros, à cause de sa position centrale, pour en faire sa propre résidence, et envoya des [rois][2] dans les quatre autres, à savoir dans Pylos, dans Rhium, dans [Mésola] et dans Hyamitis, conférant à tous les Messéniens sans exception les mêmes droits qu'aux Doriens. Mais l'indignation des Doriens l'ayant fait revenir sur cette mesure, Sténycłaros eut seule le titre de ville et il y réunit tous ses sujets doriens d'origine.

8. Messène ressemble à Corinthe : au-dessus de chacune de ces deux cités, en effet, et comprise dans leur enceinte même de manière à pouvoir leur servir de citadelle ou d'*acropole*, s'élève une montagne très-haute, très-escarpée, ici l'Ithome, là l'Acrocorinthe. Cette ressemblance avait frappé Démétrius de Pharos, et, en homme avisé, ce semble, sachant que Philippe, fils de Démétrius, ne désirait rien tant que de se voir maître de tout le Péloponnèse, il lui avait conseillé de s'assurer d'abord de ces deux villes : « Une fois que vous tenez les deux cornes[3], lui disait-il, la vache est à vous ». Dans sa pensée l'Ithome et l'Acrocorinthe figuraient les deux cornes et la vache n'était autre que le Péloponnèse. Du reste l'importance de leur situation explique l'acharnement avec lequel, à différentes reprises,

1. 50 au lieu de 250, correction de Paulmier. — 2. Voy. sur tout ce passage Müller, *Ind. var lect.*, p. 994, col. 2, l. 1-17. — 3. Cf. Polybe, VII, 11. Voy. aussi Meineke, *Vind. Strab.*, p. 114.

on s'est disputé la possession de ces deux places. Détruite [par les Romains][1], Corinthe fut rebâtie par eux; Messène de même, après avoir été ruinée par les Lacédémoniens, fut restaurée, une première fois par les Thébains et plus tard par Philippe, fils d'Amyntas; seules les deux acropoles sont demeurées inhabitées.

9. Le temple de Diane témoin, dit-on, de l'antique attentat des Messéniens sur ces vierges lacédémoniennes venues pour assister à un sacrifice est situé à Limnæ, sur la frontière même de la Laconie et de la Messénie. Jusque-là les deux peuples avaient toujours tenu en ce lieu une assemblée annuelle et offert en commun le sacrifice à la déesse. Mais après l'outrage, les Messéniens auraient refusé, à ce qu'on assure, toute satisfaction, et la guerre aurait éclaté. C'est de ce même bourg de Limnæ que le temple de Diane à Sparte a pris le nom de *Limnæum*.

10. La guerre recommença à plusieurs reprises par suite des insurrections des Messéniens. S'il faut en croire Tyrtée, la première conquête de la Messénie avait eu lieu deux générations avant lui : « *du temps des pères de nos pères* », dit-il dans ses poèmes. La seconde suivit l'insurrection dans laquelle les Messéniens avaient eu pour alliés les Argiens, [les Arcadiens][2] et les Pisates, et pour chefs l'Arcadien Aristocrate, roi d'Orchomène, et le Pisate Pantaléon, fils d'Omphalion, tandis que les Lacédémoniens combattaient sous les ordres de Tyrtée lui-même [venu exprès d'Erinée pour les commander][3]. Tyrtée se dit en effet originaire d'Erinée dans son élégie d'*Eunomie :*

« Le fils de Saturne, l'époux de Junon à la belle couronne,
« Jupiter avait fait don de cette ville aux Héraclides, et, quand
« les Héraclides partirent pour la grande île de Pélops, nous
« quittâmes avec eux la venteuse Erinée ».

Seulement, de deux choses l'une, ou ce passage de

1. Lacune suppléée par Xylander. — 2. *Les Arcadiens* au lieu des *Eléens*, correction nécessaire due à Kramer. — 3. Conjecture de Casaubon admise par Coray et Meineke pour combler la lacune des mss.

l'élégie [a été interpolé] et ne mérite aucune créance, ou bien Philochore a menti en faisant naître Tyrtée à Athènes, dans le dème d'Aphidna, et, non-seulement Philochore, mais Callisthène aussi et tous ceux qui racontent comment Tyrtée fut envoyé d'Athènes, sur la demande expresse des Lacédémoniens à qui un oracle avait enjoint de prendre un chef de la main des Athéniens. Quoi qu'il en soit, c'est bien du temps de Tyrtée qu'eut lieu la seconde guerre de Messénie ; mais il y en eut encore, dit-on, une troisième, voire une quatrième, et c'est ce qui acheva de ruiner le pays.

La côte de Messénie, y compris tous les golfes qu'elle forme, a environ 800 stades de longueur.

11. Si nous nous sommes étendu plus que de raison sur la Messénie, c'est que nous avons été en quelque sorte entraîné par la masse de documents historiques relatifs à cette contrée, aujourd'hui à vrai dire en grande partie déserte, [sans que sa dépopulation ait rien qui doive étonner], puisque la Laconie elle-même peut nous paraître un désert comparée à ce qu'elle était anciennement. C'est tout au plus, en effet, si, en dehors de Sparte, on compte une trentaine de bourgs dans cette contrée qu'on appelait jadis, dit-on, l'*Hécatompole*, la *contrée aux cent villes*, et où se célébrait pour cette raison cette fameuse hécatombe annuelle.

CHAPITRE V.

Au golfe de Messénie succède celui de Laconie, qui s'étend entre le cap Ténare et le cap Malées en inclinant légèrement du midi vers le levant. Le promontoire Thyrides, rocher incessamment battu par le courant du golfe de Messénie, est à 130 stades environ du Ténare. Juste au-dessus, à une faible distance de la mer, commence le Taygète, chaîne de montagnes à la fois très-haute et très-escarpée, qui, en allant rejoindre vers le N. les derniers contre-forts

de l'Arcadie, [se divise] et enserre ainsi une vallée où la Laconie et la Messénie n'ont plus rien qui les sépare. Au pied du Taygète, tout à fait dans l'intérieur des terres, se trouvent Sparte, Amyclées, qui possède ce fameux temple d'Apollon, et Pharis. Le sol de Sparte, bien qu'accidenté par lui-même, est sensiblement plus bas que le reste du pays, mais il n'est plus le moins du monde marécageux, même dans le faubourg de Limnæ, dont le nom rappelle cependant la présence d'anciens marais; et le temple de Bacchus Limnéen, qui avait été bâti pour ainsi dire dans l'eau, se trouve reposer aujourd'hui sur un terrain parfaitement sec. Si nous rangeons, maintenant, la côte du golfe, ce qui s'offre à nous d'abord, c'est le Ténare qui s'avance en forme de pointe et que couronne un temple de Neptune entouré de son ἄλσος ou bois sacré, puis nous voyons tout près s'ouvrir cette caverne, si célèbre dans la fable, par où Hercule sortit des enfers traînant après soi Cerbère enchaîné. Depuis le Ténare, on compte, dans la direction du midi, 3000 stades jusqu'au cap Phycûs en Cyrénaïque[1]; dans la direction du couchant, 4600 stades, d'autres disent seulement 4000, jusqu'au cap Pachynum en Sicile; dans la direction du levant, 670 stades jusqu'au cap Malées, toutes les sinuosités de la côte comprises, ou 520 stades seulement jusqu'à Onûgnathe, presqu'île très-basse, située en deçà du cap Malées et juste en face de l'île Cythère, laquelle n'est là qu'à une quarantaine de stades du continent. Cette île qui possède, avec un bon port, une ville appelée aussi Cythère et devenue dans ces derniers temps la propriété privée d'Euryclès, chef ou *hégémon* des Lacédémoniens, est elle-même entourée de plusieurs îlots, les uns très-rapprochés, les autres un peu plus éloignés. Jusqu'au Corycus enfin, sur la côte de Crète, le trajet le plus court, à partir du Ténare, est de 950 stades[2].

2. Passé le Ténare, si l'on continue à ranger la

1. Passage corrigé par Coray. — 2. ἐννακοσίων au lieu d διακοσίων, correction de Müller. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 994, col. 2, l. 37.

côte dans la direction d'Onûgnathe et de Malées, on aperçoit d'abord la ville de Psamathûs[1], puis Asiné, et, 240 stades plus loin, Gythium, port ou arsenal de Sparte. On prétend que le bassin de Gythium a été creusé de main d'homme. Suit l'embouchure de l'Eurotas, entre Gythium et Acrées. Poussé jusqu'ici, le relevé de la côte donne en plus une longueur de 74 stades environ[2]. On passe ensuite devant des terrains marécageux, puis on arrive à Hélos, simple bourgade aujourd'hui, mais qui avait anciennement le rang de cité, témoin ce vers d'Homère :

« Et les habitants d'Amyclées et ceux d'Hélos, ville maritime[3] ».

Suivant la tradition, elle avait été fondée par Hélios, fils de Persée. Une plaine, nommée Leucé, précède la ville de Cyparissie, laquelle est bâtie sur une presqu'île et possède un bon port. Onûgnathe, qui suit, est également pourvu d'un port. Puis vient la ville de Bœa, et plus loin Malées, à 150 stades d'Onûgnathe. Asopus compte aussi parmi les villes de la Laconie actuelle.

3. Des différentes localités, maintenant, que cite Homère dans son *Catalogue des vaisseaux*, la première, Messé, aurait, à ce qu'on assure, péri sans laisser de trace, et la seconde, Messoa, paraît n'avoir jamais formé une cité distincte, mais bien un simple quartier de Sparte, comme voilà le Limnæum, au pied du Mont [Thorn]ax[4]. Il y a même certains grammairiens qui prétendent que le nom de Messé, dans ce passage d'Homère, est mis par *apocope* pour Messène : Messène en effet (nous-même l'avons dit plus haut) faisait alors partie de la Laconie[5]. Quant aux autres villes de la Laconie que mentionne Ho-

1. Ψαμαθοῦς au lieu d'Ἀμαθοῦς, correction de Müller. — 2. Nous avons traduit conformément à l'excellente correction de Müller οδ' (74) au lieu de (σδ' 204). Voy. son *Ind. var. lect.*, p. 994-995. — 3. *Iliade*, II, 284. — 4. Lacune heureusement suppléée par Meineke. Voy. ses *Vind. Strab.*, p. 115. — 5. Suit une interminable kyrielle d'exemples d'apocope que Meineke a dénoncée comme une interpolation évidente et que nous n'hésitons pas à éliminer.

mère, ou elles sont aujourd'hui détruites, ou elles n'ont laissé d'elles que de faibles vestiges, ou bien encore elles ont changé de nom. C'est ainsi qu'Augées (et il n'y a pas lieu de confondre cette ville avec l'Augées de la Locride qui aujourd'hui n'existe plus) s'appelle actuellement *Ægées*. Las est de celles qui ont été détruites de fond en comble, et elle le fut, dit-on, de la propre main des Dioscures, qui retinrent même de cet exploit le surnom de *Laperses* [1].

4. Suivant Ephore, ceux des chefs Héraclides à qui la Laconie était échue, Eurysthène et Proclès, divisèrent le pays en six lots et y fondèrent [un même nombre de] villes : l'un de ces lots, avec Amycles pour chef-lieu, fut détaché par eux et donné à l'ami qui leur avait livré la Laconie en persuadant adroitement au chef achéen, possesseur actuel de la contrée, d'accepter leurs conditions et de se retirer en Ionie avec ses gens; puis, ils avaient choisi Sparte pour en faire leur résidence personnelle, et avaient envoyé leurs lieutenants régner dans les autres villes, en les laissant libres, vu l'état de dépopulation du pays, d'accueillir tout étranger qui voudrait s'établir près d'eux. En même temps, ils faisaient de Las [leur arsenal maritime], à cause de son excellent port; d'Ægys, à cause de sa proximité des points les plus menacés de la frontière, [leur boulevard ou place d'armes; et leur trésor de Pharée], à cause de sa situation particulière qui l'assurait contre toute agression du dehors [2]. Quant aux *périèques*, bien que entièrement soumis aux Spartiates, ils jouirent d'abord des mêmes droits qu'eux, participant aux charges et aux honneurs du gouvernement [3]. Ce fut Agis, fils d'Eurysthène, qui leur enleva ce privilége de l'*isotimie*, les réduisant par là à l'état de

1. Nous avons, à l'exemple de Meineke, écarté encore comme n'étant pas de Strabon la citation de Sophocle donnée ici par les manuscrits. — 2. Nous avons traduit tout ce passage d'après les restitutions de Meineke, (Voy. *Vind. Strab.*, p. 115), « quanquam, dit Müller, après avoir énuméré tous les essais de restitution des différents éditeurs ou critiques, totam rem in « meris opinationibus repositam esse patet. » Suit une lacune d'une quinzaine de lettres qu'on n'a pas encore réussi à suppléer. Curtius a bien proposé de lire Βοιαῖς δ' ἐμπορίῳ, mais ne serait-ce pas prolonger encore la symétrie déjà exagérée de la phrase? — 3. ἀρχῶν au lieu de ἀρχείων correction de Coray.

simples tributaires de Sparte; en général, ils se résignèrent à ce changement, mais les Héléens ou habitants d'Hélos, les Hilotes pour mieux dire (car c'est là le nom qui a prévalu) [1] s'insurgèrent; une lutte s'engagea dans laquelle ils succombèrent, et ils se virent alors condamnés en masse à l'esclavage avec cette condition aggravante, que leurs maîtres n'auraient la faculté ni de les affranchir ni de les vendre au dehors. C'est là, ajoute Ephore, ce qui fut appelé *la guerre des Hilotes*. L'*Hilotie*, du reste, s'est maintenue presque sans changement telle qu'Agis l'avait instituée jusqu'à l'époque de la domination romaine, les Hilotes continuant à être pour les Lacédémoniens en quelque sorte des esclaves publics tenus à résider dans des lieux fixes et à exécuter certaines corvées.

5. Nous pourrions à la rigueur ne rien dire du gouvernement des Lacédémoniens ni des révolutions survenues parmi eux, tant ce sujet est généralement connu; néanmoins il est certains détails sur lesquels il est bon que nous revenions. Ainsi nous voyons que les Achéens de la Phthiotide, venus dans le Péloponnèse comme compagnons de Pélops, s'établirent d'abord en Laconie et acquirent bientôt une telle prépondérance par leur bravoure qu'au nom d'*Argos*, qui était alors celui du Péloponnèse, on ajouta, à cause d'eux, l'épithète d'*Achaïque*, et qu'on désigna ainsi non plus seulement le Péloponnèse d'une façon générale, mais spécialement aussi la Laconie. Nous en avons la preuve dans ce passage d'Homère [2],

« Où était alors Ménélas ?
« Sans doute il n'était pas dans ARGOS-ACHAÏQUE? »

que certains grammairiens entendent comme revenant à ceci : « *Sans doute il n'était pas en* LACONIE? » Les mêmes Achéens, lors du retour des Héraclides, et quand Philonomos eut livré le pays aux Doriens, évacuèrent la Laconie et

1. Nous avons, d'après le conseil de Kramer, transporté ici la parenthèse καλεῖσθαι δὲ Εἵλωτας indûment placée deux lignes plus haut. — 2. *Odyssée*, III, 249, 251.

passèrent dans la partie du Péloponnèse occupée par les Ioniens, laquelle prit à cette occasion le nom d'*Achaïe*. Mais nous reparlerons d'eux plus au long en décrivant cette province. Quant aux nouveaux maîtres de la Laconie, leur ambition d'abord contenue prit l'essor sous l'empire des lois de Lycurgue, et ils eurent bientôt acquis une telle supériorité sur les autres peuples de la Grèce qu'on les vit donner l'exemple unique d'un peuple maître à la fois de la terre et de la mer et conserver leur prépondérance sans interruption jusqu'au moment où les Thébains, et, immédiatement après ceux-ci, les Macédoniens s'emparèrent de l'*hégémonie*. Encore les Lacédémoniens ne reconnurent-ils jamais complétement l'hégémonie macédonienne ; ils conservèrent leur autonomie et continuèrent à disputer le premier rang tant aux autres peuples de la Grèce qu'aux rois de Macédoine eux-mêmes. Plus tard, après la destruction de la puissance macédonienne par les Romains, il y eut quelques légers conflits entre les Lacédémoniens et les autorités romaines envoyées dans le pays et cela par la faute des tyrans qui les régissaient alors et de leur déplorable politique ; mais, une fois revenus à leur ancienne forme de gouvernement, les Lacédémoniens surent se faire honorer des Romains d'une manière toute particulière, si bien que ceux-ci leur laissèrent leur indépendance, sans réclamer d'eux autre chose que les devoirs et services ordinaires dus par les alliés de Rome. Dans ces derniers temps Euryclès a bien provoqué encore quelques troubles en Laconie, pour avoir paru se prévaloir outre mesure de l'amitié de César dans l'exercice de sa présidence ou *épistasie*. Mais cette nouvelle forme de tyrannie [1] fut de courte durée, Euryclès étant venu à mourir, et son fils ayant su se préserver sagement de toute semblable ambition [2]. D'autre part, on vit la république des Eleuthéro-Lacones se constituer alors [avec

1. Le changement d'ἀρχή en ταραχή proposé par Coray ne nous a pas paru nécessaire. — 2. Nous avons cru pouvoir aussi conserver la leçon des mss. ἀπεστραμμένον, que Coray proposait de changer en ἀπεστερημένον, mais que l'heureuse correction proposée récemment par Madvig, de φιλίαν en φιλοτιμίαν, achève de justifier.

l'appui des Romains, reconnaissants de ce que] les Périèques et surtout les Hilotes, à une époque où Sparte était encore opprimée par ses tyrans, s'étaient résolûment déclarés pour eux. Contrairement à l'opinion reçue, Hellanicus présente Eurysthène et Proclès comme les véritables auteurs de la constitution politique de Lacédémone. Mais Ephore à ce sujet l'accuse de mauvaise foi : à en croire cet auteur, Hellanicus a évité exprès en toute occasion de nommer Lycurgue, pour pouvoir ainsi plus aisément faire honneur de ses travaux aux deux Héraclides, et pourtant c'est à Lycurgue, à Lycurgue seul, que les Lacédémoniens ont bâti un temple et qu'ils adressent leur sacrifice annuel ; les deux Héraclides, au contraire, tout fondateurs qu'ils étaient, n'ont même pas obtenu de transmettre à leurs successeurs les noms d'Eurysthénides et de Proclides. Ce sont les noms d'Agides et [d'Eurypontides], rappelant, l'un, Agis, fils d'Eurysthène, l'autre, Eurypon, fils de Proclès, qui ont prévalu, et pourquoi ? parce que ces princes étaient considérés [comme ayant exercé une autorité] légitime, tandis que leurs pères, pour avoir appelé [les étrangers] dans le pays et n'avoir régné que par leur aide, avaient perdu leur droit au titre d'*archégètes*, qui autrement ne se refuse jamais [aux fondateurs d'Etats. Pau]sanias, ajoute Ephore, Pausanias l'Eurypontide, [en jugeait bien ainsi], puisqu'ayant été chassé du trône [1] il s'en prit à [Lycurg]ue, comme [à l'auteur] des lois de l'ingrate patrie qui l'avait banni [2], et composa contre lui durant son exil un *Discours* dans lequel il rappelait quantité d'oracles rendus à la prière du laborieux [législateur].

6. Sur la topographie des deux pays, tant celle de la Messénie que celle de la Laconie, on peut admettre comme exacts les passages suivants d'Euripide, et celui dans lequel, après avoir dépeint la Laconie comme possédant

« Beaucoup de bonnes terres propres au labourage, mais de

1. Meineke supplée la lacune de huit lettres qui se trouve ici par les mots διὰ φόνον. — 2. ἐκβαλούσης au lieu de ἐκβαλλούσης., correction de Coray, adoptée par Meineke et Müller.

« culture difficile, parce que le pays est creux, resserré entre des
« montagnes à pic, âpre d'aspect, et inaccessible à l'invasion[1] »,

il lui oppose la Messénie,

« Riche en fruits, sillonnée de cours d'eau en tout sens, favo-
« rable à la nourriture des bœufs et des brebis, ni trop froide,
« l'hiver, quand souffle l'aquilon, ni trop chaude, l'été, quand
« le char du soleil embrase le ciel de ses feux »;

et cet autre passage, un peu plus bas, dans lequel, à propos du tirage au sort entre les chefs héraclides maîtres du Péloponnèse, il marque que le premier lot appelé

« Donnait droit aux terres de Laconie, sol maigre et de peu
« de prix »,

tandis que le second donnait droit aux champs de Messéné,

« dont l'heureuse fertilité défie toute expression »,

ce que confirme du reste le témoignage formel de Tyrtée. En revanche, lorsqu'Euripide prétend donner pour limite commune à la Messénie et à la Laconie le cours du

« Pamisus, qui précipite ses flots impétueux vers la mer »,

il commet là une erreur grave et qu'on ne saurait laisser passer, puisque le Pamisus coupe la Messénie juste par le milieu sans toucher par conséquent en aucun point à la Laconie actuelle. Il n'est pas mieux inspiré, lorsque, oubliant que la Messénie est une contrée maritime ni plus ni moins que la Laconie, il la montre *hors de la portée du navigateur*. Enfin il paraît ignorer la vraie étendue de l'Elide quand il dit :

« Au delà du fleuve[1] est Elis, proche voisine de Ju-
« piter.... ».

Veut-il parler là, en effet, de l'Elide actuelle, laquelle se

1. διὰ δὲ βάντι au lieu de πρόσω δὲ βάντι, conjecture de Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 116.

trouve être limitrophe de la Messénie ? Mais il ne voit pas que le Pamisus ne touche pas plus à l'Elide qu'à la Laconie, puisque, je le répète, il coupe la Messénie juste par le milieu. Entend-il désigner l'ancienne Cœlé-Elide ? Mais il s'écarte encore bien davantage de la vérité, car il faut, lorsqu'on a franchi le Pamisus, traverser l'autre moitié de la Messénie, puis franchir tout le canton des [Lépréates] et celui des [Macistiens] [1], autrement dit l'ancienne Triphylie, [toute la Pi]satide aussi avec le territoire d'Olympie et marcher encore l'espace de 300 stades avant d'atteindre Elis.

7. Au sujet de la double leçon Λακεδαίμονα κητώεσσαν et Λακεδαίμονα καιετάεσσαν [2], proposée par les grammairiens, il s'est élevé des doutes : d'une part, on s'est demandé ce que pouvait signifier le mot κητώεσσαν, s'il avait trait effectivement à la présence de *cétacés* (κητοί) sur les côtes de la Laconie ou s'il fallait l'entendre [au figuré] dans le sens de *grand*, d'*immense*, ce qui semble plus plausible ; d'autre part, la forme καιετάεσσαν est interprétée tantôt comme un équivalent du mot καλαμινθώδη, tantôt comme un dérivé du mot καιετοί, lequel signifie toute crevasse ou déchirure produite par un tremblement de terre et se retrouve dans le nom de *cæetas* donné à la prison de Lacédémone, qui n'est effectivement qu'une caverne, bien que certains auteurs fassent remarquer que le mot propre pour désigner ces sortes d'excavations naturelles est plutôt κῶοι, *coi*, témoin l'expression homérique φηρσὶν ὀρεσκώοισιν [3]. Ce qu'il y a de sûr c'est que la Laconie est très-sujette aux tremblements de terre et qu'on parle de cimes entières de la chaîne du Taygète qui auraient été arrachées et précipitées à la suite de secousses semblables. Mais le nom du Taygète nous rappelle une des richesses du pays, les carrières de marbre : et en effet, outre les anciennes carrières du cap Ténare, d'où l'on extrait le beau marbre dit *Ténarien*, il en a été

1. Double lacune suppléée par Meineke, voy. *Vind. Strab.*, p. 117. Cf. Müller, *Ind. var lect.*, p. 995, col. 2, l. 5. — 2. *Iliade*, II, 581 ; *Odyssée*, IV, 1. — 3. *Iliade*, I, 268.

ouvert récemment de fort grandes dans le Taygète pour le compte de quelques entrepreneurs aidés dans leur opération par les capitaux de la riche et fastueuse Rome.

8. C'est encore Homère qui nous fournit la preuve que le nom de *Lacédémone*, dans un temps, désignait à la fois le pays et la ville (et par le pays j'entends toute la Laconie accrue de la Messénie) : ainsi, lorsque, à propos de l'arc d'Ulysse, il s'écrie [1] :

« Don magnifique, que lui avait fait, lors de leur rencontre
« dans Lacédémone, Iphitus l'Eurytide, son hôte »,

et qu'il ajoute un peu plus loin :

« Ils s'étaient rencontrés l'un et l'autre dans Messène, sous
« le toit d'Ortilochus »,

c'est évidemment le pays [2], le pays dans son ensemble, qu'il entend désigner; et, comme la Messénie en faisait alors partie [3], on conçoit qu'il ait pu dire indifféremment « *dans Lacédémone* » ou « *dans Messène* », d'autant que la résidence même d'Ortilochus paraît avoir été à Phères :

« Ils arrivèrent à Phères, dans la maison de Dioclès, fils
« d'Ortilochus [4] ».

(Il s'agit dans ce passage de Télémaque et de Pisistrate, et de la ville de Phères, située en Messénie). En revanche, quand Homère nous montre les généreux coursiers qui emportent Télémaque et son compagnon loin de Phères agitant, secouant leur joug pendant toute la durée du jour, et qu'il s'exprime comme il suit [5] :

« Le soleil se couchait à peine.... Ils atteignent alors la basse
« et caverneuse Lacédémone, et dirigent leur char vers la de-
« meure de Ménélas »,

1. *Odyssée*, XXI, 13. — 2. Nous avons écarté, comme avait fait Meineke, les mots τῆς Φηρῆς placés ici indûment. — 3. En revanche, ce membre de phrase que Coray inclinait à regarder comme une glose marginale nous a paru utile à conserver pour donner plus de suite au raisonnement. — 4. *Odyssée*, III, 488. — 5. *Ibid.*, III, 487; IV, 1.

il faut bien admettre qu'il parle là de la ville même, autrement on risque de lui faire dire une chose absurde, à savoir que Télémaque et son compagnon « *partis de Lacédémone arrivent à Lacédémone*[1] ». Il n'est guère vraisemblable d'ailleurs que Ménélas ait eu sa résidence en un lieu autre que Sparte; guère vraisemblable non plus, s'il l'avait eue, qu'Homère ait fait dire à Télémaque[2] :

« J'irai à Sparte et à Pylos ».

Une dernière circonstance semble encore [con]firmer notre thèse[3], c'est que dans le passage en question [Homère n'emploie pas] d'épithètes [générales comme celles dont il se sert d'habitude pour caractériser] l'ensemble d'une contrée, à moins pourtant qu'on ne veuille voir là encore, qui sait? quelque licence poétique sans conséquence. [Ne vaut-il pas mieux[4], au surplus, pour l'honneur de] Messène, pouvoir supposer qu'elle dépendait alors du royaume de Ménélas ou de celui de Nestor, du royaume de Lacédémone ou de celui de Pylos, que d'avoir à dire qu'elle formait un état indépendant, mais qu'elle n'avait pu être comprise dans le Catalogue d'Homère faute d'avoir pris part à l'expédition commune contre Troie?

CHAPITRE VI.

Au cap Malées succèdent les golfes Argolique et Hermionique : le premier de ces golfes s'étend jusqu'au Scyllæum et s'ouvre au levant, juste dans la direction des

1. [Οὐδὲ] μὴ οὔσης ἐκεῖ, addition nécessaire empruntée par Kramer à Pléthon. — 2. *Odyssée*, II, 359. — 3. δοκεῖ [γὰρ συμ]πίπτειν la lacune est ainsi suppléée par qqs. mss.; seulement, avec Kramer et Meineke, nous avons remplacé γὰρ par δὲ. Madvig préfère la restitution ἀντιπίπτειν. — 4. Nous avons adopté, avec Meineke, la restitution proposée par Kramer [βέλτιον γάρ.]. De là pour tout le reste de la phrase un sens très-différent de celui que Müller a donné dans sa traduction latine conformément à la restitution [ἐ]ναντίον des anciens éditeurs.

Cyclades; quant à l'autre, situé plus à l'est, il se prolonge jusqu'à l'île d'Egine et aux limites de l'Epidaurie. L'entrée du golfe Argolique dépend encore de la Laconie, mais tout le reste appartient à l'Argolide. Dans cette première portion dépendante de la Laconie, on remarque une localité appelée Délium comme la ville de Béotie et consacrée de même à Apollon, un château fort appelé Minoa comme la ville de la Mégaride, et, si l'on en croit Artémidore, la ville d'Epidaure-Limère. Apollodore, lui, place cette dernière ville dans le voisinage même de Cythères; il ajoute que ce surnom de Limère, λιμηρά, lui fut donné à cause de la sûreté et de la commodité de son port et par abréviation, par contraction, pour λιμενηρά qui est la vraie forme du mot. La côte de la Laconie, depuis le cap Malées, est généralement âpre et rocheuse, bien qu'il s'y trouve encore çà et là quelques mouillages ou abris pour les vaisseaux. En revanche, tout le reste du littoral du golfe Argolique est pourvu de ports nombreux et excellents. Ajoutons que beaucoup de petites îles, qui d'ailleurs ne méritent pas qu'on les nomme ici, bordent cette partie de la côte.

2. En Argolide, les premières localités qui se présentent sont Prasies, Téménium où est enseveli le héros Téménus, et entre deux la vallée de la Lerne, petite rivière, dont le nom rappelle le lac rendu si célèbre par l'hydre de la fable. En remontant depuis Téménium jusqu'à Argos dans l'intérieur des terres on trouve que la distance est de 26 stades; on compte ensuite 40 stades d'Argos à Héræum, dix stades d'Héræum à Mycènes. Sur la côte, maintenant, Nauplie succède à Téménium. Nauplie est le port ou pour mieux dire l'arsenal maritime d'Argos et l'étymologie de son nom indique effectivement un lieu d'accès facile pour les navires. On prétend que la même étymologie a donné aux mythographes modernes l'idée de créer les personnages de Nauplius et de ses fils, et qu'autrement Homère n'eût point manqué de faire figurer dans ses poèmes des héros tels que ce Palamède, mort victime d'une trahison et d'un arrêt injuste après avoir déployé tant de sagesse

et un génie si inventif, tels encore que ce Nauplius, qui, [pour venger son fils], aurait attiré toute une flotte grecque sur les écueils de Capharée. La généalogie de Nauplius présente d'ailleurs, indépendamment de son côté fabuleux, un grossier anachronisme : qu'on admette en effet que ce héros ait eu Neptune pour père, comment pouvait-il, vivant encore à l'époque de la guerre de Troie, avoir eu pour mère Amymone? — Tout de suite après Nauplie on voit s'ouvrir les grottes ou cavernes dites *des Cyclopes*, qui contiennent ces antiques labyrinthes.

3. Puis on passe devant quelques localités sans importance pour atteindre enfin le golfe Hermionique. Mentionné en termes exprès par Homère [1], comme une dépendance de l'Argolide, ce golfe [nous a paru devoir figurer ici] [2] aussi à titre de section distincte du littoral du Péloponnèse : il commence à la petite ville d'Asiné [3] et comprend, avec Hermione et Trézène, l'île Calaurie qui n'a guère que trente [4] stades de tour et n'est séparée du continent que par un étroit canal de quatre stades.

4. Le golfe Saronique qui lui succède est appelé quelquefois aussi des noms de *mer* ou de *canal Saronique*, parce qu'en effet l'intervalle compris entre les parages d'Hermione et de l'Isthme et les mers de Myrtos et de Crète semblent former un bassin distinct. Dans le golfe Saronique [proprement dit] se trouvent Epidaure, avec l'île d'Egine, qui lui fait face, Cenchrées, l'un des deux ports de Corinthe, dit *le port du levant*, et Schœnûs à 45 stades par mer de Cenchrées, ce qui fait en tout 1800 stades pour la distance depuis le cap Malées. C'est de

1. καὶ [γὰρ τοῦτον 'Ομ]ήρου τάξαντος, restitution de Kramer que nous avons suivie. — 2. οὐ παροπτίος ἐνέφηνεν, lacune qui se trouve remplie ainsi dans quelques manuscrits. — 3. Voir l'intéressante note de M. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 995-996. Mais nous n'avons pas osé, malgré les raisons ingénieuses qu'il en donne, adopter la substitution du nom d''Αλικῆς ou d''Αλίας à celui d''Ασίνης. La possibilité d'erreurs propres à Strabon a été trop souvent démontrée par M. Müller lui-même pour qu'on ne soit pas très-sobre de corrections dans toute cette nomenclature évidemment empruntée à des périples de date fort ancienne. — 4. Voy. l'explication que donne le même critique de cette faible évaluation, *Ind. var. lect.*, p. 996, col. 1, l. 22.

Schoenûs que part le *diolcos* ou chemin de traînage : il traverse la portion la plus étroite de l'isthme et passe auprès du temple de Neptune Isthmien. — N'anticipons pas du reste : ces lieux se trouvent en dehors de l'Argolide, et, avant d'en rien dire, il est bon que nous revenions sur nos pas et que nous reprenions, mais alors en détail, la description de cette dernière contrée.

5. Au préalable, examinons les différentes significations que le nom d'Argos a dans Homère, et lorsqu'il est employé seul et lorsque les épithètes d'*Achaïque*, de *Iase*, d'*Hippien*, de *Pélasgique* ou d'*Hippobote* l'accompagnent. Homère, en effet, appelle *Argos* non-seulement la ville de ce nom, comme dans les passages suivants :

« Et Argos et Sparte[1] »,
« Et ceux qui habitaient et Argos et Tirynthe[2] »,

mais encore le Péloponnèse, témoin cet autre passage :

« En Argos, dans notre palais[3] »,

car on sait qu'Agamemnon n'avait point sa résidence dans la ville d'Argos. On peut même dire qu'il nomme ainsi la Grèce entière, puisque, pour exprimer l'ensemble des peuples grecs, il emploie aussi souvent l'ethnique *Argiens* que les ethniques *Danaens* et *Achéens*. Seulement, pour empêcher qu'on ne se trompe à cette homonymie, il recourra à diverses épithètes, il dira par exemple *Argos-Pélasgique*[4] pour désigner la Thessalie,

« Je nommerai maintenant tous les peuples venus d'Argos
« Pélasgique » ;

et [*Argos-Achaïque*[5]] pour désigner le Péloponnèse,

« Si jamais nous revenons dans Argos Achaïque[6] »,
« Sans doute Ménélas n'était pas alors dans Argos Achaïque[7] »,

1. *Iliade*, IV, 52. — 2. *Ibid.*, II, 559. — 3. *Ibid.*, I, 30. — 4. *Ibid.*, II, 681 — 5. Restitution nécessaire due à Groskurd. — 6. *Iliade*, IX, 141. — 7. *Odyssée*, III, 251.

ce qui prouve, par parenthèse, qu'indépendamment du sens général dont nous parlions tout à l'heure le nom d'*Achéens* avait aussi le sens particulier de Péloponnésiens. C'est également au Péloponnèse que paraît s'appliquer la dénomination d'*Argos Iase*, car, dans le passage où il est dit,

« Si tous les Achéens qui habitent Argos Iase pouvaient vous « contempler, Pénélope, vous compteriez plus de prétendants « encore [1] »,

il est probable que le poète a voulu parler non de la totalité des Grecs ou Hellènes, mais de ceux seulement qui se trouvaient le plus rapprochés de l'île d'Ithaque. En revanche il ne faut voir dans les mots *hippien* et *hippobote* que des épithètes banales.

6. On ne s'accorde pas, disons-le en passant, sur le sens à donner à ces noms de *Hellade*, d'*Hellènes*, et de *Panhellènes* [dans Homère]. Suivant Thucydide [2], Homère n'a pas fait usage de la dénomination générale de *Barbares*, faute de pouvoir lui opposer celle d'*Hellènes* qui ne s'étendait pas encore de son temps à toutes les populations de la Grèce. Apollodore affirme aussi que par *Hellènes* Homère entendait uniquement l'une des tribus de la Thessalie et il cite ce vers de l'Iliade [3],

« Ils s'appelaient Myrmidons, Hellènes, [et Achéens] »,

mais il croit qu'Hésiode et Archiloque devaient connaître le sens général des noms d'Hellènes et de Panhellènes, puisqu'à propos des filles de Prœtus le premier nous montre « *les Panhellènes aspirant à leur main* », et que le second, [dans une de ses boutades contre Thasos,] s'écrie :

« Tous les maux de la Grèce, [littéralement LES MAUX DES « PANHELLÈNES,] s'y sont donné rendez-vous. »

1. *Odyssée*, XVIII, 245. — 2. I, 3. — 3. *Iliade*, II, 684.

D'autre part, quelques grammairiens soutiennent qu'on trouve la dénomination de *Barbares* déjà employée dans Homère, puisqu'en certain passage il qualifie les Cariens de *Barbarophones;* et qu'il a de même indiqué toute l'extension du nom d'Hellènes, en disant par exemple, au sujet d'Ulysse[1],

« Ce héros, dont la gloire a retenti à travers la Hellade et « jusqu'en plein Argos » ;

et ailleurs[2] :

« Si tu veux parcourir la Hellade, et pénétrer au sein « d'Argos ».

7. La ville d'Argos, bâtie sur un terrain généralement plat, a pour citadelle une colline, nommée Larisse, dont l'assiette est passablement forte et que couronne un temple de Jupiter. Tout auprès passe le fleuve Inachus, sorte de torrent profondément encaissé, qui prend sa source aux confins[3] mêmes de l'Arcadie, sur le versant du mont Lyrcée. Dans la Fable, on le sait, ce fleuve a une autre source, mais, comme nous l'avons dit plus haut[4], c'est là une pure fiction des poètes. Il faut voir également une fiction poétique dans la tradition qui nous représente Argos comme entièrement dépourvu d'eau avant que

« De ce lieu aride les Danaïdes[5] eussent fait un lieu frais et « humide ».

Tout le pays, effectivement, aux environs de la ville, est bas, sillonné de cours d'eau ou couvert de lacs et de marécages, et la ville elle-même se trouve abondamment alimen-

1. *Odyssée*, I, 344. — 2. *Ibid.*, XV, 80. — 3. ἐκ Λυρκείου ὄρους τοῦ κατὰ τὴν συνορίαν τῆς Ἀρκαδίας (συνορίαν au lieu de Κυνουρίαν) excellente correction de Müller, qui évite l'élimination du membre de phrase, moyen trop radical dont Meineke était toujours un peu trop prompt à user. — 4. Livre VI, c. II, § 4. — 5. Nous avons traduit ce passage sur la restitution qu'en a faite Meineke, κλάσμα δὲ καὶ τὸ

Ἄργος ἄνυδρον ἐὸν Δανααὶ θέσαν Ἄργος ἔνυδρον.

Meineke, pourtant, incline à penser que la citation en cet endroit du vers d'Hésiode n'est pas du fait de Strabon et que c'est pour cela que le vers a été si gravement altéré. Voy. *Vind. Strab.*, p. 117.

tée par tous ces puits qu'on y rencontre à chaque pas, et où l'eau arrive presque au ras du sol. On a tort seulement de s'en prendre à Homère, et de vouloir qu'il nous ait induits en erreur en faisant dire à Agamemnon :

« Καί κεν ἐλέγχιστος πολυδίψιον Ἄργος ἱκοίμην »,
« Et moi, je rentrerais chargé de honte dans L'ARIDE Argos ».

Ici, en effet, πολυδίψιον est mis pour πολυπόθητον, et a le sens de *bien-aimé* ; peut-être même la vraie leçon est-elle πολυίψιον sans δ, ce qui revient pour le sens au πολύφθορον de Sophocle,

« Et cette maison des Pélopides, déjà *si cruellement frap-*
« *pée* »,

car le verbe ἴψασθαι signifie bien les épreuves, les coups du sort, témoin ce vers d'Homère :

« Maintenant il vous éprouve ; mais bientôt sa colère frap-
« pera (ἴψεται) les fils des Grecs ».

Ajoutons que, dans le passage en question, il s'agit non de la ville d'Argos, où Agamemnon n'avait que faire de retourner, mais du Péloponnèse, qui n'est certes pas non plus dépourvu d'eau. On peut d'ailleurs conserver le δ (πολυδίψιον), et, à l'exemple de certains grammairiens, expliquer sa présence par la transposition de la conjonction δέ, s'élidant naturellement devant ἴψιον et faisant corps avec ce mot, ce qui donne alors

« καί κεν ἐλέγχιστος πολὺ δ'ἴψιον Ἄργος ἱκοίμην »,
autrement dit : πολυίψιον Ἄργοςδε ἱκοίμην (Ἄργοςδε, pour εἰς Ἄργος [1]).

8. L'Inachus n'est pas le seul fleuve qui arrose le territoire d'Argos, il y a aussi l'Erasinus, lequel prend sa

1. Voy. dans les *Vind. Strab.*, p. 117-118, les doutes que Meineke a émis sur l'authenticité de tout ce passage, bien plus *strabonien* pourtant, dans le fond et dans la forme, que le long morceau que nous avons supprimé quelques pages plus haut (p. 150, note 5).

source à Stymphale en Arcadie au sein même du lac Stymphalide, si célèbre dans la Fable par la présence de ces monstres ailés appelés eux-mêmes *Stymphalides*, qu'Hercule expulsa à coups de flèches et en s'aidant du bruit des tambours. Mais on prétend qu'avant d'entrer en Argolide et de parcourir en tous sens la plaine d'Argos, l'Erasinus (ou comme on dit parfois aussi l'*Arésinus*[1]) se perd et coule un certain temps sous terre. On connaît différents fleuves du même nom, un premier fleuve qui sort également d'Arcadie, mais se dirige vers la partie de la côte où est Bura; un autre dans le territoire d'Erétrie et un troisième en Attique, qui débouche non loin de Brauron. Mentionnons en outre certaine source du nom d'Amymone située dans le voisinage de Lerne, et le lac de Lerne lui-même, qui s'étend à la fois sur le territoire d'Argos et sur celui de Mycènes, et qui fut témoin, dit-on, du combat d'Hercule contre l'Hydre. L'eau de ce lac a servi de tout temps aux purifications; de là cette locution proverbiale : *Toute une Lerne de maux*. Cela étant, il faut bien se rendre et convenir que le pays au moins est largement pourvu de sources et de cours d'eau, mais que fait-on? on nie qu'il en soit de même de la ville, on soutient que son emplacement était primitivement sec et aride, et que, si aujourd'hui elle possède bon nombre de puits, elle le doit uniquement à l'heureuse découverte des filles de Danaüs, on cite à ce propos le vers [d'Hésiode][2] :

« Argos manquait d'eau, mais, grâce aux Danaïdes, l'eau
« abonde à Argos »,

et l'on fait remarquer qu'aujourd'hui encore quatre de ces puits sont regardés comme sacrés et demeurent l'objet d'une vénération toute particulière; bref, on s'obstine à nous montrer la sécheresse au sein de la fraîcheur et de l'abondance[3].

1. Ἀρεσῖνον au lieu de Ἀρσῖνον, correction de Coray. — 2. Cf. *Eustath. ad Iliad.* δ, 171, qui dans ce passage fait honneur de cette découverte à Danaüs lui-même et non à ses filles. — 3. Sur tout ce passage difficile voir les

9. La citadelle d'Argos fut fondée, dit-on, par Danaüs, prince dont la puissance paraît avoir singulièrement surpassé celle des rois, ses prédécesseurs, puisque, au dire d'Euripide,

« Sur un ordre de lui, les peuples de la Grèce quittèrent
« l'ancien nom de Pélasgiotes, et prirent celui de Danaens ».

Aussi est-ce son tombeau qui occupe le centre de l'*agora* d'Argos : on l'appelle le *Plinthos*[1] [eu égard, sans doute, à sa forme]. J'ai idée, du reste, que c'est à cause de la gloire de cette ville et parce qu'elle-même avait porté ces différents noms que les peuples de la Grèce se sont appelés tour à tour Pélasgiotes, Danaens, Argiens. D'elle aussi sont venues les dénominations plus modernes de Iasides, de Iasum-Argos, d'Apie et d'Apidones. Homère, lui n'emploie jamais le nom d'Apidones et par le mot Apie il entend simplement une contrée lointaine; en revanche, il appelle souvent du nom d'*Argos* tout le Péloponnèse, en voici de nouvelles preuves à ajouter à celles que nous avons réunies ci-dessus. Il dira par exemple :

« L'Argienne Hélène[2] »;

et ailleurs :

« Il est une ville, appelée Ephyre, sise à l'extrémité d'Ar-
« gos[3] »;

ailleurs encore :

« Et jusqu'en plein Argos[4] »;

et enfin [dans l'Iliade[5]] :

« Comme insigne de son autorité sur ces nombreuses îles et
« sur toute l'étendue d'Argos ».

Vind. Strab. de Meineke, p. 118-119. Seulement ce que Meineke considère comme une glose, ἃ ταῖς... ἔνυδρον, nous a paru souverainement utile à la suite du raisonnement de l'auteur, tel que nous avons cru qu'on pouvait le comprendre. — 1. Πλίνθος au lieu de Πάλινθος, conjecture de Meineke que Müller à vrai dire ne semble goûter qu'à moitié. — 2. *Iliade*, VI, 623. — 3. *Ibid.*, VI, 152. — 4. *Odyssée*, I, 344. — 5. II, 108.

Quant au sens de *plaine* que le mot *Argos* se trouve avoir parfois aussi, non pas il est vrai chez Homère, mais chez les modernes, on s'accorde à penser qu'il est particulier au dialecte macédonien ou thessalien.

10. Les descendants de Danaüs, qui avaient continué à occuper le trône d'Argos, s'associèrent les Amythaonides, quand ceux-ci eurent quitté la Pisatide et la Triphylie ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il y ait eu alors une sorte de partage de famille, et que les deux royaumes formés du domaine primitif aient reçu pour capitales des villes aussi rapprochées que le sont Argos et Mycènes, lesquelles se trouvent à moins de cinquante stades l'une de l'autre, et pour temple commun l'*Héræum* voisin de Mycènes, lequel possède ces belles statues de Polyclète, incomparables sous le rapport de l'exécution, moins grandes seulement et moins ornées que celles de Phidias. La suprématie, qui, dans le principe, appartenait à Argos, passa plus tard à Mycènes, devenue naturellement plus puissante une fois que les Pélopides y eurent transporté leur demeure. Tous les biens de cette famille s'étant trouvés réunis dans les mains des fils d'Atrée, Agamemnon, qui était l'aîné, prit en main la direction des affaires, et, aidé par la fortune autant que par son courage, il eut bientôt reculé les limites du royaume de Mycènes et fait d'importantes conquêtes, notamment celle de la Laconie[1]. Ce fut là le lot de Ménélas ; quant à Mycènes, jointe au territoire qui s'étend jusqu'à Corinthe et à Sicyone, autrement dit, jusqu'aux limites du pays appelé alors Ionie et Ægialée et depuis Achaïe, elle forma le domaine propre d'Agamemnon. Mais après la guerre de Troie, qui emporta le trône d'Agamemnon, après le retour des Héraclides surtout, on vit Mycènes décliner rapidement. Dans le partage qui suivit la conquête du Péloponnèse et l'expulsion de ses anciens maîtres, elle échut au roi d'Argos, comme une dé-

1. Coray et Meineke, d'après une remarque de Xylander, ont cru devoir substituer ici au nom de Laconie celui d'Argolide, cette substitution ne nous a pas paru indispensable.

pendance de cette ville ; bientôt même les Argiens la détruisirent de fond en comble, si bien qu'aujourd'hui il ne reste pas trace de l'ancienne cité des Mycénéens. Or, si tel a été le sort de Mycènes, il n'est guère étonnant que la plupart des villes comprises dans l'ancien territoire d'Argos, et qui figurent au *Catalogue* d'Homère, aient aujourd'hui complétement disparu. On se rappelle le passage du Catalogue :

« Les guerriers venus d'Argos, de Tirynthe aux fortes mu-
« railles, d'Hermione et d'Asiné que baigne un golfe profond,
« de Trézène, d'Eiones et d'Epidaure, fertile en vignes, ceux
« aussi d'Ægine et de Masès, réputés tous l'élite des Grecs ».

Mais, de ces différentes villes, Argos est la seule dont nous ayons encore parlé, occupons-nous à présent des autres.

11. Tirynthe paraît avoir servi d'abord de place d'armes au roi Prœtus et avoir été fortifiée de la main même des Cyclopes. Ces Cyclopes étaient, dit-on, au nombre de sept et de ceux qu'on nomme *chirogasteres*, pour rappeler apparemment qu'ils vivaient du produit de leur art. Prœtus les avait fait venir exprès de Lycie. Il se peut que ce soient les mêmes qui ont donné leur nom aux grottes de Nauplie et aux ouvrages qu'elles renferment. [Tirynthe et] son acropole Licymna, ainsi nommée du héros Licymnius, sont distantes de Nauplie de 12 stades environ, mais aujourd'hui abandonnées comme elle. Il en est de même de leur voisine Midea, laquelle se distingue aisément de la ville de Béotie appelée aussi Midea, car son nom se prononce Μιδέα comme Τεγέα, et le nom de l'autre Μίδεα comme πρόνοια. Au territoire de cette ville confine [le canton de] Prosy[mna], où est situé [le fameux] *Hêræum* ou temple de Junon[1]. Ce sont les Argiens eux-mêmes qui ont ainsi dévasté la plupart de ces villes, et cela parce qu'elles refu-

1. Nous avons traduit d'après la restitution proposée par Meineke Πρόσυ[μνά ἐστι χώρ]α ἡ τὸ ἱερὸν ἔχουσα Ἥρας. Cf. cependant la note de Müller, *Ind. var. lect.* p. 997, col. 1, l. 5.

saient de reconnaître leur suprématie. Quant aux habitants, ils ont dû chercher un refuge ailleurs; ceux de Tirynthe ont été recueillis à Épidaure, ceux de [Midea][1] à Haliées. Les Asinéens (Asiné est un bourg de l'Argolide situé aux environs de Nauplie) furent transportés par les Lacédémoniens en Messénie, où l'on trouve en effet aujourd'hui une petite ville appelée également *Asiné*. « Les « Lacédémoniens, dit Théopompe, avaient à repeupler « l'immense étendue de terres enlevées par eux aux Messé« niens, et ils y établissaient les différentes bandes de fu« gitifs qui venaient leur demander asile ». C'est ainsi que les habitants de Nauplie passèrent eux-mêmes en Messénie.

12. Hermione compte parmi les villes les plus célèbres de l'Argolide et comprend dans son territoire la *côte des Haliéens*, ainsi nommée de ce que la population qui l'occupe tire tous ses moyens d'existence de la mer. Suivant une tradition très-répandue dans le pays, le chemin le plus court pour descendre aux Enfers part des environs d'Hermione : en conséquence, les Hermionéens s'abstiennent de placer sur la bouche de leurs morts l'obole consacrée.

13. Il paraît certain que les Dryopes ont eu jadis un établissement [à Hermione][2] aussi bien qu'à Asiné, mais s'agit-il, comme le pense Aristote, des compagnons de l'arcadien Dryops transportés là des rives du Sperchius, ou des populations expulsées par Hercule de la Doride et des environs du Parnasse, [c'est ce qu'on ne saurait décider]. Quant au cap Scyllæum, voisin d'Hermione, il tire son nom, à ce qu'on assure, de Scylla, fille de Nisus, dont le corps aurait été rejeté, puis enseveli en cet endroit du rivage, après que Minos, à qui cette princesse avait par amour livré la forteresse de Nisée, l'eut fait précipiter à la mer. Eiones, dont les Mycénéens avaient chassé

1. Conjecture de Ranke admise par Meineke, mais rejetée par Müller. — 2. Addition rendue nécessaire par ce passage d'Eustathe (*ad Iliad.* β, 560): λέγει δὲ (*Strabon*) καὶ ὅτι Ἀσίνη καὶ Ἑρμιὼν Δρυόπων οἰκητήριον. Cf. Madvig, *Adv. Crit.*, vol. I, p. 553.

naguère les habitants pour en faire leur port, fut toujours un simple bourg et finit par disparaître complétement sans laisser même un vestige de ces établissements maritimes des Mycénéens.

14. En revanche, Trézène compte aujourd'hui encore parmi les principales villes de l'Argolide. Consacrée dès l'origine à Neptune, elle porta aussi dans un temps le nom de *Posidonie*. Elle est située à 50 stades de la côte. En vue de son port, qu'on appelle *le Pogon*, est la petite île de Calaurie, qui n'a guère plus de trente stades de tour[1]. Elle possédait autrefois un *asile* placé sous la protection de Neptune, ce dieu l'ayant reçue, dit-on, des mains de Latone en échange de Délos, tout comme il avait reçu d'Apollon le Ténare en échange de Pytho, conformément à l'oracle cité par Ephore :

« Autant vaut pour toi posséder Calaurie que Délos et le ven-
« teux Ténare que l'auguste Pytho ».

Ajoutons que ce temple était le siége d'une *amphictyonie* de sept villes qui supportaient en commun les frais des sacrifices : ces villes étaient Hermione, Epidaure, Ægine, Athènes, Prasies, Nauplie et Orchomène dit *des Minyens*. Seulement c'étaient les Argiens qui payaient la contribution de Nauplie, et les Lacédémoniens qui acquittaient celle de Prasies. Tel fut en tout temps le respect des Grecs pour Neptune, que le droit d'asile dont jouissait le temple de Calaurie survécut à la conquête de la Grèce par les Macédoniens, et que ceux-ci n'osèrent jamais en arracher les proscrits qui s'y étaient réfugiés. Même lorsqu'il s'agit de prendre Démosthène, Archias ne se sentit pas le courage d'user de violence et de se servir des soldats dont il était accompagné, bien qu'il eût reçu d'Antipater l'ordre formel de le lui amener vivant, ainsi que les autres orateurs impliqués dans la même accusation, et il aima mieux recourir à la persuasion. Mais Démosthène, [comme chacun sait,] ne

1. Voy. la note 4 de la page 160.

se laissa point persuader, et, prévenant la vengeance d'Antipater, il mit lui-même fin à ses jours en prenant du poison.

Trœzen et Pitthée, deux des fils de Pélops, étant venus, après leur sortie de la Pisatide, s'établir dans cette partie de l'Argolide, le premier y bâtit la ville qui porte son nom et la laissa à son frère qui y régna après lui. Quant à Anthès, qui possédait le pays avant eux, il s'était hâté, [à leur approche,] de s'embarquer pour l'Asie, où il fonda la ville d'Halicarnasse : nous aurons occasion de reparler de lui en décrivant la Carie et la Troade[1].

15. Epidaure, ou comme on l'appelait anciennement *Epitaure*[2], fut, ainsi qu'Hermione, occupée d'abord par les Cariens. Aristote le dit formellement, mais il ajoute qu'après le retour des Héraclides les Ioniens de la tétrapole attique, qui avaient suivi ces chefs en Argolide, vinrent dans Epidaure se mêler aux Cariens. Epidaure est aussi l'une des principales villes du pays, elle le doit surtout au prestige du nom d'Esculape et à la croyance généralement établie que ce dieu peut guérir toutes les maladies, ce qui fait qu'ici, comme à Cos et à Tricca, son temple est toujours plein de malades et de tableaux votifs indiquant pour chaque cas le traitement suivi. La ville est située au fond du golfe Saronique et s'étend le long du rivage sur un espace de quinze stades ; elle regarde le levant d'été, et se trouve enfermée dans un cercle de hautes montagnes qui descendent jusqu'au bord de la mer, comme si la nature elle-même avait pris soin d'en défendre de tous côtés l'approche. Entre Trézène et Epidaure, sur une presqu'île du même nom, s'élevait naguère Méthane, autre forteresse naturelle. Le nom de cette ville, dans quelques copies des *Histoires* de Thucydide, se trouve écrit *Méthone*, comme celui de la ville de Macédoine, au siége de laquelle Philippe eut l'œil crevé d'un coup de flèche, et cette circon-

1. Voy. la note de Meineke, *Vind. Strab.*, p. 120. — 2. Voy. dans Meineke, *ibid.*, p. 121, l'origine probable de la forme 'Επίκαρος qui se trouve dans Eustathe.

stance, au dire de Démétrius de Scepsis, aurait égaré quelques historiens en leur laissant croire que c'était à la ville de Méthone en Trézénie[1] que les recruteurs d'Agamemnon éconduits avaient adressé cette imprécation : « *Puisses-tu toujours bâtir et rebâtir tes murs !* » tandis qu'il est constant, ajoute Démétrius, « que ce n'est pas cette ville, « mais bien Méthone en Macédoine, comme le marque « Théopompe, qui refusa jadis d'envoyer ses matelots au « roi des rois, d'autant qu'il n'est guère vraisemblable « qu'une si proche voisine eût osé répondre de la sorte à « son appel ».

16. Le nom d'Ægine désigne à la fois une localité de l'Epidaurie et l'île située vis-à-vis. Mais c'est bien de l'île qu'Homère a voulu parler dans le passage rapporté ci-dessus; quelques grammairiens y ont même substitué la leçon

« νῆσον τ' Αἴγιναν »,
« Et l'île d'Ægine »,

à la leçon habituelle

« οἵ τ'ἔχον Αἴγιναν, et ceux qui occupaient Ægine »,

pour empêcher qu'on ne se laissât tromper à l'homonymie. Faut-il rappeler d'ailleurs que l'île d'Ægine est une des parties les plus connues de la Grèce, qu'Æaque et les Æacides[2] en étaient originaires, qu'il fut un temps où elle possédait l'empire de la mer, et que, durant les guerres médiques, après le combat naval de Salamine, elle disputa à Athènes le prix de la valeur? Elle a, dit-on, 180 stades de circuit, et renferme dans sa partie S. O. une ville appelée de même *Ægine*. Les côtes de l'Attique et de la Mégaride, et celles du Péloponnèse jusqu'à Épidaure décrivent une circonférence, dont elle forme à proprement parler le centre, se trouvant à 100 stades environ de chacun

1. τὴν ἐν τῇ Τροιζηνίᾳ (et non Τροιζῆνι) Μεθώνην, correction de Meineke. — 2. οἱ ἀπ' αὐτοῦ au lieu de ὑπ' αὐτόν, correction adoptée par Coray et Meineke, mais dont l'honneur revient à Guarino qui avait traduit *ejusque posteri*.

de ces pays. A l'E. et au S., elle est baignée par les mers de Myrtos et de Crète. D'autres îles plus petites l'entourent; mais la plupart sont situées du côté de la terre-ferme; seule Belbina tire du côté de la haute mer. Le sol de l'île d'Ægine n'offre de bonne terre qu'à une certaine profondeur, à la surface (et ceci s'observe surtout dans la plaine) il eet pierreux. Aussi l'île est-elle en général nue[1] et découverte. Elle donne pourtant d'assez beaux produits en orge. On prétend que les Æginètes ont été appelés d'abord *Myrmidons :* ce n'est pas, comme le dit la Fable, qu'à la suite d'une terrible famine et sur le vœu d'Æaque toutes les fourmis de l'île aient été changées en hommes, mais c'est qu'apparemment les premiers habitants s'étaient mis, comme les fourmis, à fouir le sol, et qu'après avoir étendu sur la roche l'humus ainsi extrait pour avoir un peu de terre à cultiver, ils s'étaient, par économie, et pour ne pas avoir à faire la dépense de briques, logés dans ces excavations. Quant à l'île elle-même, elle s'était appelée primitivement *Œnoé*[2]. Occupée successivement par les Argiens, les Crétois, les Epidauriens et les Doriens, elle avait fini par tomber au pouvoir des Athéniens, qui en avaient partagé les terres à des colons par la voie du sort, mais les Lacédémoniens l'enlevèrent aux Athéniens et rendirent les terres aux anciens propriétaires. Les Æginètes, à leur tour, envoyèrent une colonie à Cydonie et une autre chez les Ombriques. Suivant Éphore, c'est à Ægine que Phidon fit frapper la première monnaie d'argent. Ægine on le sait, était alors devenue un *emporium* ou marché de grande importance, la stérilité de son sol ayant tourné l'industrie des habitants vers le commerce et la navigation; on appelait même *marchandises d'Ægine* tous les articles de bimbeloterie.

17. Dans les énumérations que fait Homère il lui ar-

1. Eustathe (*ad Dion.* 512) et Eudocie (*Violet.* p. 297) donnent, au lieu de ψιλή, la leçon ὑψηλή évidemment vicieuse. — 2. Les lignes suivantes ὁμωνύμως... χαράδραν ont été éliminées avec toute raison par Kramer et Meineke.

rive parfois de nommer les lieux suivant leur ordre géographique, il dira par exemple :

« Et ceux qui habitaient Hyrie, et ceux qui occupaient Aulis,
« Argos, et Tirynthe et Hermione et Asiné et Trézène et
« Eiones ».

D'autres fois il intervertit l'ordre :

« Et Schoenus et Scolus et Thespie et Græa ».

Ou bien encore il nomme parmi les îles telle localité située sur le continent :

« Et ceux d'Ithaque et ceux de Crocylées »

(on sait que Crocylées est en Acarnanie). Or, c'est là le cas du passage qui nous occupe : il y rapproche de l'île d'Ægine la ville de Masès, et cette ville pourtant se trouve située sur la côte d'Argolide. Il est une autre localité, en revanche, dont tout le monde parle et qu'Homère n'a point nommée, c'est Thyrées, où eut lieu ce fameux combat des trois cents Argiens contre les trois cents Lacédémoniens qui se termina à l'avantage des Lacédémoniens, grâce au stratagème d'Othryadès. Thucydide la place en Cynurie, aux confins mêmes de l'Argolide et de la Laconie. Homère n'a pas mentionné non plus Hysies, localité bien connue de l'Argolide, ni Cenchrées, ville située sur la route qui va de Tégée à Argos en passant par le mont Parthénius et le Créopole[1].

18. En somme, c'est Argos qui, avec Sparte, a été et est encore la ville la plus célèbre de tout le Péloponnèse. Seulement on a tant parlé de ces deux villes que nous ferons bien, nous, pour éviter de paraître copier ce qui se lit partout, de ne pas y insister autrement. Argos est celle des deux qui eut d'abord le plus de renommée, mais les Lacédémoniens ne

1. Voy. sur ce dernier nom la note de Müller (*Ind. var. lect.*, p. 997, col. 2, l. 32). Suit une interpolation évidente dénoncée déjà par Kramer et que nous n'avons pas hésité à rejeter.

tardèrent pas à acquérir une supériorité qui ne se démentit plus. Ils surent, d'ailleurs, à quelques revers près, conserver intacte leur indépendance, tandis qu'Argos, après avoir repoussé Pyrrhus, qui périt même, dit-on, sous ses murs, d'une tuile lancée de la main d'une vieille femme, subit le joug de différents princes et finit par passer, avec la ligue Achéenne, à laquelle elle s'était associée, sous la domination des Romains. Toutefois, elle a continué de subsister et peut bien passer pour la seconde ville du Péloponnèse après Sparte.

19. Parlons à présent des lieux que le *Catalogue des vaisseaux* nous donne comme situés dans le territoire de Mycènes et comme appartenant à Agamemnon. Voici le passage[1] :

« Ceux qui possédaient la belle et forte Mycènes, l'opulente
« Corinthe et Cléone aux beaux remparts ; les habitants d'Ornées
« et de la riante Aræthyrée, de Sicyone, où régnait jadis
« Adraste, et ceux d'Hypérésie, de la sourcilleuse Gonoesse,
« de Pellène et d'Ægium ; ceux enfin qui occupaient tout le
« littoral ou Ægialée et la vaste enceinte d'Hélicé. »

De ces villes, la première, c'est-à-dire Mycènes, n'existe plus aujourd'hui. Bâtie par Persée, elle fut ensuite occupée par Sthénélus et par Eurysthée, successeurs de Persée, lesquels régnaient en même temps sur Argos. Eurysthée s'étant avancé jusqu'à Marathon à la rencontre de l'Héraclide Iolaüs et de ses frères, que soutenait une armée athénienne, périt, dit-on, les armes à la main. Son corps fut enseveli à Gargette, moins la tête que Iolaüs avait séparée du tronc et qui fut déposée à Tricorynthus[2], près de la fontaine [M]acarie[3], laquelle se trouve, comme on sait, en contre-bas de la chaussée[4] : cet endroit en a retenu le nom d'*Eurysthéocéphale*. Mycènes passa ensuite

1. *Iliade*, II, 569. — 2. Τρικορύνθῳ au lieu de τῇ Κορίνθῳ, restitution de Meineke, préférée par Müller à celle de Τρικορύθῳ. qu'avait proposée Coray. — 3. Voy. sur ce nom anciennement restitué par Xylander la note de Meineke dans ses *Vind. Strab.*, p. 121. — 4. ὑπὸ [τὸν] ἁμαξιτόν, restitution de Coray.

sous l'autorité des Pélopides, quand ceux-ci eurent quitté la Pisatide, puis sous l'autorité des Héraclides, qui, eux aussi, régnèrent à la fois sur Mycènes et sur Argos[1]. Enfin après le combat naval de Salamine, les Argiens, aidés des gens de Cléones et de Tégée, attaquèrent Mycènes, et, l'ayant détruite de fond en comble, se partagèrent son territoire.

L'extrême proximité de Mycènes et d'Argos est cause que ces deux villes ont été souvent réunies et confondues par les Tragiques : Euripide, notamment, dans la même pièce (dans *Iphigénie*, par exemple, et aussi dans *Oreste*), l'appelle tantôt Mycènes, tantôt Argos[2]. Cléones, qui suit, est une petite ville située sur le chemin d'Argos à Corinthe, qui couvre tout le sommet et le pourtour d'une colline, et possède encore un bon mur d'enceinte, ce qui justifie bien, suivant moi, l'épithète d'ἐϋκτιμένας que lui donne le poète. Du même côté, entre Cléones et Phlionte, se trouvent Némée, avec l'*alsos* ou bois sacré, dans lequel les Argiens célèbrent toujours les jeux Néméens et dont la Fable a fait le théâtre du combat contre le lion de Némée, et tout près de Némée le bourg de Bembina[3]. Cléones est à 120 stades d'Argos et à 80 stades de Corinthe. Du haut de l'Acrocorinthe (nous en avons fait l'expérience nous-même) on l'aperçoit à merveille.

20. La qualification d'*opulente* qu'Homère donne à Corinthe s'explique par l'importance que cette ville a toujours eue comme *emporium* ou entrepôt de marchandises. Elle est située dans l'isthme même et possède deux ports, qui la rapprochant, l'un, de l'Asie, et l'autre, de l'Italie, la mettent à même de faciliter les échanges entre deux contrées naturellement fort distantes[4]. Or, anciennement,

1. εἰς τοὺς Ἡρακλείδας, [τοὺς] καὶ τὸ Ἄργος ἔχοντας, correction de Coray, inspirée par cette leçon de l'édition Aldine καὶ τοὺς τὸ Ἀ. ἐ. — 2. Voy. dans *Iphig. en Tauride*, les vers 508 et suivants, et, dans *Oreste*, les vers 98, 101, 1246. — 3. Βέμβινα au lieu de Βέλβινα, restitution de Xylander. — 4. Nous avons traduit ce passage en combinant la correction de Meineke, καὶ δυεῖν λιμένων [ὢν] κύριος, ὧν ὁ μὲν τῆς Ἀσίας, ὁ δὲ τῆς Ἰταλίας ἐγγύς ἐστι, avec la suppression du mot καὶ devant ῥᾳδίας proposée par Müller.

le navigateur éprouvait de grandes difficultés pour franchir non seulement le détroit de Sicile, mais encore, à cause des vents contraires, la haute mer au-dessus du cap Malées, c'est ce qu'atteste le proverbe :

« En doublant le cap Malées dis adieu au pays ».

Il avait donc été souverainement agréable aux marins d'Asie aussi bien qu'à ceux d'Italie de pouvoir éviter désormais les dangers du cap Malées en cinglant directement sur Corinthe, où ils débarquaient leur cargaison[1]. De leur côté, les marchandises suivant la voie de terre ne pouvaient entrer dans le Péloponnèse ou en sortir sans payer des droits à ceux qui, par le fait, se trouvaient avoir en main la clef de l'isthme. Ce n'est pas tout, sans perdre ce précieux monopole, Corinthe, avec le temps, acquit encore de nouveaux avantages. Ainsi, la célébration des jeux isthmiques attirait toujours dans son sein une multitude d'étrangers. Elle jouit aussi, sous la tyrannie de la riche et illustre famille des Bacchiades, tyrannie qui se perpétua deux cents ans sans interruption, d'une pleine et entière sécurité, circonstance singulièrement favorable au développement de son commerce. Puis vint Cypsélus qui, après avoir renversé les Bacchiades, exerça lui-même la tyrannie, et dont les descendants se maintinrent au pouvoir trois générations durant. On peut se faire une idée de l'opulence de cette famille par l'offrande que fit Cypsélus à Olympie d'une statue colossale [de Jupiter][2] en or battu. Dans le même temps, Démarate, l'un des membres de la famille déchue, qui avait cru devoir fuir devant les discordes civiles, se retirait en Tyrrhénie, avec des trésors si considérables qu'on le vit bientôt exercer une sorte de souveraineté dans la ville qui lui avait donné asile et que

1. Nous avons traduit ce passage difficile d'après l'élégante restitution de Piccolos, ἀφεῖσι τὴν ἐπὶ Μαλέας, πλεῖν εἰς Κόρινθον [καὶ] κατάγεσθαι τὸν φόρτον αὐτόθι· καὶ πεζῇ δέ, etc. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 122 et Madvig, *Adv. Crit.* vol. I, p. 553. — 2. Διός, restitution de Groskurd. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 122.

son propre fils devint roi des Romains. Enfin, le temple de Vénus à Corinthe était si riche, qu'il possédait à titre de *hiérodules* ou d'esclaves sacrés plus de mille courtisanes, vouées au culte de la déesse par des donateurs de l'un et de l'autre sexe ; et naturellement la présence de ces femmes, en attirant une foule d'hommes dans la ville, contribuait encore à l'enrichir. Les patrons de navires, notamment, venaient s'y ruiner à plaisir : on connaît le proverbe

« Ne va pas qui veut à Corinthe »,

et cette réponse d'une courtisane à une femme mariée qui lui avait reproché de ne pas aimer le travail et de ne jamais toucher une aiguille,

« Je vous ai déjà pourtant, moi qui vous parle, taillé trois « patrons, et cela en moins de rien[1] ».

21. Quant au site et à l'aspect de la ville, voici, d'après les descriptions des auteurs, tels que Hiéronyme, Eudoxe, et autres, et d'après nos impressions personnelles (impressions toutes récentes puisque nous l'avons vue, comme elle sortait de ses ruines, rebâtie pour ainsi dire à neuf de la main des Romains), voici comment nous croyons pouvoir les représenter. Qu'on se figure d'abord une montagne pouvant avoir trois stades et demi de hauteur perpendiculaire, mais dont l'ascension représente un trajet de 30 stades, une montagne terminée tout à fait en pointe, telle est l'*Acrocorinthe*. La ville même s'étend au pied du versant septentrional de cette montagne, qui en est aussi le côté le plus escarpé, sur une espèce de plateau en forme de trapèze. Son circuit était de 40 stades à l'origine, et elle avait été garnie de murs partout où la montagne ne formait pas une protection suffisante ; mais, comme on en était venu à comprendre dans l'enceinte même toute la partie de

1. Voy. sur le jeu de mots de la courtisane de Corinthe la note de Meineke (*Vind. Strab.*, p. 123).

l'Acrocorinthe dans laquelle on avait pu creuser et bâtir (lorsque nous fîmes l'ascension de l'Acrocorinthe, les traces de ce long cordon de fortifications[1] étaient encore visibles), le périmètre total mesurait 85 stades environ. Sur ses autres faces, la montagne, bien qu'encore assez haute pour s'apercevoir de très-loin, est moins escarpée. Tout au haut, maintenant, sur le pic même, est bâti un petit temple de Vénus. Puis, immédiatement au-dessous du sommet, se trouve la fontaine de Pirène, qui, sans avoir d'issue apparente, est toujours remplie d'une eau limpide et bonne à boire. On pense que c'est cette source, qui, jointe à d'autres veines souterraines, forme l'autre fontaine qu'on voit jaillir au pied de la montagne, pour s'écouler ensuite vers la ville, aux besoins de laquelle elle subvient abondamment. Il y a, du reste, aussi bon nombre de puits dans la ville, voire même, à ce qu'on assure, dans l'Acrocorinthe, bien que le fait nous ait échappé. Mais, si cela est, il faut, dans le passage suivant d'Euripide,

« J'ai quitté, pour venir, les sommets sacrés de l'Acrocorinthe,
« séjour aimé de Vénus, que l'eau enserre de toute part[2],

il faut entendre le mot περίκλυστον d'eaux profondes, d'autant que les puits (et il s'agit de puits précisément) impliquent des courants souterrains sillonnant l'intérieur de la montagne. Autrement, il faudrait supposer que la fontaine Pirène était anciennement sujette à des débordements et que dans ces moments-là ses eaux se répandaient de tous côtés sur les flancs de l'Acrocorinthe. Pégase, à ce que nous dit la Fable, Pégase, le cheval ailé sorti tout bondissant du cou de Méduse, comme l'épée de Persée venait de trancher la tête à cette Gorgone, s'abreuvait à la fontaine Pirène quand Bellérophon le surprit et s'en rendit maître. La Fable ajoute que Pégase fit jaillir l'Hippocrène dans l'Hélicon en frappant du pied la roche sur laquelle il se trouvait. — Plus

1. Madvig propose de corriger σχοινίας en χονίας (*Adv. crit.* vol. I, p. 554). — 2. Voy. sur cette citation d'Euripide Meineke, *Vind. Strab.*, p. 123-124.

bas que la fontaine Pirène sont les ruines encore imposantes du Sisypheum, temple ou palais bâti tout en marbre blanc. Du sommet de l'Acrocorinthe, on découvre au N. le Parnasse et l'Hélicon, montagnes d'une grande élévation perpétuellement couvertes de neige, et à leur pied le golfe de Crissa entouré d'un côté par la Phocide, la Béotie et la Mégaride et de l'autre par la Corinthie et la Sicyonie; au couchant....., puis, pour compléter le panorama, la chaîne des monts Onéiens, qui part des roches Scironides ou plus exactement de la route de l'Attique située au pied de ces roches, pour se prolonger jusqu'à la Béotie et au Cithéron.

22. L'isthme commence d'un côté au Léchée et de l'autre au bourg de Cenchrées, dont le port distant de Corinthe de 70 stades environ sert aux vaisseaux venant d'Asie, comme le Léchée sert aux vaisseaux venant d'Italie. Le Léchée, situé juste au-dessous de la ville, compte peu d'habitations mais se trouve relié à la ville par une route de 12 stades bordée de chaque côté d'un long mur. Après le Léchée, le rivage continue à border le golfe de Corinthe jusqu'à Pagæ en Mégaride. En un endroit, il présente une dépression sensible, où aboutit le *diolcos*, le même qui, de l'autre côté de l'isthme, a son extrémité à Schœnûs près de Cenchrées. Dans l'intervalle de Léchée et de Pagæ, on remarque l'emplacement occupé naguère par le temple où Junon Acréenne rendait ses oracles, ainsi que le cap Olmies, lequel forme l'un des côtés du golfe renfermant les deux forteresses d'Œnoé et de Pagæ, qui appartiennent, l'une, aux Mégariens, et l'autre, aux Corinthiens. Partons maintenant de Cenchrées, nous rencontrons d'abord Schœnûs, autre extrémité du *diolcos*, lequel traverse l'isthme, comme on sait, dans sa partie la plus étroite. Puis vient le territoire de Crommyôn. Ce côté de l'isthme est baigné par le golfe Saronique et le golfe d'Eleusis qui ne forment à proprement parler qu'un seul bassin faisant suite au golfe d'Hermione. Signalons encore sur l'isthme même le temple de Neptune Isthmien et le bois de pins contigu au temple, où

les Corinthiens célébraient les jeux isthmiques. Crommyôn, qui dépendait anciennement de la Mégaride, est aujourd'hui l'un des bourgs de la Corinthie. La laie de Crommyôn dont parle la fable, et qui aurait été mère du sanglier de Calydon, exerçait ici ses ravages et l'un des travaux ou exploits de Thésée aurait été d'avoir combattu et tué ce monstre. Le bourg de Ténée, situé aussi en Corinthie possède le fameux temple d'Apollon Ténéate. Archias, chef de la colonie qui fonda Syracuse, paraît avoir tiré de Ténée la plupart de ses compagnons : depuis lors cette localité ne cessa de s'accroître et devenue ainsi la plus florissante des localités de la Corinthie elle s'érigea en république indépendante, puis on la vit prendre parti pour les Romains contre Corinthe et survivre à la ruine de son ancienne métropole. On cite à ce propos l'oracle suivant rendu à la requête d'un habitant d'Asée[1] qui avait demandé s'il lui serait avantageux de s'établir à Corinthe plutôt qu'ailleurs,

« Certes, Corinthe est bien riche ; j'aimerais mieux pourtant
« me voir citoyen Ténéate »,

Ténéate (remarquez bien) et non *Tégéate*, comme on dit quelquefois par ignorance. C'est aussi à Ténée, s'il faut en croire la tradition, que le roi Polybe avait fait élever Œdipe. Enfin l'on pense qu'il existe entre les Ténéates et les Ténédiens un ancien lien de parenté, lequel remonterait à Tennus, fils de Cycnus. Aristote le dit et cette circonstance, que les deux peuples rendent à Apollon les mêmes honneurs, rend la chose effectivement fort probable.

23. Les Corinthiens, non contents d'avoir, en sujets dévoués de Philippe, épousé sa querelle contre Rome, affectèrent, pour leur propre compte et cela en toute circonstance, de traiter les Romains avec mépris ; il y en eut même qui, un jour, voyant les ambassadeurs romains passer devant leurs portes, osèrent leur jeter de la boue sur la tête. Or, ce nouvel outrage, ajouté à tous ceux dont ils s'étaient

1. Ἀσίας au lieu d'Ἀσίας, conjecture de Coray.

rendus coupables auparavant, ne tarda pas à être chèrement expié. Les Romains envoyèrent une armée considérable sous la conduite de L. Mummius, et, tandis que ce général détruisait Corinthe de fond en comble, ses lieutenants expédiés dans différentes directions soumettaient le reste de la Grèce jusqu'à la Macédoine. La plus grande partie du territoire de Corinthe fut donnée aux Sicyoniens. Polybe qui nous a laissé un récit lamentable de la prise de Corinthe, insiste sur le dédain que montra la soldatesque romaine pour les chefs-d'œuvre de toute sorte et les offrandes sacrées dont la ville était pleine. Il dit avoir vu en passant dans les rues de Corinthe le sol jonché des tableaux les plus précieux, sur lesquels des soldats jouaient aux dés. Il signale, entre autres, le *Bacchus* d'Aristide, ce beau tableau qui donna lieu, dit-on, au proverbe : « Rien comme le « Bacchus ! » et, avec celui-ci, l'*Hercule consumé par la « tunique de Déjanire*. Nous n'avons pas vu ce dernier tableau, mais, en visitant le temple de Cérès à Rome, nous avons reconnu, au milieu des riches offrandes qu'il contenait, le *Bacchus*, chef-d'œuvre d'Aristide. Par malheur, ce temple a été récemment détruit par le feu, et dans l'incendie cette belle peinture a péri. La plus grande partie des œuvres d'art que possèdent les temples de Rome à titre d'offrandes, et j'ajoute les plus belles, proviennent de Corinthe. On en retrouve aussi quelques-unes dans les différentes villes qui entourent Rome. Cela tient à ce que Mummius, qui avait, dit-on, plus de générosité dans le cœur que de lumières dans l'esprit, fit libéralement part de ses trésors à quiconque lui en adressa la demande. Ainsi l'on raconte que Lucullus, comme il venait d'achever le temple de la Bonne Fortune et je ne sais plus quel autre splendide portique, pria Mummius de lui prêter ce qu'il avait encore de statues en sa possession, pour en orner ledit temple jusqu'au jour de sa dédicace, s'engageant à les lui rendre ensuite ; mais au lieu de les lui rendre, il les aurait dédiées avec le reste et aurait dit à Mummius d'aller les réclamer maintenant si bon lui semblait. Heureusement, Mummius avait bien pris

la chose et n'avait pas paru se soucier autrement du dommage; ce qui, par parenthèse, lui fit plus d'honneur que la dédicace du temple n'en avait fait à Lucullus. Après être restée longtemps abandonnée, Corinthe fut relevée de ses ruines par le divin César qui, frappé des avantages de sa position, y envoya une forte colonie composée principalement d'affranchis. Ces nouveaux habitants, s'étant mis à remuer les décombres de la ville et à fouiller les tombeaux, y trouvèrent une grande quantité de sculptures[1] en terre cuite, et aussi beaucoup de bronzes précieux. La vue de ces chefs-d'œuvre les ayant remplis d'admiration, ils ne laissèrent pas une seule tombe inexplorée, et, quand ils furent richement pourvus, ils mirent en vente à des prix très-élevés tout ce qu'ils avaient trouvé, inondant en quelque sorte la ville de Rome de leurs *Nécrocorinthies*[2]. C'est le nom qu'ils avaient donné à tous les objets d'art retirés des tombeaux, et principalement aux sculptures en terre cuite. Dans le commencement, ces terres cuites furent extrêmement recherchées et prisées même à l'égal des plus beaux bronzes corinthiens, mais cette vogue se ralentit dans la suite, et parce que les fouilles n'en donnaient presque plus, et parce que le peu qu'on trouvait encore était en général de qualité inférieure. — En somme, Corinthe fut toujours une grande et riche cité, remplie d'hommes éminents aussi bien dans les arts que dans la politique. C'est elle qui, avec Sicyone, fit faire les plus grands progrès à la peinture, à la sculpture, et en général à tous les arts plastiques. En revanche, son territoire a toujours été médiocrement fertile, comme on pouvait s'y attendre, avec un sol aussi accidenté et aussi âpre que l'est celui de la *sourcilleuse Corinthe* : c'est là, on le sait, l'épithète consacrée pour cette ville, témoin le proverbe :

« Sourcilleux et rampant, comme Corinthe ».

24. Ornées, qui doit son nom au fleuve sur les bords

1. Voy. Müller, *Ind. var. lect.* p. 998, col. 1, l. 24. — 2. Sur ce mot voy. la note de Meineke (*Vind. Strab.*, p. 125).

duquel elle est située, n'a pas toujours été déserte comme elle est aujourd'hui. C'était même autrefois une ville très-populeuse. Priape y avait un temple, qui était l'objet d'une grande vénération ; et de là vient qu'Euphorion[1], dans ses *Priapées*, donne à ce dieu le surnom d'*Ornéate*. Bien que située immédiatement au dessus de la plaine de Sicyone, Ornées dépendait de l'Argolide. L'ancienne Aræthyrée correspond à la Phliasie actuelle ; elle avait pour chef-lieu une ville de même nom, située au pied du mont Kélosse, mais que ses habitants évacuèrent pour aller en fonder une autre 30 stades plus loin, du nom de Phliûs. A la chaîne du Kélosse se rattache le mont Carneatès ; c'est aussi dans cette montagne que prend sa source le fleuve qui baigne les murs de Sicyone[2], l'Asopus. La vallée de l'Asopus, dite *Asopie*, forme une portion importante de la Sicyonie. Le nom d'Asopus est commun à plusieurs autres fleuves. Il y a d'abord l'Asopus qui passe à Thèbes, à Platées, à Tanagre ; puis l'Asopus du canton de l'Héraclée Trachinienne, dont les riverains sont appelés *Parasopiens* ; enfin l'Asopus de l'île de Paros. Phliûs occupe le centre d'un cercle formé par la Sicyonie, l'Argolide, le territoire de Cléones et celui de Stymphale. Elle a, comme Sicyone, un temple de Dia, autrement dit d'Hébé, déesse très-vénérée dans le pays[3].

25. Sicyone, ou comme on l'appelait anciennement *Mécone*, et plus[4] anciennement encore *Ægialées*, a été rebâtie[5] à 20, d'autres disent à 12 stades environ de la mer, sur une colline d'assiette très-forte, par Démétrius [Poliorcète]. L'ancienne ville sert aujourd'hui uniquement de port et d'arsenal. La Sicyonie et la Corinthie ont pour limite commune le cours du Némée. Le gouvernement de Sicyone fut presque en tout temps aux mains

1. Εὐφορίων au lieu d'Εὐφρόνιος, correction de Meineke. — 2. παραρρέων τὴν Σικυῶνα au lieu de Σικυωνίαν, correction de Coray. — 3. Voy. dans les *Vind. Strab.*, p. 126, l'usage que Meineke a fait de ce passage pour corriger dans le texte d'Ælien une importante citation de Mnaséas. — 4. Αἰγιαλεῖς au lieu de Αἰγιαλούς, correction de Meineke. — 5. ἀνῴκισεν... Δημήτριος, au lieu de ἀνῳκίσθαι..... Δήμητρος, excellente conjecture de Casaubon.

de tyrans, mais de tyrans très-débonnaires pour la plupart. Le plus célèbre est cet Aratus qui délivra sa patrie [du joug des Macédoniens], et qui, porté ensuite par un vote spontané des Achéens à la dignité [de stratége], accrut aussitôt l'importance de la ligue achéenne en y incorporant sa ville natale et toutes les cités environnantes.

Pour ce qui est d'Hypérésie et des villes qu'Homère mentionne à la suite, autrement dit de tout l'Ægialus, c'est dans l'Achaïe propre, laquelle se termine à Dymé et aux confins de l'Elide, qu'il convient de les chercher.

CHAPITRE VII.

Toute cette partie du Péloponnèse fut occupée anciennement par les Ioniens, originaires de l'Attique. Auparavant, elle s'appelait Ægialée et ses habitants Ægialéens, mais elle prit naturellement des Ioniens le nom d'Ionie, comme avait fait l'Attique, en souvenir d'Ion, fils de Xuthus. L'histoire nous apprend qu'Hellen, fils de Deucalion, qui régnait dans la Phthie sur les peuples compris entre le Pénée et l'Asopus, transmit son royaume à l'aîné de ses fils, et commanda aux autres d'émigrer, les laissant libres d'aller s'établir où chacun d'eux voudrait. Dorus réunit en un seul corps d'état les montagnards du Parnasse et mérita que de son nom ils fussent appelés Doriens ; de son côté Xuthus épousa la fille d'Erechthée et fonda la tétrapole attique composée d'Œnoé, de Marathon, de Probalinthe et de Tricorynthus[1]. L'un des fils de celui-ci, Achæus, à la suite d'un meurtre involontaire, s'enfuit en Laconie et donna son nom aux populations qui l'avaient accueilli. L'autre fils de Xuthus, Ion, se couvrit de gloire en remportant une victoire signalée sur les Thraces d'Eumolpus et fut

1. Τρικόρυνθον, au lieu de Τρικόρυθον, forme adoptée par Meineke.

investi par le vœu des Athéniens de l'autorité suprême. Cela fait, il commença par diviser la population entière de l'Attique en quatre tribus, puis il distingua d'après leurs professions respectives quatre classes de citoyens, les *laboureurs*, les *artisans*, les *prêtres* et les *phylaques* ou *miliciens;* il compléta cette double mesure par d'autres dispositions analogues et finit par laisser son nom au pays tout entier. L'Attique cependant se trouvait avoir une population surabondante, une première colonie d'Ioniens sortit d'Athènes et passa dans le Péloponnèse où elle se choisit pour demeure l'Ægialée qui en retint le nom d'*Ionie*. Les habitants distribués en douze cités quittèrent de même leur ancien nom d'Ægialéens pour prendre celui d'*Ioniens*. Mais, après le retour des Héraclides, les Ioniens s'étant vu chasser de leurs foyers par les Achéens durent regagner Athènes. Alors, sous la conduite des Codrides, partit pour l'Asie la grande colonie ionienne : elle s'établit sur les côtes de la Carie et de la Lydie et y fonda douze villes, conservant ainsi le même nombre de divisions politiques qui avait été établi naguère dans le Péloponnèse. De leur côté, les Achéens, qui étaient venus du fond de la Phthiotie, leur patrie, habiter la Laconie, voyant le pays retombé au pouvoir des Héraclides, s'étaient rassemblés sous les ordres de Tisamène, fils d'Oreste, avaient attaqué comme nous l'avons dit, les Ioniens, et, s'étant trouvés les plus forts, les avaient expulsés hors du Péloponnèse et avaient pris possession de leurs terres, sans rien changer pourtant aux divisions établies par eux. Telle était l'énergie militaire de ces peuples, que, quoique les Héraclides, au joug desquels ils s'étaient soustraits, fussent maîtres du reste du Péloponnèse, ils tinrent seuls contre tous, cantonnés dans le petit pays qui de leur nom fut appelé désormais *Achaïe*. De Tisamène à Ogygès, les Achéens furent toujours gouvernés par des rois, toutefois le régime démocratique finit par prévaloir chez eux et ils se firent alors un tel renom par la sagesse de leurs institutions que, quand les Italiotes rompirent avec le Pythagoréisme, c'est à eux qu'ils empruntèrent

la plupart de leurs lois, et qu'après la bataille de Leuctres les Thébains soumirent à leur arbitrage toutes les contestations survenues entre les différentes villes de la Grèce. Dissoute par les Macédoniens, leur ligue ou confédération parvint, quoique lentement, à se reformer. Sur les douze villes primitives, il y en eut quatre, à l'époque du départ de Pyrrhus pour l'Italie, qui se rapprochèrent et s'associèrent : Patræ et Dymé étaient du nombre. Six autres se réunirent encore à celles-ci. Mais Olénus n'existait plus en tant que cité indépendante[1] et Hélicé avait péri, submergée par une inondation de la mer.

2. C'est à la suite d'un tremblement de terre que la mer soulevée engloutit Hélicé et avec Hélicé le temple de Neptune Héliconien, dieu[2] dont le culte s'est conservé chez les Ioniens [d'Asie][3] et en l'honneur de qui se célèbrent les fêtes dites *Panionies*. Certains grammairiens supposent qu'Homère a voulu parler de ces fêtes dans le passage où il dit[4] :

« Et cependant il rendit l'âme en mugissant, comme fait le « taureau traîné aux autels du dieu Héliconien ».

Ils en concluent que le poète devait vivre postérieurement à la grande migration ionienne, puis qu'il a fait mention des sacrifices *panioniques*, sacrifices que les Ioniens célèbrent aujourd'hui encore en l'honneur de Neptune Héliconien et toujours sur le territoire de Priène (on sait que les Priénéens passent pour être originaires d'Hélicé), avec un jeune Priénéen qui plus est pour hiérophante ou roi[5] du sacrifice. Le détail qu'ajoute Homère au sujet du taureau paraît à ces grammairiens donner encore plus de vraisemblance à leur conjecture, puisque les Ioniens reconnaissent que le sacrifice a eu lieu dans des conditions favorables quand le

1. οὐ συνεστώσης au lieu de οὐ συνελθούσης, bonne correction de Curtius confirmée par ce qui est dit au paragraphe 4 du présent chapitre de la fusion d'Olénus avec Dymé (συνοικισθεῖσα εἰς Δύμην). Voy. Madvig, *Adv. crit.* vol. I, p. 554. — 2. ὃν au lieu de ὅ, correction de Groskurd adoptée par Meineke et Müller. — 3. Addition de Groskurd. — 4. *Iliade*, XX, 403. — 5. Quelques mss. ajoutent le mot βασιλέα devant καθιστᾶσιν.

taureau a mugi à l'autel. Mais d'autres grammairiens, d'avis tout opposé, transportent à Hélicé ces prétendus indices tirés du mugissement du taureau et de la forme du sacrifice, et soutiennent que les mêmes rites se pratiquaient déjà à Hélicé, et que ce sont ceux d'Hélicé que le poète a connus et auxquels il a emprunté sa comparaison. — La submersion d'Hélicé eut lieu deux ans avant la bataille de Leuctres. Eratosthène dit avoir vu de ses yeux le lieu de la catastrophe et avoir entendu dire aux marins qui font faire la traversée du golfe, qu'on apercevait encore debout au fond de l'eau la statue en bronze de Neptune et que l'hippocampe que le dieu tenait dans sa main formait un écueil dangereux pour les filets des pêcheurs. Héraclide en parle aussi comme d'un événement arrivé de son temps. « C'était pendant la nuit, dit-il, et, bien que la ville fût séparée de la mer par une distance de 12 stades, tout cet espace intermédiaire et la ville elle-même furent submergés. « Deux mille Achéens furent envoyés pour recueillir les corps « des victimes, sans pouvoir suffire à cette tâche. Il ne « resta qu'une petite partie du territoire d'Hélicé qui fut divisée entre les villes voisines. » Héraclide ajoute que cette catastrophe était une vengeance de Neptune, que les Ioniens chassés d'Hélicé avaient envoyé d'Asie redemander aux nouveaux Hélicéens la statue de Neptune ou tout au moins une copie du temple, que, sur leur refus, ils s'étaient adressés à l'assemblée générale des Achéens, mais que, malgré l'avis favorable émis par cette assemblée, les Hélicéens avaient persisté dans leur refus : or l'hiver d'après la catastrophe avait lieu, et les Achéens octroyaient aux Ioniens cette copie du temple qu'ils avaient demandée. — Hésiode, lui, signale une autre ville du nom d'Hélicé en Thessalie [1].

3. Les Achéens, après avoir conservé vingt [cinq] [2] ans la forme de gouvernement établie par les Ioniens, à savoir

1. Meineke voit une interpolation dans cette dernière phrase. — 2. Εἴκοσι μὲν δὴ [καὶ πέντε] ἔτη, restitution de Casaubon, d'après Polybe.

un scribe ou greffier commun aux douze villes, deux *stratéges* annuels et un conseil général s'assemblant en un lieu appelé *Hamarium*[1] pour décider les affaires communes, jugèrent à propos de ne plus élire qu'un seul stratége. Aratus, une fois élevé à cette dignité, enleva par surprise l'Acrocorinthe à Antigone et rattacha Corinthe, ainsi que Sicyone, sa ville natale, à la ligue Achéenne. Il y incorpora de même Mégare, et, continuant à détruire partout la tyrannie, fit de toutes ces villes affranchies autant de villes achéennes....[2], ainsi que, dans le Péloponnèse, il affranchit tour à tour Argos, Hermione, Phlionte et Mégalopolis, le chef-lieu de l'Arcadie, pour amener ensuite toutes ces villes à la ligue. C'est là le moment de la plus grande puissance des Achéens. Dans le même temps, les Romains qui venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile commençaient à guerroyer contre les Gaulois des bords du Pô. La ligue Achéenne se maintint encore passablement jusqu'à la *stratégie* de Philopémen, mais on la vit alors se dissoudre peu à peu, par suite de la politique des Romains, qui, devenus maîtres de toute la Grèce, s'appliquèrent à ne pas traiter de même tous les États, maintenant et agrandissant les uns, tandis qu'ils démembraient et affaiblissaient les autres [3].

4. Voici dans quel ordre se succèdent les douze villes qui se partageaient naguère le territoire de l'Achaïe. Après Sicyone, la première qui se présente est Pellène; puis vient Ægira; la troisième était Ægæ, si célèbre par son temple de Neptune; la quatrième Bura et la cinquième Hélicé. C'est dans cette dernière que les Ioniens se retirèrent après avoir été vaincus en bataille rangée par les Achéens et qu'ils essayèrent, mais en vain, de se maintenir. Au delà d'Hélicé, on rencontre successivement Ægium, Rhypes, Patrées, Pharées, et l'emplacement d'Olénus sur les bords du [Pirus], cours d'eau assez considérable[4],

1. Ἀμάριον au lieu d'Ἀρνάριον, correction empruntée par Meineke à une conjecture de Welcker. — 2. Lacune signalée par Kramer et Meineke. — 3. Suit une interpolation évidente qu'à l'exemple de Meineke nous avons éliminée. — 4. παρ'ὃν [Πεῖρος] ποταμὸς μέγας (et non Μέλας). Voy. la note de Müller (*Ind.*

Dymé enfin et Tritée. Du temps des Ioniens, les populations vivaient disséminées dans des bourgs ouverts ; ce furent les Achéens qui les enfermèrent dans des villes. Il arriva aussi dans la suite que deux de ces villes fussent réunies ensemble et que les populations fussent transportées d'un point sur un autre : c'est ainsi qu'Ægæ (les habitants de cette ville se nommaient *Ægæens*) fut réunie à Ægira et Olénus réunie à Dymé. On peut voir aujourd'hui encore, entre Patræ et Dymé, les vestiges de l'ancienne cité des Oléniens : son fameux temple d'Esculape, notamment, est encore debout et se trouve à 40 stades de Dymé et à 80 stades de Patræ. Il ne faut pas confondre cette ancienne ville d'Ægæ avec la ville de même nom située en Eubée, non plus qu'Olénus avec la ville de même nom située en Béotie, qui du reste aujourd'hui n'offre plus également que des ruines. Homère ne parle pas de l'Olénus d'Achaïe, non plus que de mainte autre ville de l'Ægiale, qu'il se borne à indiquer d'une façon générale [1],

« Et tous les peuples de l'Ægiale et ceux qui habitent aux « environs de la vaste Hélicé »,

il nomme uniquement l'Olénus d'Ætolie,

« Possesseurs de Pleuron, d'Olénus.... »[2]

En revanche, il a fait mention de l'une et de l'autre Ægæ, car si, dans le vers suivant,

« Ils t'offrent cependant dans Hélicé, comme dans Ægæ, ils « t'offrent sans cesse de nouveaux dons [3] »,

l'Ægæ d'Achaïe est clairement indiquée, dans cet autre passage,

« Il atteint Ægæ, où, dans les profondeurs de la mer, Nep- « tune s'est bâti une splendide demeure : c'est là que le dieu « arrête ses fiers coursiers [4] »,

var. lect., p. 998, col. 1, l. 56), qui a mis hors de doute la reproduction textuelle faite ici par Strabon d'un passage du 1er livre d'Hérodote. — 1. *Iliade*, II, 576. — 2. *Ibid.*, II, 639. — 3. *Iliade*, VIII, 203. — 4. *Ibid.*, XIII, 21, 34.

il vaut mieux reconnaître l'Ægæ de l'île d'Eubée, d'autant que c'est elle qui paraît avoir donné son nom à la mer Egée et que dans l'Iliade l'action et le rôle de Neptune sont comme concentrés au sein de cette mer. Le Crathis, qui passe près de l'Ægæ d'Achaïe, est un fleuve formé de deux cours d'eau et qui tire son nom précisément de ce mélange ou confluent. Il y a aussi en Italie un fleuve Crathis, mais qui n'a été appelé de la sorte qu'en souvenir de celui-ci.

5. Chacun des douze Etats de l'Achaïe comprenait sept ou huit *dèmes*, tant le pays était peuplé. Pellène n'est pas sur le littoral même, mais bien à 60 stades dans l'intérieur : c'est une place d'une assiette très-forte. Il y a aussi le bourg de Pellène, entre la ville de ce nom et Ægium, où se fabriquent ces *chlœnes* ou manteaux dits *pelléniques* qu'on décerne en prix dans les jeux. Il faut se garder de confondre ces deux localités avec Pellane, autre bourg situé en Laconie, vers la frontière de la Mégalopolitide. Ægira occupe le haut d'une colline. Bura, qui se trouvait à 40 stades environ de la mer, a été engloutie à la suite d'un tremblement de terre. On prétend que c'est de la fontaine Sybaris, située en ce lieu, que le fleuve Sybaris d'Italie a emprunté son nom. Æga ou Ægæ (le nom a les deux formes) est aujourd'hui complétement abandonnée et son territoire [1] a été réuni à celui d'Ægium. Cette dernière ville, au contraire, est restée un centre de population assez considérable. Suivant la tradition, Jupiter y naquit et y fut nourri du lait d'une chèvre. Aratus rappelle cette tradition dans le passage suivant :

« Chèvre sacrée, qui approchas, dit-on, tes mamelles des lè-
« vres de Jupiter »;

et, quand il ajoute que

« Les prêtres de Jupiter nomment Olénie la chèvre qui nour-
« rit leur dieu »,

1. χώραν au lieu de πόλιν, correction nécessaire adoptée par Tzschucke, Coray et Meineke.

il ne fait que rappeler indirectement le lieu de la scène par le nom d'une localité voisine, Olénus. Cérynée [1], bâtie ici auprès sur un rocher élevé, dépend aussi d'Ægium et il en est de même du territoire d'Hélicé et de l'Hamarium [2], ce bois consacré à Jupiter, où le conseil de la ligue achéenne délibérait sur les affaires communes. La ville d'Ægium est traversée par une rivière appelée Sélinus, comme celle qui passe à Ephèse le long de l'Artémisium et comme cette autre qui borde, en Elide, le terrain que Xénophon nous dit avoir acheté sur l'indication d'un oracle pour le consacrer à Diane. Il y a aussi un cours d'eau du nom de Sélinus qui arrose le territoire occupé par les Hyblæens Mégariens avant leur expulsion par les Carthaginois. Mais passons aux autres villes ou cités de l'Achaïe : la première, qui est Rhypes, est aujourd'hui déserte, et son territoire, l'ancienne Rhypide, a été partagé entre les Ægiéens et les Pharéens [3]. Myscellus, fondateur de Crotone, en était originaire. Leuctrum, l'un des bourgs de la Rhypide, formait en quelque sorte un dème de Rhypes. Après Rhypes, vient Patræ, ville très-considérable. Il y a aussi entre Rhypes et Patræ, à 40 stades de cette dernière, Rhium [4], où Auguste, tout de suite après sa victoire d'Actium, établit une partie notable de son armée : déjà la nouvelle colonie forme un centre de population important. Elle possède d'ailleurs un port qui ne manque pas d'étendue. Dymé au contraire (c'est la ville qui lui fait suite) n'a point de port. De toutes les villes de l'Achaïe, Dymé est la plus occidentale; elle doit même son nom actuel à cette circonstance. Anciennement, on l'appelait Stratos. La limite de l'Elide et de l'Achaïe est formée, entre Buprasium et Dymé, par le cours du Larisus, fleuve qui descend d'une montagne appelée Scollis par les auteurs modernes, mais qu'Homère nomme *la Roche Olénie*. Quant à la qua-

1. Κερύνεια au lieu de Κεραύνια, correction ancienne de Perizonius (*ad Aelian.* V. H. 13, 6). — 2. Voy. la note 1 de la page 189. — 3. Φαρεῖς au lieu de Φαριεῖς, correction de Tzschucke et de Coray. Suit une citation d'Eschyle que Meineke, approuvé en cela par Müller, a écartée comme n'étant pas du fait de Strabon. — 4. Nous avons écarté aussi, d'après la même autorité, les mots καὶ τὸ Ἀντίρριον.

lification de Cauconide donnée par Antimaque à Dymé, on y voit soit une épithète dérivée du nom des Caucones et destinée à rappeler ce que nous disions plus haut, que ce peuple s'était avancé jusqu'à cette ville; soit une indication topographique rappelant le voisinage d'un certain fleuve Caucon, indication du même genre que celles qui se retrouvent dans les dénominations de Thèbes *Dircéenne* ou *Asopide*, d'Argos *Inachien* et de Troie *Simuntide*. Dymé, elle aussi, un peu avant la génération présente, avait reçu dans son sein une colonie : c'étaient des hommes de toute nation, ayant appartenu à cette agglomération de pirates dont Pompée venait de détruire les repaires. Epargnés par le vainqueur, ils furent établis par lui en partie à Soles en Cilicie, en partie dans d'autres lieux, et notamment ici. Au territoire de Dymé touche le bourg de Phara dont les habitants sont appelés Pharéens pour empêcher qu'on ne les confonde avec les habitants de Phara en Messénie, qui sont connus sous le nom de Phariates [1]. Et près de Phara est une fontaine appelée *Dircé*, comme celle qui est à Thèbes. Quant à Olénus, ville située entre Patræ et Dymé, elle est aujourd'hui complétement abandonnée et son territoire a été réuni à celui de Dymé.

Le cap Araxus, qui s'offre à nous maintenant, est en Elide : et sa distance par rapport à l'isthme de Corinthe est de 10[30] [2] stades.

CHAPITRE VIII.

L'Arcadie occupe le centre du Péloponnèse, c'est-à-dire presque toute la portion montagneuse de la péninsule. Son plus haut sommet est le Cyllène, qui mesure, suivant les uns, 20 stades, suivant les autres 15 stades environ de hauteur perpendiculaire. Ses peuples, notamment les

1. Φαριᾶται au lieu de Φαρᾶται, correction de Meineke d'après Pausanias. —
2. Conjecture de Casaubon. Cf. la note 3 de la page 101.

Azanes, les Parrhasiens, etc., passent pour les plus anciens de toute la Grèce. Mais, vu l'état de désolation où se trouve aujourd'hui le pays qu'ils habitent, il n'y a pas autrement lieu d'insister sur leur histoire. Les villes les plus célèbres autrefois ont péri sans laisser de traces par suite des guerres continuelles dont l'Arcadie a été le théâtre, et les campagnes elles-mêmes ont cessé d'être habitées et cultivées depuis que Mégalopolis a absorbé ce qui restait des anciennes cités. Ajoutons que Mégalopolis elle-même vérifie aujourd'hui le jeu de mots d'un poète comique :

« Son nom est Mégalérémie et non plus Mégalopolis ».

En revanche, le pays abonde en excellents pâturages, où l'on élève surtout des chevaux et des ânes *mulassiers*. Les chevaux d'Arcadie passent même pour être de race supérieure, comme ceux de la plaine d'Argos et de l'Epidaurie. L'Ætolie et l'Acarnanie, pays également très-dévastés, renferment de même d'immenses espaces qui, pour l'élève des chevaux, ne le cèdent pas aux gras pâturages de la Thessalie.

2. Mantinée, rendue naguère si célèbre par la seconde victoire d'Epaminondas sur les Lacédémoniens, victoire qui malheureusement coûta la vie au héros, et, avec Mantinée, Orchomène, Hérée, Clitor, Phénée, Stymphale, Mænale, Methydrium, Caphyes et Cinæthe ou n'existent plus aujourd'hui, ou n'ont laissé d'elles-mêmes que de faibles et rares vestiges. Plus heureuse, Tégée s'est maintenue dans un état encore assez florissant. Il en est de même du temple de Minerve Alea [qui l'avoisine] [1]. On continue à rendre certains honneurs à cette déesse ainsi qu'à Jupiter Lycéen dans son temple du mont Lycée. Quant aux trois villes mentionnées par Homère [2],

« Et Rhipé et Stratie, et Enispé toujours battue des vents »,

1. Τεγέα δ' ἔτι μετρίως συμμένει, καὶ τὸ ἱερὸν τῆς Ἀλέας Ἀθηνᾶς τιμᾶται ἔτι μικρὸ καὶ.... Nous avons traduit d'après cette restitution de Meineke. — 2. *Iliade*, II, 606.

il serait difficile de retrouver leurs traces, et, les retrouvât-on, la découverte offrirait peu d'intérêt, puisque le canton où elles étaient situées est aujourd'hui complétement désert.

3. Après le mont Cyllène, les montagnes les plus connues de l'Arcadie sont le Pholoé, le Lycée, le Ménale et le Parthénius, lequel se prolonge des environs de Tégée au territoire d'Argos.

4. Nous avons décrit ci-dessus le phénomène étrange commun aux fleuves Alphée et Eurotas, ainsi que le changement survenu dans le cours de l'Erasinus, qu'on voit aujourd'hui à une certaine distance de sa sortie du lac Stymphalide reparaître dans la plaine d'Argos, tandis qu'il se trouvait autrefois interrompu et privé d'écoulement, les *bérèthres* où il tombe (les *zérèthres* pour mieux dire, car c'est ainsi que le mot se prononce en Arcadie) n'offrant alors aucune issue et retenant ses eaux en quelque sorte emprisonnées, changement par suite duquel la ville de Stymphale, située naguère sur les bords mêmes du lac, en est aujourd'hui à cinq [1] stades. Eh bien ! le changement inverse s'est opéré dans le cours du Ladon : on a vu ce fleuve s'arrêter tout d'un coup par suite d'une obstruction de ses sources. Les *bérèthres* qui existent aux environs de Phénée et qui servaient au transport des eaux [dont ce fleuve est formé], ayant été ébranlés par un tremblement de terre, s'effondrèrent, et leurs débris en atteignant et en comblant les veines les plus profondes de la source, occasionnèrent cette interruption momentanée du cours du fleuve. Du moins, est-ce ainsi que certains auteurs expliquent le phénomène. Erathosthène, lui, en voit la cause dans l'existence de ce lac temporaire que forme auprès de Phénée la rivière [Aroanius] [2] : « cette rivière, dit-il, s'en« gouffre dans des pertuis [3] appelés *zérèthres*, et, suivant

1. Πέντε au lieu de πεντήκοντα, conjecture d'Ottfried Müller, approuvée par Groskurd et Curtius. — 2. Ἀροάνιον au lieu d'Ἀνίαν, conjecture de Penzel et de Groskurd. — 3. εἰςιθμούς au lieu de ἠθμούς, correction de Dindorf. Voy. ce mot dans la nouvelle édition du Thesaurus d'H. Estienne.

« qu'elles les trouvent obstrués ou libres, ses eaux refluent « dans la plaine et l'inondent ou laissant la plaine à sec s'en « vont rejoindre le Ladon et l'Alphée : c'est ainsi qu'on vit « coïncider naguère avec le retrait de ce lac de Phénée « l'inondation de la plaine qui environne le temple d'Olym- « pie. » Eratosthène ajoute « que le fleuve Erasinus, qui « vient de Stymphale, s'engouffre de même sous le mont « [Chaüs] et reparaît plus loin aux environs d'Argos[1]; qu'I- « phicrate, après s'être épuisé en efforts inutiles au siége « de Stymphale, songea à intercepter cette chute du fleuve, « et se procura même une masse d'éponges à cet effet, mais « qu'en présence d'un signe de la volonté céleste il renonça « à son entreprise. » Il y a près de Phénée également ce qu'on appelle l'*Eau du Styx :* c'est l'égout d'une eau infecte et malsaine, mais qui n'en est pas moins réputé comme sacré.

Ici s'arrête notre description de l'Arcadie.

5. Polybe dit quelque part que la distance entre le cap Malées au S. et le cours de l'Ister au N. est de 10 000 stades environ. Mais Artémidore rectifie ce calcul, et, suivant nous, avec toute apparence de raison. Il compte d'abord depuis Malées jusqu'à Ægium par terre un trajet de 1400 stades; puis d'Ægium [à Cirrha une traversée] de 200 stades; un nouveau trajet de 500 stades jusqu'à [Thaumaci] en passant par Héraclée; 340 stades ensuite jusqu'à Larisse et au Pénée; puis, par [Tempé jusqu'aux] bouches du [Pénée], 240 stades; 660 stades encore [jusqu'à Thessa]lonique et enfin de Thessalonique [à l'Ister en passant par Idom]éné, par Stobi et le pays des Dardaniens 3200 stades; soit en tout 6500 stades pour la distance du cap Malées à l'Ister. Ce qui a causé l'erreur de Polybe, c'est qu'il n'a pas pris pour base de son calcul la voie la plus courte, mais le premier itinéraire venu d'un général marchant à la tête de son armée.

1. Τὸν Ἐρασῖνον δὲ παρὰ Στυμφάλου ῥέοντα, ὑποδύντα ὑπὸ τὸ [Χάον] ὄρος, ἐν τῇ Ἀργείᾳ πάλιν ἀναφανῆναι. Nous avons traduit sur cette heureuse restitution de Meineke (Voy. *Vind. Strab.*, p. 127).

Il ne sera peut-être pas hors de propos d'ajouter à ce qui précède, telle que nous la donne Ephore, la liste des différents chefs par qui furent fondés, après le retour des Héraclides, les principaux Etats du Péloponnèse. Corinthe le fut par Alétès, Sicyone par Phalcès, l'Achaïe par Tisamène, l'Elide par Oxylus, Messène par Cresphonte, Lacédémone par Eurysthène et Proclès, Argos par Téménus [et Cissus][1], l'Attique enfin par Agæus[2] et Déiphonte.

1. Lacune suppléée par Kramer d'après l'Epitomé. — 2. Ἀγαῖον leçon donnée par quelques mss. et par l'Epitomé, et, qui, se retrouvant dans Nicolas de Damas, lequel s'est servi du même passage d'Ephore que Strabon, doit être maintenue, voy. *Ind. var. lect.* de Müller, p. 998, col. 2. l. 34.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE IX.

Le neuvième livre de la géographie de Strabon est consacré à la Hellade ou Grèce propre. L'auteur y insiste particulièrement sur Athènes, dont il fait en quelque sorte le panégyrique; puis, passant à la Béotie et à la Thessalie, il décrit ces deux contrées ainsi que la portion du littoral qui y correspond.

CHAPITRE PREMIER.

Après avoir parcouru tout le Péloponnèse, qui forme, avons-nous dit, la première et la moins grande des cinq presqu'îles dont se compose la Grèce, il nous faut décrire les quatre autres dans l'ordre naturellement où elles se présentent : or, on se souvient que la seconde de ces presqu'îles n'ajoutait rien de plus au Péloponnèse que la Mégaride, augmentée toutefois de la Crommyonie, qui, avec ce mode de division, cesse d'appartenir à la Corinthie [1] ; et que la troisième se composait, d'un côté, de la presqu'île précédente, et, de l'autre, de l'Attique, de la Béotie, d'une partie de la Phocide, et d'une partie aussi de la Locride Epicnémidienne. Décrivons donc actuellement ces différentes contrées. « Si l'on conçoit, dit Eudoxe, une ligne « partant des monts Cérauniens et se prolongeant directement vers l'est jusqu'au cap Sunium en Attique, cette « ligne laissera à droite, c'est-à-dire au midi, tout le Pé-

1. Comme l'a très-bien vu La Porte du Theil, ce que dit Strabon de la Crommyonie doit être reporté ici et ne pas être laissé à la fin de la phrase.

« loponnèse, et à gauche, c'est-à-dire au nord, toute cette « suite de côtes qui, des monts Cérauniens, s'étend jusqu'au « fond du golfe de Crissa et à la Mégaride, voire jusqu'à « l'extrémité de l'Attique. » Dans la pensée d'Eudoxe, du moment qu'on retranche de la côte comprise entre le cap Sunium et l'Isthme la portion attenante à l'Isthme même qui incline vers le golfe d'Hermione et l'Acté [Argolique], la courbure de la portion restante n'est plus assez forte pour produire dans la direction générale de la ligne en question une déviation sensible. De même, sans le brusque rapprochement de la côte opposée qui rétrécit le passage entre Rhium et Antirrhium et dessine ainsi la figure d'un golfe, la courbure que peut offrir la côte comprise entre les monts Cérauniens et le golfe de Corinthe ne serait pas assez marquée pour déterminer à elle seule cette configuration particulière, et l'on peut en dire autant de la portion du littoral où vient finir la mer [dite de Crissa] et qui forme proprement le fond du golfe [1].

2. D'après ce qui précède (et l'on peut s'en rapporter à Eudoxe, excellent mathématicien, expert à tracer les figures et à déterminer les climats, et qui d'ailleurs connaissait les lieux dont il s'agit), représentons-nous donc ce côté-ci de l'Attique, c'est-à-dire le côté qui s'étend du cap Sunium à l'Isthme (la Mégaride comprise), comme formant une ligne légèrement concave. A peu près au milieu de cette ligne est le Pirée, port ou arsenal d'Athènes. Le Pirée se trouve en effet à 350 stades environ de Schœnûs, port situé dans l'Isthme, et à 330 stades du cap Sunium. Du Pirée à Pagæ il y a [par terre] la même distance à peu près que du Pirée à Schœnûs. Quelques auteurs pourtant comptent 10 stades de plus. — Si, maintenant, l'on double le cap Sunium, et qu'on continue à ranger la côte, on se dirige au nord ou plus exactement [2] au nord-ouest.

1. Nous avons traduit tout ce premier paragraphe, sauf quelques détails insignifiants, d'après l'excellente restitution de Meineke. — Cf. cependant l'*Ind. var. lect.* de Müller, p. 998, col. 2. — 2. Nous avons cherché à rendre par là le mot δὲ dont Meineke a jugé ici avec raison la présence nécessaire, Κάμψαντι δὲ τὸ Σούνιον πρὸς ἄρκτον μὲν ὁ πλοῦς, ἐκκλίνων [δὲ] πρὸς δύσιν.

3. L'Attique[1], comme on voit, s'avance en pointe entre deux mers : très-étroite en commençant, elle s'élargit à mesure qu'elle remonte vers l'intérieur des terres ; toutefois, en approchant de la ville d'Orope sur la frontière de Béotie, elle se replie sur elle-même pour former ensuite un croissant dont la convexité regarde la mer. C'est là le second côté ou côté oriental de l'Attique. Quant au troisième côté, ou côté septentrional, lequel s'étend de l'est à l'ouest de l'Oropie à la Mégaride, il coïncide avec la partie montagneuse de l'Attique et est représenté par la chaîne, qui en changeant plusieurs fois de nom dans son parcours sépare la Béotie de l'Attique, de sorte que la Béotie, qui elle aussi s'étend d'une mer à l'autre, est bien ce que nous avons dit ci-dessus, l'isthme de la troisième des grandes presqu'îles de la Grèce, laquelle comprend, outre le Péloponnèse, la Mégaride et l'Attique. Ajoutons qu'on s'explique également bien le nom d'*Acté* ou d'*Actikè* donné primitivement, dit-on, à l'Attique actuelle, quand on voit comment, à partir des montagnes, tout le pays descend vers la mer en se rétrécissant et en s'allongeant de manière à finir en pointe au cap Sunium. — Mais reprenons sur le littoral du point où nous nous sommes arrêté et décrivons le pays en détail[2].

4. Après Crommyôn, l'Acté[3] présente les roches Scironides, et, comme celles-ci interceptent tout passage le long de la mer, il a fallu faire passer par derrière la route qui va de l'Isthme à Mégare et à Athènes. On a même dû tenir cette route très-près des rochers, vu l'élévation et l'escarpement des montagnes qu'elle longe, de sorte qu'en maint endroit elle est bordée d'affreux précipices. C'est ici du reste que la fable a placé le repaire de Sciron et du *Pityocampte*, ces farouches montagnards dont Thésée

1. Ἀκτὴ δ' ἐστὶν ἀμφιθάλαττος [ἡ Ἀττική], στενὴ τὸ πρῶτον, etc. au lieu de Ἀκτὴ δ' ἐστὶν ἀμφιθάλαττος, στενὴ τὸ πρῶτον, etc., correction de Meineke. — 2. Ταύτας οὖν διέξιμεν ἀναλα[βόντες τὰς χώρας ἀπὸ τῆς π]αραλίας, etc. Nous avons traduit d'après cette restitution de Meineke que Müller déclare préférable à celle de Groskurd ἀναλα[β. τὰς πλευρὰς ἐκ π]αραλίας. — 3. ὑπέρκεινται τῆς Ἀκτῆς au lieu de τῆς Ἀττικῆς, excellente correction de Meineke.

purgea naguère le pays. Du haut des mêmes rochers l'Argeste déchaîne souvent la tempête, aussi les Athéniens désignent-ils plutôt ce terrible vent d'ouest sous le nom de *Sciron*. — Passé les roches Scironides, la côte projette une pointe de terre connue sous le nom de Minoa et qui forme le port de Nisée. Nisée est l'arsenal maritime de Mégare, une distance de dix-huit stades la sépare de la ville, à laquelle elle est reliée par des *skèles* ou longs murs. Elle aussi s'appelait dans le principe Minoa.

5. Anciennement (j'entends avant la fondation de Mégare) les Ioniens, maîtres de l'Attique, possédaient en même temps la Mégaride, et c'est ce qui explique pourquoi Homère n'a pas mentionné spécialement cette dernière contrée. Ayant compris sous le nom d'Athéniens tous les peuples de l'Attique, le poète a tout naturellement étendu cette dénomination à ceux de la Mégaride, contrée qu'il considérait comme une partie de l'Attique. Ainsi, lorsqu'il dit dans son *Catalogue des vaisseaux*[1] :

« Et ceux qui occupaient Athènes, la ville aux belles et fortes « murailles »,

il faut entendre qu'il désigne comme ayant pris part à l'expédition aussi bien les peuples de la Mégaride actuelle [que ceux de l'Attique proprement dite]. En veut-on la preuve démonstrative ? Les Anciens désignaient l'Attique sous le nom d'*Ias* ou d'*Ionie* et quand le poète dit[2] :

« Là étaient les Béotiens et les Ioniens »,

il entend par *Ioniens* les habitants de l'Attique ; mais la Mégaride faisait alors notoirement partie de l'Ionie.

6. On sait en effet qu'à la suite de longues contestations sur leurs limites respectives, et notamment sur la possession de la Crommyonie, les Péloponnésiens et les Ioniens convinrent d'ériger dans l'Isthme même, en un

1. *Iliade*, II, 546. — 2. *Ibid.*, XIII, 685.

lieu déterminé, une stèle portant sur la face qui regardait le Péloponnèse cette inscription :

« Ceci est le Péloponnèse et non l'Ionie »,

et sur celle qui regardait Mégare cette autre inscription :

« Ceci n'est pas le Péloponnèse, mais bien l'Ionie ».

J'ajoute que les Atthidographes, parmi toutes leurs divergences d'opinion, s'entendent généralement sur un point (je ne parle bien entendu que des principaux), c'est que Pandion ayant eu quatre fils, Ægée, Lycus, Pallas et Nisus, et ayant voulu partager l'Attique en quatre lots, la Mégaride échut à Nisus, le quatrième fils, qui y fonda Nisée. Suivant Philochore, le royaume de Nisus s'étendait depuis l'Isthme jusqu'à Pythium, mais Andron en recule les limites jusqu'à Eleusis et au champ Thriasien. Sur la distribution même des lots entre les quatre frères, fait très-diversement exposé par les auteurs, qu'il nous suffise de citer le témoignage de Sophocle. Voici les propres paroles qu'il met dans la bouche d'Ægée[1] :

« Mon père a décidé dans sa sagesse que j'irais prendre pos-« session de l'ACTÉ [ou rivage occidental de la contrée], tel est « le lot qu'il m'a assigné à titre d'aîné ; [au second de ses fils], « à Lycus, il a destiné [la côte opposée], le riant jardin qui re-« garde l'Eubée ; il a fait ensuite en faveur de Nisus, un do-« maine à part de tout le canton qui avoisine les roches de « Sciron ; quant aux terres qui se prolongent vers le midi, el-« les ont été attribuées par lui au plus rude de ses enfants, « père lui-même d'une race de géants, elles forment le lot de « Pallas ».

Or, ces différentes preuves n'établissent-elles pas que la Mégaride faisait anciennement partie de l'Attique?

7. Mais après le retour des Héraclides et le partage du Péloponnèse qui intervint alors, beaucoup des anciens

1. Voy. dans les *Vind. Strab.*, p. 129-130, la restitution tentée par Meineke de ce fragment de Sophocle.

habitants, s'étant vu chasser par les conquérants et par les Doriens qui les accompagnaient, durent passer en Attique. Mélanthus, roi de Messène, était du nombre, et, comme il avait été vainqueur en combat singulier de Xanthus, chef des Béotiens, les Athéniens spontanément l'élurent pour leur roi. La population de l'Attique cependant s'était considérablement accrue par l'arrivée de tous ces émigrants, les Héraclides alors prirent peur, et, comme ils étaient d'ailleurs excités par les Péloponnésiens, par les Corinthiens surtout et les Messéniens, jaloux de l'Attique, les premiers pour raison de voisinage, les seconds parce que l'Attique avait alors pour roi Codrus, propre fils de Mélanthus, ils envahirent l'Attique à main armée. Vaincus en bataille rangée, ils durent évacuer le reste du pays, mais ils retinrent la Mégaride, y fondèrent la ville de Mégare, et, ayant transformé les habitants, tous Ioniens jusque-là, en une population dorienne, ils firent disparaître la stèle qui séparait naguère les possessions des Ioniens de celles des Péloponnésiens.

8. Malgré les nombreuses révolutions dont elle a eu à souffrir, la ville de Mégare est encore debout. On sait qu'elle possédait naguère jusqu'à une école philosophique, dite *école de Mégare* parce qu'elle remontait à Euclide, disciple de Socrate et mégarien de naissance, tout comme l'école d'Elée, qu'a illustrée, entre autres philosophes, Pyrrhon, remontait à Phédon l'éléate, autre disciple de Socrate, et l'école d'Erétrie à l'érétrien Ménédème. Le territoire de Mégare est, comme celui de l'Attique, d'une extrême stérilité ; il est, en effet, dans la plus grande partie de son étendue, couvert par les monts Onées, longue arête qui part des roches Scironides et ne se termine qu'à la Béotie et au Cithéron, formant ainsi la séparation entre la mer sur laquelle s'ouvre la port de Nisée et la mer [qui baigne Pagæ] [1], autrement dit la mer Alcyonide.

1. Lacune suppléée par Kramer.

9. Dans le trajet de Nisée à la frontière de l'Attique, on rencontre cinq îlots qui précèdent Salamine. Cette dernière île, longue de 70 stades environ, d'autres disent de 80, contient une ville de même nom. La vieille ville, aujourd'hui déserte, était tournée vers Ægine et regardait par conséquent le midi : on connaît le vers d'Æschyle,

« Ægine regarde le point de l'horizon d'où souffle le Notus[1]. »

Mais la ville actuelle est située au fond d'un golfe sur une espèce de presqu'île qui de loin paraît appartenir à l'Attique. Salamine, dans l'antiquité, a porté différents noms, notamment ceux de *Sciras* et de *Cychrea*, empruntés aux mêmes héros[2] que rappellent, d'une part, l'épithète de *Scirade* attribuée à Minerve, le nom de Scira donné à une petite localité d'Attique, la cérémonie religieuse dite de *Sciros* et le mois de *Scirophorion*, et, d'autre part, le serpent *Cychridès*, dont parle Hésiode, et qui, nourri d'abord par le héros Cychrée, fut chassé par Euryloque[3], à cause des ravages qu'il exerçait dans l'île, et passa à Eleusis, où il fut recueilli par Cérès et devint le serviteur familier de la déesse. Salamine s'est encore appelée *Pityussa*, mais d'un des produits de son sol. Quant à son illustration, elle la doit et à ses anciens rois les Æacides, à Ajax surtout, fils de Télamon, et à ce combat naval livré dans ses eaux où elle fut témoin de la victoire des Grecs sur Xerxès et de la fuite honteuse de ce prince. Disons pourtant qu'Ægine, tant à cause de sa proximité que de l'empressement avec lequel elle mit toute sa flotte au service des alliés, partage avec Salamine la gloire de ce mémorable événement. — Salamine a pour principal cours d'eau le Bocarus[4].

1. Nous inclinerions assez à voir, avec Meineke, une glose marginale dans cette citation d'Æschyle. Voy. les *Vind. Strab.* p. 130. — 2. Voy. Madvig, *Adv. crit.*, vol. I, p. 554. — 3. Euryloque au lieu d'Euryclès, correction de Tzschucke. — 4. Comme Müller, nous n'hésitons pas à approuver la suppression proposée par Meineke dans ses *Vind. Strab.*, p. 130, du dernier membre de phrase de ce paragraphe, ὁ νῦν Βωκαλία καλούμενος, qui appartient évidemment à la nomenclature du moyen âge, mais la raison qu'il donne pour retrancher aussi celui qui précède Βώκαρος δ' ἐστὶν ἐν Σαλαμῖνι ποταμός, à savoir que « hæc inepte hoc loco ponuntur et incommode cetera interpellant », ne nous paraît

10. Cette île qui actuellement dépend d'Athènes avait été anciennement un sujet de vives contestations entre Athènes et Mégare. C'est même à l'occasion de cette querelle que Pisistrate, d'autres disent Solon, aurait dans le *Catalogue des vaisseaux*, immédiatement après le vers :

« Ajax avait amené de Salamine douze vaisseaux[1] »,

inséré frauduleusement celui-ci :

« Il les vint ranger là où se tenaient les phalanges athé-
« niennes »,

et cela dans le but d'user ultérieurement du témoignage d'Homère pour établir que l'île de Salamine, dès le principe, appartenait aux Athéniens. Mais les critiques n'ont pas admis ce vers que trop d'autres passages dans Homère contredisent. Comment expliquer en effet qu'ailleurs Ajax se trouve occuper l'extrémité de la ligne des vaisseaux, non plus avec les Athéniens, mais avec les Thessaliens de Protésilas :

« Là étaient les vaisseaux d'Ajax et ceux de Protésilas[2] » ;

qu'ailleurs encore, c'est-à-dire dans la *Revue* qu'il passe de l'armée des Grecs[3], Agamemnon

« trouve le fils de Pétéus, Ménesthée, ce hardi dompteur
« de chevaux, debout et entouré des Athéniens, bouillants d'ar-
« deur, et tout à côté le prudent Ulysse, guidant les bataillons
« céphalléniens »,

tandis qu'il s'était dirigé à l'opposite pour rencontrer Ajax et les Salaminiens :

nullement concluante. Strabon vient de parler des dimensions de l'île, de la situation respective de la vieille et de la nouvelle ville, des différents noms que l'île a portés et des principaux souvenirs que sa vue éveille, il y ajoute, pour clore la description proprement géographique de l'île, cette courte mention de son principal cours d'eau. Ce détail, on le voit, n'est nullement déplacé et il n'interrompt rien, car ce qui suit n'a plus le caractère descriptif, mais appartient à une discussion tout historique et toute grammaticale. — 1. *Iliade*, II, 557. — 2. *Ibid.*, XIII, 681. — 3. *Ibid*, IV, 327.

« Il s'avance alors vers les deux Ajax[1] »,

et que là à côté d'eux il avait trouvé Idoménée :

« Idoménée venait après[2] »,

Idoménée, notez bien, et non pas Ménesthée ? Du reste, s'il paraît avéré que les Athéniens ont voulu tirer parti de ce prétendu témoignage d'Homère, de leur côté les Mégariens passent pour leur avoir riposté par l'interpolation des deux vers suivants[3] :

« Ajax conduisait les vaisseaux de Salamine et ceux de Po-
« lichna, d'Ægirussa, de Nisæa et de Tripodes ».

Tous ces lieux-là, en effet, appartiennent à la Mégaride. Seulement Tripodes s'appelle aujourd'hui Tripodiscium : l'*agora* actuelle de Mégare en est tout près.

11. De cette autre circonstance, que la prêtresse de Minerve Poliade, à qui il est interdit de jamais manger de fromage frais fait dans le pays et à qui pour cette raison l'on n'en sert jamais que d'étranger, mange pourtant volontiers du fromage de Salamine, quelques auteurs infèrent que Salamine a été de tout temps une terre étrangère par rapport à l'Attique, mais c'est mal raisonner. Comme on sert en effet à ladite prêtresse du fromage provenant d'autres îles qui dépendent, elles, notoirement de l'Attique, il est évident que, dans la pensée de ceux qui dans le principe instituèrent cet usage sacré, il suffisait qu'une denrée eût passé la mer pour être réputée de provenance étrangère. Néanmoins il paraît probable que Salamine avait commencé par former un Etat indépendant, tandis que Mégare faisait primitivement partie intégrante de l'Attique. — C'est sur le rivage qui fait face à Salamine que vient aboutir la frontière commune à la Mégaride et à l'Attique : deux montagnes connues sous le nom de *Kerata* en marquent l'extrémité.

12. Passé cette frontière, la ville d'Eleusis se présente la première, avec son temple de Cérès Eleusinienne et ce

1. *Iliade*, IV, 273. — 2. *Ibid.*, III, 230. — 3. *Ibid.*, II, 557.

sécos ou sanctuaire mystique, bâti sur un plan assez vaste pour pouvoir contenir autant de monde qu'un théâtre par le même Ictinus, qui, du temps que Périclès avait à Athènes la surintendance des travaux publics, y éleva dans l'Acropole en l'honneur de Minerve le temple du Parthénon. La ville d'Eleusis est au nombre des dèmes de l'Attique.

13. Le champ Thriasien, avec la plage et le dème de même nom, lui succède; puis, après avoir dépassé la pointe d'Amphialé que domine une carrière de marbre, on arrive à ce détroit large à peine de deux stades où se fait habituellement la traversée entre la côte d'Attique et Salamine, et que Xerxès avait entrepris de combler quand il se vit prévenu par la bataille de Salamine et la dispersion de sa flotte. Ici près, sont les Pharmacusses, deux petites îles, dans la plus grande desquelles on montre un tombeau de Circé.

14. Au-dessus de cette partie du rivage est le mont Corydallus, avec le dème des Corydalléens; puis viennent successivement le Phorônlimen, Psyttalie, îlot désert et rocheux qu'on a quelquefois appelé *la taie du Pirée*[1], une autre petite île tout à côté appelée Atalanté comme l'île située entre l'Eubée et la Locride, un troisième îlot (tout pareil celui-là à Psyttalie), enfin le Pirée, qui compte aussi parmi les dèmes de l'Attique, et, après le Pirée, Munychie.

15. Munychie est une colline qui s'avance dans la mer en forme de presqu'île, et qui se trouve percée à l'intérieur de cavernes et de galeries, les unes naturelles, les autres artificielles, mais pouvant toutes servir d'habitations. Trois ports à chenal étroit s'ouvrent au pied de ce promontoire[2]. Par ses fortifications et par son plan général, Munychie anciennement ressemblait à la ville de Rhodes: elle comprenait dans son enceinte le Pirée et ses différents ports ou bas-

1. λήμην τοῦ Πειραιῶς au lieu de λιμένα, correction suggérée à Coray par une conjecture de Casaubon. — 2. στομίῳ δὲ μικρῷ τὴν εἴσοδον ἔχοντες ὑποπίπτουσιν αὐτῷ λιμένες τρεῖς au lieu de σ. δ. μ. τ. ε. ἔχων· ὑποπίπτουσι δ' αὐτῷ λιμένες τρεῖς, excellente correction de Müller. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 999, col. 1, l. 54.

sins, avec toutes leurs dépendances, avec le bel arsenal notamment qu'y a bâti Philon. C'était, comme on le voit, un établissement maritime en rapport avec l'importance de la flotte athénienne, Athènes, à cette époque, n'entretenant jamais moins de quatre cents vaisseaux. Au mur d'enceinte de Munychie venaient aboutir les *skèles*, longs murs tirés au cordeau depuis Athènes sur un espace de quarante stades, et destinés à relier cette ville au Pirée. Mais tant de guerres successives ont ruiné le mur d'enceinte et les fortifications de Munychie, et réduit le Pirée à n'être plus qu'une chétive bourgade dans le voisinage des ports et du temple de Jupiter Sauveur. Les *stoïdes* de ce temple cependant ont conservé quelques belles peintures, œuvres d'artistes éminents, et *l'hypæthre* est encore décoré de quelques-unes de ses statues. En revanche, les *longs murs* ont eux-mêmes disparu : rasés une première fois par les Lacédémoniens, ils ont été définitivement démolis par la main des Romains, quand, après un long siége, Sylla eut emporté d'assaut le Pirée et l'*Asty*.

16. *L'Asty* ou ville proprement dite est un rocher qui s'élève du milieu de la plaine et qu'environnent de tous côtés des habitations. Au faîte même du rocher s'élève le sanctuaire de Minerve, composé et de l'ancien temple dit *de Minerve Poliade*, où brûle une lampe qui ne s'éteint jamais, et du *Parthénon*, construit par Ictinus et décoré de la statue de la déesse en ivoire, chef-d'œuvre de Phidias. Mais ici, en présence de tout ce qui a été écrit de panégyriques, de dithyrambes, pour glorifier les merveilles d'Athènes, j'ai peur de me laisser aller à de trop longs développements qui risqueraient d'altérer les justes proportions de mon livre. Les paroles d'Hégésias me reviennent en mémoire : « Je découvre l'Acropole, et aussitôt je crois voir le colossal trident s'agiter devant moi[1]; j'aperçois

1. La correction proposée par Meineke (*Vind. Strab.*, p. 131) Ὁρῶ τὴν ἀκρόπολιν καὶ τὸ περιττῆς τριαίνης ἐκεῖθι σημεῖον, et qui sourit tant à Müller (*perplacet*), ne nous plaît qu'à moitié; la combinaison de la correction de Groskurd ἔχει με σημεῖον avec celle de Meineke περιττῆς au lieu de περὶ τῆς nous paraît plus heureuse en ce qu'elle fait ressortir la symétrie des deux membres

Eleusis, et soudain l'enthousiasme mystique s'empare de mes sens. Là bas est le Léocorium; ici près, le Théséum. Mais comment tout nommer, tout décrire, quand tout dans l'Attique rappelle les dieux qui l'ont choisie pour demeure[1] et les héros qui furent les ancêtres des générations présentes? » Effectivement, Hégésias se borne à indiquer un seul des monuments de l'Acropole, bien différent en cela de Polémon le Périégète, qui a consacré quatre livres rien qu'à l'énumération des pieuses offrandes que l'Acropole renferme; et pour toutes les autres parties, soit d'Athènes, soit de l'Attique, son procédé est le même : il dit qu'Eleusis est l'un des cent soixante-dix, voire des cent soixante-quatorze dèmes qu'on prétend exister en Attique, mais il s'en tient là, sans nommer un seul dème de plus.

17. Et cependant à ces dèmes (sinon à tous, du moins au plus grand nombre) se rattachent maintes légendes sacrées, maints souvenirs historiques. Aphidna rappelle l'enlèvement d'Hélène par Thésée et les cruelles représailles des Dioscures après qu'ils eurent délivré leur sœur; Marathon rappelle la grande bataille contre les Perses, et Rhamnus cette statue de Némésis due au ciseau de Diodote, d'autres disent d'Agoracrite de Paros, mais digne, à coup sûr, par sa perfection, par la justesse de ses proportions et la beauté de ses lignes, de rivaliser avec les plus belles œuvres de Phidias. D'autre part on se souvient que Décélie a servi de place d'armes aux Péloponnésiens pendant toute la guerre *Décélique*, et que Phylé a été l'asile d'où Thrasybule a ramené les proscrits du parti populaire au Pirée et du Pirée à Athènes; et nous pourrions citer encore maint autre dème dont le nom évoque ainsi des souvenirs historiques. Il y a plus[2], [chaque monument rappelle un

de phrase : Ὁρῶ τὴν ἀκρόπολιν καὶ περιττῆς τριαίνης μ' ἔ χ ε ι τι σημεῖον. Ὁρῶ τὴν Ἐλευσῖνα, καὶ τῶν ἱερῶν γέ γ ο ν α μύστης. Or, tout le mouvement, tout le lyrisme de ce morceau est précisément dans cette symétrie. — Cf. dans Madvig (*Adv. crit.*, vol. I, p. 554, en note) une interprétation toute différente et bien plus terre à terre. — 1. Nous avons traduit ce passage d'après la restitution proposée par Meineke (*Vind. Strab.*, p. 132) : ἡ γὰρ Ἀττικὴ θεῶν αὐτοῖς [ἵδρυμα] καταλαβόντων καὶ τῶν προγόνων ἡρώων [ἐστὶν ἱερόν]. — 2. Ἔτι au lieu de εἰς, correction de Meineke.

mythe, une tradition,] le Léocorium a sa légende et le Théséum la sienne, et l'on peut en dire autant du Lycéum, voire de ce monument que la mort du roi qui l'avait dédié a laissé inachevé et qu'on nomme indifféremment l'Olympiéum ou l'Olympium[1]. Bref, il en est de même de l'Académie et des Jardins des philosophes, de l'Odéon, du Pœcile et de cette quantité de temples qu'on rencontre dans Athènes, et qui tous possèdent aujourd'hui encore des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres.

18. Mais ce qui allongerait bien davantage, ce serait de rechercher, parmi toutes les controverses des auteurs, quels ont été à partir de Cécrops les *archégètes* ou fondateurs successifs de l'illustre cité. On en peut juger en voyant combien de noms elle leur a empruntés, puisqu'elle s'est appelée tour à tour, à ce qu'on prétend, *Actæa*[2] en mémoire d'Actæon, *Atthis* et *Attikè* en mémoire d'Atthis, fille de ce Cranaüs qui, lui même, avait mérité que le nom de *Cranai* fût donné à l'ensemble des habitants de l'Attique, *Mopsopia* et *Ionia* en mémoire de Mopsopus et d'Ion, fils de Xuthus, *Posidonia* enfin et *Athenæ* du nom de ses deux divinités tutélaires, sans compter que, comme il a été dit ci-dessus, les Pélasges paraissent s'être, dans leurs migrations, avancés jusqu'en Attique, et y avoir reçu des indigènes, en raison de leurs habitudes errantes et vagabondes, le nom de *Pélarges*.

19. Plus est vif, du reste, le sentiment d'intérêt et de curiosité[3] qui s'attache aux beautés et illustrations d'un pays, plus celles-ci ont déjà provoqué de recherches et de controverses savantes, plus l'on s'expose aux sévérités de la critique si l'on s'écarte, en ce qui concerne ledit pays, de l'exac-

1. καὶ τὸ Ὀλυμπιεῖον (Ὀλυμπιεῖον au lieu de Ὀλυμπικόν, correction de Kramer), ([ἔστι δὲ ταὐτ]ὸ τὸ Ὀλύμπιον), conjecture de Groskurd destinée à remplacer la leçon des mss. καὶ αὐτὸ τὸ Ὀλύμπιον. — Notons cependant aussi l'ingénieuse conjecture de Meineke qui consiste à remplacer l'Ὀλυμπικόν des mss. par Διονυσιακὸν, ce qui donne pour cette phrase difficile, καὶ τὸ Διονυσιακὸν [καὶ δὴ καὶ αὐτὸ τ]ὸ Ὀλύμπιον. — 2. Ἀκταίαν au lieu d'Ἀκτικήν, correction proposée par Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 133. — 3. φιλείδημον, conjecture de Meineke qui nous a paru préférable à l'ancienne conjecture de Xylander φιλότιμον. Voy. la justification qu'en donne son auteur, *Vind. Strab.*, p. 133-134.

titude historique. Prenons un exemple : pourquoi, dans son *Catalogue* ou *Dénombrement des fleuves*, Callimaque trouve-t-il si ridicule qu'on ait osé nous montrer les jeunes Athéniennes *allant puiser l'eau pure de l'Eridan*, « c'est-à-dire une eau dont les bestiaux eux-mêmes ne voudraient pas? » Aujourd'hui, l'eau de l'Eridan, au moins celle de ses sources (lesquelles sont situées en dehors de la porte de Diocharès, tout auprès du Lycée), passe pour être parfaitement pure et potable, et l'on avait même bâti naguère dans le voisinage de ces sources une fontaine qu'elles alimentaient abondamment d'excellente eau. Mais il en serait aujourd'hui autrement, qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'une eau eût été anciennement abondante et pure, pure au point d'être potable[1], et qu'avec le temps elle eût changé de nature. On n'en finirait pas, sans doute, si l'on voulait insister, comme nous venons de le faire, sur chaque détail en particulier, mais on ne peut cependant pas non plus tout passer sous silence, sans mentionner, ne fût-ce que sommairement, les faits principaux.

20. En conséquence, voici un court résumé emprunté à Philochore, que nous croyons devoir ajouter à ce qui précède. Comme l'Attique se trouvait exposée à la fois, du côté de la mer, aux descentes des Cariens, et, du côté de l'intérieur, aux courses des Béotiens ou Aones, Cécrops eut le premier l'idée de réunir toute la population du pays et d'en former douze villes. De ces douze villes, qui furent appelées Epacria, Decelia, Eleusis, Aphidna (ou, avec la forme du pluriel qu'on rencontre quelquefois, Aphidnæ), Thoricus, Brauron, Cytherus, Sphettus, Cephisia[2]..., Thésée, suivant la tradition, fit plus tard une seule et même cité qui est la ville actuelle. Gouvernés à l'origine par des rois, les Athéniens adoptèrent, avec le temps, le régime démocratique, et, bien

1. πότιμον au lieu de ποταμόν, correction de Xylander. — 2. Certains mss. donnent pour le 12e nom Phalère; l'Extrait de Pléthon donne Athènes. D'autres mss. n'indiquent aucune lacune. Dans le doute, nous nous sommes borné, comme Kramer et Meineke, à marquer par des points qu'il y avait là une lacune probable.

que leur liberté ait eu à souffrir dans l'intervalle, soit des entreprises des tyrans, tels que Pisistrate et ses fils, soit de l'établissement d'oligarchies violentes, telles que l'oligarchie des Quatre-Cents et celle des Trente tyrans que soutenaient les Lacédémoniens, en général, ils secouèrent assez facilement le joug qu'on leur avait imposé, et réussirent à maintenir leur constitution démocratique jusqu'à l'époque de la conquête romaine. Il est vrai que les rois de Macédoine durent les violenter quelque peu pour les amener à leur jurer obéissance, mais ils n'en respectèrent pas moins leur constitution dans ses traits essentiels. On a même prétendu que jamais Athènes n'avait été mieux administrée que pendant les dix années que dura le règne de Cassandre en Macédoine. Et, de fait, ce prince, qui, dans tout le reste, paraît avoir été plutôt porté à la tyrannie, témoigna aux Athéniens, une fois qu'ils eurent fait acte de soumission envers lui, une bienveillance particulière. C'est ainsi qu'il leur donna pour administrateur un des leurs, Démétrius de Phalère, disciple et ami de Théophraste, qui, loin de détruire à Athènes la constitution démocratique, s'employa au contraire à la restaurer, comme l'attestent les *Mémoires* qu'il a composés sur son administration. Mais, à la longue, la jalousie naturelle aux Athéniens et leur horreur de l'oligarchie reprirent le dessus, et, lorsque Cassandre vint à mourir, Démétrius fut forcé de s'enfuir en Egypte. Ses statues, au nombre de plus de trois cents, furent renversées par les insurgés et fondues : on aurait même été, disent certains historiens, jusqu'à en faire des pots de chambre. Athènes était donc encore en pleine possession de sa constitution démocratique, quand les Romains reçurent sa soumission ; eux aussi lui laissèrent son autonomie et sa liberté ; en revanche, après que la guerre contre Mithridate eut éclaté, elle dut subir les nouveaux tyrans qu'il plut au roi barbare de lui imposer, Aristion, notamment, le plus puissant et le plus violent de tous. Enfin Sylla, à la tête de l'armée romaine, reprit Athènes, il envoya Aristion au supplice et pardonna aux Athéniens, qui depuis vingt ans

n'ont plus cessé de jouir d'une liberté complète, en même temps que de l'estime et de la considération des Romains.

21. Le premier dème qui se présente sur la côte après le Pirée est le dème des Phaléréens; puis viennent ceux des Halimuses, des Æxonéens, des Alæens-Æxoniques[1], des Anagyrases, suivis de ceux des Thoræens[2], des Lamptréens, des Ægiliéens, des Anaphlystii et finalement des Azéniéens, ce dernier dème s'étendant jusqu'au cap Sunium. Dans cet intervalle, la côte projette différents caps, et d'abord, après le dème des Æxonéens, la longue pointe du Zoster; puis, après le dème des Thoræens, la pointe d'Astypalée. Chacun de ces promontoires fait face à une île; le premier, à l'île Phabra[3]; le second, à l'île Elæüssa[4]. Il y a aussi, juste à la hauteur du dème des Æxonéens, l'île d'Hydrussa. Près d'Anaphlyste, maintenant, signalons le Panéum et le temple de Vénus Coliade, bâti en un endroit de la côte où, après la bataille de Salamine, vinrent échouer, dit-on, les derniers débris des vaisseaux des Perses. Ainsi se trouvait vérifié l'oracle d'Apollon :

« Et les femmes du Colias allumeront leur foyer[5] avec le bois « des rames ».

En face des mêmes lieux, à une faible distance de la côte, se trouvent l'île Belbina et le Fossé de Patrocle. Mais en général tous ces îlots sont déserts.

22. Le cap Sunium doublé, on arrive à Sunium même, chef-lieu d'un dème très-considérable, puis à Thoricus et à Potamus, qui donne son nom au dème des Potamii. Viennent ensuite Prasia, Stiria, Brauron, avec le temple

1. Ἀλαιεῖς au lieu de Ἁλιεῖς, correction due à Tzschucke. — 2. εἶτα Θοραιεῖς au lieu de la leçon des mss. εἶθ' Ὀρεεῖς ou εἶθ' Ὠρεεῖς, correction de Meineke préférable à celle qu'avaient adoptée Tzschucke, Coray et Kramer εἶτα Θορεῖς. Voy. les *Vind. Strab.*, p. 134. — 3. Müller enregistre, comme proposée par Meineke, la leçon Phagra, Φάγρα, mais nous n'en avons trouvé trace ni dans l'édition de celui-ci ni dans ses *Vind. Strab.* — 4. Ἐλαιοῦσσα au lieu d'Ἐλεοῦσσα, correction de Meineke. — 5. φρύξουσι au lieu de φρίξουσι, correction proposée par Kühn, aussi bien pour le texte d'Hérodote (8, 96) que pour le présent passage.

de Diane Brauronie et [Halæ Araphén]ides[1] avec celui de Diane Tauropole, puis Myrrhinus, Probalinthus et Marathon, où Miltiade extermina l'armée persane commandée par Datis, avant d'avoir été rejoint par les Spartiates que retenait l'attente de la pleine lune. C'est aussi à Marathon que la Fable a placé le théâtre des ravages de ce taureau furieux qui tomba sous les coups de Thésée. Passé Marathon, on arrive à Tricorynthus, puis à Rhamnus, où Némésis a ce fameux temple; enfin, à Psaphis, dépendance d'Orope. Ici près doit être le *mantéum* ou sanctuaire prophétique d'Amphiaraüs, toujours fort révéré des populations, et qui s'élève, dit-on, juste à l'endroit où Amphiaraüs fuyant vit

« Le sol thébain, ce sol poudreux, s'ouvrir sous ses pas pour
« l'engloutir, lui, ses armes et son char ».

Ainsi parle Sophocle. Bâtie comme elle est sur la frontière même de l'Attique et de la Béotie, Orope a été naturellement un sujet de fréquentes contestations entre les deux pays. La partie de la côte que nous venons de décrire présente, en face de Thoricus[2] et de Sunium, une île déserte, d'aspect très-âpre et de forme allongée, pouvant bien mesurer soixante stades : c'est l'île Héléné, la même, à ce que prétendent certains auteurs, qu'Homère a voulu désigner dans ce passage de l'entretien de Pâris et d'Hélène[3] :

« Non, même dans ce premier moment d'ivresse, quand,
« fuyant avec toi sur mon vaisseau rapide loin de la riante
« Lacédémone, j'atteignis l'île de Cranaé, et qu'il me fut donné
« de jouir enfin de ta beauté, de ton amour... ».

On conçoit en effet qu'en souvenir de la première union des deux amants on ait appelé *Héléné* la Cranaé d'Homère. Immédiatement après Héléné, l'Eubée commence à border la côte de l'Attique. Etroite et longue comme Héléné, cette

1. C'est Xylander qui a ainsi suppléé la lacune. — 2. Θορίκου au lieu de Θορίου, correction de Tzschucke d'après une conjecture de Casaubon. — 3. *Iliade*, III, 443.

île s'étend aussi dans le sens de la longueur du continent. Le trajet par mer du cap Sunium à la pointe méridionale de l'Eubée, autrement dit au cap Leucé Acté, est de 300 stades. [Mais nous n'ajouterons rien pour le moment] au sujet de l'Eubée, [comptant donner plus loin, de cette île, une description spéciale.] Quant aux dèmes de l'intérieur de l'Attique, ils sont si nombreux qu'il serait en vérité par trop long de les énumérer tous.

23. Des différents sommets de l'Attique les plus renommés sont l'Hymette, le Brilesse et le Lycabette, auxquels on peut joindre le Parnès et le Corydalle. Les plus belles carrières de marbre, c'est-à-dire celles qui donnent le marbre dit *hymettien* et le marbre *pentélique*[1], sont dans le voisinage même d'Athènes. L'Hymette, comme on sait, donne aussi d'excellent miel. Mais les mines d'argent de l'Attique, qui naguère étaient très-productives, se trouvent aujourd'hui complétement épuisées; le rendement dans ces derniers temps en était même si faible, si peu en rapport avec le travail et la dépense, que les fermiers ont eu l'idée de remettre à la fonte les déblais et les scories des premières exploitations, et ont réussi ainsi à extraire encore une certaine quantité d'argent pur, tant les Anciens étaient inhabiles à traiter le minerai. Il est remarquable que le miel des cantons où sont les mines d'argent est aussi supérieur au miel du reste de l'Attique, que celui-ci l'est au miel des autres pays. On le connaît sous le nom de miel *akapniste*, qui rappelle le procédé employé pour le recueillir.

24. Passons aux fleuves ou cours d'eau de l'Attique. Le Céphise, après avoir pris sa source dans le dème des Triméméens[2], traverse la plaine où sont les bourgs de Géphyra et des Géphyrismes[3], coupe ensuite les *skèles* ou longs

1. Παντελικῆς au lieu de ἑλικῆς, restitution de Xylander. — 2. Τρινεμέων au lieu de Τρινεμίων ou Τρινεμιέων, correction suggérée à Kramer par une conjecture de Casaubon. — 3 Meineke a imprimé dans son édition γέφυρα et γεφυρισμοί au lieu de Γέφυρα et de Γεφυρισμοί, ce qui implique le sens adopté par La Porte du Theil dans sa traduction : « La plaine où se trouve un pont « célèbre « par les bouffonneries dont il est le théâtre dans les fêtes des mystères ». Mais les scrupules que La Porte du Theil lui-même exprime dans la longue

murs qui relient Athènes au Pirée, et vient finir son cours sur le territoire de Phalère. Véritable torrent pendant tout le reste de l'année, le Céphise en été est complétement dépourvu d'eau. Telle est aussi, et d'une façon encore plus marquée, la nature de l'Ilissus, qu'on voit déboucher à la mer dans le même endroit du rivage que le Céphise, mais qui vient d'un point opposé de la ville, à savoir des terrains situés au-dessus de l'Agora et du Lycée. C'est là, en effet, qu'est la source de l'Ilissus si poétiquement décrite dans le *Phèdre* de Platon.

Ici s'arrêtera notre description de l'Attique.

CHAPITRE II.

Le pays qui succède à l'Attique est la Béotie, mais, avant de procéder à la description de cette contrée et de celles qui lui font suite, nous croyons devoir rappeler, pour plus de clarté, ce que nous avons dit ci-dessus. « De Sunium à Thessalo[nicé], [disions-nous,] la côte de la Grèce court droit au nord, [ou plutôt au nord-ouest [1],] entre la mer à l'est et les différents districts de l'intérieur [2] à l'ouest, lesquels forment autant de *bandes* parallèles se déployant [d'un bord à l'autre] [3]. [L'Attique,] qui se présente en premier, forme, en effet (la Mégaride comprise), une espèce de bande [ayant pour côté oriental] le littoral depuis Sunium jusqu'à Orope, c'est-à-dire jusqu'à la [frontière béotien]ne, pour côté occidental l'isthme et la mer [Alcyonide] prise depuis Pagæ [4] jusqu'au [territoire] de Créüsa [en Béotie] [5], et pour ses deux autres côtés, d'une part, le littoral [entre

note dont il a accompagné ce passage, joints à l'autorité de Müller qui, dans sa traduction latine, a mis « ubi est Gephyra et Gephyrismi », nous ont empêché de suivre l'exemple de Meineke. — 1. La restitution de ces différentes lacunes est due à La Porte du Theil, à Groskurd, à Kramer. — 2. τὰ δ'ὑπερ-[κείμενα μέρ]η, lacune suppléée par Meineke. — 3. διὰ τῆς [πάσης χώρας], lacune suppléée par le même. — 4. Παγάς au lieu de Πηγάς, correction de Meineke. — 5. μέχρι τῶν [τόπων τῆς Βοιωτί]ας τῶν περὶ Κρ. Lacune suppléée par Meineke.

Sunium][1] et l'isthme, d'autre part cette chaîne de montagnes à peu près [parallèle audit littoral[2]] qui sépare l'Attique [de la Béotie]. — La Béotie, à son tour, nous représente une seconde bande qui s'étend de l'est à l'ouest entre la mer d'Eubée et le golfe de Crissa. De même longueur à peu près que l'Attique (l'Attique est peut-être une idée plus longue), la Béotie lui est très-supérieure par la qualité de son sol ».

2. Ephore signale encore, comme un grand avantage de la Béotie sur les contrées qui l'avoisinent, cette double circonstance qu'elle est seule à être baignée par trois mers à la fois, seule aussi à posséder tant de ports. Et le fait est qu'en même temps qu'elle reçoit par les golfes de Crissa et de Corinthe les marchandises venant d'Italie, de Sicile et de Libye, à l'opposite, c'est-à-dire vers l'Eubée, où son littoral au-dessus et au-dessous de l'Euripe présente en réalité deux côtes distinctes (celle d'Aulis et de Tanagre d'une part, celle de Salganée et d'Anthédon de l'autre), elle se trouve toucher à la fois à la mer qui baigne l'Egypte, Chypre et les îles, et à cette autre mer qui forme sur les côtes de la Macédoine la Propontide et l'Hellespont. Ephore ajoute que l'Eubée, par suite du peu de largeur de l'Euripe, qui a permis de jeter d'un bord à l'autre ce pont de deux plèthres, peut être considérée comme faisant partie de la Béotie. Placée dans des conditions si éminemment favorables, la Béotie, au jugement d'Ephore, semblait naturellement appelée à exercer l'hégémonie sur la Grèce entière, mais, faute d'une culture et d'une éducation philosophique suffisante[3], les chefs qu'elle se donna successivement ne purent, malgré quelques succès signalés, assurer d'une manière durable sa prépondérance politique. On le vit bien par l'exemple d'Epaminondas, car à peine ce grand homme eut-il succombé, que les Thébains, qui com-

1. Lacune suppléée par le même. — 2. τὴν ὡς ἂν [παράλληλον αὐτῇ]ς. — 3. ἀγωγῇ δὲ καὶ παιδείᾳ μὴ χρησαμένους ἐπι[μελεῖ] μηδὲ.... Voy. dans les *Vind. Strab.*, p. 135, comment Meineke rétablit tout ce fragment d'Ephore. Cf. Madvig, *Adv. crit.* Vol. I, p. 554.

mençaient à goûter les douceurs de l'hégémonie, en furent dépouillés pour jamais. Leur tort avait été (c'est toujours Ephore qui parle), de négliger les belles-lettres et les autres agréments de la vie sociale, pour ne s'attacher qu'aux vertus guerrières. Ephore aurait dû ajouter qu'ici la culture de l'esprit était d'autant plus nécessaire qu'il s'agissait de dominer sur des peuples grecs et non sur des barbares, toujours plus sensibles, on le sait, à la supériorité de la force qu'à celle de l'intelligence. Et c'est ce que les Romains ont bien compris : tant qu'ils n'ont eu à combattre que des peuples plus sauvages qu'eux, ils ont cru pouvoir se passer de ces exercices de l'esprit; mais quand ils ont commencé à avoir affaire à des nations, à des races plus civilisées, ils se sont appliqués à acquérir aussi la culture intellectuelle, et ont pu prétendre alors à l'empire du monde.

3. Pour en revenir à la Béotie, ses premiers habitants étaient justement des Barbares : c'étaient les Aones, les Temmices, race errante venue en dernier lieu de Sunium, les Lélèges aussi et les Hyantes. Puis le pays tomba au pouvoir des Phéniciens, compagnons de Cadmus, et ce héros, ayant bâti la Cadmée, fonda dans le pays une monarchie héréditaire. Ses descendants, à leur tour, ajoutèrent Thèbes à la Cadmée et maintinrent leur prépondérance sur la plus grande partie de la Béotie, jusqu'au moment où éclata la guerre des Epigones. A cette époque il leur fallut évacuer Thèbes, mais ils ne tardèrent pas à y rentrer. Chassés de nouveau par les Thraces et les Pélasges, ils passèrent en Thessalie et y restèrent longtemps associés aux Arnéens, assez longtemps même pour que l'établissement commun prît, à cause d'eux, le nom de *Béotie*. Quand ils revinrent dans leurs foyers, on faisait à Aulis les premiers préparatifs de la grande expédition que devaient conduire en Asie les fils d'Oreste. Ayant alors annexé à la Béotie toute l'Orchoménie (les deux pays jusque-là n'avaient eu rien de commun, et c'est pour cette raison qu'Homère, dans son *Catalogue*, au lieu de confondre les Orchoméniens avec les Béotiens, leur assigne, sous le nom de

Minyens, une place à part), ils purent, avec ce surcroît de forces, rejeter les Barbares hors du pays. Les Pélasges se réfugièrent à Athènes et donnèrent leur nom à l'un des quartiers de la ville, le *Pélasgicum* (ils s'étaient établis apparemment au pied de l'Hymette). Quant aux Thraces, ils avaient été refoulés jusqu'au Parnasse. A leur tour les Hyantes fondèrent en Phocide la ville de Hyampolis[1].

4. On lit dans Ephore le trait suivant. Les Thraces venaient de conclure avec les Béotiens une suspension d'armes, quand, s'étant aperçus que ceux-ci, sur la foi de la trêve, se gardaient plus négligemment qu'à l'ordinaire, ils dirigèrent contre leur camp une attaque nocturne. Les Béotiens, [cependant,][2] les repoussèrent; et, comme ils leur faisaient honte d'avoir ainsi violé l'armistice, ils prétendirent, eux, ne l'avoir en aucune façon violé, puisque le traité ne stipulait rien que pour les jours, et qu'ils n'avaient attaqué que la nuit. De là serait venue, suivant Ephore, la locution proverbiale : « *Vraie subtilité de Thrace !* ». Ephore raconte aussi comment, pendant cette même guerre, des députés pélasges, envoyés [à Dodone] pour consulter l'oracle, s'y rencontrèrent avec des théores béotiens. Qu'avait-il été répondu aux Pélasges? Ephore déclare n'en rien savoir, mais il rapporte textuellement la réponse de la prophétesse aux Béotiens : « Un sacrilége vous vaudra la victoire ». Or, cette réponse parut suspecte aux théores béotiens; ils pensèrent qu'en s'exprimant de la sorte la prophétesse avait écouté la voix du sang et voulu servir les intérêts des Pélasges (l'oracle de Dodone, comme on sait, est d'origine pélasgique); et, s'emparant de la pauvre femme, ils la jetèrent dans un brasier ardent. Ils s'étaient dit apparemment : « Qu'elle ait ou non prévariqué, nous aurons « toujours, nous, agi au mieux, car nous l'aurons punie « comme elle le méritait si elle a prononcé un faux oracle, et

1. Ὑάμπολιν, au lieu de Ὕαν πόλιν, correction de Tzschucke et de Coray. — 2. διακρουσαμένων [δ'] αὐτούς, addition nécessaire faite par Coray.

« nous n'aurons fait que lui obéir si ses paroles étaient sincères ». Les surveillants du temple, ajoute Ephore, ne se crurent pas en droit de faire périr sans jugement et dans l'enceinte sacrée les auteurs de l'attentat, mais ils les mirent en accusation et les citèrent au tribunal des prêtresses, des prophétesses pour mieux dire, réduites à deux, par le meurtre de leur compagne. Seulement, sur la réclamation des accusés que la loi ne reconnaissait nulle part à des femmes le droit de juger, on adjoignit aux deux prophétesses un même nombre d'hommes. Or, les hommes prononcèrent l'acquittement et les femmes la condamnation, et, les voix se trouvant partagées également, l'opinion favorable aux accusés prévalut. Voilà d'où vient qu'à Dodone, par exception, ce sont toujours des hommes qui transmettent et expliquent aux Béotiens les réponses de l'oracle. Veut-on savoir, du reste, comment les prophétesses avaient interprété l'oracle en question? Suivant elles, la volonté expresse du dieu était que les Béotiens enlevassent chaque année de quelqu'un de leurs temples un trépied sacré et qu'ils l'envoyassent à Dodone. Les Béotiens, dit Ephore, se conformèrent à la volonté du dieu, et tous les ans, par leur ordre, on dérobe, de nuit, dans un de leurs temples, un trépied sacré, qu'on cache sous des couvertures et qu'on expédie ensuite mystérieusement à Dodone.

5. Postérieurement à ces événements, les Béotiens prirent part à la grande migration æolienne conduite par Penthilus; ils en faisaient même la principale force, de sorte qu'on a qualifié souvent cette migration de *colonie béotienne*. Bien longtemps après, lors des opérations de l'armée persane autour de Platées, la Béotie eut beaucoup à souffrir. Mais elle ne tarda pas à se relever, tellement qu'on vit les Thébains, après deux mémorables victoires sur les Lacédémoniens, prétendre à l'hégémonie de la Grèce. Malheureusement Épaminondas vint à tomber sur le champ de bataille, et il leur fallut renoncer à leurs ambitieuses espérances. Ils se chargèrent pourtant encore de venger l'injure commune des Grecs contre les Phocidiens

violateurs[1] du temple de Delphes, mais cette guerre les affaiblit beaucoup, et, quand les Macédoniens attaquèrent la Grèce, ils ne purent prévenir la prise et la ruine de leur ville; les Macédoniens, il est vrai, la leur rendirent plus tard relevée, restaurée de leurs propres mains, mais leurs affaires depuis lors allèrent toujours de mal en pis, et c'est à peine si aujourd'hui Thèbes a conservé l'apparence d'un gros bourg. Toutes les autres villes de la Béotie[2], du reste, ont décliné dans la même proportion; il n'y a que Tanagre et Thespies qui, comparées aux autres, soient restées passablement florissantes.

6. Mais il est temps de procéder à la description chorographique du pays : pour cela, partons de la côte contiguë à l'Attique et faisant face à l'Eubée, nous rencontrons d'abord Orope et le *Hiéros-limên* ou Port-Sacré, autrement dit Delphinium, situé juste à la hauteur de la vieille ville d'Érétrie et à 60 stades de distance en ligne directe. Orope est après Delphinium, à 20 stades plus loin; juste vis-à-vis est la ville actuelle d'Erétrie, mais entre deux le trajet direct n'est plus que de 40 stades.

7. Vient ensuite Délium, avec son temple d'Apollon, bâti sur le modèle de celui de Délos : c'est une petite ville dépendante de Tanagre et distante de 30 stades d'Aulis. Les Athéniens, comme on sait, essuyèrent ici une défaite complète et furent mis en pleine déroute. Dans le désordre de cette déroute, Xénophon, fils de Gryllus, tomba de cheval et resta étendu sur le sol. Socrate le philosophe, qui servait dans l'infanterie, l'aperçut, et, comme le cheval avait disparu, il prit le blessé sur ses épaules et le porta, l'espace de plusieurs stades, jusqu'au lieu où les fuyards avaient pu être ralliés.

8. Après Délium est un port spacieux appelé *Bathys-limên*. Aulis, qui lui succède, est un endroit rocheux, un simple bourg du territoire des Tanagréens. Le port d'Aulis

1. συλήσαντας ἕνα au lieu de συλλέγοντας, correction de Groskurd. — 2. Καὶ [αἱ] ἄλλαι au lieu de καὶ ἄλλαι, correction faite par Coray d'après Pléthon.

pouvant à peine contenir cinquante embarcations, il est probable que c'est dans le grand port, [dans le Bathys-limên,] que la flotte des Grecs s'était donné rendez-vous. L'Euripe, l'Euripe de Chalcis, commence ici près : la distance depuis Sunium mesure [5]70[1] stades. J'ai déjà dit qu'un pont de deux plèthres a été jeté sur ce détroit. Aux deux extrémités du pont, du côté de la Béotie comme du côté de Chalcis, s'élève une tour à laquelle donne accès une galerie souterraine[2]. Au sujet des marées de l'Euripe, nous nous bornerons à répéter ce qu'on dit, qu'il se produit dans ce détroit sept changements de courant par jour et autant par nuit; mais ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause du phénomène.

9. Non loin de là, sur une hauteur, est la petite localité de Salganée, ainsi nommée de ce pilote béotien qui y a été enseveli. Ce Salganée avait guidé la flotte des Perses dans les eaux de l'Eubée depuis le golfe Maliaque, et l'on allait atteindre l'Euripe, quand l'amiral des Perses, Mégabate, le fit mettre à mort comme un traître qui avait à dessein égaré sa flotte au fond d'un impasse, mais le chef barbare ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé[3], et, pour témoigner hautement de ses regrets, il voulut honorer son innocente victime d'un tombeau magnifique.

10. Signalons encore dans le voisinage d'Orope la localité de Græa, avec son temple d'Amphiaraüs et ce tombeau de Narcisse d'Érétrie appelé *le Silencieux*[4], parce que l'usage veut qu'en passant devant on garde le silence. Quelques auteurs font de Græa et de Tanagre une seule et même ville. [On peut affirmer avec plus de certitude] que les noms de *Tanagrique* et de *Pœmandride* désignent le même canton,

1. Lacune suppléée par Kramer.— 2. Bréquigny déjà, avant nous, avait adopté ce sens qui nous paraît seul donner satisfaction à la signification habituelle du mot σύριγξ, au détail si précis de εἰς αὐτούς qui marque une direction vers les tours, et non un passage entre les tours, enfin à l'idée d'une construction maçonnée contenue dans le verbe διῳκοδόμηται, toutes choses absolument méconnues dans une traduction comme celle-ci : « inter quas angustus canalis est « relictus ». Cf. dans le tome III[e] de la Traduction française de Strabon le 10[e] Éclaircissemeut. — 3. ἁμαρτίαν au lieu d'ἀπάτην, correction de Madvig. Voy. *Adv. crit.*, vol. I, p. 554. — 4. Voy. les *Vind. Strab.* de Meineke, p. 135.

et que les *Tanagréens* sont souvent appelés les *Géphyréens*. Quant à l'Amphiaræum de Græa, il n'est autre que celui de Cnopie près Thèbes[1], dont [un oracle] ordonna naguère le déplacement.

11. Mycalessus, autre bourg du canton de Tanagre, est situé sur la route [qui va de] Thèbes à Chalcis[2]. Dans son voisinage, et toujours dans les limites de la Tanagrique, est le bourg d'Harma, aujourd'hui désert. Cette localité, qui tire son nom de l'*harma* ou *char* d'Amphiaraüs, ne doit pas être confondue avec l'Harma de l'Attique, lequel se trouve dans le voisinage de Phylé, chef-lieu d'un dème limitrophe de la Tanagrique. C'est à ce second Harma que se rapporte le proverbe : « *Quand il éclairera du côté d'Harma* ». Un éclair parti de ce point de l'horizon était le signe que l'oracle avait recommandé à l'attention des Pythaïstes d'Athènes, et qui devait décider du départ pour Delphes de la pompe sacrée. L'observation commençait trois mois avant le départ et durait trois jours et trois nuits chaque mois. Elle se faisait de l'autel de Jupiter Fulgurant, lequel s'élève en dedans du mur d'enceinte, entre le Pythium et l'Olympium. Mais revenons à l'Harma de Béotie. Suivant les uns, Amphiaraüs étant tombé de son char pendant le combat, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'*Amphiaræum*, le char du héros aurait continué sa course à vide jusqu'au lieu appelé depuis en commémoration de l'événement *Harma, le Char*. Suivant d'autres, il s'agirait du char d'Adraste : comme Adraste s'enfuyait, son char se serait brisé en cet endroit, et le héros n'aurait dû son salut qu'à son cheval Arion. Philochore veut que ce soit par les habitants qu'Adraste ait été sauvé, et il explique ainsi le privilége d'*isopolitie* que les Argiens leur ont décerné.

12. En suivant le chemin qui monte[3] de Thèbes

1. Lacune suppléée par Kramer d'après l'Epitomé. — 2. παρ' ὁδὸν [τὴν ἐκ] Θηβῶν au lieu de π. ὁ. Θηβαίων, correction de Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 136. — Les mots qui suivent. Καλοῦσι δὲ βοιωτιακῶς Μυκαληττόν ont été écartés à juste titre par Meineke comme une interpolation d'autant plus maladroite qu'elle ne donne même pas la vraie forme béotienne, Μουκαληττόν. Voy. *Ibid.* — 3. ἀνιόντι au lieu d'ἀπιόντι, correction de Meineke.

vers....[1], on se trouve avoir la Tanagrique à gauche [et la Parasopie][2] à droite. Hyria[3], qui dépendait autrefois du territoire de Thèbes, est aujourd'hui comprise dans les limites de la Tanagrique. La Fable y a placé le séjour d'Hyriée et cette belle scène de la naissance d'Orion que Pindare a chantée dans ses *Dithyrambes*. Hyria est près d'Aulis. S'il faut en croire certains auteurs, on appellerait aussi quelquefois du nom d'Hyria, à cause apparemment de la colonie d'Hyriéens de la Parasopie, qui y fut amenée naguère par Nyctée, père d'Antiope, l'Hysies, qui est située au pied du Cithéron et non loin d'Erythræ, l'une des villes de la Béotie intérieure. L'Argolide nous offre également un bourg du nom d'Hysies, mais les habitants de celui-ci s'appellent les Hysiates. Quant à Erythræ, il faut voir en elle la métropole de l'Erythræ d'Ionie. Héléôn[4], autre bourg de la Tanagrique, tire son nom des marais (ἑλῶν) qui l'environnent.

13. A Salganée succède Anthédon, ville pourvue d'un port et la dernière de toute cette côte de Béotie qui regarde l'Eubée, Homère en fait déjà la remarque :

« Et l'extrême Anthédon ».

Un peu plus loin pourtant qu'Anthédon, on trouve encore deux petites villes faisant partie de la Béotie, à savoir Larymna, près de laquelle est l'embouchure du Céphise, et, au delà de Larymna, Halæ[5], dont le nom rappelle ces deux dèmes de l'Attique. La ville eubéenne d'Ægæ, célèbre par le temple de Neptune Ægéen, dont nous avons parlé précédemment, était, dit-on, juste en face de cette partie de la côte de Béotie. On compte 120 stades pour la

1. Le nom d'Argos que donnent ici quelques mss. est regardé par tous les éditeurs comme évidemment corrompu, mais aucune des restitutions proposées n'est satisfaisante. Voy. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1000, col. 1, l. 23. — 2. ἐν ἀριστερᾷ ἡ Ταναγραϊκ[ή· ἡ δὲ Παρασωπία] ἐν δεξιᾷ κεῖται, bonne restitution trop timidement proposée par Müller. — 3. Ὑρία et non Ὑρρία, correction faite par Casaubon d'après Eustathe. — 4. C'est encore Eustathe qui nous fournit la vraie forme de ce nom, altéré dans la plupart des manuscrits. — 5. Ἁλαί, au lieu de ἄλλαι, correction de Paulmier de Grantemesnil.

traversée d'Anthédon à Ægæ, le trajet est beaucoup plus court quand on s'embarque dans tel autre port de la même côte. Le temple et les ruines de l'ancienne ville occupent le sommet d'une haute montagne située dans le voisinage d'Orobiæ[1]. Anthédon a de même dans son voisinage le mont Messapius, ainsi nommé du héros Messapus, le même qui, étant passé en Iapygie, donna à cette contrée son nouveau nom de Messapie. C'est aussi dans ce canton que la fable a placé l'aventure de Glaucus, dit l'*anthédonien*, métamorphosé, dit-on, en monstre marin.

14. Près d'Anthédon, et toujours dans les limites de la Béotie, est un lieu que la vénération publique a consacré, et qui offre encore les vestiges d'une ancienne ville. Son nom est Isos, Ἶσος, et doit se prononcer avec la première syllabe brève. Quelques grammairiens pourtant soutiennent qu'il faut lire dans Homère, à la place de Νῖσάν τε ζαθέην,

Ἶσόν τε ζαθέην Ἀνθηδόνα τ' ἐσχατόωσαν,

Homère ayant bien pu, par licence poétique[2] et pour les besoins du vers, allonger la première syllabe d'Isos. Il est constant qu'il n'existe pas en Béotie de ville appelée *Nisa* : Apollodore le dit formellement dans son *Commentaire sur le catalogue des vaisseaux*. [Ce nom n'a donc que faire ici], à moins pourtant qu'Homère, connaissant en Mégaride [une ville appelée Nisa][3], d'origine béotienne qui plus est et [voisine du Cith]éron[4] (l'emplacement en est aujourd'hui désert), n'ait emprunté son nom pour désigner Isos[5]. Il est des grammairiens, d'autre part, qui préfèrent la leçon Κρεῦσάν τε ζαθέην, et qui pensent qu'Homère a eu en vue le port

1. Toute cette phrase a paru suspecte à Meineke comme venant renouer mal à propos le fil d'un discours qu'on pouvait croire terminé, j'entends la description du temple de Neptune Ægæen. Voy. *Vind. Strab.*, p. 137. — 2. Voy. à ce sujet l'intéressante note de Meineke dans ses *Vind. Strab.*, p. 137. — 3. ἦν γὰρ ὁ[μώνυμος πόλις ἐν τῇ] Μεγαρικῇ, lacune suppléée par Kramer. — 4. ἐκεῖθεν ἀπῳκισμένη πρό[χωρος τοῦ Κιθα]ιρῶνος, lacune suppléée par Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 138. — 5. A cause apparemment de la quantité d'Ἴσος, et pour n'avoir pas voulu user de cette licence poétique que lui attribuaient tout à l'heure certains grammairiens !

de Thespies, Créüsa, au fond du golfe de Crisa ; il en est aussi qui lisent Φαράς τε ζαθέας, et entendent l'un des quatre bourgs de la *tétracomie* de Tanagre, composée, comme on sait, d'Héléon, d'Harma, de Mycalessus et de Pharæ. Enfin, l'on a proposé la leçon Νυσάν τε ζαθέην, qui rappelle un bourg de l'Hélicon, nommé effectivement Nysa. — Telle est la côte de Béotie faisant face à l'Eubée.

15. Si, maintenant, nous quittons la côte et que nous nous engagions dans l'intérieur des terres, nous trouvons une suite de plaines basses, bordées de montagnes des trois autres côtés. Ces montagnes sont, au midi, la chaîne de l'Attique ; au nord, celle de la Phocide ; et au couchant le Cithéron, qui, partant des montagnes de l'Attique et de la Mégaride, vient tomber obliquement un peu au-dessus de la mer de Crisa, fait ensuite un coude dans la direction des plaines et finit là aux environs de Thèbes.

16. De ces plaines une partie est couverte de lacs, de lacs temporaires produits par le débordement des fleuves, dont les eaux y séjournent[1] jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une issue par où s'écouler ; le reste est depuis longtemps asséché, et se prête par sa fertilité à toute espèce de cultures. Mais le sous-sol de ces plaines est en général rempli de cavernes et de crevasses, et, à la suite de tremblements de terre (ils sont épouvantables dans ce pays), il n'est pas rare que, les anciens conduits s'obstruant, il s'en ouvre d'autres à la surface du sol ou dans le sein de la terre et que le même changement se produise dans le cours des eaux, soit que celles-ci se perdent dans des canaux souterrains, soit qu'elles forment à la surface du sol de nouveaux lacs ou de nouveaux torrents. Cela étant, on conçoit qu'une simple obstruction de ces conduits profonds suffise pour que les lacs aussitôt grossissent et atteignent en débordant les lieux habités au risque de submerger les villes et les campagnes ; que le dégorgement des cou-

1. τῶν διεμπιπτόντων, au lieu de τῶν δ' ἐμπιπτόντων, correction de Madvig (voy. *Adv. crit.*, vol. I, p. 554).

duits, au contraire, ou l'ouverture de conduits nouveaux découvre les terrains submergés, et qu'ainsi l'on puisse voir circuler tour à tour aux mêmes lieux des barques ou des piétons, et qu'une même ville puisse se trouver tantôt riveraine d'un lac, tantôt fort distante de ses bords.

17. Ceci, du reste, peut arriver[1] de deux façons, et sans que la ville ait à changer de place (ses maisons étant situées trop haut ou trop loin pour que la crue des eaux du lac risque jamais de dégénérer en inondation), et par le déplacement même de la ville, quand les habitants, après avoir couru de fréquents dangers par suite du voisinage des eaux, sentent la nécessité de s'assurer contre le retour de semblables craintes et se transportent dans des lieux plus distants ou plus élevés. Il résulte seulement de ces sortes de déplacement, quand les villes conservent en même temps leur ancien nom, que ce nom, convenable à l'origine parce qu'il était emprunté à quelque circonstance locale, cesse alors d'être aussi bien approprié[2]. Le nom de Platées, par exemple, dont l'étymologie probable (ἡ πλάτη τῶν κωπῶν, *le plat des rames*) semble indiquer que les Platéens, à l'origine, vivaient surtout du métier de mariniers, ne convient plus, maintenant que la ville est loin du lac. Et il en est de même des noms d'Hélos, d'Héléon et d'Hilesium : exacts à l'origine, quand les villes, auxquelles ils avaient été donnés, étaient situées dans le voisinage de marais, ils ont cessé de l'être aujourd'hui, soit que les villes aient été déplacées, soit que le lac qui les avoisinait ait sensiblement baissé par suite de l'ouverture subite d'émissaires ou de canaux d'écoulement. Car ceci est encore au nombre des choses possibles.

18. Rien ne le prouve mieux que l'exemple du Céphise, fleuve qui se perdait naguère dans le lac Copaïs. Incessamment grossi [par le tribut des eaux de ce fleuve], le lac

1. Διττῶς δὲ τοῦτο δύναται γίνεσθαι. C'est ainsi que Pléthon expliquait le Δ. δ. τοῦτο γίνεται du texte. — 2. νῦν μη[κέτι] λέγεσθαι ἐτύμως, restitution de Coray.

menaçait d'engloutir la ville de Copæ (cette ville, déjà mentionnée par Homère, est précisément celle qui a donné son nom au lac), lorsqu'à la suite d'une brusque déchirure du sol on vit, sur les bords mêmes du lac et non loin de Copæ, s'ouvrir un canal souterrain, long de trente stades environ, par lequel le fleuve put sortir du lac et continuer son cours. Actuellement, en effet, on voit le Céphise reparaître près de Larymna, j'entends Larymna-la-Haute, localité de Locride qu'il ne faut pas confondre avec l'autre localité de même nom dont il a été question ci-dessus et qui est située sur la côte même de Béotie, bien que les Romains aient récemment annexé à celle-ci le territoire de Larymna-la-Haute. L'endroit même où le fleuve reparaît s'appelle Anchoé. C'est aussi le nom d'un lac des environs. A partir d'Anchoé, le Céphise se dirige vers la côte où il débouche dans la mer. Toujours est-il que du même coup la crue du lac avait cessé, et avec elle tout danger de submersion pour les villes riveraines (quelques-unes, par malheur, avaient été déjà englouties). Il arriva pourtant encore dans la suite que les émissaires du lac s'engorgèrent de nouveau: ce fut un ingénieur de Chalcis, Cratès[1], qui en entreprit le curage, mais les troubles survenus en Béotie le forcèrent à suspendre les travaux, bien qu'il eût déjà, comme il le marque dans sa *Lettre au roi Alexandre*, opéré d'importants desséchements sur l'emplacement de l'ancienne Orchomène, d'autres disent d'Eleusis et d'Athènes-sur-Triton, villes [bâties][2], à ce qu'on croit, par Cécrops, du temps que ce prince dominait[3] jusque sur l'Ogygie (la Béotie actuelle), mais qui avaient péri dans un des débordements ultérieurs du lac. Une autre déchirure du sol près d'Orchomène aurait également servi d'émissaire au fleuve Mélas, lequel [se jette dans le Copaïs] après avoir traversé l'Haliartie et y avoir formé ces marais où croît le

1. ὁ μεταλλευτὴς Κράτης, au lieu de ὁ μεταλλεὺς τῆς Κρήτης, correction due à Fréret Voy. *Mém. de l'Acad des Inscript*, t. XXIII, p. 142). — 2. λέγεται [δ' οἰκίσαι] Κέκροπα, restitution de Coray. — 3. ἐπῆρχε au lieu de ὑπῆρχε, correction du même critique.

roseau propre à faire les flûtes. Seulement, une fois engagé dans ce canal souterrain, le Mélas ne reparaît plus, soit qu'il s'écoule là et se perde par d'imperceptibles fissures, soit qu'il ait au préalable épuisé ses eaux à former autour d'Haliarte ces marais, ces étangs, dont la présence a inspiré au poète l'épithète de ποιήεντα : on connaît le vers de l'Iliade [1],

καὶ ποιήενθ' Ἁλίαρτον,
« Ainsi que la verte et herbeuse Haliarte ».

19. Les fleuves dont nous venons de parler descendent des montagnes de la Phocide. Le Céphise notamment y prend sa source près de Lilée, comme Homère le marque expressément dans ce vers :

« Et ceux qui occupaient Lilée aux sources du Céphise ».

Traversant ensuite Elatée, chef-lieu de la Phocide, ainsi que Parapotamii et Phanotées [2], petites places qui appartiennent encore à la Phocide, le Céphise entre en Béotie par Chéronée, y arrose les territoires d'Orchomène et de Coronée, et finit par tomber dans le lac Copaïs. Le Permessus, au contraire, et l'Olmius descendent de l'Hélicon, mais ils se réunissent au pied de cette montagne et vont se jeter aussi dans le lac Copaïs non loin d'Haliarte. Le Copaïs, qui compte encore maint autre tributaire, est naturellement fort grand : il mesure trois cent quatre-vingts stades de circuit, et n'a pas d'autre issue apparente que ce gouffre par où s'écoule le Céphise, joint aux marais qui bordent ses rives.

20. Parmi ces lacs ou marais [3] on distingue celui de Tréphie [4] et le C[éphissis] que mentionne Homère [à propos d'Oresbius] [5].

1. II, 503. — 2. Φανοτέων, au lieu de Φανητέων, correction de Coray. — 3. [τῶν δὲ περι]κειμένων, restitution de Groskurd, λιμνῶν (au lieu de λειμώνων), correction de Coray. — 4. Voy. dans *l'Ind. var. lect.*, p. 1000, col. 2, l. 41 et suiv., les raisons que donne Müller pour maintenir ce nom. — 5. *Iliad.*, V, 708.

« Il habitait dans Hylé, surveillant avec grand soin ses « riches domaines adossés au lac Céphissis ».

Homère, effectivement, n'a point voulu parler ici du lac Copaïs, comme quelques-uns le croient, mais bien du lac Hylicé, ainsi nommé aujourd'hui du bourg d'Hylæ qui l'avoisine[1]. Quelques grammairiens, il est vrai, lisent

« ὅς ῥ' ἐν Ὕδῃ ναίεσκεν »

(Hydé au lieu d'Hylé), mais cette leçon est évidemment vicieuse, car Hydé est le nom d'une localité de Lydie,

« Au pied du Tmole neigeux, dans les grasses campagnes « d'Hydé[2] »,

et il s'agit ici d'un lieu de Béotie, comme le prouve ce détail,

« πὰρ δέ οἱ ἄλλοι
ναῖον Βοιωτοί »,

« Ici habitaient d'autres tribus béotiennes »,

détail dont Homère fait suivre les mots

« λίμνῃ κεκλιμένος Κηφισσίδι ».

D'ailleurs, tandis que le Copaïs est grand et se trouve situé en dehors de la Thébaïde, l'Hylicé, qui n'a pour l'alimenter que les eaux qu'il tire du Copaïs par des canaux souterrains, est petit et se trouve placé entre Thèbes et Anthédon. Au lieu d'Hylæ, seulement, Homère emploie toujours la forme Hylé, au singulier, avec la première syllabe tantôt longue comme dans ce vers du *Catalogue*[3]

« ἠδ' Ὕλην καὶ Πετεῶνα »,

tantôt brève par licence poétique, comme dans ce passage de l'Iliade[4]

« ὅς ῥ' ἐν Ὕλῃ ναίεσκε »,

1. Nous avons, avec Meineke, écarté, comme étant une glose marginale évidente, les mots τῇ προσῳδίᾳ ὡς λυρικήν, qui suivent dans le texte προσαγορευομένην, et les mots ὡς λύρας καὶ θύρας qui suivent ἣν καλοῦσιν Ὕλας. — 2. *Iliade*, XX, 385. — 3. *Ibid.*, II, 500. — 4. *Ibid.*, V, 708.

et dans cet autre [1]

« σκυτοτόμων ὄχ' ἄριστος Ὕλῃ ἔνι οἰκία ναίων »,

où l'on a eu tort aussi d'introduire la leçon Ὕδῃ ἔνι, Ajax n'ayant pas assurément fait venir son bouclier de Lydie [2].

21. Nous pourrions à la rigueur, en prenant pour base de la description qui va suivre l'ordre même dans lequel se succèdent ces lacs, donner à nos lecteurs le moyen de se représenter clairement par la pensée la situation respective des lieux et de suppléer ainsi au peu de méthode du poète, qui énumère pêle-mêle toutes les localités, importantes ou non; mais il serait bien difficile, avec un si grand nombre de lieux, obscurs pour la plupart, et tous situés dans l'intérieur des terres, que nous n'intervertissions pas quelquefois l'ordre géographique. A cet égard les côtes offrent un avantage véritable : les localités qu'elles présentent sont généralement plus connues, et la mer semble prendre soin d'en dérouler elle-même aux yeux la suite exacte, c'est pourquoi nous aimons dans nos descriptions topographiques à prendre toujours la côte pour point de départ. Ici cependant, à défaut d'un pareil secours, nous suivrons [de préférence] l'ordre même qu'a suivi le poète dans l'énumération des lieux, nous contentant, quand il aura omis [3] quelque détail que nous jugerons utile pour le but que nous nous proposons, de l'ajouter [4]. C'est par [Hyria] et par Aulis, dont nous avons déjà parlé, qu'Homère commence son énumération.

22. Passons à Schœnus : on nomme ainsi une localité de la Thébaïde, située sur la route d'Anthédon, à 50 stades

1. *Iliade*, VII, 221. — D'après l'autorité d'Eustathe, Meineke a écarté du texte le nom de Tychius qui, dans les mss., suit le mot ναίεσκε. — 2. Voy. dans les *Vind. Strab.*, p. 139, ce que pense Meineke de toute cette discussion grammaticale. — 3. Παραλειφθέν au lieu de παραληφθέν, correction de Coray. — 4. Nous avons traduit tout ce passage difficile d'après la restitution de Meineke, plus spécieuse peut-être que celle de Groskurd. Nous ne nous en sommes écarté qu'en un point (radical il est vrai pour le sens) : nous avons lu χαλεπὸν [δ'] ἐν τοσούτοις, au lieu de καὶ] χαλεπὸν proposé par Meineke et agréé de Müller. Cf. *Vind. Strab.*, p. 139.

environ de Thèbes, et que traverse un cours d'eau, le Schœnûs.

23. Scolus est un bourg de la Parasopie, placé juste au pied du Cithéron, dans un site très-âpre et presque inhabitable, ce qui a donné lieu au proverbe :

« Ne va pas à Scolus et ne t'y laisse pas mener ».

Penthée en descendait, suivant la tradition, quand il fut mis en pièces par les Bacchantes. L'une des villes du territoire d'Olynthe s'appelait également Scolus. Quant au nom de Parasopie (Parasopii), nous l'avons déjà rencontré porté par un bourg dépendant d'Héraclée-Trachinie, et riverain d'un cours d'eau du nom d'Asopus; nous avons signalé de même en Sicyonie[1] un troisième Asopus, ainsi qu'une vallée d'Asopie qui n'est autre que celle que ce fleuve arrose[2].

24. Etéonus (ou, comme elle s'est appelée plus tard, Scarphé)[3] appartient aussi à la Parasopie, [et par conséquent à la Thébaïde][4], puisque l'Asopus, ainsi que l'Isménus, traverse toute la plaine de Thèbes; que la fontaine de Dircé et le bourg de Potnies, où la fable a placé la scène de Glaucus-le-Potniéen déchiré par les cavales Potniades, sont aux portes de Thèbes; et que le Cithéron, qui borde le cours de l'Asopus et couvre de ses derniers rameaux différents cantons de la Parasopie, tous administrativement soumis à Thèbes, vient finir non loin de cette ville. Certains auteurs cependant rattachent au territoire de Platées Scolus, Etéone et Erythræ, se fondant sur ce que l'Asopus, qui va déboucher à la mer près de Tanagre, baigne les murs de Platées [dans son cours supérieur]. Therapnæ, en revanche, appartient incontestablement à la Thébaïde, et il en est de même de Teumesse, dont Anti-

1. Σικυωνίᾳ au lieu de Σικυῶνι, correction de Coray. — 2. Meineke rejette la phrase qui suit comme interpolée : εἰσὶ καὶ ἄλλοι ποταμοὶ ὁμώνυμοι τῷ ποταμῷ τούτῳ. Nous avons fait de même. Voy. les *Vind. Strab.*, p. 140. — 3. Σκάρφη au lieu de Σκάφλαι, correction ancienne de Xylander. — 4. [ἡ δὲ Παρασωπία τῆς Θηβαΐδος], restitution nécessaire de Groskurd.

maque s'est plu à chanter les louanges, mais trop longuement, car il énumère mille mérites que ce lieu n'a jamais possédés :

« Je sais une petite colline souvent battue par le vent, etc. »

Le morceau est bien connu.

25. Homère appelle *Thespie* la ville que nous sommes habitués à nommer *Thespies* : il n'est pas rare que des noms de villes aient ainsi une double forme, ou celle du singulier et du pluriel, ou celle du masculin et du féminin ; en général pourtant, ces sortes de noms n'affectent qu'une seule et même forme. La ville en question est située dans le voisinage de l'Hélicon, sur le versant méridional de cette montagne, et au-dessus du golfe de Crissa, qu'elle domine comme l'Hélicon lui-même. Créüse ou Créüsis[1] (car on l'appelle quelquefois aussi de la sorte) sert de port à Thespies. Du même côté, c'est-à-dire du côté de l'Hélicon, le territoire de Thespies comprend Ascra, la patrie d'Hésiode. Cette ville occupe, en effet, à la droite de l'Hélicon, dans un lieu haut et escarpé, distant de Thespies de 40 stades environ, une position dont le poète, tout le premier, nous dénonce le peu d'agrément, lorsque [dans sa verte boutade][2] contre son propre père, il nous montre celui-ci échangeant « le riant séjour de Cume en Æolide » contre celui d'Ascra,

« Méchante bourgade de l'Hélicon, insalubre en hiver, in-
« commode en été, insoutenable en tout temps[3] ».

Par son extrémité nord[4], voire plutôt nord-ouest, l'Hélicon se relie à la Phocide : il aboutit de ce côté au Mychos, dernier port de la Phocide, lequel tire son nom du fait même de sa situation. Placé en effet comme il est au

1. Κρεουσίδα au lieu de Κρεουσίαν, correction de Kramer appuyée de la triple autorité de Xénophon, de Pausanias et d'Etienne de Byzance. — 2. Nous avons traduit ce passage d'après l'heureuse restitution de Meineke : αὐτὸς ἐ[πιλαβόμενος] τοῦ πατρός, ὅτι ἐκ Κύμης τῆς Αἰολίδος μ[ετέστη, θρασύ]τερον λέγων. — 3. *Opera et dies*, 639. — 4. ἐκ τῶν πρὸς ἄρκτον αὐτοῦ μερῶν. αὐτοῦ, au lieu de αὐτῇ ou αὐτῆς, correction de Paulmier.

pied de l'Hélicon, au-dessous d'Ascra, et même de Thespies et de Créüse, arsenal de Thespies, ce port est le point, non-seulement du golfe de Crisa, mais du golfe de Corinthe, pour parler d'une façon plus générale, qui paraît *s'enfoncer* le plus avant dans les terres. De ce port de Mychos à Créüse [la côte] mesure 9[0] stades; on en compte, en outre, 120, depuis Créüse jusqu'à la pointe d'[Olmies][1]. Pagæ et Œnoé, [dont nous avons déjà parlé], se trouvent également dans la partie la plus enfoncée [du golfe de Crisa]. L'Hélicon, qui n'est guère loin, comme on voit, du Parnasse, ne le cède en rien à cette montagne, et se trouve avoir, à peu de chose près, la même hauteur et le même circuit. De constitution rocheuse l'une et l'autre, ces deux chaînes ont souvent leurs sommets couverts de neige ; en revanche ni l'une ni l'autre n'a un périmètre considérable. On remarque sur l'Hélicon un temple des Muses, une source du nom d'Hippocrène et un antre dit *des Nymphes Libéthrides :* ce sont les Thraces, suivant toute apparence, qui, de même qu'ils avaient consacré aux Muses la Piéride (notamment Libéthrum et Pimplée), leur ont dédié aussi l'Hélicon. Ces anciens Thraces étaient connus sous le nom de Piéres ; mais leur race s'est éteinte, et ce sont les Macédoniens qui occupent aujourd'hui leurs demeures. On a vu ci-dessus que cette partie de la Béotie, précisément, était tombée, par l'expulsion des Béotiens proprement dits, au pouvoir des Barbares, Thraces, Pélasges et autres. [Pour en revenir à Thespies], ce qui a fait longtemps toute la réputation de cette ville, c'est la présence dans ses murs de la belle statue de l'*Amour* de Praxitèle, sculptée par le grand artiste pour la courtisane Glycère, à qui il en fit hommage, et offerte par celle-ci aux Thespiens, ses compatriotes. On ne montait guère autrefois jusqu'à Thespies[2] que pour voir le fameux *Amour*, la ville n'ayant rien par elle-même d'au-

1. ['Ολμιάς], nom restitué par Paulmier. — 2. τὴν Θέσπειαν au lieu de τὴν Θίαν, correction adoptée par tous les récents éditeurs.

trement curieux. Mais aujourd'hui Thespies est, avec Tanagre, la seule ville béotienne qui subsiste intacte, il ne reste rien des autres que des ruines et des noms [plus ou moins glorieux].

26. [Après] Thespies, le *Catalogue* d'Homère mentionne Græa et Myca[lessus : or], nous avons déjà parlé de ces deux localités, [voire des suivantes[1] :

« Et les habitants d'Harma, d'Ilesium, d'Erythræ, [et ceux « d'Éléon], d'Hylé, de Pétéon ».

[Passons à Pétéon] : on connaît aujourd'hui, sous ce nom, un bourg de la Thébaïde, voisin de la route d'Anthédon. Ocalée [qu'Homère nomme ensuite] se trouve juste à mi-chemin d'Haliarte et d'Alalcomenium : elle est en effet à 30 stades de l'une et de l'autre villes, un ruisseau de même nom passe auprès. Il y a, maintenant, deux Médéon : mais l'un est en Phocide, dans le golfe de Crisa, à 160 stades de la frontière de Béotie; l'autre, qui a emprunté son nom du premier, est bien en Béotie, non loin d'Oncheste, et au pied du mont Phœnicius, circonstance qui lui a attiré un changement de nom et l'a fait s'appeler *Phœnicis*. On rattache encore à la Thébaïde le mont Phœnicius ; [d'après quelques auteurs cependant][2], il appartiendrait plutôt à l'Haliartie, ainsi que Médéon et Ocalée[3].

27. Suit, dans le *Catalogue* homérique, un vers ainsi conçu :

« Et Copæ, et Eutrésis, et Thisbé séjour aimé des colom« bes[4] ».

Il a déjà été question de Copæ : cette ville s'élève sur la rive septentrionale du lac. Les autres villes qui entourent le lac sont, à partir de Copæ, Acræphies, Phœnicis, Oncheste, Haliarte, Ocalée, Alalcomènes, Tilphusium, Coro-

1. *Iliade*, II, 499. — 2. [ὑπ' ἐνί]ων δέ, restitution de Meineke. — 3. Ὠκαλέα au lieu d'Ὠκάλαι, correction de Coray. — 4. *Iliade*, II, 502.

née. Dans le principe, il n'y avait pas de nom commun à toutes les parties du lac, chaque ville riveraine donnait son nom à la partie qui l'avoisinait; on disait : *le Copaïs* à Copæ, *l'Haliartis*[1] à Haliarte et ainsi de suite. Toutefois, avec le temps, le nom de Copaïs a prévalu et s'est étendu à tout le lac, ce qui s'explique par la raison que Copæ est le point où le lac pénètre le plus avant dans les terres. Pindare, lui, paraît employer le nom de Céphissis pour désigner l'ensemble du lac : du moins place-t-il à côté du Céphissis la fontaine Tilphosse, laquelle jaillit du pied du mont Tilphossius, près du tombeau de Tirésias et du temple d'[Apoll]on [Tilphossien], pour s'écouler ensuite du côté d'Haliarte et d'Alalcomènes.

28. Immédiatement après Copæ, le poète nomme Eutrésis, petit bourg du territoire de Thespies, où Zéthus et Amphion résidaient, dit-on, avant d'aller régner à Thèbes. Quant à Thisbé (ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Thisbæ), c'est une petite localité située un peu au-dessus de la mer, limitrophe à la fois du territoire de Thespies et de celui de Coronée, et, comme ces villes, adossée au versant méridional de l'Hélicon. Le point de la côte qui lui sert de port est ceint de rochers peuplés de pigeons sauvages, ce qui vérifie l'expression du poète :

« Et Thisbé, séjour aimé des colombes ».

De ce port à Sicyone le trajet par mer est de 160 stades.

29. Viennent, ensuite, dans le *Catalogue*, les noms de Coronée, d'Haliarte, de Platées et de Glissas. Coronée est bâtie dans le voisinage de l'Hélicon, sur une hauteur. Les Béotiens l'occupèrent, après la guerre de Troie, comme ils revenaient d'Arné en Thessalie et en même temps qu'ils s'emparaient d'Orchomène; puis, une fois maîtres de Coronée, ils bâtirent dans la plaine qui précède cette ville, et en souvenir d'un temple de la Thessalie qui

1. Ἁλιαρτίς, au lieu d'Ἁλίαρτος, par analogie.

portait le même nom[1], le temple de Minerve Itonienne, donnant même au cours d'eau qui en baigne l'enceinte le nom du fleuve de ce canton de la Thessalie, le nom de Cuarius[2]. Alcée, lui, nomme ce cours d'eau le Coralius :

« O Minerve, divinité guerrière, toi qui, dans les champs de « Coronée, protéges de ta présence l'entrée de ce temple bâti « sur les hautes rives du Coralius[3] ».

Les Béotiens firent de ce temple le siége des Pambœoties. Ils y avaient, dans une pensée *mystique*, à ce qu'on assure, placé l'image de Pluton à côté de celle de Minerve. Pour ne pas confondre les habitants de Coronée en Béotie avec ceux de Coroné en Messénie[4], on appelle les premiers les Coronii ou Coroniens, et les seconds les Coronæens.

30. Haliarte n'existe plus aujourd'hui, ayant été détruite de fond en comble dans la guerre contre Persée ; quant à son territoire, il appartient aux Athéniens, à qui les Romains l'ont donné. Haliarte était bâtie très à l'étroit entre le pied de la montagne et le bord du lac Copaïs, et tout à côté du Permesse et de l'Olmius, ainsi que du marais où croît le roseau propre à faire les flûtes.

31. Platées (Homère dit *Platée* au singulier) est située au pied du Cithéron, entre cette montagne et Thèbes, sur la route qui mène à Athènes et à Mégare, et tout près de la frontière de l'Attique[5], puisque Eleuthères, qui est dans son voisinage immédiat, est attribuée tantôt à l'Attique, tantôt à la Béotie. Comme nous l'avons dit plus haut, l'Asopus passe sous les murs de Platées. C'est aussi sous les murs de cette ville que Mardonius et ses 300 000 Perses furent taillés en pièces par l'armée des Grecs. Puis,

1. Ἰτωνίας au lieu de Ἰωνίας, correction de Tzschucke d'après l'autorité de Pléthon. — 2. Voy. la note de Müller (*Ind. var. lect.*, p. 1001, col. 1, l. 50), dans laquelle il donne brièvement les raisons qui lui ont fait repousser la correction de Paulmier, Κουράλιον au lieu de Κουάριον. — 3. Nous avons traduit ce fragment d'Alcée d'après la restitution de Welcker. — 4. Au lieu de οἱ δ'ἐν τῇ Μεσσηνιακῇ Κορωνεῖς, Groskurd propose de lire οἱ δ'ἐν τῇ Θεσσαλικῇ Κορώνῃ Κορ. — 5. Au lieu de ἐπὶ τῶν ὅρων τῶν τῆς Ἀττικῆς καὶ τῆς Μεγαρίδος, nous avons lu avec tous les récents éditeurs, ἐ. τ. ὅ. τ. τ. Ἀ. καὶ τῆς Βοιωτίας.

sur le champ de bataille même, les Grecs érigèrent un temple en l'honneur de Jupither Eleuthérius. Ils en firent en même temps le lieu de célébration des Eleuthéries, jeux gymniques dont le prix est une simple couronne. Les tombeaux construits là, aux frais de la Grèce entière, en l'honneur des combattants tués dans cette journée, se voient encore aujourd'hui. Une autre localité porte le nom de Platées, c'est un dème de la Sicyonie connu pour avoir donné le jour au poète Mnasalcès[1]. Glissas, qu'Homère mentionne après Platées, est bâti sur la pente même de l'Hypatus, montagne voisine du Teumesse et de cette colline boisée, qu'on appelle le Drios[2], au-dessus par conséquent de la plaine Aonienne[3], laquelle s'étend du pied de l'Hypatus [jusqu'à Thèbes][4].

32. L'expression employée ensuite par Homère[5], « Οἵ θ' ὑπὸ Θήβας εἶχον », [est entendue diversement] : suivant les uns, il aurait existé effectivement une petite place nommée Hypothèbes ; suivant les autres, il s'agirait là simplement de Potniæ. Ceux-ci se fondent sur ce que Thèbes, étant abandonnée depuis la guerre des Epigones, n'avait pris aucune part à l'expédition contre Troie. Mais les premiers soutiennent que les Thébains avaient participé à l'expédition commune ; seulement, qu'ils habitaient alors dans la plaine, au pied de la montagne où s'élevait naguère la Cadmée, n'ayant pas encore pu, depuis le départ[6] des Épigones, reconstruire cette citadelle ; que celle-ci d'ailleurs s'était appelée indifféremment Thèbes ou la Cadmée, de sorte que le poète, pour rappeler la demeure

1. La citation qui suit, Μνασάλκεος τὸ μνᾶμα τῶ Πλαταιάδα, empruntée à un poète de l'Anthologie, a été écartée à bon droit par Kramer. — 2. Nous avons traduit ce passage, qu'on eût pu croire désespéré, d'après la restitution de Müller, l'une des plus ingénieuses à coup sûr que l'on doive à cet éminent philologue : πλησίον Τευμησσοῦ καὶ τῆς δασείας γεωλοφίας [ἣ] καλεῖται Δρί[ος, ᾧ ὑποπ]ίπτει,... au lieu de πλησίον Τ. καὶ τῆς Καδμείας γεώλοφα καλεῖται δρι [...εῖς ὑποπ]ίπτει... Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1001, col. 2, l. 6 et suiv. — Meineke élimine les trois mots embarrassants γεώλοφα καλεῖται δρία. — 3. Ἀόνιον au lieu de ὄνιον ou Ἰόνιον que donnent les mss., correction de Coray. — 4. μέχρις Θηβῶν, restitution de Müller. — 5. *Iliade*, II, 505. — 6. ἄφοδον au lieu de ἔφοδον, correction donnée en marge de beaucoup de manuscrits.

actuelle des Thébains au pied de la Cadmée, avait pu dire tout aussi bien :

« Et ceux qui habitaient au-dessous de Thèbes ».

33. Oncheste, où siégea longtemps le conseil Amphictyonique, occupe dans l'Haliartie, à proximité du lac Copaïs et de la plaine Ténérique, le haut d'un plateau complétement nu : l'enceinte de son Posidium même ne contient pas un arbre. Mais, comme il faut que les poètes embellissent tout, ils donnent le nom d'ἄλση (autrement dit de *bois sacrés*) à tous les temples, quels qu'ils soient, même à ceux dont l'enceinte est le plus dépourvue d'ombrage. C'est ce qu'atteste le passage suivant de Pindare :

« Le dieu (il s'agit d'Apollon) s'est élancé, il parcourt en
« tout sens et la terre et les mers ; enfin, il s'arrête au sommet
« du Ptoüs, et, embrassant du regard toute la plaine qui s'é-
« tend au-dessous de lui, il fait rouler au bas de la montagne
« d'immenses quartiers de roche ; ce sont les premières assises
« de son temple [1] »,

κρηπῖδας ΑΛΣΕΩΝ. Alcée, du reste, n'est pas plus exact : nous l'avons montré tout à l'heure dénaturant le nom du Cuarius ; actuellement, il méconnaît la vraie position d'Oncheste, en plaçant cette ville à l'extrémité de l'Hélicon, tandis qu'elle se trouve encore passablement éloignée de cette montagne.

34. La plaine Ténérique tire son nom du héros Ténérus, né, suivant la fable, d'Apollon et de Mélia, puis attaché par le dieu en qualité de *prophète* à l'oracle de Ptoüs. Le même poète, Alcée, prête à cette montagne un triple sommet, il dit :

« Naguère du Ptoüs aux trois cimes il occupa les sombres
« retraites. »

1. Nous avons traduit ce fragment de Pindare d'après les restitutions combinées de Meineke et de Müller :

[κι]νηθεὶς ἐπῄει
γᾶν τε καὶ [πᾶσαν] θάλασσαν, καὶ σκοπιαῖσιν ἄκραις
[Πτώων] ὀρέων ὕπερ ἔστα,
καὶ μύλους δινάσατο βαλλό[μενος] κρηπῖδας ἀλσέων.

Voy. *Vind. Strab.*, p. 142. Cf. *Ind. var. lect.*, p. 1001-1002.



Et comment désigne-t-il Ténérus? Il l'appelle :

« Le ministre du temple, à la voix prophétique, de qui ce sol « sacré a emprunté son nom ».

Le mont Ptoüs domine toute la plaine Ténérique et la partie du lac Copaïs voisine d'Acræphium. L'Oracle ou *Mantéum* dépendait, comme la montagne elle-même, du territoire de Thèbes. Quant au bourg d'Acræphium, qui, ainsi qu'Oncheste, est bâti sur une hauteur ; il n'est autre, suivant certains géographes, que le lieu appelé par Homère du nom thessalien d'Arné.

35. Mais, à ce qu'on assure, l'Arné d'Homère aurait péri dès longtemps, engloutie, comme Midée, par les eaux du lac. Zénodote, lui, corrige ici le texte du poète et lit [au lieu d'Arné[1]],

« Ceux qui habitaient Ascra, la ville aux riches vignobles ».

Or il faut, suivant toute apparence, qu'il n'ait eu connaissance ni de ce qu'Hésiode a dit au sujet de sa patrie, ni du jugement encore plus sévère qu'Eudoxe a porté d'Ascra. Comment supposer, en effet, qu'Homère ait pu faire un riche vignoble d'un lieu pareil? Ceux-là, du reste, n'ont pas été mieux inspirés qui substituent [dans le vers en question] le nom de Tarné à celui d'Arné, car il n'y a pas dans toute la Béotie une seule localité du nom de Tarné, et c'est à la Lydie qu'appartient l'unique Tarné mentionnée sûrement par Homère[2].

« Sous les coups d'Idoménée tombe Phæstus, fils de Borus « le Méonien[3], venu de la fertile Tarné ».

35. Les dernières villes vraiment importantes de la Béotie que nous ayons à ajouter à la liste qui précède sont, parmi celles qui bordent le lac, Alalcomènes et Tilphossium ; et, parmi les autres, Chæronée, Lébadée et Leuctres.

1. *Iliade*, II, 507. — 2. *Ibid.*, V, 43. — 3. Μήονος au lieu de τέκτονος, restitution de La Porte du Theil ratifiée par tous les éditeurs qui ont suivi.

36. Alalcomènes, à vrai dire, n'a pas été omise par Homère, mais ce n'est pas dans son *Catalogue* qu'il la mentionne, c'est plus bas, quand il dit [1] :

« Et Junon l'argienne, et Minerve l'alalcoménéïde ».

Il y a eu de toute antiquité à Alalcomènes un temple de Minerve, objet d'une vénération profonde de la part des populations. Alalcomènes passe même pour le lieu natal de Minerve (ce que fut Argos, dit-on, pour Junon) et l'on s'explique ainsi la double épithète du poète destinée à rappeler la patrie respective des deux déesses. Peut-être même l'omission des Alalcoméniens dans son *Catalogue* doit-elle s'expliquer par le même motif, leur caractère sacré les ayant dispensés naturellement de prendre part à l'expédition commune. Il est constant en effet que, sans être ni grande ni d'une forte assiette, puisqu'elle est située dans la plaine, cette ville a échappé en tout temps aux maux de la guerre, protégée apparemment par le respect universel attaché au nom de Minerve : la tradition nous la montre, par exemple, à l'époque de la guerre des Epigones et quand les Thébains abandonnaient leur ville, offrant aux bandes fugitives un asile aussi sûr que les rochers et escarpements du Tilphossius, montagne qu'on voit s'élever au-dessus de la fontaine Tilphossa et du tombeau bâti à Tirésias à la place même, dit-on, où il était tombé dans le tumulte de la déroute.

37. Chæronée est plus près d'Orchomène : c'est sous les murs de cette ville que Philippe, fils d'Amyntas, remporta sur les Athéniens, les Béotiens et les Corinthiens confédérés la victoire signalée qui le rendit maître de la Grèce. Le monument public, élevé sur le champ de bataille même en l'honneur des combattants morts dans cette journée, subsiste encore. Plus tard, à la même place, les Romains taillèrent en pièces l'armée de Mithridate : une faible partie seulement de cette innombrable armée put, on le sait,

1. *Iliade*, IV, 8.

gagner la mer et se sauver sur ses vaisseaux, tout le reste fut tué ou pris.

38. Lébadée est le siége du *Mantéum* ou Oracle de Trophonius. Le sanctuaire se trouve placé au fond d'un gouffre où l'on descend par des degrés, et tout individu voulant consulter l'oracle est tenu d'y descendre. Quant à la ville, elle est située entre l'Hélicon et Chæronée, tout près de Coronée.

39. C'est à Leuctres, on le sait, qu'Epaminondas, dans une bataille mémorable, porta le premier coup à la puissance des Lacédémoniens : de ce jour-là, en effet, les Lacédémoniens furent impuissants à ressaisir la prépondérance militaire ou *hégémonie* qu'ils exerçaient auparavant sur le reste de la Grèce, d'autant qu'une seconde défaite à Mantinée avait achevé d'épuiser leurs forces. Tout déchus qu'ils étaient, ils surent pourtant conserver leur propre indépendance jusqu'à l'époque de la domination romaine et les Romains eux-mêmes aujourd'hui leur témoignent, eu égard à l'excellence de leur constitution, une estime particulière. — Leuctres était située sur la route qui mène de Platées à Thespies : son emplacement se reconnaît encore.

40. Suit dans le *Catalogue* d'Homère une énumération des peuples orchoméniens complétement distincte et séparée de celle des Béotiens. La qualification de *minyenne* donnée par le poète à Orchomène rappelle l'ancienne race des Minyens. On dit qu'une colonie de ces Minyens d'Orchomène serait venue jadis s'établir à Iolcos, et que c'est pour cette raison que les Argonautes sont souvent désignés eux-mêmes sous ce nom de Minyens.

Orchomène, du reste, paraît avoir formé dès la plus haute antiquité une cité aussi puissante que riche. Sa richesse déjà nous est attestée par cette circonstance qu'ayant à citer les lieux de la terre réputés les plus opulents, Homère s'écrie[1] :

« Ni l'or qui vient s'entasser dans Orchomène, ni celui qui « afflue dans la Thèbes égyptienne ».

1. *Iliade*, IX, 381.

Sa puissance l'est aussi par ce fait que les Thébains furent longtemps les tributaires des Orchoméniens et de leur tyran Erginus, lequel tomba enfin sous le bras vengeur d'Hercule. Mais ce qui prouve hautement qu'Orchomène réunissait les deux choses, la richesse et la puissance, c'est que le premier temple élevé aux Grâces le fut par Etéocle, un de ses rois. Parvenu au comble de la prospérité, Etéocle avait eu à cœur, apparemment, de remercier ces déesses ou du bien qu'elles lui avaient fait, ou du bién qu'elles l'avaient mis à même de faire, ou de ces deux faveurs à la fois[1]. On assure que l'emplacement actuel du Copaïs formait naguère un terrain parfaitement sec, dont les Orchoméniens, en leur qualité de proches voisins[2], avaient pris possession, et qui par leurs soins s'était couvert de toute espèce de cultures; et naturellement cette tradition est invoquée comme une preuve de plus de l'antique opulence d'Orchomène.

41. Asplédon (ou, comme on disait aussi, Splédon, par le retranchement de la première syllabe) a pris plus tard, ainsi que le pays environnant, le nom d'*Eudiélos*[3], à cause sans doute de quelque avantage exceptionnel (celui de n'avoir que des hivers tempérés, par exemple) dû à son exposition au plein couchant[4]. L'emplacement d'Asplédon est distant de 20 stades de celui d'Orchomène. Le fleuve Mélas coule entre deux.

42. Immédiatement au-dessus du territoire d'Orchomène, on rencontre la ville de Panopée, d'origine phocidienne, et celle d'Hyampolis, limitrophes toutes deux d'Oponte, chef-lieu de la Locride Opontienne. Primitivement, à ce qu'on assure, Orchomène était bâtie dans la

1. Suit une longue interpolation dénoncée par Kramer et qu'à l'exemple de Meineke nous avons écartée. — 2. ὑπὸ τοῖς Ὀρχομενίοις ὂν πλησίον οἰκοῦσι. Ὂν au lieu de ὦν, excellente correction de Meineke. — 3. Voy. les doutes émis par Meineke sur ce fait (*Vind. Strab*, p. 144). — 4. Meineke ajoute : « Quæ « his proxime subjiciuntur de caussa mitioris apud Aspledonios aeris, inde a « verbis ψυχρότατα μὲν usque ad εὐχειμερώτερον, pariter atque ea quæ modo attigi, « perquam inepte disputata sunt, nec dubito quin eidem auctori tribuenda « sint, cui absurdam de divitiis regiaque potentia disputationem vindicavit « Kramerus. »

plaine; mais, les eaux gagnant toujours, elle aurait été reportée vers le mont Acontius, lequel s'étend l'espace de 60 stades jusqu'à Parapotamie en Phocide. L'histoire fait descendre les Achæens du Pont d'une bande d'Orchoméniens, longtemps errante sous la conduite d'Ialménus après la prise de Troie, et qui se serait enfin fixée dans ce pays lointain. L'histoire mentionne aussi une autre ville du nom d'Orchomène, située dans le voisinage de Caryste. — Les différents commentateurs du *Catalogue* d'Homère sont remplis d'indications utiles, et que nous n'avons garde de négliger quand elles se rapportent, comme celles-ci, directement à notre sujet.

CHAPITRE III.

A la Béotie et [au territoire d']Orchomène succède la Phocide. Comme la Béotie qu'elle borde au N., la Phocide s'étend d'une mer à l'autre. Du moins en était-il ainsi pour elle anciennement, quand elle possédait Daphnûs, car cette ville, placée comme elle était entre le golfe d'Oponte et la côte Epicnémidienne, se trouvait couper en deux la Locride. Aujourd'hui que le canton de Daphnûs (l'ancienne ville de ce nom est en ruines) a été rattaché à la Locride, la Phocide naturellement n'atteint plus jusqu'à la mer d'Eubée. En revanche, elle touche toujours au golfe Crisæen : elle possède en effet Crisa, qui est bâtie, comme on sait, sur le littoral même, et, avec Crisa, Cirrha, Anticyre, auxquelles il faut ajouter les villes de l'intérieur, les villes du Parnasse, Delphes, Cirphis, Daulis, et le Parnasse lui-même qui forme à proprement parler son côté occidental. Les deux Locrides, à leur tour, occupent par rapport à la Phocide la même position que la Phocide occupe par rapport à la Béotie. Si je dis les deux Locrides, c'est que le Parnasse divise effectivement la contrée appelée Locride en deux portions, une portion occidentale qui s'étend

le long de la montagne (non sans en comprendre quelque chose) jusqu'au golfe de Crisa, et une portion orientale qui aboutit de même à la mer d'Eubée. Ajoutons que les Locriens de l'O. portent la dénomination particulière d'*Ozoles* et ont le signe d'Hespérus, l'étoile du soir, gravé sur leur sceau public. De leur côté, les Locriens de l'E. se subdivisent en deux peuples, les Opontiens qui empruntent leur nom à leur capitale et sont limitrophes à la fois de la Phocide et de la Béotie, et les Epicnémidiens, qui tirent leur nom du mont Cnémis, et ont pour voisins les Œtæens et les Maliéens. Quant au Parnasse, qui sépare ainsi les Locriens occidentaux du reste de la nation locrienne, il forme une chaîne allongée qui part des environs de Delphes et s'étend dans la direction du N. jusqu'au point d'intersection de la chaîne de l'Œta et des monts de l'Ætolie, autrement dit jusqu'à cette partie de la Doride qui fait saillie entre deux, la position des deux Locrides le long de la Phocide étant précisément la même que celle que la [chaîne de l'Œta][1], l'Ætolie et la partie de la tétrapole Dorique qui les relient l'une à l'autre occupent le long des deux Locrides, du Parnasse et du reste de la Doride, et au-dessous de la Thessalie, de l'Ætolie septentrionale, de l'Acarnanie, et d'une portion de l'Epire et de la Macédoine. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il convient de se représenter ces différentes contrées comme autant de bandes se déroulant de l'O. à l'E. parallèlement les unes aux autres. — Une sorte de caractère sacré est attaché à toute la chaîne du Parnasse, vu qu'on y rencontre à chaque pas des emplacements (cavernes et autres lieux) que la piété des populations a érigés en sanctuaires. Le plus connu de tous ces sanctuaires et le plus beau en même temps est cet antre dédié aux Nymphes et nommé le Corycium comme celui de Cilicie. Des deux versants du Parnasse, l'un, le versant oc-

1. οὕτω [καὶ ἡ πᾶσα Οἰταία], lacune suppléée par Meineke.

cidental, est habité par les Locriens Ozoles, par une partie des peuples de la Doride et par les Ætoliens du Corax (on nomme ainsi [une branche du Parnasse] qui s'avance en Ætolie); quant à l'autre versant, il est occupé par les Phocéens et par la majorité des peuples doriens, j'entends les Doriens de la *tétrapole*, laquelle, tout en étant située en quelque sorte au cœur du Parnasse, empiète davantage sur le versant oriental. Dans chacune des régions, dans chacune des bandes que nous venons de déterminer, ce sont les côtés dirigés dans le sens de la longueur, c'est-à-dire le côté du nord et celui du sud qui sont parallèles, les deux autres côtés, celui de l'O. et celui de l'E., ne le sont pas. Ainsi la côte comprise entre le golfe de Crisa et Actium et cette autre côte qui regarde l'Eubée et se prolonge jusqu'à Thessalonique (car ce sont là les limites occidentale et orientale desdites régions) ne sont pas parallèles entre elles. Mais veut-on se rendre compte plus exactement de la figure desdites régions? Que l'on conçoive plusieurs lignes tirées dans l'intérieur d'un triangle et parallèlement à sa base, les différentes figures formées au moyen de ces lignes seront bien parallèles entre elles, car elles auront dans le sens de la longueur leurs côtés parallèles chacun à chacun, mais dans le sens de la largeur leurs côtés ne seront plus parallèles. Après avoir ainsi esquissé à grands traits la partie de la Grèce qui nous reste à décrire, reprenons chaque pays en détail en commençant par la Phocide.

2. Delphes et Elatée sont les deux villes les plus célèbres de la Phocide. Delphes l'est devenue à cause du temple d'Apollon Pythien et de son Oracle si ancien qu'Agamemnon, au rapport d'Homère, le consultait déjà. On connaît la scène [de l'Odyssée][1] : un citharéde est introduit qui chante

« [La dispute d'Ulysse et d'Achille, fils de Pélée. Or, Aga-

1. VIII, 75.

« memnon, le roi des hommes, se réjouissait dans son cœur,
« car c'était ce que naguère, à Pytho, l'oracle de Phébus
« Apollon lui avait prédit.] »

Telle est la cause de la grande célébrité de Delphes. Quant à Elatée, elle doit la sienne à ce qu'elle est, de toutes les villes de la Phocide, la plus grande et aussi la plus forte; elle commande, on le sait, le passage des défilés, et quiconque l'occupe a par cela même en sa possession la clef de la Phocide et de la Béotie. On comprend en effet que, comme il serait impossible, en temps de guerre, à une armée venant de Thessalie de franchir sur tous les points indifféremment l'Œta d'abord, puis les montagnes de Locride et de Phocide, ces montagnes n'offrant d'autres passages praticables qu'un nombre fort restreint de défilés étroits commandés par les villes sur lesquelles ils débouchent, il faut, pour être maître desdits passages, s'être emparé au préalable des villes qui les commandent. Mais Delphes, à le bien prendre, se trouve avoir par la présence de son temple une sorte de prééminence, de plus elle est située à l'extrémité occidentale de la Phocide, et cette situation semble la désigner comme le point de départ naturel d'une description de ce pays, c'est donc par Delphes qu'il nous faut commencer.

3. On a vu ci-dessus que la limite occidentale de la Phocide était formée par la chaîne même du Parnasse, or c'est sur le versant méridional de cette chaîne (le versant occidental est occupé par les Locriens Ozoles) que s'élève Delphes. Son emplacement est une sorte d'amphithéâtre naturel ceint de rochers et au sommet duquel se trouvent placés le *Mantéum* et la ville proprement dite, laquelle peut avoir seize stades de circuit. Plus haut dans la montagne, juste au-dessus du temple, est un lieu appelé Lycorée. C'est là que les Delphiens s'étaient établis d'abord, mais aujourd'hui ils sont redescendus au niveau du temple, plus à portée de la fontaine Castalie. Au sud de la ville, s'élève une montagne à pic, le Cirphis, laissant entre

deux un ravin boisé au fond duquel coule le Plistus. Au pied du Cirphis, de l'autre côté, est Cirrha, ville très-ancienne bâtie sur le bord de la mer, avec Sicyone en face d'elle. Une plaine d'aspect riant s'ouvre en avant de Cirrha : on la connaît sous le nom de *plaine Criséenne*, et en effet, immédiatement au delà se trouve une autre ville, Crisa, la même de qui le golfe a emprunté son nom. Puis vient Anticyre qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme des environs du golfe Maliaque et de l'Œta. On assure que c'est le territoire de cette dernière ville qui produit le bon ellébore, mais qu'on ne prépare cette drogue nulle part aussi bien qu'ici, dans l'Anticyre de Phocide, et que c'est pour cette raison qu'on voit tant de malades venir s'y faire traiter et purger. On ajoute qu'il pousse ici aux environs une plante semblable au sésame, et que le suc de cette plante entre dans la préparation de l'ellébore de l'Œta.

4. Si Anticyre est encore debout, ses voisines Cirrha et Crisa ont été détruites dès longtemps, la première [par les Criséens eux-mêmes], la seconde un peu plus tard par le Thessalien Euryloque, durant la *guerre criséenne*[1]. Non contents de s'être enrichis en prélevant des droits énormes sur les vaisseaux de Sicile et d'Italie, les Criséens s'étaient mis, comme on sait, à rançonner impitoyablement les pieux visiteurs du temple de Delphes, et cela contre les prescriptions formelles des Amphictyons. Amphissa [commit la même faute que Crisa] et éprouva le même sort. Les habitants (ce sont des Locriens Ozoles) par une brusque attaque avaient repris possession de Crisa et osé labourer de nouveau la plaine criséenne que les Amphictyons venaient de déclarer terre sacrée, sans compter qu'ils s'étaient montrés à l'égard des étrangers pires encore que les anciens Criséens. Naturellement ils attirèrent sur leurs têtes un prompt châtiment des Amphictyons, qui restituèrent au Dieu le canton tout entier. Aujourd'hui le temple de Del-

1. Lire sur ce passage une note importante de Kramer.

phes lui-même est passablement négligé, mais anciennement [il était l'objet d'hommages et de respects[1]] infinis : c'est ce que prouvent, d'une part, ces *trésors* que peuples et souverains à l'envi y avaient fait construire pour recevoir leurs pieuses offrandes, lingots d'or et d'argent, chefs-d'œuvre des plus éminents artistes, etc., et d'autre part cette solennité des jeux pythiques et ce grand nombre d'oracles dont l'histoire a conservé le souvenir.

5. Le *Mantéum* ou siége de l'oracle n'est autre chose, dit-on, qu'un antre, un trou profond, dont l'ouverture, d'ailleurs assez peu large, laisse échapper certaine vapeur qui porte à l'*enthousiasme*. Cette ouverture est recouverte d'un trépied très-élevé, au haut duquel la Pythie monte pour recevoir ces émanations excitantes, et prononcer de là, soit en vers, soit en prose, les oracles que le dieu lui inspire : ceux qu'elle dit en simple prose sont immédiatement traduits en vers par des poètes attachés au service du temple. On ajoute que Phémonoé a été la première Pythie, et que ce nom donné à la prophétesse du temple ainsi qu'à la ville elle-même vient du mot πυθέσθαι, dont on aura seulement allongé la première syllabe, comme on a fait pour les mots ἀθάνατος et ἀκάματος[2].

6. La réputation qu'avait l'Oracle de Delphes d'être plus véridique que tous les autres a été assurément la cause principale du respect extraordinaire dont ce temple a été l'objet, mais sa situation géographique a dû aussi y contribuer. Le temple de Delphes, en effet, se trouve être le centre ou peu s'en faut de la Grèce (j'entends de la Grèce, prise dans sa plus grande extension, au delà comme en deçà de l'isthme), on l'a même longtemps considéré comme étant le centre de la terre habitée : de là, cette dénomination de *nombril de la terre* qu'on lui a appliquée ;

1. ὑπερβαλλόντως [ἐτιμήθη]. Lacune suppléée par Meineke. — 2. Les manuscrits marquent le mot διάκονος comme 3e exemple, mais Meineke fait remarquer que dans ce mot c'est la seconde et non la première syllabe qui a été allongée et que c'est sans doute un commentateur ignorant qui l'aura ajouté aux deux autres. — Suit un long passage, dénoncé par Kramer comme une interpolation évidente et rejeté comme tel par Meineke.

de là aussi cette fable, qu'on lit dans Pindare, de deux aigles (d'autres disent de deux corbeaux) que Jupiter aurait fait partir en même temps l'un de l'Occident et l'autre de l'Orient, et qui se seraient rencontrés juste en ce lieu. On peut voir aujourd'hui encore dans le temple de Delphes l'image grossière d'un nombril entourée de bandelettes et surmontée de ce double emblème dont parle la Fable.

7. Une situation si commode fit de Delphes tout naturellement un lieu de rendez-vous : les populations voisines surtout s'y rassemblaient volontiers, et c'est ainsi qu'elles arrivèrent à fonder la ligue amphictyonique, corps délibérant, chargé de veiller aux intérêts communs et d'exercer une surveillance collective, partant plus efficace, sur le temple de Delphes, qui, vu la quantité de richesses et de pieuses offrandes déposées dans son enceinte, réclamait des gardiens plus attentifs, et qui fussent revêtus en quelque sorte d'un caractère sacré. Les commencements de cette institution ne nous sont pas connus, mais ce qui paraît ressortir des documents historiques subsistants, c'est qu'Acrisius est le premier auteur des règlements relatifs aux Amphictyons, le premier qui ait désigné les villes appelées à faire partie du conseil et à y exercer un droit de suffrage [proportionné à leur importance], les unes ayant voix entière tandis que les autres devaient voter avec une ou plusieurs associées; le premier aussi qui ait institué un tribunal amphictyonique pour juger, d'après certaines formes, toutes les querelles de ville à ville. Par la suite, beaucoup d'autres règlements vinrent s'ajouter à ceux-là, mais, comme la ligue achéenne, la ligue amphictyonique finit par se dissoudre. Les villes, qui dans le principe la composaient, étaient, dit-on, au nombre de douze : chacune envoyait un *pylagore* la représenter dans l'assemblée, laquelle siégeait deux fois par an, au printemps et en automne. Avec le temps, la ligue s'accrut de plusieurs autres cités. Cette assemblée s'appelait l'*assemblée pylæenne* parce qu'en automne aussi bien qu'au printemps les Pylagores se rendaient aux Pyles, ou, si l'on aime mieux aux Ther-

mopyles, et y célébraient un sacrifice en l'honneur de Cérès. Il n'y eut d'abord que les nations voisines de Delphes et prenant part à ces assemblées qui usèrent de l'Oracle[1], mais avec le temps on vint de très-loin le consulter. Crésus et le roi Alyatte son père, certains peuples d'Italie et de Sicile envoyèrent à Delphes des députés chargés de précieuses offrandes, et y fondèrent même des *trésors*.

8. Toutefois, comme la richesse, cet éternel objet des convoitises humaines, n'est en sûreté nulle part, même à l'abri d'un temple, le temple de Delphes se trouve être aujourd'hui très-pauvre, sinon en pieuses offrandes (car les chefs-d'œuvre artistiques, à peu d'exceptions près[2], ont été respectés), du moins en métaux précieux[3]. Or, c'était là dans le principe la grande richesse du temple, Homère le dit formellement

« Ni tout ce que renferme dans la rocheuse Pytho, à l'abri « de son seuil de marbre, le sanctuaire du divin archer, le tem« ple de Phébus Apollon[4] »,

et c'est ce qu'attestent également l'existence de ces divers *trésors* et le pillage sacrilége qu'en firent les Phocidiens, pillage qni fut le signal de la fameuse guerre *phocique*, connue aussi sous le nom de *guerre sacrée*. Ce pillage des Phocidiens eut lieu du temps de Philippe, fils d'Amyntas, mais on suppose qu'il y en avait eu un autre plus ancien et que, dans ce premier pillage, l'amas de richesses dont parle le poète avait disparu : du moins n'en restait-il nulle trace apparente lorsque plus tard Onomarque et Phayllus envahirent et pillèrent le temple, tout le numéraire emporté alors provenait de dépôts beaucoup moins anciens, de *trésors* particuliers, dont la pieuse origine (c'était en général des sommes prélevées sur le butin) était rappelée par des inscriptions encore intactes: « [*Trésor*] *de Gygès,* » par

1. Voy. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1002, col. 2, l. 25. — 2. Müller soupçonne qu'il faut ici au lieu de τὰ δὲ πλείω μένει, lire τὰ δ' ἔτι διαμένει. — 3. χρημάτων γε χάριν, correction de Meineke, γε au lieu de δέ. — 4. *Iliade,* IX, 404.

exemple, « *De Crésus* », « *Des Sybarites* », « *des Spinètes de l'Adriatique*, etc. » [Et qu'on n'aille pas dire] que les anciens dépôts avaient pu être mêlés aux nouveaux, les fouilles faites par les bandes d'Onomarchus et de Phayllus dans d'autres temples ont prouvé qu'il n'en était jamais ainsi. Certains grammairiens, d'autre part, prenant le mot ἀφήτορος dans le sens de *trésor* et l'expression οὐδὸν ἀφήτορος dans le sens d'un enfouissement profond, souterrain, prétendent que les richesses signalées par Homère avaient été enfouies sous le pavé du temple, et qu'Onomarchus [qui le savait] entreprit de les déterrer et fit commencer les fouilles dans le temple durant la nuit, mais que de violentes secousses de tremblement de terre survenues tout à coup mirent les travailleurs en fuite et interrompirent les fouilles, que personne dans la suite n'eut le courage de reprendre.

9. Des trois temples [qui sont censés s'être succédé à Delphes], le premier n'a jamais existé qu'à l'état de mythe : son nom de *Ptérinum* le prouve. Le second fut, dit-on, bâti par Trophonius et Agamède; quant au troisième, encore debout aujourd'hui, ce sont les Amphictyons qui l'ont fondé. On y voit le tombeau de Néoptolème, élevé naguère en vertu d'un ordre exprès de l'Oracle [et en expiation] du meurtre de ce héros par le Delphien Machærée : la Fable, comme on sait, veut que Néoptolème ait été frappé au moment où il demandait justice du meurtre de son père, mais, suivant toute apparence, il le fut dans une attaque à main armée qu'il avait dirigée contre le temple. Branchus, qui fut grand prêtre du temple de Didymes, passe pour un descendant de ce Machærée.

10. Longtemps il n'y eut à Delphes d'autre fête ou solennité qu'un concours de chant entre citharèdes exécutant à tour de rôle des pæans en l'honneur du dieu, et c'étaient les Delphiens eux-mêmes qui l'avaient institué. Mais après la guerre *criséenne*, sous la présidence d'Euryloque, les Amphictyons fondèrent les *Pythies*, jeux hippiques et gymniques dont le prix fut une simple couronne. Puis ils ajou-

tèrent à l'ancien concours entre citharèdes un concours [d'un nouveau genre], dans lequel des joueurs de flûte et des *citharistes* exécutaient, sans accompagnement de chant ni de paroles, des morceaux dits *nomes pythiques*. Ce genre de morceaux a toujours cinq parties : une *anacrusis*, une *ampira*, un *catakéleusme*, une quatrième partie appelée *iambe-et-dactyle*, et un finale qu'on appelle les *syringes*. L'un des plus célèbres est celui que composa l'amiral de Ptolémée II, Timosthène, connu aussi comme l'auteur de ce fameux *Portulan* en dix livres. Timosthène a voulu mettre en musique le combat d'Apollon contre le Serpent, et il nous fait assister dans son *anacrusis* aux préludes ou préparatifs du combat, dans son *ampira* aux premières escarmouches, dans son *catakéleusme* au combat lui-même ; puis, dans l'*iambe et-dactyle* (partie bien reconnaissable à son double rhythme, puisque le dactyle est le mètre des hymnes et l'iambe celui de l'invective [1]), il cherche à exprimer ces acclamations qui suivent toute victoire; enfin, dans les *syringes* il peint la mort du monstre dont on croit entendre les derniers sifflements, tant l'imitation des instruments est parfaite [2] !

11. Ephore, à qui nous empruntons la plupart des détails qui précèdent, à cause du soin qu'il a mis à les contrôler, soin auquel Polybe, avec toute l'autorité qui lui appartient, se plaît à rendre justice, Ephore ne laisse pas que de déroger quelquefois à ses principes et d'oublier les promesses qu'il a faites en commençant. On sait avec quelle force il s'élève [dans sa *Préface*] contre ceux qui en écrivant l'histoire conservent l'amour du merveilleux, et quel bel éloge il y fait de la vérité; il ne s'en tient pas là, et au moment de parler de l'oracle de Delphes il prend un engagement solennel : la vérité lui a toujours paru ce qu'il y a de plus respectable au monde, mais ici, eu égard au sujet,

1. Nous avons éliminé, à l'exemple de Meineke, les quatre mots suivants : ὡς καὶ τὸ ἰαμβίζειν. — 2. Nous traduisons cette dernière phrase sur le texte de Meineke, μιμουμένων ὡς ἂν καταστρέφοντος ἐσχάτους τινὰς συριγμούς. Voy. *Vind. Strab.*, p. 145.

il la respectera plus encore s'il est possible. « Et ne serait-il pas absurde en effet, s'écrie-t-il, que nous eussions toujours jusqu'ici suivi cette même méthode et qu'au moment de parler du plus véridique d'entre les oracles nous prissions pour guide, non plus la vérité, mais la fable même et le mensonge? » Cependant que fait-il? A peine cette déclaration achevée, il vient nous dire sans plus de transition que, suivant l'opinion généralement admise, c'est Apollon qui, avec l'aide de Thémis et pour nous rendre service, à nous autres hommes, a fondé l'oracle de Delphes. Il précise même le genre de service que le dieu a voulu rendre au genre humain. Ce fut, dit-il, pour amener les hommes à des mœurs plus douces, à une conduite plus sage, qu'aux uns il daigna répondre et dicter par ses Oracles ce qu'ils devaient faire ou ce qu'ils devaient éviter, tandis qu'il restait sourd et inflexible aux demandes des autres. « On croit en effet, poursuit Ephore, que d'une et d'autre manière c'est le dieu lui-même qui intervient, soit que, comme quelques-uns l'assurent, il revête pour répondre une forme corporelle, soit qu'il emprunte à cet effet l'organe de certains hommes initiés à l'intelligence des volontés divines. »

12. Et plus bas, à propos de l'origine des Delphiens, que nous dit-il? Qu'anciennement le Parnasse était habité par une population autochthone, du nom de *Parnassii*, qu'Apollon, qui, dans le même temps, parcourait la terre en civilisateur, habituant les hommes à une alimentation, à un genre de vie moins sauvage, se rendit d'Athènes à Delphes par la route que suit aujourd'hui encore la *Pompe Pythiade* que les Athéniens envoient chaque année à Delphes; qu'arrivé à Panopées, le dieu tua de ses mains Tityus, homme violent et injuste, qui opprimait le pays, que les Parnassii à leur tour vinrent le trouver, et lui dénoncèrent un autre homme aussi méchant, Python dit *le Serpent;* qu'Apollon aussitôt l'attaqua à coups de flèches aux cris répétés de ἴε παιάν que poussaient les Parnassii et qui sont le principe de ces *pæans* que les Grecs sont dans l'usage d'entonner quand ils marchent au combat, de même

que le feu de joie annuel[1] des Delphiens modernes est destiné à rappeler que les anciens Delphiens, témoins du combat, avaient mis le feu sur l'heure à la tente de Python. Or, je le demande, ne se croirait-on pas en pleine mythologie à voir ce personnage d'Apollon, aux traits vengeurs, châtiant les Tityus, les Python, allant d'abord d'Athènes à Delphes, puis partant de là pour parcourir la terre entière? Et qu'on ne dise pas qu'Ephore [a pu se méprendre sur le caractère de ces traditions] et y voir autre chose que des fables, car, si cela était, [pourquoi y aurait-il rien changé], pourquoi aurait-il fait de la déesse Thémis une simple mortelle et du serpent de la légende un homme! Mais non, il a bien su ce qu'il voulait, et c'est de propos délibéré qu'il a composé un de ces récits mixtes où la fable prend un faux air de l'histoire[2]. A propos de l'Ætolie, Ephore est tombé dans une contradiction du même genre, car, après avoir déclaré de la façon la plus formelle que l'Ætolie n'avait jamais été dévastée ni traitée en pays conquis, il nous la montre, dans tel autre endroit de son récit, occupée par les Æoliens[3] qui en expulsent violemment les Barbares, dans tel autre encore, envahie par Ætolus et ses Epéens [que les Æoliens parviennent à repousser][4], mais pour succomber à leur tour sous les efforts d'Alcméon et de Diomède. — Il est temps, du reste, de reprendre notre description de la Phocide.

13. Car nous n'avons pas parcouru tout le littoral : nous y trouvons encore, immédiatement après Anticyre, la petite place d'Opisthomarathus[5], puis vient le promontoire Pharygium, avec un bon mouillage ou abri pour les vaisseaux, et un dernier port, celui de Mychos, dont le nom rappelle

1. καθάπερ καὶ νῦν ἔτι καίειν ἀεί, au lieu de καὶ νῦν ἔτι καὶ ἀεί, conjecture de Kramer. — 2. τὸν τοῦ μύθου τύπον au lieu de τόπον, correction de Tyrwhitt. — 3. La substitution du nom de *Curètes* à celui d'*Æoliens* en ce passage proposée par du Theil et adoptée par Groskurd, n'a pas été admise par les derniers éditeurs MM. Müller et Meineke. — 4. κρατηθῆναι δὴ ὑπὸ τούτων] τῶν ἐχθρῶν, lacune suppléée par Kramer. — 5. πολίχνιόν ἐστιν Ὀπισθομάραθος au lieu de ὄπισθεν ὁ Μάραθος, correction proposée par Meineke, et que l'analogie d'Ὀπισθολεπρία (nom donné à un quartier de la ville d'Ephèse) rend fort spécieuse. Cf. la restitution un peu forcée du même passage par Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1003 col. 1, l. 25.

bien sa situation extrême au pied de l'Hélicon et de la ville d'Ascra. Abæ, siége d'un oracle fameux, n'est pas loin non plus de l'Hélicon et d'Ascra, et il en est de même d'Ambrysus et de la ville de Mé[déon], laquelle ne doit pas être confondue avec son homonyme de Béotie. En s'avançant encore plus dans l'intérieur et en tirant vers l'est, après avoir dépassé Delphes, on rencontre la petite ville de Daulis, où régna naguère, à ce qu'on assure, le Thrace Térée, et où la Fable place la tragique aventure de Philomèle et de Procné[1]. Cette ville paraît avoir tiré son nom des bois épais qui l'entourent, *dauli* étant la qualification dont on se sert dans le pays pour désigner tout site boisé. Homère[2] emploie pour ce nom la forme Daulis; mais plus tard la forme Daulie a prévalu. Pour ce qui est du nom de Cyparissus qu'on rencontre également dans Homère[3],

« [οἳ] Κυπάρισσον ἔχον »,

et qui paraît désigner le bourg [d'Apollonias] au pied du mont Lycorée, on propose deux étymologies : les uns y voient le nom même de l'arbre et l'expliquent par la quantité de cyprès [qui poussaient en ce lieu][4]; les autres en font le dérivé d'un nom propre, du nom de Cyparissus [frère d'Orchoménus][5].

14. Panopéûs, ou, comme on dit aujourd'hui, Phanotéûs, confine au territoire de Lébadée. Patrie d'Epéus, cette ville aurait été aussi, au dire des mythographes, le théâtre de la légende de Tityus. Suivant Homère, cependant, c'est en Eubée que les Phéaciens conduisirent Rhadamanthe,

« Pour voir Tityus, le fils de la Terre[6] ».

Et il est de fait qu'on vous montre aujourd'hui encore dans cette île certaine grotte dite Elarienne, du nom d'Elara, mère de Tityus, qui y a lui-même son hérôon et un

1. Les mots suivants : Θουκυδίδης δ'ἐν Μεγάροις φησί, sont rejetés par Meineke avec d'autant plus de raison que Thucydide (II, 29) dit tout autre chose. — 2. *Iliade*, II. 520. — 3. *Ibid.*, 519. — 4. ὁμωνύμως [τῷ ἐκεῖ φυ]τῷ, conjecture de Meineke. — 5. Voy. sur cette dernière phrase Meineke, *Vind. Strab.*, p. 147. — 6. *Odyssée*, XII. 324.

culte en règle. Toujours dans le voisinage de Lébadée est Trachîn. Le nom de cette petite ville de Phocide s'écrit comme celui de la ville de l'Œta, mais l'ethnique en est différent, ses habitants sont appelés les Trachinii[1].

15. Anémorée doit le nom qu'elle porte à un inconvénient de sa situation : elle est en effet exposée à de furieuses rafales de vent qui s'abattent du haut du Catoptérius[2], contre-fort escarpé de la chaîne du Parnasse. Lorsque les Lacédémoniens détachèrent Delphes de la ligue phocidienne pour en faire un État libre, c'est par Anémorée que dut passer la ligne de démarcation destinée à séparer les Delphiens et les Phocidiens. On trouve quelquefois cette même ville appelée Anémolie. Suit Hyampolis, ou, comme l'appellent certains auteurs modernes, Hya, qui servit de refuge, avons-nous dit, aux Hyantes, chassés de Béotie. Hyampolis, qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Hyampée dans le Parnasse, est près de Parapotamii et appartient à la région intérieure de la Phocide ; il en est de même d'Elatée, la capitale. Elatée, fondée postérieurement à l'âge homérique, et que le poète, par conséquent, n'a pu connaître, occupe, en effet, une position des plus avantageuses au débouché des défilés de Thessalie. On peut juger de l'importance de cette situation par le tableau que fait Démosthène de l'émotion subite et profonde qui s'empara d'Athènes, quand on vint annoncer aux Prytanes qu'Elatée était prise.

16. Le nom de Parapotamii désigne un bourg situé sur le Céphise, dans le voisinage de Phanotée, de Chæronée et d'Elatée. Théopompe place cette localité à quarante stades environ de Chæronée, et en fait en quelque sorte la limite commune des Ambryséens, des Panopéens et des Dauliéens. Suivant lui, elle commande le passage par où l'on entre de Béotie en Phocide, étant située sur une colline passablement haute qui s'avance entre le Parnasse et le [mont Hadylius] : [l'intervalle de ces deux montagnes[3]] n'est

1. Meineke incline à rejeter comme interpolés les mots suivants οἱ δ'ἐνοικοῦντες Τραχίνιοι λέγονται. — 2. Voy. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 147. — 3. ἀν[ὰ

là en effet que de 5 stades, et le lit du Céphise qui coule entre deux ne laisse qu'un étroit passage de libre à droite et à gauche. Théopompe ajoute, au sujet du Céphise, que ce fleuve vient de Lilée, ville de Phocide (c'est aussi ce que dit Homère

« Et ceux qui habitaient Lilée aux sources du Céphise [1] »),

après quoi il va se jeter dans le lac Copaïs; quant au mont Hadylius, Théopompe lui donne un parcours de 60 stades environ et le rattache à l'Hysantéum [2], montagne voisine d'Orchomène. Hésiode parle aussi du Céphise et décrit son cours tout au long, nous le montrant qui se déroule et serpente à travers la Phocide :

« Il passe auprès de Panopé la divine [3], longe l'enceinte forti-
« fiée de Glêchon, et se déroule ensuite dans les champs d'Or-
« chomène sinueux comme un serpent [4] ».

La possession de ce défilé de Parapotamii ou de Parapotamie (le nom a ces deux formes) a été vivement disputée durant la guerre phocique, ce qui se conçoit, [les Thébains n'ayant pas d'autre passage pour entrer [en Phocide]. Le fleuve de Phocide n'est pas le seul cours d'eau qui porte le nom de Céphise. Il y a aussi le Céphise d'Athènes et le Céphise de Salamine; il y en a même un quatrième à Sicyone, voire un cinquième à Scyros [5]. Enfin la ville d'Apollonie, voisine d'Epidamne, possède, dans le quartier du Gymnase, une source ou fontaine du nom de Céphise.

17. Daphnûs, qui est aujourd'hui en ruines, comptait naguère parmi les villes de la Phocide; et, comme elle est située sur le rivage même de la mer d'Eubée interrompant les possessions des Locriens Epicnémidiens et faisant de la Locride orientale deux sections, l'une à gauche de la Phocide, l'autre à gauche de la Béotie, la Phocide s'étendait

μέσον χω]ρίον, lacune suppléée par Kramer. — 1. *Iliade*, II, 523. — 2. Ὑσαντείου au lieu de Ὑφαντείου, correction ingénieuse de Meineke. Voy. sa note dans les *Vind. Strab.*, p. 147. — 3. Παρὲκ Πανόπην δῖαν au lieu de Π. Πανοπῆα διὰ, excellente correction de Madvig. — 4. Voy. Meineke, *Ibid.*, p. 148. — 5. Le même éditeur a éliminé avec toute raison les mots qui suivent : ἔκτος δὲ ὁ ἐν Ἄργει τὰς πηγὰς ἔχων ἐκ Λυρκείου. Voy. *Vind. Strab.*, p. 148.

alors effectivement d'une mer à l'autre. La chose ressort de la présence à Daphnûs d'un monument dit le *Schédiéum* qui passe pour le tombeau de Schédius. Mais plus tard, cette même ville, qui coupait en deux, avons-nous dit, la Locride et qui empêchait que les Epicnémidiens et les Opontiens ne se touchassent en aucun point de leur frontière, fut attribuée aux Opontiens. — Nous croyons en avoir assez dit au sujet de la Phocide.

CHAPITRE IV.

Passons à la Locride qui lui fait suite immédiatement. La Locride forme deux grandes divisions : 1° la Locride [orientale], qui fait face à l'Eubée et se trouve elle-même coupée en deux sections par le territoire de Daphnûs, la Locride Opontienne à droite, ainsi nommée d'Oponte, son chef-lieu, et la Locride Epicnémidienne, à gauche, ainsi nommée du mont Cnémis ; 2° la Locride occidentale, dont les habitants, connus aussi sous le nom d'Ozoles, sont séparés des Epicnémidiens et des Opontiens par le Parnasse et la Tétrapole dorique. C'est par la Locride Opontienne naturellement que nous commencerons notre description.

2. Or, tout de suite après Halæ[1], point extrême de la côte béotienne sur la mer d'Eubée, nous voyons s'ouvrir le golfe d'Oponte. La ville d'Oponte est bien le chef-lieu du pays, on en a la preuve par l'inscription qui se lit sur la première des cinq *stèles* du *Polyandrium* ou monument funéraire des Thermopyles :

« A la mémoire de ceux de ses enfants, qui sont morts en « défendant la Grèce contre les Barbares, Oponte, métropole « des vertueux Locriens[2] ».

1. Ἀλαῖς au lieu de ἄλλοις, excellente correction d'Holsténius d'après Etienne de Byzance. — 2. Voy, *Vind. Strab.*, p. 149, l'excellente restitution qu'a faite Meineke de cette inscription.

Oponte, qui n'est guère qu'à 15 stades de la mer, est bien à 60 stades de la ville qui lui sert de port. Cette ville est Cynûs : elle se trouve à la pointe extrême du golfe Opontien, lequel mesure à peu près 40 stades. Une plaine d'aspect riant sépare Oponte de Cynûs. Cette dernière ville a pour vis-à-vis, sur la côte d'Eubée, Ædepse et les Thermes d'Hercule ; le trajet entre deux est de 60 stades[1]. Deucalion passe pour avoir habité dans un temps à Cynûs, et l'on y montre le tombeau de Pyrrha, comme on fait celui de Deucalion à Athènes. De Cynûs au mont Cnémis il peut y avoir [1]50 [2] stades. Juste en face d'Oponte est l'île d'Atalante dont le nom rappelle cette autre île de la côte d'Attique. Le nom d'Opontiens lui-même se retrouve, dit-on, en Elide, porté par un petit peuple que nous n'aurions pas jugé autrement digne d'être mentionné, n'était le soin qu'il apporte à renouveler les liens de parenté qui l'unissent aux Locriens Opontiens. Nous lisons dans Homère que Patrocle était né à Oponte, et qu'à la suite d'un homicide involontaire il s'était enfui auprès de Pélée; mais il faut croire que Ménætius, son père, n'avait pas abandonné comme lui sa patrie, car c'est à Oponte qu'Achille promet de lui ramener Patrocle, une fois la guerre terminée. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que Ménætius régnait sur les Opontiens, c'est le locrien Ajax qui était roi d'Oponte, bien qu'il fût né, dit-on, à Narycus. On s'accorde, maintenant, à appeler Æanès cette victime de Patrocle, et ceci expliquerait la présence à Oponte d'un temple appelé l'Æanéum et d'une fontaine dite Æanis.

3. A Cynûs succèdent les villes d'Alopé et de Daphnûs. Cette dernière, comme nous l'avons déjà dit, est aujourd'hui complétement ruinée. Sur le même point de la côte est un port qui, distant de Cynûs de 90 stades environ, se

1. Müller croit devoir lire ici 60 au lieu de 106 pour transporter la centaine quelques lignes plus bas et faire la distance entre Cynûs et le mont Cnémis de 150 stades et non de 50 stades. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1003, col. 2, ligne 40. — 2. Voy. la note précédente.

trouve relié à Elatée, dans l'intérieur des terres, par une route ou chaussée de 120 stades. Ces trois localités, du reste, appartiennent déjà au golfe Maliaque qui commence immédiatement après le golfe Opontien.

4. En rangeant la côte l'espace de 20 stades environ après Daphnûs, on atteint Cnémides, lieu très-fort. Juste en face, dans l'île d'Eubée, est le cap Cénæum qui regarde le couchant et le golfe Maliéen. Le canal entre deux n'est guère que de 20 stades. Avec Cnémides commence la Locride épicnémidienne. Dans les mêmes parages sont les trois îles Lichades, qui doivent leur nom à l'infortuné Lichas. On en rencontre d'autres encore en continuant à ranger la côte de Locride, mais c'est à dessein que nous omettons leurs noms. Dans l'intervalle [des îles Lichades à ces autres îles][1] et à 20 stades de Cnémides, est un port : la ville qui en est le plus près dans l'intérieur est Thronium, elle en est également à 20 stades. A ce port succède l'embouchure du Boagrius. Ce cours d'eau qui baigne les murs de Thronium est connu aussi sous le nom de Manès. C'est du reste un torrent plutôt qu'un fleuve, ce qui revient à dire qu'on peut, en certains temps, le franchir à pied sec tandis qu'en d'autres il n'a pas moins de deux plèthres de largeur. Scarphée qui suit n'est pas sur la côte même, elle en est à 10 stades. Ajoutons qu'elle est à 30 stades de Thronium et à un peu moins de 30 stades [du port de cette ville][2]. Puis viennent Nicée et les Thermopyles.

5. Les autres villes de la Locride ne méritent pas généralement d'être mentionnées, disons pourtant quelque chose de celles que nomme Homère. Il n'y a plus aujourd'hui de ville appelée Calliaros, mais c'est une plaine qui a conservé ce nom et qui le justifie par le bel aspect de ses cultures[3]. Bessa n'est plus également qu'un site boisé; la

1. Μεταξὺ δὲ εἴκοσι στ. au lieu de Μετὰ δὲ ε. σ. correction de Meineke. — 2. Lacune suppléée par Groskurd. — 3. Καλλίαρος μὲν οὐκέτι οἰκεῖται [εὐήροτον δὲ νῦν ἐσ]τὶ πεδίον· καλοῦσι [δ'] οὕτως ἀπὸ τοῦ [συμβεβηκότος...], restitution de Meineke préférable à celle de Laporte du Theil [ἀλλὰ] νῦν εὐήροτόν] τι πεδίον· καλοῦσιν οὕτως...

ville de ce nom a disparu, et il en est de même [d'Augées, dont le territoire] a été réuni à celui des Scarphiéens. Le nom de cette antique Bessa, tout à fait analogue par la manière dont il est formé à celui de la ville de Napé, dans la plaine de Méthymne, qu'Hellanicus, faute d'avoir reconnu la vraie étymologie, corrige [à tort][1] en Lapé, doit s'écrire avec deux *s*, car il n'est autre que le mot *bessa* lui-même lequel signifie *un vallon boisé*; le nom du dème de l'Attique, au contraire, dont l'ethnique est Βησαιεῖς, Bésæens, s'écrit par un seul *s*.

6. Tarphé est située sur une hauteur distante [de Thronium][2] de 20 stades; son territoire est fertile et riche en bois : elle aussi tire son nom des ombrages épais qui l'entourent. Ce nom, du reste, a fait place aujourd'hui à celui de Pharygæ, ce qui s'explique par la présence dans ses murs d'un temple dit de Junon Pharygæenne et bâti sur le modèle de celui que possède la déesse à Pharygæ en Argolide; les nouveaux habitants se disent Argiens d'origine.

7. Quant aux Locriens occidentaux, Homère ne les mentionne pas, au moins d'une manière expresse; il se borne à les opposer implicitement aux Locriens dont nous venons de parler, puisqu'en nommant ceux-ci il ajoute[3]: « *Ceux qui habitent en face des rivages sacrés de l'Eubée* », comme s'il en connaissait d'autres. Les écrivains postérieurs à Homère ne se sont pas étendus non plus sur les Locriens occidentaux[4], qui possédaient cependant quelques villes [importantes], Amphissa par exemple et Naupacte. De ces villes, la dernière subsiste encore dans le voisinage d'Antirrhium. Elle doit son nom au souvenir d'une antique construction navale (ναυπηγία), soit de la construction de la flotte des Héraclides, soit, comme le pense Ephore, de la construction d'une flotte que les Locriens eux-mêmes au-

1. ἣν Ἑλλάνικος ἀγνοῶν [οὐκ εὖ] Λάπην ὀνομάζει, lacune heureusement suppléée par Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 150. — 2. Lacune suppléée par Groskurd. — 3. *Iliade*, II, 535. — 4. ἀλλ' οὐδ' ὑπὸ τῶν ἄλλων τεθρύληνται πολλῶν au lieu de ἀλλ' οὔ ποτε ἄλλων τ. π. correction de Coray.

raient équipée plus anciennement encore. Mais elle appartient aujourd'hui aux Ætoliens à qui Philippe, dans le temps, l'a adjugée.

8. Le canton [d'Antirrhium] nous offre aussi Chalcis, ville déjà mentionnée par Homère dans son *Catalogue ætolien*, et située juste au-dessous de Calydon, et, avec Chalcis, la colline de Taphiassa, sur les flancs de laquelle on aperçoit le tombeau de Nessus et des autres centaures. Suivant la tradition, les cadavres des centaures auraient pourri sur place et rendu puante et grumeleuse comme elle est l'eau de la rivière qui passe au pied de la colline, et de là serait venue la qualification d'*Ozoles* donnée aux populations circonvoisines. Molycria, petite ville ætolienne, est également fort rapprochée d'Antirrhium. En revanche, c'est à l'extrémité de la plaine Criséenne que s'élevait Amphissa, avant que les Amphictyons l'eussent fait raser, ainsi que nous l'avons dit plus haut. [Mais Naupacte et Amphissa n'étaient pas les seules villes appartenant aux Locriens occidentaux], il faut leur attribuer encore [Œanthé]e[1] et Eupalium.

En tout la côte locrienne mesure un peu plus de 200 stades.

9. Le nom d'Alopé que nous retrouvons ici rappelle une double localité de la Locride Epicnémidienne et de la Phthiotide. C'est qu'en effet les Locriens occidentaux, dont les Epizephyrii ne sont qu'une colonie, sont eux-mêmes une colonie des Epicnémidiens.

10. Entre les Locriens occidentaux qui confinent aux Ætoliens et les Epicnémidiens qui touchent aux Ænianes de [l'Œta][2] habitent les Doriens, j'entends les Doriens de cette [fameuse] tétrapole qui passe pour avoir été le berceau de toute la nation dorienne, et qui se composait des villes d'Erinée, de Bœum, de Pinde et de Cytinium. Pinde est située au-dessus d'Erinée sur les bords d'une rivière de même nom qui tombe dans le Céphise à une assez pe-

1. Nom restitué par Coray. — 2. τὴν Οἴτην au lieu de ταύτην, conjecture de Casaubon ratifiée par Coray.

tite distance de Lilée. Dans certains auteurs, cette même ville est appelée Acyphas. L'un des rois doriens, Ægimius[1], qui, après avoir été chassé de ses Etats, y avait été ramené, dit-on, par Hercule, voulut, en apprenant que celui-ci était mort sur le mont Œta, témoigner sa reconnaissance aux mânes du héros : il adopta Hyllus, l'aîné des fils d'Hercule, qui lui succéda et transmit le trône à sa propre postérité. Les Héraclides, on le sait, venaient de la Doride, quand ils effectuèrent leur rentrée dans le Péloponnèse.

11. Jusque là, malgré leur peu d'étendue et l'extrême pauvrété de leur territoire, les villes de la Doride n'avaient pas laissé de jeter un certain éclat, mais elles tombèrent par la suite dans l'oubli. Il y a même lieu de s'étonner qu'après la guerre de Phocide, après les conquêtes successives des Macédoniens, des Ætoliens et des Athamanes, les Romains en aient encore trouvé quelques vestiges subsistants. Les Æníanes, du reste, eurent aussi le même sort, ils disparurent exterminés par les Ætoliens et les Athamanes : les Ætoliens avaient uni leurs armes à celles des Acarnanes et avaient acquis par là une grande supériorité; et les Athamanes, qui avaient été longtemps primés par les autres nations épirotes, avaient, grâce à l'épuisement général de l'Épire, grandi tout à coup sous leur roi Amyn[andre][2] et fait la conquête de l'Œta.

12. La chaîne de l'Œta se prolonge depuis les Thermopyles à l'E. jusqu'au golfe Ambracique à l'O., et coupe en quelque sorte à angles droits cette autre chaîne qui s'étend depuis le Parnasse jusqu'au Pinde, voire au delà jusqu'aux pays barbares situés au-dessus du Pinde. La partie adjacente aux Thermopyles forme l'Œta proprement dit, qui peut avoir 200 stades de longueur, et qui, âpre d'aspect et généralement très-élevé, atteint sa plus grande élévation aux Thermopyles mêmes : sur ce point,

1. Αἰγίμιος au lieu de Αἰπάλιος, correction de Kramer. — 2. Nom restitué par La Porte du Theil.

en effet, l'Œta n'offre plus qu'une succession de pics, et les escarpements sourcilleux, abrupts, par lesquels il se termine et qu'il projette jusqu'à la mer ne laissent subsister le long de la côte qu'un sentier étroit, seul passage pouvant faire communiquer la Thessalie et la Locride.

13. Ce passage est connu sous les noms de *Pyles*, de *Stènes* et aussi sous le nom de *Thermopyles* à cause des sources chaudes qui se trouvent aux environs et que les populations vénèrent comme étant consacrées à Hercule. La montagne qui domine le passage est appelée le *Callidrome*, mais on étend ce nom quelquefois au reste de la chaîne qui traverse, avons-nous dit, l'Ætolie et l'Acarnanie et ne s'arrête qu'au golfe Ambracique. Les Thermopyles (j'entends l'intérieur du défilé) nous offrent quelques places fortes, notamment Nicée sur la mer de Locride, Tichiûs, et, au-dessus de Tichiûs, Héraclée, ou, comme on l'appela d'abord, Trachîn, d'origine lacédémonienne. A vrai dire, Héraclée se trouve à 6 stades de l'ancienne Trachîn. Quant à Rhoduntie, qui se présente immédiatement après, sa situation en fait une forteresse naturelle.

14. Une double circonstance rend l'accès de ces places difficile : d'une part, la nature âpre et raboteuse du sol; d'autre part, le grand nombre de cours d'eau à traverser, dont les lits forment autant de ravins très-encaissés. Il faut franchir, en effet, indépendamment du Sperchius qui baigne les murs mêmes d'Anticyre, le fleuve Dyras[1], si connu dans la Fable pour avoir essayé d'éteindre le bûcher d'Hercule, puis le Mélas (nom que nous avons déjà rencontré ailleurs), lequel passe à cinq stades de Trachîn. Enfin, au S. de Trachîn, Hérodote[2] nous signale une profonde coupure du sol servant de lit à un fleuve qui porte, comme maint cours d'eau cité ci-dessus, le nom d'Asopus et qui va se jeter dans la mer en dehors[3] des Pyles, après s'être grossi d'un affluent important, le Phénix, lequel

1. Nom restitué par Hopper d'après Hérodote. — 2. VII, 198. — 3. ἐκτός au lieu de ἐντός, correction nécessaire due à Groskurd.

vient du S. et emprunte le nom du héros dont on voit le tombeau ici près. — De l'Asopus aux Thermopyles la distance est de 15 stades.

15. Les forteresses dont nous parlions tout à l'heure jouirent d'une très-grande célébrité, tant qu'elles furent en possession d'ouvrir ou de fermer à volonté le passage des Thermopyles et tant que les peuples situés des deux côtés de ce défilé se disputèrent à main armée la prépondérance. Et cette célébrité s'explique de reste : Philippe n'appelait-il point Chalcis et Corinthe « *les entraves de la Grèce* » à cause des avantages que cette double position assure à une armée venant de Macédoine? Et plus tard n'a-t-on pas donné les noms de *fers* et de *chaînes* aux deux mêmes villes, voire à Démétrias, qui, maîtresse à la fois du Pélion et de l'Ossa, se trouvait naturellement aussi commander le défilé de Tempé? Aujourd'hui, en revanche, tout est changé, la Grèce entière s'étant rangée sous l'autorité d'un seul, ces différentes barrières se sont comme aplanies, et le pays demeure ouvert et accessible à tous[1].

16. C'est ici, dans ces mêmes défilés, que les compagnons de Léonidas, aidés d'une poignée de montagnards de l'Œta, tinrent tête aux forces immenses du roi de Perse, mais ayant été tournés par les Barbares, à qui l'on avait indiqué certains sentiers dans la montagne, ils furent tous exterminés jusqu'au dernier. On peut voir aujourd'hui encore la sépulture commune, le *polyandrium* de ces héros, avec des stèles commémoratives et la fameuse inscription gravée sur la stèle des Lacédémoniens :

« Etranger, va dire à Lacédémone que nous sommes morts
« ici pour obéir à ses lois ».

17. Il nous reste à signaler un port de mer spacieux et ce temple de Cérès où les Amphictyons naguère, à chaque

1. Meineke propose ici, au lieu de ἅπαντα τελευτᾷ πᾶσι καὶ ἀνέῳγε, la correction ἅπαντ' ἀτελεύεται πᾶσι, mais nous avons préféré, comme répondant mieux au sens général de ce passage, la correction que propose Müller ἅπαντα διοδεύεται πᾶσι καὶ ἀνέῳγε. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 150-151.

pylée, venaient célébrer un sacrifice solennel. Du port à Héraclée-Trachîn, il y a, par terre, 40 stades ; il y en a 70[1] par mer jusqu'au cap Cénæum. Une fois hors des Pyles, on rencontre tout d'abord l'embouchure du Sperchius. La distance de l'Euripe aux Pyles est en tout de 530 stades. La Locride ne s'étend pas plus loin. Au delà des Pyles, tout ce qui va à l'E. et dans la direction du golfe Maliaque dépend de la Thessalie, tout ce qui se prolonge vers l'O. appartient aux Ætoliens et aux Acarnanes. Je ne nomme pas les Athamanes qui ont eux aussi disparu dès longtemps.

18. La Thessalie est la plus grande, la plus ancienne, des *ligues* ou *confédérations* grecques, Homère et maint autre auteur l'attestent. Le nom d'*Ætoliens*, au contraire, ne désigne jamais, dans Homère, qu'un seul peuple réparti dans différentes cités, mais ne comprenant point plusieurs tribus, à moins pourtant qu'il ne faille voir dans les Curètes une ancienne tribu ætolique[2]. — Nous commencerons naturellement par la Thessalie, laissant de côté, ainsi que nous l'avons toujours fait jusqu'ici, les traditions par trop anciennes, les traditions qui tiennent plutôt de la fable et sur lesquelles en général on ne s'accorde pas, pour ne rapporter que ce qui nous paraîtra vraiment de nature à trouver place ici.

CHAPITRE V.

La Thessalie comprend une première région maritime, à savoir toute la côte qui s'étend depuis les Thermopyles jusqu'à l'embouchure du Pénée et à l'extrémité du Pélion en regardant le levant et la pointe septentrionale de l'Eu-

1. Il faudrait lire ici 170 au lieu de 70, mais Müller soupçonne avec raison que l'erreur doit être laissée à la charge de Strabon, puisque un peu plus loin (l. IX, c. V., § 13) le même intervalle de 70 stades se trouve encore indiqué. — 2. Πλὴν εἰ τοὺς Κουρῆτας ὡς ἐν μέρει τακτέον τῶν Αἰτωλικῶν (ὡς au lieu de οὓς), correction de Madvig.

bée. De cette région, la partie qui avoisine l'Eubée et les Thermopyles est occupée par les Maliéens et les Phthiotes-Achéens, celle qui avoisine le Pélion l'est par les Magnètes. Tout entière, elle forme ce que nous appellerons volontiers le côté oriental ou le littoral de la Thessalie. Si des deux extrémités de ce côté, maintenant, et dans la direction de l'intérieur, on tire une double ligne, une ligne allant des dernières pentes du Pélion et de l'embouchure du Pénée le long de la frontière de Macédoine jusqu'à la [Parorée] [1] et à l'entrée de l'Epire, et une autre ligne partant des Thermopyles et suivant toute la chaîne de l'Œta et des monts d'Ætolie, laquelle est parallèle à la frontière de Macédoine, pour ne finir qu'à la Doride et au Parnasse, on obtiendra ainsi deux nouveaux côtés : le premier, celui qui est contigu à la Macédoine, sera le côté septentrional de la Thessalie, le second, parallèle à celui-là, en sera le côté méridional. Quant au dernier côté ou côté occidental, il est représenté par une ligne qui longe l'Ætolie, l'Acarnanie, l'Amphilochie [2] et la partie de l'Epire occupée par les Athamanes et les Molosses, ainsi que l'ancien territoire des Æthices, bref toute la région du Pinde. [En général, le sol de la Thessalie est plat et peu accidenté [3]] ; on y rencontre à vrai dire le Pélion et l'Ossa, mais ces montagnes, qui ne laissent pas que d'atteindre à une grande hauteur, ne couvrent qu'une médiocre étendue de terrain et s'arrêtent brusquement à l'entrée des plaines.

2. Ces plaines occupent juste le centre de la Thessalie et constituent une fort riche contrée : par malheur, il y en a une partie qui se trouve exposée à de fréquentes inondations. Le fleuve Pénée, en effet, qui coupe en deux la Thessalie et qui reçoit [dans son long parcours] un

1. Παρωραίας, ou peut-être Παρορίας, correction excellente substituée par Müller à la leçon absurde Παιονίας que donnent tous les manuscrits. — 2. Comme l'Amphilochie ne faisait pas moins partie de l'Epire que l'Athamanie et la Molosside, La Porte du Theil, Coray et Groskurd voulaient qu'au lieu de la leçon consacrée καὶ Ἀμφίλοχοι καὶ τῶν Ἠπειρωτῶν Ἀθαμᾶνες καὶ Μολοττοί, on lût καὶ τῶν Ἠπειρ. Ἀμφίλοχοι καὶ Ἀθαμ. κ. Μ. — 3. Lacune suppléée par Müller dans sa traduction latine, d'après une indication plausible de Paulmier. Groskurd, ici comme toujours, se donne trop librement carrière.

grand nombre d'affluents, est sujet à déborder souvent. On dit même qu'anciennement toute cette plaine, enfermée de trois côtés par des montagnes et bordée d'autre part par le littoral, dont le niveau est sensiblement plus élevé que le sien, formait un immense lac, mais qu'à la suite de violents tremblements de terre une brèche s'était ouverte [à la hauteur de] Tempé, qui avait séparé l'Ossa de l'Olympe, et qui, livrant passage au Pénée, avait permis à ses eaux de s'écouler vers la mer. La plaine s'en était trouvée naturellement asséchée, néanmoins il y est resté un fort grand lac, le Nessonis, et un autre plus petit, et plus rapproché aussi de la côte, qui se nomme le Bœbéis.

3. Dans les limites que nous venons de tracer, la Thessalie présentait anciennement quatre divisions principales : la Phthiotide, l'Hestiæotide, la Thessaliotide et la Pélasgiotide. A la Phthiotide correspond toute la partie méridionale et voisine de l'Œta, s'étendant en longueur depuis le golfe Maliaque et la baie Pylaïque jusqu'à la Dolopie et au Pinde, et en largeur jusqu'à Pharsale et aux plaines thessaliennes. Quant à l'Hestiæotide, elle comprenait la portion occidentale [de la plaine] et ce qui se trouve entre le Pinde et la Haute-Macédoine. Le reste de la plaine était partagé entre les Pélasgiotes qui habitaient au-dessous de l'Hestiæotide, et s'étendaient jusqu'aux confins de la Basse-Macédoine et les [Thessaliotes] [1], dont les possessions continuaient la Pélasgiotide et se prolongeaient jusqu'à la côte dite de Magnésie, complétant ainsi [la Thessalie propre]. — La Thessalie, elle aussi, pourra nous fournir une longue liste de noms illustres à divers titres, illustres surtout par la mention qu'en a faite Homère; mais de ses villes bien peu ont conservé leur antique éclat, et c'est encore Larisse qui est le moins déchue.

4. Homère, lui, divise en dix parties, dix Etats, toute la contrée que nous appelons aujourd'hui Thessalie, mais sous ce nom il comprend une portion de la région

1. Nom restitué d'après Buttmann et Groskur.

Œtéenne et de la Locride, voire une portion de la Macédoine actuelle ; nouvelle preuve de ce fait général et qui s'est vérifié partout qu'une même contrée change de frontières et varie dans ses divisions intérieures suivant le degré de puissance de ses différents maîtres.

5. C'est par l'énumération des peuples qui obéissaient à Achille qu'Homère commence son *Catalogue* ou dénombrement des forces thessaliennes. Ces peuples occupaient le côté méridional de la Thessalie et bordaient la chaîne de l'Œta et la frontière épicnémidienne :

« Tous les peuples d'Argos Pélasgique, tous ceux d'Alos,
« d'Alopé et de Trachîn, ceux aussi de la Phthie et de la Hellas,
« où les femmes sont si belles, tous les peuples enfin nommés
« Myrmidons, Hellènes, Achéens[1].... »

Seulement, les sujets de Phénix se trouvent ici confondus avec ceux d'Achille, et Homère n'a fait des uns et des autres qu'une seule et même armée. N'ayant pas voulu exposer Phénix, non plus que Nestor, aux dangers mêmes de la mêlée, Homère naturellement ne mentionne jamais ses sujets, les Dolopes, parmi les combattants, mais leur présence est attestée par d'autres auteurs, notamment par Pindare, qui, ayant eu occasion de nommer Phénix, ajoute ces mots :

« Il avait amené ces hardis bataillons de frondeurs Dolopes,
« auxiliaires si utiles de la cavalerie grecque ».

A la rigueur même on pourrait dire que la présence des Dolopes sous les murs de Troie est sous-entendue chez Homère, en vertu de cette figure que nos grammairiens nomment *aposiopèse* ou réticence. Car il serait plaisant que le roi eût pris part à l'expédition[2] et qu'aucun de ses sujets ne [l']eût suivi. Phénix n'eût plus été à ce compte un allié,

1. *Iliade*, II, 681. — 2. A l'exemple de Meineke, nous avons éliminé le vers du IX[e] livre de l'*Iliade*, que donnent les précédentes éditions ; cette citation évidemment n'est pas du fait de Strabon.

un compagnon d'armes du héros, il n'eût joué auprès de lui que le rôle d'un gouverneur auprès d'un jeune prince[1], le rôle d'un *orateur*, ou, si l'on veut, d'un conseiller, tandis que les vers du poète lui confèrent aussi très-expressément la première qualité, ce vers-ci par exemple :

« Pour l'éclairer de ses conseils et l'aider de son bras[2] ».

[Il est donc évident, comme] nous le marquions tout à l'heure, qu'Homère n'a fait des sujets d'Achille et de ceux de [Phé]nix qu'une seule et même armée[3].

6. Quant au texte même de ce passage dans lequel le poète énumère les peuples qui obéissaient à Achille, il prête à la controverse. Le nom d'*Argos Pélasgique*, notamment, qui [suivant les uns][4], désigne une ancienne ville de la Thessalie, proche voisine de Larisse, et aujourd'hui détruite, ne saurait être, suivant les autres, un simple nom de ville, mais serait une dénomination générale s'appliquant à toute l'étendue des plaines thessaliennes et rappelant l'établissement de colons argiens amenés autrefois par Abas. [Même désaccord au sujet de la Phthie][5] : car, tandis que les uns confondent la Phthie avec la Hellade et l'Achaïe et veulent que sous ces trois noms différents le

1. Ὀλιγοεστί au lieu de ὀλίγων ἐστίν, correction élégante de Madvig, qui dispense de recourir au remède trop radical de Meineke, l'élimination. — 2. *Iliade*, IX, 443. — 3. Pour traduire et expliquer convenablement ce difficile passage, nous avons combiné différentes restitutions proposées par Kramer, Müller et Meineke. Nous lisons [Δῆλος οὖν] ταὐτὸ λέγων, [ὡς] εἴρηται, τό τε ὑπὸ τῷ Ἀχιλλεῖ [καὶ τῷ Φοί]νικι. — 4. Αὐτὰ δὲ [τὰ] λεχθέντα περὶ τῶν ὑπ' [Ἀχιλλεῖ] ἐν ἀντιλογίᾳ ἐστί. Τό τε [γὰρ] Ἄργος... Les mots [Δῆλος οὖν] nécessaires pour clore l'argumentation principale, celle qui concerne la question *historique*, sont empruntés à Kramer ; seulement, avec Müller, nous lisons ταὐτὸ au lieu de ταῦτα, et, pour expliquer le mot εἴρηται qui a paru si embarrassant à tous, nous le faisons précéder de la conjonction ὡς, nous conformant ainsi à une habitude constante de notre auteur qui est de se référer à ce qu'il a dit précédemment. Nous partageons, d'autre part, l'opinion émise par Meineke que le 6e paragraphe commence mal aux mots Φθίαν τε, mais, si nous avons, à son exemple, modifié la coupure consacrée, nous ne l'avons pas reportée, comme lui, après le mot λέγων, mais après Φοί]νικι. Nous n'avons pas cru devoir adopter non plus le changement qu'il propose de λεχθέντα en ταχθέντα. Le mot λεχθέντα nous a paru indispensable pour l'intelligence de la discussion *grammaticale* qui va suivre, et nous l'avons maintenu en le faisant précéder simplement de l'article τά. Enfin l'insertion de la particule γάρ entre les mots τό τε et Ἄργος nous a paru de toute utilité comme à Meineke, puisque c'est par ces mots que commence proprement la discussion. — Cf. *Vind. Strab.*, p. 151. — 5. Mots rétablis par Meineke.

poète n'ait désigné qu'une des deux grandes divisions de la Thessalie, c'est-à-dire, la moitié méridionale, d'autres voient là trois noms et trois pays distincts. En fait, le poète paraît distinguer tout au moins la Phthie de la Hellade quand il dit

« Ceux aussi de la Phthie et d'Hellas [où les femmes sont si « belles [1]] »,

comme s'il s'agissait de deux contrées différentes; et ailleurs

« Je m'enfuis alors au loin, et traversant les vastes espaces « d'Hellas, j'atteignis bientôt la Phthie [2] »,

et ailleurs encore

« Les [femmes achéennes] ne manquent pas dans Hellas ni « en la Phthie [3] ».

Mais, tout en distinguant les lieux, il n'indique pas si ce sont des pays ou des villes. Or, parmi les modernes, les uns ont déclaré que le nom d'*Hellas* était un nom de pays et qu'il désignait toute la contrée qui s'étend depuis Palæpharsale jusqu'à Thèbes-Pthiothides, et, comme il y a dans ladite contrée, justement à portée des deux Pharsales, de Palæpharsale, comme de Néopharsale, un lieu appelé *Thétidium*, ils ont conclu du nom seul de cette localité que toute cette contrée faisait autrefois partie des Etats d'Achille [4]; pour d'autres, au contraire, l'antique Hellas n'est qu'une ville, mais, tandis que les Pharsaliens montrent à 60 stades de leur propre ville, et dans le voisinage des deux sources de Messéis et d'Hypérie, une cité en ruines qu'ils n'hésitent pas à identifier avec Hellas, les Mélitéens indiquent pour elle un autre emplacement à 10 stades environ de leurs murs, de l'autre côté de l'Enipée, où se serait élevée soi-disant la ville d'Hellas, du temps que leur propre ville se nommait Pyrrha, mais que les

1. *Iliade*, II, 683. — 2. *Ibid.*, IX, 498. — 3. *Ibid.*, 395. — 4. Voir sur ce passage la correction proposée par Madvig, *Adv. Crit.*, vol. I, p. 555.

Hellènes, à cause de sa situation trop enfoncée, n'auraient pas tardé à abandonner pour venir s'établir parmi eux, dans Pyrrha même. Et, comme preuve à l'appui de leur opinion, les Mélitéens rappellent la présence dans leur ville, en pleine *agora*, du tombeau d'Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha. Chacun sait en effet que, dans l'histoire, Deucalion est toujours qualifié de roi Phthiote ou simplement de roi Thessalien. L'Enipée [que nous venons de mentionner] est un cours d'eau qui prend sa source dans l'Othrys, passe ensuite auprès de Pharsale et va se réunir à l'Apidanus, affluent du Pénée. — Nous n'en dirons pas davantage au sujet des Hellènes.

7. Pour ce qui est du nom de *Phthii*, il est certain qu'il s'appliquait non pas seulement aux sujets d'Achille, mais encore à ceux de Protésilas et de Philoctète. Homère lui-même nous en fournit la preuve, car, après avoir, dans le *Catalogue*, compris les *habitants de la Phthie* [1] au nombre des combattants qui reconnaissaient Achille pour chef, il les fait figurer dans l'épisode du *Combat près des vaisseaux*, combat livré, comme on sait, sans le concours des soldats d'Achille, mais avec celui des compagnons de Philoctète commandés par Médon et des compagnons de Protésilas commandés par Podarcès, [il les nomme même par deux fois à cette occasion,] dans son énumération générale d'abord :

« Là se tenaient les Béotiens, les Iaones, à la robe traînante,
« les Locriens, les Phthii, les nobles Épéens [2] ».

et plus loin séparément [3] :

« A la tête des Phthii marchaient Médon et le bouillant Podarcès.... Couverts de brillantes cuirasses, les deux héros « guidaient au combat les nobles guerriers de la Phthie, et se « dévouaient, avec les chefs béotiens, à la défense des vais« seaux ».

Peut-être même faudrait-il étendre aux sujets d'Eurypyle

1. *Iliade*, II, 683. — 2. *Ibid.*, XIII, 685. — 3. *Ibid.*, 693, 699.

la dénomination de Phthii, les Etats d'Eurypyle étant limitrophes de ceux des héros que nous venons de nommer. Aujourd'hui pourtant c'est à la Magnésie [et non à la Phthiotide] qu'on rattache et le canton d'Orménium (lequel faisait une bonne partie des Etats d'Eurypyle), et toute l'étendue du royaume de Philoctète, de sorte qu'il ne reste plus pour représenter l'ancienne Phthie que le royaume de Protésilas, lequel était compris entre la Dolopie et le Pinde [1] d'une part, et la côte de Magnésie de l'autre, et, avec le royaume de Protésilas, celui d'Achille et de Pélée qui (à n'en prendre aussi que la largeur) s'étendait depuis la Trachinie et la chaîne de l'Œta jusqu'à Antron, ou plutôt Antrones, car le nom de cette ville, la première du royaume de Protésilas, est plus usité aujourd'hui au pluriel qu'au singulier; or, cet intervalle correspond, on le voit, juste à la profondeur du golfe Maliaque.

8. A l'égard d'Halos et d'Alopé [la question est autre] : on se demande si les villes portant ces noms dans Homère sont bien celles que comprend le district actuel de la Phthiotide, et si le poète n'aurait pas voulu plutôt désigner les villes de mêmes noms situées en Locride, puisqu'il est notoire que le domaine d'Achille, borné d'un côté par la Trachinie et la région de l'Œta, s'étendait d'autre part jusqu'en Locride. Seulement, comme il se trouve sur la côte de Locride, indépendamment d'une ville appelée Alopé, deux autres localités du nom d'Halos et d'Halionte, quelques grammairiens substituent dans Homère un nom à l'autre, Halionte à Alopé, et lisent le vers [de l'Iliade] ainsi qu'il suit :

« Et ceux qui venaient d'Halos, et les gens d'Halionte, et les « gens de Trachin [2] ».

L'autre Halos, on le sait, est située à l'extrémité du mont Othrys, lequel forme la limite septentrionale de la Phthiotide depuis le mont Typhrestus auquel il se relie sur les

1. τῆς Πίνδου au lieu de τοῦ πεδίου, correction de La Porte du Theil. — 2. *Iliade*, II, 682.

confins de la Dolopie jusqu'aux abords du golfe Maliaque. Cet Halos, ou, si l'on veut, cette Halos (car le nom a les deux genres) est à soixante stades de distance environ d'Itone. La cité primitive fondée par Athamas avait disparu depuis longtemps lorsque [les Pharsaliens la rebâ]tirent[1] là où nous la voyons aujourd'hui, au-dessus de la plaine Crocienne et sur les bords de l'Amphrysus. Au-dessous de la même plaine est Thèbes-Phthiotique. Si Halos porte aussi cette qualification de *Phthiotique* ou[2] d'*Achaïque*, c'est que son territoire, comme les premières pentes de l'Othrys, s'est toujours arrêté à la frontière des Maliéens. L'une des villes de Protésilas, Phylacé, appartient notoirement à ce canton de la Phthiotide qui touche au territoire des Maliéens, Halos est dans le même cas. Distante de Thèbes de 100 stades environ et située juste à mi-chemin entre cette ville et Ptéléum[3], Halos n'en fut pas moins distraite de la Phthiotide par Philippe et annexée au territoire des Pharsaliens, nouvel exemple des continuels changements qui s'opèrent dans les limites et dans la condition politique des peuples et des lieux. Sophocle constate un changement semblable lorsqu'il attribue Trachîn à la Phthiotide. Artémidore, lui, transporte Halos sur le littoral même, mais en dehors du golfe Maliaque, ce qui la laisse dans les limites de la Phthiotide, car, partant dudit golfe pour gagner l'embouchure du Pénée, Artémidore nomme successivement Antron, Ptéléum, et Halos à 110 stades de Ptéléum. Touchant Trachîn, nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit plus haut. Nous rappellerons seulement qu'Homère la nomme aussi dans le passage en question.

9. Un autre nom que le poète mentionne à plusieurs reprises comme celui d'une divinité *topique* [par rapport à Achille] est le nom du Sperchius. Or, ce fleuve, descendu du Typhræstus, montagne de la Dryopie qui s'appelait

1. ἀφανισθεῖσα δὲ συνῳ[κίσθη ὑπὸ Φαρσαλίων], lacune suppléée par Müller. — 2. ἡ Ἀχαϊκή, au lieu de καὶ Ἀχαϊκή, correction du même. — 3. ἐν μέσῳ ἐστὶ Πτελεοῦ καὶ Θηβῶν, correction de Müller, au lieu de ἐν μέσῳ δ' ἐστὶ Φαρσάλου καὶ Φθιωτῶν.

primitivement..... va se jeter dans la mer non loin des Thermopyles entre ce défilé et la ville de Lamia ; Homère nous donne donc à entendre que toute la côte du golfe Maliaque, en dedans et en dehors des Thermopyles, faisait partie des États d'Achille. L'embouchure du Sperchius est à 30 stades environ de Lamia et la plaine de Lamia descend jusqu'aux bords mêmes du golfe Maliaque. Ce qui m'autorise à dire que ce fleuve était [pour Achille] une divinité topique, c'est, d'une part, ce vœu du héros, que lui-même rappelle, de laisser croître sa chevelure pour la consacrer au Sperchius, et, d'autre part, la tradition qui faisait naître l'un des lieutenants d'Achille, Ménesthius, des amours du Sperchius et de la propre sœur du héros[1]. Il est probable, maintenant, que le nom de *Myrmidons*, lequel rappelait les compagnons fidèles qui avaient suivi Pélée à Egine, était particulier aux sujets immédiats d'Achille et de Patrocle, tandis que le nom d'Achéens s'appliquait à l'ensemble des populations de la Phthiotide.

10. Pour énumérer les lieux remarquables de la Phthiotide, ou en d'autres termes de cette partie de la Thessalie sur laquelle Achille exerçait une sorte de suprématie, on part du territoire des Maliéens. Ces villes ou lieux remarquables sont en très-grand nombre : on distingue particulièrement Thèbes Phthiotique, Echinus, Lamia théâtre de cette fameuse guerre lamiaque qu'Antipater et les Macédoniens eurent à soutenir contre les Athéniens et dans laquelle périrent Léosthènes, général des Athéniens, [et Léonnat [2]] ami particulier du feu roi Alexandre, [puis Nartha]cium [3], Erinée, Coronée dont le nom rappelle cette fameuse ville de Béotie, Mélitée, Thaumaci, Proerna, Pharsale, Erétrie l'homonyme de la ville Eubæenne, enfin [le dème] des Parachéloïtes, qu'il ne faut pas confondre avec le dème de même nom situé en Ætolie. Les environs de Lamia ont aussi leur fleuve Achéloüs, et c'est de ce fleuve naturelle-

1. Voy. sur ce passage la restitution proposée par Madvig, *Adv. crit.*, vol. I, p. 555. — 2. Nom restitué par Coray. — 3. Nom complété par La Porte du Theil.

ment que les populations riveraines ont emprunté leur nom de *Parachéloïtes*. Borné au nord-ouest par les possessions des Asclépiades et au nord-est par le royaume d'Eurypyle [et par celui] [1] de Protésilas, le nome ou cercle Phthiotique s'étendait, du côté du midi, jusqu'au district de l'Œta, lequel comprenait quatorze dèmes, plus Héraclée et la Dryopide, cette antique tétrapole émule de la Doride, d'où sont sortis, à ce qu'on croit, les Dryopes du Péloponnèse. A ce même district appartiennent encore les villes d'Acyphus, de Parasopias, d'Œniades et d'Anticyre (nous avons déjà rencontré ce dernier nom chez les Locriens occidentaux). Mais toutes ces divisions, comme chacun sait, n'existent plus, et elles ont fait place à d'autres dès longtemps ; si pourtant je les indique, c'est que de toutes les vicissitudes et révolutions intérieures que ce pays a éprouvées celles-là m'ont paru les plus remarquables et par conséquent les plus dignes de mémoire.

11. Pour ce qui est des Dolopes, Homère nous indique clairement qu'ils habitaient à l'extrémité de la Phthie et qu'ils reconnaissaient comme les Phthiotes l'autorité de Pélée lorsqu'il fait dire [à Phénix] :

« Oui, j'habitais l'extrême Phthie, parmi les Dolopes, dont la « faveur de Pélée m'avait fait roi [2] ».

Or, l'extrême Phthie confine au Pinde, à la région du Pinde, laquelle se trouve aujourd'hui pour la plus grande partie comprise dans les limites de la Thessalie. On sait en effet que, par suite de l'illustration et de la prépondérance des Thessaliens et des Macédoniens, les plus proches voisins de ces deux peuples parmi les Epirotes s'étaient vu, bon gré mal gré, absorber peu à peu pour être réunis, les uns à la Thessalie (Athamanes, Æthices, Talares), les autres à la Macédoine (Orestes, Pélagons, Elimiotes).

12. Le Pinde est une grande chaîne de montagnes ayant au N. la Macédoine, à l'O. le territoire des Perrhèbes

1. καὶ [ἔτι τῇ] Πρωτεσιλάου, mots ajoutés par Kramer. — 2. *Iliade*, IX, 484.

métanastes ou *transplantés*, au S. celui des Dolopes, [et à l'E. l'Hestiæotide], l'une des grandes divisions de la Thessalie. Sur le Pinde même habitaient autrefois les Talares, tribu d'origine molosse, détachée des Talares du Tomare, et, avec les Talares, les Æthices, c'est-à-dire la même nation qui, suivant Homère, donna asile aux Centaures chassés par Pirithoüs. Mais aujourd'hui l'on ne connaît plus ces deux peuples, ils sont éteints. Entendons-nous cependant, le mot *éteints* a deux sens et peut signifier soit l'extermination de tout un peuple et la dépopulation complète du pays qu'il occupait, soit la simple disparition du nom national due à un changement quelconque dans la constitution politique du pays.

Il peut arriver, maintenant, que l'Etat aujourd'hui disparu n'ait fait figure à aucune époque, dans ce cas là, naturellement, nous ne nous croyons pas tenu à en mentionner l'existence, même sous son nom nouveau; pour peu, au contraire, que quelque circonstance mémorable le recommande, nous croyons devoir rappeler le changement qu'il a éprouvé.

13. De l'ancien royaume d'Achille, dont nous avons déjà fait connaître toute la portion locrienne et [œtéenne][1], il ne nous reste plus à décrire que le littoral. Suivons donc l'ordre des lieux à partir des Thermopyles. L'entrée des Thermopyles est séparée du cap Cénæum par une traversée de 70 stades. Si nous partons de ce point en rangeant la côte, nous rencontrons d'abord à une distance de [70][2] stades l'embouchure du Sperchius, et, 20 stades plus loin, Phalares. Juste au-dessus de Phalares, à 50 stades dans l'intérieur, est [la ville des Lamiéens][3]. Un nouveau trajet de 100 stades, le long de la côte, nous mène en face d'Echinus[4]. Continuons à ranger la côte, nous découvrons à une vingtaine de stades dans l'intérieur la

1. Lacune suppléée par Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 152. — 2. ο' pour ι, correction nécessaire due à Müller. — 3. Restitution de Paulmier, ratifiée par Groskurd. — 4. εἶθ' ἑξῆς παραπλεύσαντι σταδίους ἑκατόν, au lieu de σταδίοις ι. bonne correction de Madvig

ville de Larissa Crémasté, connue aussi sous le nom de Larissa Pélasgia.

14. Nous atteignons ensuite la petite île de Myonnèse, puis la ville d'Antron, comprise autrefois dans le royaume de Protésilas. Nous avons donc achevé de décrire la partie [de la Phthiotide] qui reconnaissait Achille pour roi. Mais, comme Homère se trouve avoir, en énumérant dans son *Catalogue* les noms des chefs thessaliens et ceux des villes qui leur obéissaient, introduit dans la géographie de la Thessalie autant de divisions aujourd'hui consacrées, nous ne pouvons mieux faire que de le prendre pour guide, ainsi que nous avons fait ci-dessus, et de le suivre jusqu'à ce que nous ayons parcouru le cercle entier, et complété de la sorte la description de la contrée. Or, dans le Catalogue d'Homère, à l'armée d'Achille succède celle de Protésilas, et, comme les possessions d'Achille sur la côte ne dépassaient pas Antron [1], on peut concevoir, pour bien délimiter les deux royaumes, que les Etats de Protésilas étaient situés tout à fait en dehors du golfe Maliaque, quoique se trouvant encore compris dans les limites de la Phthiotide (il s'agit ici, bien entendu, de la Phthiotide considérée dans son ensemble et non pas seulement de la Phthiotide appartenant à Achille). Phylacé est en effet proche voisine de Thèbes-Phthiotique, laquelle appartenait aussi à Protésilas. D'autre part, les villes d'Halos, de Larissa Crémasté et de Démétrium, comprises également dans le royaume de Protésilas, se trouvent situées toutes trois à l'est de l'Othrys. Démétrium correspond à cet ancien temple de Déméter mentionné par Homère et qu'il confond [à tort] avec Pyrasus. Il y a en effet une distance de 2 stades [2] entre Pyrasus, ville maritime pourvue d'un excellent port, et ledit sanctuaire composé d'un temple et d'un bois sacré. Juste au-dessus de Pyrasus, à 20 stades dans l'intérieur des terres, s'élève Thèbes, puis derrière Thèbes, plus

1. Madvig, au lieu de ὁριζομένη τοίνυν.... ἑξῆς ἐστίν, lit ici ὁριζομένη τοίνυν [ἐκεῖ ἐφ]εξῆς ἐστίν. — 2. Madvig ponctue ainsi cette phrase : ἡ Πύρασος, ἐν δυσὶ σταδίοις ἔχουσα Δ. ἄ.

avant par conséquent dans l'intérieur, on voit s'étendre la plaine Crocienne, laquelle ne finit qu'avec les dernières pentes de l'Othrys et est traversée dans toute sa longueur par le cours de l'Amphrysus. Enfin au-dessus de la plaine Crocienne est Itone, avec son temple de Minerve Itonienne, type de celui que possède la Béotie. A la même hauteur coule le Cuarius, fleuve dont le nom, joint à celui d'Arné, se trouve mentionné déjà dans notre description de la Béotie. Ces dernières localités, du reste, [n'appartiennent plus à la Phthiotide,] mais bien à la Thessaliotide, quatrième grande division de la Thessalie, qui se trouve comprendre en outre l'ancien royaume d'Eurypyle, la ville de Phyl[lus avec son temple d'Apol]lon Phyllien[1], celle d'Ichnæ, où Thémis, sous le nom d'*Ichnæa*, est l'objet d'un culte particulier, celle de Ciérus[2] [et plusieurs autres localités qui se succèdent de Ciérus à la frontière de] [3] l'Athamanie. Revenons à Antron. Juste vis-à-vis, dans le détroit d'Eubée, est un écueil à fleur d'eau connu sous le nom de *l'Ane d'Antron*. A partir de là, nous rangeons successivement Ptéléum et Halos, puis le *Démétrium* ou temple de Cérès, les ruines de Pyrasus situées, avons-nous dit, juste au-dessous de Thèbes, et enfin la pointe de Pyrrha, reconnaissable aux deux petites îles qui l'avoisinent et dont une porte aussi le nom de *Pyrrha*, tandis que l'autre s'appelle *Deucalion*. A la rigueur, ces deux petites îles peuvent être prises pour les bornes extrêmes de la Phthiotide.

15. Passé cette limite, la côte, suivant Homère, appartenait aux sujets ou compagnons d'Eumélus; c'est à la Magnésie, voire à la Pélasgiotide qu'elle appartient aujourd'hui. A vrai dire, la grande plaine Pélasgique (laquelle mesure 160 stades jusqu'au Pélion) finit à Phères du côté de la Magnésie. Mais le port de Pagases, bien que situé à 90 stades de Phères et à 20 stades seulement

1. Φυλλίου au lieu de Φυλλαίου, correction de Meineke. — 2. Sur ce nom voy. une note de Meineke très-intéressante pour les futurs éditeurs de Catulle, *Vind. Strab.*, p. 152. — 3. καὶ [τἄλλα μέχρι] τῆς Ἀθαμανίας, restitution proposée par Meineke.

de Iolcos, dépend proprement de Phères. La ville d'Iolcos, que nous venons de nommer, ville très-anciennement ruinée, est la même qui vit Pélias expédier Jason et le navire Argo. La construction de l'Argo (ναυπηγία) serait aussi, au dire de certains mythographes, ce qui a fait donner au port de Pagases le nom qu'il porte ; cependant l'autre étymologie proposée (πῆγαι, sources) nous paraît plus plausible, vu la quantité de belles sources que possède le territoire de Pagases, sans compter qu'il existe tout à côté de Pagases un lieu appelé Aphètes, comme qui dirait l'*Aphètérion* ou embarcadère des Argonautes. Par rapport à Démétrias, [la distance][1] d'Iolcos est de 7 stades; son emplacement n'est pas sur la côte même, mais un peu au-dessus. Démétrius Poliorcète, qui fonda Démétrias et lui donna son nom, bâtit cette ville entre Nélée et Pagases, sur le bord même de la mer et lui annexa successivement toutes les petites places environnantes, Nélée d'abord, puis Pagases et Orménium, voire Rhizûs, Sépias, Olizon, Bœbé et Iolcos qui forment aujourd'hui encore autant de dèmes ou de quartiers de Démétrias. Ainsi augmentée, cette ville devint pour longtemps l'arsenal maritime et le lieu de résidence des rois de Macédoine, d'autant qu'elle commandait le défilé de Tempé, voire, avons-nous dit, la double position du Pélion et de l'Ossa. Aujourd'hui, bien que fort déchue, Démétrias l'emporte encore de beaucoup sur toutes les autres villes de cette partie de la Thessalie. Le lac Bœbéis, situé tout à côté de Phères, s'étend à l'opposite jusqu'aux dernières pentes du Pélion et à la frontière de la Magnésie. Il a sur ses bords une petite ville du nom de Bœbé. Les mêmes causes qui avaient

1. Meineke a eu raison de restituer ici après le génitif τῆς Δημητριάδος le mot διέχουσα ou διεστῶσα. C'est bien en effet de la distance d'Iolcos à Démétrias qu'il s'agit, mais l'expression ὑπέρκειται τῆς θαλάττης avait été mieux comprise par Ottfried Müller : d'après les habitudes constantes de notre auteur, le verbe ὑπέρκεισθαι signifie être situé dans l'intérieur, *à un certain éloignement de la mer*, et non *in ipsa maris ora*, comme le veut Meineke (*Vind. Strab.*, p. 153). Iolcos a pu avoir une grande importance maritime par ses ports de Pagases et d'Aphètes, et donner même son nom à une portion importante du littoral de la Magnésie, sans être bâtie à proprement parler sur le rivage de la mer.

ruiné anciennement la ville d'Iolcos parvenue au faîte de la prospérité, à savoir les factions et l'ambition des tyrans, perdirent la ville de Phères : elle aussi, après avoir atteint le comble des grandeurs, fut entraînée dans la chute de ses tyrans. Un cours d'eau, l'Anaurus, passe auprès de Démétrias. Au delà, la plage conserve le nom d'Iolcos : on y a célébré longtemps une fête annuelle en l'honneur de [Pélias][1]. Artémidore ne fait commencer le golfe Pagasétique qu'après Démétrias, et il le comprend tout entier dans le royaume de Philoctète : il y signale aussi l'île de Cicynéthus, avec une petite ville de même nom.

16. Enumérons, à présent, toujours d'après le *Catalogue* homérique, les villes sur lesquelles régnait Philoctète. La première que nomme le poète est Méthone, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de Thrace, laquelle fut détruite par Philippe. Nous avons cité plus haut[2], à propos de [lieux] situés dans le Péloponnèse [et nommés Méthana,] un exemple de confusion semblable[3]. Les noms qui suivent dans le *Catalogue* sont ceux de Thaumacia, d'[O-liz]on, de Mélibée, toutes villes échelonnées le long de la côte. Tout ce littoral de la Magnésie est bordé d'un grand nombre d'îles, dont les plus célèbres sont Sciathos, Péparéthos, Icos, Halonnèse et Scyros, qui renferment chacune une ville de même nom. Scyros est peut-être encore plus célèbre que les autres à cause de l'alliance contractée entre Lycomède et Achille, et aussi parce que le fils du héros, Néoptolème, y était né et y avait été élevé. Plus tard, l'ambition de Philippe, jaloux de la prépondérance maritime des Athéniens et de la domination qu'ils exerçaient sur les îles [de la Grèce] en général et sur ces parages en particulier, ajouta encore à la célébrité des îles que nous venons de nommer et qui se trouvaient être le plus à sa portée. On sait quelle fut la tactique de Philippe dans toute cette guerre dont l'hé-

1. Πελιακὴν au lieu de Πυλαϊκὴν, excellente correction de La Porte du Theil, à l'appui de laquelle Müller apporte des raisons décisives. Cf. cependant Meineke, *Vind. Strab.*, p. 153, 155. — 2. Livre VIII, ch. VI, § 15. — 3. Voyez la note de Meineke dans ses *Vind. Strab.*, p. 155.

gémonie de la Grèce devait être le prix ; ce fut d'avancer toujours graduellement et de proche en proche : ses premières annexions sur le continent avaient embrassé une bonne partie de la Magnésie, ainsi que de la Thrace et des pays environnants ; il procéda de même sur mer et les premières îles sur lesquelles il mit la main furent celles qui bordent la Magnésie, de sorte que des îlots, des rochers, que personne ne connaissait auparavant, acquirent en devenant le théâtre de sanglants combats une véritable renommée. La renommée de Scyros, due surtout, comme on l'a vu, à des souvenirs historiques et à d'antiques traditions, se trouve accrue aujourd'hui par des circonstances d'une nature tout autre, telles que la supériorité des chèvres dites de *Scyros* et la richesse des carrières qui donnent ce beau marbre veiné, ce marbre *scyrien* analogue au marbre *carystien*, au marbre [*dociméen*][1] ou *synnadique*, et au marbre *hiérapolitique*[2]. On peut voir à Rome des colonnes monolithes et de grandes dalles ou plaques de ce marbre veiné de Scyros décorer les édifices publics et les maisons particulières : les marbres blancs en ont été dépréciés du coup.

17. Parvenu à ce point de la côte de Magnésie, Homère revient sur ses pas pour reprendre de la Haute-Thessalie. Il part en effet de la Dolopie et de la région du Pinde et, suivant toute la lisière de la Ph[thiotide], descend [jusqu'à][3] la Thessalie inférieure. Le passage est ainsi conçu :

« Viennent les gens de Tricca et ceux de la caillouteuse « Ithome[4] ».

1. Δοκιμαίας, au lieu de Δευκαλλίας, correction de Reinesius ratifiée par Müller, qui lit ainsi tout le passage, καθάπερ τῆς Καρυστίας καὶ τῆς Δοκιμαίας ἤτοι Συνναδικῆς, καὶ τῆς Ἱεραπολιτικῆς. — 2. Sur cette dernière espèce de marbre nous renvoyons le lecteur à une note de Meineke, *Vind. Strab.*, p. 155. Mais nous croyons, avec Müller, que la raison, que Paul le Silentiaire est le seul auteur qui parle des carrières de marbre d'Hiérapolis, n'est pas suffisante pour reculer jusqu'au moyen âge le commencement de l'exploitation des dites carrières et pour voir une glose dans le mot Ἱεραπολιτικῆς, que donnent ici tous les mss. de Strabon. — 3. Double lacune suppléée par Coray. — 4. *Iliade*, II, 729.

Or, ces deux localités appartiennent à l'Histiæotide. Primitivement, ce canton de la Thessalie portait, dit-on, le nom de *Doride*, mais quand les Perrhèbes s'en furent emparés, comme ils venaient de dévaster tout le territoire d'Histiée en Eubée et d'en arracher les habitants pour les transporter sur le continent, ils changèrent l'ancien nom de Doride contre celui d'Histiæotide qui répondait mieux à l'importance de l'émigration histiæenne. [Le même canton de la Thessalie, joint à] la Dolopie, est également désigné sous le nom de *Haute-Thessalie*, et le fait est qu'il se trouve placé directement sous [la Haute-][1] Macédoine, comme l'est la Thessalie inférieure sous la Basse-Macédoine. Tricca, qui possède le plus ancien et le plus célèbre temple d'Esculape[2], est une ville située sur les confins mêmes de la Dolopie et de la région du Pinde. Quant à Ithomé, dont le nom, semblable en apparence à celui de la ville de Messénie, n'a jamais dû pourtant, à ce qu'on assure, se prononcer tout à fait de même (il perdait la première syllabe dans l'usage, [ce qui donnait Thomé,] devenu aujourd'hui par altération Thamæ)[3], elle s'offre aux yeux comme une ville d'assiette très-forte, comme un vrai roc, s'élevant à peu près au centre d'un quadrilatère formé par les quatre places de guerre de Tricca, de Métropolis, de Pélinnæum et de Gomphi. C'est, du reste, de Métropolis qu'elle dépend : formée à l'origine de la réunion de trois bourgades obscures, Métropolis vit son territoire s'agrandir encore par des annexions successives, notamment par l'annexion d'Ithomé. Callimaque, dans ses *Iambes*, prétend que de toutes les Vénus connues (on sait que le nombre en est grand), la plus raisonnable est incontestablement la Vénus *Castniétide*, parce que seule elle permet qu'on immole des porcs sur ses autels. Et Callimaque, comme chacun sait, passe pour un érudit profond s'il en fut, pour un érudit qui,

1. Double lacune suppléée par La Porte du Theil. — 2. Ce passage a fourni à Meineke l'occasion d'une double correction dans le texte du Pseudo-Origène et du *De Ædif.* de Procope. Voy. *Vind. Strab.*, p. 156. — 3. On lit en marge d'un des bons mss. Ἰθώμη ἤ Θώμην ἤ Θαμαί.]

toute sa vie (il l'a déclaré lui-même), chercha la vérité et l'exactitude en ces matières[1].

Sur ce point, cependant, Callimaque s'est fourvoyé, car il a été prouvé par la suite que la Vénus *Castniétide* n'était pas seule à avoir autorisé un semblable usage, et que mainte autre Vénus, notamment celle de Métropolis, l'agréait pareillement. On ajoute que c'est à l'une des bourgades qu'elle s'est annexées, et qui avait nom Onthyrium[2], que Métropolis emprunta le rite en question. Nommons encore comme appartenant à l'Histiæotide la ville de Pharcadon, dont le territoire est traversé par le Pénée et le Curalius[3] : ce dernier cours d'eau, le même que nous avons vu baigner l'enceinte du temple de Minerve Itonienne, est un affluent du Pénée. Quant au Pénée, à sa descente du Pinde, où, avons-nous dit, il prend sa source, il laisse sur la gauche Tricca, Pélinnæum et Pharcadon, baigne les murs d'Atrax et de Larisse, et, après s'être grossi de tous les cours d'eau de la Thessaliotide, gagne par Tempé le point de la côte où il débouche à la mer. Le même canton de la Thessalie contient une ville du nom d'Œchalie, que certains critiques identifient avec l'*Œchalie d'Eurytus*, lui attribuant ainsi la qualification homérique que d'autres transportent soit à l'Œchalie d'Eubée, soit à l'Œchalie d'Arcadie, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire dans notre description du Péloponnèse[4]. Ajoutons que l'objet principal de la controverse est de savoir quelle est la ville qui fut prise par Hercule, quelle est la ville qu'a voulu chanter l'auteur de la *Prise d'Œchalie*. — Tels sont les lieux qu'Homère range sous la domination des Asclépiades.

18. Après quoi, passant au royaume d'Eurypyle, le poète énumère

« Et les gens d'Orménium et les riverains de la fontaine Hy-

1. Au lieu de ὁ ταῦτα μυθεῖσθαι βουλόμενος, lis. avec Müller ταῦτ' ἀληθεύεσθαι β. Cf. cependant l'ingénieuse restitution proposée par Madvig, ἐπεὶ πάντα μυθεύεσθαι βουλόμενος. — 2. Ὀνθύριον, au lieu de Ὀνούριον, excellente restitution faite par Meineke d'après Etienne de Byzance, Voy *Vind. Strab.*, p. 156. — 3. La forme Κουάριος, Cuarius, est fournie par Pléthon. — 4. Livre VIII, c. III, § 25.

« pérée, et les combattants qu'envoient Astérium et Titanos à « la blanche acropole[1] ».

L'ancienne ville d'Orménium s'appelle aujourd'hui Orminium et ne forme plus qu'un simple bourg situé au pied du Pélion sur le rivage même du golfe Pagasitique. Orménium était du nombre des villes qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, se fondirent dans Démétrias. Elle devait s'élever alors non loin du lac Bœbéis, puisque Bœbé figure, comme elle, dans le groupe qu'absorba Démétrias. D'Orménium à Démétrias, la distance par terre est de 27 stades, et, dans l'intervalle, on rencontre le site d'Iolcos distant de 7 stades de Démétrias et de 20 stades, par conséquent, d'Orménium. Le Scepsien prétend que Phénix était né à Orménium même et que c'est d'Orménium qu'il venait lorsque, fuyant « la colère de son père Amyntor, fils d'Orménus », il courut dans la Phthie demander asile « au roi Pélée ». Le Scepsien ajoute qu'Orménium avait été fondé par Orménus, fils de Créthès[2], fils lui-même d'Æolus ; qu'Orménus, à son tour, avait eu deux fils, Amyntor et Evæmon ; que Phénix était né du premier et Eurypyle du second ; mais que l'héritage commun (Phénix ayant fui loin de la maison paternelle) était resté tout entier aux mains d'Eurypyle. Et en conséquence il substitue [dans le texte d'Homère] la leçon suivante

« Tel que j'étais lorsque, tout jeune encore, je quittai Or-
« ménium et ses gras pâturages[3] »

à la leçon consacrée

« Quand je quittai Hellas, où les femmes sont si belles ».

Cratès, lui, fait de Phénix un Phocéen[4] : il se fonde sur ce que le casque de Mégès que portait Ulysse dans la *Nyctégersie* avait été, au dire du poète,

1. *Iliade*, II, 734. — 2. τοῦ Κρηθέως τοῦ Αἰόλου, au lieu de τοῦ Κερκάφου τοῦ Αἰ., correction plausible due à Müller. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 157. — 3. *Iliade*, IX, 447. — 4. Voy. sur ce passage une note des *Vind. Strab.* de Meineke, p. 157.

« Enlevé dans Eléon de la maison d'Amyntor, fils d'Orménus:
« Autolycus en avait percé les murs épais[1] ».

Suivant Cratès, Eléon est une petite ville du Parnasse. Il ajoute que l'on ne connaît pas d'autre Amyntor, fils d'Orménus, que le père de Phénix et que c'était apparemment de la maison d'un voisin qu'Autolycus, montagnard du Parnasse, avait percé les murs, les voleurs n'ayant guère l'habitude de s'attaquer à ce qui est loin. A quoi le Scepsien réplique qu'on ne connaît pas dans tout le Parnasse de lieu appelé Eléon; qu'il y a bien une ville du nom de Néon, mais que cette ville n'a été fondée que postérieurement à la guerre de Troie; qu'enfin tout vol par effraction n'est pas nécessairement le fait d'un voisin. Il y aurait beaucoup à dire encore sur ce sujet, mais je craindrais en vérité d'être trop long si j'insistais. Quant à la leçon ἐξ Ἑλεῶνος, « *dans Héléon*, » que proposent d'autres grammairiens, elle risquerait, vu qu'Héléon est un bourg du canton de Tanagre, de rendre plus inintelligible encore cet autre passage du poète :

« M'enfuyant alors loin de la maison paternelle, j'eus bientôt
« franchi Hellas.... et j'atteignis la Phthie[2] ».

La fontaine Hypérée se voit encore au beau milieu de la ville de Phères, laquelle était notoirement du domaine d'Eumélus[3], on ne comprend donc pas que le poète en ait attribué la possession à [Eurypy]le[4]. Quant au nom de Titanos, il rappelle une circonstance physique, à savoir probablement cette couleur blanchâtre qu'affecte le sol aux environs d'Arné et [d'Itone][5], non loin du site, précisément, où s'élève Astérium.

1. *Iliade*, X, 226. — 2. *Ibid.*, IX, 424. — 3. ὑπ' Εὐμήλῳ οὔσῃ, au lieu de μεταλαιούσῃ, correction de La Porte du Theil, adoptée par Kramer et par Meineke, mais sous une forme meilleure, Εὐμήλου οὔσῃ. Cf. dans l'*Ind. var. lect.* de l'édition Didot (p. 1005, col. 2, l. 25) les nombreuses corrections proposées pour le même passage. — 4. Restitution due également à La Porte du Theil, et ratifiée par Kramer sous la forme [δοῦναι Εὐρυπύ]λῳ. — 5. Au lieu de λευκόγαιον (ou mieux λευκόγεων) γάρ ἐστι τὸ χωρίον Ἄρνης πλησίον καὶ [τῶν Ἀφε]τῶν, restitution de Groskurd, adoptée par Kramer et Meineke, nous lisons, d'après Müller, λ. γ. ἐ. τ. χ. Ἀ. π. καὶ [τοῦ Ἰ]τῶν[ου], ou mieux encore καὶ [τὰ περὶ Ἴ]των[ον]. Müller fait remarquer avec toute raison que l'emplacement d'Aphètes situé sur un

19. Au lot d'Eurypyle succède, dans le *Catalogue* d'Homère, le lot de Polypœtès, comprenant

« Et les habitants d'Argissa et ceux de Gyrtoné, d'Orthé,
« d'Eloné et de la blanche Oloosson[1] »,

c'est-à-dire tout un canton de la Thessalie occupé anciennement par les Perrhèbes. Dans le principe, en effet, la nation des Perrhèbes se trouvait répandue sur le littoral et le long du cours inférieur du Pénée [depuis][2] Gyrton, ville d'origine notoirement perrhébique. Mais plus tard les Lapithes, ayant à leur tête Ixion et son fils Pirithoüs, subjuguèrent les Perrhèbes[3] et occupèrent à leur tour tout ce canton, auquel Pirithoüs ajouta même le Pélion enlevé par lui de vive force aux Centaures, nation encore sauvage. C'est ce que marque Homère lorsqu'il dit :

« Il les expulsa du Pélion, et les poursuivit jusque chez les
« Æthices[4] ».

Naturellement Pirithoüs assigna aux Lapithes les terres de la plaine, une portion toutefois (celle qui tend vers l'Olympe) resta au pouvoir des Perrhèbes, qui ailleurs s'étaient mêlés et fondus complétement[5] avec les Lapithes. Argissa[6], ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Argura[7], est située

promontoire de Magnésie n'offre rien d'analogue avec les environs du mont Titanos et que d'ailleurs Strabon précédemment a déjà rapproché les deux localités d'Arné et d'Itone. Cf. l. IX, c. 5, § 14. — 1. *Iliade*, II, 738. — 2. ἀπὸ Γυρτῶνος au lieu de καὶ Γυρτῶνος, bonne correction de Meineke. — 3. εἶτα ταπεινώσαντες ἐκείνους Λαπίθαι κατέσχον αὐτοὶ τὰ χωρία, au lieu de εἶτα ταπεινώσαντες ἐκείνους εἰς τὴν ἐν τῇ μεσογαίᾳ ποταμίαν Λ. κατέσχον αὐτὰ τὰ χωρία, voy. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 158. Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1005, col. 2, l. 38. Madvig blâme le parti qu'a pris Meineke d'éliminer les mots εἰς τὴν ἐν τῇ μεσογαίᾳ ποταμίαν, il regrette qu'il n'ait pas adopté la correction de Coray de ταπεινώσαντες ἐκείνους ε. τ. ε. τ. μ. en ἀπώσαντες ε. τ. ε. τ. μ. π. Mais on peut lui opposer la phrase qui suit : ἔστι δ' ὅπου καὶ ὅλοι ἀναμὶξ τοῖς Λαπίθαις ᾤκουν, phrase qui indique une conquête pure et simple du pays des Lapithes, sans déplacement ni refoulement du peuple vaincu. Voy. *Adv. crit.*, vol. I, p. 556 (en note). — 4. *Iliade*, II, 744. — 5. Nous proposons cette traduction du mot ὅλοι, mais seulement pour répondre à l'invitation de Meineke : « Ἔστι δ' ὅπου καὶ ὅλοι ἀναμὶξ τοῖς Λ. ᾤκουν. De Perrhaebis haec dicuntur, in quibus quid ὅλοι significet mihi incompertum est. *Videant alii.* » Müller dit de son côté : « ὅλοι ferri nequit ; natum videtur ex corrupta lectione vocis ὅπου. » — 6. Au lieu de Ἄργισσα, Meineke propose d'après l'un des plus anciens mss. la forme Ἄργισα, par analogie avec Λάρισα, comme étant la forme véritable de ce nom. — 7. Ἄργουρα au lieu de Ἄργουσα, correction ancienne de Xylander.

sur le Pénée. A 40 stades au-dessus de cette ville, mais toujours dans le voisinage du fleuve, on rencontre Atrax; toute la vallée intermédiaire a longtemps appartenu aux Perrhèbes. Quant au nom d'Orthé, il désigne, d'après la supposition de quelques auteurs, l'acropole de Phalanna, ancienne ville perrhébique, bâtie sur le Pénée, aux abords de Tempé. Les Perrhèbes, cependant, s'étaient retirés devant les Lapithes leurs vainqueurs et avaient cherché presque tous un refuge du côté de la montagne, dans le Pinde, chez les Athamanes, chez les Dolopes. Le pays qu'ils quittaient et où un petit nombre des leurs voulut rester tomba alors au pouvoir des Larisséens, leurs voisins, riverains comme eux du Pénée et possesseurs déjà de la portion la plus fertile des plaines, mais qui avaient à se dédommager de tout ce que les débordements annuels dudit fleuve leur enlevaient de terre arable dans les fonds qui bordent le lac Nessonis : ils n'avaient pas encore eu l'idée de protéger leurs cultures par des levées parallèles au fleuve. L'ancienne Perrhébie resta ainsi aux mains des Larisséens et continua de leur payer tribut jusqu'à l'époque où Philippe étendit sa domination sur la Thessalie entière. Il existe une autre Larisse dans l'Ossa; et, en plus de celle-ci, une Larisse dite *Crémasté*, la même qu'on nomme parfois *Pélasgie*. La Crète, elle aussi, possédait une ville de ce nom, ville aujourd'hui réunie à Hiérapytna, mais qui a laissé à toute la plaine environnante le nom de *Champ Larissien*. Ajoutons qu'on connaît dans le Péloponnèse, outre [Larisse], acropole d'Argos, un fleuve du nom de Larisus, qui forme la limite entre l'Elide et le territoire de Dymé, voire une ville appelée de ce même nom de Larisse, et bâtie, au dire de Théopompe, précisément sur cette frontière. L'Asie, à son tour, nous offre Larissa Phriconis, près de Cumes; une autre Larissa près d'Hamaxitos en Troade; Larissa Ephésienne et Larissa de Syrie. On connaît de plus, à 50 stades de Mitylène, les *roches Larissées*, lesquelles bordent le chemin escarpé[1] qui mène à Mé-

1. Au lieu de εἰσὶ Λαρισαῖαι πέτραι κατὰ τὴν ἐπὶ Μηθύμνης ὁδόν· καὶ ἐν τῇ Ἀττικῇ δ' ἐ-

thymne; et, dans le territoire de Tralles, à 30 stades au-dessus de cette ville,, sur la route qui franchit le Mésogis et débouche dans la vallée du Caystre près du temple de Cybèle Isodrome, un bourg appelé Larissa qui, par sa situation et par certains avantages de son sol (lequel se trouve être, bien que largement arrosé, très-favorable pourtant à la vigne), rappelle tout à fait Larissa Crémasté; sans compter que c'est probablement de la même localité que Jupiter dit *Larisius* a emprunté son surnom. Signalons enfin sur le côté gauche du Pont un dernier bourg du nom de Larissa : il est situé entre Naulo[que et Odessus][1] non loin du point où vient finir l'Hæmus. Quant à Olosson[2], à la blanche Olosson, ainsi appelée par Homère de la couleur de son sol qui est de nature argileuse, elle figure, ainsi qu'Eloné et Gonnus, au nombre des villes d'origine perrhébique. Seulement Éloné a changé de nom et s'est appelée depuis *Limoné*. Cette ville, aujourd'hui en ruines, était bâtie, comme Gonnus, au pied de l'Olympe, à une petite distance du fleuve Europus[3], le même que le poète nomme le *Titarésius*.

20. Le passage du *Catalogue* dans lequel Homère parle du Titarésius et de la nation des Perrhèbes fait suite à celui que nous avons cité précédemment et est ainsi conçu :

« Gouneûs a amené de Cyphos, sur vingt-deux vaisseaux,
« les Enianes et les bouillants Perrhèbes, tant ceux qui ont
« établi leur demeure autour de l'âpre et froide Dodone que
« ceux qui cultivent les bords riants du Titarésius[4] ».

Homère, on le voit, ne mentionne qu'une partie des possessions perrhébiques, celle qui était comprise dans les limites de l'Hestiæotide[5]. Quant aux terres que possédaient les Perrhèbes dans les Etats de Polypœtès, il les attribue aux Lapi-

στὶ Λάρισα καὶ τῶν Τράλλεων · διέχουσα..., nous lisons d'après une discussion excellente de Müller (*Ind. var. lect.*, p. 1005-1006), εἰσὶ Λαρισαῖαι πέτραι κατὰ τὴν ἐπὶ Μηθύμνης ὁδὸν ἐν τῇ Ἀκτῇ · ἔστι [δὲ] Λάρισα καὶ τῶν Τράλλεων, etc. — 1. Double restitution due à Kramer et à Groskurd. — 2. Ὀλοσσών au lieu de Ὀλοσσσών, correction de Meineke ratifiée par Müller. — 3. Εὐρώπου au lieu d'Εὐρώτου, correction de Kramer. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 159. — 4. *Iliade*, II, 748. — 5. Cf. sur ce passage difficile la note de Meineke, *Vind. Strab.*, p. 159.

thes parce qu'ici dans la plaine, bien que Perrhèbes et Lapithes vécussent côte à côte, c'étaient les Lapithes qui étaient les vrais maîtres du pays, et les cultivateurs perrhèbes n'étaient guère traités par eux autrement que comme des sujets. Toute la région montagneuse au contraire qui s'étend vers l'Olympe et Tempé (c'est-à-dire les cantons de Cyphos et de Dodone avec la vallée du Titarésius) appartenait sans conteste aux Perrhèbes. C'est d'un rameau ou chaînon contigu à l'Olympe et nommé le Titarius que descend le Titarésius, pour se diriger ensuite vers les cantons de la Perrhébie voisins de la vallée de Tempé et se réunir de ce côté au Pénée. Seulement, les eaux du Pénée sont pures, tandis que celles du Titarésius charrient une sorte de limon qui les rend toutes grasses : les deux courants ne se mêlent donc pas et le Titarésius « *surnage comme de l'huile au-dessus des eaux du Pénée*[1] ». La fusion des deux nations Perrhèbe et Lapithe explique comment Simonide a pu appeler indifféremment de l'un ou de l'autre nom l'ensemble des peuples de la Pélasgiotide, c'est-à-dire de la portion orientale de la Thessalie, laquelle comprend les districts de Gyrton, des Bouches du Pénée, de l'Ossa, du Pélion, de Démétrias, et, dans la plaine, ceux de Larisse, de Crannon, de Scotussa, de Mopsium et d'Atrax, voire ceux des lacs Nessonis et Bœbéis. De ces différents noms, bien peu, il est vrai, se rencontrent dans Homère, mais c'est qu'apparemment ce pays, de son temps, était encore inhabité ou tout au moins très-peu peuplé à cause des inondations qui l'avaient dévasté à différentes époques. Il est même probable, comme Homère ne mentionne pas le lac Nessonis, mais seulement le Bœbéis (lequel est pourtant beaucoup moins grand), que le Bœbéis était alors le seul lac permanent du pays, l'autre étant sujet à grossir ou à baisser tout à coup. Pour ce qui est de Scotussa, nous l'avons déjà mentionnée à propos de Dodone et comme étant le siége de l'ancien oracle thessalien [d'où

1. *Iliade*, II, 754.

celui de Dodone avait tiré son origine]. Nous ajouterons que c'est dans les environs de la même ville que se trouve le champ de bataille de Cynocéphales, célèbre par la victoire que les Romains aux ordres de Titus Quinctius [Flamininus] et les Ætoliens, leurs alliés, remportèrent sur Philippe, fils de Démétrius, roi de Macédoine.

21. Il faut que la Magnésie [du temps d'Homère] ait été à peu près dans les mêmes conditions [que la Perrhébie], car, bien qu'il énumère bon nombre de localités appartenant notoirement à cette contrée, le poète ne donne à aucune la qualification de *Magnète :* il réserve ce nom pour un peuple unique qu'il place d'une façon bien vague, bien peu précise,

> « Dans le voisinage du Pénée et de ce mont Pélion aux hau-
> « tes cimes verdoyantes toujours agitées par le vent[1] ».

Et pourtant juste aux même lieux, c'est-à-dire dans le voisinage du Pénée et du mont Pélion, se trouvaient encore les Magnètes de Gyrton (Homère lui-même mentionne cette ville dans son *Catalogue*), les Magnètes d'Orménium, etc., etc., sans compter ceux qui avaient été s'établir à une distance plus grande du Pélion et au premier rang desquels figuraient les sujets d'Eumélus, si l'on en croit certains témoignages, postérieurs il est vrai à Homère. Mais c'est probablement aux perpétuels déplacements des populations de cette contrée, à leurs migrations d'une cité dans l'autre, à leurs mélanges [par voie d'alliance] qu'il faut attribuer l'espèce de confusion qui règne dans la nomenclature géographique et ethnographique de cette partie de la Thessalie, confusion souvent embarrassante pour le géographe moderne. Nous en avons la preuve tout d'abord en ce qui concerne les villes de Crannon et de Gyrton. Anciennement les Gyrtoniens s'appelaient *Phlegyæ*, du nom de Phlégyas, frère d'Ixion, et les Crannoniens *Ephyri;* aussi ne sait-on, quand on lit dans Homère :

1. *Iliade*, II, 756.

« Les deux [divinités] s'élancent en armes du fond de la « Thrace et menacent la nation superbe des EPHYRES OU PHLÉ- « GYES[1] »,

aussi ne sait-on démêler qui, des Crannoniens ou des Gyrtoniens, le poète a voulu désigner.

22. Même embarras au sujet des Perrhèbes et des Ænianes[2]. Homère, en effet, joint ces noms ensemble, et nous donne à penser par là que les deux peuples étaient voisins l'un de l'autre, ce que confirment du reste des témoignages postérieurs, témoignages d'après lesquels les Ænianes auraient eu longtemps pour demeure la plaine Dotienne. On nomme ainsi une plaine voisine du canton que nous avons décrit ci-dessus comme correspondant à l'ancienne Perrhébie, voisine également de l'Ossa et du lac Bœbéis, plaine située pour ainsi dire au centre de la Thessalie et à laquelle les monts Didymes[3] servent de ceinture, la même enfin dont parle Hésiode dans le passage suivant :

« OU TELLE QUE la jeune Coronis[4], lorsque, vierge encore, elle « descendait des cimes sacrées des Didymes qui l'ont vue naître « et venait au fond de la plaine Dotienne et en face des belles « vignes d'Amyros se baigner les pieds dans le lac Bœbéis ».

Apparemment, les Ænianes que les Lapithes avaient chassés et refoulés dans l'Œta (où ils ne tardèrent pas du reste à devenir pour les Doriens et les Maliéens de redoutables voisins puisqu'ils enlevèrent à ces derniers toute la portion de leur territoire comprise entre Héraclée et Echinus) formaient seulement la majeure partie de la nation, et le reste n'avait pas quitté les environs du Cyphos,

1. *Iliade*, XIII, 301. — 2. C'est d'après l'autorité de Pléthon que les éditeurs modernes ont introduit ici et dans tout le reste de ce paragraphe le nom d'*Ænianes*. Tous les mss. et Eustathe (*ad Iliadem*, II, 749) donnent celui d'*Athamanes*. — 3. Διδύμοις au lieu de δὲ ἰδίοις, correction excellente déjà proposée par Müller (*Ind. var. lect.*, p. 1006, col. 1, l. 58), qui en fait honneur à Meineke, mais rendue incontestable par la petite dissertation que M. A Kirchhoff a insérée dans l'*Hermès* de Berlin (t. I, p. 420). — 4. Κορωνίς au lieu de κολωνούς, charmante correction de Meineke. (Voy. *Vind. Strab.*, p. 160-161.)

montagne de la Perrhébie supportant une ville de même nom, pas plus que les Perrhèbes cantonnés dès longtemps sur le versant occidental de l'Olympe n'avaient quitté cette position et le voisinage de la frontière de Macédoine, quand le gros de leur nation avait été rejeté dans les montagnes de l'Athamanie et jusque dans les gorges du Pinde, où l'on ne retrouve d'ailleurs aujourd'hui que peu ou point de traces de leur établissement. Mais de ce que nous venons de dire il résulte que les Magnètes dont parle Homère et par lesquels il termine son *Catalogue* ou *Dénombrement* thessalien ne nous représentent [qu'une partie de la nation], à savoir celle qui habitait en deçà du défilé de Tempé, s'étendant là depuis le Pénée et l'Ossa jusqu'au Pélion, et confinant à la nation macédonienne des Piériotes, laquelle possédait l'autre rive du Pénée jusqu'à la mer. Naturellement c'est aux Magnètes dont parle le poète qu'il faut attribuer la ville d'Homolium ou d'Homolé (le nom a les deux formes), que nous avons déjà mentionnée ci-dessus dans notre description de la Macédoine comme étant située dans le voisinage de l'Ossa et à l'entrée de Tempé, c'est-à-dire juste au point où le Pénée s'engage dans le défilé pour aller se jeter à la mer. A la rigueur même nous pourrions dépasser Homolium, et, nous avançant jusqu'à la partie du littoral la plus rapprochée de cette ville, attribuer [encore][1] aux Magnètes d'Homère Rhizûs d'abord, puis Erymnæ, qui s'élevait sur la côte même dans les parties soumises à Philoctète et à Eumélus. Mais ce serait là matière à controverse, n'insistons point. On n'est pas certain davantage de l'ordre et de la succession des lieux sur toute cette côte jusqu'à l'embouchure du Pénée[2]; seulement, comme il ne s'y trouve que des localités obscures, la chose n'a pas non plus grande importance à nos yeux. Il est un nom cependant (celui du promontoire Sépias) qui,

1. ὥστε [καὶ] τὸν Ῥιζοῦντα, etc., addition nécessaire due à Meineke. — 2. Madvig propose de remplacer ici les mots μέχρι Πηνειοῦ par les mots μ. Πηλίου, mais l'idée nous paraît malheureuse, le mot μέχρι éveille forcément l'idée de limite, tandis que les mots παράπλους πᾶς ὁ τοῦ Πηλίου invoqués par Madvig lui-même impliquent une idée de continuité.

célèbre dès longtemps comme l'attestent les Tragiques, a reçu une illustration nouvelle[1] des hymnes patriotiques composés après la destruction de la grande flotte persane. Le promontoire Sépias n'est proprement qu'une immense falaise rocheuse; puis, entre cette falaise et le bourg de Casthanée, lequel est situé au pied du mont Pélion, la côte s'abaisse. Or, c'est en vue de cette plage que mouillait la flotte de Xerxès, lorsque l'apéliote soufflant tout à coup avec fureur la dispersa : une partie des vaisseaux furent poussés droit sur le sable de la plage où ils s'échouèrent et périrent incontinent, les autres furent entraînés soit vers les rochers d'Ipni[2], lieu situé, comme Casthanée, dans le voisinage du Pélion, soit du côté de Mélibée, soit vers Casthanée elle-même, et se perdirent en vue de ces différents lieux.

En général, la côte qui longe le Pélion est d'une nature âpre et rocheuse. Son étendue est de 80 stades. La côte qui borde l'Ossa se trouve avoir et la même étendue et le même aspect. Elles sont séparées l'une de l'autre par un golfe de plus de 200 stades, au fond duquel est Mélibée. Si l'on mesure, maintenant, la distance de Démétrias à l'embouchure du Pénée, en tenant compte des sinuosités et enfoncements de la côte, on trouve un total de plus de 1000 stades; prise du Sperchius, la distance s'augmente de 800 stades; prise de l'Euripe, elle s'élève à 2350 stades. Hiéronyme donne à la grande plaine thessalienne et à la Magnésie 3000 stades de circuit. Suivant le même auteur, ces deux cantons de la Thessalie auraient eu pour premiers habitants des Pélasges chassés plus tard par les Lapithes et rejetés jusqu'en Italie, et ce serait pour cette raison qu'aujourd'hui encore on nomme *Pelasgicus campus* la partie de la Thessalie qui comprend Larissa, Gyrtoné,

1. Nous avons traduit d'après le léger changement proposé par Meineke : ἡ μέντοι Σηπιὰς ἀκτὴ καὶ τετραγῴδηται καὶ μετὰ ταῦτα ἐξύμνηται.... Voy. *Vind. Strab.*, p. 162. — 2. Ἰπνούς (et non Ἰπνοῦν, Ὑπνοῦν, Ἰπνοῦντα, Ἰπνοῦντα), correction faite par Kramer d'après Hérodote, VII, 188.

Phères, Mopsium, le Bœbéis, l'Ossa, l'Homolé, le Pélion, voire toute la Magnésie. A propos de Mopsium, disons que ce n'est pas à Mopsus, fils de Manto et petit-fils de Tirésias, que cette ville doit son nom, mais bien à Mopsus le Lapithe, compagnon des Argonautes, différent lui-même du héros Mopsopus en l'honneur de qui l'Attique fut appelée dans un temps la Mopsopie.

23. Aux détails qui précèdent et qui ne se rapportent qu'à deux des parties de la Thessalie Hiéronyme ajoute quelques renseignements généraux, à savoir que cette contrée s'appela d'abord Pyrrhæa du nom de Pyrrha, femme de Deucalion; puis Hæmonie du nom d'Hæmon, et finalement Thessalie du nom de Thessalus, fils d'Hæmon.

Mais, suivant d'autres auteurs, la Thessalie aurait formé dès le principe deux divisions: la portion méridionale, échue à Deucalion, aurait reçu de lui le nom de Pandore en l'honneur de sa mère, tandis que l'autre portion, attribuée à Hæmon, prenait de lui le nom d'Hæmonie; puis, ces deux noms ayant fait place à d'autres, la première division se serait appelée Hellas du nom d'Hellen, fils de Deucalion, et la seconde Thessalie du nom du fils d'Hæmon. Une troisième tradition veut que ce nom de Thessalie ait été donné au pays par des conquérants étrangers sortis d'Ephyre en Thesprotie et issus d'Antiphus et de Phidippe, fils de l'héraclide Thessalus, et cela en l'honneur de leur ancêtre. Enfin on a prétendu [1] que le pays tout entier s'était appelé jadis Nessonis comme le lac, du nom de Nesson, fils de Thessalus.

1. En traduisant ainsi, nous éprouvons un scrupule ; εἴρηται δὲ καὶ est la formule généralement employée par Strabon quand il se réfère à ce qu'il a déjà dit. Seulement, comme le fait ici allégué ne se retrouve plus dans ce qui précède, nous avons dû adopter un autre sens. Il se pourrait toutefois que cette remarque, si elle est trouvée juste, mît sur la trace d'une lacune de notre texte non encore soupçonnée.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE X.

Le dixième livre comprend la description de l'Ætolie et des îles adjacentes, plus la description générale de la Crète : l'auteur insiste tout particulièrement sur ce dernier pays, passant en revue ses différentes institutions et discutant tout ce qui a rapport non-seulement aux Curètes, mais encore aux Dactyles Idæens, à leur naissance dans cette île, à leur culte, à leurs *orgies*. On y voit aussi comment la propre famille de Strabon se trouvait être originaire de l'île de Crète. Enfin le même livre contient la description des îles si nombreuses qui avoisinent la Crète, notamment des Sporades et d'une partie des Cyclades.

CHAPITRE PREMIER.

Comme le littoral de la Grèce compris entre le cap Sunium et la Thessalie se trouve bordé dans toute son étendue par l'île d'Eubée (si ce n'est peut-être aux deux extrémités), on ne s'étonnera pas que nous ayons placé ici même la description de cette île, pour ne revenir qu'ensuite à l'Ætolie et à l'Acarnanie, seules portions du continent européen qui nous restent encore à décrire.

2. L'île d'Eubée est de forme allongée, et s'étend sur un espace de 1200 stades environ, depuis le promontoire Cénæum jusqu'à Géræste ; quant à sa largeur, elle est fort inégale et atteint au plus 150 stades. Mais le promontoire Cénæum, on le sait, s'avance jusqu'à la hauteur des Thermopyles, voire même un peu au delà, et, d'autre part, Géræste et Pétalie font face au cap Sunium[1], l'Eubée

1. Nous repoussons le changement proposé par Madvig de καὶ Πεταλία en κατὰ

se trouve donc correspondre, de l'autre côté du détroit, à la fois à l'Attique, à la Béotie, à la Locride et au territoire des Maliéens. Frappés de sa forme étroite et allongée, les Anciens l'avaient appelée *Macris* (comme qui dirait l'*île longue*). C'est vers Chalcis qu'elle se rapproche le plus du continent : elle décrit là en effet une courbe, dont la convexité est tournée vers Aulis en Béotie et forme ainsi l'Euripe. Nous avons déjà parlé tout au long de cet étroit canal ; à la rigueur même, nous en avons dit assez touchant les différentes localités situées en regard les unes des autres tant sur le continent que dans l'île et de chaque côté du détroit, en deçà comme au delà de l'Euripe. Cependant, pour suppléer à ce que nous avons pu omettre, nous ajouterons ici quelques éclaircissements nouveaux. Et d'abord nous dirons ce qu'on entend par les *Cœla* ou *Creux de l'Eubée :* on appelle ainsi l'espèce de golfe compris entre Aulis et Géræste[1], et formé par la côte d'Eubée, qui, après s'être *creusée* profondément, se recourbe en sens contraire aux approches de Chalcis et dans la direction du continent.

3. Indépendamment du nom de Macris, l'Eubée avait reçu aussi des Anciens le nom d'*Abantis*. Ainsi, en parlant de cette île, Homère n'appelle jamais les habitants *Eubéens*, mais toujours Abantes,

« Venaient ensuite les peuples qui occupent l'Eubée, les « bouillants et valeureux Abantes[2] »,

et ailleurs,

« Sous ses ordres marchaient les Abantes[3] ».

Πεταλίας. « Definitur, dit-il, Geræsti situs, non Petaliarum. » Non, disons-nous, à notre tour, il s'agit ici de marquer l'étendue de l'Eubée et la mention de deux points extrêmes (un cap et une île attenante pour ainsi dire à ses rivages) situés à la hauteur du cap Sunium et entre lesquels le lecteur exact peut choisir, répond bien à cet objet. — 1. Au lieu d'Aulis, l'*Epitomé* dit Capharée. A l'imitation de Casaubon, presque tous les éditeurs ont substitué ici le nom de *Chalcis* à celui d'Aulis et en effet il semble naturel que les deux points extrêmes d'un golfe de l'Eubée soient pris sur la côte d'Eubée ; mais Tzschucke a cité un passage de Valère Maxime (I, ch. VIII, § 10), qui nous paraît, comme à lui, rendre inutile ici toute correction : « In eam regionem se- « cessit, quæ inter Rhamnunta, nobilem Attici soli partem, Carystumque Chal- « cidico freto vicinam interjacens, Coelae Euboeae nomen obtinet. » — 2. *Iliade*, II, 536. — 3. *Ibid.*, II, 542.

Aristote prétend que ce sont des colons thraces venus [en dernier lieu] d'Abé en Phocide qui s'emparèrent autrefois de l'île entière et donnèrent à ses habitants le nom d'Abantes. Mais d'autres auteurs veulent que cette appellation provienne du nom de quelque ancien héros, de même que l'appellation d'Eubée paraît provenir d'un nom d'héroïne. Qui sait, en effet, vu l'existence sur la côte de l'île qui regarde la mer Egée d'un antre dit *Boos aulé*, où Io, suivant la tradition, mit au monde Epaphus, qui sait si l'île entière n'aura pas emprunté son nom d'*Eubée* aux mêmes souvenirs? Un autre nom porté aussi par elle dans l'antiquité est le nom d'Oché, le même qui aujourd'hui encore désigne le plus haut de ses sommets. Enfin elle s'est appelée l'Ellopie, en souvenir d'Ellops, fils d'Ion (d'autres disent frère d'Aïclus[1] et de Cothus), que l'histoire nous montre fondant la ville d'Ellopie dans le canton d'Orée[2] en Histiæotide, au pied du mont Téléthrius, puis conquérant successivement Histiée et toute la plaine[3] environnante, Cérinthe, Ædepse et Orobies, siége de ce fameux oracle, réputé véridique entre tous. Cérinthe, du reste, avait aussi son oracle, l'oracle dit d'*Apollon Cérinthien*[4]. Plus tard, les Ellopiéens, changeant de demeure, vinrent accroître la population d'Histiée : cette transplantation opérée de force par le tyran Philistide est postérieure à la bataille de Leuc-

1. Sur la vraie forme de ce nom, Voy. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 164. — 2. Ὠρεία au lieu d'Ὠρία, correction suggérée à Meineke par les indications paléographiques de Kramer.— 3. καὶ τὴν πεδιάδα, au lieu de καὶ τὴν Περιάδα. Cette correction toute simple de Meineke, conforme d'ailleurs aux descriptions de Ross dans son Itinéraire de l'Eubée (p. 51), nous a paru préférable à la double correction proposée par Müller, τὴν περὶ Διάδας (*Athenas Diades*) ou τὴν περὶ Αἰγάς. Il n'est guère probable en effet que Strabon se soit servi pour préciser la situation d'Histiée de noms de lieux beaucoup moins connus qu'Histiée elle-même. D'autre part Meineke incline à penser qu'il y aurait lieu à rétablir le nom même d'Ægæ dans la présente énumération de Strabon (après le nom d'Ædepse par exemple), par l'excellente raison que Strabon ailleurs (livre IX, ch. II, § 13) le joint à ceux des mêmes localités qui figurent ici. Voy. *Vind. Strab.*, p. 164-165. — 4. Au lieu de la leçon ordinaire et évidemment fautive, ἦν δὲ μαντεῖον καὶ τοῦ Σελινουντίου Ἀπ., nous avons adopté la restitution de Müller, ἦν δὲ [καὶ] μαντεῖον [Κηρινθίου] Ἀπ. comme donnant un sens meilleur que toutes les corrections proposées par les autres éditeurs. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1006, col. 2, l. 34. Cf. cependant Meineke (*Vind. Strab.*, p. 165) et Ross (*Itin. de l'Eubée*, p. 46).

tres. Démosthène[1] parle de ce Philistide et nous dit que Philippe l'avait donné aussi comme tyran aux Orites; mais c'est que les Histiæens avaient fini par échanger leur nom contre celui d'Orites, en même temps que leur ville, quittant son ancien nom d'Histiée, qu'elle devait, suivant certains auteurs, à une colonie du dème des Histiéens en Attique, comme Erétrie avait dû le sien à des colons du dème attique des Erétriens, prenait le nom d'Oréos. D'autre part, nous lisons dans Théopompe qu'après la soumission de l'Eubée par Périclès, les Histiéens ayant obtenu par capitulation la faculté de passer en Macédoine, une nouvelle colonie de deux mille Athéniens vint occuper Oréos, qui, jusque-là n'avait été qu'un simple dème dépendant du territoire d'Histiée.

4. On montre encore l'emplacement de ce dème d'Oréos au pied du mont Téléthrius, dans le canton de Drymos qu'arrose le fleuve Callas: il occupait là le sommet d'un rocher très-élevé, et c'est probablement cette situation (laquelle faisait des Ellopiéens, ses premiers habitants, de véritables montagnards) qui lui avait valu ce nom d'Oréos. Le héros Orion, de son côté, paraît devoir son nom à cette circonstance que c'est à Oréos qu'il aurait passé son enfance. Quelques auteurs cependant prétendent que les Orites anciennement formèrent toujours une cité distincte de celle des Ellopiéens, et que c'est même à la suite de longues guerres contre Ellopie qu'ils émigrèrent et vinrent habiter avec les Histiæens; ils ajoutent qu'à partir de ce moment, si Histiée et Oréos ne firent plus qu'une seule et même cité, les deux noms toutefois subsistèrent, tout comme les noms de Lacédémone et de Sparte ont continué à désigner la même ville. Quant au district d'Histiæotide en Thessalie, on a vu par ce qui a été dit plus haut[2] que c'est à des Histiéens de l'Eubée enlevés jadis par les Perrhèbes qu'il avait dû son nom.

5. Du reste, puisque le nom d'Ellopie nous a induit à

1. *Philipp.*, III, c. 32, 59; *De Corona* c. 71 (éd. Voemel dans la *Bibliothèque grecque* de Didot). — 2. IX, 5, 17.

parler d'abord d'Histiée et d'Oréos, achevons de décrire les lieux circonvoisins. — Sans sortir du canton d'Oréos, nous rencontrons et le promontoire Cénæum, et, tout à côté, les deux villes de Dium et d'Athènes Diades, celle-ci colonie athénienne, bâtie de manière à dominer le point de la côte d'où l'on s'embarque pour Cynos ; l'autre, métropole de Canæ en Æolide. Ce sont là les localités les plus rapprochées d'Histiée ; mais il y a encore Cérinthe, petite ville située sur le bord même de la mer, et, non loin de Cérinthe, un cours d'eau, le Budorus, dont le nom rappelle la montagne de Salamine qui fait face à l'Attique.

6. Passons maintenant à Caryste. Cette ville est située au pied du mont Oché et a dans son voisinage Styra et le port de Marmarion, lequel possède, avec un temple d'Apollon Marmarios[1], les carrières d'où l'on extrait ces belles colonnes dites *de Caryste :* une communication régulière, à travers le détroit, relie ce port à Halæ Araphénides. C'est aussi des carrières qui avoisinent Caryste qu'on extrait cette pierre qui a la propriété de se laisser filer et tisser et dont on fait, entre autres tissus, des essuie-mains qu'on n'a qu'à passer au feu, quand ils sont sales, pour les blanchir et les rendre aussi propres que peut l'être le linge au sortir de la lessive[2]. Les localités que nous venons de nommer passent pour avoir été fondées par des colons de la tétrapole Marathonienne et du dème des Styriéens.

Pendant la guerre Lamiaque[3], Styra fut détruite de fond en comble par Phædros[4], général athénien, et son territoire se trouve aujourd'hui réuni à celui d'Erétrie. Il existe en Laconie, dans le canton d'Ægys et près de la frontière d'Arcadie, une autre localité du nom de Caryste : c'est celle-là qui produit le vin *carystien* chanté par Alcman[5].

1. Μαρμαρίου au lieu de Μαρμαρίνου, correction d'Holsténius ratifiée par Meineke (voy. *Vind. Strab.*, p. 165). — 2. καὶ ἀποκαθαίρεσθαι τῇ πλύσει τῶν λίνων παραπλησίως au lieu de ἀ. τ. π. τὸν πίνον π. Correction suggérée aux derniers éditeurs par le passage correspondant de l'*Epitomé*. — 3. Λαμιακῷ au lieu de Μαλιακῷ, correction de Casaubon. — 4. Müller incline à penser, d'après la double autorité de Diodore de Sicile (l. XVIII, c. 13, § 6) et de Plutarque (*Vie de Phocion*, c. 25) qu'il faudrait remplacer ici le nom de Phèdre par celui d'Antiphile, le successeur de Léonnat. — 5. Cf. Athénée, l. I, c. 24.

7. Géræste n'est pas nommée dans le *Catalogue des vaisseaux*, mais le poète la mentionne ailleurs,

« Poussés par un vent favorable, nos vaisseaux atteignent
« Géræste durant la nuit[1] »,

et de manière à bien montrer l'importance de sa position, comme point de relâche à portée du cap Sunium, pour les navires faisant la traversée d'Asie en Attique. Géræste possède un temple de Neptune (le plus beau qu'il y ait dans ces parages) et forme un centre de population considérable.

8. A Géræste succède Erétrie, la plus grande ville de l'Eubée après Chalcis; puis vient Chalcis elle-même qui est en quelque sorte la métropole de l'île, et qui se trouve située sur l'Euripe. Chalcis et Erétrie furent fondées l'une et l'autre, dit-on, par des colons de l'Attique dès avant la guerre de Troie; mais leurs vrais fondateurs furent Aïclus et Cothus, qui ne quittèrent Athènes qu'après la prise de Troie. Aïclus fonda Erétrie et Cothus Chalcis. Une partie des Æoliens qui avaient suivi Penthilus s'arrêtèrent aussi sur cette côte de l'Eubée et s'y fixèrent; ils y avaient été précédés dès longtemps par une colonie d'[Aradiens][2], venus d'Asie en compagnie de Cadmus. Chalcis et Erétrie s'étant accrues d'une façon extraordinaire envoyèrent à leur tour d'importantes colonies au dehors, notamment en Macédoine où Erétrie, pour sa part, fonda les villes de la Pallène et de l'Athos, tandis que Chalcis fondait ces villes voisines d'Olynthe que Philippe détruisit plus tard. On compte en Italie, et en Sicile pareillement, beaucoup de colonies de Chalcis; et, s'il faut en croire Aristote, l'envoi de ces différentes colonies chalcidiennes daterait surtout du temps, pendant lequel le gouvernement de cette ré-

1. *Odyssée*, III, 177. — 2. Aradiens au lieu d'*Arabes*, correction de Meineke (Voy. *Vind. Strab.*, p. 165), mais que nous n'adoptons pas sans hésitation, car on ne connaît pas encore toute l'extension que le nom d'*Arabes* pouvait avoir dans la nomenclature géographique des Anciens. Pourquoi d'ailleurs Strabon aurait-il donné aux compagnons de Cadmus le nom le moins connu de la Tripolis Phénicienne?

publique resta aux mains des *Hippobotes* et conserva la forme aristocratique, le cens y décidant seul alors de l'admission aux hautes magistratures. L'année même du passage d'Alexandre en Asie, les Chalcidiens agrandirent l'enceinte de leur ville et y enfermèrent le Canéthus et l'Euripe au moyen de tours, de portes et de remparts élevés en tête du pont.

9. Au-dessus de Chalcis, dans l'intérieur, s'étend la plaine de Lélante, où l'on voit jaillir sur plusieurs points des sources d'eaux chaudes excellentes pour le traitement de certaines maladies : le général romain Sylla en fit naguère usage. Il s'y trouvait aussi une mine fort curieuse en ce que le cuivre et le fer y étaient exploités simultanément, circonstance qui semble n'avoir été signalée nulle autre part ; mais aujourd'hui les deux gîtes de cette mine sont également épuisés[1]. L'Eubée, qui est en général sujette aux tremblements de terre, l'est surtout aux environs du détroit ; elle reçoit là en effet le choc des vents souterrains, [qui y ont produit plus d'une fois ces ravages] dont nous avons parlé plus haut en détail à propos de la Béotie et d'autres contrées[2]. C'est à la suite d'un pareil cataclysme, notamment, qu'aurait été engloutie, dit-on, l'ancienne ville, nommée *Eubée* comme l'île elle-même, et qui se trouve citée encore dans le *Glaucus marin* d'Eschyle :

« Près du rivage sinueux de Jupiter Cénéen, près de la tombe
« du malheureux Lichas, s'élève EUBŒA[3] ».

On connaît d'autres villes du nom de Chalcis, Homère en mentionne une en Ætolie,

« Et la maritime Chalcis et la pierreuse Calydon[4] » ;

1. On lit ici dans *l'Epitomé* les mots ὥσπερ καὶ Ἀθήνησι τἀργυρεῖα, et Groskurd et Meineke ont cru devoir les rétablir dans le texte. — 2. Cf. L. IX, c. II, p. 16. — 3. Nous avons, très-timidement il est vrai, traduit ce fragment difficile sur l'autorité de cette phrase du commentaire de Kramer : « Si καμπτήν meliore nite« retur auctoritate, suspicari posses Εὔβοια καμπτήν. » Cf. l'*Ind. var. lect.* de l'éd. de Müller, p. 1007, col. 1, l. 24 et les *Vind. Strab.* de Meineke, p. 166-168. — 4. *Iliade*, II, 640.

et une dans le pays appelé aujourd'hui l'Elide :

« Leur vaisseau part et côtoie Cruni et les rochers de « Chalcis[1] »

(il s'agit de Télémaque et de ses compagnons regagnant Ithaque après avoir quitté Nestor).

10. Pour ce qui est d'Erétrie, elle doit son origine, suivant les uns, à une colonie amenée de Macistus en Triphylie par le héros Erétrieûs, et, suivant d'autres, à une colonie des Erétriens de l'Attique, ancien dème, dont la situation correspond aujourd'hui à l'une des places publiques d'Athènes. Il y a aussi, rappelons-le, une ville nommée Erétrie dans le voisinage de Pharsale[2], et qui est consacrée à Apollon : le temple passe pour avoir été fondé par le roi Admète, chez qui, suivant la tradition, ce dieu servit un an[3]. Avant de s'appeler Erétrie, la ville qui nous occupe avait porté les noms de *Mélanéis* et d'*Arotrie*. Le bourg d'Amarynthus à 7 stades de ses murs en dépend. L'ancienne ville fut détruite par les Perses, après que son armée eut été enveloppée par la multitude ennemie et prise tout entière d'un seul coup de filet, pour nous servir de l'expression même d'Hérodote[4]. Toutefois les fondements s'en reconnaissent encore en un lieu dit *Palæoérétrie* et situé comme qui dirait sous la ville nouvelle. On peut juger du degré de puissance auquel s'étaient élevés les Erétriens, quand on lit sur la colonne dédiée par eux dans le temple de Diane Amarynthienne l'inscription qui atteste que dans leur pompe annuelle défilaient trois mille hoplites, six cents cavaliers et soixante chars. Leur autorité s'étendait même sur Andros, sur Ténos, sur Céos et sur d'autres îles de ces parages. Ils avaient reçu parmi eux des colons éléens, et c'est ce qui explique l'abus qu'ils faisaient

1. *Odyssée*, XV, 295. — 2. Le texte ajoute ici : « Ἐν δὲ τῇ Ἐρετρικῇ πόλις ἦν Ταμύναι ». Mais cette phrase jointe aux mots πλησίον τοῦ πορθμοῦ qui précèdent le mot Μελανηίς nous ont paru comme à Kramer et aux plus récents éditeurs devoir être rejetés quelques lignes plus loin après ce que dit Strabon du vice de prononciation des Erétriens. — 3. ἐνιαυτόν au lieu d' αὐτόν, excellente correction de Meineke (Voy. l'*ind. Strab.*, p. 168). — 4. Cf. Hérodote, l. III, § 149 et l. VI, § 31.

de la lettre R, non-seulement à la fin, mais au milieu des mots, abus qui leur a attiré tant de railleries de la part des poètes comiques. [C'est dans le territoire d'Erétrie, à peu de distance du détroit qu'était située la ville de Tamynæ] [1]. Nommons-y encore le bourg d'Œchalie, dernier débris de l'antique cité qui fut détruite par Hercule et qu'il ne faut confondre ni avec l'Œchalie de la Trachinie, ni avec celle des environs de Tricca, ni avec l'Œchalie d'Arcadie (laquelle a reçu d'ailleurs, par la suite, le nom d'Andanie), non plus qu'avec l'Œchalie d'Ætolie contiguë au territoire des Eurytanes.

11. Aujourd'hui que, de l'aveu de tous, Chalcis tient le premier rang parmi les villes de l'Eubée et est regardée comme la capitale de l'île, Erétrie se trouve reléguée au second rang. Mais il n'en était pas de même anciennement : les deux villes avaient acquis de très-bonne heure une grande importance et avaient brillé non-seulement dans la guerre, mais aussi dans les arts de la paix, au point d'avoir pu offrir aux hommes qui se vouaient à la philosophie des conditions exceptionnelles de bonheur et de sécurité. C'est ce qu'attestent, pour Erétrie, le fait d'avoir vu naître l'école de Ménédème dite *Ecole érétriaque*, et, pour Chalcis auparavant, le fait d'avoir servi d'asile à Aristote qui même y finit ses jours [2].

12. Chalcis et Erétrie vécurent généralement en bonne intelligence; leur longue contestation au sujet de la plaine de Lélante n'interrompit même jamais complétement leur bienveillance réciproque [3], car, une fois aux prises, loin de poursuivre à outrance leurs avantages respectifs, elles s'entendirent encore et se concertèrent pour régler certaines conditions de combat. C'est ce qui résulte de l'inscription d'une autre stèle conservée dans le temple

1. Voy. la note 2 de la page 304. — 2. ὅς γε κἀκεῖ κατέλυσε τὸν βίον, au lieu de ὅς γε καὶ κ. τ. β., correction de Meineke. — 3. Il nous a paru que, comme le mot ἐπαύσαντο rappelait forcément l'idée d' ὁμολογοῦσαι ἀλλήλαις, il était absolument inutile de recourir à la double addition proposée par Meineke (voy. *Vind. Strab.*, p. 169) et que la phrase même de notre auteur y gagnait beaucoup en élégance. Madvig aime mieux substituer ἀπελύσαντο à ἐπαύσαντο.

d'Amarynthus, inscription interdisant entre les parties belligérantes l'emploi des armes de trait[1].

13. Les anciens Eubéens étaient particulièrement renommés comme *hoplites*, c'est-à-dire pour leur solidité dans les combats de pied ferme, dans les combats corps à corps. Leur arme favorite était ce qu'Homère appelle la *pique longue*[2],

« Guerriers pleins de fougue, ils brûlent de trouer avec « leurs longues piques de frêne les cuirasses ennemies »,

pour la distinguer apparemment de la pique qui se lançait au loin, et qu'il nous désigne clairement quand il parle « *de ce frêne du Pélion qu'Achille seul savait brandir*[3] ». Dans cet autre passage où le poète fait dire à Ulysse,

« Avec ma pique j'atteins où nulle flèche ne saurait attein« dre[4] »,

c'est encore l'arme de trait, le javelot, qu'il a en vue; de même, dans tous les combats singuliers qu'il décrit, il nous montre les deux champions s'attaquant avec leurs armes de trait, leurs javelots ou piques courtes, avant de s'aborder l'épée à la main. L'épée n'était cependant pas l'arme unique des combats corps à corps, et Homère lui-même atteste qu'on abordait quelquefois l'ennemi la lance au poing. Il le dit du vaillant Agénor, par exemple,

« Qui de sa lance à pointe d'airain perce [le flanc d'Eléphé« nor] et le renverse mortellement atteint[5] ».

Il le dit également des Eubéens, tandis qu'il nous montre par opposition les Locriens qui

« Redoutent le choc d'un combat corps à corps et ne con« naissent que l'arc et la fronde agile, faite de laine tressée : ce

1. Suit une interpolation évidente de plusieurs lignes, dénoncée par Kramer, et qu'à l'exemple de Meineke nous avons éliminée. — 2. *Iliade*, II, 543. — 3. *Ibid.*, XIX, 389. — 4. *Odyssée* VIII, 229. — 5. *Iliade*, IV, 469.

« sont les seules armes qu'ils ont apportées sous les murs « d'Ilion [1] ».

Ajoutons qu'il court en Grèce un oracle fameux rendu naguère sous forme de réponse aux habitants d'Ægium, et que cet oracle ainsi conçu « *Un cheval de Thessalie, une femme de Lacédémone, un* [*hoplite*] [2] *des bords sacrés d'Aréthuse* », proclame encore la supériorité du guerrier [eubéen], puisque c'est à Chalcis, en Eubée, qu'est située la fontaine Aréthuse.

14. En fait de fleuves [3], l'Eubée possède le Cérée et le Nélée : l'un de ces fleuves a une eau qui blanchit la laine des troupeaux qui s'y abreuvent, et l'autre une eau qui la noircit. On a vu ci-dessus [4] quelque chose d'analogue touchant le fleuve Crathis.

15. Des Eubéens qui revenaient du siége de Troie furent jetés sur la côte d'Illyrie et entreprirent, en traversant la Macédoine, de regagner [5] leurs foyers; mais chemin faisant ils s'arrêtèrent aux environs d'Edesse, et là, s'étant unis et mêlés [6] aux indigènes qui leur avaient donné asile, fondèrent avec eux une ville nouvelle du nom d'Eubœa. Une autre Eubœa a existé en Sicile; seulement, cette ville que des Chalcidiens établis dès longtemps en Sicile avaient bâtie vit plus tard ses habitants chassés par ordre de Gélon et devint une simple forteresse destinée à couvrir Syracuse. Corcyre et Lemnos ont possédé chacune également une localité du nom d'Eubœa; enfin, ce même nom a longtemps désigné une colline des environs d'Argos.

16. A l'ouest de la Thessalie et de la région de l'Œta habitent, avons-nous dit, les Ætoliens et les Acarnaniens, voire les Athamanes, si tant est qu'on puisse donner à ces derniers le nom d'Hellènes. Or, ce sont les trois seuls peuples dont il nous reste à parler pour avoir terminé notre tour de Grèce; après quoi cependant nous aurons encore

1. *Iliade*, XIII, 713, 716. — 2. ἄνδρας δουριμάχους, disait l'Oracle. Voy. Meineke, *Vind. Strab.* (p. 169-170). — 3. Εἰσὶ μὲν οὖν Εὐβοῖται ποταμοί au lieu de Εἰσὶ δὲ κ[illegible], correction de Meineke. — 4. L. VI, c. I, § 13. — 5. ἀποβάντες οἴκαδε au lieu de [illegible], correction de Kramer. — 6. συμπολιτεύσαντες au lieu de [illegible] [illegible]ion très-plausible proposée par Meineke. Voy. *Vind Strab.*, p.

à décrire certaines îles très-rapprochées du continent et habitées par des peuples d'origine grecque, mais qui ne pouvaient trouver place dans une *périégèse* ou description méthodique de la Grèce.

CHAPITRE II.

1. Les Ætoliens et les Acarnaniens sont limitrophes, et n'ont d'autre barrière entre eux qui les sépare que le cours de l'Achéloüs, fleuve qui prend sa source dans le Pinde et qui, coulant ensuite du nord au sud, traverse successivement le territoire des Agræens, peuple de race ætolique, et le territoire des Amphilochiens. Ce sont les Acarnanes qui habitent à l'ouest du fleuve : ils occupent là tout le pays jusqu'à la partie du golfe Ambracique voisine de l'Amphilochie où s'élève le temple d'Apollon Actien; quant aux Ætoliens, ils occupent la rive orientale et s'étendent à leur tour jusqu'aux Locriens Ozoles, jusqu'à la chaîne du Parnasse et à la région de l'Œta. Au-dessus de ces deux peuples, maintenant, dans l'intérieur, habitent, d'une part, les Amphilochiens qui, placés juste au nord des Acarnanes, ont à leur tour au-dessus d'eux les Dolopes et le Pinde ; d'autre part, les Perrhèbes, qui, avec les Athamanes et une tribu d'Ænianes détachée des Ænianes de l'Œta, se trouvent placés juste au nord des Ætoliens. Reste le côté méridional commun à l'Acarnanie et à l'Ætolie : ce côté est baigné par la mer qui forme le golfe de Corinthe, et, comme c'est dans le golfe de Corinthe que débouche l'Achéloüs, le cours de ce fleuve se trouve servir encore de ligne de démarcation entre le littoral ætolien et le littoral acarnane. [Indépendamment de l'Achéloüs dont nous venons de parler] et qui s'appelait primitivement le Thoas, on connaît deux autres cours d'eau du même nom : l'un passe auprès de Dymé (nous l'avons mentionné ci-dessus[1]), l'autre coule dans les

1. L. VIII, III, 11.

environs de Lamia[1]. Rappelons enfin, pour l'avoir également mentionnée dans ce qui précède[2], l'opinion de certains auteurs qui font partir le golfe de Corinthe de l'embouchure même du fleuve Achéloüs.

2. Et cela fait, passons aux villes. Celles de l'Acarnanie sont : 1° Anactorium, qui, située sur une presqu'île dans le voisinage d'Actium, sert aujourd'hui d'*emporium* ou d'entrepôt à Nicopolis, ville toute moderne fondée seulement de nos jours ; 2° Stratos, où l'on peut arriver en remontant l'Achéloüs (la distance depuis la mer est de plus de 200 stades) ; 3° Œneadæ[3] qui se trouve située aussi sur le fleuve, tant la vieille ville dont l'emplacement aujourd'hui désert se voit juste à mi-chemin entre la mer et Stratos, que la ville neuve bâtie à 70 stades au-dessus de l'embouchure. Quant aux autres villes, telles que Palæros, Alyzia, Leucas, Argos Amphilochicum et Ambracie, elles forment presque toutes aujourd'hui (et l'on peut même dire toutes) de simples dèmes dépendants de Nicopolis. C'est entre Alyzia et Anactorium, à une distance égale de l'une et de l'autre, que se trouve la ville de Stratos[4].

3. Les Ætoliens, à leur tour, ont deux villes principales, Calydon et Pleuron, toutes deux à vrai dire bien déchues aujourd'hui, mais qui ont été dans un temps l'ornement même de la Grèce. [L'existence d'une double capitale s'explique] par la division du pays en deux provinces appelées l'*Ætolie ancienne* et l'*Ætolie Epictète*, et comprenant, la première, toute la côte qui s'étend de l'Achéloüs à Calydon, plus une bonne partie des riches plaines de l'intérieur jusqu'aux environs de Stratos et de Trichonium (c'est dans cette dernière localité que se trouvent situées les terres les plus fertiles) ; la seconde, tout le pays relativement plus sauvage et plus pauvre qui s'étend le long de la frontière de Locride (dans la direction par conséquent de Naupacte et d'Eupalium), pour remonter ensuite jusqu'à la région de l'Œta et à

1. Cf. L. IX, v, 10. — 2. L. VIII, II, 3. — 3. καὶ Οἰνειάδαι, καὶ αὐτὴ etc., au lieu de καὶ Οἰναῖα δὲ κ. αὐ., correction de Kramer. — 4. Voir sur ce passage dans l'*Ind. var. lect.*, col. 1006, l. 20, une note très-importante de Müller.

l'Athamanie, voire plus loin jusqu'à cette ceinture de montagnes et de peuples [barbares] qui enveloppe l'Ætolie au nord.

4. L'Ætolie, du reste, renferme elle-même une chaîne de montagnes très-considérable, à savoir la chaîne du Corax, laquelle va se relier à l'Œta. On y distingue aussi, mais[1] plus avant dans l'intérieur des terres, un certain nombre de sommets [isolés], l'Aracynthus d'abord sur les pentes duquel fut fondée la nouvelle ville de Pleuron, quand, par suite des incursions répétées de Démétrius l'Ætolique, les habitants crurent devoir déplacer leur ancienne ville et quitter la plaine fertile qu'elle occupait dans le voisinage de Calydon; puis, au-dessus de Molycria, le Taphiassus et le Chalcis, montagnes encore passablement hautes et qui supportaient autrefois les petites places de Macynia et de Chalcis (cette dernière, dont le nom était celui de la montagne elle-même, est appelée quelquefois aussi Hypochalcis); enfin, le Curius qui s'élève non loin de l'emplacement de Palæopleuron, et de qui les anciens Pleuroniens ont bien pu, comme on l'a supposé, emprunter dans un temps le nom de *Curètes*.

5. Le fleuve Evénus prend naissance sur le territoire des Bomiéens, branche de la grande tribu des Ophiéens, laquelle est de sang ætolien, tout comme les Eurytanes, les Agræens, les Curètes, etc., etc.; mais au lieu de se diriger tout d'abord à travers la Curétique (qui n'est autre, avonsnous dit, que l'ancienne Pleuronie), il incline plus à l'est, passe près de Chalcis et de Calydon; puis, pour revenir vers les plaines qui formaient le territoire de Palæopleuron, fait un coude marqué vers l'ouest, et de là, tournant au midi, gagne le point de la côte où il débouche. L'Evénus se nommait primitivement le Lycormas, et c'est sur ses bords que la tradition place le meurtre de Nessus par Hercule : suivant cette tradition, Nessus était préposé au passage du fleuve et Hercule le punit d'avoir essayé en passant Déjanire de lui faire violence.

1. τῶν δ' ἄλλων, ἐν μέσῳ μέν[τοι] μᾶλλον, τὸν 'Αραχ., correction très-fine de Meineke.

6. Olénus et Pylène sont deux villes mentionnées par Homère et données par lui comme villes ætoliennes. Or, la première, dont le nom rappelle une ville célèbre d'Achaïe, fut détruite par les Æoliens: elle était voisine de l'emplacement où fut bâtie plus tard Néo-Pleuron, et les Acarnaniens en revendiquèrent le territoire. Quant à Pylène, elle fut déplacée, reportée plus haut dans l'intérieur et appelée à cette occasion d'un nom nouveau, Proschium. Hellanicus parle de l'une et de l'autre, mais se montre fort mal instruit de leur histoire, car il les présente comme étant encore de son temps ce qu'elles avaient été d'abord. D'autre part, il range parmi les villes anciennes du pays des villes comme Macynia et Molycria, qui n'ont été fondées que postérieurement au retour des Héraclides. On reconnaît là le peu d'exactitude que cet auteur montre dans presque tout le cours de son ouvrage.

7. A cette vue d'ensemble sur la contrée que se partagent les Acarnanes et les Ætoliens ajoutons quelques détails plus particulièrement relatifs au littoral et aux îles adjacentes. Le premier point remarquable que présente la côte d'Acarnanie à partir de l'entrée du golfe Ambracique est Actium. Mais sous ce nom l'on désigne à la fois le temple d'Apollon Actien et la pointe ou presqu'île qui détermine l'entrée du golfe, et qui se trouve avoir elle-même son côté extérieur creusé en forme de port. Anactorium qui vient ensuite et qui est situé en dedans du golfe est à 40 stades du temple d'Actium et à 240 stades de Leucade[1].

8. Leucade était anciennement une presqu'île de l'Acarnanie, car Homère l'appelle Ἀκτὴν Ἠπείροιο, et, comme le mot Ἠπείροιο s'appliquait dans sa pensée à la côte de terre-ferme qui fait face à Ithaque et à Céphallénie, laquelle n'est autre que l'Acarnanie, il est clair qu'il faut entendre l'expression tout entière Ἀκτὴν Ἠπείροιο d'une presqu'île de l'Acarnanie. Cette presqu'île renfermait plusieurs villes,

1 Voy. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1008, col. 1, l. 10.

Nérite d'abord, que Laërte se vante d'avoir prise de vive force,

« [Que n'étais-je hier], comme je fus jadis.... quand, à la tête « des Céphalléniens, j'enlevai d'assaut la fière Nérite, à l'extré« mité du continent[1] »,

puis ces deux autres villes qu'Homère mentionne dans son *Catalogue des vaisseaux*,

« Et [les Céphalléniens] de Crocylée, et ceux qui occupaient l'âpre canton d'Ægilips[2] ».

Mais il arriva que des Corinthiens envoyés par Cypsélus et Gorgus[3] prirent possession de toute cette portion avancée du continent jusqu'au golfe Ambracique, et qu'après avoir fondé les villes d'Ambracie et d'Anactorium ils jugèrent à propos de faire de Leucade une île et à cet effet percèrent l'isthme qui la réunissait au continent, puis ayant transporté la ville de Nérite à l'endroit même où avait été l'isthme, au bord du bras de mer qui l'avait remplacé et sur lequel on a depuis jeté un pont, donnèrent à cette ville ainsi déplacée le nom nouveau de Leucade, emprunté, j'imagine, au cap Leucate, c'est-à-dire à ce rocher tout blanc qui s'avance dans la direction de la haute mer, juste en face de Céphallénie, et qui lui-même probablement n'a dû son nom qu'à sa couleur. [L'auteur de l'Alcméonide cependant parle[4] de deux frères de Pénélope, nommés Alyzée et Leucadius, nés comme elle d'Icarius, et qui auraient partagé avec leur père le trône de l'Acarnanie, et Ephore incline à penser que c'est plutôt de ces deux princes que les villes d'Alyzée et de Leucade auront emprunté leurs noms][5].

9. C'est du haut de ce cap, dominé aujourd'hui encore par le temple d'Apollon-Leucate que l'on faisait le saut

1. *Odyssée*, XXIV, 376. — 2. *Iliade*, II, 633. — 3. Γόργου au lieu de Γοργάσου, correction unanimement adoptée. — 4. Madvig rétablit le mot λέγει devant γενέσθαι. — 5. Transposition nécessaire que Meineke indique (p. 172 de ses *Vind. Strab.*), mais qu'il n'a pas osé réaliser dans son édition.

terrible, qui, suivant une croyance généralement répandue, pouvait seul guérir du mal d'amour. On connaît les vers de Ménandre à ce sujet :

« Sapho est la première, dit-on, qui, dans le délire de la « passion, et lasse d'avoir poursuivi en vain de son amour l'in- « sensible Phaon, s'élança[1] du haut de cette roche resplendis- « sante, en invoquant ton nom, ô divin maître[2].... »

Ménandre, on le voit, attribue formellement à Sapho l'origine du *saut de Leucade;* mais d'autres auteurs plus versés que lui dans la connaissance des antiquités assurent que ce fut Céphale, fils de Déionée[3], qui le premier chercha dans cette épreuve un remède à la passion qu'il ressentait pour Ptérélas. De toute antiquité, du reste, il avait été d'usage à Leucade, que chaque année, le jour de la fête d'Apollon, on précipitât du haut du cap Leucate, à titre de victime expiatoire, quelque malheureux poursuivi pour un crime capital. On avait soin seulement de lui empenner tout le corps et de l'attacher à des volatiles vivants qui pouvaient, en déployant leurs ailes, le soutenir et amortir d'autant sa chute. De plus, au-dessous du rocher, un grand nombre de pêcheurs dans leurs barques attendaient le moment de la chute, rangés en cercle, et prêts à recueillir la victime et à la transporter loin de Leucade, si le sauvetage réussissait[4].

10. Le nom de Céphallènes qui ne désigne plus aujourd'hui que les habitants de l'île de Céphallénie s'appliquait du temps d'Homère à tous les peuples sujets d'Ulysse, et, par conséquent, aux Acarnanes qui, comme on sait, étaient

1. ἅλμα au lieu d'ἀλλά, excellente correction de Wordsworth à laquelle Meineke et Müller se plaisent à rendre hommage. — 2. « Jam vides, dit Meineke, « perfectam esse et absolutam Menandreorum, ut a Strabone laudantur, sen- « tentiam, falsusque haud dubie Bentleius est qui ex Hesychio addiderit in « fine verba : εὐφημείσθω τέμενος πέρι Λευκάδος ἀκτῆς. » *Vind. Strab.* — 3. τὸν Δηιονέως au lieu de τοῦ Δ. correction forcée. — 4. « Quæ de saltu Leucadio scriptor narrat lectu sane dignissima, male tamen divellunt ea quæ de nomine Leucadiæ dicere instituit, ut non immerito conjicias quæ in fine sectionis nonæ leguntur (p. 349, 6), inde a verbis ὁ δὲ τὴν Ἀλκμαιωνίδα γράψας, in finem sectionis octavæ (p. 348, 8) post ἐντεῦθεν τοὔνομα λαβεῖν transponenda esse. » *Meineke, Vind. Strab.*, p. 172. Cf. notre note 5 de la page précédente.

du nombre. [Le témoignage d'Homère à cet égard est formel,] car, après avoir dit :

« Ulysse à son tour avait amené les Céphallènes, ceux d'a-
« bord qui habitent Ithaque et le Nérite à la cime verdoyante
« toujours agitée par le vent[1].... »

(ce qui rappelle, par parenthèse, cet autre passage de l'Iliade[2]

« Ceux qu'envoient Dulichium et les Echinades, îles sa-
« crées.... »,

puisque Dulichium est par rapport au groupe des Echinades, et le Nérite par rapport à Ithaque, ce que la partie est au tout; et cet autre passage également

« Ceux qui habitent Buprase et la vaste Elide[3] »,

puisque Buprase dépend de l'Elide; et cet autre encore

« Et les habitants de l'Eubée, de Chalcis et d'Erétrie[4] »,

puisque ces deux villes appartiennent à l'Eubée ; voire même celui-ci

« Vous Troyens, vous aussi Lyciens, vous aussi enfants de
« Dardanus[5] »,

puisque Lyciens et Dardaniens étaient compris parmi les Troyens), le poète poursuit son énumération et ajoute :

« Ceux aussi qui habitent Crocylée et l'âpre canton d'Ægi-
« lips, ceux de Zacynthe, ceux de Samos, ceux enfin qui habi-
« tent l'EPIRE, de l'autre côté du détroit ».

Or, il est clair qu'ici le nom d'EPIRE désigne, par opposition aux îles, toute la côte de terre-ferme située vis-à-vis, y compris [l'ancienne presqu'île] de Leucade et le reste de

1. *Iliade*, II, 631. — 2. *Ibid.*, 625. — 3. *Ibid.*, 615. — 4, *Ibid.*, 536. — 5. *Ibid.*, VIII, 173.

l'Acarnanie, d'autant qu'ailleurs encore Homère dira [par opposition à l'île d'Ithaque] :

« En EPIRE, douze grands troupeaux de bœufs, autant de « parcs de moutons[1] » ;

à moins pourtant que l'on n'admette que l'Epire proprement dite s'avançait anciennement jusqu'ici et qu'il y a eu confusion entre le nom propre et le nom commun, ἤπειρος signifiant, comme on sait, *terre-ferme* ou *continent*. Quant au nom de Samos, il désigne [dans le passage en question] l'île actuelle de Céphallénie aussi sûrement que dans cet autre passage,

« [Afin que j'épie son retour] dans le canal, entre Ithaque et « la rocheuse Samos[2] »,

où il est accompagné d'une épithète propre à dissiper toute équivoque pouvant naître de l'homonymie, précaution qui empêche absolument qu'on n'entende de la *ville* ce que le poète a voulu dire de l'*île*. Des quatre villes, en effet, que contenait l'île, il y en avait une qui s'appelait comme elle indifféremment *Samos* ou *Samé*. L'homonymie était donc complète. Disons pourtant que, dans un autre passage ainsi conçu,

« Tous les princes qui règnent sur les îles voisines, à Dulichium, à Samé, dans la verte Zacynthe[3] »,

passage qui ne contient évidemment qu'une énumération d'îles, mais dans lequel Homère aura appelé *Samé* la même île qu'ailleurs il nomme *Samos*, Apollodore prétend qu'il faut lire

« A Dulichium, à SAMOS »,

et non

« A Dulichium, à SAMÉ ».

Il se fonde justement sur la précaution que le poète a prise une fois de prévenir l'amphibologie au moyen d'une épi-

1. *Odyssée*, XIV, 100. — 2. *Ibid.*, IV, 671. — 3. *Ibid.*, I, 246.

thète, et par cela seul semble croire que, si les formes *Samé* et *Samos* pouvaient servir également bien à désigner la ville (c'est à la ville, suivant lui, que le nom de *Samé* s'applique et dans ce passage emprunté au dénombrement fait par Télémaque de tous les prétendants qu'avait fournis chaque ville

« De Samé il en est venu vingt-quatre[1] »,

et dans cet autre passage du récit [d'Eumée] sur Ctimène :

« Ils l'établirent alors en la mariant à un habitant de « Samé[2] »),

l'île, en revanche, n'était jamais désignée que par le nom de Samos. Nous ne voyons à cela rien d'impossible. Homère est en général si peu précis quand il parle soit de Céphallénie, soit d'Ithaque et des lieux circonvoisins, que l'on comprend bien que ceux qui ont à interpréter ces passages de son poème, grammairiens ou historiens, ne soient pas toujours d'accord.

11. Mais occupons-nous d'abord d'Ithaque. Quand Homère nous dit :

« Ceux qui habitaient Ithaque et Nérite à la cime ver-
« doyante, toujours agitée par le vent[3] »,

autant il est clair en ce qui concerne Nérite, puisque l'épithète εἰνοσίφυλλον qui accompagne ce nom ne laisse pas douter un seul moment qu'il ne s'agisse là de la montagne, laquelle se trouve d'ailleurs formellement indiquée dans le passage suivant :

« J'habite la riante et tiède Ithaque ; là s'élève une mon-
« tagne, à la cime verdoyante, toujours agitée par le vent : Né-
« rite est son nom, on l'aperçoit de très-loin[4] »,

autant il laisse dans le vague la vraie signification du nom

1. *Odyssée*, I, 249. — 2. *Ibid.*, XV, 366. — 3. *Iliade*, II, 632. — 4. *Odyssée*, IX, 21.

d'Ithaque. Est-ce de la ville, en effet, est-ce de l'île qu'il a voulu parler? On ne sait vraiment que décider à cet égard, touchant le premier passage du moins, puisque l'expression « *Ceux qui habitaient Ithaque et Nérite* », qui, prise dans son sens propre, équivaudrait à celles-ci « *Athènes et le Lycabette* », « *Rhodes et l'Atabyris* », « *Lacédémone et le Taygète* », et désignerait indubitablement la ville, s'accommode mieux, dans les données du style poétique, de la signification contraire. A vrai dire, dans le second passage, toute hésitation disparaît, et, quand on entend ces paroles d'Ulysse :

« J'habite la riante et tiède Ithaque; là s'élève une mon-
« tagne, ...Nérite est son nom.... »,

personne ne s'y trompe, la montagne s'élevant dans l'île apparemment, et non pas dans la ville. Mais avec le vers suivant,

« Le pays d'où nous venons est l'île d'Ithaque que Néion
« domine[1] »,

l'embarras recommence, on se demande si ce nom de Néion a été mis là comme un équivalent de celui de Nérite, ou s'il désigne quelque autre point de l'île, soit une montagne, soit une ville[2].

12. On se demande enfin si un vers comme celui-ci,

« De toutes ces îles l'humble et basse Ithaque est la plus
« élevée sur la mer[3] »,

ne contient pas une contradiction grossière. Comment concilier en effet les deux épithètes χθαμαλή et πανυπερτάτη? La première, on le sait, ne s'applique qu'à ce qui est bas et rampant; tandis que la seconde désigne tout lieu élevé, tout lieu semblable à Ithaque, par conséquent, puisque Ho-

1. *Odyssée*, III, 81. — 2. Ὁ μέντοι... ἠπείροιο, interpolation évidente dénoncée par Kramer, et qu'à l'imitation de Meineke nous avons éliminée. Madvig toutefois désapprouve cette suppression, voy. *Adv. crit.*, t. I, p. 556. — 3. *Odyssée*, IX, 25.

mère donne en maint endroit de son poème le nom de *Cranaé* à Ithaque[1], qu'il parle ailleurs du chemin qu'Ulysse prend à la sortie du port comme d'un

« Sentier abrupt, montant à travers les bois[2] »,

et qu'ailleurs encore il nous dit :

« Dans toutes les îles, dans toutes les terres qui ont la mer « pour ceinture, les riantes prairies et les gras pâturages sont « rares, mais nulle part aussi rares qu'à Ithaque[3] ».

A prendre les mots dans leur sens propre, la contradiction est donc formelle; en les expliquant, cependant, comme il suit, on résout la difficulté assez heureusement. L'épithète χθαμαλή, nous dit-on, n'a pas ici le sens de *bas*, elle indique seulement la proximité de la côte, presque la contiguïté. Πανυπερτάτη ne signifie pas non plus *très-élevée* [dans l'acception ordinaire du mot], mais *très-élevée vers la région obscure*, autrement dit *la dernière*, *la plus septentrionale de toutes ces îles*. C'est en effet le côté du nord que le poète désigne par l'expression πρὸς ζόφον, *vers la région obscure*, de même qu'il dira pour désigner le côté opposé, le midi,

« Quant aux autres, elles s'écartent et tirent plutôt vers l'au« rore et le soleil[4] ».

Car, s'il emploie dans ce vers le mot ἄνευθε, lequel implique une idée de séparation et d'éloignement, c'est évidemment pour mieux marquer que ces différentes îles sont d'autant plus méridionales qu'elles s'éloignent davantage du continent, et que l'île d'Ithaque, qui est au contraire fort rapprochée de la côte, se trouve située en même temps bien au nord des autres. Que l'expression πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε, dans Homère, signifie réellement le *côté du midi*, la chose ressort du passage suivant :

« Soit qu'ils volent à droite, du côté de l'aurore et du so-

1. *Odyssée*, I, 247; XV, 509; XVI, 124; XXI, 346. — 2. *Ibid.*, XIV, 1, 2. — 3. *Ibid.*, IX, 686. — 4. *Ibid.*, IX, 26.

« leil, soit qu'ils gagnent à gauche la région obscure du « ciel....[1]; »

et mieux encore de celui-ci :

« Amis, puisque nous ignorons et le côté de la nuit et le « côté de l'aurore, et le point de l'horizon, où le soleil, ce flam- « beau des humains, descend au-dessous de la terre, et le « point où il reparaît pour s'élever de nouveau au-dessus de « nous....[2] ».

A la rigueur même, on pourrait dans ce dernier passage reconnaître la mention des quatre *climats*, l'expression τὴν ἠῶ étant censée désigner à elle seule le midi, mais, bien que cette interprétation ait quelque chose de spécieux, nous aimons mieux croire que l'intention du poète a été simplement d'opposer la portion du ciel où se meut le soleil à la portion arctique ou septentrionale, d'autant que le discours [du héros] fait allusion évidemment à un changement considérable dans les apparences célestes et non à une circonstance aussi simple que [la difficulté où l'on est de s'orienter] quand les *climats* se dérobent à la vue. Toutes les fois en effet que le ciel est sombre, soit le jour, soit la nuit, la même difficulté se reproduit forcément, tandis qu'un changement considérable dans les apparences célestes suppose que l'observateur s'est avancé plus ou moins loin vers le midi ou dans la direction opposée, mais sans perdre de vue, pour peu que le temps soit clair, le levant et le couchant. Le midi et le nord seuls peuvent dans ce déplacement disparaître à ses yeux. Le pôle, qui est le point le plus arctique, se mouvant alors avec l'observateur, et se trouvant placé soit au-dessus de sa tête, soit au-dessous de l'horizon, les cercles arctiques varient pareillement et vont jusqu'à disparaître tout à fait, auquel cas l'observateur ne sait plus où est le climat arctique, voire s'il y en a un[3], ni par conséquent où se trouve le climat opposé.

1. *Iliade*, XII, 239. — 2. *Odyssée*, X, 190. — 3. Οὐδ'εἰ ἀρχήν ἐστιν, au lieu de οὐδὲ ἀρχή ἐστιν, conjecture de Tyrwhitt, agréée par Coray et Meineke. Cf. cependant Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1008, col. 1, l. 43.

Nous terminerons ce qui est relatif à Ithaque, en disant que sa circonférence est de [2]80 stades[1] environ.

13. Quant à Céphallénie, l'île aux quatre villes, elle n'est pas mentionnée dans Homère sous son nom actuel; de ses quatre villes, une seule aussi figure dans les vers du poète. C'est celle qu'il nomme tantôt Samos, tantôt Samé. Cette ville n'existe plus aujourd'hui, mais on en voit encore quelques vestiges debout vers le milieu de la côte qui longe le canal ou détroit d'Ithaque. Ses habitants étaient connus sous le nom de Samæens. Les trois autres villes en revanche subsistent encore; seulement, ce sont de fort petites places : elles se nomment [Palées][2], Pronèse et Cranii. De nos jours on en a vu une autre s'élever à côté d'elles. C'était C. Antonius, oncle de Marc-Antoine, qui présidait à l'entreprise : banni de Rome, comme il venait d'exercer le consulat avec Cicéron, l'illustre orateur, il s'était réfugié à Céphallénie, et n'avait pas tardé à s'y créer une véritable souveraineté, ayant fait de l'île entière en quelque sorte sa propriété. Il n'eut pas le temps cependant d'achever son œuvre, il obtint son rappel auparavant, et, de retour à Rome, y préludait déjà à des desseins plus vastes quand la mort vint le surprendre.

14. Quelques auteurs n'ont pas craint d'avancer que Céphallénie était la même île qu'Homère mentionne sous le nom de Dulichium; d'autres l'ont identifiée avec Taphos et ont prétendu que les noms de Céphalléniens et de Taphiens, voire celui de Téléboens, ne désignaient qu'un seul et même peuple; qu'Amphitryon, en compagnie de Céphale, fils de Déionée, alors exilé d'Athènes, avait jadis envahi et conquis l'île de Taphos, mais pour la céder aussitôt à son compagnon de qui elle avait pris le nom, pendant que les quatre villes de la tétrapole prenaient chacune le nom d'un de ses fils. Rien de moins *homérique* malheureusement. Les Céphallènes, en effet, dans Homère, figurent comme

1. « Reapse, dit Müller, 300 circiter stadiorum ambitus est. Itaque pro ὡς π', repetita « litera, legas ὡς σπ' ». — 2. [Παλεῖς], conjecture de Casaubon.

étant les sujets d'Ulysse et de Laërte, tandis que les Taphiens ont pour chef Mentès :

« Je suis Mentès, fils du valeureux Anchiale; je commande « aux Taphiens, peuple habile à manier la rame [1] ».

Et c'est l'île actuelle de Taphiûs qui représente l'ancienne Taphos. Quant à l'opinion d'Hellanicus que Céphallénie n'est autre que l'île appelée Dulichium par le poète, elle n'est pas plus conforme à la tradition homérique. Celle-ci, en effet, place Dulichium et les autres Echinades, et par conséquent les Epéens leurs habitants, peuple originaire d'Elide, sous l'autorité de Mégès. Ainsi, en parlant d'Otus le Cyllénien, Homère ajoute :

« Il était l'ami, le lieutenant du fils de Phylée, et guidait au « combat les nobles Epéens [2] »,

tandis que c'est Ulysse qui marchait à la tête des braves Céphalléniens.

Il est donc impossible, puisque Homère nous montre les Epéens, sujets de Mégès, occupant seuls tout Dulichium, comme les Céphallènes, sujets d'Ulysse, occupaient à eux seuls l'île entière de Céphallénie, de s'autoriser du témoignage du poète pour identifier Dulichium, soit avec Céphallénie même, soit, comme le veut Andron, avec une des villes de cette île, avec Palées par exemple, que Phérécyde déclare être le lieu qu'Homère a voulu désigner sous le nom de Dulichium. Mais de tous les commentateurs d'Homère aucun ne raisonne d'une façon aussi *anti-homérique* que celui qui, pour identifier Céphallénie avec l'antique Dulichium, se fonde sur cette circonstance [de l'entretien de Télémaque avec son père] que

« Les prétendants étaient venus de Dulichium au nombre de « cinquante-deux, et de Samé au nombre de vingt-quatre » ;

car, à coup sûr, après avoir marqué le nombre fourni par

1. *Odyssée*, I, 181. — 2. *Iliade*, XV, 519.

l'île entière, le poète n'eût pas été dire qu'une des quatre cités de l'île avait à elle seule fourni presque la moitié de ce nombre (la moitié moins deux), ou, si l'on admet la chose comme étant à la rigueur possible, qu'on nous explique alors ce que peut bien faire le nom de Samé dans cet autre passage :

« Et Dulichium et Samé, et la verte Zacynthe [1] ».

15. L'île de Céphallénie est située en face de l'Acarnanie, à 50 stades environ, d'autres disent à 40 stades seulement du promontoire Leucate et à [1]80 [2] stades à peu près du cap Chélonatas. Elle peut avoir [7]00 [3] stades de circuit et s'allonge sensiblement dans la direction de l'Eurus. Généralement montagneuse, elle a pour point culminant le mont [Ænus] [4], lequel supporte le temple de Jupiter Ænésien. Dans sa partie la plus resserrée, cependant, elle forme un isthme assez bas pour permettre souvent aux deux mers qu'il sépare de communiquer en le couvrant de leurs eaux. C'est dans le voisinage de l'isthme même et au fond du golfe qu'il forme que s'élèvent les villes de Cranii et de Palées.

16. Entre Ithaque et Céphallénie est la petite île d'Astérie, l'*Astéris* d'Homère. Au dire du Scepsien, elle ne posséderait plus, comme au temps du poète,

« Ce double port, sûr asile toujours ouvert aux vaisseaux [5] ».

Mais Apollodore affirme que rien n'est changé à cet égard, et il en donne pour preuve que la petite ville d'Alalcomènes [6] y est bâtie précisément sur l'isthme [qui sépare les deux ports].

17. Homère appelle aussi *Samos* cette île des côtes de Thrace que nous nommons aujourd'hui Samothrace. Quant

1. *Odyssée*, I, 246. — 2. Correction nécessaire due à Müller. — 3. « Pro τ' legendum ψ' (700) ; 93 m. pass. (774 stad.) sec. Plin. ; vel plura sunt stadia si oræ anfractus legeris. » *Müller*. — 4. Restitution ancienne, due à Xylander. — 5. *Odyssée*, IV, 846. — 6. Voy. sur la vraie forme de ce nom et sur l'erreur probable que commettait Apollodore en plaçant Alalcomènes dans Astérie une note importante de Müller dans son *Ind. var. lect.*, p. 1008, col. 1-2.

à la Samos Ionique, il est assez probable qu'il la connaissait : il paraît avoir eu connaissance de la grande migration des Ioniens, et, s'il n'eût eu la crainte qu'on ne confondît les deux homonymes[1], il n'eût certes pas, toutes les fois qu'il parlait de Samothrace, pris soin ou de joindre une épithète au nom de Samos comme dans ce vers :

« Du sommet le plus élevé de Samos, cette île verdoyante
« que baigne la mer de Thrace[2] »,

ou d'énumérer en même temps les îles les plus rapprochées, comme dans cet autre vers :

« A Samos, à Imbros ou dans l'inaccessible Lemnos[3] »,

et dans celui-ci encore :

« Entre Samos et l'âpre Imbros, aux bords escarpés[4] ».

Homère a donc, je le répète, bien probablement connu la Samos d'Ionie, mais il ne l'a point nommée dans ses vers. A vrai dire, *Samos* n'était pas le nom primitif de cette île, elle s'était appelée d'abord Mélamphylle, puis Anthémis, puis Parthénie du nom du fleuve Parthénius, qui lui-même s'est appelé plus tard l'Imbrasus. Mais alors, puisqu'il est avéré qu'à l'époque de la guerre de Troie, quand il ne pouvait être question encore d'une Samos ionique, ce nom de Samos appartenait déjà, non-seulement à l'île de Céphallénie, mais même à celle de Samothrace (sans quoi Homère n'eût pu mettre dans la bouche d'Hécube les paroles suivantes :

« Si quelque autre de mes fils tombait au pouvoir d'Achille,
« il le faisait vendre à Samos, à Imbros[5] »,

la Samos ionique n'a pu évidemment emprunter son nom qu'à l'une ou à l'autre de ces deux Samos plus anciennes, et il a fallu par conséquent faire violence à l'histoire[6] pour

1. Voy. dans ses *Adv. crit*, vol. I, p. 556, la définition que donne Madvig du mot ἀντιδιαστέλλειν. — 2. *Iliade*, XIII, 12. — 3. *Ibid.*, XXIV, 753. — 4. *Ibid.*, 7. — 5. *Ibid.*, 752. — 6. Madvig retranche ὃ devant λέγουσιν.

oser dire qu'après l'établissement des Ioniens à Samos, Tembrion, leur chef, avait envoyé un détachement dans l'île de Samothrace qui, de ce moment seulement, avait pris le nom de Samos. Les Samiens seuls, par vanité nationale, ont pu imaginer un tel conte. Ce qui est plus croyable, c'est que, comme on l'a dit, le nom de Samos donné à l'île de Samothrace venait du mot *sami*, qui signifie *lieux hauts;* et en effet des hauteurs de cette île

« On découvrait et l'Ida tout entier et la ville de Priam et « toute la flotte des Grecs[1] ».

D'autres auteurs pourtant prétendent qu'elle avait reçu ce nom en souvenir de ses plus anciens habitants, les Thraces Saii, qui occupaient en même temps la côte voisine, et qui, souvent confondus soit avec les Sapæens, soit avec les Sintes (Homère dit les Sinties), sont souvent aussi considérés comme distincts des uns et des autres. Archiloque les mentionne dans ses vers :

« Ramassé par quelque Saïen parmi les broussailles où je « dus le jeter bien à contre-cœur, mon beau bouclier brille « maintenant au bras d'un barbare ».

18. Des différentes îles qui composaient le royaume d'Ulysse, il ne nous reste plus à décrire que Zacinthe.

Située comme elle est à l'O. du Péloponnèse, cette île se trouve être plus occidentale que Céphallénie. [Dès en quittant la côte du Péloponnèse[2]], l'œil l'embrasse aisément tout entière[3], bien qu'elle mesure [5]60[4] stades de tour; mais elle n'est guère éloignée non plus de Céphallénie, n'en étant

1. *Iliade*, XIII, 13. — 2. Voir dans l'*Ind. var. lect.*, p. 1008, col. 2, l. 16, l'excellente explication donnée par Müller de cette assertion de Strabon. — 3. C'est d'après une très-heureuse correction de feu Piccolos que nous avons traduit tout ce passage si difficile. Peu satisfait d'un premier essai de restitution, dans lequel il s'était borné à ajouter le mot εὐθυπλοΐα après πλέον (ἡ Ζ..... κεκλιμένη (καὶ) τῆς Πελοποννήσου, συνάπτουσα δ'αὐτῇ πλέον [εὐθυπλοΐα], Piccolos avait cherché à faire mieux et peu de temps avant sa mort il nous faisait parvenir cette précieuse note que nous avons lieu de croire inédite. « Une variante qui « se trouve dans la plupart des manuscrits et qui a été négligée jusqu'ici peut « nous fournir le moyen de corriger ce passage désespéré. La voici : συνάπτων « δ'αὐτὴν πλέον ἐστὶν ὁ κύκλος... Je crois qu'il faut lire : ΠελοποννήσΟΥ. ΕΥσύνοπτος « δ'αὐτόθεν πλέονΤΙ ὁ κύκλος τῆς Ζ. σταδίΩΝ ΩΝ ἑκατὸν ἑξήκοντα. Le sens est clair et « parfaitement vrai. » — 4. « Ambitus Zacynthi est circiter 550 stadiorum ;

qu'à 60 stades environ. Son sol, couvert de bois, n'en est pas moins fertile. Elle renferme une ville considérable appelée Zacynthe comme elle. Du port de cette ville à Hespérides, sur la côte de Libye, le trajet est de 3300 stades[1].

19. A l'E. de Zacynthe, maintenant, et de Céphallénie, est situé le groupe des Echinades qui comprend, avec Dulichium, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Dolicha, les îles Oxées (les Thoées d'Homère)[2]. Dolicha se trouve juste en face d'Œniades et des bouches de l'Achéloüs, à 100 stades de la côte d'Elide et du promontoire Araxus. Mais ce n'est là, je le répète, qu'une des nombreuses îles Echinades : toutes ces îles, au sol maigre et pauvre, à l'aspect triste et sauvage, sont situées, comme Dolicha, en avant des bouches de l'Achéloüs, la plus éloignée à 15 stades, la plus rapprochée à 5 stades seulement. Et pourtant ces îles se trouvaient anciennement en pleine mer, ce sont les alluvions de l'Achéloüs [qui ont comblé l'intervalle] : déjà même une partie des Echinades a été réunie au continent, et le reste le sera sans doute tôt ou tard, tant est grande la quantité de limon que le fleuve continue à charrier. La même cause a fait anciennement de toute la Parachéloïtide ou vallée de l'Achéloüs le théâtre de contestations sans fin entre les Acarnanes et les Ætoliens : ces deux peuples qui voyaient bouleverser sans cesse par les atterrissements du fleuve les limites qu'eux-mêmes s'étaient données, en appelaient aux armes faute d'arbitres à qui soumettre leur différend, et l'avantage restait naturellement au plus fort. Telle est aussi l'origine du mythe qui nous représente Hercule triomphant d'Achéloüs et obtenant pour prix de sa victoire la main de Déjanire, fille d'Œnée. On connaît les vers que Sophocle met à ce propos dans la bouche de l'héroïne :

« quare, ut ad verum res ducatur, pro ρξ' scribendum foret φξ'. Apud Plinium « ambitus esse dicitur 35 (vel 36) m. pass. (280 stad.), qui numerus et ipse cor- « ruptus fuerit, pro XXXV legerem LXXV (600 stad.). » *Müller*. — 1. Müller blâme Meineke d'avoir corrigé ce nombre en 3600 d'après le passage correspondant du livre XVII, 3, 20. L'inverse, suivant lui, eût été préférable.— 2. *Odyssée*, XV, 298.

« J'avais alors pour prétendant le Fleuve Achéloüs, qui, pour « m'obtenir de mon père, se métamorphosa trois fois sous ses « yeux, ayant pris d'abord la forme d'un taureau, puis celle d'un « serpent aux couleurs variées, aux replis tortueux, pour repa- « raître encore avec la tête d'un bœuf sur un corps d'homme [1] ».

Quelques auteurs complètent le mythe en disant que la fameuse corne d'Amalthée n'est autre que l'une des deux cornes d'Achéloüs brisée par Hercule dans le combat et offerte par lui comme présent de noces à Œnée, son beau-père. Mais ceux qui font profession d'expliquer tous les mythes et d'en dégager l'élément historique prétendent que, si l'on a comparé l'Achéloüs à un taureau (comme maint autre fleuve du reste), c'est pour rappeler et le bruit mugissant de ses eaux et ses brusques changements de direction, ce que les gens du pays justement appellent ses *cornes;* qu'en le représentant, ensuite, sous la forme d'un serpent, on a voulu exprimer la longueur de son cours et ses nombreuses sinuosités; qu'enfin cette tête de bœuf sur un corps d'homme n'est qu'une variante du premier symbole. Quant à Hercule, voici comment ils expliquent son rôle dans le même mythe. Toujours prêt à rendre service et brûlant d'ailleurs d'obtenir la main de Déjanire, Hercule entreprit par un système de levées et de canaux de rectifier de force le cours désordonné de l'Achéloüs; il réussit ainsi, pour le plus grand profit du roi Œnée, à assécher une bonne partie de la Parachéloïtide, et c'est là ce qu'exprimerait le don fait par lui à son beau-père de la corne d'Amalthée. Pour en revenir aux Echinades, il est certain qu'au temps de la guerre de Troie elles étaient, ainsi que les îles Oxées, sous la domination de Mégès. Homère le dit formellement :

« Il était fils d'un prince aimé de Jupiter, de Phylée, le

1. *Trachin.* 9. Voy. sur ce passage de Sophocle une très-intéressante note de M. de Longpérier (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions et Belles-lettres :* nouv. série, t. II, p. 347) de laquelle il résulte que le poète en parlant comme il l'a fait d'Achéloüs, semble en vérité avoir eu sous les yeux les vases peints, les monnaies de la Sicile et de la Campanie qui nous montrent le taureau androcéphale en lutte avec Hercule.

« hardi cavalier, venu jadis à Dulichium, le cœur ulcéré contre « son père[1] ».

Or le père de Phylée n'était autre qu'Augias, et, comme il régnait en Elide sur la nation des Epéens, il est tout naturel que des Epéens aient accompagné son fils à Dulichium et se soient emparés avec celui-ci du reste des Echinades.

20. Mais le groupe d'îles occupé par les Taphiens et antérieurement par les Téléboens, groupe comprenant entre autres îles celle de Taphos (la Taphiûs actuelle)[2], était séparé des Echinades, non par la distance (car les deux groupes sont fort rapprochés), mais parce que, sous ses chefs Taphiens et Téléboens, il forma toujours un Etat indépendant. Plus anciennement, à vrai dire, il avait été envahi et conquis par Amphitryon, qui en avait cédé la souveraineté à son compagnon Céphale, fils de Déionée, alors chassé d'Athènes, sa patrie. Homère, lui, donne Mentès pour chef aux Taphiens et qualifie ce peuple de pirates : et il paraît constant en effet que déjà toute la nation téléboenne ne vivait que de piraterie. — Nous n'en dirons pas davantage sur les îles situées en avant de l'Acarnanie.

21. Entre Leucade et le golfe Ambracique s'étend l'*æstuaire* ou *liman* de Myrtuntium; puis la côte d'Acarnanie nous offre, à partir de Leucade, les villes de Palæros et d'Alyzia. Celle-ci, à vrai dire, est à 15 stades de la mer, mais juste au-dessous est un port consacré à Hercule et voisin d'un temple de la même divinité que décorait le beau groupe des *travaux d'Hercule* dû au ciseau de Lysippe, avant qu'il eût été enlevé et transporté à Rome par un préteur romain (je ne sais plus lequel), qui avait jugé, apparemment, qu'un lieu aussi désert n'était pas la place d'un pareil chef-d'œuvre. — Viennent ensuite et la pointe de Crithoté et le groupe des Echinades et la ville d'Astacus, dont le nom rappelle identiquement celui d'une

1. *Iliade*, II, 628. — 2. Meineke écrit Ταφιάς, d'après l'autorité de Pline (4, 19, 12).

ville [de Bithynie], voisine de Nicomédie et du golfe Astacénien[1], de même que le nom de la pointe Crithoté rappelle celui d'une des petites villes de la Chersonèse de Thrace[2]. Toute la côte dans l'intervalle est pourvue de ports excellents. Puis on rencontre, successivement, l'étang d'Œniades ou de Mélité (ce dernier nom est aujourd'hui plus usité), long de 30 stades et large de 20, l'étang de Cynia double du précédent en longueur et en largeur, enfin celui d'Uria, le plus petit des trois de beaucoup. Mais l'étang de Cynia seul débouche directement dans la mer: les deux autres sont séparés de la côte par l'espace d'un demi-stade environ. Suit enfin l'embouchure de l'Evénus. Jusque là, depuis Actium, l'étendue totale de la côte est de 670 stades. Passé l'Evénus, on aperçoit le mont Chalcis, ou, comme l'appelle Artémidore, le mont Chalcia, suivi de Pleuron[3] et du bourg d'Halicyrna. C'est juste au-dessus de ce bourg, à 30 stades dans l'intérieur, qu'est située la ville de Calydon, et, tout à côté de Calydon, le temple d'Apollon Laphrius. On signale ensuite le mont Taphiassus, la ville de Macynia, celle de Molycria, et l'on ne tarde pas à atteindre [le cap] Antirrhium, qui marque la limite entre l'Ætolie et la Locride et se trouve à 120 stades de l'embouchure de l'Evénus. Artémidore, à la vérité, assigne au mont Chalcis ou Chalcia une position bien différente[4], puisqu'il place cette montagne entre le fleuve Achéloüs et Pleuron, mais on se souvient qu'Apollodore fixe positivement la situation de Molycria au-dessous des monts Chalcis et Taphiassus; j'ajoute que le même auteur nous dit formellement que Calydon était bâtie entre Pleuron et le mont Chalcis. Peut-être bien aussi y aurait-

1. Ici deux mots ἐνικῶς λεγομένη rejetés à bon droit par Meineke. Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1009, col. 1, l. 3. — 2. Au lieu de καὶ ἡ Κριθώτη δ'ὁμώνυμος πολίχνη, Madvig lit πολίχνη avec toute raison. — 3. Kramer, qui incline toujours à faire Strabon plus instruit et plus exact qu'il n'est, indique ici comme indispensable une transposition de trois lignes. Müller, après lui avoir donné raison et avoir même introduit cette transposition dans la traduction latine de son édition, trouve le procédé par trop violent (*violentis istis machinis*) et se ravise. Voy. l'*Ind. var. lect.*, p. 1009, col. 1, l. 16. — 4. [οὐχ] οὕτω au lieu de οὕτω, conjecture de La Porte du Theil ratifiée par Meineke.

il lieu d'admettre l'existence de deux sommets distincts, l'un du nom de Chalcia, voisin de Pleuron, l'autre du nom de Chalcis, voisin de Molycria. Signalons enfin dans les environs de Calydon un[1] grand étang, fort poissonneux, appartenant actuellement aux Romains de Patræ.

22. Et cela fait occupons-nous de l'intérieur du pays. En Acarnanie, toujours d'après Apollodore, se trouvait [un dème] dit des Erysichæens déjà mentionné dans un vers d'Alcman[2] :

« Je ne suis ni Erysichæen, ni berger ; je suis né dans Sar-
« des, dans la ville haute ».

En Ætolie était Olénus, mais de cette ville qui figure dans le *Catalogue ætolien* d'Homère[3] il ne reste plus aujourd'hui que quelques vestiges non loin de Pleuron, au pied de l'Aracynthus. Lysimachie, autre ville aujourd'hui disparue, n'était pas loin de là non plus : elle s'élevait sur le bord du lac d'Hydra (ou, comme on dit actuellement, du lac de Lysimachie), entre Pleuron et cette ville d'Arsinoé que la princesse Arsinoé, femme et sœur tout ensemble de Ptolémée II, fonda sur l'emplacement de l'ancien bourg de Conopa, et dans une situation excellente en ce qu'elle commande le passage de l'Achéloüs. Enfin le sort d'Olénus paraît avoir été aussi celui de Pyléné. Quand Homère, maintenant, joint au nom de Calydon la double épithète de *montueuse* et de *rocheuse*, c'est l'ensemble du pays évidemment qu'il entend désigner : on a vu plus haut, en effet, comment l'Ætolie a formé de bonne heure deux divisions distinctes, Calydon ayant eu pour sa part et sous le nom d'*Ætolie Epictète* toute la montagne, et Pleuron toute la plaine.

23. Actuellement, par suite des guerres continuelles

1. Notons ici une correction très-hardie de Paulmier de Grentemesnil ἔστι δὲ Ὄνθις πρὸς au lieu de ἔστι δέ τις καὶ πρὸς. Nous avons imité la réserve de Müller qui trouve, avec raison, le passage du Scholiaste de Nicandre sur lequel s'appuie Paulmier trop altéré pour qu'on puisse en inférer sûrement l'existence de ce lac ou étang d'Onthis. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1009, col. 1, l. 62. — 2. Meineke et Müller, d'après l'autorité de Bergk (*Poet. lyr.*, p. 542), rejettent le mot Καλυδωναί. — 3. *Iliade*, II, 639.

qu'elles ont eu à soutenir, l'Acarnanie et l'Ætolie, comme maint autre pays du reste, languissent épuisées, abattues; toutefois nous ne saurions oublier que ce sont les Ætoliens, avec les Acarnaniens, leurs alliés, qui ont défendu le plus longtemps leur autonomie contre les Macédoniens d'abord et les forces coalisées du reste de la Grèce, et plus tard contre les Romains. En outre, Homère et les autres poètes et historiens ayant souvent fait mention de ces deux peuples, sans que leurs témoignages (comme on a pu s'en apercevoir par ce qui précède) soient toujours et partout également clairs et concordants, nous croyons devoir insister encore sur quelques faits particuliers de leur histoire primitive, laquelle nous offre, à côté d'éléments certains pouvant être invoqués à l'occasion comme d'utiles points de repère, bon nombre de questions encore obscures et douteuses.

24. Commençons par l'Acarnanie. On a vu ci-dessus comment Laërte et les Céphallènes avaient pris possession de cette contrée; mais avant eux, quels étaient les maîtres du pays? Plus d'un historien, à la vérité, nous le dit, et même sans hésiter et d'un ton assez péremptoire, cependant le peu d'accord des différentes autorités entre elles fait que la question reste entière et qu'il nous est permis de l'examiner de nouveau. On prétend que ce sont les Taphiens ou Téléboens (le même peuple sous deux noms différents) qui ont été les premiers habitants de l'Acarnanie, et que Céphale, leur chef, qu'Amphitryon investit de la souveraineté des îles qui avoisinent Taphos, fut roi en même temps de toute l'Acarnanie; il semble même que ce soit à l'appui de cette assertion qu'on a imaginé la fable dont nous parlions plus haut, laquelle nous montre Céphale tentant le premier l'épreuve du saut de Leucate. Mais rien dans Homère ne prouve que la domination des Taphiens, en Acarnanie, ait précédé l'invasion des Céphallènes et de Laërte, et le poète se borne à nous présenter les Taphiens comme un peuple ami des Ithacésiens: il est donc probable, ou que les Taphiens du temps de Laërte n'avaient au-

cun droit sur l'Acarnanie, ou qu'ils avaient consenti à céder la place au héros, ou bien encore qu'ils en avaient partagé avec lui la possession. Il paraît certain, d'ailleurs, que la colonie lacédémonienne, amenée par Icarius, le père de Pénélope, s'était déjà, à cette époque, établie dans le pays. Homère, dans l'Odyssée, parle du père et des frères de Pénélope comme de personnages encore vivants, témoin, pour Icarius, le passage suivant :

« Nul prétendant n'ose se rendre auprès d'Icare et exiger « que lui-même dote et marie sa fille [1] »,

et cet autre passage, pour les frères de Pénélope,

« Déjà son père, déjà ses frères la pressent de choisir Eury-« maque pour époux [2] ».

Or, il n'est guère admissible qu'Icarius et ses fils demeurassent alors à Lacédémone, car, dans ce cas, [c'est chez eux apparemment,] et non chez Ménélas, que Télémaque eût été loger lors de son voyage en Laconie. Et l'on ne voit pas non plus, par l'histoire, qu'ils aient occupé une troisième demeure. Tout ce que l'histoire nous apprend à leur sujet, c'est que Tyndare et son frère Icarius, une fois chassés de leur pays par Hippocoon, se rendirent auprès de Thestius, roi des Pleuroniens, et l'aidèrent, moyennant une part dans les profits de l'entreprise, à conquérir presque tout le pays situé au delà de l'Achéloüs. L'histoire ajoute que Tyndare regagna sa patrie, après avoir épousé Léda, fille de Thestius, mais que son frère Icarius resta en Acarnanie, maître d'une portion du pays et marié à Polycaste, fille de Lygée, dont il eut Pénélope, et [Alyzéus et Leucadios], frères de Pénélope. Nous-même, maintenant, avons démontré ci-dessus [3] que les Acarnaniens figuraient bel et bien dans le *Catalogue des vaisseaux* comme ayant pris part à l'expédition contre Troie, et que c'était eux que le poète entendait désigner [4]

1. *Odyssée*, II, 52. — 2. *Ibid.*, XV, 16. — 3. Voy. l. X, c. II, § 10. — 4. *Odyssée*, XXIV, 376.

quand il parlait des habitants de l'ACTÉ[1], et ailleurs quand il nommait

« Ceux qui habitent l'EPIROS et toute la côte en face des « îles »,

l'EPIROS, ou TERRE-FERME, à cette époque, n'ayant pas encore reçu le nom d'Acarnanie, non plus que l'ACTÉ ou PÉNINSULE le nom de Leucade.

25. Ephore, toutefois, nie absolument que les Acarnanes aient pris part à l'expédition contre Troie. Suivant lui, Alcmæon, fils d'Amphiaraüs, après avoir, en compagnie de Diomède et des autres Épigones, terminé heureusement la guerre contre les Thébains, unit de nouveau ses armes[2] à celles de Diomède, et aida ce prince à châtier les ennemis d'Œnée, puis, laissant Diomède[3] en possession de l'Ætolie, passa en Acarnanie, et fit pour son propre compte la conquête de ce pays. Or, pendant ce temps-là Agamemnon s'était jeté sur l'Argolide et s'en était aisément emparé, vu que la plupart des guerriers argiens avaient quitté le pays pour suivre Diomède. Mais la guerre de Troie était survenue, Agamemnon avait eu peur que Diomède [et Alcmæon], en son absence, et quand ils le sauraient retenu au loin par son commandement, n'accourussent dans le Péloponnèse (il avait appris justement que Diomède appelait à lui des forces considérables) et qu'ils ne reprissent possession d'un trône auquel ils avaient les droits les plus légitimes, comme héritiers, l'un, d'Adraste [son aïeul maternel], l'autre [d'Amphiaraüs], son propre père. Et en prévision de ce danger, il les avait invités à revenir l'un et l'autre, pour recevoir Argos de sa main et pour se joindre ensuite à l'entreprise commune. Seulement, tandis que Diomède se laissait persuader et venait se mêler aux autres chefs grecs, Alcmæon, indigné, n'avait tenu aucun compte de l'invitation, et, de cette manière, les Acarnanes s'étaient trouvés, seuls entre tous les peuples grecs, ne point pren-

1. *Iliade*, II, 635. — 2. Συνεξελθεῖν au lieu de συνελθεῖν, bonne correction de Madvig. — 3. Le même critique corrige ἐκείνοις en ἐκείνῳ.

dre part à l'expédition contre Troie. C'est la même tradition vraisemblablement qu'auront invoquée les Acarnanes, s'il est vrai, comme on les en accuse, qu'ils n'obtinrent des Romains le maintien de leur autonomie qu'en les trompant et en alléguant qu'eux seuls, dans toute la Grèce, n'avaient point porté les armes contre la métropole de Rome, et que le fait était constant puisque le *Catalogue des vaisseaux* ne les mentionnait ni avec les Ætoliens ni à part, et qu'en général Homère s'était abstenu de les faire figurer dans les diverses parties de ses poèmes.

26. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en admettant, comme il fait, que l'Acarnanie était, dès avant la guerre de Troie, tombée au pouvoir d'Alcmæon, Ephore a été amené à attribuer au même prince la fondation d'Argos Amphilochicum et à prétendre que c'était de lui que l'Acarnanie et l'Amphilochie avaient reçu leurs noms, la première, en honneur de son fils Acarnân, la seconde, en honneur d'Amphilochus, son frère, et que par là Ephore a donné en plein dans le système *anti-homérique*. Au contraire, nous lisons dans Thucydide et dans maint autre historien qu'Amphilochus revenait de Troie, quand, mécontent des événements survenus dans Argos, et appelé peut-être aussi par la nécessité de recueillir la succession de son frère ou par tout autre motif, il se rendit en Acarnanie. Laissons au surplus ces questions qu'on peut considérer comme particulières à l'Acarnanie, pour en examiner d'autres qui ne touchent plus ce pays qu'indirectement et en tant que son histoire se trouve liée à celle de l'Ætolie : ce sera bien, par le fait, revenir encore une fois aux antiquités ætoliennes, mais nous le ferons pour compléter utilement ce que nous en avons déjà dit.

CHAPITRE III.

Suivant certains historiens, les Curètes doivent être rangés au nombre des peuples Acarnaniens ; suivant d'au-

tres, c'est à l'Ætolie qu'ils appartiennent. Il en est aussi qui les font venir originairement de Crète, et d'autres qui leur assignent l'Eubée pour point de départ; mais, comme nous les trouvons mentionnés déjà par Homère, c'est par le témoignage du poète, naturellement, que nous commencerons l'examen de ce qui les concerne. Or, on croit qu'Homère les regardait plutôt comme Ætoliens que comme Acarnaniens : on se fonde sur ce que les Porthaonides dont il parle,

« Et Agrius, et Mélas et le troisième frère Œnée, ce hardi « cavalier, habitaient dans Pleuron et dans l'inaccessible Ca- « lydon[1] ».

Et, comme ces deux villes sont ætoliennes l'une et l'autre, qu'Homère les comprend à ce titre dans son *Catalogue ætolien*, et qu'en même temps il semble assigner Pleuron pour demeure aux Curètes[2], on en conclut que les Curètes eux-mêmes étaient Ætoliens. Quelques auteurs, il est vrai, sont d'une opinion contraire : frappés plus que de raison du tour qu'Homère a donné à sa phrase dans ce passage de l'Iliade,

« Le Curète et le bouillant Ætolien autour de Calydon étaient « aux prises »,

ils demandent si Homère eût tout aussi bien dit [4]

« Le Béotien et le Thébain, l'Argien et le Péloponnésien « étaient aux prises » ;

mais nous avons montré précédemment qu'il n'y avait là qu'une figure de style familière à Homère, et devenue même d'un usage commun parmi les autres poètes : l'objection est donc aisée à réfuter. En revanche, que ceux qui la font veuillent bien nous dire pourquoi Homère, si effectivement les Pleuroniens n'eussent été à ses yeux un peu-

1. *Iliade*, XIV, 116. — 2. Voy. *Ibid.*, IX, 525. — 3. *Ibid.* — 4. οὐδὲ γὰρ ἂν κυρίως εἰπεῖν (au lieu d'εἶπεν), correction de Madvig.

ple frère des Ætoliens et ætolien lui-même, se fût avisé de les comprendre dans son *Catalogue ætolien?*

2. Ephore, lui, commence par dire que la nation ætolienne n'a jamais subi le joug d'aucune autre nation, et que, de temps immémorial, son territoire, tant à cause de la difficulté des lieux qu'à cause des mœurs guerrières des habitants, a échappé à toute dévastation; puis, continuant, il nous apprend qu'à l'origine, les Curètes étaient maîtres de l'Ætolie entière; mais que, le fils d'Endymion, Ætolus, étant venu d'Elide, ils avaient été vaincus par lui dans plusieurs combats et s'étaient retirés alors dans le pays appelé aujourd'hui *Acarnanie*. Il ajoute que toutes les villes réputées les plus anciennes de l'Ætolie ont été fondées par les Ætoliens et par la colonie épéenne qu'ils avaient amenée d'Elide avec eux; et qu'Elis à son tour le fut, dix générations plus tard, par Oxylus, fils d'Hæmon, venu au contraire d'Ætolie en Elide. Ephore cite même à l'appui de son assertion deux inscriptions, l'une qui se lisait à Thermi, en Ætolie, c'est-à-dire dans le lieu où se sont tenues de tout temps les *archæresies* ou comices de la nation ætolienne, inscription gravée sur la base de la statue d'Ætolus et conçue en ces termes:

« A celui qui fonda leur première ville, au héros né sur les « bords de l'Alphée, non loin du stade d'Olympie, au noble fils « d'Endymion, à Ætolus, les Ætoliens ont érigé cette statue, « monument durable de leur propre valeur »,

l'autre qui se lisait sur le piédestal de la statue d'Oxylus dans l'agora d'Elis, et dont voici la teneur :

« Las de régner sur un peuple autochthone, Ætolus s'en fut « jadis conquérir le territoire des Curètes par l'effort redoublé « de sa lance. Issu de la même race, le fils d'Hæmon, Oxylus, « après dix générations, a repassé la mer pour venir fonder « la ville où nous sommes ».

3. Certes pour établir la parenté des Eléens et des Ætoliens, Ephore ne pouvait mieux faire que de citer ces

inscriptions; et, comme elles ne se bornent pas à attester la commune origine des deux peuples, mais qu'elles prouvent en outre qu'ils ont joué tour à tour à l'égard l'un de l'autre le rôle d'*archégètes*, il a fort bien fait aussi de se servir de leur témoignage pour convaincre de mauvaise foi ces auteurs qui regardent les Eléens comme une colonie ætolienne, sans vouloir admettre que les Ætoliens ont été eux-mêmes à l'origine colonie éléenne.

En revanche, ce même passage d'Ephore nous paraît contenir une inconséquence de langage et une contradiction de la nature de celle que nous avons relevée précédemment au sujet de l'Oracle de Delphes[1]. Après avoir dit, en effet, que jamais, à aucune époque de son histoire, l'Ætolie n'avait été *dévastée*, et nous avoir désigné, d'autre part, les Curètes comme les habitants primitifs du pays, il aurait dû ajouter[2] pour être conséquent avec lui-même que les Curètes étaient encore, au moment où il écrivait, les maîtres de l'Ætolie. C'eût été la seule manière de justifier sa première assertion, à savoir que l'Ætolie n'avait jamais été ni *dévastée* ni *conquise*. Bien loin cependant de rien ajouter de semblable, il oublie complétement ce qu'il a dit d'abord pour nous montrer Ætolus arrivant d'Elide et les Curètes vaincus par lui émigrant en Acarnanie. A quoi reconnaît-on, cependant, qu'une contrée a été dévastée? N'est-ce pas justement à ce que ses habitants vaincus l'abandonnent et émigrent? Le fait, d'ailleurs, ne ressort-il pas aussi de l'inscription qui se lisait à Elis, et qui marque en termes exprès qu'Ætolus

« Conquit la terre des Curètes par l'effort redoublé de sa « lance »?

4. Peut-être, prétendra-t-on qu'Ephore n'a entendu nier les *dévastations* de l'Ætolie qu'à partir du moment où l'arrivée d'Ætolus dans le pays eut fait donner à celui-

1. Voy. l. IX, c. III, § 11. — 2. ἐπιφέρειν au lieu de φέρειν, restitution nécessaire due à Casaubon.

ci le nom nouveau d'*Ætolie*. Malheureusement Ephore s'est enlevé jusqu'à la ressource de cette ingénieuse explication, en déclarant, dans la suite de son récit, que le fond de la population qui était demeurée en Ætolie se composait d'Epéens, mais que des Æoliens étaient venus plus tard se joindre à eux (il s'agit des Æoliens chassés de Thessalie en même temps que la nation béotienne) et que les deux peuples avaient dès lors possédé en commun l'Ætolie. Est-il [croyable][1], en effet, que, sans coup férir, des étrangers aient pu pénétrer dans un pays et l'occuper en commun avec les anciens habitants, qui n'avaient nul besoin, ce semble, d'un pareil partage? N'est-il pas plus probable, cette supposition écartée, que les anciens habitants n'en sont venus à céder ainsi une partie de leurs droits qu'après plusieurs défaites en bataille rangée? Or, nous le demandons, le pays dont les habitants ont subi ces défaites successives, n'a-t-il pas été, bel et bien, *dévasté?* sans compter qu'Apollodore dit avoir trouvé dans l'histoire la mention expresse d'une autre colonie, composée d'Hyantes de Béotie, qui serait venue[2] de même s'établir en Ætolie. Ephore, toutefois, croit avoir fait merveille, et il ne craint pas d'ajouter : « Ce sont les questions comme celle-ci, les questions qui présentent quelque point d'histoire depuis longtemps controversé à éclaircir ou quelque erreur accréditée à corriger, que nous approfondissons toujours de préférence ! »

5. Mais ces inconséquences de langage n'empêchent point qu'Ephore ne soit encore un guide plus sûr que bien d'autres. De même, quand Polybe, après avoir fait d'Ephore ce magnifique éloge que chacun sait, disant que, si Eudoxe narre agréablement l'histoire de la Grèce, lui, Ephore, excelle à démêler l'origine des peuples, leur parenté, leurs migrations, leurs établissements lointains, quand Polybe ajoute que, « pour lui, il s'attachera surtout à faire con-

1. Πιστόν, restitution de Groskurd. — 2. ἐπελθόντας au lieu de ἀπελθόντας, correction de Coray ratifiée par Meineke.

« naître l'état actuel des choses, l'exacte situation des lieux « et la mesure précise des distances, vu que c'est là l'objet « essentiel de toute vraie chorographie, » il s'expose à ce qu'on lui dise : « Mais vous aussi, Polybe, en admettant « dans votre ouvrage, comme autant de mesures positives, « les vagues évaluations qui ont cours parmi le peuple[1], et « cela non-seulement pour les pays situés hors de la « Grèce, mais pour la Grèce elle-même, vous prêtez le « flanc souvent aux attaques de Posidonius, d'Artémidore « et de maint autre. » Qu'on nous pardonne donc[2], dirons-nous à notre tour, si, ayant emprunté à ces mêmes auteurs la plus grande partie de nos documents, nous avons reproduit quelqu'une de leurs erreurs, et, loin de s'indigner contre nous, qu'on nous sache gré plutôt d'avoir été généralement plus exact que nos prédécesseurs et d'avoir suppléé à ce que faute de renseignements suffisants ils avaient pu passer sous silence.

6. Mais revenons aux Curètes. Nous n'avons pas encore épuisé toutes les traditions qui les concernent, lesquelles forment deux classes ou catégories distinctes, suivant qu'elles se rattachent ou non à l'histoire de l'Ætolie et de l'Acarnanie. On a vu plus haut quelques-unes des traditions qui se rattachent à cette histoire, celle-ci, par exemple, que l'Ætolie actuelle était occupée par les Curètes, quand l'invasion des Ætoliens sous la conduite d'Ætolus les refoula en Acarnanie ; celle-ci encore, que la Pleuronie avait les Curètes pour habitants et avait reçu d'eux le nom de *Curétide*, lorsqu'une invasion d'Æoliens, devant laquelle les Curètes durent fuir, vint l'enlever à ses premiers possesseurs. Voici maintenant ce que nous lisons dans Archémaque d'Eubée : « Les Curètes, maîtres[3] de Chalcis, s'étant aperçus que, « dans les fréquents combats qu'ils avaient à livrer au sujet

1. ὁ τὰς λαοδογματικὰς ἀποφάσεις au lieu de ὁ τάλας, ὁ δογματικάς, ou de ὁ τὰς τῶν ἄλλων δογματικάς, leçons des manuscrits : très-heureuse correction due à une conjecture de Tyrwhitt. — 2. Καὶ ἡμῖν οὖν συγγνώμη[ν ἔχειν καὶ οὐ συγγνώμη[ν νέμειν] καὶ. — Voy. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1009, col. 2, l. 38. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 172. — 3. Οἰκῆσαι au lieu de συνοικῆσαι. Voy. Meineke, *ibid.*, p. 173.

« de la plaine de Lélante, leurs ennemis cherchaient tou« jours à les saisir par l'épaisse touffe de cheveux qui leur « ombrageait le front pour les tirer à eux, ne laissèrent « plus pousser leurs cheveux que par derrière et se les ra« sèrent sur le devant de la tête, genre de coiffure qui leur « valut le nom de *Curètes*. Puis de Chalcis ils passèrent en « Ætolie dans le canton de Pleuron, et là, s'étant trouvés « voisins des peuples d'au delà de l'Achéloüs qui avaient « pour habitude de ne se jamais couper les cheveux, ils leur « donnèrent [par opposition] le nom d'*Acarnanes*. » En revanche, on lit ailleurs que chacun de ces deux peuples a emprunté d'un héros éponyme le nom qu'il porte. Et d'autres enfin prétendent que c'est du mont Curius situé au-dessus de Pleuron que les Curètes ont tiré leur nom, et que ce peuple était de race ætolique, tout comme les Ophiéens, les Agræens, les Eurytanes, etc., etc. Ils ajoutent que des deux divisions que formait l'Ætolie, comme nous-mêmes l'avons marqué plus haut, l'une, la Calydonie, avait été attribuée à Œnée, mais qu'il faut que les Porthaonides, en la personne d'Agrius, aient possédé encore une partie de l'autre division ou Pleuronie, puisque Homère[1] nous les montre « habitant à la fois Pleuron et la haute Calydon » ; que la Pleuronie néanmoins finit par passer tout entière sous la domination de Thestius, beau-père d'Œnée par sa fille Althée et roi des Curètes, et qu'ainsi, lorsque la guerre éclata entre les Thestiades et Œnée et Méléagre, soit, comme le dit Homère[2] d'après la légende du sanglier de Calydon,

« Au sujet de la hure et de la dépouille du monstre »,

soit pour la portion de territoire [qui avait appartenu aux Porthaonides], ce qui paraît plus vraisemblable, Homère a pu dire[3] :

« Le Curète et le bouillant Ætolien.... étaient aux prises ».

Des traditions [relatives aux Curètes], voilà toutes celles

1. *Iliade*, XIV, 117. — 2. *Ibid*, IX, 544. — 3. *Ibid*. 525.

qui se rattachent à l'histoire des deux pays que nous décrivons présentement.

7. Les autres, par contre, n'y ont plus le moins du monde rapport, et c'est l'*homonymie* seule qui a pu tromper les historiens et les induire à confondre avec les traditions relatives aux anciens habitants de l'Ætolie et de l'Acarnanie certains documents connus sous le nom de *Curétiques* qui en diffèrent du tout au tout et qui rappelleraient plutôt les légendes fabuleuses des Satyres, des Silènes, des Bacchi, des Tityres, car c'est aussi comme des *démons* ou divinités subalternes que les Curètes nous sont représentés par les auteurs des *Crétiques* et des *Phrygiaques*, lesquels, on le sait, ont mêlé [à l'histoire positive][1] maints détails sur les mystères et autres cérémonies religieuses se rapportant soit à la naissance et à l'éducation de Jupiter dans l'île de Crète, soit aux *Orgies* de la Mère des dieux en Phrygie et dans le canton de la Troade qui avoisine l'Ida.

A la vérité, ces auteurs ne s'expriment pas tous absolument de même, et, s'il en est dans le nombre qui identifient complétement les Curètes avec les Corybantes, les Cabires, les Dactyles Idéens, les Telchines, il en est aussi qui entre les uns et les autres n'admettent qu'une sorte d'affinité ou de parenté comportant de légères différences qu'ils notent et précisent[2]. Mais si l'on s'en tient aux caractères généraux, on peut dire qu'en somme ils s'accordent tous à désigner sous ces divers noms certains *enthousiastes* possédés de la fureur bachique, qui, dans les fêtes ou cérémonies religieuses où ils figurent comme *diacres* ou desservants de la divinité principale, épouvantent l'assistance par leurs danses armées et par leurs évolutions tumultueuses exécutées au bruit des cymbales, des tambours, du cliquetis des armes et avec accompagnement de flûtes et de cris stri-

1. Nous avons maintenu, comme avaient fait Müller et Meineke, la leçon ἐμπεπλεγμένα, malgré l'autorité de La Porte du Theil proposant la correction ἐμπεπλεγμένους. — 2. Ici aussi, d'après l'autorité de Meineke, nous avons maintenu la leçon ordinaire. Voy. *Vind. Strab.*, p. 173.

dents. Or, l'identité entre les ministres ou desservants impliquant jusqu'à un certain point celle des cultes eux-mêmes, on peut regarder les religions de la Crète et de la Phrygie comme sœurs des religions de Samothrace, de Lemnos et autres lieux; question, on le voit, toute théologique et qui, à ce titre, rentrerait plutôt dans le domaine de la philosophie.

8. Mais comme ce nom de Curètes, avec ses acceptions différentes, a été pour tous les historiens une cause d'erreur et de confusion, j'ai cru, à mon tour, ne pas devoir reculer devant les longueurs d'une digression nécessaire, où, dans la mesure que comporte l'histoire, j'ajouterais à l'exposé des faits leur explication philosophique. Je ferai remarquer cependant, au préalable, que quelques auteurs, non sans une certaine apparence de raison, prétendent relier [par l'étymologie du nom de Curètes] les traditions [religieuses] dont nous venons de parler aux traditions [historiques] que nous avons rapportées ci-dessus. Ainsi, à les entendre, ce serait pour avoir porté la robe longue comme les jeunes filles (κόραι) que les habitants primitifs de l'Ætolie auraient reçu le nom de *Curètes :* ils rappellent que ce fut là pendant longtemps un usage en vigueur parmi les peuples grecs, témoin le portrait que fait Homère *des Ioniens à la tunique traînante* [1], et nous montrent, qui plus est, les compagnons de Léonidas soignant leur chevelure [comme des jeunes filles] au moment de marcher au combat, et excitant par là le mépris des ennemis mêmes dont ils allaient se faire admirer l'instant d'après les armes à la main[2]. Et comme, en général, le soin de la chevelure comprend deux opérations distinctes, l'entretien et la coupe des cheveux (κουράν), et cela aussi bien chez les jeunes garçons (κόροι) que chez les jeunes filles (κόραι), il serait aisé, on le voit, de multiplier pour ce nom de *Curètes* les étymologies plausibles. D'autre part, qui empêche d'admettre que l'usage de la danse armée ait été introduit d'abord précisément par les

1. *Iliade*, XIII, 685. — 2. Cf. *Hérodote*, VII, c. 208.

peuples qui avaient adopté cette coiffure et ce costume et qui en avaient reçu le nom de *Curètes*, et qu'à leur exemple les populations belliqueuses de la Grèce, celles qui passaient leur vie pour ainsi dire sous les armes (j'entends les populations de l'Eubée, de l'Ætolie et de l'Acarnanie) se soient décidées à les prendre à leur tour. Le fait est qu'Homère se sert de ce même nom comme d'un terme générique pour désigner la *jeunesse sous les armes* [1],

« Choisis les plus illustres d'entre les Curètes Panachéens;
« qu'ils prennent sur mon vaisseau rapide les riches présents
« qu'hier nous promîmes à Achille, et qu'ils les portent au
« héros »;

et ailleurs,

« Les Curètes Achéens portaient les présents du roi ».

Mais nous en avons dit assez sur l'origine du nom de Curètes [2].

9. Examinons maintenant comment tant de noms [en apparence différents, *Curètes*, *Corybantes*, *Cabires*, *Dactyles Idéens*, *Telchines*,] reviennent tous au même, et cherchons le sens *théologique* des traditions auxquelles ils se rattachent. Un usage commun aux Grecs et aux Barbares veut que les sacrifices offerts aux dieux (que ces sacrifices soient accompagnés ou non d'*enthousiasme*, de musique et de *mystère*) coïncident toujours avec le repos des jours de fête; et cet usage, il faut bien le dire, est conforme à la nature des choses. Le repos en effet éloigne l'esprit des intérêts terrestres et porte le vrai sage [3] à élever son âme vers la divinité. Ajoutons que l'*enthousiasme* paraît provenir d'une sorte d'inspiration céleste, à laquelle il doit de se rapprocher jusqu'à un certain point de la *divination* ou fa-

1. *Iliade*, XIX, 193. — 2. *Ibid.*, 248. La phrase ἡ δὲ ἐνόπλιος... στρατιωτικά a été rejetée par Meineke, pour faire droit à l'observation de Kramer, qui le premier l'a dénoncée comme n'étant qu'une glose marginale. — 3. τὸν δὲ ὄντως νοοῦντα au lieu de τὸν δὲ ὄντως νοῦν, bonne correction due à Müller, et qui dispense de recourir au moyen radical proposé par Meineke, c'est-à-dire au rejet pur et simple de tout le membre de phrase. La correction, plus simple, τὸν δ'ὄντως ἔννουν proposée récemment par Madvig est encore préférable.

culté de prédire l'avenir, que le *mystère* destiné à dérober au profane la célébration du sacrifice prête à la divinité quelque chose d'auguste, en ce qu'il imite justement ce que la nature divine a d'inaccessible aux sens de l'homme; qu'enfin la musique, composée, comme elle est, de danse, de rhythme et de chant, par le plaisir qu'elle excite et par la supériorité qu'elle a sur les autres arts, nous reporte encore vers Dieu. On a dit avec vérité que c'est surtout quand ils se font les bienfaiteurs de leurs semblables, que les hommes imitent la divinité, mais il est peut-être encore plus vrai de dire qu'ils s'en rapprochent davantage dans l'état de bonheur; or, le bonheur consiste en réalité à se réjouir, [à s'ébattre ou à se reposer] les jours de fête, à philosopher, j'ajoute à faire ou à entendre de la musique, car, si le goût musical a quelque peu dégénéré[1], et si l'on voit les musiciens de nos jours faire servir leur art dans les banquets, dans les concerts, sur la scène et ailleurs, à flatter les sens, est-ce une raison pour condamner la musique elle-même, et n'est-il pas clair, pour quiconque a médité sur la nature des sciences, que la musique est la source même d'où elles sont toutes sorties?

10. C'est bien pour cela que Platon, et avant lui les Pythagoriciens, ont compris sous le nom de *musique* la philosophie tout entière. Suivant eux, ce sont les lois de l'harmonie qui maintiennent le monde, et toute forme ou *idée* musicale est proprement l'œuvre de la divinité. C'est bien pour cela aussi que les *Muses* figurent au nombre des déesses, qu'Apollon est souvent appelé le *Musagète*, et que l'hymne est regardé comme l'essence de toute poésie; pour cela enfin, que l'on a fait de la musique comme qui dirait l'école des bonnes mœurs, tout ce qui sert à épurer l'esprit de l'homme paraissant à juste titre tenir de près à la divinité.

Mais ce n'est pas tout, la plupart des peuples grecs ont attribué au culte de certaines divinités, à savoir de Dio-

1. γεγένηται au lieu de γένηται, correction de Meineke.

nysos, d'Apollon, d'Hécate, des Muses, et de Déméter aussi bien entendu, tout un appareil d'*orgies*, de *bacchanales*, de *chœurs* et de *télétés* ou d'épreuves mystiques. Ils se servent du nom d'*Iacchus* (lequel signifie proprement *démon* ou *serviteur de Déméter*), pour désigner non-seulement Dionysos, mais encore l'*archégète* des mystères. Les *dendrophories*, les chœurs de danse ou *chorées*, les épreuves ou *télétés*, sont communes au culte de tous ces dieux. En revanche, les Muses ne partagent qu'avec Apollon l'honneur de présider aux *chori* ou chœurs de chant, et Apollon préside seul à tout ce qui est Oracle. Chaque divinité, maintenant, a ses ministres ou desservants particuliers. Le culte des Muses, qui compte à proprement parler pour adeptes tous les esprits lettrés, est plus spécialement desservi par les *musiciens*. Apollon qui, à certains égards, a droit aussi aux hommages des musiciens, a plus particulièrement pour prêtres ou pour ministres les *prophètes* et les *devins;* Déméter a les *mystes*, les *dadouques*, les *hiérophantes;* et Dionysos, d'une part, les *Silènes*, les *Satyres*, les *Tityres*[1], et, de l'autre, les *Bacchantes*, les *Lénées*, les *Thyées*, les *Mimallones*, les *Naïdes* et les *Nymphes*.

11. En Crète, ce n'était pas seulement[2] le culte de ces divinités qui était accompagné de l'appareil orgiaque : le culte de Jupiter avait aussi l'*orgiasme* pour caractère principal. Ajoutons qu'il était desservi par des prêtres ou ministres semblables en tout aux Satyres Dionysiaques, jeunes comme eux et comme eux habitués à exécuter en cadence [une sorte de *pyrrhique* ou de] danse armée. Seulement les Crétois leur avaient donné le nom de Curètes, se fondant sur le mythe de la naissance de Jupiter : ce mythe, on le sait, nous montre, à côté de Cronos qui s'est fait une loi de dévorer tous ses enfants au fur et à mesure qu'ils vien-

1. Transposition indiquée par l'énumération des mêmes noms qui se trouve au § 7 du présent chapitre et que Kramer a signalée le premier. Les mots καὶ Τίτυροι dans les éditions antérieures suivent les mots καὶ Νύμφαι. — 2. Malgré l'autorité de Heyne, cité par Müller, nous croyons inutile de recourir ici à la correction κατὰ ταῦτα et maintenons, avec tous les éditeurs de Strabon, la leçon καὶ ταῦτα des mss., laquelle donne un sens plausible.

dront au monde, l'épouse du Dieu, Rhéa, s'efforçant au contraire de lui cacher ses souffrances pour avoir le temps de faire disparaître l'enfant à qui elle va donner le jour et qu'elle veut sauver à tout prix; elle est aidée en cela par le dévouement des Curètes, qui devront se serrer autour d'elle et exécuter au bruit du tambour et d'autres instruments aussi sonores une danse armée et une scène de tumulte destinée à étonner Cronos et à favoriser l'enlèvement du précieux enfant, que la tradition nous montre[1] ensuite élevé par ces mêmes Curètes, et toujours avec le même zèle et la même sollicitude : ce qui laisserait supposer, par parenthèse, que les Curètes ont dû leur nom, soit à cette circonstance qu'ils étaient entrés tout jeunes garçons (νέοι χαὶ χόροι) au service du dieu, soit à la jeunesse même de leur divin pupille (ἢ διὰ τὸ χουροτροφεῖν τὸν Δία), Jupiter ayant trouvé en eux en quelque sorte ses Satyres. Il est certain que les deux étymologies ont cours. — Tels sont les caractères essentiels de l'*orgiasme* [ou enthousiasme] chez les Grecs.

12. [Parmi les Barbares], les Bérécynthiens, nation phrygienne, et en général tous les Phrygiens, voire les populations de la Troade les plus rapprochées de l'Ida, emploient également les rites ou cérémonies *orgiaques*, mais c'est pour honorer Rhéa. Cette déesse, on le sait, a reçu d'eux les noms de *Mère des dieux*, d'*Agdistis* et de *Grande déesse phrygienne*, sans compter les épithètes toutes locales d'*Idéenne*, de *Dindymène*, de *Sipylène*, de *Pessinuntide*, de *Cybèle* [et de *Cybébé*][2]. Quant à ses ministres, c'est encore par l'appellation de *Curètes* que les Grecs les désignent, non qu'ils les rattachent aux mêmes mythes [que ceux dont nous parlions tout à l'heure], ils se gardent bien de les confondre [avec les *Curètes* de Jupiter] et ne les regardent, à proprement parler, que comme des desservants subalternes analogues aux *Satyres*. Ajoutons qu'ils leur donnent quelquefois aussi le nom de *Corybantes*.

1. παραδιδόασι au lieu de παραδίδοσθαι, correction de Madvig. — 2. χαὶ Κυβέλην [χαὶ Κυβήβην], addition nécessaire faite par Meineke. Cf. le § 15 du présent chapitre.

13. La confirmation de toutes nos idées à cet égard ressort, du reste, de ce que disent les poètes. Quand Pindare, par exemple, dans le dithyrambe qui commence ainsi « *Traînant et filandreux rampait naguère le chant des dithyrambes* », et tout de suite après avoir décrit la nature de l'hymne *dionysiaque* sous sa forme primitive comme sous sa forme la plus moderne, s'écrie brusquement :

« C'est pour préluder à ta fête, ô GRANDE MÈRE DES DIEUX,
« que la ronde et retentissante cymbale fait entendre son
« joyeux appel répété par le vif cliquetis des crotales, tandis
« que s'allume en petillant la torche enduite de jaune résine »,

ne proclame-t-il pas le lien étroit qui unit, à ses yeux, les rites grecs du culte de Dionysos aux rites phrygiens du culte de la Mère des dieux? n'est-ce pas aussi ce que fait Euripide, dans sa tragédie des *Bacchantes*[1], lorsque, rapprochant les cérémonies phrygiennes des rites sacrés de la Lydie, eu égard sans doute à la proximité des deux pays[2], il met les paroles suivantes dans la bouche de Dionysos :

« Mais vous qui avez quitté le Tmole, rempart de la Lydie,
« pour me former ce THIASE ou brillant cortége, vous toutes,
« femmes, que j'ai amenées des pays barbares comme autant
« de sœurs et de compagnes fidèles, prenez en main le tympa-
« non sonore, cet instrument national de la Phrygie, que
« Rhéa, mère des dieux, et moi-même avons naguère in-
« venté.... »,

et que plus loin il ajoute[3]:

« Bienheureux le mortel inspiré qui, [initié aux mystères
« des dieux,] cherche à purifier sa vie ! Il se mêle pieusement
« aux ORGIES de Cybèle, la grande mère Phrygienne, et la
« main armée du thyrse, la tête couronnée de lierre, il fête et
« honore Dionysos. Allez, Bacchantes! Bacchantes, allez! Des-
« cendues avec Dionysos des montagnes de la Phrygie, conti-

1. Vers 55. — 2. διὰ τὸ ὅμορον au lieu de διά τε Ὅμηρον, excellente correction de Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 173-174. — 3. Vers 74.

« nuez à accompagner ce jeune dieu, fils d'un dieu, et guidez « sa course pétulante à travers les vastes plaines de la Grèce » ?

Sans compter que, dans ce qui suit, Euripide étend la ressemblance aux rites de la Crète[1] :

« O asile sacré des Curètes, ô divin berceau de Jupiter, « antres de la Crète, qui vîtes le belliqueux Corybante inventer « pour moi l'instrument que vos mains agitent, et tendre la « peau sonore sur l'orbe du tympanon ! Aux doux sons des « flûtes phrygiennes il marie les clameurs bachiques, et, pour « mieux régler les beaux chants des Bacchantes, il met aux « mains de Rhéa ce nouvel instrument aux batteries retentis- « santes. A son tour, l'irrévencieux Satyre obtient que la « Bonne Mère, que Rhéa le lui confie, et aussitôt il en mêle les « roulements bruyants aux chœurs des TRIÉTÉRIDES, cette fête « aimée de Dionysos ».

Ce qu'il confirme dans son *Palamède*, en faisant dire au chœur :

« Loin de participer aux banquets de Dionysos[2], de ce dieu, « qui, sur les hauteurs de l'Ida, en compagnie de sa mère « chérie, écoute avec ravissement les appels répétés du tam- « bour. »

14. Quand, enfin, pour concilier les différentes traditions qui ont cours sur l'invention de la flûte, les poètes identifient Silène, Marsyas et Olympus, ou qu'ils font retentir des mêmes échos[3] (ce qui leur arrive fréquemment) et l'Ida et l'Olympe, comme si les deux noms pour eux ne désignaient qu'une seule et même montagne, ne confondent-ils pas là encore par le fait les rites du culte de Dionysos avec les rites sacrés de la Phrygie ? A ceci on objectera peut-être qu'il existe sur le versant de l'Ida qui regarde Antandros quatre pics ou sommets portant le nom d'Olympe, mais pour

1. Vers 120. — 2. Meineke propose pour ce passage difficile le choix entre deux corrections, ingénieuses comme toujours, mais tout ici est si incertain que nous n'avons osé adopter ni l'une ni l'autre. Voy. *Vind. Strab.*, p. 174. Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1010, col. 1, l. 25 et suiv. — 3. Madvig propose de lire τυποῦσιν au lieu de κτυποῦσιν, mais cette expression toute poétique n'est-elle pas ici parfaitement à sa place ?

ce qui est de l'Olympe de Mysie, on conviendra que, tout voisin qu'il est de l'Ida, il forme bel et bien une montagne distincte, ce qui n'a pas empêché l'auteur de *Polyxène*, Sophocle, de faire dire à Ménélas, dans son empressement à mettre à la voile et à quitter les rivages troyens, où Agamemnon au contraire désire prolonger encore un peu son séjour pour essayer d'apaiser Minerve par un dernier sacrifice :

« Oui, mon frère, restez après nous, et, quand vous aurez,
« dans toute la région IDÉENNE, enlevé les troupeaux de l'O-
« LYMPE, sacrifiez à la Déesse ».

15. [Ajoutons que c'est évidemment à l'imitation des doux accents] de la flûte ou des sons éclatants de la crotale, des cymbales et du tambour, si ce n'est même à l'imitation des cris, des chants, des trépignements cadencés des Bacchantes, que les poètes ont imaginé de former des noms tels que ceux de *Cabires*, de *Corybantes*, de *Pans*, de *Satyres* et de *Tityres*, par lesquels ils distinguent les différentes classes des prêtres, choristes ou serviteurs de ces deux divinités, tandis que les lieux mêmes[1] paraissent avoir suggéré la plupart des noms donnés à Bacchus et les épithètes de *Cybèle*, de *Cybébé* et de *Dindymène* que l'on trouve souvent jointes à celui de Rhéa. Quant au nom de Sabazius, qui revient si souvent dans les livres dits *Phrygiaques* et qui signifie à proprement parler « *Le fils de la Bonne Mère* », c'est encore à Dionysos, on le voit, qu'il se rapporte et fait allusion[2].

16. On en pourrait même dire autant des fêtes Cotyttiennes et Bendidiennes, lesquelles se célèbrent en Thrace, c'est-à-dire dans le pays où le culte Orphique a également pris naissance. Car, dans le passage où Æschyle fait mention de Cotys, la grande divinité des Édoniens, et des instruments

1. Madvig blâme à tort, suivant nous, la correction de καὶ en κατὰ, voy *Adv. crit.*, vol. I, p. 557. — 2. Παρῳδῶν τὰ τοῦ Διονύσου au lieu de παραδόντα τοῦ Διον. correction de Madvig plus simple que toutes celles qui ont été proposées par Kramer, Heyne, Lobeck et Meineke.

de musique qui lui étaient consacrés, tout de suite après avoir dit :

« C'est à la déesse Cotys que les Edoniens rendent hom-
« mage. Munis de ces instruments sonores, qui furent inventés
« sur les hauts lieux[1].... »,

il ajoute, comme s'il s'agissait en vérité des ministres ou serviteurs de Dionysos,

« L'un s'empare de bombyces habilement faits au tour et
« avec le secours de ses doigts agiles exécute le chant entraî-
« nant qui provoque l'enthousiasme; l'autre s'est armé de
« cymbales de cuivre qu'il entrechoque bruyamment »,

et plus loin encore :

« La lyre à son tour fait retentir son appel strident, auquel
« répondent aussitôt de sourds mugissements qui semblent
« sortir d'invisibles profondeurs et imitent la voix du taureau :
« c'est l'écho du tambour, qui, comme le roulement d'un ton-
« nerre souterrain, gronde et répand au loin la terreur ».

Or, quoi de plus naturel, les Phrygiens étant issus notoirement d'une colonie thrace, que les rites sacrés de la Phrygie aient été eux-mêmes importés de Thrace en Asie ? J'ajoute que ceux qui ont identifié Dionysos et Lycurgue l'Edonien semblent avoir voulu faire allusion encore à cette exacte conformité des deux religions.

17. La musique, à son tour, considérée au triple point de vue de la mélodie, du rhythme et des instruments, accuse cette même origine thrace et asiatique. On s'en convainc aussi quand on réfléchit aux lieux où les Muses sont l'objet d'un culte particulier, car la Piérie et l'Olympe, Pimpla et Libéthrum, localités ou montagnes qui dépendent aujourd'hui de la Macédoine, appartenaient autrefois à la

1. Voy. *Vind. Strab.*, p. 174-175, comment Meineke propose de remanier tout ce passage. Quant à la correction proposée par l'éditeur des fragments d'Eschyle, M. Wagner, du mot ὄρεια en ὄρθια, elle nous a paru devoir être repoussée, surtout parce qu'elle méconnaissait la théorie mystique des *Oribasies*, exposée plus bas au § 23 du présent chapitre.

Thrace; la consécration de l'Hélicon aux Muses est due aux colons thraces de la Béotie, les mêmes qui dédièrent l'antre des nymphes Libéthriades; les plus anciens musiciens, Orphée, Musée et Thamyris passent pour avoir été originaires de la Thrace et c'est encore de ce pays qu'est venue la réputation [plus récente] d'Eumolpe. D'autre part les poètes, qui ont fait de l'Asie entière jusqu'à l'Inde le domaine ou territoire sacré de Dionysos prétendent assigner à la musique une origine presque exclusivement asiatique. L'un d'eux, par exemple, en parlant de la lyre, dira : « *Il fait vibrer les cordes de la cithare asiatique* ». L'autre donnera à la flûte la double qualification de *bérécynthienne* et de *phrygienne*. Enfin bon nombre d'instruments tels que le *nablas*, la *sambycé*, le *barbitos*, le *magadis*, etc., portent aujourd'hui encore des noms barbares.

18. Les Athéniens, toujours portés, on le sait, à accueillir ce qui vient de l'étranger, ont procédé de cette façon, même pour les choses de la religion, et, avec un empressement dont leurs poètes comiques ne se sont pas fait faute de rire, ils ont adopté maints rites des religions barbares, notamment des rites thraces et phrygiens. Platon mentionne expressément les Bendidées [1]; quant aux rites phrygiens, Démosthène y fait évidemment allusion [2], lorsque, après avoir flétri la mère d'Æschine, il dénonce Æschine lui-même comme ayant souvent assisté sa mère dans la célébration des saints mystères, comme ayant, avec elle, mené le *thiase* et entonné le double refrain, « *Evoé! Saboé!* » et « *Hyès Attès, Attès Hyès!* » N'est-ce pas là en effet ce qui se passe dans les cérémonies du culte du dieu Sabazius et de la Grande Mère phrygienne?

19. Il y aurait encore, au reste, une remarque [3] importante à faire au sujet de ces *démons* ou génies [dont nous parlions tout à l'heure] et de la diversité des noms qui leur ont été donnés, c'est qu'on ne s'est pas borné à faire d'eux

1. *De Republ.*, l. I, p. 354. — 2. *Pro Corona*, éd. Voemel, § 260. — 3. Ζητοῖ δ' ἄν τις καὶ ταῦτα au lieu de ἔτι δ' ἄν τις καὶ ταῦτα [εὕροι], excellente restitution de Madvig.

des ministres de la divinité, mais qu'on les a souvent représentés comme des dieux eux-mêmes. Ainsi Hésiode dit formellement que du [héros Catreûs et de Niobé][1], fille de Phoronée, sont nées cinq filles,

« Desquelles naquirent à leur tour, avec les Nymphes, divi-
« nités des montagnes, et toute la lignée des Satyres, ces vau-
« riens ennemis du travail, et tous les dieux CURÈTES, amis
« des jeux, amis de la danse. »

Pour l'auteur de la *Phoronide*, il est vrai, les Curètes ne sont que d'habiles *joueurs de flûte*, Phrygiens d'origine, mais pour d'autres ce sont « *les fils mêmes de la terre* », « *les Dieux Chalcaspides* ». D'autres, maintenant, prétendent que les Corybantes seuls sont originaires de la Phrygie, tandis que les Curètes sont nés en Crète et ont passé de là en Eubée où ils ont revêtu les premiers l'armure d'airain, méritant ainsi le surnom de *Chalcidiens* qu'on leur a quelquefois donné. Il y en a aussi qui assurent que ce sont les Corybantes, venus exprès soit de la Bactriane, soit de la Colchide, qui furent donnés à Rhéa par les Titans pour lui servir de gardes ou de satellites armés. Mais les *Crétiques* désignent expressément sous le nom de CURÈTES les nourriciers et les gardes de Jupiter et ils les font venir de Phrygie en Crète sur l'appel de Rhéa. Ailleurs nous lisons que des neuf Telchines qui étaient à Rhodes une partie suivit Rhéa en Crète et se vit charger par la déesse de veiller sur l'enfance de Jupiter, et que ce sont ces Telchines qui reçurent le nom de CURÈTES ; que ces mêmes Telchines avaient été accompagnés [à leur départ de Rhodes] par un certain Cyrbas [2], devenu plus tard le fondateur de Hiérapytna et que c'est cette circonstance qui permit naguère aux Prasiens de soutenir [devant le tribunal] des Rhodiens que les Corybantes étaient des *démons*, fils d'Athéné et d'Hélios. Il y a bien

1. Nous avons traduit ce passage d'après une restitution très-hardie, mais, suivant nous, très-heureuse de Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 175. Cf. cependant l'*Ind. var. lect.* de l'édition Müller, p. 1010, au bas de la 1e colonne, et la conjecture bien autrement hardie de Madvig, ἐκ Καρτιρογαίτης (*Adv. crit.*, vol. I, p. 557). — 2. Κύρβαντα au lieu de Κορύβαντα, correction de Kramer.

encore la tradition qui, après avoir identifié avec les Cabires les Corybantes nés des amours de Calliope et de Cronos (d'autres disent de Calliope et de Jupiter), les fait passer en Samothrace et tient leurs aventures pour purement *mystiques*.

20. Mais Démétrius de Scepsis, qui a fait, on le sait, un recueil complet de toutes les fables [relatives aux mystères], n'admet pas cette tradition : il se fonde, pour la repousser, sur ce qu'il n'est pas resté vestige en Samothrace de légendes *mystiques* relatives aux Cabires, ce qui ne l'empêche pas[1] de citer ailleurs l'opinion de Stésimbrote de Thasos affirmant que les cérémonies sacrées de Samothrace se célébraient en l'honneur des Cabires, et d'ajouter lui-même à ce propos que les Cabires tiraient leur nom du mont Cabiros en Bérécynthie. Suivant d'autres auteurs, c'est d'Hécate [et non de Rhéa] que les Curètes auraient été les ministres, et comme tels ils ne feraient qu'un avec les Corybantes. De son côté le même Démétrius soutient (par opposition cette fois au témoignage formel d'Euripide) que le culte de Rhéa est étranger à la Crète et n'y a même jamais pénétré, qu'il n'appartient qu'à la Phrygie et à la Troade et que ceux qui avancent le contraire parlent plutôt en mythographes qu'en historiens, mais que la ressemblance de certains noms de lieux peut jusqu'à un certain point excuser leur erreur. Il existe en effet deux montagnes du nom d'Ida, l'une en Troade et l'autre en Crète ; le nom de Dicté appartient et à une localité du canton de Scepsis et à une montagne de la Crète ; celui de Pytna désigne à la fois un des sommets de l'Ida [et une montagne de la Crète[2]], du voisinage de laquelle la ville d'Hiérapytna a emprunté son nom ; on connaît Hippocorona dans l'Adramyttène et Hippocoronium en Crète ; enfin le nom de Samonium qui désigne l'extrémité orientale de l'île appartient aussi à une plaine de la Néandride et du territoire d'Alexandria-Troas.

1. Ὅμως, au lieu d'ὁμοίως, correction nécessaire due à Coray. — 2. Lacune suppléée par Casaubon.

21. Acusilaüs d'Argos, à son tour, fait naître de Cabiro et de Vulcain un fils, Camillos, et de celui-ci trois fils et trois filles, les trois Cabires et les trois nymphes Cabirides[1]. Mais, suivant Phérécyde, tandis que les neuf Corybantes ou Cyrbantes, premiers colons de la Samothrace, sont nés[2] des amours d'Apollon et de Rhytie, les trois Cabires et les trois nymphes Cabirides sont nées de Vulcain même et de Cabiro, fille de Protée. Phérécyde ajoute que les Cabires, comme les Corybantes, étaient l'objet d'un véritable culte. Or c'est à Imbros et à Lemnos, voire dans la Troade (dans certaines villes, il est vrai, plus que dans d'autres), que les Cabires ont été principalement honorés. Leurs noms ont là un sens *mystique*. Cependant, s'il faut en croire Hérodote, les Cabires auraient eu, comme Vulcain, des temples jusque dans Memphis, et ces temples n'auraient été détruits que sous le règne de Cambyse. Toujours est-il qu'aujourd'hui les lieux où le culte de ces démons ou génies florissait naguère sont complétement inhabités, témoin Corybantéum d'Hamaxitie[3], dont l'emplacement, dépendance actuelle du territoire d'Alexandria, était voisin de Sminthion; témoin encore Corybissa, qui s'élevait naguère dans le canton de Scepsie, non loin du fleuve Euréis et du bourg de même nom, et à portée également de l'Æthaloeis, au cours torrentueux. En revanche, le Scepsien nous dit qu'il est assez probable que les dénominations de Curètes et de Corybantes étaient équivalentes, s'appliquant l'une et l'autre aux jeunes garçons (ἤθεοι καὶ κόροι) chargés, dans les fêtes de la Mère des dieux, d'exécuter la danse des armes[4]. Le nom de *Corybantes*, à ce compte, viendrait du mouvement de tête particulier (κορύπτοντας), dont ces danseurs sacrés, semblables[5] aux Bétar-

1. τοῦ δὲ τρεῖς Καβείρους, [καὶ τρεῖς] Νύμφας Καβειρίδας, au lieu de οἷς N. K., conjecture plausible de Kramer. — 2. Ῥυτίας, au lieu de Ῥητίας, leçon fournie par un seul manuscrit, mais qui pourrait être la bonne, au jugement de Müller. — 3. Κορυβαντεῖον au lieu de Κορυβάντιον, correction de Meineke. — 4. Il ne nous a pas paru indispensable pour traduire ce passage et pour lui donner un sens satisfaisant de supposer, avec Groskurd et Meineke, une lacune avant ou après les mots Κουρῆτας μὲν καὶ Κορύβαντας εἶναι τοὺς αὐτούς. Voy. cependant *Vind. Strab.*, p. 175. — 5. οἵους au lieu de οὕς, bonne correction de Meineke.

mons d'Homère, accompagnaient leur pas ou marche mesurée :

« Allez, partez, ô Bétarmons, vous les plus agiles d'entre les « Phéaciens[1] ».

D'autre part, si nous disons de tous ceux qui s'agitent en furieux qu'ils *corybantient*, c'est que les Corybantes étaient les danseurs par excellence et qu'ils personnifient en même temps pour nous *l'enthousiasme*.

22. Quant au nom de *Dactyles Idéens*, quelques auteurs prétendent qu'il désigna d'abord les plus anciens habitants des dernières pentes de l'Ida : ils font remarquer qu'on donne habituellement le nom de *pied* à la partie basse et le nom de *cime* à la partie haute des montagnes, laissant entendre par là vraisemblablement que les extrémités inférieures de la chaîne de l'Ida, qui, bien que séparées de la chaîne elle-même, étaient, comme elle, consacrées à la Mère des dieux, [étaient appelées les *Dactyles* ou *doigts de l'Ida*][2]. Mais Sophocle croit plutôt à l'existence de cinq frères qui, les premiers, auraient découvert le fer et trouvé l'art de le travailler ainsi que mainte autre matière utile, et, comme la tradition prête cinq sœurs à ces cinq frères, il pense que c'est uniquement leur nombre [analogue à celui des doigts de la main] qui leur a fait donner le nom de *Dactyles*. D'autres auteurs proposent d'autres explications du même mythe, mais ils ne font tous à proprement parler que rendre l'invraisemblable plus invraisemblable encore ; ils ne s'accordent d'ailleurs ni sur les noms, ni sur les nombres : ainsi, le même génie est appelé par eux tantôt Kelmis, tantôt Damnaménès, Héraclès ou Acmon. Les uns voient dans les Dactyles les autochthones mêmes de l'Ida, les autres de simples colons. Mais ce dont ils conviennent tous, c'est que, les premiers, les Dactyles ont travaillé le fer dans l'Ida ; tous aussi les croient quelque peu magiciens, les attachent au culte de la Mère des dieux

2. *Odyssée*, VIII, 250. — 2. Lacune suppléée par Kramer.

et leur assignent pour demeure la Phrygie des environs de l'Ida, employant ici le nom de Phrygie plutôt que le nom de Troade, probablement pour rappeler qu'après le sac de Troie ce furent les Phrygiens, qui, profitant de leur voisinage, prirent possession de tout ce pays. Ils supposent enfin une filiation directe des Curètes et des Corybantes par rapport aux Dactyles Idéens : suivant eux, les cent premiers autochthones de la Crète auraient pris le nom de Dactyles Idéens; puis, leur descendance s'étant trouvée réduite à neuf individus mâles, le nom primitif aurait fait place à celui de Curètes; mais chacun de ces neuf Curètes avait donné le jour à dix fils qui avaient repris le nom de Dactyles Idéens.

23. Si, malgré le peu de goût que nous avons toujours professé pour les fables, nous nous sommes laissé aller à parler aussi longuement de celles-ci, c'est qu'elles nous ont paru se rattacher à la théologie. Toute question théologique, en effet, nécessite l'examen des antiques croyances, c'est-à-dire des *mythes*, puisque les Anciens se sont plu à jeter un voile sur les notions qu'ils pouvaient avoir de la nature des choses et qu'ils ont volontairement mêlé la fable à la science positive. Sans doute toutes leurs énigmes ne sont pas faciles à expliquer sûrement; on peut néanmoins en multipliant les rapprochements et en s'aidant des analogies ou des contradictions que ces différentes fables présentent entre elles arriver plus aisément à dégager le fond de vérité qu'elles contiennent. C'est ainsi que le mythe qui nous représente les ministres des Dieux et les Dieux eux-mêmes hantant de préférence les lieux hauts et se livrant là à tous les transports de l'*enthousiasme* doit être interprété vraisemblablement dans le même sens que le dogme qui nous montre la divinité faisant sa demeure du ciel et employant, entre autres signes ou pronostics, les phénomènes célestes pour manifester sa providence. Par malheur en même temps qu'on a cru reconnaître une certaine affinité entre l'*oribasie* ou séjour des lieux hauts et la découverte des métaux, les commencements de l'art de la chasse,

et[1] la recherche des différentes substances utiles à la vie de l'homme, il a paru évident que c'était de l'*enthousiasme*, de l'ardente dévotion et de la divination inspirée qu'étaient immédiatement dérivés et le charlatanisme, et la magie, et à plus forte raison cette exploitation frauduleuse qui se fait [tous les jours] des doctrines dionysiaques et orphiques. — Mais arrêtons-nous, nous en avons dit assez sur ce sujet.

CHAPITRE IV.

Après avoir passé en revue les îles du Péloponnèse y compris celles qui se trouvent situées soit à l'intérieur soit à l'entrée du golfe de Corinthe, nous sommes amené naturellement à décrire la Crète (car cette île dépend encore à proprement parler du Péloponnèse), et, avec la Crète, les nombreuses îles qui l'avoisinent, et parmi lesquelles on distingue les Cyclades et les Sporades, celles-ci à vrai dire moins remarquables que les autres, mais celles-là ayant tous les titres possibles à la célébrité.

2. Commençons par la Crète. — Eudoxe place cette île dans la mer Egée, c'est une erreur; la vérité est qu'elle est située entre la Cyrénaïque et la partie de la Grèce allant du cap Sunium à la Laconie, qu'elle s'étend de l'Ouest à l'Est, dans le sens de sa longueur, parallèlement à ces contrées et qu'elle est baignée au nord par la mer Egée et la mer de Crète et au midi par la mer de Libye, prolongement de la mer d'Egypte. De ses deux extrémités, celle de l'Ouest, qui forme le canton de Phalasarnes[2], a une largeur de 200 stades environ et se divise en deux promontoires, le Criou-Métôpon au Sud et le Kisamos[3]

1. Malgré l'autorité de Madvig, nous nous refusons à voir dans les mots ζητητικὸν τῶν πρὸς τὸν βίον une apposition aux mots précédents, τὸ θηρευτικόν. — 2. Φαλάσαρνα au lieu de Φάλαρνα, correction de Coray. — 3. Κίσαμος au lieu de Κίμαρος, correction due à Müller dont il faut lire la longue et intéressante note (*Ind. var. lect.*, p. 1010-1011).

au Nord ; celle de l'Est est formée par le cap Samonium, qui ne dépasse guère vers l'Orient le méridien de Sunium.

3. L'étendue de l'île est estimée ainsi qu'il suit par Sosicrate, l'auteur qui, au jugement d'Apollodore, a donné de la Crète la description la plus exacte : une longueur de plus de 2,300 stades avec une largeur de 400 stades au maximum [1], ce qui peut représenter, suivant Sosicrate, plus de 5,000 stades de circuit. Artémidore, lui, ne donne à la Crète que 4,100 stades de tour. Mais Hiéronyme, par cela seul qu'avec une largeur très-variable il prête à cette île une longueur de 2,000 stades, nous donne à entendre que le circuit en est sensiblement plus grand que ne le fait là Artémidore. Jusqu'au tiers de sa longueur, [à partir de l'Ouest, l'île est encore assez large,] [2] mais au delà elle présente un premier isthme large de cent stades au plus, compris entre Amphimalla [3], simple bourgade située sur la côte septentrionale, et Phœnix, ville du territoire des Lampéens, sise sur la côte méridionale. C'est à la moitié juste de sa longueur que l'île présente sa plus grande largeur ; mais, passé ce point, elle ne tarde pas à former par le rapprochement des deux côtes opposées un second isthme encore plus étroit que le premier, puisqu'il n'a plus guère que 60 stades : ce second isthme va de la ville de Minoa, dans le canton de Lyttos, à Hiérapytna et à la mer Libyque. Hiérapytna est située [sur cette mer], au fond d'un golfe. Au delà, l'île se rétrécit encore [et s'amincit] jusqu'à finir en pointe au cap Samonium, lequel regarde à la fois l'Egypte et l'archipel rhodien.

4. L'île de Crète, qui est surtout montagneuse et boisée, possède aussi des vallées d'une grande fertilité. De ses montagnes, les plus occidentales sont connues sous le nom de monts Leuques ; elles ne le cèdent pas en hauteur au mont Taygète, et s'étendent sur une longueur

1. πλάτει δὲ υ' ὅπου τὸ μέγιστον, très-heureuse correction due à Meineke et ratifiée par Müller. — Madvig propose de lire πλάτει δὲ υ' π', c'est-à-dire τετρακοσίων καὶ ὀγδοήκοντα, et élimine τὸ μέγεθος. — 2. Lacune suppléée par Kramer. — 3. Ἀμφίμαλλαν au lieu de Ἀμφιπαλίαν, correction de Casaubon.

de 300 stades environ, formant ainsi une chaîne ou arête qui se termine à peu près au premier isthme. Au centre de l'île, maintenant, c'est-à-dire dans la partie où elle offre le plus de largeur, s'élève l'Ida, la plus haute des montagnes de Crète, qui mesure 600 stades de tour à sa base. Là aussi se trouvent, rangées autour de l'Ida, les villes les plus importantes de l'île. Quant aux autres chaînes de montagnes, qui se dirigent, les unes au midi, les autres au levant, elles égalent à peu près la hauteur des monts Leuques.

5. Il y a de la côte de Cyrénaïque au Criou-Métôpon une traversée de deux jours et de deux nuits et du Kisamos [au cap Malées][1], en passant par Cythère, laquelle se trouve placée juste entre deux, une distance de 700 stades. D'autre part du cap Samonium à la côte d'Égypte la traversée est de quatre jours et de quatre nuits, si ce n'est même de trois seulement, ce qui représente pour certains auteurs une distance de 5,000 stades, mais une distance beaucoup moindre[2] pour d'autres. Eratosthène, lui, compte 2,000 stades depuis la côte de Cyrénaïque jusqu'au Criou-Métôpon et moins de [1000][3] de ce point à la côte du Péloponnèse.

6. « Divers idiomes ici se mêlent pour former la langue du « pays »,

ainsi s'exprime Homère[4]. Puis il ajoute :

« Ici vivent côte à côte et les Achéens et les Etéocrètes au « cœur vaillant, et les Cydones, et les Doriens *trichaïces* et les « divins Pélasges ».

Or, de ces différents peuples, les Doriens, s'il faut en croire Staphylus, avaient occupé tout le levant, les Cydones

1. Voy. p. 1011, col. 1, l. 28, de son *Ind. var. lect.*, une excellente note de Müller sur ce passage. — 2. Des deux corrections proposées ici par le même critique, nous preferons de beaucoup la seconde οἱ δὲ [πολύ] τι ἐλαττόνων, au lieu de οἱ δὲ ἔτι ἐλαττόνων. — 3. Lacure suppléée par Gossellin. — 4. *Odyssée*, XIX, 175.

tout le couchant et les Etéocrètes tout le midi, avec la petite ville de Prasus[1], où est le temple de Jupiter Dictéen, pour chef-lieu. Quant aux deux autres peuples, plus forts et plus puissants que les premiers, ils avaient pris possession des plaines. Il y a lieu de croire que les Etéocrètes et les Cydones étaient seuls autochthones, tandis que les autres formaient autant de populations advènes. Suivant Andron, c'est de la Thessalie, du canton appelé anciennement Doride et actuellement Hestiæotide, que ceux-ci étaient venus, et Andron fait remarquer que c'est du même canton précisément qu'étaient sortis déjà ces Doriens qui s'établirent dans le Parnasse et y fondèrent les trois villes d'Erinéum, de Bœum et de Cytinium, et il ajoute que c'est sans doute en mémoire de ces trois mêmes villes que le poète a joint au nom des Doriens l'épithète de *trichaïces*. Mais cette explication d'Andron est généralement rejetée, [comme reposant sur une double erreur] : la substitution d'une *tripolis* à la *tétrapole* dorienne [traditionnelle], et l'origine thessalienne attribuée à la métropole des Doriens. On aime mieux croire que l'épithète de *trichaïces*, dans Homère, fait allusion simplement soit au triple cimier (τριλοφία) qui surmontait le casque des Doriens, soit à cette autre circonstance, que ledit cimier était fait de crins de cheval (τριχίνους).

7. Parmi les nombreuses villes qui existent en Crète, on en distingue trois qui sont beaucoup plus grandes et plus célèbres que les autres, à savoir Cnosse, Gortyne et Cydonie. Homère[2] semble même attribuer à Cnosse une sorte de prééminence, quand il la qualifie de *grande* et qu'il nous la montre servant de résidence habituelle au roi Minos; et maint écrivain postérieur à Homère [reconnaît cette prééminence]. Le fait est que pendant une longue suite d'années cette ville avait occupé le premier rang, lorsque tout à coup elle déchut et se vit enlever une bonne partie de ses préroga-

1. Tzschucke et Coray préfèrent la leçon Πραῖσον, Præsus. — 2. *Iliade*, II, 646; *Odyssée*, XIX, 178.

tives, lesquelles passèrent à Gortyne et à Lyttos; mais ce ne fut que pour un temps, Cnosse recouvra plus tard son antique splendeur et naturellement aussi son rang de métropole. La ville de Cnosse, dont l'ancienne enceinte mesurait 30 stades de tour, est située toute en plaine, entre le territoire de Lyttos et celui de Gortyne, mais à 200 stades [de Gortyne][1] et à 120 seulement de Lyttos, la même ville qu'Homère appelait Lyctos. Ajoutons que, tandis que Gortyne se trouve à 90 stades, et Lyttos à 80 stades de la mer de Libye ou mer du sud, Cnosse n'est qu'à 25 stades de la mer du nord. Héracléum lui sert de port aujourd'hui[2]; mais, du temps de Minos, on assure que le port ou arsenal maritime de Cnosse était à Amnissus[3], là où s'élève le temple d'Ilithye.

8. Cnosse portait primitivement le nom de Kæratos, qui est celui que porte encore la rivière qui baigne ses murs. L'histoire nous représente Minos à la fois comme un laborieux législateur et comme le premier maître ou souverain des mers; on sait en outre qu'après qu'il eut divisé l'île en trois parties il fonda dans chacune d'elles une ville ou cité principale, à savoir Cnosse dans la partie [septentrionale, laquelle est tournée vers l'Asie; Phæstos dans la partie opposée, sur le bord de la mer qui fait face au midi, et Cydonie dans la partie occidentale][4], juste en face du Péloponnèse, et, comme Cnosse, sur la côte nord de l'île. Au dire d'Ephore, Minos avait voulu se montrer l'émule d'un ancien sage, nommé Rhadamanthe et réputé le plus juste des hommes, lequel passe pour avoir le premier civilisé l'île de Crète en la dotant de lois, de cités, de magistratures, toutes mesures présentées par lui comme des prescriptions de Jupiter. C'est donc encore, ce semble, à l'imitation de Rhadamanthe, que Minos, tous les neuf ans, se retirait sur

1. Lacune suppléée par Tyrwhitt. — 2. Le paragraphe 7 devrait finir ici conformément à la division ordinaire. Le vrai sens du passage nous a paru exiger une autre coupure. — 3. Ἀμνισσῷ au lieu d'Ἀμνισῷ, leçon qui a pour elle l'autorité d'Eustathe citant justement le présent passage de Strabon. — 4. Lacune suppléée d'après un passage de Diodore (v. 78) évidemment emprunté d'Éphore, comme tout ce que dit ici Strabon.

la montagne, en un lieu dit l'*Antre de Jupiter*, s'y renfermait un temps et en ressortait muni de tables de lois qu'il assurait être les commandements mêmes du dieu, circonstance à laquelle Homère a sans doute voulu faire allusion quand il a dit[1] :

« Là siégeait le roi Minos, confident NOVENAIRE du grand Ju-
« piter ».

En revanche, les témoignages anciens[2] contredisent formellement le jugement que porte Ephore sur Minos[3] ; car ils nous représentent ce prince comme un tyran oppresseur de ses sujets, pressureur de ses voisins, et interprètent dans le sens le plus tragique[4] les traditions relatives au Minotaure et au Labyrinthe et les aventures de Thésée et de Dédale.

9. Sur ce point-là il est difficile de dire de quel côté se trouve la vérité ; mais il est une autre question qui n'est pas moins controversée, c'est la question de savoir qui a raison de ceux qui font naître Minos loin de la Crète ou de ceux qui le représentent comme un prince crétois d'origine. Il semble toutefois qu'Homère se range de préférence à la seconde opinion quand il dit que [Jupiter]

« Eut pour premier né Minos, génie tutélaire de la Crète[5] ».

Pour ce qui est de la Crète elle-même, tous les auteurs s'accordent à dire que dès la plus haute antiquité elle était en possession de lois excellentes et avait à ce titre inspiré une noble émulation aux principaux peuples de la Grèce, à commencer par les Lacédémoniens, ainsi que Platon l'atteste dans son livre des *Lois* et qu'Ephore lui-même l'a consigné dans son *Europe*[6]. En revanche dans la suite les mœurs des Crétois s'altérèrent étrangement. Ainsi l'on sait comment ils

1. Madvig substitue ici εἰπόντες à la leçon consacrée εἰπόντος qui nous paraît pourtant donner un sens satisfaisant. — 2. *Odyssée*, XIX, 178. — 3. « Pro ἀρ-« χαῖοι fortasse Ἀθηναῖοι scribendum est, dit Meineke, et τραγῳδοῦντες proprio « sensu sumendum ». J'ai été bien tenté de traduire d'après cette fine remarque de Meineke, je n'ai pas osé. — 4. Voir la note précédente. — 5. *Iliade*, XIII, 450. — 6. A l'exemple de Meineke, nous avons cru devoir éliminer les mots τῇ πολιτείᾳ.

prirent la place des Tyrrhéniens, les plus redoutés des pirates de nos parages, et se livrèrent aux mêmes dévastations qu'eux, jusqu'à ce que les Ciliciens les eussent ruinés à leur tour; mais il vint un temps où, les pirates ayant été tous, sans exception, anéantis par les Romains, ceux-ci s'emparèrent de la Crète et des châteaux forts de la Cilicie qui avaient si longtemps servi de repaires aux pirates. Cnosse est même devenue aujourd'hui colonie romaine.

10. Si nous nous sommes étendu aussi longuement sur ce qui concerne Cnosse, c'est que cette ville n'a pu nous devenir étrangère, bien que depuis si longtemps et, par suite des changements et des accidents ordinaires de la vie, les liens qui nous unissaient à elle aient été rompus. Tout le monde connaît Dorylaüs le grand tacticien, l'un des serviteurs et amis de Mithridate Évergète. Chargé, à cause de sa grande expérience militaire, de recruter des soldats pour ce prince en pays étranger, Dorylaüs faisait de fréquents voyages en Grèce et en Thrace et entretenait des relations suivies avec tout ce qui venait de la Crète. Les Romains à cette époque n'occupaient pas encore l'île de Crète, et, comme le pays regorgeait de soldats de fortune et de mercenaires, les chefs de pirates eux-mêmes y trouvaient toujours aisément à recruter leurs équipages. Or, pendant un des voyages de Dorylaüs en Crète, le hasard voulut qu'une guerre éclatât entre Cnosse et Gortyne. Elu général par les Cnossiens, Dorylaüs remporta en peu de temps de tels succès que ceux-ci lui décernèrent les plus grands honneurs, et, comme bientôt après il recevait la nouvelle qu'Evergète avait été traîtreusement assassiné par les siens dans Sinope et que le pouvoir avait passé aux mains de sa femme et de ses jeunes enfants, n'espérant plus rien de ce côté, il prit le parti de se fixer à Cnosse. Là, d'une femme macédonienne (?) nommée Stéropé, il eut deux fils et une fille. Ses deux fils portèrent les noms de Lagétas et de Stratarque : nous avons vu le second encore en vie, mais parvenu au terme de la vieillesse. Des deux fils, maintenant, qu'avait laissés Evergète, Mithridate Eupator était celui qui avait pris

sur le trône la place de son père. Il était âgé de onze ans et avait eu jusqu'alors pour compagnon habituel le jeune Dorylaüs, dont le père Philétère était propre frère du grand tacticien Dorylaüs. Parvenu à l'âge d'homme, le roi, toujours sous le charme de cette longue intimité, ne se contenta pas d'élever Dorylaüs au faîte des honneurs, il voulut prendre soin de ses parents et appela en conséquence près de lui tous ceux que Dorylaüs pouvait avoir encore à Cnosse. Lagétas, qui avait perdu son père, et qui avait déjà depuis longtemps atteint l'âge viril, répondit à cette invitation et quitta Cnosse pour toujours. Il avait une fille : cette fille fut la mère de ma mère. Tant que dura la faveur de Dorylaüs, ses parents partagèrent sa prospérité, mais sa disgrâce (il fut surpris en flagrant délit d'embauchage pour le compte des Romains, lesquels lui avaient promis le trône pour lui-même en cas de succès), sa disgrâce, disons-nous, entraîna la leur, ils tombèrent tout à coup dans le néant. Ajoutons qu'ils avaient négligé absolument d'entretenir leurs anciennes relations avec les Cnossiens, qui, de leur côté, avaient éprouvé dans l'intervalle toutes les vicissitudes de la fortune. Nous n'en dirons pas davantage au sujet de Cnosse.

11. Après Cnosse, le second rang, sous le rapport de la puissance, paraît revenir de droit à Gortyne. Et, en effet, tant que ces deux cités vécurent en bonne intelligence et agirent de concert, elles se firent aisément obéir du reste de la Crète; malheureusement elles ne surent pas rester toujours unies, et dès lors toute la Crète se partagea en deux factions alternativement victorieuses ou vaincues suivant que Cydonie apportait à l'une ou à l'autre l'appoint considérable de son alliance. — Gortyne est située, elle aussi, dans la plaine. Si cette ville fut primitivement entourée de remparts, comme la chose paraît ressortir de ce passage d'Homère[1]

« Et Gortyne à la forte enceinte »,

il est certain qu'elle vit plus tard raser ses murs de fond en comble, et qu'elle est toujours restée depuis à l'état de

1. *Iliade*, II, 646.

ville ouverte, car Ptolémée Philopator, qui avait commencé à la fortifier, ne poussa[1] pas les travaux au delà de huit[2] stades, [ce qui est bien peu] eu égard à l'étendue considérable de l'ancienne enceinte, laquelle ne mesurait pas moins de [1]50 stades[3]. — La distance de Gortyne à la mer Libyque, c'est-à-dire à Lébên, qui lui sert de port ou d'entrepôt, est de 90 stades. Elle a bien encore Matalum[4] qui lui sert en quelque sorte de second port, mais sa distance par rapport à cet autre point est de 130 stades. — Le fleuve Léthée traverse Gortyne dans toute sa longueur.

12. C'est de Lébên qu'étaient natifs ce Leucocomas et cet Euxynthète, son *éraste*[5], dont il est fait mention dans le *Traité* de Théophraste *sur l'amour*. On lit dans ce traité qu'entre autres *travaux* imposés par Leucocomas à Euxynthète figurait ceci : *lui ramener le chien qu'il avait à Prasos*. Or Prasos, dont le territoire est contigu à celui de Lébên, est à 70 stades de la mer et à 180 stades de Gortyne. C'était, avons-nous déjà dit, c'était anciennement une ville appartenant aux Etéocrètes et possédant le fameux temple de Jupiter Dictéen. [Le mont] Dicté est tout près de là en effet et non, comme le croit Aratus[6], « *dans le voisinage de la montagne Idéenne* ». Distant de 100 stades seulement du [cap] Samonium, il est bien à 1000 stades à l'est de l'Ida. Quant à la ville de Prasos, c'est entre Samonium et Cherronesos, à 60 stades au-dessus de la mer, qu'elle avait été bâtie d'abord.

1. προῆλθε au lieu de παρῆλθε, correction nécessaire due à Coray. — 2. ἢ ὀκτώ, au lieu de ἢ ὀγδοήκοντα, correction de Tzschucke et de Coray. — 3. [Ἑκατὸν] πεντήκοντα au lieu de πεντήκοντα, correction vraisemblable proposée par Barth (ad. *Stat. Theb.*, v. 361). — 4. Μάταλον au lieu de Μίταλλον, correction plausible due à une conjecture de Villebrune. Cf. Μάταλα dans le *Stadiasmus maris* et Ματαλία dans Ptolémée. — 5. Voy. *Vind. Strab.*, p. 176-177, comment Meineke a restitué le présent passage. — 6. Voy. à propos de ce nombre que Müller croit devoir réduire à 5, lisant ε' au lieu de ξ', une longue note très-étudiée, mais un peu subtile, sur l'ensemble de ce passage si obscur. Nous croyons volontiers avec lui que la Prasos, voisine de Lébên, ne doit pas être confondue avec la Prasos homérique appartenant aux Étéocrètes, mais que Strabon, lui, n'ait pas fait cette confusion, et que cette confusion précisément ne soit pas la cause principale de l'obscurité du dit passage, c'est ce dont nous voudrions être aussi convaincu que M. Müller. Dans cette incertitude, il nous a paru plus sage de ne pas toucher au texte et d'en tirer, à la traduction, le meilleur parti possible. — 6. *Phœn.*, 33.

Mais les Hiérapytniens détruisirent de fond en comble cette première cité. A son tour Callimaque paraît s'être trompé quand il a dépeint Britomartis s'élançant, pour échapper aux outrages de Minos, du haut du mont Dicté et tombant dans des filets de pêcheurs (δίκτυα), circonstance qui lui aurait fait donner par les Cydoniates le nom de *Dictynne*, en même temps qu'ils donnaient à la montagne le nom de *Dicté*. Cydonie, en effet, n'est point du tout voisine des lieux dont il s'agit : elle est située tout à l'extrémité occidentale de l'Ile, ayant bien sur son territoire une montagne, le Tityre, avec un temple au sommet, mais ce temple est appelé le *Dictynnæum* et non le *Dictæum*.

13. Cydonie est bâtie sur le rivage de la mer, juste en face de la Laconie et à une égale distance (800 stades environ) des deux autres grandes villes de la Crète, Cnosse et Gortyne, j'ajoute à 60 stades d'Aptère, mais à 40 stades seulement du point de la côte le plus rapproché d'Aptère, c'est-à-dire de Kisamos, qui lui sert de port. Immédiatement à l'O. du territoire des Cydoniates s'étend celui des Polyrrhenii, qui renferme en réalité le Dictynnæum, et qui se trouve à 30 stades environ de la mer et à 60 de Phalasarnes. Anciennement, les Polyrrhenii vivaient dispersés dans des bourgades, mais plus tard une colonie d'Achéens et de Lacédémoniens les réunit en une seule cité après avoir, à cet effet, entouré de murs une position déjà très-forte par elle-même et tournée au midi.

14. Des trois villes fondées par Minos, la dernière, Phæstos, fut détruite par les Gortyniens : elle était située à 60 stades de Gortyne, à 20 stades de la mer et à 40 du port de Matalum. Quant à son territoire, il est encore occupé par ceux-là même qui l'ont détruite. Comme Phæstos, Rhytium est actuellement tombé au pouvoir des Gortyniens. Dans Homère les noms de ces deux villes sont déjà réunis :

« Et Phæstos et Rhytium[1] ».

Phæstos passe pour avoir vu naître Epiménide, le même

1. *Iliade*, II, 648.

qui [le premier] procéda aux purifications au moyen des vers ou formules en vers [1]. Lissên [2] dépendait également

1. Suivant Meineke (*Vind. Strab.*, page 177), l'article τῶν placé ici devant le mot ἐπῶν pourrait bien cacher un nombre servant à indiquer l'étendue du *Poème sur les expiations* attribué à Épiménide; et il propose en conséquence de lire, au lieu de διὰ τῶν ἐπῶν, διὰ [χιλ]ίων ou διὰ [δισχιλ]ίων ἐπῶν. Nous n'aurions pas relevé cette conjecture, que rien suivant nous ne motive, si elle ne nous fournissait une occasion toute naturelle de revenir sur un autre passage de notre auteur et de maintenir contre l'avis d'un éminent critique la traduction que nous en avons faite. Il s'agit du passage (livre III, ch. I, § 6) où Strabon, parlant de la supériorité des Turdétans sur les autres peuples ibères, dit qu'ils ont « une littérature écrite (γραμματικῇ χρῶνται), des histoires ou annales des anciens temps (τῆς παλαιᾶς μνήμης συγγράμματα), des poèmes (ποιήματα) et des lois en vers (καὶ νόμους ἐμμέτρους), datant, à ce qu'ils prétendent, de 6000 ans (ἑξακισχιλίων ἐτῶν, ὥς φασι). Feu Dübner, dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 15e année (nouv. série, t. X, p. 68-70), nous a reproché de ne pas avoir adopté la correction ἐπῶν pour ἐτῶν proposée par Paulmier de Grentemesnil et de ne pas avoir fait dire à Strabon que la littérature des Turdétans, que leurs histoires, leurs poésies, leurs lois en vers, *le tout ensemble*, représentait 6000 lignes; que cette manière d'exprimer l'étendue des ouvrages littéraires et l'emploi du mot ἔπη même pour des lignes de prose avaient été largement expliqués par M. Ritschl dans ses opuscules sur la *Stichométrie*. Ces recherches, nous le savons, sont excellentes et nous n'avons garde d'en contester les résultats, mais nous trouvons l'application que Dübner en faisait à ce passage du 3e livre de Strabon des plus malheureuses. Si cette évaluation de 6000 lignes ne devait s'entendre que des lois en vers, νόμους ἐμμέτρους, qui terminent l'énumération de Strabon, passe encore, et, bien que l'existence de textes de lois aussi longs nous paraisse aujourd'hui encore un fait singulier, nous aurions fait droit peut-être à sa critique; mais évaluer toute une littérature, et une littérature assez variée pour que Strabon en ait soigneusement distingué tous les genres, par le nombre des lignes, par le procédé *stichométrique* qui servait à mesurer l'étendue d'un livre unique, et supposer apparemment que les Turdétans savaient toujours et pouvaient toujours indiquer avec exactitude et au fur et à mesure de ses accroissements ce que l'ensemble de cette littérature représentait de lignes de vers et de prose, la chose nous paraît inadmissible, et, comme les manuscrits donnent tous ἐτῶν et non ἐπῶν, que la prétention de faire remonter très-haut leur civilisation est commune à tous les anciens peuples, que Strabon a eu soin d'ajouter ὥς φασι pour montrer que ce nombre de 6000 (très-élevé s'il s'agit d'années, très-modéré s'il s'agit de lignes représentant toute une littérature composée d'annales, de poèmes et de monuments juridiques) avait trouvé Posidonius ou tel autre de ses informateurs légèrement incrédule, nous déclarons de nouveau ne pas accepter la correction proposée. — Mais revenons à celle que Meineke propose à son tour dans le passage du 10e livre relatif à Épiménide et qui n'est en réalité qu'une nouvelle application de la théorie *stichométrique* développée par M. Ritschl. Cette application ne nous a pas paru plus heureuse que celle de Dübner. Que l'on compare, en effet, avec la traduction conforme à la leçon consacrée: « Phæstos passe pour avoir vu naître Épiménide le [même « qui le premier] procéda aux purifications au moyen des vers [ou formules en « vers] », la traduction que donnerait la correction proposée par Meineke et l'on conviendra que celle-ci n'est guère satisfaisante: « Phæstos passe pour avoir « vu naître Épiménide le même qui le premier procéda aux purifications au « moyen [d'un poème en 1000 ou 2000] vers ». En résumé, si nous nous sommes autant étendu sur une question relativement peu importante, c'est qu'il nous a paru utile de prémunir les philologues par un double exemple contre la tentation irréfléchie qui les pousse, dès qu'ils rencontrent le mot ἐπῶν, voire un mot qui lui ressemble, tel que ἐτῶν, à vouloir appliquer les belles recherches de M. Ritschl sur le procédé *stichométrique* des Anciens. — 2. ὁ Λισσὴν au lieu

du territoire de Phæstos. Quant à Lyttos, dont nous avons déjà fait mention précédemment, elle a pour port Chersonnésos, lieu célèbre par son temple de Britomartis. En revanche, les villes dont les noms figurent dans le *Catalogue* d'Homère à côté du sien, à savoir Milet et Lycastos, n'existent plus. Les Lyttiens ont pris pour eux le territoire de la première et les Cnossiens celui de la seconde après l'avoir préalablement détruite.

15. [On a cherché à expliquer pourquoi] Homère, qui, dans un passage de ses écrits[1], qualifie la Crète d'*Hécatompolis* (d'*île aux cent villes*), ne l'appelle plus ailleurs[2] qu'*Enénècontapolis* (*l'île aux* 90 *villes*). Ephore, lui, assure que les dix villes [formant la différence des deux nombres] ne furent bâties que postérieurement à la guerre de Troie par les Doriens venus [en Crète] à la suite de l'Argien Althæménès et qu'ainsi Ulysse a eu raison de qualifier la Crète d'Enénècontapolis; explication plausible, il faut bien en convenir. Cependant d'autres écrivains prétendent que, [si Ulysse s'exprime ainsi,] c'est que les dix villes en question avaient été détruites par le parti ennemi du roi Idoménée. Mais, dirons-nous, ce n'est pas à l'époque de la guerre de Troie que le poète nous montre la Crète formant une Hécatompole, son indication se rapporte à l'époque où lui-même vivait, vu que, dans ce passage-là, c'est en son nom personnel qu'il parle. Ah! s'il y eût fait parler quelqu'un des héros contemporains de la guerre de Troie, comme il a procédé dans l'Odyssée, où c'est Ulysse qui joint au nom de la Crète l'épithète d'*Enénècontapole*, à la bonne heure, la chose se pourrait concevoir[3]. Et encore n'est-il pas bien sûr que, ce point concédé par nous, la suite du raisonnement de ces auteurs en fût pour cela sauvée. Il est peu vraisemblable, en effet, que, soit pendant la guerre, soit après le retour d'Idoménée en Crète, le parti ennemi de ce prince ait pu lui prendre et lui détruire

de Ολύσσην, excellente correction suggérée à Coray par Etienne de Byzance qui écrit ὁ Λίσσης. — 1. *Iliade*, II, 649. — 2. *Odyssée*. XIX, 174. — 3. καλῶς εἶχεν [ἂν] οὕτω δέχεσθαι.

ces dix villes. Homère[1] n'eût-il pas, dans le même passage où il dit :

« Idoménée ramena tous ses compagnons en Crète, tous ceux « que la guerre avait épargnés; la mer ne lui en prit aucun[2] »,

n'eût-il pas ajouté[3] une mention quelconque du malheur [arrivé à ce prince pendant son absence] ? Ulysse, lui, devait ne rien savoir de cette destruction de dix villes, puisqu'il n'avait pas rencontré un seul Grec, soit pendant ses longues *erreurs*, soit depuis, mais on ne voit pas que [Nestor], qui avait été le compagnon d'Idoménée pendant toute la guerre, et qui, comme lui, avait pu rentrer sain et sauf dans sa patrie, ait su davantage ce qui lui était arrivé[4]. Quant à supposer la chose postérieure au retour d'Idoménée, il n'y faut pas songer non plus, car, du moment qu'Idoménée avait pu se sauver avec tous ses compagnons, il revenait avec des forces bien suffisantes pour empêcher le parti ennemi de lui enlever dix de ses villes. — Ici s'arrêtera notre description géographique de la Crète.

16. Reste à parler, maintenant, de la constitution crétoise, dont Ephore a traité tout au long, et dont nous nous bornerons à parcourir, d'après lui, les dispositions principales. « Il semble, dit Ephore, que le législateur [de la « Crète] ait d'abord posé en principe que le plus grand « bien, pour un Etat, est la liberté, et cela par cette rai- « son que la liberté peut seule assurer la jouissance de « leurs biens à ceux qui possèdent, tandis que, dans les « Etats despotiques, tout appartenant au souverain, les « sujets n'ont rien à eux. Mais les Etats qui ont le bon- « heur de jouir de la liberté doivent prendre [pour la « conserver] certaines précautions. La conformité de mœurs, « par exemple, peut prévenir les progrès de la discorde

1. φήσας au lieu de φησι, bonne conjecture de Kramer, adoptée par Meineke. — 2. *Odyssée*, III, 191. — 3. Ἐμέμνητ' ἄν au lieu de ἐμέμνητο. — 4. Nous avons approuvé la suppression faite ici par Meineke des mots κατὰ... ἐκεῖθεν. La longue note qu'il consacre à ce passage dans ses *Vind. Strabonianæ*, p. 177-179, est intéressante et présente, nous devons le dire, dans la suite du raisonnement de Strabon, un sens un peu différent de celui que nous avons suivi dans notre traduction.

« civile, laquelle naît du luxe et de la mollesse; il n'est « pas possible, en effet, du moment que tous les citoyens « d'un même Etat vivent avec modération et simplicité, il « n'est pas possible que cette égalité laisse naître parmi « eux l'envie, l'injustice et la haine. Et c'est pour cela que « le législateur [de la Crète] a voulu que tous les enfants, « sans exception, fussent répartis dans les diverses *agélés* « et que les adultes assistassent aux *andries* ou repas com- « muns, pour que les pauvres, dans ces repas dont l'Etat « faisait les frais, se sentissent sur un pied d'égalité avec « les riches. D'autre part, pour combattre les dispositions « à la lâcheté et faire que l'énergie prévalût dans les « mœurs, il prescrivit que, dès l'enfance, tous les Crétois « seraient exercés au maniement des armes et assez rom- « pus à la fatigue pour devenir insensibles au chaud, au « froid, aux difficultés d'une route âpre et montueuse, à « l'impression des coups reçus soit dans les luttes du « gymnase soit dans des simulacres de batailles rangées; il « recommanda aussi qu'on les exerçât au tir de l'arc et à « la danse armée, invention du héros Curès[1], perfec- « tionnée plus tard par [Pyrrhichus] et appelée de son « nom la Pyrrhique, voulant que les jeunes Crétois trou- « vassent jusque dans leurs jeux une préparation utile à la « guerre. De même, les chœurs ne durent employer dans « leurs chants que le rhythme crétois, le plus animé de « tous, dû à l'inspiration de ce même Thalès, à qui l'on « fait honneur de la composition des pæans et d'autres « chants nationaux, voire de l'établissement de mainte loi « ou coutume. Enfin, tous les Crétois durent adopter l'ha- « bit et la chaussure militaire, et considérer les armes « d'honneur comme la plus précieuse des récompenses.

17. « Quelques auteurs ont prétendu que la plupart des « institutions de la Crète étaient d'origine lacédémonienne, « mais la vérité est qu'elles ont pris naissance en Crète et « que les Spartiates n'ont fait que les perfectionner. Seu-

1. ὕστερον δὲ [Πύρριχον τὸν] καί, etc. Bonne conjecture de Groskurd adoptée par Kramér.

« lement, les Crétois ont fini presque tous par les laisser « tomber en désuétude, après que leurs cités les plus bel- « liqueuses, et Cnosse surtout, eurent été ruinées par la « guerre. Que si une partie s'en est gardée, c'est à Lyttos, « à Gortyne et dans quelques autres petites villes plutôt « qu'à Cnosse. La fidélité des Lyttiens, notamment, aux « anciennes coutumes a été invoquée comme preuve à l'ap- « pui de leur opinion par ceux qui soutiennent l'antériorité « des institutions de Sparte. Ils ont prétendu que les colo- « nies conservaient toujours les mœurs de leur métropole, « et qu'il ne pouvait en être autrement, car ce serait se « montrer par trop simple que de supposer qu'un peuple « en possession de bonnes lois et de sages institutions va « s'empresser de les échanger contre des lois et des insti- « tutions notoirement inférieures. — Mais, reprend Éphore, « l'argument ne vaut rien. Ce n'est pas, en effet, d'après « les institutions actuelles de la Crète qu'on peut se faire « une idée de ce qui existait jadis, surtout quand chacun « sait que, des deux côtés, du côté de la Crète comme du « côté de Lacédémone, il s'est opéré un changement en « sens inverse. Chacun sait, en effet, qu'anciennement « l'empire de la mer était tout aux mains des Crétois, au « point même que, quand on voulait désigner les gens « qui feignent d'ignorer ce qu'ils savent, on disait, « par manière de proverbe : « *Oui, oui, des Crétois qui ne* « *connaissent pas la mer !* » et qu'aujourd'hui, au con- « traire, les Crétois n'ont plus de marine. Qu'on ne croie « pas non plus que, parce que les Spartiates, venus an- « ciennement en Crète, y ont fondé dans plus d'une ville « des colonies, ces villes aient été forcées de conserver à « tout jamais les lois et coutumes qui leur avaient été alors « imposées. Aujourd'hui, en effet, il y a beaucoup de ces « anciennes colonies doriennes qui n'observent plus les « coutumes de la mère-patrie, et beaucoup d'autres villes, « en revanche, qui, sans avoir été jamais colonisées par les « Spartiates, se trouvent avoir les mêmes mœurs et les « mêmes coutumes que leurs colonies.

18. « Ajoutons que Lycurgue, le législateur de Sparte, « est de cinq générations postérieur à Althæménès, chef de « la première colonie dorienne de Crète, puisque l'histoire « nous montre Kissos, père d'Althæménès, fondant Argos « dans le même temps précisément où Proclès bâtissait « Sparte, et que tous les autres s'accordent à faire descendre « Lycurgue de Proclès à la sixième génération. Or, on n'a « jamais vu que la copie ait précédé l'original, que le nou- « veau ait existé avant l'ancien. De plus, si les Lacédémo- « niens eux-mêmes appellent du nom de *danse crétoise* « cette danse armée si en faveur chez eux ; s'ils qualifient « de *crétois* et le rhythme qu'ils emploient de préférence « et les pæans consacrés chez eux et prescrits par la loi et « maint autre détail de leurs propres coutumes, c'est qu'ap- « paremment l'origine en était toute crétoise. D'autre part, « si bon nombre de charges et de magistratures[1] ont, au- « jourd'hui encore, dans les deux pays les mêmes noms, « témoin l'ordre des *Gérontes* et celui des *Chevaliers*, il y « a pourtant cette différence qu'en Crète les chevaliers sont « encore tenus d'avoir à eux des chevaux [comme insigne « de leur dignité], d'où l'on peut inférer que l'institution « des chevaliers est plus ancienne en Crète (où elle est « restée fidèle à son origine et où elle réalise encore ce « qu'indique son nom) qu'à Sparte, où, depuis longtemps, « les chevaliers n'ont plus de chevaux à nourrir. Par contre, « il est arrivé que les *Ephores*, tout en exerçant à Sparte « des fonctions analogues à celles des *Cosmi* de la Crète, « ont reçu un nom différent. Et il en a été de même pour « les repas publics : désignés, aujourd'hui encore, dans « toute la Crète, sous le nom d'*Andries*, ils n'ont pas gardé « chez les Spartiates cette dénomination, qui était bien le « nom primitif, à en juger par ce qu'on lit dans Alcman[2] :

« C'est dans nos festins, dans nos thiases, aux tables commu- « nes de nos ANDRIES qu'il convient d'entonner le pæan ».

1. ἀρχῶν au lieu d'ἀρχαίων, correction suggérée à Coray par une conjecture de Meursius. — 2. En traduisant ainsi, il nous a paru que nous pouvions éviter la correction δ' οὖν au lieu de γοῦν proposée par Meineke (*Vind. Strab.*, p. 179.)

19. Voici, d'ailleurs, comment les Crétois expliquent le voyage de Lycurgue dans leur île. Lycurgue avait un frère aîné, nommé Polydecte. Celui-ci mourut, laissant sa femme enceinte. Lycurgue prit alors sur le trône la place de son frère; mais, l'enfant venu au monde, il se contenta de veiller comme tuteur sur celui à qui la couronne appartenait de droit. Cela n'empêcha point qu'un malveillant, un jour, ne lui dît qu'il savait de science certaine que tôt ou tard il règnerait. Sur ce simple propos, Lycurgue pressentit l'intention, dans le public, de lui attribuer quelque projet d'attentat sur la personne de son pupille; et, craignant que, si le pauvre enfant venait à mourir tout à coup, ses ennemis ne l'accusassent de cette mort, il partit pour la Crète. Telle est la cause que les Crétois attribuent au voyage de Lycurgue dans leur île. Une fois en Crète, Lycurgue aurait visité d'abord Thalès, musicien et législateur célèbre, et aurait appris de lui de quelle manière Rhadamanthe, le premier, et Minos, après lui, avaient publié et fait accepter leurs lois, les disant recueillies par eux de la bouche même de Jupiter; puis, de Crète, il aurait passé en Egypte, s'y serait enquis de tout ce qui avait rapport aux lois et institutions; aurait encore, au dire de certains auteurs, rencontré Homère, qui à cette époque, était fixé dans l'île de Chios, et, retournant ensuite dans sa patrie, y aurait retrouvé en possession du trône le fils de son frère Polydecte, Charilaüs. Il aurait alors pensé à promulguer ses lois, et, étant allé à Delphes comme pour consulter Apollon, aurait été censé en rapporter tout un ensemble de commandements divins, de même que Minos autrefois avait rapporté de l'Antre de Jupiter ses fameuses tables de lois, avec lesquelles, d'ailleurs, la plupart des lois de Lycurgue offrent une grande ressemblance.

20. Enumérons d'après Ephore, les principales dispositions de la législation crétoise. Tous les jeunes garçons désignés pour sortir en même temps de l'*agélé* des Enfants sont tenus aussi de se marier en même temps, mais sans pouvoir immédiatement emmener chez eux leurs femmes :

il leur faut attendre que celles-ci soient en état de tenir leurs maisons. — La dot de la femme, quand il y a des frères, est moitié de la part de ceux-ci. — Tous les enfants apprennent les éléments de la grammaire, les chants nationaux inscrits dans les lois, et les premiers principes de la musique. — Ceux qui, vu leur jeune âge, ne sont pas encore aussi avancés, sont conduits aux *andries* ou repas communs, et là, assis par terre, ils mangent ensemble, vêtus de mauvaises tuniques qu'ils portent hiver comme été, se servant eux-mêmes et faisant en même temps le service des tables des hommes. — Ils engagent souvent aussi des batailles en règle, soit entre membres d'une même syssitie, soit de syssitie à syssitie. — A chaque *andrie* est attaché un *pædonome*, chargé de présider aux exercices des enfants. Devenus plus grands, les enfants passent dans les *agélés*. Chaque agélé est formée par les soins d'un enfant appartenant à l'une des plus illustres et plus puissantes familles. Il recrute, à cet effet, et rassemble le plus d'enfants qu'il peut. En général, c'est le père de l'enfant par qui l'agélé a été formée qui en est le chef; et il est libre de la conduire où il veut, à la chasse, au stade, etc., et de punir comme il l'entend toute désobéissance à ses ordres. Les enfants des agélés sont nourris aux frais de l'Etat. Plusieurs fois par an, à des époques fixes, on voit tous ces enfants marcher au combat, agélé contre agélé, et cela d'un pas mesuré et réglé par la flûte et la lyre, ce qui est aussi l'habitude du soldat crétois à la guerre; [puis le combat s'engage], et tous ces enfants se portent des coups à qui mieux mieux, soit avec le poing, soit avec des armes [de bois][1].

21. Une autre coutume propre aux Crétois est celle qui réglemente la *pédérastie*. Ce n'est point, en effet, par la persuasion, mais bien par le rapt, qu'ils s'assurent la possession de l'objet aimé. Trois jours et plus à l'avance

1. ξυλίνων au lieu de σιδηρῶν, conjecture plausible de Müller. La correction ἀσιδήρων proposée par Coray est également bonne et donne en somme le même sens.

l'*éraste* prévient de son projet d'enlèvement les amis du jeune garçon qu'il aime. Or, ce serait pour ceux-ci le comble du déshonneur s'ils cachaient l'enfant ou qu'ils l'empêchassent de passer par le chemin indiqué : ils paraîtraient avouer par là qu'il ne méritait pas les faveurs d'un éraste aussi distingué. Que font-ils, alors? Ils se rassemblent, et, si le ravisseur, par son rang et à tous autres égards, est dans une position égale ou supérieure à celle de la famille de l'enfant, ils se contentent, dans leur poursuite, pour se mettre en règle avec la loi, de faire un semblant d'attaque; mais ils laissent, en somme, enlever l'enfant, et en témoignent même toute leur joie. Que le ravisseur, au contraire, soit d'un rang notoirement inférieur, ils lui enlèvent impitoyablement l'enfant des mains. En tout cas, la poursuite cesse dès que l'enfant a franchi le seuil de l'*andrion* de son ravisseur. Généralement, ce qui séduit les Crétois, ce n'est pas tant la beauté du corps de l'enfant, que la vaillance de son âme et la décence de ses mœurs....... [Une fois en possession de celui qu'il aime], l'*éraste* le comble de présents et l'emmène loin de la ville, où il veut. Seulement tous ceux qui ont été témoins de l'enlèvement deviennent leurs compagnons, et, après qu'ils ont passé deux mois tous ensemble à banqueter et à chasser (la loi n'autorise pas le ravisseur à retenir l'enfant plus longtemps), ils regagnent la ville de compagnie. L'enfant est alors rendu à la liberté : il reçoit de son *éraste*, indépendamment du manteau de guerre, du bœuf et de la coupe, qui sont les dons prescrits par la loi [1], une infinité d'objets de prix, ce qui constitue l'*éraste* en une dépense si forte que ses amis se cotisent d'ordinaire à cette seule fin de lui venir en aide. L'enfant immole à Jupiter le bœuf qu'il a reçu et offre un dernier banquet à tous ceux qui l'ont ramené à la ville; après quoi, il déclare hautement s'il a eu ou non à

1. En entendant comme une parenthèse ταῦτα μὲν τὰ κατὰ τὸν νόμον δῶρα, ce qu'a fait Müller dans sa traduction latine, on peut, ce semble, maintenir le μὲν sans supposer de lacune, comme le veut Meineke, d'après une conjecture de Groskurd. Voy. *Vind. Strab.*, p. 179.

se louer de ses rapports avec son *éraste :* c'est la loi qui autorise cette déclaration, et elle le fait pour que l'enfant sache qu'en cas de violence de la part de son *éraste* pendant l'enlèvement il a le droit de se venger et de fuir loin de lui. Un jeune garçon, beau de corps et noble de naissance, qui ne trouve pas d'*éraste* [est déshonoré][1] : on suppose qu'un vice de cœur a seul pu lui attirer cet outrage. Les *parastathentès*, au contraire (tel est le nom qu'on donne aux enfants qui ont été enlevés), jouissent d'importantes prérogatives : ils ont les places d'honneur dans les chœurs et dans les exercices du stade, et peuvent se distinguer de leurs camarades en portant la robe qui leur a été donnée par leur *éraste*, conservant même ce droit par delà l'*agélé*, car on les voit, devenus des hommes, porter encore un costume particulier, lequel permet de reconnaître tous ceux qui, dans leur enfance, ont été *clines*. *Cline* est le nom qui, chez les Crétois, désigne l'*érasme*, autrement dit l'objet aimé. Quant à l'*éraste*, ou amant, ils l'appellent le *philétor*.

Telles sont les lois ou coutumes qui président, en Crète, à la *pédérastie*.

22. On élit [chaque année] dix archontes. Ceux-ci, à leur tour, pour les questions les plus importantes, prennent conseil des *Gérontes*, *synedrion* ou assemblée composée de personnages ayant rempli les fonctions de *Cosmes* et que recommande, d'ailleurs, une probité éprouvée.

Si j'ai fait de la constitution crétoise un exposé aussi détaillé, c'est qu'elle m'a paru le mériter par son caractère entièrement original et sa grande célébrité. Peu de chose, du reste, subsiste aujourd'hui de ces anciennes coutumes, et ici, comme dans les autres provinces de l'Empire, tout est réglé présentement par les lois romaines.

1. [αἰσχρὸν] μὴ τυχεῖν, excellente restitution de Casaubon. Cf. Meineke, *Ibid.*, p. 179.

CHAPITRE V.

La Crète a dans son voisinage différentes îles, Théra d'abord, la métropole de Cyrène et l'une des colonies de Lacédémone; puis, tout près de Théra, Anaphé, qui possède le fameux temple d'Apollon Æglétès. [Ce que nous disons là de ces deux îles], Callimaque le dit aussi, et dans un premier passage où on lit

« Et l'Æglète Anaphé, proche voisine de Théra, l'île lacédé-
« monienne »,

et dans celui-ci où il n'est plus question que de Théra,

« Mère de ma patrie, mère de Cyrène aux généreux cour-
« siers[1] ».

Ajoutons qu'avec ses 200 stades de circuit Théra s'étend toute en longueur; qu'elle a juste en face d'elle l'île Dia, laquelle touche à l'Héracléum de Cnosse, et qu'elle se trouve à 700 stades de la Crète; enfin, qu'elle a dans son voisinage immédiat Anaphé[2] et Thérasia. A 100 stades de cette dernière est la petite île d'Ios, où certains auteurs prétendent qu'Homère fut enseveli. A l'O. d'Ios on rencontre successivement et Sikinos[3] et Laguse[4], et cette île de Pholégandros, qu'en raison de la nature âpre de son sol Aratus appelle une *île de fer*. Puis, dans le voisinage de ce groupe, est l'île de Cimolos, d'où se tire *la terre cimolienne*.

1. Si l'on suit le conseil de Meineke et que l'on compare cette double citation de Callimaque avec les citations du livre I, ch. II, § 39, et du liv. XVII, ch. III, § 21, le soupçon que le renvoi d'un lecteur instruit et attentif aura passé ici de la marge dans le texte vous vient naturellement à l'esprit : « Sua « sponte subnascitur suspicio quæ ex decimo libro attuli ex margine illata « esse. » Voy. *Vind. Strab.*, p. 4-5 et 179-180. — 2. Strabon a déjà parlé quelques lignes plus haut de la grande proximité d'Anaphé par rapport à Théra. La répétition de ce nom ici ἥ τε Ἀνάφη donne une grande vraisemblance au soupçon exprimé par Meineke sur la double citation de Callimaque. Aussi indique-t-il la suppression de ces trois mots comme une conséquence de l'élimination de ces deux fragments, si quelque nouvel éditeur plus hardi que nous ose en prendre la responsabilité. — 3. Sikénos, suivant la leçon des mss. — 4. Λάγουσα, au lieu de la forme Λαγοῦσσα préférée par Coray.

De Cimolos, on aperçoit l'île de Siphnos, dont le peu d'importance est attestée par cette locution proverbiale : « *Un osselet siphnien* »*!* Mais il y a une île qui se trouve encore plus près et de Cimolos et des côtes de Crète, c'est Mélos. De cette île, beaucoup plus considérable que les précédentes, on compte 700 stades jusqu'au Scyllæum, promontoire de l'Hermionie, et 700 stades aussi, ou peu s'en faut, jusqu'au Dictynnæum. Les Athéniens y firent passer jadis une armée qui égorgea en masse presque toute la population mâle. Les dernières îles que nous venons de nommer sont toutes dans la mer de Crète, mais c'est à la mer Egée plutôt qu'appartiennent Délos et le groupe des. Cyclades dont Délos est le centre, voire quelques îles très-rapprochées des Cyclades, et qu'on désigne pourtant sous la dénomination générale de Sporades tout comme le groupe qui se trouve comprendre les îles voisines de la Crète dont il a été question plus haut.

2. A Délos, la ville, le temple d'Apollon, et le *Lêtoum* ou temple de Latone sont bâtis dans la plaine. Mais juste au-dessus de la ville s'élève le Cynthe, montagne d'un aspect âpre et nu[1]. Un cours d'eau traverse toute l'île, il se nomme l'Inopus et est naturellement peu étendu, l'île étant elle-même très-petite. [Telle qu'elle est], cette île s'est vue, de toute antiquité, voire depuis les temps héroïques, l'objet d'une vénération particulière, à cause d'Apollon et de Diane. C'est à Délos, en effet, que la Fable place la délivrance de Latone et la double naissance de Diane et d'Apollon.

« A l'origine, dit Pindare, Délos flottait sur la mer, empor-
« tée par les vagues, poussée en tout sens par les vents ; mais
« à peine la fille de Cæus, pressée[2] par les vives douleurs de
« l'enfantement, y eut-elle posé le pied[3], que des entrailles de
« la terre surgirent quatre immenses colonnes, qui, appuyées

1. ψιλόν au lieu d'ὑψηλόν. Les mss. donnent l'une et l'autre leçon. La seconde qu'on s'accorde aujourd'hui à écarter peut se défendre eu égard au léger pléonasme que présente l'expression ὄρος ψιλὸν καὶ τραχύ. — 2. θύοισ', conjecture de Bergk ratifiée par tous les récents éditeurs. — 3. ἐπέβα νιν, conjecture de Porson admise par Meineke.

« sur leurs fûts de diamant, servirent à leur tour de supports « au rocher fixé pour jamais. Et Latone, devenue mère, put « contempler en paix l'heureux fruit de ses amours. »

Ce qui contribua aussi beaucoup à rendre le nom de Délos illustre fut le voisinage des Cyclades et la pieuse habitude prise de bonne heure par les populations de ces îles d'envoyer à frais communs dans Délos des *théories* ou ambassades sacrées, des hécatombes, des chœurs de jeunes filles et d'y tenir à époques fixes de grandes et solennelles assemblées.

3. On pense qu'originairement le groupe des Cyclades se composait de douze îles ; mais on y a fait entrer depuis quelques îles de plus. Ainsi [1] Artémidore en énumère [quinze] [2]. Voici le passage : il suit immédiatement la description d'Héléné. Artémidore vient de dire que cette île, de forme allongée, commence à la hauteur de Thoricum et s'étend jusqu'à Sunium, mesurant dans le sens de sa longueur 60 stades environ, il ajoute : « Passé Héléné, on atteint les îles comprises sous la dénomination commune de Cyclades. » Puis il nomme Céos comme étant apparemment la plus rapprochée d'Héléné, et, après Céos, Cythnos, Sériphos, Mélos, Siphnos, Cimolos, Prépésinthos, Oliaros; plus Paros, Naxos, Syros, Myconos, Ténos, Andros et Gyaros. Or je retrouve bien, dans l'énumération d'Artémidore, les douze Cyclades proprement dites, mais j'hésite à étendre ce nom à Prépésinthos, à Oliaros, à Gyaros. Je connais cette dernière île pour avoir relâché naguère dans son port, méchante bourgade habitée rien que par des pêcheurs. Nous prîmes même à notre bord, en remettant à la voile, un de ces pêcheurs élu par eux à titre de représentant et qu'ils députaient à César (le vainqueur d'Actium était alors à Corinthe prêt à s'acheminer sur Rome pour la célébration de son triomphe). Interrogé par nous pendant la traversée, cet homme nous apprit que le but de

1. γοῦν au lieu de δ' οὖν, correction de Meineke qui nous paraît ici indispensable. Cf. la note 184, où nous avons repoussé la correction inverse. — 2. [ιε'] conjecture excellente de Coray. Cf. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 180.

son ambassade était d'obtenir de César un allégement d'impôt; qu'ils s'étaient vu taxer à une somme de 150 drachmes, et qu'en réalité ils auraient grand'peine à en réunir cent. Le dénuement de cette population est attesté encore par [l'épigramme suivante] tirée des *Catalepies* ou *Petites pièces* d'Aratus. [C'est Délos qui parle] :

« Tu ne voudras pas, ô Latone, passer tout à l'heure dédaignusement devant moi et m'assimiler ainsi soit à Pholégandros, cette île de fer! soit à la PAUVRE ET MISÉRABLE GYAROS[1] ».

4. Pour en revenir à Délos, nous dirons que son illustration, déjà si grande par suite des circonstances que nous avons relatées, s'accrut encore après que Corinthe eut été détruite par les Romains. A partir de ce moment, en effet, elle vit affluer dans son sein tous les trafiquants attirés par les franchises et immunités dont jouissait son temple et par l'heureuse situation de son port. Délos, on le sait, est le lieu de relâche le plus commode pour tout vaisseau venant d'Italie ou de Grèce et se rendant en Asie. Du reste l'assemblée ou *panégyrie* qui s'y tient chaque année a toujours eu quelque peu le caractère d'un grand marché, les négociants étrangers, les négociants romains surtout, ayant pris l'habitude de s'y rendre du temps même où Corinthe était encore debout et florissante. Ajoutons que les Athéniens, devenus les maîtres de l'île, avaient réussi on ne peut mieux à concilier les intérêts de la religion avec ceux du commerce. Mais une fois que les lieutenants de Mithridate, avec l'aide du tyran qui avait soulevé Délos contre Athènes, se furent abattus sur cette malheureuse île, tout y fut gâté, ruiné de fond en comble; et Délos était complétement dépeuplée, quand, après la retraite de Mithridate dans ses États, les Romains la reçurent de nouveau sous leur protection. De ce moment-là, même, elle n'a plus fait

1. Nous avons traduit ces deux vers d'après l'élégante restitution de Meineke :

ὦ Λητοῖ, σὺ μὲν οὔ με σιδηρείῃ Φολεγάνδρῳ
ἢ δειλῇ Γυάρῳ παρελεύσεαι αὐτίχ' ὁμοίην.

Voy. *Vind. Strab.*, p. 180-181.

que végéter. Actuellement elle forme une dépendance de l'Attique.

5. Rhénéa[1] est un îlot désert, distant de Délos de 4 stades seulement et qui renferme les sépultures des Déliens. On sait qu'il est interdit d'ensevelir ou de brûler un corps dans Délos même; et qu'on n'a pas la permission non plus d'y avoir un chien. Le nom primitif de Rhénéa était Ortygie.

6. Céos formait anciennement une tétrapole; mais de ses quatre villes il n'y en a plus que deux, Iulis et Carthæa, qui subsistent; les deux autres se sont fondues dans celles-là, à savoir Pœessa dans Carthæa et Corésia[2] dans Iulis. La ville de Iulis, qui avait déjà donné le jour à Simonide, le poète lyrique, et à Bacchylide, son neveu, vit naître aussi plus tard le médecin Erasistrate et le péripatéticien Ariston, continuateur de l'enseignement de Bion le Borysthénite. C'est à Iulis aussi que paraît avoir été promulguée cette loi que nous trouvons citée jusque dans Ménandre :

« C'est une belle loi, sais-tu? ô Phanias, que cette loi des « Céiens : L'HOMME QUI NE PEUT PLUS ESPÉRER UNE HEUREUSE « VIE SERA TENU DE SE SOUSTRAIRE A LA VIE MALHEUREUSE ».

Il est probable que la loi en question prescrivait à tout homme ayant passé la soixantaine de boire la ciguë, et cela apparemment pour assurer la subsistance des autres. On raconte en effet, que, se voyant assiégés par une armée athénienne, les Iulites décrétèrent que les plus âgés d'entre eux, passé une certaine limite d'âge, mettraient fin à leurs jours, résolution qui décida l'ennemi à lever le siége. La ville de Iulis est située au haut d'une montagne distante de la mer de 25 stades; mais elle a un port ou arsenal maritime bâti sur l'emplacement même de l'ancienne Corésia, déchue au point de n'avoir plus même sous le rapport de la population l'importance d'un bourg ordinaire. N'ou-

1. Sur la vraie forme de ce nom, voy. Lobeck, *Paral.*, p. 302. — 2. Κορησία au lieu de Κορησσία, correction de Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 181.

blions pas non plus de dire qu'il y a aux environs de Corésia un temple dédié à Apollon Sminthien, et un autre temple aux environs de Pœessa bâti en l'honneur de Minerve Nédusie par Nestor lorsqu'il y passa à son retour de Troie : ce dernier temple est situé entre le temple d'Apollon Sminthien et les ruines de l'antique Pœessa. Il y a aussi un cours d'eau, l'Elixus, qui passe dans le voisinage de Corésia.

7. A Céos succèdent les grandes îles de Naxos et d'Andros, et l'île de Paros, patrie du poète Archiloque et métropole à la fois de Thasos et de Parium, l'une des villes de la Propontide. C'est à Parium que se voit, dit-on, cet autel si remarquable dont chaque face mesure un stade de longueur. Quant à Paros, c'est elle qui fournit le *marbre parien* réputé le meilleur pour l'usage de la statuaire.

8. Vient ensuite Syros ou mieux Syros (en allongeant la première syllabe)[1], patrie de Phérécyde, fils de Babys, qui florissait plus anciennement que Phérécyde l'Athénien, et la même île, à ce qu'il semble, qu'Homère a entendu désigner sous le nom de Syria [dans ce passage de l'Odyssée][2]:

« Il est une île (Syria est son nom) située dans la mer, juste « au-dessus d'Ortygie ».

9. Mycone, qui succède à Syros, est cette île célèbre dans la Fable, sous le poids de laquelle furent écrasés les derniers[3] géants tombés sous les coups d'Hercule, ce qui a donné lieu au proverbe « *tous en bloc sous Mycone* », lequel s'adresse à ces écrivains qui sous un seul et même titre rassemblent les choses les moins faites pour aller ensemble[4]. *Myconiens* est aussi le nom qu'on donne parfois aux chauves, la calvitie étant une infirmité très-commune dans cette île.

10. Sériphos, à son tour, figure dans la Fable comme le

1. Voy. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 182. — 2. XV, 402. — 3. Pour maintenir la leçon ὑστάτους Meineke en a rapproché très-heureusement l'expression τοὺς περιλειφθέντας τῶν γιγάντων employée par Strabon l. VI, c. III, § 5. Cf. la note de Müller *Ind. var. lect.*, p. 1012, col. 2, l. 11. — 4. Καὶ τὰ διῃρημένα au lieu de διηρτημένα, correction qui a pour elle l'autorité d'Etienne de Byzance (v. Μύκονος).

théâtre des aventures de Dictys, lequel est connu surtout pour avoir ramené dans ses filets le coffre qui contenait Danaé et Persée, son fils, abandonnés tous deux à la fureur des ondes par ordre d'Acrisius, père de Danaé. La tradition nous montre, en effet, toute la jeunesse de Persée se passant à Sériphe; puis, plus tard, elle l'y ramène encore, mais porteur de la tête de la Gorgone, qu'il présente aux Sériphiens pour les pétrifier tous et pour venger ainsi sa mère de l'injure du roi de Sériphe Polydecte, qui, encouragé par ses sujets, avait prétendu l'épouser malgré elle. D'autre part, comme l'île se trouve être, de sa nature, fort rocailleuse, les poètes comiques n'ont pas manqué de dire qu'elle aussi avait été *pétrifiée* par la Gorgone.

11. L'île de Ténos possède une ville [de même nom] qui n'est guère grande; mais son temple de Neptune, situé dans un bois en dehors de la ville, a de très-grandes proportions et mérite à tous égards d'être visité. On y a ménagé, notamment, de vastes réfectoires ou cénacles (ἑστιατόρια), preuve évidente que les populations des îles voisines viennent se joindre aux Téniens pour célébrer en commun la fête des Posidonies.

12. Au groupe des Sporades il nous faut ajouter encore et l'île d'Amorgos, qui vit naître Simonide l'iambographe, et les îles de Lébinthos et de Léros [1]..... A propos de Léros rappelons ce mot de Phocylide :

« Les Lériens sont méchants, je ne dis pas tel ou tel Lérien,
« mais tous les Lériens, sauf Proclès; encore Proclès est-il
« Lérien ».

Et constatons qu'effectivement les gens de Léros avaient fort mauvaise réputation et passaient pour avoir tous l'esprit mordant.

13. Dans le voisinage des trois îles que nous venons de nommer se trouve Patmos; puis viennent les petites îles Corassiennes situées à l'O. d'Icarie, de même qu'Icarie est à l'O. de Samos. Icarie est aujourd'hui déserte, et ne con-

1. Λέρος au lieu de Λερία, d'après Eustathe (*ad Dion.*, 530), correction de Groskurd ratifiée par Meineke.

tient plus que des pâtis dont les Samiens ont la jouissance. Telle qu'elle est, cependant[1], elle demeure célèbre et est cause qu'on nomme habituellement mer Icarienne tout le bassin situé en avant de la côte d'Asie et qui se trouve comprendre, indépendamment d'Icarie, les îles de Samos et de Cos, jointes aux Corasiées, à Patmos, à Léros. D'autres mers communiquent avec la mer Icarienne, à savoir, au midi, la mer Carpathienne, qui elle-même se relie à la mer d'Egypte, et, au couchant, les mers de Crète et de Libye[2].

14. Il y a aussi des Sporades dans la mer Carpathienne, surtout dans la portion comprise entre Cos, Rhodes et la Crète : tels sont Astypalée, Téles et Chalcos, voire ces autres îles qu'Homère a énumérées dans le passage suivant du *Catalogue des vaisseaux*[3] :

« Et ceux de Nisyre, de Crapathe et de Casos, et ceux de
« Cos, la cité d'Eurypyle, et ceux dès îles Calydnēs. »

Oui, nous rangeons ces différentes îles au nombre des Sporades, et, comme telles, nous croyons devoir les décrire immédiatement, à l'exception pourtant de Cos et de Rhodes dont nous nous réservons de parler ultérieurement, et quoiqu'elles soient toutes situées par le fait plus près de l'Asie que de l'Europe, mais nous sentant entraîné pour ainsi dire par l'enchaînement du discours à comprendre dans un seul et même tableau avec la Crète et les Cyclades tout le groupe des Sporades. Seulement, quand nous en serons à décrire l'Asie, nous compléterons cette première esquisse par la description des grandes îles de Cypre, de Rhodes et de Cos, voire des îles qui leur font suite le long de la côte d'Asie, telles que Samos, Chios, Lesbos et Ténédos. Achevons donc, présentement, de passer en revue les plus remarquables d'entre les Sporades [proprement dites].

15. Tandis qu'Astypalée, avec sa ville de même nom,

1. Ἔνδοξον δὲ καὶ..... πόλεως, interpolation évidente écartée par Meineke. Cf Müller, *Index var. lect.*, p. 1012, col. 2, l. 25. — 2. Kramer propose de lire ici, non sans vraisemblance, καὶ τὸ Λιβυκὸν καὶ τὸ [Μυρτῷον]. Ἐν Καρπαθίῳ δ', etc. — 3. *Iliade*, II, 676.

s'avance déjà sensiblement vers la haute mer, Télos longe de près la côte Cnidienne. Cette dernière île est de forme allongée, très-montagneuse, très-étroite, et peut avoir 140 stades de circuit. Elle possède un bon mouillage. Chalcie, distante de Télos de 80 stades, est à 400 stades de Carpathos et à une distance à peu près double d'Astypalée. Il s'y trouve, avec une petite ville, appelée aussi Chalcie, un temple d'Apollon et un port.

16. Nisyros, elle, est au N. de Télos, à 60 stades environ, ce qui est aussi la distance qui la sépare de Cos. Elle est toute ronde et toute en hauteur, avec un sol pierreux, mais composé surtout de pierre meulière, si bien que les populations des îles voisines ont toute facilité pour s'y approvisionner de meules excellentes. Indépendamment d'une ville de même nom, Nisyros renferme un port, des thermes, et un Posidônion ou temple de Neptune. Sa circonférence est de 80 stades. Plusieurs petites îles aussi l'entourent qui sont connues sous le nom d'archipel de Nisyros. Certains auteurs pensent qu'elle n'est qu'un fragment détaché de l'île de Cos, et invoquent à l'appui de leur opinion ce récit de la Fable, que Neptune, en poursuivant Polybotès, l'un des géants, aurait d'un coup de son trident séparé, pour le lui lancer, un morceau même de l'île de Cos, et que cet énorme rocher serait à son tour devenu une île sous le poids de laquelle le géant est demeuré écrasé. A vrai dire, d'autres auteurs assurent que c'est sous Cos que Polybotès gît enseveli.

17. Carpathos, ou, comme Homère l'appelle, Crapathos, est une île fort élevée, pouvant avoir 200 stades de tour. Elle formait naguère une tétrapole et jouissait apparemment d'une grande célébrité, puisque c'est d'elle que la mer Carpathienne a emprunté son nom. L'une de ses quatre cités s'appelait Nisyros, tout comme l'île des Nisyriens. Carpathos est située juste en face de Leucé Acté, promontoire de la côte de Libye, distant d'Alexandrie de 1000 stades environ, mais séparé de Carpathos par un trajet de 4000 stades.

18. Casos, à son tour, se trouve à 70 stades de distance de Carpathos, et à 250 stades du cap Samonium en Crète. Sa circonférence est de 80 stades. Elle contient une ville de même nom et a plusieurs îlots répandus le long de ses côtes et compris sous la dénomination commune d'*Iles des Casiens*.

19. Quelques auteurs, maintenant, prétendent qu'Homère par ces mots « *et les îles Calydnes* » a entendu désigner les Sporades : ils se fondent sur ce que l'une des Sporades porte le nom de Calymne. Il est plus probable cependant que, de même que l'on comprend sous le nom d'*Iles des Nisyriens*, d'*Iles des Casiens*, les îlots qui avoisinent Nisyros et Casos et qui en dépendent, on avait donné aux îlots voisins de l'île Calymne (laquelle pouvait fort bien s'appeler Calydne au temps d'Homère) la dénomination générale d'*îles Calydnes*. D'autre part on veut que les îles Calydnes aient été au nombre de deux seulement, Léros et Calymne, et que ce soit de ces deux îles que le poëte a voulu parler. Mais le Scepsien, lui, [croit à l'existence d'une seule île,] dont le nom affecterait la forme du pluriel (*Calymnes*), comme voilà Athènes et Thèbes, et, partant de là, il prétend que, pour bien entendre le passage du poëte, on n'a qu'à user de l'*hyperbate*, [c. à. d. transposer le mot νήσους,] Homère n'ayant pas voulu [faire porter ce mot uniquement sur le nom de Calydnes] et dire « *et ceux* DES ÎLES CALYDNES, » [mais bien l'étendre à toutes les îles énumérées dans le présent passage], ce qui donne :

« Et ceux qui habitaient LES ÎLES de Nisyros, de Crapathe, de « Casos, de Cos où règne Eurypyle, et aussi de Calydnes ».

En général, on peut dire que le miel des îles est excellent et capable de rivaliser avec celui de l'Attique, mais cela est vrai surtout des îles que nous venons de nommer et du miel de Calymne encore plus que de celui qu'on recueille dans les autres.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE XI.

onzième livre, par lequel s'ouvre la description de l'Asie, commence à partir du point où le Tanaïs se met à couler du nord au sud et à former la limite de l'Europe et de l'Asie, mais comprend aussi les pays qui bordent le cours supérieur du Tanaïs au midi et au levant, et qui, par conséquent, appartiennent également à l'Asie. Le même livre énumère toutes les nations barbares qui habitent le long du mont Caucase et parmi lesquelles on distingue les Amazones, les Massagètes, les Scythes, les Albani, les Ibères, les Bactriens, les Caspiens, les Mèdes, les Perses, ainsi que les Arméniens des deux Arménies, ce qui nous mène jusqu'à la Mésopotamie. Il contient aussi les peuples connus sous les noms de Troglodytes et d'Héniokhes, et, avec ceux-ci, les Skeptoukhes, les Soanes, les Assyrii, les Polyphages, les Nabiens, les Sirakes et les Tapyres. L'auteur, qui y rappelle incidemment les aventures de Jason et de Médée et les noms des villes fondées par eux, y parle également de Xerxès, de Mithridate, et d'Alexandre, fils de Philippe.

CHAPITRE PREMIER.

Comme on n'a, pour passer d'Europe en Asie, qu'à franchir le Tanaïs, limite commune des deux pays, c'est à la description de l'Asie que nous allons maintenant procéder.

Seulement, pour plus de clarté, nous établirons au préalable quelques divisions générales empruntées à des limites naturelles, faisant ainsi pour l'Asie ce qu'Eratosthène a fait pour toute la terre habitée.

2. Le Taurus [nous fournira une première division,] car,

en se prolongeant, comme il fait, de l'O. à l'E., il figure proprement une ceinture coupant ce continent par le milieu et détermine ainsi deux régions distinctes, l'une au Nord, l'autre au Sud. C'est là ce que les Grecs appellent les deux régions *cis-taurique et trans-taurique*. Nous avons déjà donné cette indication précédemment, mais nous croyons devoir la répéter ici pour mémoire.

3. La largeur de cette chaîne, sur beaucoup de points, n'atteint pas moins de 3000 stades ; quant à sa longueur, elle se confond à proprement parler avec la longueur même de l'Asie, laquelle mesure, avons-nous dit, 45 000 stades depuis la côte qui fait face à l'île de Rhodes jusqu'aux extrémités orientales de l'Inde et de la Scythie.

4. Certains géographes ont divisé le Taurus lui-même en plusieurs parties formant sous différents noms des circonscriptions plus ou moins étendues ; mais nous, considérant que cette chaîne, vu son immense largeur, se trouve comprendre dans son sein de grandes nations, les unes il est vrai plus obscures, les autres au contraire connues de tout le monde, comme voilà les nations Parthe, Mède, Arménienne et en partie du moins les nations Cappadocienne, Cilicienne et Pisidienne, nous avons cru devoir rattacher à l'Asie septentrionale celles de ces nations dont la situation incline plutôt[1] vers le nord, et à l'Asie méridionale celles dont la situation se rapproche plus du midi ; restaient les nations qui occupent la partie centrale de la chaîne, mais pour celles-là il nous a paru qu'on pouvait à la rigueur les attribuer aussi à l'Asie septentrionale, puisque les deux climats sont presque identiques et que, tandis que dans l'Asie méridionale il fait partout très-chaud, on éprouve encore un froid très-vif au cœur de ces montagnes. Ajoutons que presque tous les fleuves qui descendent du Taurus coulent (au moins dans la partie supérieure de leur

1. πλησιάζοντα, au lieu de πλεονάζοντα, leçon de quelques mss. adoptée par Xylander. Cf. cependant, dans ses *Vindic. Strabon.*, p. 182-183, une note de Meineke qui propose de lire ἐπιπολάζοντα, et l'*Index var. lect.* de Müller, p. 1012, col. 2. l. 42.

cours et quittes à se détourner ensuite pour la plupart soit vers l'E. soit vers l'O.) dans un sens diamétralement opposé, les uns au nord, et les autres au midi, et que cette direction symétrique est une circonstance heureuse qui vient encore justifier l'emploi que nous avons fait de la chaîne du Taurus comme délimitation naturelle dans notre division de l'Asie en deux grandes régions. N'est-ce pas, au reste, de la même manière que la mer Intérieure qui, dans presque toute son étendue, forme en quelque sorte le prolongement direct de la chaîne du Taurus, nous a fourni le moyen de faire de l'Europe et de la Libye deux continents distincts qui trouvent désormais en elle leur meilleure ligne de démarcation?

5. Cette division de l'Asie en deux grandes régions une fois admise, comme c'est la région du Nord que le géographe rencontre la première quand il passe d'Europe en Asie, c'est par celle-ci naturellement que nous commencerons, et, dans celle-ci, c'est la partie qui borde le Tanaïs que nous décrirons d'abord, puisque nous avons décidé de prendre précisément le cours de ce fleuve pour limite entre l'Europe et l'Asie. — Or, nous avons là en quelque sorte une presqu'île, bornée au couchant par le Tanaïs même, le Palus-Mæotis jusqu'au Bosphore [Cimmérien] et la partie de la côte du Pont-Euxin qui aboutit à la Colchide ; au nord par l'Océan jusqu'au débouché de la mer Caspienne ; au levant par cette même mer jusqu'aux confins de l'Albanie et de l'Arménie, ou, ce qui revient au même, jusqu'à l'embouchure du Cyrus et de l'Araxe, fleuves qui arrosent, le premier, l'Arménie, et, le second, l'Ibérie et l'Albanie ; et enfin au midi par une ligne allant d'une mer à l'autre sur un espace de 3000 stades environ entre l'embouchure du Cyrus et la frontière de la Colchide et à travers l'Albanie et l'Ibérie de manière à figurer l'isthme de la dite presqu'île. Il n'y a pas à tenir compte, fût-ce un moment, de l'opinion de ceux qui prétendent réduire cet isthme autant que l'a fait Clitarque, par exemple, quand il a affirmé qu'il était sujet à être entièrement couvert par les eaux des deux

mers qu'il sépare. Mais Posidonius à son tour n'assigne à ce même isthme que 1500 stades d'étendue, juste autant, dit-il, qu'à l'isthme compris entre Péluse et la mer Erythrée, déclarant, qui plus est, qu'à son idée l'isthme qui va du Mæotis à l'Océan ne doit guère différer des deux autres.

6. Or, nous le demandons, quelle autorité peut-on accorder à cette dernière assertion de Posidonius sur un point que personne n'a encore pu constater et dont lui par conséquent ne peut rien dire qui ait une apparence de fondement, quand on le voit sur les faits patents outrager à ce point l'évidence et le bon sens? Et notez qu'il était l'ami de Pompée, l'ami de celui-là même qui, en portant la guerre jusque chez les Ibères et les Albani, avait touché à la fois aux deux mers, à la mer Caspienne aussi bien qu'à la mer de Colchide! Chacun sait en effet que, passant par Rhodes pour aller prendre le commandement de l'expédition contre les pirates (prélude[1] de ses campagnes contre Mithridate et les Barbares voisins de la Caspienne), Pompée assista à une leçon de Posidonius et lui demanda en le quittant s'il n'avait pas quelque recommandation à lui faire, à quoi Posidonius répondit : « Oui, une seule, d'être en tout et toujours le premier et le meilleur[2] ». Notez encore que l'ami du héros s'était fait plus tard son historien. N'aurait-il pas dû pour toutes ces raisons se montrer un peu plus soucieux de la vérité?

7. Une seconde partie de la zone ou région septentrionale de l'Asie pourrait comprendre tout le pays qui s'étend au-dessus de la mer Hyrcanienne, ou, comme nous l'appelons souvent [aussi][3], de la mer Caspienne, jusqu'à la Scythie; une troisième embrasserait non-seulement ce qui touche à l'isthme en question, mais encore ce qu'on rencontre à la suite dans la région cis-taurique quand, après avoir franchi les Pyles Caspiennes,

1. Coray proposait de lire ici αὖθις au lieu d' εὐθύς. — 2. Homère, *Iliade*, IV, 208 et XI, 784. — 3. Il faut lire avec Groskurd et Meineke ἢ [καὶ] Κασπίαν.

on se rapproche de l'Europe, c'est à savoir la Médie, l'Arménie, la Cappadoce et les différents pays intermédiaires ; enfin une quatrième partie se composerait du territoire sis en deçà de l'Halys et de tout le pays situé soit au sein du Taurus soit même au delà qui se trouve enclavé dans la presqu'île ayant pour isthme l'étroit espace compris entre la mer Pontique et la mer de Cilicie. Pour ce qui est de l'autre région ou région trans-taurique, nous y placerons l'Inde d'abord, puis l'Ariane et tous les pays à la suite, nous avançant de proche en proche jusqu'aux pays qui touchent d'une part à la mer Persique, au golfe Arabique et au Nil et d'autre part à la mer d'Égypte ainsi qu'à la mer d'Issus.

CHAPITRE II.

Cela posé, quels peuples se trouveront occuper la première section [de l'Asie septentrionale] ? Nous nommerons d'abord au N. et le long de l'Océan certaines tribus nomades et *hamaxœques* appartenant à la nation Scythique, et, en arrière de celles-ci, des tribus de Sarmates également de race Scythique, auxquelles succèdent des Aorses et des Sirakes, ceux-ci s'avançant au midi jusqu'à la chaîne du Caucase et se divisant en nomades d'une part, et en scénites et en agriculteurs d'autre part ; puis des Mæotes sur les bords du Palus Mæotis. Signalons encore, sur le littoral même, où elle occupe la rive asiatique du Bosphore, signalons encore la Sindiké, et, après la Sindiké, le territoire des Achæi, des Zygi, des Héniokhes, des Cercètes et des Macropogons, lesquels habitent au-dessous des défilés occupés par les Phthirophages. Quant aux Héniokhes, ils précèdent la Colchide, laquelle se trouve située juste au pied du Caucase et des monts Moschikes. — Mais nous avons pris le cours du Tanaïs pour la limite de l'Europe et de l'Asie, c'est donc de là que nous devons

partir dans la description détaillée que nous allons entreprendre.

2. Le Tanaïs vient du nord, mais il n'est pas vrai, comme on le croit généralement, qu'il coule juste à l'opposite du Nil, sous le même méridien : celui sous lequel il coule est plus oriental que le méridien du Nil. Toute l'analogie qu'il offre avec ce fleuve, c'est que, comme lui, il cache ses sources ; seulement, tandis qu'une grande partie du cours du Nil nous est parfaitement connue, grâce à cette double circonstance que la contrée qu'il traverse est partout d'un accès facile et que lui-même peut être remonté très-haut, du Tanaïs nous ne connaissons guère que les bouches (il y en a deux, comme chacun sait, qui se déversent dans la partie la plus septentrionale du Palus Mæotis à 60 stades de distance l'une de l'autre). Au-dessus de ces bouches, maintenant, l'excès du froid et le peu de ressources du pays (inconvénients supportables peut-être pour les indigènes qui ne vivent, comme toutes les populations nomades, que de la chair et du lait de leurs troupeaux, mais auxquels les étrangers ne résistent pas) ont toujours entravé le progrès de nos connaissances. Ajoutons que ces nomades, peu sociables de leur nature, profitaient de ce qu'ils étaient les plus nombreux et les plus forts pour intercepter tous les chemins pouvant donner accès par terre dans leur pays, ou pour empêcher qu'on ne remontât la partie navigable du fleuve. Aussi que n'a-t-on point supposé ? Les uns ont prétendu que le Tanaïs prenait sa source dans le Caucase, que de là il se portait au N. et qu'après avoir coulé longtemps dans cette direction il se détournait brusquement pour aller se jeter dans le Palus Mæotis (Théophane de Mitylène lui-même se range à cette opinion) ; les autres ont fait du Tanaïs un bras du haut Ister, mais sans produire aucun indice certain d'une origine aussi lointaine et aussi excentrique, et sans paraître se douter que le Tanaïs pouvait tout aussi bien avoir ses sources situées à peu de distance dans le nord.

3. Baignée à la fois par le fleuve dont elle porte le nom

et par le lac Mæotis, la ville de Tanaïs a eu pour fondateurs les Grecs du Bosphore. Tout récemment, pour le seul fait d'avoir désobéi, cette même ville s'est vu saccager par ordre du roi Polémon. Elle avait servi jusque-là d'*emporium* ou de marché commun aux Nomades de l'Europe et de l'Asie et aux Grecs du Bosphore, lesquels traversaient le Palus Mæotis pour s'y rendre, les premiers y transportant des esclaves, des peaux et différents produits de l'industrie nomade, et les seconds des tissus, du vin et maintes autres productions des pays civilisés qui trouvaient à s'y échanger avantageusement. A 100 stades en avant de l'emporium on aperçoit l'île d'Alopécie qui renferme une population très-mélangée, sans compter beaucoup d'îlots répandus dans le Palus Mæotis et à une très-petite distance de la côte. La traversée en ligne directe depuis l'entrée du Mæotis au S. jusqu'à l'embouchure du Tanaïs au N. mesure 2200 stades et la distance n'est guère plus forte en longeant la côte.

4. Cette côte, rangée à partir du Tanaïs, nous présentera d'abord, à 800 stades de distance, le Grand Rhombitès, principal centre des pêcheries qui alimentent les *tarichées* ou établissements de salaison ; puis, à 800 stades plus loin, le Petit Rhombitès [avec][1] un promontoire [de même nom,] où se trouvent aussi des pêcheries, mais moins importantes. C'est surtout des îles du littoral que partent les bateaux pêcheurs qui alimentent le marché du Grand Rhombitès ; mais celui du Petit Rhombitès est approvisionné par les Mæotes eux-mêmes. Sous ce nom de Mæotes on comprend toute la population répandue le long de cette côte, population agricole, mais non moins belliqueuse que les Nomades, divisée d'ailleurs en plusieurs tribus, les unes plus sauvages (ce sont celles qui sont le plus rapprochées du Tanaïs), les autres plus civilisées (ce sont celles qui touchent au Bosphore). Du Petit Rhombitès à Tyrambé et au fleuve Anticitès[2] on compte 600 stades ;

1. [Καὶ] ἄκρα, addition nécessaire due à Casaubon. — 2. Müller incline à préférer la leçon Αττικιτης qui est dans Ptolémée.

puis 120 jusqu'au bourg de Cimméricum, embarcadère habituel de ceux qui veulent traverser le Palus Mæotis. Signalons encore dans cette partie de la côte quelques observatoires connus sous le nom de *Clazomeniônscopæ*.

5. Cimméricum avait anciennement le rang de ville et s'élevait dans une presqu'île dont l'isthme avait été fermé par les habitants au moyen d'un fossé et d'une levée en terre. Ceux-ci avaient fondé un puissant empire qui s'étendait sur tout le Bosphore et c'est d'eux que le Bosphore a pris le nom de *Bosphore Cimmérien*. Le même peuple, se ruant sur les populations de l'intérieur établies à la droite du Pont, poussa ses incursions jusqu'à l'Ionie, mais pour se voir à son tour chasser de ses possessions par les Scythes, qui devaient eux-mêmes plus tard être expulsés par les colons grecs de Panticapée et des autres villes du Bosphore.

6. On compte ensuite 20 stades jusqu'au bourg d'Achilléum, ainsi nommé parce qu'il possède un temple d'Achille. C'est à la hauteur d'Achilléum et juste entre ce point et les bourgs de Myrmécium [et de Parthénium][1] qui lui font face de l'autre côté du détroit, que l'entrée du Mæotis se trouve être le plus resserrée : et en effet, dans cet endroit, elle n'a plus guère que 20 stades de largeur. Ajoutons qu'il existe un Héracléum tout près de Myrmécium.

7. De là au Tombeau de Satyrus la distance est de 90 stades. On nomme ainsi une espèce de *tumulus* élevé au haut d'un promontoire en l'honneur d'un de ces princes qui ont régné naguère avec gloire sur le Bosphore.

8. Tout auprès est le bourg de Patraeus[2], distant à son tour de 130 stades du bourg de Corocondamé, point extrême du Bosphore Cimmérien, autrement dit du détroit qui sert d'entrée au Palus Mæotis et qui s'étend depuis la passe comprise entre Achilléum et Myrmécium jusqu'à

1. ἔχων ἐν τῇ περαίᾳ κώμην τὸ Μυρμήκιον [καὶ τὸ Παρθένιον] · πλησίον δ' ἐστὶ τὸ Ἡρακλεῖον, au lieu de ἔχων. .. πλησίον δ' ἐστὶ τοῦ Ἡρακλείου καὶ τὸ Παρθένιον, conjecture de Kramer, que nous avons cru devoir compléter par une légère transposition. — 2. Ce même lieu est appelé Πάτρασυς, Πατρασίς ou Πατρασσύς par Etienne de Byzance, d'après Hécatée. Et Müller incline à penser que c'est là la vraie forme de ce nom.

cellé qui sépare Corocondamé d'Acra, petit bourg dépendant du territoire de Panticapée, laquelle n'a encore que 70 stades. C'est jusque-là aussi que s'avancent les glaces, quand le Mæotis, à l'époque des grands froids, se prend au point de permettre le passage des piétons. Tout le détroit, du reste, est pourvu de bons ports.

9. Au-dessus de Corocondamé on découvre un immense lac ou étang appelé de son nom le Corocondamitis et qui débouche à 10 stades du bourg. Ce lac reçoit un bras de l'Anticitès qui se trouve ainsi faire une île de tout le terrain compris entre le lac, le Mæotis et le fleuve. L'Anticitès est appelé par quelques auteurs du nom d'Hypanis, comme cet autre fleuve voisin du Borysthène.

10. Mais pénétrons dans le Corocondamitis, nous y rencontrons successivement Phanagorée, ville de grande importance, Cépi, Hermonasse, et le temple d'Apaturum consacré à Vénus. De ces différentes localités, il en est deux, Phanagorée et Cépi, qui sont situées dans l'île dont nous venons de parler tout de suite à gauche de l'entrée du Corocondamitis; les autres sont à droite, au delà de l'Hypanis, dans la Sindiké où se trouvent aussi, sans parler de la résidence du roi des Sindi située tout près de la mer, Gorgipia et Aboracé. Comme les habitants de ces localités sont soumis aux rois du Bosphore, on leur donne à tous le nom de Bosporani. Mais les Bosporani d'Europe ont Panticapée pour capitale et ceux d'Asie [Phanagoria ou] Phanagorium (ce nom a les deux formes). Phanagoria paraît être l'*emporium* ou marché des denrées apportées du Palus Mæotis et des pays barbares situés au-dessus, comme Panticapée est celui des marchandises qui arrivent du côté de la mer. Phanagoria possède aussi un temple célèbre de Vénus Apaturos. Voici comment on explique l'épithète *Apaturos* jointe au nom de la déesse: on prétend d'après je ne sais quel récit des mythographes que Vénus, se voyant assaillie en ces lieux par les Géants, aurait appelé Hercule à son aide, l'aurait caché au fond d'une caverne, puis, donnant accès à chacun des géants l'un après

l'autre, les aurait tous ainsi au fur et à mesure livrés par traîtrise (ἐξ ἀπάτης) aux coups d'Hercule.

11. Sous le nom de Mæotes, on comprend, avec les Sindi dont nous venons de parler, les Dandarii, les Torètes[1], les Agri[2], les Arréchi[3], voire les Tarpètes[4], les Obidiacènes[5], les Sittacènes[6], les Doskes[7] [et][8] d'autres peuples encore. On peut même étendre cette appellation aux Aspurgiani[9], nation qui occupe, entre Phanagoria et Gorgipia, une étendue de pays de 500 stades, et qui, menacée naguère par le roi Polémon à l'ombre de fausses démonstrations d'amitié, sut démêler son dessein, et, prenant les devants, l'attaqua, le fit prisonnier et l'envoya au supplice. Il est arrivé souvent, du reste, que tous ces Mæotes, au lieu de demeurer unis, se sont divisés : alors, tandis qu'une partie jurait fidélité à la puissance qui se trouvait posséder dans le moment l'*emporium* de Tanaïs, les autres se plaçaient sous le protectorat des Bosporani. Quelquefois aussi ce furent les rois ou souverains du Bosphore qui prirent l'offensive et qui s'emparèrent à main armée de tout le pays jusqu'au Tanaïs : c'est ce que firent notamment les derniers rois du Bosphore, Pharnace, Asandre et Polémon. Il paraît même que Pharnace aurait, au moyen d'un ancien canal nettoyé à cet effet, détourné le cours de l'Hypanis et amené ses eaux sur le territoire des Dandarii de manière à inonder leurs campagnes.

12. La côte qui fait suite à la Sindikê et au canton de Gorgipia est occupée par les Achæi, les Zygi et les Héniokhes : elle est presque partout dépourvue d'abris et très-montagneuse, [ce qui se conçoit,] puisqu'elle fait déjà partie du Caucase. Ses habitants vivent principalement du

1. Τορέται au lieu de Τορεάται, correction de Meineke. — 2. Nommés Ἀγρῖται par Ptolémée. — 3. Peut-être faut-il préférer la leçon Ἀρριχοί, Arrichi, donnée par quelques mss. de Strabon et par Ptolémée. On lit cependant Arrechi dans Pline. — 4. Les mêmes peut-être que les Τύραμβαι de Ptolémée. — 5. Au lieu de Ὀβιδιακῆνοι, Müller soupçonne qu'il faut lire Ὀρβίδοι, Σακῆνοι. — 6. Il incline aussi à corriger Σιτтακηνοί en Σιρακηνοί d'après Ptolémée. — 7. Les mêmes que Ptolémée nomme Τουσκοί. — 8. [καὶ] ἄλλοι πλείους, restitution nécessaire faite par Coray. — 9. Ἀσπουργιανοί au lieu de Ἀσπουγγιτανοί, correction de Tzschuckhe fondée sur un autre passage de Strabon (lib. XII, cap. III, § 29). Cf. le nom Ἀσπουργιανοί que leur donne Ptolémée.

produit de leurs pirateries. Ils montent des embarcations fragiles, étroites et légères, faites pour vingt-cinq hommes, mais pouvant, dans des cas exceptionnels, en porter jusqu'à trente. Les Grecs nomment ces embarcations des *camares*. On prétend que c'est à une colonie de Phthiotes-Achéens, compagnons de Jason, qu'une partie de cette côte doit son nom d'Achaïe, de même que le nom d'Héniokhie donné à une autre partie de la même côte paraît rappeler un établissement de Lacédémoniens venus sous la conduite de Crécas[1] et d'Amphistrate, *héniokhes* ou écuyers des Dioscures. Ces pirates forment avec leurs camares de véritables escadres et tiennent perpétuellement la mer, soit pour faire main basse sur les vaisseaux de transport, soit pour attaquer quelque province ou quelque ville du littoral, exerçant ainsi par le fait une vraie tyrannie maritime. Du reste, les populations du Bosphore semblent vouloir quelquefois elles-mêmes favoriser leurs déprédations en leur prêtant non-seulement des abris pour leurs embarcations, mais encore des comptoirs, des entrepôts pour leur butin. Au retour de leurs expéditions, comme ils n'ont chez eux ni ports ni mouillages, ils portent leurs camares à dos d'hommes au fond des bois. Car c'est là qu'ils habitent n'ayant pour se nourrir que le produit d'assez maigres terres qu'ils cultivent comme ils peuvent; puis, quand le moment est venu de reprendre la mer, ils redescendent leurs camares de la même façon jusqu'à la côte. Ils ne procèdent pas autrement en pays étranger : ils connaissent à l'avance certaines localités très-boisées, y vont cacher leurs embarcations et se répandent ensuite dans toute la contrée, marchant le jour aussi bien que la nuit, et [donnant la chasse aux habitants] pour se procurer des esclaves. Ils facilitent du reste autant qu'il est en eux le rachat de ceux qu'ils ont enlevés, prévenant eux-mêmes une fois qu'ils ont regagné leur pays les familles intéressées du lieu où elles retrouveront les malheureux qu'elles

1. Κρέκας au lieu de Ῥέκας, conjecture d'Adr. de Valois fondée sur un passage d'Ammien Marcellin (22, 8, 24) et ratifiée par Meineke.

ont perdus. Dans les contrées qui ont conservé leurs chefs ou souverains nationaux les victimes de ces enlèvements ont encore quelque secours à attendre, et il n'est pas rare que ces chefs attaquent à leur tour les *camares* des pirates et les ramènent à titre de prises avec leur équipage et leur butin. Mais dans la partie du pays actuellement soumise aux Romains, il y a moins d'aide à attendre, vu l'incurie des *légats*.

13. Tel est le genre de vie que mènent ces peuples. Quant à leur gouvernement, il est confié à des chefs appelés *skeptoukhes*, qui eux-mêmes relèvent de *tyrans* ou de rois. Les Héniokhes, par exemple, comptaient quatre de ces rois à l'époque où Mithridate Eupator, chassé du royaume de ses pères, dut, pour aller chercher un refuge au fond du Bosphore, traverser leur pays. Il put le faire sans trop de peine; mais désespérant de pouvoir traverser aussi aisément le territoire des Zygi à cause de la difficulté des chemins[1] et de la férocité des habitants, il s'astreignit à suivre le rivage de la mer, se rembarquant même de fois à autre, jusqu'à ce qu'il eût atteint les limites des Achæi; il put alors, accueilli et aidé par ce peuple, il put achever son voyage : il avait parcouru bien près de 4000 stades depuis le Phase.

14. A partir de Corocondamé, la côte se dirige vers l'E. On y rencontre, à la distance de 180 stades, le port et la ville de Sindicos; puis, 400 stades plus loin, le bourg de Bata, avec un port de même nom, auquel le port de Sinope, sur la côte méridionale, paraît correspondre aussi exactement que Carambis, avons-nous dit, correspond au Criû-métôpon. Artémidore fait partir de Bata la côte des Cercètes, qu'il nous représente comme bien garnie de ports et de villages et comme mesurant 500 stades de longueur; puis il nomme successivement la côte des Achæi, longue, suivant lui, de 500 stades; la côte des Héniokhes, longue de 1000 stades; et enfin celle du grand Pityûs[2], à la-

1. δυσχωρίας au lieu de δυσχερείας, correction de Coray. — 2. Müller rejette

quelle il donne une longueur de 360 stades jusqu'à Dioscurias. Mais les historiens des guerres de Mithridate, à qui nous devons nous en rapporter de préférence, nomment les Achæi les premiers et les font suivre des Zygi, d'abord, puis des Héniokhes, des Cercètes, des Moskhes et des Colkhes, plaçant au-dessus de ceux-ci les Phthirophages, les Soanes et d'autres peuplades caucasiennes. Toute la première partie du littoral occupé par ces différentes nations forme, avons-nous dit, une ligne droite qui, en même temps qu'elle regarde le midi, court vers l'E.; mais, à partir de Bata, la côte s'infléchit peu à peu jusqu'à ce qu'elle arrive, dans les environs de Pityûs et de Dioscurias, qui sont les premiers ports dépendants de la Colchide, à faire face au couchant. Passé Dioscurias, on achève de ranger le littoral de la Colchide, et, quand on atteint au delà Trapézûs, la côte se trouve avoir décrit une courbe très-marquée. Elle recommence alors à courir presque en ligne directe et forme ainsi le côté droit du Pont-Euxin, autrement dit le côté de cette mer qui regarde le nord. Ajoutons que la partie du littoral qu'occupent les Achæi et les autres peuples à la suite jusqu'à Dioscurias et aux pays de l'intérieur situés droit au midi de Dioscurias est dans toute sa longueur dominée par la chaîne du Caucase.

15. Située comme elle est au-dessus de la mer du Pont et de la mer Caspienne, cette chaîne semble un immense boulevard destiné à protéger l'isthme qui sépare ces deux mers. Elle sert de limite entre l'Albanie et l'Ibérie au midi et les plaines de la Sarmatie au nord. On y trouve, et en grande quantité, du bois de toute espèce, notamment d'excellents bois pour les constructions navales. S'il faut en croire Eratosthène, les indigènes ne donnent pas au mont Caucase d'autre nom que celui de Caspius, dérivé apparemment du nom même de la nation des Caspii. La chaîne principale envoie dans la direction du midi quelques rameaux ou contre-forts, qui enveloppent l'Ibérie et vont se

avec raison le changement proposé par Meineke de μέγαν en λιμένα. Cf. *Vindic. Strabon.*, p. 183.

relier aux montagnes d'Arménie et aux monts Moschikes, voire même au Skydisès et au Paryadrès, toutes montagnes dépendant de la partie du Taurus qui forme le côté méridional de l'Arménie, mais s'en détachant dans la direction du Nord comme autant de branches distinctes et pouvant s'avancer ainsi jusqu'au Caucase et à la portion de la côte de l'Euxin comprise entre la Colchide et Thémiscyre.

16. En raison de sa situation dans l'espèce de golfe que nous venons de décrire et parce qu'elle marque effectivement le point le plus oriental de la mer [Intérieure], Dioscurias est souvent appelée *le Fond de l'Euxin*, et *le Terme* ou *l'extrême barrière de la navigation*. Mais c'est aussi ce que dit du Phase un vers devenu proverbe,

« Jusqu'au Phase, où des vaisseaux vient s'arrêter la « course »,

seulement il est clair qu'ici il ne peut être question ni du fleuve du Phase ni de la ville de même nom qui s'élève sur ses bords, et que l'ïambographe, auteur de la pièce d'où ce vers est tiré, aura voulu désigner l'ensemble de la Colchide par une de ses parties, puisque depuis l'embouchure du fleuve et depuis la ville à laquelle il donne son nom on compte encore jusqu'au fond de l'Euxin un trajet de 600 stades en ligne directe. La même ville de Dioscurias peut être considérée comme la tête de l'isthme compris entre le Pont et la Caspienne et comme une sorte d'*emporium* ou de marché commun aux populations de l'intérieur aussi bien qu'aux tribus circonvoisines, vu qu'elle réunit parfois dans ses murs, nous ne dirons pas comme certains auteurs trop peu soucieux de la vérité, trois cents peuples différents, mais soixante-dix peuples, parlant autant de langues distinctes, par suite apparemment de la vie errante qu'ils mènent et de l'isolement auquel les condamnent leur orgueil et leur sauvagerie, Sarmates d'ailleurs pour la plupart, et tous habitants du Caucase. — Ici s'arrête ce que nous avions à dire de Dioscurias.

17. Le reste de la Colchide consiste aussi principalement en une [étroite zone] maritime arrosée par le Phase, grand fleuve qui prend sa source en Arménie et qui se grossit des eaux de deux rivières descendues des montagnes voisines et nommées le Glaucus et l'Hippus. On remonte le Phase jusqu'à Sarapanes, place forte pouvant contenir la population d'une ville, et d'où part une belle route carrossable qui mène en quatre jours aux bords du Cyrus. Sur le Phase même s'élève une ville de même nom, centre du commerce de la Colchide, et qui se trouve protégée, d'un côté par le cours du fleuve, d'un autre côté par un lac ou étang et d'un troisième côté par la mer. De cette ville, le trajet jusqu'à Amisus et Sinope (?) demande [sept à huit jours][1] à cause du peu de consistance de la plage tout le long de cette côte et [de la formation d'alluvions épaisses] à l'embouchure des fleuves[2]. Le pays abonde, d'une part, en denrées alimentaires toutes d'excellente qualité, sauf le miel pourtant qui y est toujours un peu amer, et, d'autre part, en [matériaux][3] de toute sorte propres aux constructions navales. Il a déjà le bois en quantité, tant celui que ses forêts lui fournissent que celui qui lui vient par la voie de ses fleuves ; et, pour ce qui est du lin, du chanvre, de la cire et de la poix, l'industrie de ses habitants ne l'en laisse jamais manquer. Sa fabrication de toiles de lin jouit aussi dans un temps d'une très-grande renommée : on exportait[4] beaucoup de ces toiles dans les pays les plus éloignés et quelques auteurs désireux de faire croire à l'existence d'un lien de parenté quelconque entre les Colkhes et les Égyptiens n'ont pas manqué d'invoquer cette circonstance comme une preuve à l'appui de leur opinion. Par delà les fleuves que nous venons de nommer, c'est-à-dire en pleine Moschike, s'élève le temple de Leucothée, antique fondation du héros Phrixus, dont les populations continuent à aller prendre les oracles, en ayant bien soin de ne jamais lui immoler de

1. Voy. Müller, *Index var. lect.*, p. 1013, col. 1, l. 54. — 2. κατὰ τὰς τῶν ποταμῶν ἐκβολάς, au lieu de καὶ τάς, bonne correction de Coray. — 3. πολλήν τε γὰρ [ὕλην], restitution de Kramer ratifiée par Müller. — 4. ἐξεκόμιζον au lieu de ἐπεκόμιζον, bonne correction de Meineke acceptée aussi par Müller.

bélier. Ce temple, après avoir été fort riche, s'est vu piller de nos jours, par Pharnace d'abord, puis, peu de temps après, par Mithridate de Pergame ; car une fois qu'un pays commence à déchoir, Euripide l'a dit[1],

« Bien malade est la cause des Dieux, bien rare aussi l'hom-
« mage qu'on leur adresse[2] ».

18. [Or la Colchide était à cette époque bien déchue de ce qu'elle avait été]. Dans les temps anciens, en effet, elle avait jeté le plus vif éclat, comme on en peut juger par ce que la Fable nous raconte ou plutôt nous laisse deviner de l'expédition de Jason poussée peut-être jusqu'en Médie et de l'expédition antérieure de Phrixus. Mais les rois successeurs de ces héros ayant divisé le pays en plusieurs *skeptoukhies* n'eurent plus qu'une médiocre puissance, et, quand survint le prodigieux accroissement des états de Mithridate Eupator, toute la Colchide y fut aisément absorbée. Seulement, Mithridate n'envoya jamais pour la gouverner et l'administrer qu'un de ses plus fidèles serviteurs et amis. C'est à ce titre, notamment, qu'il y avait envoyé Moapherne, oncle paternel de ma mère. De son côté la Colchide fut toujours le pays qui fournit le plus de ressources à ce prince pour l'entretien de ses forces navales. Mais, une fois Mithridate renversé, ses états se démembrèrent et furent partagés entre plusieurs princes. Le dernier qu'ait eu la Colchide est Polémon, et sa veuve Pythodoris qui a continué à régner se trouve aujourd'hui réunir à la fois sous son sceptre la Colchilde, Trapézûs, Pharnacie et certains pays barbares de l'intérieur dont nous parlerons plus loin.— La Moschike si célèbre par son temple [de Leucothée] forme trois régions distinctes occupées, la première, par les Colkhes, la seconde par des tribus Ibères, la troisième par des Arméniens. Le souvenir de Phrixus s'est conservé encore dans le nom d'une petite ville d'assiette assez forte qui est située en Ibérie sur les confins de la Col-

1. *Les Troyennes*, v. 26. — 2. Meineke soupçonne ici une interpolation. Voy. *Vindic. Strabon.*, p. 184.

chide, nous voulons parler de Phrixipolis, plus connue actuellement sous le nom d'Idéessa [1].

19. Au nombre des peuples qui fréquentent l'*emporium* ou marché de Dioscurias figurent aussi les Phthirophages, ainsi nommés à cause de leur saleté et de la vermine qui les couvre. Leurs voisins, les Soanes, ne valent guère mieux qu'eux sous le rapport de la propreté, mais ils leur sont bien supérieurs en puissance ; on peut même dire qu'ils surpassent en force et en bravoure tous les autres peuples de ces contrées. Aussi exercent-ils une sorte de domination sur les tribus circonvoisines du haut des cimes escarpées du Caucase qu'ils occupent en arrière de Dioscurias. Ils ont pour les gouverner un roi assisté d'un conseil de trois cents guerriers et peuvent mettre sur pied, à ce qu'on assure, jusqu'à des armées de 200 000 hommes. Chez eux, en effet, tout le monde est soldat, [mais] [2] sans pouvoir se plier à la discipline des armées régulières. Un autre fait qu'on nous donne pour certain, c'est que les torrents de leur pays roulent des paillettes d'or [3] que ces Barbares recueillent à l'aide de vans percés de trous et de toisons à longue laine, circonstance qui aurait suggéré, dit-on, le mythe de la *Toison d'or*. [Quelques auteurs] [4] prétendent aussi à ce propos que, si l'on a donné à un peuple du Caucase le même nom qu'aux peuples de l'extrême Occident, à savoir le nom d'*Ibères*, c'est parce que les deux pays se trouvent posséder des mines d'or. Les Soanes trempent la pointe de leurs flèches dans des poisons qui ont cela de particulier que leur odeur insupportable aggrave encore, s'il est possible, la blessure faite par les flèches ainsi préparées [5]. En général, les peuples du Caucase

1. La mention qui suit du fleuve Charès a été écartée par Meineke comme ne pouvant être qu'une glose marginale. Voy. *Vindic. Strabon.*, p. 184. Cf. la note de Müller sur le même passage (*Index var. lect.*, p. 1013, col. 1 et 2) et l'explication très-plausible que Müller y donne de l'origine de cette glose. — 2. οὐ συντεταγμένον [δέ], addition nécessaire due à Groskurd. — 3. Müller soupçonne que la glose marginale περὶ τὴν Διοσκουριάδα ῥεῖ ὁ Χάρης ποταμός, dont il est question dans la note précédente, s'adressait au passage que voici et que ce nom de Charès, inconnu d'ailleurs, n'est qu'un vestige du nom du fleuve Chrysorrhoas cité par Pline comme appartenant à la région de Dioscurias. — 4. ἔνιοι καί au lieu de εἰ μὴ καί, conjecture plausible de Kramer. — 5. θαυμαστῶς [ἃ] τοὺς φαρμακ-

voisins de la Colchide habitent des terres arides et de peu d'étendue ; toutefois les deux nations des Albani et des Ibères, qui à elles seules occupent l'isthme presque tout entier, et qu'on peut à la rigueur ranger aussi parmi les nations caucasiennes, se trouvent posséder une région fertile et capable de suffire amplement aux besoins d'une population nombreuse.

CHAPITRE III.

L'Ibérie, en particulier, nous offre l'aspect d'un pays singulièrement riche et populeux[1], à en juger par le nombre de ses villes et de ses villages, par l'emploi qu'on y a fait de la tuile dans les toitures, par l'ordonnance architectonique des habitations et enfin par l'existence d'*agoras* et d'emplacements affectés aux autres services publics[2].

2. Quelques-uns des cantons de l'Ibérie sont comme enveloppés par le Caucase. Il se détache en effet, nous l'avons déjà dit, de la chaîne principale du Caucase, et dans la direction du midi, un certain nombre de contreforts aux pentes verdoyantes et cultivées qui rejoignent les monts d'Arménie et de Colchide, formant ainsi une sorte de ceinture tout autour de l'Ibérie. Au centre du pays est une vaste plaine arrosée par plusieurs cours d'eau, dont le plus considérable est le Cyrus. Ce fleuve, qui prend sa source en Arménie, pénètre presque aussitôt dans la plaine dont nous venons de parler, y reçoit l'Aragus[3], lequel des-

τοῖς τετρωμένους βέλεσι λυπεῖ [καὶ] κατὰ τὴν ὀσμήν. L'addition de ἀ est due à Casaubon et la légère transposition du mot καὶ à Müller ; quant au changement de ἀφαρμακτοῖς en φαρμακτοῖς, nous l'avons emprunté à Coray. Meineke déclare en ces termes que le passage est désespéré : « Quae hoc loco de venenatis Soanum spiculis leguntur, cum ne sic quidem, ut a criticis conformata sunt, a Strabone, sanae mentis homine, scribi potuisse apertum sit, praestabit, opinor, quamvis corruptissimas librorum lectiones revocare. » *Vind. Strab.*, p. 184. — 1. Καὶ δὴ ἥ γε Ἰβηρία κατοικεῖται καλῶς, au lieu de καὶ δὴ καὶ ἥ γε Ἰβηρία καὶ οἰκεῖται καλῶς, double correction due à Meineke. — 2. Tel est le sens que Meineke lui aussi prête aux mots τἆλλα κοινά. « Ibidem, dit-il, τἆλλα κοινά significat *et caetera quibus urbes instructae esse solent publica aedificia.* » *Ibid.*, p. 185. — 3. καὶ τὸν Ἄραγον ἀπὸ τοῦ Καυκάσου ῥέοντα, au lieu de καὶ τὸν Ἀραγῶνα κάτω τ. Κ.

cend du Caucase même, et, avec l'Aragus, quelques [autres cours] [1] d'eau, puis entre par une étroite vallée dans l'Albanie, sert ensuite de limite commune à cette contrée et à l'Arménie, et, après avoir largement arrosé de riches prairies couvertes de bestiaux, après s'être grossi encore de plusieurs cours d'eau, tels que l'Alazonius, le Sandobanès, le Rhœtacès et le Chanès, toutes rivières navigables, va se jeter dans la mer Caspienne. Il s'appelait primitivement le Corus.

3. La plaine est habitée par la partie de la population ibère qui s'est vouée plus spécialement à l'agriculture et dont les goûts sont plus pacifiques. Ces Ibères de la plaine ont adopté dès longtemps le costume et les mœurs des Arméniens et des Mèdes; mais le plus grand nombre (et ce sont en même temps les plus belliqueux de la nation) habitent de préférence la montagne. Ils y vivent à la façon des Scythes et des Sarmates (dont ils sont du reste les voisins et jusqu'à un certain point les frères) sans renoncer pour cela tout à fait aux travaux agricoles, et peuvent mettre sur pied, au premier *tumulte* ou bruit de guerre, plusieurs myriades de soldats levés tant parmi eux que parmi les Ibères de la plaine.

4. Quatre passages seulement donnent accès en Ibérie: le premier est celui que commande la forteresse colchidienne de Sarapanes, et qui n'est autre que le défilé par où se précipitent en Colchide les eaux du Phase, qui d'abord lent et sinueux, comme l'indiquent les cent vingt ponts sur lesquels il faut le passer et repasser, devient justement en cet endroit impétueux et rapide, tout le pays étant là profondément raviné par les nombreux torrents qui le sillonnent dans la saison des pluies. On sait que le Phase prend naissance dans les montagnes situées au-dessus de la Colchide et qu'il s'y grossit déjà des eaux de nombreuses sources; qu'une fois dans la plaine il reçoit encore d'autres

ρ. Correction de Müller. La forme Ἄραγος reparaît plus bas. Cf. *Ind. var. lect.*, p. 1013, col. 2, l. 36. — 1. δεξάμενος καὶ [ἄλλους] πλείους ποταμούς, restitution nécessaire faite par Coray et Meineke.

affluents, parmi lesquels on distingue le Glaucus et l'Hippus, et qu'ainsi accru et rendu navigable il va se jeter dans le Pont au-dessous d'une ville appelée elle-même Phasis, et près d'un grand lac ou étang. Tel est le premier passage qui donne accès en Ibérie ; il part de la Colchide, comme on voit, et se trouve obstrué partout de rochers, de places fortes et de cours d'eau profondément encaissés.

5. Si, maintenant, l'on vient du nord, c'est-à-dire du pays des Nomades, on commence par gravir trois jours durant une montée très-roide, à laquelle succède un col étroit suspendu en quelque sorte au-dessus du lit de l'Aragus, et qui, pour cette raison, ne peut être franchi en moins de quatre jours et autrement qu'en marchant un à un, sans compter qu'il se trouve fermé au bout par un mur ou retranchement inexpugnable. Le troisième passage mène d'Albanie en Ibérie : taillé dans le roc à son point de départ, il continue à travers les marais que forme l'Alazonius à sa descente du Caucase. D'Arménie, enfin, on peut entrer en Ibérie par le double défilé du Cyrus et de l'Aragus. On sait, en effet, que ces deux cours d'eau, avant de se réunir, passent respectivement au pied de villes fortes bâties sur des rochers distants l'un de l'autre de 16 stades environ, le Cyrus au pied d'Harmozicé et l'Aragus au pied de Seusamora. Ce dernier passage est le même que franchit Pompée pour entrer d'Arménie en Ibérie, le même aussi que suivit Canidius dans une expédition ultérieure.

6. C'est en quatre classes pareillement qu'est divisée la population de l'Ibérie. L'une de ces classes et la première [hiérarchiquement] a le privilége d'élire les rois dans son sein, ce qui se fait d'après l'ordre de proximité [par rapport au roi défunt] et aussi d'après l'âge, le nouveau roi devant [toujours][1] être le plus vieux des membres de sa famille, de même que le plus âgé après lui est de droit préposé à l'administration de la justice et au commandement des armées. La seconde classe est celle des prêtres, lesquels ont,

1. « Nescio an ἀεὶ exciderit post καθιστᾶσι, sive potius post ἡλικίαν ». *Meineke.*

indépendamment de leurs fonctions sacrées, la fonction spéciale de connaître des différends survenus avec les peuples voisins; la troisième comprend les guerriers et les laboureurs ; et la quatrième les hommes du peuple, tous esclaves royaux et voués, comme tels, aux différents travaux que nécessite la vie matérielle. Ajoutons que les biens de chaque famille appartiennent en commun à tous ses membres, mais que le membre le plus âgé en a de droit l'administration et la surintendance. — Telles sont les mœurs et institutions des Ibères, tel est l'aspect du pays qu'ils habitent.

CHAPITRE IV.

La population de l'Albanie, en revanche, a des habitudes plutôt pastorales, des habitudes, qui, sans aller jusqu'à la sauvagerie des Nomades, se rapprochent pourtant davantage des mœurs de ces peuples, ce qui laisse assez deviner qu'elle doit être médiocrement guerrière. Quant à l'Albanie elle-même, elle se trouve comprise entre l'Ibérie et la mer Caspienne, touchant à celle-ci par son côté oriental, et à la frontière d'Ibérie par son côté occidental. De ses deux autres côtés, il en est un, celui du nord, qui est défendu par la chaîne du Caucase (cette chaîne domine bien en réalité toute l'étendue des plaines de l'Albanie, mais elle prend le nom de monts Cérauniens dans le voisinage de la mer) ; l'autre, celui du midi, est formé dans toute sa longueur par la frontière même de l'Arménie, pays composé à la fois de vastes plaines et de cantons entièrement montagneux, comme voilà la Cambysène, située juste au point d'intersection de l'Arménie, de l'Ibérie et de l'Albanie.

2. Le Cyrus et les autres cours d'eau, ses affluents, en arrosant, comme ils font, l'Albanie, contribuent sans doute à lui donner le plus grand des biens, la fertilité de la terre ;

en revanche, ils l'ont frustrée de la mer. Tout le limon, en effet, que le Cyrus dépose incessamment à son embouchure comble peu à peu l'intervalle qui séparait maintes petites îles de la terre-ferme de manière à les y réunir un jour, et forme en même temps tout le long de la côte de dangereux bas-fonds dont la surface naturellement inégale est rendue plus inégale encore par l'effet du reflux. C'est à la même cause, dit-on, que le Cyrus doit de s'être partagé, dans son cours inférieur, en douze bouches, dont les unes sont déjà oblitérées, tandis que les autres, [d'accès facile en apparence,] sont complétement trompeuses[1] et n'ont pas assez de profondeur pour qu'un vaisseau puisse y mouiller, si bien que d'un littoral de plus de 60 stades, qui semblerait devoir être facilement accessible, d'un côté, par la mer, et, de l'autre, par la voie de tant de cours d'eau, toute une partie est en fait absolument inabordable, les atterrissements ou dépôts de limon s'avançant jusqu'à 500 stades en mer et envasant du même coup toute la plage. Il est vrai que l'Araxe a son embouchure tout à côté des bouches du Cyrus, et que, comme il descend avec impétuosité des montagnes de l'Arménie, il parvient à frayer un libre passage à ses eaux à travers cette masse de limon accumulé, mais ce qu'il en pousse ainsi devant lui est au fur et à mesure remplacé par les alluvions du Cyrus.

3. Il peut bien se faire, au reste, qu'avec leurs habitudes et leur caractère les Albani n'aient nul besoin de la mer. Ce qui nous le ferait croire, c'est que ce peuple n'a même pas su tirer de la terre un parti convenable, et de quelle terre? d'une terre qui produit tous les fruits voire les fruits les plus doux, tous les végétaux voire les arbres à feuillage persistant, et cela naturellement, sans exiger de l'homme aucun soin, fût-ce le plus léger. « *Tout ici naît*

1. Ce qui nous a empêché d'adopter la correction proposée par Meineke et Müller de ἐπιγελῶντα en ἐπίπεδα ὄντα, c'est la parfaite synonymie qui existe entre τυφλά et ἐπίπεδα, et qui rend impossible l'opposition marquée par les mots τὰ μέν, τά δέ. Ajoutons que, le mot τυφλά faisant image, l'autre image présentée par le mot ἐπιγελῶντα se justifie d'elle-même. Voy. cependant la note de Meineke, *Vind. Strab.*, p. 185. Müller propose de remplacer καντελῶς ἐπιγελῶντα par π. ἤ τί γε ἕλη ὄντα ou ἐλώδη.

pour lui sans semailles, et sans labour[1], » c'est ce qu'attestent les Romains qui ont fait la guerre dans le pays et qui tous nous dépeignent les Albani vivant à la manière des Cyclopes de la Fable. Ils assurent, en effet, qu'ici en beaucoup d'endroits le sol ensemencé une fois donne deux et trois récoltes, que la première de ces récoltes ne rend pas moins de cinquante pour un et qu'il en est toujours ainsi sans qu'on ait jamais besoin de laisser reposer la terre, sans qu'on ait besoin non plus d'y ouvrir avec le fer de profonds sillons, une charrue toute en bois suffisant parfaitement[2]. Il est de fait que, sillonnées comme elles sont de fleuves et d'autres cours d'eau, les plaines de l'Albanie se trouvent plus largement arrosées que celles de la Babylonie et de l'Egypte et qu'elles gardent toute l'année l'aspect de vertes prairies, fournissant par conséquent d'excellents pâturages, sans compter que l'air y est aussi plus pur. Pour ce qui est de la vigne, on ne l'y bêche jamais, on se borne à la tailler de cinq en cinq ans. Les jeunes ceps donnent déjà du fruit dès la fin de la seconde année ; les autres, ceux qui ont pris leur plein accroissement, sont d'un produit si abondant qu'on laisse toujours aux branches une bonne partie du raisin. La même vigueur s'observe chez le bétail, soit à l'état sauvage, soit à l'état domestique.

4. Enfin les hommes se font remarquer par leur beauté et leur haute taille. Ajoutons qu'ils sont francs, aussi peu marchands que possible, comme des gens qui la plupart du temps ne font pas usage de la monnaie, qui ne savent pas compter au-dessus de cent et se bornent à échanger leurs produits contre les marchandises venues du dehors ; apportant d'ailleurs à toutes les autres affaires de la vie la plus grande nonchalance ; n'ayant pas, par exemple, la notion d'un poids ou d'une mesure exacte ; bref, conduisant leurs guerres, leurs affaires, leurs cultures avec une imprévoyance complète. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient

1. Réminiscence évidente de l'Odyssée (X, 109), ἀλλὰ τά γ' ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα πάντα φύονται. — 2. Voy. dans les *Vind. Strab.*, p. 185-186, une excellente note de Meineke sur l'emploi de la locution καὶ ταῦτα dans Strabon.

des troupes régulières, tant en infanterie qu'en cavalerie, et, non-seulement des troupes armées à la légère, mais, comme les Arméniens, des *cataphracti* ou cavaliers bardés de fer.

5. Ils peuvent même mettre sur pied des forces[1] plus considérables que les Ibères, et armer au besoin jusqu'à 60 000 hommes d'infanterie et 12 000 cavaliers[2], ce qui est le chiffre exact des forces opposées par eux naguère à l'armée de Pompée. De plus, en cas d'agression étrangère, ils reçoivent du secours des Nomades, ceux-ci faisant alors pour eux ce qu'eux-mêmes font pour les Ibères en pareille circonstance. Mais, hors ce cas unique, les Nomades ne cessent de harceler ces deux peuples au point de les empêcher de cultiver leurs terres. Les Albani ont pour armes offensives l'arc et le javelot et pour armes défensives la cuirasse et le bouclier ainsi que le casque ibérien fait de peau de bête. Il faut considérer comme appartenant encore à l'Albanie la Caspiané, province qui a dû, comme la mer Caspienne, emprunter son nom de la nation des Caspii, laquelle est aujourd'hui complétement éteinte. Quant au défilé qui conduit d'Ibérie en Albanie, il traverse toute la Cambysène, pays âpre et aride, et débouche au delà sur l'Alazonius[3]. En Albanie, hommes et chiens ont au plus haut degré la passion de la chasse, rachetant par l'ardeur qu'ils apportent à cet exercice ce qui peut leur manquer du côté de l'art.

6. Ici, comme en Ibérie, la classe d'où sortent les rois est la première en dignité. Aujourd'hui un seul roi gouverne tout le pays, mais il n'en était pas de même anciennement; chaque tribu parlant une langue distincte avait son roi particulier. Or, on ne compte pas moins de vingt-six langues différentes parlées en Albanie, par suite de

1. στρατιάν au lieu de στρατιᾶς, correction de Meineke. — 2. μυρίους καὶ δισχιλίους au lieu de δισμυρίους, correction suggérée par un passage de la Vie de Pompée dans Plutarque (c. 35). — 3. « Quæ hoc loco de Caspiana, parte Iberiæ, et de aditu ex Iberia in Albaniam per regionem Cambysenam leguntur, institutam narrationem incommode interrumpunt, ut quo consilio addita sint nullo modo possit intelligi. Quare si ab ipso Strabone ista scripta sunt, necessario in alium locum transferenda sunt. » Meineke, *Vind. Strab.*, p. 186.

l'isolement dans lequel ces peuples ont toujours voulu vivre les uns par rapport aux autres. N'oublions pas de dire non plus que le pays produit quelques reptiles d'espèces venimeuses, ainsi que des scorpions et des phalanges. On sait qu'il y a certaines phalanges dont la morsure a cet effet singulier que la victime meurt en riant et qu'il en est d'autres, au contraire, dont la morsure fait qu'on expire dans les larmes et les sanglots en appelant les parents et les amis qu'on a perdus[1].

7. Les principales divinités que les Albani adorent sont le Soleil, Jupiter et la Lune. Mais cette dernière est chez eux l'objet d'une vénération particulière. Elle a son temple tout près de la frontière d'Ibérie. Un grand prêtre, qui est après le roi le personnage le plus honoré du pays, est chargé de l'administration de la vaste et populeuse contrée qui dépend du temple et forme le territoire sacré en même temps que de la surveillance à exercer sur les *hiérodules*, lesquels comptent dans leurs rangs beaucoup d'*enthousiastes* et de *prophètes*. S'aperçoit-il en effet qu'un de ces *hiérodules*, sous le coup d'une possession plus complète, erre toujours seul dans les bois, le grand prêtre le fait enlever et charger des chaînes *sacrées;* puis il le garde ainsi toute une année, ayant soin que sa nourriture soit la plus friande et la plus recherchée possible; après quoi, le jour anniversaire de la fête de la déesse étant arrivé, il le fait oindre de parfums et conduire à l'autel pour y être immolé parmi les autres victimes. L'immolation a lieu de la façon suivante : un homme armé de la lance *sacrée*, instrument légal des sacrifices humains, sort de la foule et d'une main dès longtemps exercée perce le flanc du patient et lui enfonce le fer jusqu'au cœur. La victime tombe, de sa chute se tirent certains présages aussitôt publiés, puis le corps est porté en un lieu où tous viennent le toucher du pied pour se purifier à ce contact sacré.

8. Les Albani ont un respect extrême pour les vieillards[2],

1. Meineke soupçonne ici encore ou une interpolation ou une transposition. Voy. *ibid.*, p. 186. — 2. Ὑπερβαλλόντως δὲ τὸ γῆρας τιμῶσιν Ἀλβανοί au lieu de Ὑ. δὲ

et non pas seulement pour leurs vieux parents, mais pour les vieillards en général. En revanche, il leur est interdit, sous peine de sacrilége, de rien faire en l'honneur des morts, même de garder leur souvenir. Ils enterrent toutefois le défunt avec ses richesses, quittes à vivre eux-mêmes très-misérables, faute de patrimoine. — Mais nous n'en dirons pas davantage au sujet des Albani.

9. On prétend que, durant l'expédition des Argonautes en Colchide, Jason, accompagné du thessalien Arménus, aurait pénétré jusqu'à la mer Caspienne et traversé, non-seulement l'Ibérie et l'Albanie, mais même une bonne partie de l'Arménie et de la Médie, comme l'attestent, du reste, les *Jasonium* et maint autre monument encore debout dans ces contrées. On ajoute qu'Arménus était originaire d'Arménium, ville située dans le voisinage du lac Bœbéis entre Phères et Larisse ; qu'il établit une partie de ses compagnons à demeure dans l'Akilisène et dans la Syspiritide, cantons qui s'étendent jusqu'à la Calachané et à l'Adiabène, et qu'ainsi il est naturel de penser que c'est ce héros qui a donné son nom à l'Arménie [1].

CHAPITRE V.

Suivant certains historiens, la nation des Amazones, elle aussi, habite les montagnes situées au-dessus de l'Albanie. Il est vrai de dire que Théophane, qui [fait autorité] comme ayant accompagné Pompée dans toutes ses guerres et visité personnellement l'Albanie, place entre les Amazones et les Albani deux nations d'origine scythique, les Gèles et les Léges, indiquant même le cours du Mermadalis

καὶ τὸ γ. τ. 'Α., correction indiquée par Coray et réalisée par Meineke. — 1. Meineke fait pour tout cet alinéa les mêmes réserves que pour les passages indiqués dans les notes 3 de la p. 409 et 1 de la p. 410.

comme ligne de démarcation entre les possessions de ce dernier peuple et celles des Amazones ; mais d'autres auteurs, et notamment Métrodore de Scepsis et Hypsicrate qui connaissaient aussi tout ce pays à merveille, assurent que les Amazones sont limitrophes des Gargaréens et occupent les dernières pentes du versant septentrional de la partie de la chaîne du Caucase connue sous le nom de monts Cérauniens. Ils ajoutent qu'elles vivent là habituellement seules, vaquant elles-mêmes aux travaux du labourage, aux plantations, au soin de leurs bestiaux, de leurs chevaux principalement, que les plus vaillantes d'entre elles aiment mieux cependant consacrer leur temps à la chasse et aux exercices guerriers ; mais qu'on leur brûle à toutes indistinctement la mamelle droite dans leur première enfance pour qu'elles puissent plus tard en toute circonstance, et surtout quand elles ont à lancer le javelot, se servir plus librement de leur bras droit ; qu'indépendamment du javelot elles ont pour armes [offensives] l'arc, le *sagaris* et le *pelté* ou bouclier rond et pour armes [défensives] des casques, des manteaux, des baudriers faits avec la peau des bêtes fauves qu'elles ont tuées ; qu'il y a, du reste, deux mois de l'année, les deux mois de printemps, qui font exception à leur vie solitaire, vu qu'elles se transportent alors sur le sommet de la montagne qui sépare leur territoire de celui des Gargaréens et où les Gargaréens, en vertu d'une ancienne convention, sont tenus de se rendre aussi pour célébrer en grande pompe un sacrifice commun et pour s'unir ensuite à elles charnellement, mais à l'unique fin de procréer des enfants, ce qui fait que l'acte s'accomplit sans choix, dans l'obscurité et au hasard des accouplements et qu'aussitôt qu'ils les ont rendues grosses les Gargaréens les renvoient ; que des fruits nés de ces unions les Amazones ne gardent avec elles que les filles, tandis que les enfants mâles, sans exception, sont portés aux Gargaréens pour être élevés parmi eux ; mais qu'il n'est aucun Gargaréen qui n'admette avec empressement dans sa maison un enfant dont il peut se croire le père, vu la

nature mystérieuse de l'union à laquelle cet enfant doit la vie[1].

2. Le Mermodas[2] qui se précipite du haut des montagnes à la manière d'un torrent traverse le territoire des Amazones et toute la Sirakène, ainsi que les déserts intermédiaires, pour aller se jeter dans le Mæotis. Quant aux Gargaréens, si l'on en croit la tradition, ils seraient partis de Thémiscyre en compagnie des Amazones remontant avec elles [depuis la côte de l'Euxin] jusque dans la contrée que nous décrivons actuellement, mais ils n'auraient pas tardé à se séparer d'elles et leur auraient même fait la guerre avec l'aide de Thraces et d'Eubéens que leurs courses aventureuses avaient amenés de ce côté; seulement, cette guerre n'aurait pas eu de suite et se serait bientôt terminée par un traité conclu aux conditions que nous avons marquées plus haut, de telle sorte que les deux nations n'auraient plus eu de commerce ensemble qu'en vue d'avoir des enfants, vivant à part cela dans une complète indépendance l'une de l'autre.

3. L'Histoire, au reste, en ce qui concerne les Amazones, offre quelque chose de singulier: tandis qu'en général les historiens se montrent soigneux de bien séparer ce qui est du domaine de la Fable (et par là ils entendent toute tradition par trop ancienne, toute tradition mensongère et merveilleuse) de ce qui appartient à l'Histoire, l'Histoire devant pour toutes les époques, anciennes ou récentes, chercher uniquement le vrai sans jamais admettre le merveilleux, si ce n'est dans des cas fort rares, en ce qui concerne les Amazones, toutes les histoires, aussi bien celles d'à présent que celles du temps jadis, ne nous offrent que récits merveilleux, traditions absurdes et invraisemblables. Qui pourra jamais croire, en effet, que des femmes seules, sans hommes, aient jamais pu se perpétuer à l'état

1. Meineke paraît étendre à tout ce passage les mêmes doutes qu'il a émis relativement aux §§ 5, 6 et 10 du précédent chapitre. — 2. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1014, col. 1, l. 5, les excellentes raisons que donne Müller d'après Ukert, pour maintenir la distinction faite par Strabon entre le Mermadalis et le Mermodas.

d'armée, de cité ou de nation, et non-seulement se perpétuer, mais s'engager dans des expéditions en règle contre les nations étrangères, arriver ainsi de conquête en conquête à s'emparer du pays connu aujourd'hui sous le nom d'Ionie et franchir qui plus est la mer pour porter toutes leurs forces jusqu'en Attique? Autant vaudrait prétendre que les hommes de ce temps-là étaient des femmes et les femmes des hommes. N'est-ce pas là cependant ce que nos plus récents historiens nous disent des Amazones? Et ce qui rend la chose encore plus singulière c'est que les plus anciennes traditions relatives aux Amazones sont encore moins inadmissibles que tout ce qu'il a plu à nos modernes historiens de débiter à leur sujet.

4. A la rigueur en effet on peut admettre que certaines villes, telles qu'Ephèse, Smyrne, Cymé et Myriné, aient dû leur origine et leur nom à des Amazones dont les tombeaux sont encore debout et dont tel autre monument nous rappelle encore le souvenir; on peut à la rigueur admettre que, comme le marquent toutes ces anciennes traditions, les Amazones aient eu pour demeure primitive Thémiscyre avec les plaines du Thermodon et les montagnes environnantes et que plus tard elles en aient été expulsées par la force des armes. Sur leur demeure actuelle, en revanche, nous n'avons que de rares témoignages, que des allégations sans preuves et sans vraisemblance. Nous ne sommes pas mieux renseignés non plus au sujet de Thalestrie, cette prétendue reine des Amazones, venue, dit-on, en Hyrcanie pour s'unir d'amour à Alexandre et dans l'unique espoir d'avoir un fils du héros, sans compter que rien n'est moins sûr que le fait en lui-même. Parmi les nombreux historiens d'Alexandre ceux qui se piquent le plus d'exactitude se sont bien gardés d'en parler, on n'en trouve pas trace non plus dans les documents officiels, enfin les historiens qui le rapportent sont loin de s'accorder entre eux. Ajoutons que Clitarque nous montre Thalestrie partant pour aller joindre Alexandre, des Pyles Caspiennes et des bords du Thermodon, quand il est notoire que la

Caspie et le Thermodon sont séparés par un intervalle de plus de 6000 stades !

5. Au surplus, s'accordassent-ils de tout point[1], les auteurs de ces relations écrites pour glorifier Alexandre [ne mériteraient encore aucune confiance,] puisqu'il est notoire qu'ils avaient bien moins à cœur de se montrer historiens véridiques que flatteurs ingénieux. N'est-ce pas en effet une pure flatterie que d'avoir transporté le Caucase des confins de la Colchide et des rivages de l'Euxin dans le voisinage de la mer Orientale là où s'élèvent les montagnes de l'Inde ? Certes ils n'ignoraient pas que c'est à la chaîne de montagnes située près de la Colchide et de l'Euxin et distante de l'Inde par conséquent de plus de 30 000 stades que les Grecs avaient donné le nom de Caucase, les Grecs n'ayant même fait de cette chaîne le théâtre du mythe de Prométhée et de son long supplice, que parce qu'ils ne connaissaient pas alors de contrée plus reculée vers l'E. (et en effet les expéditions de Bacchus et d'Hercule dans l'Inde doivent appartenir à une mythologie plus récente, puisqu'Hercule est censé n'avoir délivré Prométhée de ses chaînes qu'après trois mille ans) ; ils n'ignoraient pas non plus qu'au fond pour Alexandre la gloire était plus grande d'avoir conquis l'Asie jusqu'aux montagnes de l'Inde que de s'être avancé seulement jusqu'au fond de l'Euxin et au pied du Caucase ; mais la grande célébrité du Caucase l'emporta apparemment à leurs yeux, et, considérant d'autre part que l'expédition des Argonautes réputée jusque-là l'expédition la plus lointaine s'était arrêtée au pied du Caucase même et que tous les mythographes nous représentent Prométhée enchaîné aux extrémités de la terre sur la plus haute cime du Caucase, ils crurent[2] faire une chose agréable au conquérant en transportant ce nom fameux aux montagnes de l'Inde.

1. Voy. dans les *Vind. Strab.*, p. 186, une suite d'exemples favorables à la leçon οὐκ ἀνωμολόγηται. — 2. « Ante χαριεῖσθαι quædam excidisse putat Meinekius. Ac sane turbatum aliquid : vulgatam tueri frustra studet Kramerus. » *Müller*.

6. Les parties les plus hautes du Caucase, du Caucase proprement dit, se trouvent sur son versant méridional, du côté de l'Albanie, de l'Ibérie, de la Colchide et de l'Héniokhie. Les peuples qui les occupent sont les mêmes qui, avons-nous dit, fréquentent le marché de Dioscurias, où le besoin de se procurer du sel est surtout ce qui les attire. Dans le nombre il en est qui habitent les sommets mêmes, d'autres qui vivent retirés et comme parqués dans d'étroits vallons, s'y nourrissant surtout de venaison, de fruits sauvages et de lait. Les hautes cimes du Caucase, l'hiver, demeurent inaccessibles; mais, quand vient l'été, ces montagnards en font l'ascension; ils chaussent à cet effet, en vue des neiges et de la glace qu'ils y rencontrent, des espèces de sandales de cuir de bœuf non tanné, garnies de pointes et larges comme des peaux de tambours. Quant à la descente, voici comment ils l'opèrent : ils s'assoient sur une peau de bête, leurs bagages à côté d'eux, et se laissent glisser jusqu'en bas, ce qui est aussi le procédé habituel employé dans la Médie Atropatie et dans le mont Masius en Arménie. Ils se servent pourtant aussi quelquefois de disques de bois garnis de pointes qu'ils adaptent aux semelles de leurs chaussures.

7. Si, maintenant, des hautes cimes que nous venons de décrire, nous redescendons vers les parties basses de la chaîne, nous observons, quoiqu'étant de fait sous un *climat* plus septentrional puisque nous touchons là déjà aux plaines des Sirakes, que la température s'est sensiblement radoucie. Il s'y trouve bien encore quelques peuplades qui, à cause du froid, en sont réduites à n'habiter que des espèces de terriers, comme les Troglodytes; mais chez ces tribus-là même il y a déjà abondance de grains. Puis aux populations troglodytes en succèdent d'autres qui portent les noms [significatifs] de *Chamæcètes*[1] et de *Polyphages*[2];

1. Χαμαικοῖται au lieu de Χαιανοῖται, bonne restitution de La Porte du Theil adoptée par Meineke. Casaubon reconnaissait dans ce peuple les Χαινίδας de Ptolémée. — 2. Müller propose de lire ici, d'après Ptolémée, καὶ Ἱπποφάγοι au

et, quant aux Isadices[1] qui suivent, ils habitent de vrais villages et peuvent cultiver la terre, grâce à cette circonstance que leur pays n'est pas tout à fait exposé au nord.

8. En revanche, les peuples qui font suite à ceux-ci dans l'espace compris entre le Palus Mæotis et la mer Caspienne mènent déjà la vie nomade : ce sont, d'une part, les Nabiani[2] et les Panxani, et, d'autre[3] part, les premières tribus Sirakes et Aorses, sorte d'avant-garde formée apparemment de guerriers qui, s'étant enfuis de chez les [Aorses][4] supérieurs, se seront portés plus vers le nord. Abéacos, qui régnait sur ces tribus Sirakes dans le temps où Pharnace était roi du Bosphore, pouvait armer 20 000 cavaliers, et Spadinès, roi de ces Aorses [du Nord], pouvait en équiper jusqu'à 80 000[5]. Quant aux Aorses supérieurs, ils disposaient naturellement de forces encore plus considérables, car leur territoire était plus étendu et ils dominaient en outre sur la plus grande partie du littoral occupé naguère par les Caspii, ce qui leur avait même permis de monopoliser le transport à dos de chameaux des marchandises de l'Inde et de la Babylonie expédiées par la voie de l'Arménie et de la Médie, monopole qui les avait tellement enrichis, qu'ils portaient tous de l'or sur leurs vêtements. Les Aorses [du Nord] habitent, eux, le long du Tanaïs, et les Sirakes, leurs voisins, le long de l'Achardéus, fleuve qui descend du Caucase pour aller se jeter aussi dans le Palus Mæotis.

lieu de καὶ Πολυφάγοι. — 1. Les mêmes, suivant Müller, que les Ἰασαῖοι ou Ελασαῖοι de Ptolémée. — 2. Le même peuple, suivant Müller, qui est appelé Ταβιηνοί dans Ptolémée. Müller ajoute que Strabon avait peut-être écrit Δαβιανοί. — 3. Kramer propose la forme Πανζανοί. — 4. Nous avons suivi le conseil de Müller et donné un sens plausible à ce passage difficile au moyen d'une légère transposition : δοκοῦσι δ' οἱ Ἄορσοι καὶ οἱ Σίρακες φυγάδες εἶναι τῶν ἀνωτέρω [Ἀόρσων] καὶ προσάρκτιοι μᾶλλόν, au lieu de φ. ε. τ. ἀνωτέρω.... καὶ προσάρκτιοι μᾶλλον Ἀόρσων. — 5. « Εἴκοσι nimius esse numerus videtur. Pro κ' nescio an fuerit. » *Müller*.

CHAPITRE VI.

La seconde section [de l'Asie septentrionale] commence à partir de la mer Caspienne, là où finissait, on s'en souvient, la première. Cette mer est désignée quelquefois aussi sous le nom de mer Hyrcanienne. Parlons d'abord de ce qui la concerne et des nations qui l'avoisinent. A voir comme elle s'avance depuis l'Océan dans la direction du midi, on peut dire que la Caspienne forme proprement un golfe. Assez étroite à son entrée, elle va toujours s'évasant à mesure qu'elle pénètre plus avant dans l'intérieur, et se trouve avoir ainsi vers le fond sa plus grande largeur, 5000 stades environ, ce qui paraît être aussi à très-peu de chose près la longueur du trajet entre l'entrée et le fond du dit golfe, bien que cette entrée touche en quelque sorte à la limite de la zone inhabitée. Ératosthène décrivant ce que les Grecs connaissaient[1] du périple de cette mer, compte 5400 stades pour la partie de ses côtes qui borde l'Albanie et le pays des Cadusii; 4800 stades pour celle qui baigne les possessions des Anariakes, des Mardes et des Hyrcani jusqu'à l'embouchure du fleuve Oxus; et enfin 2400 stades depuis cette embouchure jusqu'à celle de l'Iaxarte. Mais il ne faut pas prendre trop au pied de la lettre, notamment en ce qui concerne les distances, les indications des auteurs relatives à cette seconde section de l'Asie composée de pays tous si prodigieusement éloignés.

2. Quand on entre dans la mer Caspienne, les peuples qu'on a à sa droite sont ceux des peuples Scythes qui viennent immédiatement après les derniers peuples de l'Europe et ceux d'entre les Sarmates dont nous avons parlé précédemment comme étant compris entre le Tanaïs et la mer Caspienne et comme menant de préférence la vie nomade.

1. γνωριζόμενον au lieu de γνώριμον, bonne conjecture de Kramer.

Les peuples qu'on a à sa gauche sont les Scythes Orientaux qui vivent eux aussi de la vie nomade et qui s'étendent jusqu'aux rivages de la mer Orientale et aux frontières de l'Inde. Les historiens grecs ont dès longtemps compris tous ces peuples du Nord sous la dénomination générale de *Scythes* et de *Celto-Scythes*; mais plus anciennement encore on distinguait par les noms d'Hyperboréens, de Sauromates et d'Arimaspes les peuples qui habitaient au-dessus de l'Euxin, de l'Ister et de l'Adriatique, et par le double nom de Saces et de Massagètes ceux d'au delà de la mer Caspienne, sans avoir toutefois rien de positif à énoncer sur ces derniers peuples; car, si toutes les histoires faisaient mention d'une guerre de Cyrus contre les Massagètes, aucune d'elles ne donnait de cet événement une relation exacte et il faut bien convenir que l'histoire ancienne de la Perse, de la Médie et de la Syrie n'offrait guère plus de certitude, vu l'extrême crédulité de ces premiers historiens et leur grand amour du merveilleux.

3. Frappés du succès des mythographes de profession, ils s'étaient figuré que, pour rendre leurs propres compositions aussi agréables, ils n'avaient, en conservant la forme historique, qu'à raconter des choses qu'ils n'avaient ni vues ni entendues ni recueillies de la bouche de personnes ayant vu et entendu elles-mêmes, et que leur seul but devait être l'agrément du style et le merveilleux du récit[1]. Et le fait est qu'il serait souvent plus facile d'ajouter foi aux fictions d'Hésiode et d'Homère chantant les exploits des héros, voire même aux fictions des poètes tragiques qu'aux [prétendus récits historiques] de Ctésias, d'Hérodote, d'Hellanicus et de tel autre logographe.

4. Il n'est guère plus facile de croire à ce que nous disent [des mêmes pays] la plupart des historiens d'Alexandre, car il est évident que ceux-ci ont profité pour mieux mentir et de la gloire du héros macédonien et de l'énorme

1. σκοποῦντες αὐτὸ μόνον τοῦτο ὅ τι ἀκρόασιν ἡδεῖαν ἔχοι (au lieu de ἔχει), correction de Coray.

distance qui nous sépare des extrémités de l'Asie dernière limite de ses conquêtes. Mais le moyen de vérifier ce qui est loin! En revanche l'extension des empires romain et parthe nous en a plus appris sur ces contrées lointaines que tout ce qui en avait été publié précédemment, car les écrivains qui ont traité de ces événements récents se trouvent avoir décrit avec plus d'exactitude que leurs prédécesseurs les lieux qui en avaient été le théâtre et les peuples qui y avaient été mêlés, pour avoir apparemment plus observé par eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

Les populations nomades qui bordent la mer Caspienne tout de suite à gauche de l'entrée sont connues aujourd'hui sous le nom de Daæ, ou mieux sous celui de Daæ-Parni, vu qu'à la dénomination générale on ajoute habituellement cette désignation particulière. Le territoire de ces populations est séparé de l'Hyrcanie par un vaste désert intermédiaire; puis, immédiatement après ce désert, commence l'Hyrcanie. C'est à la hauteur de cette contrée que la Caspienne devient proprement une mer, aspect qu'elle conserve jusqu'au pied des montagnes de Médie et d'Arménie. Car ces montagnes qui, dans leurs parties basses, se creusent en manière de croissant, viennent finir en quelque sorte au bord de la mer et forment bien réellement le fond du golfe Caspien. On trouve là échelonnées, à partir de la mer et en remontant jusqu'au sommet, différentes populations : d'abord, dans des limites assez resserrées, quelques tribus albaniennes et arméniennes, puis, sur un espace beaucoup plus étendu, les Gèles, les Cadusii[1], les Amardes, les [Cyrtii][2], les Anariakes[3] et mainte autre tribu que

1. Καδούσιοι au lieu de Δοχούσιοι, Δοχουσῖνοι, que donnent les mss. — 2. Κύρτιοι au lieu de Οὔτιοι, correction due à Müller et longuement motivée dans son *Ind. var. lect.*, p. 1014, col. 2, l. 15. — 3. Suit une longue phrase φασὶ δὲ Παρ-

la nature des lieux âpre et stérile a réduite à vivre de brigandage et à délaisser les travaux de l'agriculture pour les habitudes guerrières. Toutefois, ce sont les Cadusii qui occupent la plus grande partie de cette côte montagneuse : leur territoire peut avoir 5000 stades [de longueur], c'est du moins ce que dit Patrocle, qui estime en même temps que l'étendue de la mer Caspienne ne diffère pas sensiblement de celle du Pont-Euxin. Mais, dans tout le territoire des Cadusii, le sol est particulièrement pauvre et aride.

2. Par opposition, l'Hyrcanie est une contrée aussi riche que spacieuse, composée pour la plus grande partie de plaines, et qui se trouve parsemée pour ainsi dire de très-grandes villes, telles que Talabroca, Saramiané[1] (ou, comme on l'appelle aussi, Carta[2]) et Tapé, résidence royale située, dit-on, à une faible distance de la côte, à 14[10] stades des Pyles Caspiennes. On peut juger aux indices suivants de la fertilité exceptionnelle de l'Hyrcanie[3]: un seul pied de vigne y donne un *métrète* de vin; un seul figuier 60 médimnes de figues; le grain tombé des épis suffit à y faire lever une moisson nouvelle; les arbres y servent de ruches aux abeilles et laissent le miel dégoutter de leurs feuilles, ce qui, du reste, s'observe aussi en Médie dans le canton de Matiané et en Arménie dans ceux de Sacasène et d'Araxène. Et pourtant on n'a point encore tiré tout le parti qu'on aurait pu de ce beau pays, non plus que de la mer qui porte son nom et qui demeure inex-

ρασίων.... ἐγκοιμωμένων, qui coupe le sens et que, d'après le conseil de Müller, nous avons cru devoir éliminer. « Hæc enim si tueri velis, truncatam esse orationem dicendum est; sin ejeceris, optime omnia procedunt. » — 1. Σαραμιανή ou Σαραμάννη au lieu de Σαμαριανή, correction empruntée comme tant d'autres par Müller à la nomenclature de Ptolémée. — 2. Σαραμιανὴ [ἡ] καὶ Κάρτα, conjecture très-ingénieuse de Müller pour concilier le témoignage de Strabon avec celui d'Arrien. Voy. *Index nominum rerumque*, v. SAMARIANA. — 3. σταδίους χιλίους τετρακοσίους [καὶ δέκα]. Τοῦ δὲ πολυειδοῦς τῆς εὐδαιμονίας σημεῖα · ἡ γὰρ ἄμπελος au lieu de στ. χιλίους τετρακοσίους, καὶ διὰ τὸ μὲν εἶδος.... τῆς εὐδαιμονίας σημεῖα ἡγοῦντο · ἡ μὲν γὰρ ἄμπελος, correction de Müller qui justifie ainsi l'addition du mot δέκα après τετρακοσίους : « Numerus stadiorum 1410 ne nimis exactus esse videatur, reputandum est in Asiaticarum regionum descriptione distantias maximas stadiorum numeris peraccurate supputatis definiri. Sic in sqq. occurrunt numeri 4560, 4120, 1960, etc. » Quant à la présence du mot ἡγοῦντο dans les mss., il se l'explique, ainsi que Meineke, par une surcharge probable en guise de variante des mots ἢ γοῦν au-dessus des mots ἡ μὲν γὰρ ἄμπελος. Voy. *Vind. Strab.*, p. 187.

plorée et improductive, bien qu'il s'y trouve, à ce que certains auteurs assurent, des îles parfaitement habitables et riches en terrains aurifères. La cause en est que, dès le principe, l'Hyrcanie a toujours été au pouvoir des Barbares, des Mèdes d'abord, puis des Perses et en dernier lieu des Parthes, pires encore que les autres s'il est possible, et qu'en outre elle est environnée uniquement de brigands, de Nomades et d'affreuses solitudes. Il est vrai de dire que les Macédoniens l'ont possédée quelque temps, mais[1] ils étaient, comme on sait, engagés dans des guerres continuelles et ne pouvaient à cause de cela surveiller les provinces lointaines de leur empire. — Aristobule s'étonne que l'Hyrcanie, pays très-boisé, et qui produit des chênes en quantité, manque absolument de sapins et de pins, et en général d'arbres résineux, lesquels abondent, au contraire, dans les forêts de l'Inde. — A la rigueur on peut considérer la Nésée elle-même comme une dépendance de l'Hyrcanie. Toutefois quelques auteurs font de cette province un état séparé.

3. A ses autres avantages l'Hyrcanie joint celui d'être sillonnée de grands fleuves : et, en effet, l'Ochus et l'Oxus la traversent tout entière dans leur cours inférieur avant d'aller se jeter dans la mer Caspienne. L'Ochus arrose également la Nésée; mais, suivant certains auteurs, il ne faudrait voir dans ce cours d'eau qu'un affluent de l'Oxus. Quant à l'Oxus, Aristobule dit n'avoir pas vu de plus grand fleuve dans toute l'Asie, à l'exception des fleuves de l'Inde. Il ajoute (ce qu'Eratosthène, du reste, rapporte aussi, mais sur la foi de Patrocle), il ajoute que ce fleuve est aisément navigable et qu'il sert à transporter une bonne partie des marchandises de l'Inde jusqu'à la mer Hyrcanienne, par laquelle ces marchandises gagnent en peu de temps la côte d'Albanie, pour remonter ensuite le Cyrus, atteindre le versant opposé et redescendre alors jusqu'à l'Euxin. C'est à peine si les Anciens font mention de l'Ochus; en revanche,

1. ἀλλ' ἐν πολέμοις ὄντες au lieu de καὶ ἐν π. δ., correction de Meineke. Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1015, col. 1, l. 27.

Apollodore, l'auteur des *Parthiques*, le nomme à tout instant comme étant le cours d'eau le plus voisin du pays des Parthes.

4. Le désir de flatter l'ambition d'Alexandre a fait imaginer plus d'un mensonge sur la mer Hyrcanienne [comme sur le Caucase]. Ainsi, bien qu'il fût universellement admis que le cours du Tanaïs est ce qui sépare l'Europe de l'Asie et que tout l'espace compris entre la mer Hyrcanienne et le Tanaïs (espace qui forme une portion notable de l'Asie) était resté en dehors des conquêtes des Macédoniens, on résolut de biaiser et de faire en sorte que, nominalement du moins, Alexandre parût régner sur cette contrée lointaine comme il régnait en réalité sur le reste de l'Asie. On prétendit alors[1] que le Palus-Mæotis où se jette le Tanaïs ne faisait qu'un avec la mer Caspienne ou Hyrcanienne, qu'on affecta d'appeler aussi du nom de lac, en même temps qu'on affirmait que les deux bassins communiquent par des conduits souterrains et se trouvent ainsi dépendre étroitement l'un de l'autre. L'historien Polyclite essaya même de démontrer l'une et l'autre proposition, alléguant[2] pour prouver que la Caspienne n'est qu'un lac qu'elle nourrit des serpents et que ses eaux sont peu salées, et pour prouver qu'elle n'est autre que le Mæotis lui-même s'appuyant sur ce fait qu'elle compte le Tanaïs au nombre de ses tributaires. Or, on savait que des mêmes montagnes de l'Inde où prennent leurs sources l'Ochus, l'Oxus et plusieurs autres fleuves encore, descend aussi l'Iaxarte, qui va se jeter comme eux (plus au N. seulement) dans la mer Caspienne : on s'empressa donc de transporter le nom de Tanaïs au fleuve Iaxarte, et, pour achever de démontrer son identité avec le Tanaïs de Polyclite, on fit remarquer que le sapin croît dans tout le pays situé à droite de ce fleuve et que les Scythes qui habitent de ce côté n'emploient même jamais d'autre bois pour leurs flè-

1. Meineke supprime ici le mot οὖν peut-être à tort. Voy. *Vind. Strab.*, p. 187. — 2. προφέρεται au lieu de προσφέρεται, bonne correction due à Coray.

ches, et de cette circonstance on voulut conclure que toute la contrée à droite de l'Iaxarte appartenait à l'Europe et non à l'Asie, le sapin, suivant ces mêmes auteurs, ne croissant ni dans la Haute-Asie, ni dans l'Asie-Orientale. Malheureusement Eratosthène affirme qu'il y a des forêts de sapins jusque dans l'Inde et que c'est avec du bois de sapin uniquement qu'Alexandre construisit sa flotte. Eratosthène, comme on sait, relève et réfute [dans ses *Mémoires*] beaucoup d'autres mensonges de ce genre, mais nous croyons, nous, en avoir dit assez sur ce sujet.

5. Quant aux réelles merveilles dont la nature, au dire d'Eudoxe et d'autres historiens, s'est plu à enrichir l'Hyrcanie, le détail suivant pourra du moins en donner l'idée. Dans certains endroits, la mer Hyrcanienne est bordée de hautes falaises, creusées par-dessous en forme de grottes et s'avançant de manière à laisser entre leur pied et la mer une plage unie et basse; or, les fleuves qui tombent dans la mer du haut de ces escarpements acquièrent une extrême rapidité en approchant du bord des falaises et lancent pour ainsi dire leurs eaux par-dessus la plage, laquelle demeure intacte au point qu'un corps d'armée tout entier pourrait y passer à pied sec, protégé même par la cascade comme par une voûte. Les gens du pays descendent souvent en ce lieu pour y célébrer un banquet, un sacrifice ou simplement pour s'y reposer, les uns, à l'ombre, sous les falaises, les autres, au soleil sous la cascade, chacun s'amusant là à sa guise et jouissant à la fois de la perspective d'une mer immense qui se prolonge à droite et à gauche du spectateur et de la vue [plus rapprochée] de ce rivage, entretenu toujours aussi vert et aussi fleuri par la perpétuelle humidité qui y règne.

CHAPITRE VIII.

Si de la mer Hyrcanienne on s'avance à présent dans la direction de l'E., on se trouve avoir à droite une chaîne de

montagnes qui s'étend jusqu'à la mer de l'Inde. C'est la même chaîne, à laquelle les Grecs ont donné la dénomination [générale] de Taurus et qui se prolonge sans interruption de l'O. à l'E. à partir de la Pamphylie et de la Cilicie, mais en prenant successivement différents noms. Le long du versant septentrional de cette chaîne on rencontre d'abord, ainsi que nous l'avons déjà dit, les Gèles, les Cadusii et les Amardes, puis quelques peuples hyrcaniens, suivis des trois grandes nations parthyæenne, margiane et arienne; après quoi, en continuant à s'avancer vers l'E. et dans la direction de l'Ochus, on atteint le désert que le cours du Sarnius sépare de l'Hyrcanie. La partie de la chaîne qui s'étend depuis l'Arménie jusqu'ici ou peu s'en faut est connue sous le nom de Parachoathras. Quant à la distance, elle mesure depuis la mer Hyrcanienne jusqu'au pays des Arii 6000 stades environ. Au delà, maintenant, se trouve la Bactriane ; puis, après la Bactriane, la Sogdiane ; et finalement le territoire des Scythes nomades. Les Macédoniens avaient appelé du nom de Caucase tout le prolongement correspondant de la chaîne de montagnes à partir de l'Arie, mais, chez les Barbares, l'usage a prévalu de désigner par des noms différents, tels que monts [Saphries], monts Paropamises, monts [O]ttorocorrées, monts Emodes, mont Imaüs et autres semblables, chaque partie de cette longue chaîne [1].

2. Les pays que nous venons d'énumérer sont bordés à gauche par les possessions des peuples scythes et des peuples nomades, lesquelles forment à proprement parler tout le côté septentrional de l'Asie. Les premiers peuples scythes à partir de la mer Caspienne sont généralement compris sous le nom de Daæ, mais on désigne plus volontiers sous les noms de Massagètes et de Saces ceux qui habitent à l'E. des Daæ; quant aux autres, l'usage est de les envelopper

1. Nous avons traduit ce passage si altéré d'après les restitutions très-hardies, mais très-heureuses de Müller : παρὰ δὲ τοῖς βαρβάροις τά τε [Σ]άφρ[ι]α καὶ] τὰ Παροπαμίσεια [καὶ] τὰ [Ὀ]ττοροκόρρεια καὶ τὰ Ἠμωδὰ καὶ τὸ Ἰμαὸν, καὶ ἄλλα τοιαῦτα ὀνόματα ἑκάστοις μέρεσιν ἐπέκειτο. Voy. dans son *Ind. var. lect.*, p. 1015, col. 1-2, une justification très-plausible des restitutions proposées.

dans la dénomination commune de Scythes, bien qu'on sache que chacun d'eux a un nom particulier. Cela tient à ce qu'ils ont tous les mêmes habitudes, j'entends les habitudes de la vie nomade. Quelques-uns pourtant ont su se faire une certaine célébrité, ce sont ceux qui ont enlevé naguère aux Grecs la Bactriane, à savoir les Asii, les [Pasiaci[1]], les Tochari et les Sacaraules[2], tous peuples venus de l'autre côté de l'Iaxarte, c'est-à-dire, de la rive qui fait face aux possessions [actuelles] des Saces et à la Sogdiane, et qui se trouvait alors occupée par les Saces eux-mêmes. Un petit nombre de tribus, parmi les Scythes Daæ, ont su également acquérir quelque renom, ce sont les Aparni, les Xanthi et les Pissuri. De ces trois tribus, la première se trouve être aussi par le fait la plus rapprochée de l'Hyrcanie et de la mer Hyrcanienne; quant aux deux autres, elles s'étendent assez loin vers l'E. pour ne s'arrêter que là où le pays commence à courir parallèlement à l'Arie.

3. Il existe, à la vérité, entre le territoire de ces peuples, l'Hyrcanie et la Parthyène, un désert immense et entièrement dépourvu d'eau; mais de tout temps les Scythes nomades ont assez aisément franchi cet obstacle en forçant leur marche ordinaire de manière à se jeter, suivant leur bon plaisir, soit sur l'Hyrcanie et la Nésée[3], soit sur les plaines de la Parthyène. De tout temps aussi, les populations de ces pays se sont empressées de leur promettre le tribut, lequel consistait à les laisser venir à époques fixes faire des incursions sur leurs terres pour y enlever tout le butin qu'ils voudraient. Seulement, comme ceux-ci ne respectaient guère le traité et qu'ils multipliaient leurs courses plus que de raison, il arriva souvent qu'une guerre en règle éclata, mais pour aboutir bientôt à d'autres traités précurseurs eux-mêmes d'autres guerres. Du reste, ce

1. Πασιαχοί, au lieu de Πασιανοί, correction nécessaire pour concilier Strabon avec Hérodote, Pomponius Méla et Ptolémée. Voy. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1015, col. 2, l. 18. — 2. Voy. la note 2 de la p. 430. — 3. τὴν Νησαίαν au lieu de τὴν Ἰσαίαν, correction ancienne due à Xylander.

genre de vie est celui de toutes les nations nomades : toutes, elles ont pour habitude d'attaquer incessamment leurs voisins, quittes à traiter au moment même avec ceux qu'elles ont attaqués.

4. A le bien prendre pourtant, les incursions des Saces soit sur les terres de leurs voisins soit dans des pays plus éloignés, rappelleraient plutôt les grandes migrations des Cimmériens et des Trères[1] : ils ont en effet conquis et occupé toute la Bactriane, pris possession également du canton le plus fertile de l'Arménie (lequel même a retenu en souvenir de leur occupation le nom de Sacasène) et se sont avancés jusqu'à la Cappadoce, voire jusqu'à la partie qui avoisine l'Euxin et qu'on nomme aujourd'hui la Cappadoce Pontique. Mais ils furent surpris à leur tour la nuit au milieu d'une de ces grandes réjouissances qui suivent chez eux le partage du butin et exterminés jusqu'au dernier par les généraux perses qui commandaient alors dans cette province. La plaine en cet endroit était dominée par un énorme rocher, les vainqueurs entassèrent tout autour des masses de terre de manière à former une butte arrondie, puis ils élevèrent sur cette base un mur d'enceinte et un temple dédié à Anaïtis, ainsi qu'à Oman et à Anadate, divinités persiques toujours associées au culte d'Anaïtis, et instituèrent finalement, pour être célébrée chaque année, la fête religieuse des *Sacées*[2], que les habitants de Zéla (tel est le nom de cette localité) observent aujourd'hui encore. Zéla n'a été longtemps qu'une toute petite ville, peuplée surtout de *hiérodules*, mais Pompée en fit une grande cité en lui annexant un territoire considérable dont les habitants durent venir se fixer dans ses murs. Pompée avait voulu, on le sait, après la ruine de Mithridate, créer [dans le Pont] quelques grands centres de population : Zéla fut du nombre.

5. Telle est l'origine, que certains auteurs attribuent aux [Sacées], mais il en est d'autres qui [font honneur de

1. Τρήρεσι au lieu de τριήρεσι, correction due également à Xylander. — 2. τὰ Σάκαια au lieu de τὰ Σάκα, correction de Tzschuckhe.

cette institution à Cyrus]. Ils racontent qu'ayant entrepris une expédition contre les Saces Cyrus fut vaincu dans un premier combat et réduit à fuir ; qu'il se replia sur une position où il avait laissé des magasins remplis de provisions de toute nature et de vin surtout, y fit reposer un peu son armée puis décampa le soir avec la précipitation du général qui fuit, sans permettre qu'on pliât les tentes et qu'on emportât rien ; mais que, quand il crut s'être assez éloigné pour la réussite de son projet, il s'arrêta. Les Saces qui le poursuivaient, trouvant ce camp abandonné et rempli de tout ce qu'il fallait pour faire bonne chère, se laissèrent aller sans mesure à leur gourmandise, et, quand Cyrus, qui était revenu sur ses pas, rentra dans le camp, ils étaient tous ivres-morts et abrutis ; les uns furent frappés en plein engourdissement, en plein sommeil, les autres surpris au milieu de leurs danses et de leurs bacchanales se virent envelopper sans pouvoir se défendre par des bataillons armés et furent presque tous massacrés. Or Cyrus, suivant la tradition, se serait persuadé que cet événement ne pouvait être qu'une faveur divine et sous le nom[1] de *Fête des Sacées* il aurait consacré cet heureux jour à la grande déesse des Perses. Le fait est que, partout où il y a un temple d'Anaïtis, l'usage veut qu'on célèbre aussi les Sacées, sorte d'*orgie*[2] qui dure un jour et une nuit et pendant laquelle les hommes et les femmes, tous vêtus à la mode des Scythes, se réunissent et boivent à l'envi, les hommes se provoquant entre eux par des paroles mordantes et excitant qui plus est les femmes à imiter leurs exploits bachiques.

6. Les Massagètes, eux, déployèrent une grande valeur dans leur guerre contre Cyrus. Mais beaucoup d'auteurs ont parlé de cette guerre[3] et c'est chez eux qu'il faut en chercher les détails. En revanche, nous croyons devoir consigner ici les particularités suivantes relatives au même

1. προσηγόρευσε au lieu de προσηγορεύσας, correction nécessaire et justifiée par quelques manuscrits. — 2. ἑορτὴ βακχειά τις, au lieu de τῆς ou de τοῖς ou de τῶν, très-élégante correction de Tzschuckbe.— 3. περὶ οὗ au lieu de περὶ ὧν, correction de Coray.

peuple. Les Massagètes habitent, les uns dans la montagne, et les autres dans la plaine ; d'autres aussi habitent les marais que forment les différents cours d'eau [qui arrosent leur pays], d'autres enfin ont pour demeure les îles situées au milieu de ces marais. On dit que c'est surtout à l'Araxe que le pays des Massagètes doit d'être ainsi détrempé et inondé, ce fleuve s'y divisant en plusieurs bras, dont un seul du reste débouche dans le golfe Hyrcanien, tandis que les autres vont se jeter dans l'*autre mer*, c'est-à-dire dans la mer *Boréale*. Les Massagètes croient à l'existence d'un Dieu[1] unique, le Soleil, et ils l'honorent en lui immolant des chevaux. Ils n'épousent tous qu'une seule femme, mais ils usent sans scrupule des femmes des autres, et cela ostensiblement, l'homme qui a commerce avec la femme d'autrui ayant soin, au préalable, de suspendre son carquois au chariot de cette femme pour rendre la chose aussi publique[2] que possible. La mort réputée la plus enviable parmi eux, c'est d'être, au terme de la vieillesse, haché menu avec d'autres viandes et mangé par les siens; mais tout homme qui est mort de maladie est censé un impie, qui n'est bon qu'à servir de proie aux bêtes féroces. Aussi exercés à combattre à pied qu'à cheval, les Massagètes se servent d'arcs, de sabres courts, de cuirasses et de haches d'airain à deux tranchants ; ils portent dans les combats des ceinturons en or et des diadèmes de même métal. Les freins et les plastrons de leurs chevaux sont également d'or massif. Il n'y a pas de mines d'argent chez eux et les mines de fer y sont rares ; en revanche ils ont du cuivre et de l'or en abondance.

7. Les Massagètes des îles n'ayant point de grains vivent de racines et de fruits sauvages. Faute de bêtes à laine, ils tissent leurs vêtements avec l'écorce des arbres. Leur boisson habituelle consiste en une espèce de liqueur qu'ils

1. θεόν au lieu de θεῶν, correction de Coray. — 2. La correction de Coray de φανερῶς en φανεράν n'est pas, on le voit, indispensable ; elle a l'inconvénient d'ailleurs de nécessiter un déplacement du mot en question, que Coray transporte après ἐξαρτήσας.

exprimenti des fruits des arbres en les écrasant. Les Massagètes des marais sont ichthyophages et ils n'ont pour se vêtir que la peau des phoques qui remontent le cours des fleuves depuis leur embouchure. Comme les Massagètes des îles, ceux des montagnes se nourrissent de fruits sauvages; comme eux aussi ils ne possèdent que peu de bétail, de sorte qu'ils n'en abattent jamais, réservant tout celui qu'ils ont en vue de la laine et du lait qu'il peut leur fournir. A l'aide des sucs de certaines plantes ils appliquent sur leurs vêtements des dessins, dont les couleurs ont une fraîcheur et un éclat qui s'effacent difficilement. Enfin les Massagètes de la plaine, bien que la terre ne leur fasse pas défaut, dédaignent l'agriculture et aiment mieux vivre de la chair et du lait de leurs troupeaux, ainsi que du produit de leur pêche, et cela à la façon des Nomades et des Scythes; car il n'y a en réalité qu'un seul et même genre de vie pour tous les peuples de ces contrées et c'est celui que j'ai eu souvent déjà l'occasion de décrire. J'ajoute que chez tous les sépultures se ressemblent, que leurs mœurs sont partout identiques et qu'en somme toutes leurs habitudes accusent un esprit indépendant, mais grossier, sauvage et belliqueux, joint, il faut bien le dire, à une grande droiture dans les transactions et à une ignorance complète des fraudes propres aux nations commerçantes.

8. A la nation des Massagètes et des Saces se rattachent aussi les [Augasii[1]] et les Chorasmii. C'est chez ce dernier peuple qu'après s'être vu chasser de la Bactriane et de la Sogdiane Spitamène avait cherché un refuge, Spitamène, l'un de ces satrapes perses, qui, à l'exemple de Bessus, cherchèrent à se soustraire à la domination d'Alexandre. Arsace, fuyant devant la colère de Séleucus Callinicus, trouva de même par la suite un asile dans le pays des Apasiakes. Eratosthène prétend que le territoire des [Sacaraules[2]] et des Massagètes, lequel longe l'Oxus,

1. Αὐγάσιοι au lieu de Ἀττάσιοι, correction de Casaubon justifiée par une citation d'Etienne de Byzance. — Voir à propos de ce nom une longue note de Müller, très-importante pour la nomenclature ethnologique d'Hérodote, *Ind. var. lect.*, p. 1015, col. 2, l. 37. — 2. Σακαραύλους au lieu d' Ἀραχωτούς, correction

forme la bordure occidentale de la Bactriane ; que celui des Saces et des Sogdiens s'étend d'un bout à l'autre parallèlement à la frontière de l'Inde ; que la Bactriane, au contraire, bordée comme elle est dans presque toute sa longueur par le Paropamisus, ne touche à cette frontière que sur une faible étendue. Eratosthène ajoute que le cours de l'Iaxarte forme la séparation entre les Saces et les Sogdiens, et le cours de l'Oxus la séparation entre les Sogdiens et les Bactriens ; que les Tapyres habitent entre les Hyrcani et les Arii ; qu'après les Hyrcani différents peuples sont rangés autour de la mer Caspienne, à savoir, d'un côté, les Amardes[1], les Anariakes[2], les Cadusii, les Albani, les Caspii, les Vitii, et d'autres encore peut-être jusqu'aux Scythes, et, du côté opposé, les Derbices ; qu'enfin les Cadusii, placés comme ils sont au pied du Parachoathras, se trouvent toucher à la fois aux Mèdes et aux Matianes[3].

9. Quant aux distances, voici comment Eratosthène les évalue: depuis le [mont] Caspius jusqu'à [l'embouchure du] Cyrus, 1800 stades environ; de là aux Pyles Caspiennes, 5600 stades ; ensuite, jusqu'à la ville d'Alexandria du pays des Arii, 6400 stades[4]; puis, jusqu'à la ville de Bactres ou de Zariaspe (comme on l'appelle aussi quelquefois), 38[70] stades; enfin jusqu'au point du cours de l'Iaxarte atteint par Alexandre 5000 stades environ, ce qui donne une distance totale de 22 670 stades. Voici aussi, d'après le même auteur, le détail des distances comprises entre les Pyles Caspiennes et l'Inde : jusqu'à Hécatompylos, 1960 stades ; jusqu'à la ville d'Alexandria du pays des Arii, 4530 stades ; puis, jusqu'à Prophthasia chez les Dranges[5], 1600 stades,

pressentie par La Porte du Theil, mais due à Müller qui l'a justifiée à merveille (*Ibid.*, p. 1015-1016), prouvant une fois de plus que le texte de Strabon s'était altéré dès avant l'époque où Etienne de Byzance le citait. — Voir dans le *Journal des Savants* de 1858, p. 755-756, les excellentes raisons que donne Hase pour maintenir la leçon des mss. πρὸς δύσιν que quelques commentateurs avaient proposé de changer purement et simplement en πρὸς ἕω. — 1. Ἀμάρδους au lieu d' Ἀρμανούς ou d' Ἀμαρνούς, correction due à Xylander. — 2. Ἀναριάκας au lieu d' Ἀδριάκας ou d' Ἀνδριάκας, autre correction de Xylander. — 3. Ματιανῶν au lieu de Μαντιανῶν, leçon vicieuse, mais commune à tous les manuscrits. — 4. Nombre complété d'après le ms. de Paris 1393. — 5. ἐν Δραγγῇ au lieu de Δράπῃ, correction nécessaire.

d'autres disent 1500; jusqu'à la ville d'Arachoti ensuite, 4120 stades; 2000 stades encore jusqu'à Ortospana, point où la route de Bactres se partage en trois bras; et enfin 1000 stades jusqu'à la frontière de l'Inde, ce qui représente une ligne totale de 15 300 stades[1], à laquelle il faut donner par la pensée comme prolongement direct la longueur même de l'Inde comprise entre l'Indus et la mer Orientale. — Mais ici s'arrêtera notre description du pays des Saces.

CHAPITRE IX.

La Parthyée [ou territoire des Parthes proprement dits] n'a qu'une faible étendue, aussi n'était-elle regardée [du temps[2]] des rois Perses, et plus tard encore sous la longue domination des rois Macédoniens, que comme une annexe administrative et financière de l'Hyrcanie. Outre son peu d'étendue, elle a l'inconvénient d'être hérissée de forêts et de montagnes et d'être tellement dépourvue de ressources, que ces rois avaient toujours la précaution de la traverser très-rapidement, eux et leur immense suite, sachant bien que le pays, vu son extrême pauvreté, eût été dans l'impossibilité de les nourrir même pour peu de temps. Aujourd'hui, du reste, son territoire s'est singulièrement accru; car, non-seulement la Comisène[3] et la Chorène[4], mais encore toute la partie de l'ancienne Médie qui s'étend [depuis ces deux cantons] jusqu'aux Pyles Caspiennes, voire jusqu'à Rhages et au pays des Tapyres, se trouve dépendre de la Parthyène actuelle. Ajoutons que les villes d'Apamée et d'Héraclée, voisines toutes deux de Rhages, y sont elles-mêmes comprises. Des Pyles Caspiennes la distance

1. Inutile de faire remarquer que le total, ici, ne correspond pas aux nombres partiels énoncés par Strabon. — 2. [κατὰ] τὰ Περσικά, addition de Casaubon. — 3. Κωμισηνή au lieu de Καμβυσηνή ou Καμεισηνή, correction due à Tzschuckhe. — 4. Coray lisait ici Χωαρηνή.

jusqu'à Rhages est, suivant Apollodore, de 500 stades ; elle est de 1260 stades jusqu'à Hécatompylos, résidence des rois des Parthyæi. On pense que le nom donné à la ville de Rhages rappelle d'anciens tremblements de terre survenus dans le pays et qui auraient, au dire de Posidonius, renversé un grand nombre de villes et détruit jusqu'à deux mille villages. Quant à la nation des Tapyres, elle habite, à ce qu'on assure, entre les Hyrcani et les Derbices. Les historiens nous donnent sur les Tapyres un renseignement curieux, c'est qu'il existe chez eux une loi qui autorise le mari à céder à autrui la femme qu'il a épousée, après qu'elle lui a donné deux ou trois enfants, tout comme on a vu de nos jours Caton, sur les instances d'Hortensius, lui céder son épouse Marcia, en vertu d'une ancienne loi ou coutume romaine.

2. Profitant des troubles qui avaient éclaté dans toute la région trans-taurique par suite du peu d'attention que les rois de Syrie et de Médie, trop occupés ailleurs[1], pouvaient donner à cette portion lointaine de leurs états, Euthydème, gouverneur de la Bactriane, proclama naguère l'indépendance de cette province et de tout le pays environnant. A son tour, le Scythe Arsace, suivi d'une bande de ces Daæ[2] nomades, dits [*Daæ*] *Parni*, qui habitent le long de l'Ochus, se jeta sur la Parthyée et s'en empara. Arsace et ses premiers successeurs, obligés de lutter sans cesse contre les princes à qui ils avaient enlevé cette province, n'eurent d'abord qu'une puissance faible et précaire; mais plus tard, à force de vaincre et d'occuper de nouveaux territoires, les Arsacides acquirent une véritable prépondérance et finirent par dominer sur toute la contrée sise en deçà de l'Euphrate. Ils s'étaient emparés de même d'une partie de la Bactriane à la suite d'une attaque heureuse dirigée contre les Scythes, et précédemment contre Eucratidès ; et aujourd'hui telle est l'étendue de pays sur laquelle ils règnent, tel est le nombre des peuples qui leur sont soumis, qu'ils sont deve-

1. πρὸς ἄλλοις au lieu de πρὸς ἀλλήλοις, excellente correction de Coray. — 2. Δαῶν au lieu de Δατίων ou de Δακίων, correction de Xylander.

nus en quelque sorte, par l'immensité des ressources dont ils disposent, les rivaux des Romains. Or, il faut chercher la cause d'un agrandissement pareil dans le genre de vie que mènent les Parthes et dans leurs institutions qui, bien qu'entachées encore de l'esprit des peuples barbares et en particulier de la sauvagerie des Scythes, se trouvent avoir pourtant en elles à un plus haut degré ce je ne sais quoi qui sert à fonder l'hégémonie politique et la suprématie militaire.

3. Si ce qu'on dit est vrai, il ne faudrait voir dans les Parni Daæ que des *métanastes* ou émigrants, venus de chez les Daæ qui habitent au-dessus du Mæotis et que l'on désigne indifféremment sous les noms de Xandii[1] ou de Parii. Toutefois, certains auteurs nient qu'il y ait jamais eu des Daæ parmi les Scythes qui occupent la région située au-dessus du Palus Mæotis. Pour en revenir à Arsace, c'est bien chez ces mêmes Scythes qu'on le fait naître généralement; quelques auteurs ont prétendu cependant qu'il était originaire de la Bactriane et que c'est parce qu'il n'avait pu tenir en Bactriane contre les progrès rapides des armes de Diodote qu'il s'était sauvé dans la Parthyée et l'avait poussée à s'insurger. Nous ne dirons rien ici sur les lois et institutions des Parthes dont nous avons parlé très-longuement dans le VI[e] livre de nos *Commentaires historiques* (lequel forme en même temps le livre II des *Suites à Polybe*), nous craindrions de nous répéter; nous nous bornerons à rappeler, d'après Posidonius, l'existence chez les Parthes de deux conseils distincts, appelés, l'un, *le Conseil des parents et alliés;* l'autre *le Conseil des* SOPHI et *des* MAGES et dans le sein desquels doivent toujours être choisis les rois.

1. Ξανδίους au lieu de Ξανδείους ou de Ξανθίους, correction proposée par Xylander et ratifiée par Kramer.

CHAPITRE X.

L'Arie et la Margiane[1] sont les deux provinces les plus importantes de cette [seconde section de l'Asie septentrionale] : elles se composent, en partie, de massifs montagneux et impénétrables, en partie de plaines où se trouvent naturellement les grands centres de population, les montagnes n'étant habitées que par quelques tribus de *Scénites*. Les plaines de l'Arie et de la Margiane sont traversées par deux fleuves, l'Arius et le Margus, qui les arrosent très-largement[2]. L'Arie touche à la [Margiane] et en général à tout l'ancien royaume de Stasanor lequel, [comme on sait,] possédait [aussi] la Bactriane[3]. Une distance de 6000 stades environ la sépare de [la mer] Hyrcanienne[4]. La Drangiane, laquelle s'étend jusqu'à la Caramanie, formait une seconde annexe administrative et financière de l'Arie. On sait que la Drangiane, dont la plus grande partie est au S. des montagnes, se trouve pourtant avoir quelques cantons[5] sur le versant septentrional et dans le voisinage immédiat de l'Arie. L'Arachosie, bien que située aussi [et en totalité qui plus est] au S. des montagnes, n'est pas loin non plus de l'Arie, et, tout en se prolongeant jusqu'aux bords de l'Indus, fait encore partie de l'Ariana ou région Arienne. La longueur de l'Arie est de 2000 stades environ, sa largeur (j'entends celle de ses plaines) est de 300 stades. Elle

1. Μαργιανή au lieu de Ματιανή, Μαντιανή ou Μαρτιανή, correction de Casaubon. — 2. Au lieu de la leçon ordinaire : Τὰ δὲ πεδία ποταμοῖς διαρρεῖται· ποτίζουσι δ' αὐτὰ τὰ μὲν τῷ Ἀρίῳ, τὰ δὲ τῷ Μάργῳ, Meineke (*Vind. Strab.*, p. 188) propose de lire : Τὰ δὲ πεδία ποταμοῖς διαρρεῖται ποτίζουσιν αὐτά, τὰ μὲν τῷ Ἀρίῳ, etc. Nous nous sommes empressé de traduire d'après cette élégante correction. — 3. Nous avons traduit tout ce passage tenu si longtemps pour désespéré en combinant les trois restitutions proposées par Müller qui s'est ici assurément surpassé, au témoignage de M. Hase, si bon juge en matière de paléographie (Voy. le *Journal des Savants* de 1858, p. 434). Ὁμορεῖ δὲ ἡ Ἀρία τῇ Μαργιανῇ (au lieu de Βακτριανῇ) καὶ [τῇ λοιπῇ] τῇ ὑπὸ Στασάνορι τῷ ἔχοντι [καὶ] τὴν Βακτριανήν (au lieu de καὶ τὴν ὑποστᾶσαν ὄρει τῷ ἔχοντι τὴν Β.). Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1016, col. 1-2. — 4. « Fortasse, dit Müller (*Ibid.*), post Ὑρκανίας excidit θαλάσσης ; certe eo sensu vox intelligenda est. » — 5. μερῶν au lieu d' ὀρῶν, correction justifiée par une surcharge du ms. 640 de Venise.

compte trois villes principales, Artacoana[1], Alexandria et Achæa[2], qui, toutes trois, ont retenu les noms de leurs fondateurs[3]. Son sol est particulièrement favorable à la culture de la vigne et voici, entre autres choses, une circonstance qui le prouve, c'est que[4] le vin qu'on y récolte se conserve durant trois générations et sans qu'on ait besoin d'enduire les vases de poix.

2. La Margiane ressemble beaucoup à l'Arie; seulement ce sont des déserts qui entourent la plaine qu'arrose le Margus. Frappé de la fertilité de cette plaine, Antiochus Soter la fit ceindre d'une muraille qui n'avait pas moins de 1500 stades de tour et il y bâtit une ville qu'il appela de son nom Antioche. Le sol de la Margiane, comme celui de l'Arie, convient merveilleusement à la vigne, s'il est vrai, ainsi qu'on l'assure, qu'on y rencontre fréquemment des ceps dont deux hommes auraient peine à embrasser le pied et dont les grappes mesurent jusqu'à deux coudées de long.

CHAPITRE XI.

La Bactriane, dont la frontière septentrionale borde l'Arie sur une certaine longueur, dépasse de beaucoup

1. Müller explique très-bien comment la leçon Ἀρτακαυάνα qui devait figurer dans les plus anciennes copies du texte de Strabon s'est altérée successivement en Ἀρτακάννα, Ἀρτάκακνα, puis Ἀρτακάηνα que Meineke proposait à tort de corriger en Ἀρτακηνά. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1016, col. 2, l. 25. Cf. *Vind. Strab.*, p. 188. — 2. Peut-être est-ce ici, plutôt que dans le chap. XIII, § 6 du présent livre que Müller aurait dû introduire la forme Ἀχαΐς en s'autorisant du passage de Pline (VI, XVI, 48 de l'édit. de Sillig) : « Oppidum Heraclea, ab Alexandro conditum, quod deinde subversum ac restitutum Antiochus ACHAIDA appellavit », puisque, comme l'a fait remarquer Hase (*Journal des Savants* de 1858, p. 763), il est plus que douteux que l'Héraclée dont parle ici Pline soit celle de Médie, et que, d'après son propre aveu, Ptolémée reculait celle-ci beaucoup plus loin vers l'E. — 3. En ce qui concerne Achæa ou Achaïs, Müller a répondu victorieusement à la question faite par Meineke : « Quis autem est ille qui Achaiam (s. Achaida) condidisse fertur, Achaeus ? » Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1016, col. 2, l. 38. Cf. *Vind. Strab.*, p. 188. — 4. « Legendum erit, dit Müller (d'après un passage du livre II, cap. I, § 14, de notre auteur qui met la chose hors de doute) : εὐοινεῖ δὲ σφόδρα ἡ γῆ, [ἐν ᾗ γε] καὶ εἰς τριγένειαν [ὁ οἶνος] παραμένει. »

cette contrée dans la direction de l'E. Elle a une étendue considérable et un sol propre à toutes les cultures, celle de l'olivier exceptée. Grâce à ses immenses ressources, les Grecs qui l'avaient détachée [de l'empire des Séleucides] devinrent bientôt tellement puissants qu'ils purent s'emparer de l'Ariane et de l'Inde elle-même, au dire d'Apollodore d'Artémite, et que leurs rois, Ménandre surtout (s'il est vrai qu'il ait franchi l'Hypanis et se soit avancé vers l'E. jusqu'à l'Imaüs)[1], finirent par compter plus de sujets et de tributaires que n'en avait jamais compté Alexandre, grâce aux conquêtes faites tant par Ménandre en personne que par Démétrius, fils du roi de Bactriane Euthydème. Ajoutons que, [du côté de la mer,] non contents d'occuper toute la Patalène, ils avaient pris aussi possession d'une bonne partie du littoral adjacent, à savoir des royaumes de Saraoste et de Sigerdis[2]. En somme, Apollodore a eu raison d'appeler la Bactriane le boulevard de l'Ariane, les rois de ce pays ayant poussé leurs conquêtes jusqu'aux frontières des Sères et des Phryni[3].

2. Les rois de Bactriane avaient dans leurs états plus d'une ville importante, Bactres d'abord (ou, comme on l'appelle aussi quelquefois, Zariaspa), que traverse une rivière de même nom, tributaire de l'Oxus; puis Adrapsa[4] et plusieurs autres encore. Au nombre des villes principales du pays figurait aussi Eucratidie, ainsi nommée du roi [grec qui l'avait fondée]. Une fois maîtres de la Bactriane, les Grecs l'avaient, [à l'exemple des Perses,] divisée en satrapies, témoin les deux satrapies, dites d'Aspionus et de Turianus[5], qui leur furent enlevées par les Par-

1. Ἰμάου au lieu d'Ἰσάμου, correction proposée par Casaubon et adoptée par Meineke, bien préférable en tout cas à la conjecture de Mannert, Ἰομάνου. — 2. Σιγέρδιδος au lieu de la leçon Σιγέρτιδος adoptée par tous les éditeurs jusqu'à Kramer. — 3. Φρυνῶν au lieu de Φαυνῶν, correction due à Tzschuckhe et fondée sur la double autorité de Denys le Périégète et d'Eustathe. — 4. Ἄδραψα au lieu de Δάραψα, comme dans le livre XV, c. II, § 10. Mais Ptolémée dit Δρέψα et Arrien Δράψακα et Müller conclut par ces mots « Quid rectius sit nescio. » — 5. Τουριουάνου ou Τουριάνου, au lieu de Τουριούαν, correction de Müller dont nous transcrivons les propres paroles : « Ταπουρίαν conj. Du Theil, unde Ταπυρίαν scr. Mein., conjectura incerta; nescio an subsit potius satrapæ nomen Τουριουάνου vel Τουριάνου. Cum nostro Τουριούαν hodiernam *Turan* regionem vix recte com-

thes sous le règne d'Eucratidès. Enfin, ces mêmes rois grecs ajoutèrent à leurs états la Sogdiane, province située à l'E. de la Bactriane entre l'Oxus, dont le cours sert de limite commune aux Sogdiens et aux Bactriens, et l'Iaxarte qui forme la séparation entre les Sogdiens et les Nomades.

3. Anciennement, il n'y avait guère de différence, sous le rapport du genre de vie et de l'ensemble des mœurs et des coutumes, entre les Nomades, d'une part, et les Sogdiens et les Bactriens, de l'autre. Les Bactriens étaient bien au fond un peu plus civilisés, mais le portrait qu'Onésicrite nous a laissé d'eux n'est pas des plus flatteurs. On y voit, par exemple, que tous ceux d'entre eux qui, pour vieillesse ou pour maladie, étaient déclarés incurables, étaient jetés vivants en proie à des chiens dressés et entretenus exprès et qu'on appelait dans la langue du pays d'un mot qui équivaut à notre locution de *fossoyeurs* ou de *croque-morts*[1], et que, par suite de cet usage, tandis que les alentours de leur capitale n'offraient aux yeux aucun objet impur, presque tous les quartiers de l'intérieur n'étaient remplis que d'ossements humains. Au reste Onésicrite ajoutait qu'Alexandre avait eu soin d'abolir cette coutume. Les historiens, à la vérité, signalent un usage à peu près semblable chez les Caspii, lorsqu'ils nous montrent ce peuple jetant en prison et y laissant mourir de faim tous les grands parents passé l'âge de soixante-dix ans. Il semble pourtant que cet usage d'un peuple scythe soit moins odieux, se rapprochant en somme beaucoup de la fameuse loi des Céiens[2], tandis que l'usage bactrien a quelque chose de plus foncièrement *scythique*. Mais on comprend qu'en présence de semblables usages Alexandre ait été embarrassé pour se faire une idée[3] de ce que pouvaient être les coutumes en vigueur dans le pays au temps des premiers rois

ponit Burnouf, citante Lassenio in *Ind. Alterth.*, I, p. 14. » — 1. Voir sur ce passage les élégants rapprochements que fait Meineke (*Vind. Strab.*, p. 189). — 2. τῷ Κείων au lieu de τῷ οἰκείῳ, très-heureuse correction due à Kramer et adoptée par Müller et Meineke. — 3. « Pro ποιεῖν malim ὑπονοεῖν quam quod Tyrwhitto placuit νοεῖν. *Mein.* »

perses et plus anciennement encore au temps des gouverneurs [assyriens][1].

4. On dit qu'Alexandre, tant en Sogdiane qu'en Bactriane, fonda huit cités nouvelles, mais il en aurait aussi détruit, paraît-il, quelques-unes des anciennes, notamment en Bactriane la ville de Cariatæ où Callisthène avait été arrêté et incarcéré et en Sogdiane Maracanda, voire même Cyra, la dernière des villes fondées par Cyrus et qui marquait sur l'Iaxarte la limite extrême de l'empire perse. On ajoute que, s'il détruisit cette ville, lui qui se piquait de tant aimer Cyrus, c'est qu'il avait voulu tirer vengeance des insurrections trop fréquentes de ses habitants. Il aurait pris aussi, mais seulement par trahison, ces deux *roches* ou forteresses réputées inexpugnables, celle de Sisimithrès en Bactriane où Oxyartès tenait sa fille Roxane et celle d'Ariamazès en Sogdiane, plus connue sous le nom de Roche Oxienne. Les historiens nous dépeignent la première comme ayant quinze stades de hauteur avec quatre-vingts stades de circonférence et comme formant à son sommet un plateau fertile capable de nourrir une garnison de cinq cents hommes, ils nous montrent même Alexandre y recevant une hospitalité splendide et y épousant Roxane, fille d'Oxyartès. Quant à la Roche de Sogdiane ou Roche Oxienne, ils lui donnent le double de hauteur. Ils racontent aussi comment, dans les mêmes lieux, Alexandre aurait détruit de fond en comble la ville des Branchides, ainsi nommée des anciens prêtres d'Apollon établis dans cette contrée lointaine par Xerxès qu'ils avaient suivi volontairement, ne pouvant plus rester dans leur patrie après avoir traîtreusement abandonné à l'ennemi les richesses du dieu confiées à leur garde et les trésors de Didymes. Apparemment le conquérant avait voulu en détruisant la ville

1. Le mot ἦν que Coray omettait après ἄξιον m'a paru être au contraire la clef de ce passage difficile. Au lieu de généraliser comme tous les traducteurs qui m'ont précédé et de parler au présent (*ac dubitari merito potest*), j'ai cru voir ici une allusion à une parole ou à une impression d'Alexandre, recueillie par un de ses nombreux historiens, perdu aujourd'hui pour nous, mais que Strabon avait pu lire encore.

fondée par eux témoigner de son horreur pour leur sacrilége et leur trahison.

5. Le fleuve qui traverse la Sogdiane porte, dans Aristobule, le nom[1] de Polytimétos; or, il est probable que ce sont les Macédoniens qui lui ont donné [ce nom], conformément à leur habitude, attestée par maint autre exemple, de changer[2] ou de traduire tant bien que mal les dénominations locales. Aristobule ajoute que ce fleuve, après avoir arrosé et fertilisé la Sogdiane, pénètre dans une contrée déserte et sablonneuse et va se perdre dans les sables, comme fait l'Arius au sortir de l'Arie. Dans le voisinage de l'Ochus, maintenant, les Macédoniens, à ce qu'on prétend, auraient en creusant découvert une source d'huile. Certes la chose en elle-même n'offre rien d'invraisemblable, car on conçoit que le sein de la terre puisse être sillonné par des fluides gras, comme il l'est par des fluides nitreux et alumineux, bitumineux et sulfureux; malheureusement, il suffit qu'un fait soit rare pour qu'on le range aussitôt parmi les fables. [Du reste, tout ce qui concerne l'Ochus est aussi incertain], car, parmi les auteurs qui ont parlé de ce fleuve, les uns veulent qu'il traverse toute la Bactriane, les autres qu'il en longe seulement la frontière; les uns, qu'il forme un cours d'eau plus méridional que l'Oxus et entièrement distinct et indépendant de celui-ci, les deux fleuves débouchant alors séparément dans la Caspienne, en Hyrcanie; les autres, qu'après avoir coulé d'abord distinct et séparé de l'Oxus, avec une largeur qui en maint endroit atteint jusqu'à six et sept stades, il finisse par s'unir à ce fleuve et par ne plus former avec lui qu'un seul et même courant. En revanche, il est notoire que l'Iaxarte demeure d'un bout

1. καλεῖ au lieu de καί. Cette correction, qui avait paru suffisante à Casaubon et qui donne en effet un sens satisfaisant, ne contente pas Meineke : « Mihi, dit-il, in καί illud fluvii nomen latere videtur quo eum indigenæ appellabant ». Comme Meineke, Müller incline à penser que le texte est ici plus malade que ne le pense Casaubon. « Quomodo resarciendus sit locus lacer nescio », dit-il à son tour. Faute de mieux nous nous en tenons à ce que Casaubon a proposé, au changement de καί en καλεῖ et à l'addition du mot τοὔνομα devant le verbe θεμένων. — 2. « Tum non sine offensione est καινὰ ἔθεσαν, pro quo ἔθεντο expectabam, præsertim cum θεμένων præcedat. » *Meineke*.

à l'autre distinct et indépendant de l'Oxus, se jetant, comme lui, directement dans la Caspienne. Patrocle fixe même à quelque chose comme 80 parasanges la distance qui sépare l'une de l'autre les deux embouchures. Seulement, la parasange persique est diversement évaluée : les uns la font de 60 stades, les autres de 30, les autres de 40. C'est ainsi qu'en Egypte, pendant que nous remontions le Nil, nous constatâmes qu'on se servait pour nous indiquer les distances d'une ville à l'autre de schœnes de diverses grandeurs, de sorte qu'à un même nombre de schœnes correspondait ici un trajet plus long, là un trajet plus court, et cela en vertu de coutumes locales fort anciennes soigneusement conservées.

6. Toutes les nations qui habitent en dedans[1] du Taurus et à l'est de l'Hyrcanie jusqu'à la Sogdiane sont connues dès longtemps : elles l'étaient des Perses, elles le furent ensuite des Macédoniens, puis des Parthes. Quant à celles qui habitent au delà de la Sogdiane sous le même parallèle, peut-être est-il permis, d'après une certaine ressemblance extérieure, de leur supposer une origine scythique, mais jusqu'à présent nous n'avons point connaissance qu'aucune armée de terre ait pénétré chez elles, non plus que chez les nations nomades les plus septentrionales. Alexandre, il est vrai, avait projeté de pousser jusqu'à ces dernières pendant qu'il poursuivait Bessus et Spitamène, mais Bessus lui ayant été amené et livré vivant et les Barbares ayant eux-mêmes fait justice de Spitamène, il renonça naturellement à son projet. On parle en revanche d'un périple que certains navigateurs auraient exécuté de l'Inde en Hyrcanie; et, si tous les historiens ne s'accordent pas sur l'authenticité du fait, du moins paraît-il, d'après ce que dit Patrocle, devoir être rangé au nombre des choses possibles.

7. Suivant l'opinion commune, le dernier prolongement du Taurus, le même qu'on nomme l'Imaüs et qui aboutit

1. εἴσω ou ἐντός au lieu de ἔξω, correction nécessaire.

à la mer de l'Inde, s'avance vers l'E. juste autant que l'Inde elle-même, c'est-à-dire sans la dépasser et sans que celle-ci non plus le dépasse; mais si [à partir de cette extrémité du Taurus] on remonte vers le côté septentrional de l'Asie, on s'aperçoit que la mer rogne de plus en plus et sur la longueur et sur la largeur du continent, de manière à amincir singulièrement vers l'E. la section de l'Asie que nous décrivons en ce moment et qui se trouve comprise entre le Taurus et la partie de l'Océan dans laquelle s'ouvre la mer Caspienne. Et tandis que la plus grande longueur de cette même section (à la prendre depuis la mer d'Hyrcanie jusqu'aux rivages de l'Océan voisins de l'Imaüs sans quitter le pied de la chaîne du Taurus) mesure 30 000 stades environ, il est constant que sa largeur n'atteint même pas 6000[1] stades. On a pu voir plus haut que depuis le golfe d'Issus jusqu'à la mer Orientale dans les parages de l'Inde nous comptions 40 000 stades à peu près, plus 30 000 stades depuis l'extrémité occidentale de la terre voisine des Colonnes d'Hercule jusqu'à Issus; et, comme le fond du golfe d'Issus n'est guère plus oriental, si même il l'est autant, que la ville d'Amisus (la distance d'Amisus à la frontière d'Hyrcanie étant figurée par une droite de 10 000 stades environ parallèle à cette autre ligne dont nous parlions tout à l'heure comprise entre Issus et l'extrémité de l'Inde), c'est bien 30 000 stades qui restent pour représenter jusqu'à son extrémité orientale la longueur de la section de l'Asie que nous parcourons présentement. D'autre part, la plus grande largeur de la terre habitée (laquelle terre habitée se trouve avoir, nous le répétons, la figure d'une chlamyde) étant à peu près de 30 000 stades, il est évident que c'est dans le voisinage du méridien passant par la mer d'Hyrcanie et la mer Persique qu'il faut la chercher, puisque la terre habitée mesure de longueur totale 70 000 stades. En conséquence, si de la frontière

1. ἑξακισχιλίων au lieu de μυρίων, correction de Groskurd destinée à mettre Strabon d'accord avec lui-même. Voir toutefois les réserves que fait Kramer à ce sujet.

d'Hyrcanie à Artémite en Babylonie on compte, avec Apollodore d'Artémite, 8000 stades, autant d'Artémite à l'entrée de la mer Persique, autant encore ou peu s'en faut jusqu'à la hauteur des points extrêmes de l'Ethiopie, ce qui restera pour compléter le maximum de largeur de la terre habitée équivaudra justement au nombre de stades indiqué par nous comme représentant la distance comprise entre le fond de la mer d'Hyrcanie et l'entrée de la même mer. Quant à la forme qu'affecte ce segment de la terre habitée, tronquée ou écourtée comme elle est vers l'E., elle ressemblera assez exactement à celle d'un couperet, la chaîne de montagnes qui se prolonge en ligne droite étant censée représenter le tranchant du couperet, et la côte comprise entre l'entrée de la mer Hyrcanienne et Tamarum [pointe extrême de l'Imaüs] en figurant assez bien le côté opposé puisqu'elle aussi décrit une ligne arrondie, brusquement interrompue et écourtée.

8. Nous mentionnerons, maintenant, pour finir, certains détails tenant évidemment du merveilleux, mais que tout le monde répète au sujet des peuples qui, comme les habitants du Caucase et comme les montagnards en général, sont restés jusqu'à présent dans un état de complète barbarie. Chez les uns, dit-on, une loi expresse a mis en pratique cette pensée d'Euripide[1],

« Pleurer sur l'homme à sa naissance, en pensant aux maux
« au devant desquels il court ; mais, quand l'homme est mort
« et que ses maux ont cessé, se réjouir et avec des cris
« d'allégresse accompagner ses restes hors de sa demeure ».

Chez les autres, la peine de mort n'est jamais appliquée ; elle ne l'est pas même aux plus grands criminels qu'on se borne à bannir en compagnie de leurs enfants, ce qui est juste l'inverse de ce que pratiquent les Derbices, chez qui les fautes les plus légères sont punies de mort. Les Derbices adorent la Terre et ne sacrifient ni ne mangent les ani-

1. Dans sa tragédie de *Cresphonte*.

maux femelles; chez eux tous les vieillards qui ont passé l'âge de soixante-dix ans sont égorgés et ce sont leurs plus proches parents seuls qui dévorent leur chair : quant aux vieilles femmes, elles sont étranglées, puis enterrées. Les hommes morts avant d'avoir atteint l'âge de soixante-dix ans ne sont pas mangés non plus, mais enterrés [comme les femmes]. Les Siginni, qui, pour tout le reste, vivent à la façon des Perses, se servent de méchants petits chevaux tout velus, beaucoup trop faibles pour être montés, mais qu'ils attellent à leurs quadriges et qu'ils laissent aux femmes le soin de conduire : elles s'y exercent dès leur enfance et celle qui arrive à savoir le mieux conduire a le droit de se choisir l'époux qu'elle veut. On parle aussi de certains peuples chez lesquels chacun s'évertue à donner le plus possible à sa tête une forme allongée en se rendant le front assez proéminent pour qu'il puisse couvrir et ombrager tout le menton. Un autre usage propre aux Tapyres, c'est que tous les hommes, chez eux, s'habillent de noir et portent les cheveux longs, tandis que les femmes s'habillent de blanc et ont toutes les cheveux courts[1]. Celui d'entre eux qui est réputé le plus brave a le droit d'épouser la femme de son choix. Enfin, chez les Caspii, il est d'usage d'exposer dans le désert les corps des septuagénaires qu'on a laissés mourir de faim et d'observer de loin ce qui leur arrive : ceux qu'ils ont vu arracher par des oiseaux de proie du lit sur lequel ils gisaient étendus sont considérés par eux comme des bienheureux, ils regardent comme moins fortunés ceux que des bêtes féroces ou des chiens en ont arrachés et comme des réprouvés ceux qu'aucun animal n'a osé toucher.

1. Ici une glose marginale (Οἰκοῦσι δὲ μεταξὺ Δερβίκων καὶ Ὑρκανῶν) rappelant les paroles mêmes de notre auteur (ch. IX, § 1, du présent livre) et qu'à l'exemple de Meineke nous avons éliminée.

CHAPITRE XII.

Comme le Taurus est ce qui détermine la région septentrionale de l'Asie et que ladite région, ainsi que l'indique le nom de *cis-taurique* qu'on lui donne, se trouve EN DEDANS de cette chaîne, il nous a semblé préférable de commencer par elle notre description de l'Asie. Mais à la même région se rattachent les différents pays qui, dans leur totalité ou dans la plus grande partie de leur étendue, se trouvent occuper le Taurus même. Parmi ces pays, ceux qui s'étendent à l'E. des Pyles Caspiennes ne comportent à vrai dire qu'une description plus sommaire, plus générale, par suite de leur extrême barbarie et auraient même pu à cause de cela être attribués à l'autre *climat* tout aussi bien qu'à celui-ci; au contraire, ceux qui s'étendent à l'O. des Pyles Caspiennes nous fourniront sans peine les éléments d'une description détaillée. Transportons-nous donc de prime abord au seuil même de ce défilé. La première contrée qui se présente du côté de l'O. est la Médie, contrée spacieuse, siége autrefois d'un puissant empire, et qui, se trouvant placée au cœur même du Taurus, est couverte par les ramifications de plus en plus nombreuses de cette chaîne, ramifications qui enserrent autant de grandes vallées, ce qui, du reste, est aussi le cas de l'Arménie.

2. La chaîne du Taurus, en effet, qui prend naissance en Carie et en Lycie, ne présente encore dans cette première partie de son parcours ni beaucoup de largeur ni beaucoup de hauteur; c'est seulement quand elle est parvenue en face des îles Chélidonées, auxquelles correspond le point initial de la côte de Pamphylie, qu'elle commence à s'élever sensiblement; en même temps elle incline droit à l'E., forme les longues[1] vallées de la Cilicie, puis se divise en

1. μακρούς au lieu de μικρούς, bonne correction qui a pour elle l'autorité du ms. 482 du Vatican.

deux branches, l'Amanus d'une part et l'Antitaurus de l'autre, l'Antitaurus, sur les flancs duquel est bâtie Comana, ville importante de la Haute-Cappadoce. Mais, tandis que cette dernière branche ne dépasse pas les limites de la Cataonie, l'Amanus s'avance jusqu'à l'Euphrate et à la Mélitène, canton appartenant à la Cappadoce et par lequel ce pays se trouve confiner à la Commagène. Les montagnes au delà de l'Euphrate continuent en réalité et prolongent l'Amanus, n'en étant séparées que par l'espace strictement nécessaire au passage du fleuve, mais elles se font remarquer par une augmentation sensible de hauteur et de largeur et par la multiplication des rameaux ou embranchements. De ces différents rameaux, c'est le plus méridional, celui qui sert de limite commune à l'Arménie et à la Mésopotamie, qui conserve le nom de Taurus.

3. Au sortir du même embranchement deux très-grands fleuves commencent à envelopper la Mésopotamie pour se rapprocher ensuite dans les plaines de la Babylonie et aller se jeter finalement l'un et l'autre dans la mer Persique : ces deux fleuves sont l'Euphrate et le Tigre. L'Euphrate, qui est déjà le plus fort des deux, est aussi celui qui parcourt la plus grande étendue de pays, par suite des nombreuses sinuosités qu'il décrit. Né dans la partie septentrionale du Taurus, il se dirige vers l'O. à travers la Grande-Arménie et jusqu'aux confins de la Petite-Arménie, passe entre cette dernière province à droite et l'Akilisène à gauche, tourne ensuite brusquement au midi, atteint, dans ce détour, l'extrémité de la Cappadoce ; puis, laissant à droite la frontière de cette province et celle de la Commagène, à gauche celle de l'Akilisène et de la Sophène, double dépendance de la Grande-Arménie, s'avance jusqu'à la Syrie pour gagner de là, par un nouveau détour, la Babylonie et le golfe Persique. Quant au Tigre, qui prend sa source dans la partie méridionale du Taurus, il descend droit sur Séleucie et arrivé là se trouve avoir rejoint pour ainsi dire l'Euphrate en formant avec ce fleuve ce qu'on nomme la Mésopotamie ; après quoi il va se jeter, lui aussi, dans le

golfe Persique. Ses sources, en revanche, sont séparées de celles de l'Euphrate par une distance[1] de 2500 stades environ.

4. Du Taurus, se détachent vers le N. de nombreux embranchements, un entre autres qu'on a appelé l'Antitaurus, parce qu'il forme effectivement avec le Taurus proprement dit la vallée intermédiaire de la Sophène. Au delà de l'Euphrate, maintenant, dans le voisinage de la Petite-Arménie, et faisant suite audit embranchement de l'Antitaurus, commence une autre grande chaîne qui se dirige vers le nord et se divise elle-même en nombreux rameaux, tels que le rameau du *Mont Paryadrès*, le rameau des *Monts Moschikhes* et d'autres encore qui sont désignés de même sous des noms particuliers. Ces rameaux d'une même chaîne couvrent toute l'étendue de l'Arménie jusqu'aux frontières de l'Ibérie et de l'Albanie. Puis une autre chaîne recommence qui, se portant vers l'E., passe au-dessus de la mer Caspienne et atteint aux derniers confins de la Médie, je ne dis pas seulement de la Médie Atropatie, mais bien de la Grande Médie. C'est là ce qu'on a appelé proprement la chaîne du *Parachoathras*. Toutefois cètte dénomination s'étend encore plus loin : on l'applique et aux montagnes qui s'étendent depuis l'extrémité de la Médie jusqu'aux Pyles Caspiennes et à celles qui se prolongent à l'E. des Pyles Caspiennes jusqu'au seuil de l'Arie. Tels sont les noms qu'on donne aux différentes parties du Taurus septentrional. Quant au Taurus méridional, lequel s'étend par-delà l'Euphrate à l'E. de la Cappadoce et de la Commagène, désigné dans la première partie de son parcours (là où il sépare la Sophène et le reste de l'Arménie de la Mésopotamie) sous le nom de *Taurus proprement dit* et quelquefois sous celui de *Monts Gordyæens*, voire sous la dénomination particulière de *Mont Masius* dans l'endroit où il se trouve dominer à la fois la ville de Nisibe et celle de Tigranocertes, il prend, en s'élevant davantage, un nom

1. Cf. Diodore, 2,11.

nouveau, le nom de *Niphatès* (les sources du Tigre sont situées quelque part sur le versant méridional du Niphatès); puis, en se déployant de plus en plus, il reçoit d'autres noms encore, le nom de *Zagrius* là où il forme la séparation entre la Médie et la Babylonie; les noms de *Monts de l'Elymée* et de *Monts de la Paraetacène* au-dessus de la Babylonie; et enfin le nom de *Monts des Cosséens* au-dessus de la Médie. C'est entre ces diverses branches du Taurus que se trouvent comprises la Médie et l'Arménie. Mais ces deux contrées renferment elles-mêmes beaucoup de montagnes et de plateaux ou de hautes plaines, beaucoup de plaines basses aussi et de vallées profondes; l'une et l'autre sont peuplées qui plus est d'une infinité de petites tribus de montagnards vivant de rapines et de brigandages. Cela étant, nous avons cru devoir rattacher à la région cis-taurique non-seulement la Médie, avec le défilé des Pyles Caspiennes qui en dépend, mais aussi l'Arménie.

5. Seulement, par cela même que ces deux contrées se trouvent situées en dedans du Taurus, c'est à l'Asie septentrionale, suivant nous, qu'elles devraient appartenir. Il semble toutefois qu'Eratosthène en prenant, comme il a fait, les Pyles Caspiennes pour limite ou séparation des deux *climats* dans sa division de l'Asie en deux parties qu'il appelle *boréale* et *australe* et qu'il subdivise ensuite en sphragides *boréales* et *australes*, ait entendu attribuer au climat septentrional tous les pays situés au N. des Pyles Caspiennes et au climat méridional tous les pays situés au S. du même défilé[1] et du nombre desquels sont l'Arménie et la Médie, puisque, de quelque façon qu'on dispose les choses, on ne peut changer la situation relative des lieux. Mais Eratosthène n'avait peut-être pas pensé à une difficulté, c'est qu'aucune partie ni de l'Arménie ni de la Médie ne se trouve située au S. et en dehors de la chaîne du Taurus.

1. Comme le conseille Kramer et comme l'a fait Meineke, nous avons éliminé les trois mots πρὸς ἕω τείνοντα placés ici après νοτιώτερα.

CHAPITRE XIII.

La Médie forme deux parties distinctes : la première est connue sous le nom de *Grande Médie* et a pour capitale Ecbatane, ville considérable, où les anciens rois Mèdes avaient leur palais. Aujourd'hui encore Ecbatane sert de résidence aux rois parthes : c'est là, du moins, qu'ils passent l'été attirés par le climat plus froid de la Médie. Quant à l'hiver, ils le passent plus volontiers à Séleucie sur le Tigre, non loin de Babylone. L'autre partie, dite *Médie Atropatie*, doit son nom au satrape Atropatès, lequel avait su empêcher que cette province jusque-là dépendante de la Grande Médie ne tombât comme le reste du pays au pouvoir des Macédoniens. Proclamé roi, naturellement, pour un tel service, Atropatès fit de ladite province un état indépendant, et sa dynastie s'y est perpétuée jusqu'à nous grâce à une suite d'heureuses unions contractées par ses descendants avec des princesses d'Arménie et de Syrie et plus récemment avec des princesses parthes.

2. Située entre l'Arménie et la Matiané à l'O. et la Grande Médie à l'E., l'Atropatie s'étend en outre au N. de ces deux mêmes contrées. Ajoutons qu'elle forme comme une bordure méridionale aux pays qui entourent le fond de la mer d'Hyrcanie et à la province connue sous le nom de Caspiané [1]. Sa puissance militaire ne serait pas peu de chose, s'il est vrai, comme le prétend Apollonidès, qu'elle peut mettre sur pied jusqu'à 10 000 cavaliers et 40 000 fantassins. Elle possède un lac connu sous le nom de lac Kapauta [2] dans lequel se forment des sels efflorescents. Ces sels ont la singulière propriété de causer des démangeaisons, des

1. καὶ τῇ Κασπιανῇ au lieu de καὶ τῇ Ματιανῇ, correction hardie proposée par Müller. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1017, col. 2, l. 4. — 2. Καπαῦτα au lieu de Σπαῦτα, correction excellente suggérée à Müller par le texte de Ptolémée et par le nom de *Kapotan* ou *Kaputan Dzow*, que les Arméniens donnent aujourd'hui à ce lac.

picotements douloureux; mais l'huile est souveraine pour les calmer, car elle agit [sur la peau] comme fait l'eau douce sur le linge qu'on a brûlé[1] en le trempant imprudemment dans les eaux du lac pour l'y laver. L'Atropatène a deux voisins redoutables dans l'Arménien et le Parthe, qui se sont même à plusieurs reprises agrandis à ses dépens. Elle leur tient tête cependant et sait leur reprendre à l'occasion ce qui lui a été enlevé : c'est ainsi que les Arméniens durent lui restituer tout le canton de Symbacé quand ils firent leur soumission aux Romains; car, en recherchant, elle aussi, l'amitié de César, elle avait eu soin de continuer à se ménager l'appui des Parthes.

3. Le palais d'été des rois de l'Atropatène est à Gazaca dans la plaine et [celui d'hiver][2] à Véra, position naturellement très-forte qu'Antoine enleva d'assaut pendant sa campagne contre les Parthes. Suivant l'indication expresse de Dellius[3], cet ami d'Antoine qui nous a laissé le récit complet de la guerre contre les Parthes après y avoir assisté de sa personne et y avoir même exercé un commandement, Véra est située à 2400 stades du fleuve Araxe, lequel forme la séparation entre l'Arménie et l'Atropatène. En général, cette contrée est riante et fertile, mais toute sa partie septentrionale est élevée, âpre et froide et n'a guère pour habitants que des montagnards Cadusiens, des Amardes, des Tapyres, des Cyrtiens, etc., c'est-à-dire toute une population adonnée au brigandage et composée de *métanastes* ou d'émigrés venus volontairement d'autres pays. On trouve en effet ces différentes nations éparses dans tout le Zagros et le Niphatès, et les Cyrtiens et les Mardes ou Amardes de la Perse (le nom a ces deux formes), ceux des peuples de l'Arménie aussi qui ont conservé jusqu'à présent ces mêmes noms, sont bien de la même race que les montagnards de l'Atropatène, à en juger par la ressemblance physique.

1. Κατυρωθεῖσιν ou κατακυρωθεῖσιν donne un sens très-plausible et il nous a paru inutile de recourir à la correction καταρυπωθεῖσιν proposée par Müller. Κατυροῦν a bien le sens de notre verbe *brûler*, appliqué à certains empois qui corrodent le linge. — 2. [χειμερινὸν ou χειμάδιον δέ] restitution de Groskurd. — 3. Δέλλιος au lieu de Ἀδέλφιος, correction de Casaubon.

4. A propos des Cadusiens, nous dirons qu'ils possèdent une infanterie presque aussi nombreuse que les Ariani, que leurs gens de trait sont d'une adresse incomparable[1] et que leurs cavaliers, dans les terrains difficiles, mettent pied à terre et combattent avec la même solidité que l'infanterie. Du reste, si quelque chose entrava naguère l'expédition d'Antoine en ce pays, ce ne fut pas tant la nature du terrain que la perfidie du roi d'Arménie, Artavasde, qui s'était offert à lui servir de guide et qui méditait de le perdre dans le moment même où Antoine le prenait imprudemment[2] pour conseiller et lui livrait le secret de son plan de campagne. Antoine, il est vrai, tira de lui une vengeance signalée, mais il ne s'en avisa que tard et quand les Romains avaient déjà souffert mille maux par suite des pratiques d'Artavasde et de cet autre guide qui, pour les amener de Zeugma sur l'Euphrate aux confins de l'Atropatène, leur fit faire 8000 stades, c'est-à-dire plus du double du trajet direct, en les égarant à dessein dans les montagnes, les impasses et les labyrinthes de ce pays difficile.

5. La Grande Médie, qui, après avoir mis fin à l'ancien empire syrien, avait exercé elle-même l'hégémonie sur l'Asie entière, se vit plus tard, sous le règne d'Astyage, dépouiller par les armes de Cyrus et des Perses de cette grande prépondérance, sans perdre néanmoins complétement son ancien prestige. C'est ainsi, par exemple, qu'Ecbatane, après avoir servi de trésor royal[3] aux Perses, puis aux Macédoniens vainqueurs des Perses et fondateurs du nouvel empire de Syrie, rend aujourd'hui encore le même service aux rois parthes, grâce à la force de ses murailles.

6. Du côté de l'E., la Grande Médie a pour bornes la Parthyène et les montagnes occupées par les Cosséens, population de pillards et de bandits qu'on a vus mettre quel-

1. Tzschuckhe et Coray proposaient de lire ici ἄνδρες δεινοὶ πετροβατεῖν καὶ ἀκοντισταὶ ἄριστοι, d'après une citation d'Eustathe. Mais Kramer avec toute justesse croit à une libre citation du scholiaste de Denys le Périégète, plutôt qu'à une omission des copistes qui ont transcrit le texte de Strabon. — 2 εἰκῇ au lieu de εἰκός, excellente correction de Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 190. — 3. [ἀρχεῖον] κειμηλίων ou χρηματοφυλάκιον au lieu de χειμάδιον, correction de Müller.

quefois à la disposition des Elyméens jusqu'à 13 000 archers pour les aider à se défendre contre les Susiens et les Babyloniens. Néarque énumère quatre nations vivant ainsi de brigandage et à qui les rois de Perse avaient consenti à payer tribut, à savoir les Mardes, limitrophes de la Perse même, les Uxiens et les Elyméens, limitrophes à la fois de la Perse et de la Susiane, et enfin les Cosséens, limitrophes de la Médie; mais il ajoute que ces derniers recevaient en plus certains présents toutes les fois que le roi quittait Ecbatane après y avoir passé l'été et se disposait à redescendre vers Babylone. Seulement, suivant le même auteur, Alexandre aurait mis fin à tant d'outrecuidance en attaquant ce peuple chez lui en plein hiver. En même temps qu'au territoire des Cosséens la Grande Médie, du côté de l'E., touche encore aux possessions des Parætaceni, autre nation de montagnards et de brigands qui confine à la Perse. Du côté du N., maintenant, elle touche au territoire des Cadusiens et des autres peuples qui habitent au-dessus de la mer Hyrcanienne et dont nous avons parlé ci-dessus; enfin elle se trouve avoir pour bornes, au midi, l'Apolloniatide, ou, comme les anciens l'appelaient, la Sittakène avec la partie du Zagros que borde la Massabatiké[1], dépendance de la Médie, d'autres disent de l'Elymée; et, au couchant, l'Atropatène, avec une partie de l'Arménie. Entre autres villes, la Médie renferme un certain nombre de cités grecques fondées par les Macédoniens: telles sont Laodicée, Apamée[2], [Héraclée] lès-Rhages et Rhage elle-même que bâtit Nicator. Cette dernière ville, que son fondateur avait nommée Europos et que les Parthes ont nommée depuis

1. Le ms. 482 du Vatican a la leçon Μεσσαβατική que Tzschuckhe et Coray ont modifiée en Μεσαβατική. — 2. Le passage du présent livre (ch. IX, § 1), ἐστὶ δ' Ἀπάμεια καὶ Ἡράκλεια πόλεις περὶ τὰς Ῥάγας justifie la restitution faite ici du nom d'Héraclée par Groskurd, Kramer et Meineke. Quant au rapprochement du pluriel et du singulier du même nom dans la même phrase (Ῥάγαι; et Ῥάγα) ce n'est qu'une simple négligence de style et qui ne suffit pas à autoriser le changement proposé par Müller de ἡ πρὸς Ῥάγαις en ἡ πρὸς Ῥάγα [Ἀ[illegible]], Hase lui ayant, comme nous l'avons dit plus haut, contesté avec toute raison le droit d'appuyer son ingenieuse conjecture sur le passage de Pline (VI, XVI, 48), vu que l'Héracléum fondé par Alexandre et relevé par Antiochus sous le nom d'Achaïs ne peut être en aucune façon l'Héracléa de la Médie.

Arsacia, se trouve située, au dire d'Apollodore d'Artémite, à 500[1] stades environ au S. des Pyles Caspiennes.

7. La majeure partie de la [Grande] Médie se compose de pays élevés et froids: tels sont, par exemple, les environs d'Ecbatane, ceux de Rhages et des Pyles Caspiennes et en général toute la contrée qui s'étend au N. de ce défilé jusqu'à la Matiané et à l'Arménie. Au-dessous des Pyles Caspiennes, au contraire, le pays composé de terrains bas et de vallons très-encaissés présente un aspect des plus riants et paraît se prêter à toutes les cultures, celle de l'olivier exceptée: encore l'olivier s'y rencontre-t-il de loin en loin, mais il est avéré que le fruit en est toujours maigre et sec. Cette même partie de la Médie, comme l'Arménie aussi, du reste, est très-favorable à l'élève des chevaux. Elle contient notamment sous le nom d'*Hippobotum* une vaste prairie que traverse la grande route allant de la Perse et de la Babylonie aux Pyles Caspiennes et où paissaient, dit-on, au temps de la domination persane, jusqu'à 50 000[2] juments appartenant aux haras royaux. De ces haras suivant les uns, des pâturages d'Arménie suivant les autres, sortaient ces fameux chevaux Néséens, réservés à cause de leur incomparable beauté et de leur taille exceptionnellement grande pour le service personnel des rois de Perse, mais qui représentaient en tout cas, comme les chevaux parthes aujourd'hui, une race particulière entièrement distincte des chevaux grecs ou autres qu'on voit dans nos pays. J'ajouterai que, si nous appelons *medica* l'herbe réputée la plus nourrissante pour les chevaux, c'est qu'elle croît ici plus abondamment que partout ailleurs. Une autre plante que la Médie produit également est le silphium, et le suc qu'on en tire dit *suc médique*, bien qu'étant habituellement[3] très-

1. Deux mss. donnent ὀκτακοσίοις au lieu de πεντακοσίοις. — 2. Le passage suivant d'Arrien (7, 13) permet de ne pas toucher au nombre indiqué par Strabon, comme le voulait Wesseling: εἶναι δὲ πάλαι μὲν ἐς πεντεκαίδεκα μυριάδας τῶν ἵππων τότε δὲ Ἀλέξανδρον οὐ πολὺ πλείονας τῶν πέντε καταλαβεῖν· πρὸς λῃστῶν γὰρ διαρπαγῆναι τὰς πολλὰς αὐτῶν. Strabon aura puisé ce renseignement dans les historiens d'Alexandre et aura étendu à toute la durée de la domination persane un fait vrai seulement de ses derniers temps. Cf. Diodore (17, 110). — 3. ὀπός, [ὡς τὸ] πολὺ λειπόμενος, excellente restitution de Müller qui permet de corriger

inférieur au suc cyrénaïque, ne laisse pas quelquefois d'avoir sur celui-ci une vraie supériorité, soit à cause de quelques propriétés toutes locales, soit par suite des différences que présente la plante elle-même suivant les espèces, soit enfin qu'on possède ici un procédé particulier d'extraction et de préparation qui donne au suc plus de consistance et permet ainsi de le garder à volonté ou de s'en servir sur l'heure.

8. Voilà ce que nous avions à dire de l'aspect et des productions de cette contrée. Quant à son étendue, elle est à peu de chose près la même en largeur qu'en longueur : or, sa plus grande largeur[1], à la prendre depuis le col du Zagros connu sous le nom de *Pyle* ou de *Porte Médique* jusqu'au défilé des Pyles Caspiennes, en passant par la Sigriané, paraît être de 4100 stades. Les renseignements fournis par les historiens sur le tribut que payait anciennement la Médie confirment aussi ce que nous venons de dire de l'étendue et des ressources de cette province. Et en effet, tandis que la Cappadoce fournissait chaque année au Grand Roi, indépendamment de son tribut en argent, 1500 chevaux, 2000 mulets, et 50000 têtes de bétail, c'est le double à peu près que la Médie était tenue de fournir.

9. La plupart des coutumes que l'on observe chez les Mèdes se retrouvent aussi chez les Arméniens, par suite évidemment de la ressemblance des deux pays. On pense toutefois que ce sont les Mèdes qui ont été les premiers instituteurs des Arméniens, comme ils avaient dû l'être des Perses leurs vainqueurs futurs et les futurs héritiers de leur prépondérance en Asie, à en juger et par cet usage devenu commun en Perse de porter la *robe longue* dite même aujourd'hui *robe persique*, et par cette passion pour l'exercice de l'arc et du cheval, et par ce luxe et cette magnificence des rois, et par cette adoration quasi religieuse des sujets, toutes choses ayant évidemment passé des Mèdes aux Perses ; à en juger

le texte d'Etienne de Byzance, v. Μηδία. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1017-1018. — 1. « Meinekius, πλάτος. Debebat μῆκος, monente Groskurdio. At num recte μῆκος reposuerit, quæritur. » *Müller*.

surtout par l'ensemble du costume que cette dernière nation a cru devoir adopter, puisqu'il est clair que la *tiare*, la *kidaris*, le *pilos*, la tunique à manches et les *anaxyrides*, bons à porter dans des pays froids et septentrionaux comme voilà la Médie, ne conviennent pas le moins du monde aux pays méridionaux. Or la Perse proprement dite, dont la plus grande partie borde la mer Erythrée, et qui ne s'est accrue de quelques cantons contigus à la Médie qu'après la chute de l'empire mède, se trouve être par le fait encore plus méridionale que la Babylonie et la Susiane. Seulement, tout dans les habitudes du peuple vaincu [et en particulier dans son costume] avait paru si imposant aux vainqueurs et si bien approprié au caractère auguste et majestueux d'une monarchie que, renonçant aux vêtements courts et légers qu'ils avaient portés jusqu'alors, ils se résignèrent à prendre la robe longue des femmes et à s'envelopper comme elles de la tête aux pieds dans des voiles épais.

10. Suivant certains auteurs, c'est Médée qui introduisit en ces contrées cette manière de se vêtir : elle y était venue régner conjointement avec Jason et il lui arrivait souvent, après avoir eu soin de se voiler le visage, d'y paraître en public au lieu et place du roi. Et de même que le souvenir de Jason s'est conservé en ces pays, grâce aux nombreux *hérôon* qui portent son nom et qui sont restés un objet de vénération profonde pour les Barbares, sans parler de cette haute montagne située à gauche et en arrière des Pyles Caspiennes qu'on appelle aussi le *Jasonium*, deux choses auraient, dit-on, contribué à y faire vivre la mémoire de Médée : d'une part, précisément le costume national, et, d'autre part, le nom de la contrée, car les mêmes auteurs ajoutent que Médée transmit le pouvoir à son fils Médus et que celui-ci, à son tour, laissa au pays le nom de Médie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout cela s'accorde et avec la présence de nombreux *Jasonium* en Arménie et avec l'origine du nom de cette dernière contrée et avec plusieurs autres circonstances dont nous parlerons plus loin.

11. Une coutume encore qui paraît propre aux Mèdes, à ceux du moins qui habitent la montagne, c'est d'élire pour roi toujours le plus vaillant d'entre eux. Mais il existe un usage plus essentiellement médique, si l'on peut dire, en ce qu'il est commun et aux tribus de la montagne et au reste de la nation, c'est celui qui veut que les rois aient plusieurs femmes. Il n'est pas permis aux rois, en effet, d'en avoir moins de cinq, et l'on assure que les femmes mettent elles-mêmes une sorte de point d'honneur à ce que leur royal époux prenne le plus grand nombre de femmes possible, considérant comme un malheur pour elles si par aventure il en prend moins de cinq[1]. — Excellent dans tout le reste de la Médie, le sol est pauvre et maigre dans la montagne, laquelle forme, comme on sait, la partie septentrionale du pays. Aussi les fruits des arbres y tiennent-ils lieu de céréales : en les laissant sécher et en les pétrissant, les habitants obtiennent une espèce de pâte très-nourrissante. En outre ils font du pain avec des amandes grillées ou cuites au four, et du vin avec le jus qu'ils expriment de certaines racines. Quant aux viandes, comme ils n'ont ni troupeaux, ni animaux domestiques, la seule qu'ils connaissent est la venaison. — Voilà ce que nous avions à dire des Mèdes eux-mêmes. Restent leurs lois et institutions, mais par le fait de la conquête persane, elles sont devenues communes à tous les Perses aussi bien qu'à l'universalité de la nation Mède, et nous attendrons pour en parler que nous en soyons arrivé à décrire la Perse.

CHAPITRE XIV.

Défendue au midi par le Taurus, qui la sépare de toute la contrée comprise entre l'Euphrate et le Tigre et que

1. Nous avons traduit ce passage difficile d'après l'excellente restitution de Müller : ἐν καλῷ τίθεσθαι ὅτι πλείστας εἶναι ἀνδράσι, τῶν πέντε δὲ ἐλάττους συμφορὰν νέμειν. Voy. dans son *Ind. var. lect.*, p. 1018, col. 1, l. 16, les excellentes raisons que donne Müller à l'appui de sa restitution.

pour cette raison on a nommée la Mésopotamie, l'Arménie touche vers l'E. à la Grande Médie et à l'Atropatène. Au N., elle a pour bornes d'abord la partie de la chaîne du Parachoathras située juste au-dessus de la mer Caspienne, puis l'Albanie et l'Ibérie, avec le Caucase qui les enveloppe l'une et l'autre et qui, se reliant ici même (c'est-à-dire sur la frontière de l'Arménie) à la chaîne des monts Moschikes et Colchikes, se prolonge par le fait jusqu'au territoire des Tibarani. Enfin, du côté de l'O., l'Arménie se trouve bornée par ce même territoire des Tibarani, puis par le mont Paryadrès et par le Skydisès jusqu'à la Petite Arménie et à la vallée de l'Euphrate, laquelle continue la séparation entre l'Arménie, d'une part, et la Cappadoce et la Commagène, de l'autre.

2. L'Euphrate, en effet, qui prend sa source sur le côté septentrional du Taurus et qui se dirige d'abord au couchant pour traverser toute l'Arménie, se détourne ensuite au midi et franchit le Taurus par une brèche profonde qui sépare précisément l'Arménie de la Cappadoce et de la Commagène; puis, une fois parvenu dans la région transtaurique, en Syrie, il commence à décrire dans la direction du levant d'hiver un nouveau coude qui l'amène jusqu'à Babylone et pendant lequel il forme avec le Tigre ce qu'on a appelé la Mésopotamie; après quoi, les deux fleuves vont se jeter dans le golfe Persique. Comme on le voit, à l'exception de la frontière relativement peu étendue qui borde la Médie, le pourtour de l'Arménie presque tout entier consiste en terrains âpres et montagneux. Dans le Taurus (notamment dans le Taurus proprement dit, lequel recommence de l'autre côté de l'Euphrate en face de la Commagène et de la Mélitène), le mont Masius forme une première chaîne dont le versant méridional domine la Mygdonie (c'est-à-dire le canton de la Mésopotamie où est Nisibe), tandis que son versant septentrional domine la Sophène, qui se trouve ainsi resserrée entre le Masius et l'Antitaurus. On nomme *Antitaurus* une autre chaîne qui part de l'Euphrate et du Taurus même pour aller finir vers l'extré-

mité orientale de l'Arménie, et qui, en même temps qu'elle forme avec le Masius cette vallée intermédiaire de la Sophène, domine par son autre versant toute l'Akilisène, laquelle se trouve à son tour comprise entre l'[Anti]taurus[1] et la partie du cours de l'Euphrate[2] qui précède immédiatement le coude décrit par ce fleuve dans la direction du midi. La ville royale de la Sophène, [disons-le en passant,] est Carcathiocerta[3]. Au-dessus du Masius, mais bien plus loin vers l'E., commence à son tour la chaîne du Niphatès qui longe la Gordyène[4]; puis au Niphatès succède l'Abus, autre chaîne des flancs de laquelle descendent à la fois et l'Euphrate et l'Araxe, le premier à l'O., le second à l'E.; enfin une dernière chaîne, celle du Nibarus qui fait suite à l'Abus, se prolonge jusqu'à la Médie.

3. On a vu plus haut quelle était la direction générale du cours de l'Euphrate; pour ce qui est de l'Araxe, après s'être porté vers l'E. jusqu'à l'Atropatène, il s'infléchit au N. O., baigne successivement les murs d'Azara[5] et d'Artaxate deux grandes villes d'Arménie, puis traverse toute la plaine Araxène et finit par se jeter dans la mer Caspienne.

4. Si maintenant l'on pénètre dans l'intérieur du pays, on y trouve bien encore et beaucoup de montagnes et beaucoup de plateaux arides où la vigne elle-même ne vient qu'avec peine, mais on y rencontre aussi de nombreuses vallées, les unes, il est vrai, médiocrement fertiles, les autres, en revanche, d'une incomparable richesse. Telles sont, par exemple, et cette plaine Araxène que l'Araxe traverse dans toute sa longueur avant d'aller à l'extrémité de l'Albanie se jeter dans la mer Caspienne, et cette autre plaine à la suite qu'on nomme la Sacasène, plaine riveraine du Cyrus [et non de l'Araxe], mais limitrophe aussi de l'Al-

1. 'Αντιταύρου au lieu de Ταύρου, correction nécessaire due à La Porte du Theil. — 2. ποταμίας au lieu de Μεσοποταμίας, correction de Saumaise. — 3. L'un des mss. du Vatican, coté 482, donne la leçon Καρθασιόκερτα. — 4. Γορδυηνήν au lieu de Γορδυληνήν, Γοργοδιλήν, Γοργοδυληνήν que donnent les mss., correction de Coray. — 5. Müller n'approuve pas la correction τὰ Ζάρα, proposée par Tzschuckhe et Coray.

danie. Nous pourrions même citer la Gogarène qui s'étend au delà de la Sacasène, car il est constant que toute cette plaine abonde en céréales, en arbres fruitiers, en arbres verts et qu'on y cultive avec succès jusqu'à l'olivier. La Phaunène[1] compte également parmi les provinces [les plus fertiles] de l'Arménie, et l'on peut en dire autant de la Gomisène, voire de l'Orchistène qui fournit le plus fort contingent de chevaux de guerre. Dans la Chorzène et dans la Cambysène, qui sont les provinces les plus septentrionales de l'Arménie, il tombe une énorme quantité de neige, par suite apparemment du voisinage de la chaîne du Caucase, de l'Ibérie et de la Colchide, et il n'est pas rare, à ce qu'on assure, que des caravanes[2] entières y soient surprises dans les cols ou défilés des montagnes par de véritables avalanches de neige sous lesquelles elles demeurent ensevelies. Seulement, en prévision de ce danger, tous les voyageurs ont soin, dit-on, de se munir de longs bâtons [qu']ils[3] n'auraient, en cas d'accident, qu'à hausser au niveau des couches supérieures de neige pour donner accès à l'air respirable et pour avertir ceux qui viendraient à passer après eux, lesquels ne manqueraient pas de leur venir en aide et de leur sauver la vie en les retirant de dessous l'avalanche. On ajoute qu'il se forme dans la neige, par l'effet de la congélation, des boules creuses qui contiennent de l'eau bonne à boire et que les voyageurs n'ont qu'à fendre l'espèce de poche qui renferme cette eau pour pouvoir se désaltérer à leur aise[4]. La neige aurait aussi, paraît-il, la propriété d'engendrer certains animalcules (nommés *scolex*

1. Φαυνηνή au lieu de Φαυηνή, correction proposée par Tzschuckhe et Coray et justifiée par la forme Φαυνῖτις qui se trouve plus bas (ch. XIV, § 5 du présent livre). — 2. συνοδίας ὅλας τῶν [ἐμπ]όρων ou [ὁδοιπ]όρων, au lieu de σ. ὁ. τ. ὀρῶν, corrections également bonnes, dues la première à Coray, la deuxième à Meineke. — 3. [ὡς] περιξαίροντας, correction due à la main légère de Meineke, et qui rend à cette longue phrase si incorrecte en apparence toute son aisance et sa régularité. — 4. Moyennant l'élimination des mots περιεχούσας χρηστὸν ὕδωρ ὡς ἐν χιτῶνι, que Meineke et Müller s'accordent à regarder comme la glose marginale d'un niais (*scioli*) et la transposition des mots ἐν τούτοις.... πίνεσθαι, on obtient le sens raisonnable que voici : ἐν δὲ τῇ χιόνι βώλους πήγνυσθαί φασι κοίλους, κἂν τούτοις ἀπολαμβάνεσθαι χρηστὸν ὕδωρ, περισχισθέντων δὲ τῶν χιτώνων πίνεσθαι. Καὶ ζῷα δὲ ἐν αὐτῇ γεννᾶσθαι, κ. τ. λ. Voy. *Vind. Strab.*, p. 190-191. Cf. *Ind. var. lect.*, p. 1018, col. 1 et 2.

dans Apollonidès et *thripes* dans Théophane), et l'on suppose que la génération de ces animalcules dans la neige se fait de la même manière que celle des moucherons ou *conops* engendrés par la flamme ou par les cendres chaudes des fourneaux de mines.

5. L'histoire nous apprend que l'Arménie, très-peu étendue à l'origine, s'accrut surtout par le fait des conquêtes d'Artaxias et de Zariadrès, anciens lieutenants d'Antiochus le Grand, qui s'étaient vu, après la chute de leur maître, appeler à régner, l'un sur la Sophène, l'Anthisène[1], l'Oromanditide[2] et les cantons environnants, l'autre sur la province d'Artaxate, et qui, ayant su concerter leurs efforts pour s'agrandir aux dépens des nations voisines, enlevèrent successivement aux Mèdes la Caspiané, la Phaunitide et Basoropeda, aux Ibères tout ce qui est au pied du Paryadrès avec la Chorzène et de l'autre côté du Cyrus la Gogarène; aux Chalybes et aux Mosynèkhes la Carénitide et la Derxène[3], provinces aujourd'hui limitrophes de la Petite-Arménie, si même elles n'en font partie, aux Cataones l'Akilisène et tout le district de l'Antitaurus, aux Syriens enfin la Taronitide[4], tous pays, dont les habitants, grâce à cette réunion, parlent actuellement la même langue.

6. En fait de villes, les deux principales que possède l'Arménie sont Artaxate, qu'on nomme aussi quelquefois Artaxiasate, parce qu'elle fut fondée par Annibal pour le roi Artaxias et Arxate, située comme l'autre sur l'Araxe, mais près de la frontière de l'Atropatène, tandis qu'Artaxate, grande et belle cité qui sert de résidence ordinaire aux rois d'Arménie, s'élève à l'entrée de la plaine Araxène. Elle a été bâtie là

1. Ἀνθισηνῆς au lieu de Ἀκισηνῆς, correction de Müller. Voy. dans son *Ind. var. lect.*, p. 1018, col. 2, l. 5, par quelles ingénieuses déductions il y est arrivé. — 2. Ὀρομανδιτίδος au lieu de Ὀδομαντίδος, correction que Müller justifie ainsi : « Provinciæ Armeniæ nomen in notum Græcis vocabulum detortum esse suspicor.... Oromandum urbem Ptol. in Armenia minore habet. » *Ind. var. lect.*, p. 1018, col. 2, l. 22. — 3. Le nom arménien moderne *Derdchan* justifie la correction proposée par Müller de Ξερξηνήν en Δερξηνήν. — 4. Les trois formes *Taraunitium*, Τάραυνα et Τάρων, que donnent Tacite, Procope et Constantin Porphyrogénète, et le nom arménien moderne *Taron* justifient la préférence accordée par les derniers éditeurs à la forme Ταρωνῖτις sur la leçon des mss. Ταμωνῖτις.

dans une espèce de presqu'île formée par un coude du fleuve, qui baigne par conséquent ses murs de trois côtés[1] pendant que le quatrième côté figurant l'isthme de la presqu'île est fermé par un fossé et un mur ou retranchement, sans compter qu'à peu de distance de la ville se trouvent les châteaux forts de Babyrsa et d'Olané, dont Tigrane et Artavasde avaient fait leurs *trésors*. [Ces forteresses, du reste, n'étaient pas les seules que possédât l'Arménie.] Il y en avait d'autres encore sur les bords de l'Euphrate, Artagira[2] notamment; mais celle-ci entraînée par Adon[3] son gouverneur essaya de se soustraire à l'autorité romaine, et, après un long siége, les *légats* de César s'en emparèrent et rasèrent ses murs.

7. Les fleuves ne manquent pas en Arménie; les plus célèbres sont, parmi les tributaires de la mer Pontique, le Phase et le Lycus (Eratosthène nomme à tort le Thermodon à la place du Lycus); parmi les tributaires de la mer Caspienne, le Cyrus et l'Araxe; enfin, parmi les tributaires de la mer Erythrée, l'Euphrate et le Tigre.

8. Le pays contient aussi de grands lacs. Il y en a un, entre autres, appelé le lac Matiané[4] (comme qui dirait le lac *Cyané* ou le lac *Bleu*), qui passe pour être, après le Palus Mæotis, le plus grand des lacs salés et qui s'étend jusqu'à la Médie Atropatène en formant sur ses bords d'importantes salines naturelles. Il y a encore le lac Arséné, ou, comme on l'appelle quelquefois, le lac Thopitis[5]; mais les eaux de ce lac sont chargées de nitre, et la même raison qui fait qu'elles sont excellentes pour enlever les taches et blanchir le linge fait qu'elles ne sont pas bonnes à boire. Le Tigre, à sa descente du mont Niphatès, tra-

1. τὸ τεῖχος [ἔχουσα] κύκλῳ προβεβλημένον τὸν πόταμον, restitution nécessaire due à Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 191. — 2. Ἀρτάγειρα au lieu de Ἀρτάγηρας, correction suggérée à Meineke par une conjecture de Ruhnken, un passage de Sextus Rufus (XVIII) et un autre de Zonaras (10, 36). — 3. Ἄδων au lieu de Ἀδώρ, autre correction suggerée à Meineke par le texte de Zonaras (l. c.). Cf. Florus (II, 32), qui donne la forme *Dones* et Sextus Rufus (l. c.) qui donne la forme *Domnes*. — 4. Les mss. donnent Μαντιανή. « Sic sæpe codd. habere pro Ματιανή jam vidimus; ceterum nescitur num ipse Strabo Ματιανή scripserit an a scribis hæc vox ex Καπαῦτα (Σπαῦτα, l. XI, c. XIII, § 2), quod sequens κυανῆ flagitat, corrupta sit. » *Müller*. — 5. Denys le Périégète (v. 988) et Eustathe qui cite précisément ce passage de Strabon donnent la forme Θωνῖτις, mais on lit Θωσπῖτις dans Ptolémée.

verse le lac Arséné, sans se mêler toutefois à ses eaux, grâce à l'extrême rapidité de son propre courant, circonstance à laquelle il doit son nom, car le mot *tigris*, dans la langue des Mèdes, équivaut à notre mot τόξευμα et exprime l'action *de bander l'arc et de lancer la flèche*. Ajoutons que les eaux du Tigre nourrissent une grande variété de poissons, tandis que celles du lac n'en contiennent que d'une seule et même espèce. Parvenu à l'autre bout du lac, le Tigre se perd dans une espèce de gouffre, mais, après avoir coulé longtemps sous terre, il reparaît à l'entrée de la Chalonitide[1] et se dirige alors vers Opis et le Mur de Sémiramis, en laissant à sa droite, avec la Gordyène, toute cette contrée que l'Euphrate de son côté laisse à sa gauche et que nous connaissons sous le nom de Mésopotamie. Après quoi, s'étant rapprochés l'un de l'autre et ayant achevé de former ensemble ladite Mésopotamie, le Tigre et l'Euphrate (le Tigre par Séleucie, l'Euphrate par Babylone) se portent vers le golfe Persique, ce que nous avons du reste exposé tout au long dans notre Relevé des erreurs d'Eratosthène et d'Hipparque.

9. L'Arménie possède des mines, notamment les mines d'or de Sambana[2], dans la Syspiritide[3]. Alexandre, qui avait voulu s'en assurer la possession, y avait envoyé Ménon à la tête d'un détachement armé, mais Ménon périt étranglé[4] par les gens du pays. Nous signalerons encore parmi les richesses minérales de l'Arménie des gîtes considérables de sandyx, substance qui donne cette belle couleur presque semblable à la calché qu'on nomme *le rouge d'Arménie*. D'autre part l'Arménie est si favorable à l'élève des chevaux et ses pâturages à cet égard sont si près d'égaler ceux de la Médie qu'il est notoire qu'une partie

1. Voy. sur ce passage une note importante de Müller. (*Ind. var. lect.*, p. 1018, col. 2, l. 51). — 2. Σάμβαλα au lieu de Κάβαλλα ou Κάμβαλλα, excellente correction de Müller. Voy. *Ibid*, p. 1019, col. 1, l. 14. Cf. cependant Meineke qui loue Kramer d'avoir rétabli dans le texte la leçon Κάβαλλα et retrouve ce même nom dans Cinname appliqué à un château de la Lycaonie voisin d'Iconium. — 3. Autre note fort importante de Müller à chercher dans son *Ind. var. lect.*, p. 1018-1019. — 4. ἀπήγχθη au lieu de ἀνήχθη, correction de Meineke, qui demeure douteuse aux yeux de Müller.

des chevaux néséens affectés au service exclusif des rois de Perse en provenaient et que chaque année le satrape chargé du gouvernement de cette province était tenu d'envoyer au grand roi 20 000 poulains pour figurer dans les fêtes mithriaques. On raconte aussi que, quand Artavasde joignit Antoine pour envahir avec lui la Médie, il se plut, dans la revue qu'il fit passer de ses troupes au général romain, à déployer devant lui en ordre de bataille, indépendamment des autres corps de cavalerie qu'il avait amenés avec lui, une force de 6000 *cataphracti* ou chevaux bardés de fer. Mèdes et Arméniens prisent en effet beaucoup cette lourde et massive cavalerie. Ajoutons qu'ils ne sont pas les seuls et que les Albani eux-mêmes ont des *cataphracti* dans leurs armées.

10. La richesse et la puissance de cette contrée sont attestées, au reste, d'une façon éclatante par ce fait, que, Pompée ayant imposé une contribution de guerre de 6000 talents à Tigrane, père d'Artavasde, ce prince distribua incontinent la somme aux troupes romaines, à chaque soldat 50 drachmes[1], à chaque centurion 1000 drachmes[2], à chaque préfet de la cavalerie et à chaque tribun militaire un talent.

11. Quant à l'étendue que Théophane assigne à l'Arménie (cent schœnes en largeur et deux fois autant en longueur, à quarante stades par schœne), elle nous paraît exagérée et nous croyons être plus près de la vérité en prenant pour la longueur la [largeur][3] même que Théophane indique et pour la largeur la moitié seulement ou un peu plus de la moitié [de la longueur ainsi réduite]. — Mais nous en avons dit assez sur l'aspect physique, sur les productions et les ressources naturelles de l'Arménie.

12. Voici maintenant ce qu'une antique tradition marque relativement à l'origine de la nation elle-même. On a

1. Cinquante au lieu de cent cinquante. Cf. Plutarque, *Vie de Pompée*, c. 33. — 2. ἱππάρχῳ au lieu de ἱπάρχῳ, correction de La Porte du Theil. — 3. Addition nécessaire due à Groskurd.

pu voir plus haut comment le Thessalien Arménus avait quitté Arménium, sa ville natale, située non loin de Bœbé, entre Phères et Larisse, pour suivre Jason, et comment il avait pénétré avec le héros jusqu'au cœur de l'Arménie; or, c'est à Arménus, s'il faut en croire les historiens Cyrsile de Pharsale et Médius de Larisse, tous deux compagnons d'armes d'Alexandre, que l'Arménie aurait dû son nom. Les mêmes auteurs assurent que, tandis qu'une partie des forces d'Arménus prenait possession de l'Akilisène, laquelle dépendait primitivement du territoire des Sophéni, le reste avait occupé la Syspiritide jusqu'à la Calachène et l'Adiabène, dépassant ainsi les limites[1] actuelles de l'Arménie. Ajoutons qu'au dire de certains auteurs le costume national des Arméniens n'est autre que le costume thessalien lui-même; que leurs longues robes notamment rappellent tout à fait la tunique *talaire* de nos tragédiens, tunique qui s'attache soit sur la poitrine au moyen d'une ceinture, soit sur l'épaule au moyen d'agrafes, et que nous appelons une *thessalique*[2] parce qu'apparemment nos acteurs l'avaient, eux aussi, imitée à l'origine du costume national des Thessaliens. Ils ne pouvaient se passer, en effet, de quelque ornement semblable, de quelque ornement d'emprunt qui pût leur donner aux yeux des spectateurs plus d'ampleur et de majesté, et rien n'était plus propre assurément à être transporté sur la scène et à devenir le costume *tragique* par excellence que cette longue robe que les Thessaliens, eux, n'avaient adoptée que parce qu'ils habitaient le pays le plus septentrional et le plus froid de toute la Grèce. Enfin on croit que Mèdes et Arméniens ont bien pu également emprunter des Thessaliens leur goût si vif pour les chevaux. Quant au fait même d'une expédition de Jason en Arménie, n'est-il pas suffisamment attesté par l'existence de ces nombreux Jasonium que les *dynastes* indigènes paraissent avoir érigés[3], en partie du moins, sur le

1. ὅρων au lieu de ὀρῶν, correction de Xylander. — 2. θετταλικούς au lieu de εἰταλικούς, correction de Coray d'après une conjecture de La Porte du Theil. — 3. κατεσκεύασαν au lieu de κατέσκαψαν, correction de Casaubon.

modèle du temple de Jason bâti à Abdères par les soins de Parménion ?

13. Une autre tradition également accréditée, c'est que l'Araxe aurait dû son nom à sa ressemblance avec le Pénée, ressemblance qui aurait frappé Arménus et qui lui aurait suggéré l'idée de l'appeler comme le Pénée lui-même, car il paraît constant que ce fleuve avait reçu, lui aussi, primitivement le nom d'*Araxe* pour avoir *arraché* en quelque sorte l'Ossa de l'Olympe en ouvrant entre deux la vallée de Tempé. On ajoute que dans le principe le fleuve d'Arménie, à sa descente des montagnes, se répandait, faute d'issue, dans la plaine et s'y étalait en forme de mer, mais que Jason, imitant ce qu'il avait vu dans Tempé, avait pratiqué la coupure du haut de laquelle l'eau du fleuve se précipite aujourd'hui dans la mer Caspienne, opération qui avait du même coup mis à découvert toute la plaine Araxène, située, comme on sait, immédiatement au-dessus de la cataracte. A la rigueur on peut admettre la vraisemblance de cette tradition sur l'état ancien du cours de l'Araxe ; mais il n'en est pas de même de ce que dit Hérodote de ce fleuve, et son assertion que l'Araxe, à sa sortie du pays des Matiéni, se divise en quarante bras formant autant de fleuves différents et autant de barrières entre la Bactriane et la Scythie, nous paraît absolument dénuée de fondement, bien que Callisthène l'ait admise et répétée.

14. L'histoire nous parle encore d'un double établissement formé par les Æenianes dans l'Utie[1] et au-dessus de l'Arménie par delà l'Abus et le Nibarus, deux branches du Taurus, dont l'une (c'est l'Abus que je veux dire) se trouve avoir dans son voisinage la route qui mène à Ecbatane et passe devant le temple de Baris. Enfin il est fait mention d'une colonie de Thraces appelés par manière de sobriquet les *sarapares*, c'est-à-dire les *coupeurs de têtes*,

1. Nous avons maintenu la leçon Οὐτίαν donnée par un certain nombre de mss. comme se rapprochant davantage et du nom arménien moderne *Uti* ou *Oti* et du nom classique de l'Œta, Οἰταία, la remarque suivante de Müller nous paraissant être la vérité même : « Haud enim dubito quin Cyrsilus in Asiaticæ regionis nomine agnoverit Oetaeam thessalicam. »

qui se seraient fixés au-dessus de l'Arménie sur les confins de la Médie et du territoire des Guranii, et qu'on nous dépeint comme une race de montagnards farouches et indomptables, d'une adresse merveilleuse pour scalper et trancher les têtes (ce qui est proprement le sens du mot *saraparæ*). Joints à ce que nous avons rapporté de Médée plus haut dans notre description de la Médie, tous ces faits autorisent à conjecturer qu'il existe bien réellement une sorte de parenté entre les Mèdes et les Arméniens d'une part et les Thessaliens de l'autre, j'entends les Thessaliens de la descendance directe de Jason et de Médée.

15. Cela dit sur les plus anciennes traditions de l'Arménie, il convient, croyons-nous, de retracer aussi dans ses traits principaux toute l'histoire moderne de cette contrée, à partir notamment de l'époque persane en suivant jusqu'à nous, ce qui, du reste, se réduit à ceci, qu'après avoir appartenu aux Perses et aux Macédoniens l'Arménie passa finalement aux mains des monarques syriens déjà maîtres de la Médie (elle avait eu pour dernier satrape persan Oronte, descendant d'Hydarnès, l'un *des Sept*), mais que plus tard deux des généraux d'Antiochus le Grand, cet ennemi acharné des Romains, se la partagèrent : ils se nommaient Artaxias et Zariadris et l'avaient gouvernée d'abord au nom et de l'aveu d'Antiochus; seulement, ayant vu leur maître vaincu et ruiné, ils s'étaient empressés de passer du côté des Romains, et proclamant leur indépendance avaient pris pour eux-mêmes le titre de rois. Tigrane, descendant d'Artaxias, eut, en cette qualité, l'Arménie proprement dite, c'est-à-dire toute la partie du pays qui s'étend le long de la Médie, de l'Albanie et de l'Ibérie jusqu'à la Colchide et la Cappadoce maritime. Dans le même temps, Artane[1] le Sophénien, descendant de Zariadris, héritait de l'Arménie méridionale et plus spécialement de la partie du sud-ouest, mais il fut bientôt détrôné et tué par Tigrane, qui demeura ainsi seul maître de tout le pays. Tigrane, du reste, avait passé lui-même par

1. Étienne de Byzance dit Ἀρσάκης au lieu d' Ἀρτάνης ὁ Σωφηνή.

des fortunes très-diverses. Détenu d'abord chez les Parthes comme otage, il avait réussi, en leur cédant soixante-dix des vallées de l'Arménie, à se faire rétablir par eux sur le trône; puis, devenu plus fort, il leur avait repris ce qu'il leur avait cédé et avait même dévasté leur territoire, principalement aux environs de Ninive et d'Arbèles; il avait soumis ensuite à son pouvoir l'Atropatène et la Gordyène, et de proche en proche tout le reste de la Mésopotamie; enfin, passant l'Euphrate, il avait, par la force des armes, conquis la Syrie elle-même et la Phénicie. C'est alors que, parvenu à ce haut degré de puissance, il fonda près d'[Ol]ibéria[1], entre cette localité et le pont ou *Zeugma* de l'Euphrate, une nouvelle ville qu'il nomma Tigranocerte et où il réunit les habitants de douze villes grecques dépeuplées par lui à cet effet. Mais il fut interrompu dans son entreprise par une attaque de Lucullus, le vainqueur de Mithridate, qui, ayant donné ordre à chaque habitant de Tigranocerte de regagner sa ville natale, détruisit la nouvelle capitale (laquelle, du reste, n'était encore qu'à moitié achevée), la réduisit ainsi à n'être plus qu'une chétive bourgade et chassa ensuite Tigrane de la Syrie et de la Phénicie. Le successeur de Tigrane, Artavasde, prospéra tant qu'il se conduisit en ami des Romains; mais ayant trahi Antoine pour les Parthes lors de sa grande guerre contre ce peuple, il expia chèrement sa faute. Mené à Alexandrie par Antoine, il s'y vit charger de chaînes et promener par la ville derrière le char de son vainqueur, puis il fut jeté dans une prison, où après avoir langui encore un certain temps il fut mis à mort comme la guerre d'Actium éclatait. Après Artavasde, l'Arménie eut encore plusieurs souverains qui régnèrent sous le protectorat de César et des Romains et ce protectorat dure encore à l'heure qu'il est.

16. Toutes les divinités de la Perse sans exception sont honorées par les Mèdes et par les Arméniens, mais Anaïtis

1. πλησίον τῆς [Ὀλ]ιϐηρίας, l'une des restitutions les plus ingénieuses de Müller. Voy. *Ind. var. lect.*, p. 1019, col. 1 et 2.

est pour les Arméniens l'objet d'un culte particulier. Ils lui ont élevé des temples en différents lieux, notamment dans l'Akilisène, et ont attaché à chacun de ces temples bon nombre d'*hiérodules* ou d'esclaves sacrés des deux sexes. Jusque-là, à vrai dire, il n'y a point lieu de s'étonner; mais leur dévotion va plus loin et il est d'usage que les personnages les plus illustres consacrent à la déesse leurs filles encore vierges, ce qui n'empêche pas que celles-ci, après s'être longtemps prostituées dans les temples d'Anaïtis, ne trouvent aisément à se marier, aucun homme n'éprouvant pour ce motif la moindre répugnance à les prendre pour femmes. Hérodote[1] raconte à peu près la même chose des filles de Lydie : toutes aussi, suivant lui, se prostituaient. [Mais pour en revenir aux jeunes Arméniennes, nous dirons] qu'elles sont si libérales avec leurs amants que, non contentes de leur donner l'hospitalité, elles leur font souvent plus de présents qu'elles-mêmes n'en ont reçu d'eux, comme pour prouver qu'elles appartiennent à de riches maisons qui ne les laissent manquer de rien. Ce n'est pas d'ailleurs aux premiers venus qu'elles donnent ainsi l'hospitalité, et, autant que possible, elles n'accueillent que les hommes qui sont de même rang qu'elles.

1. I, 93.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

LIVRE XII.

Le douzième livre comprend le reste de la région Pontique : l'auteur y parcourt successivement la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, la Mysie, la Phrygie et la Mæonie; mais, avant d'en venir à ces dernières provinces, il s'arrête à décrire longuement le territoire de Sinope, l'une des principales villes du Pont, ainsi qu'Héraclée et Amasée. Enfin ce même livre comprend l'Isaurie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie avec les îles, les montagnes et les fleuves qui en dépendent.

CHAPITRE PREMIER.

[Comme la Médie et l'Arménie] [1] la Cappadoce s'est divisée en plusieurs parties et a subi de fréquents changements. On peut dire pourtant que le nom de *Cappadociens* appartient surtout aux peuples parlant un seul et même idiome qui sont compris entre les limites suivantes : au midi le Taurus cilicien ; au levant l'Arménie, la Colchide, et, outre ces deux contrées, le groupe intermédiaire de peuples qui, [bien que dépendants de la Cappadoce actuelle,] parlent une langue différente de la langue cappadocienne ; au nord l'Euxin jusqu'à l'embouchure de l'Halys ; au couchant enfin la Paphlagonie et la partie de la Phrygie occupée [2] par les Galates, laquelle s'étend jusqu'à la Lycaonie et la Cilicie Trachée.

2. Encore est-il constant que, parmi les [Cappadociens

1. En traduisant ainsi, on justifie, ce semble, la présence insolite du mot Καὶ au commencement d'un livre, sans avoir besoin de recourir à la supposition d'une lacune. — 2. ἐποικησάντων au lieu de μετοικησάντων, correction de Coray.

proprement dits ou] Cappadociens parlant la même langue, les Anciens distinguaient expressément les Cataoniens comme formant une nation à part, une nation différente de la nation cappadocienne, et que, quand ils énuméraient les peuples de cette partie de l'Asie, ils faisaient suivre les Cappadociens des Cataoniens, et les Cataoniens immédiatement des peuples d'au delà de l'Euphrate, considérant apparemment comme une dépendance de la Cataonie la Mélitène elle-même, laquelle se trouve située entre la Cataonie et l'Euphrate sur les confins de la Commagène et forme aujourd'hui juste un dixième de la Cappadoce par suite de la dernière division de cette contrée en dix *stratégies* ou préfectures. C'est ainsi, en effet, que de nos jours les rois de Cappadoce, prédécesseurs immédiats d'Archélaüs, ont jugé à propos de distribuer le territoire soumis à leur autorité. Du reste, la Cataonie, elle aussi, représente un dixième de la Cappadoce actuelle, et, comme la Mélitène, s'est toujours vu administrer de nos jours par un *stratége* ou préfet particulier. A vrai dire, quand on voit qu'aujourd'hui aucune différence sensible ni dans la langue ni dans les habitudes de la vie ne sépare les Cataoniens des autres populations de la Cappadoce, on peut s'étonner que les traces de leur origine étrangère se soient aussi complétement effacées, mais il n'en demeure pas moins certain qu'ainsi que nous le disions plus haut les Cataoniens avaient toujours formé une nation indépendante, quand Ariarathe, qui le premier se fit appeler roi de Cappadoce, les réunit de force à ses sujets.

3. La Cappadoce figure proprement l'isthme d'une grande presqu'île, isthme resserré, étranglé pour mieux dire, entre deux mers, à savoir la partie de la Mer [Intérieure] qui forme le golfe d'Issus et se prolonge jusqu'à la Cilicie Trachée et la partie du Pont-Euxin qui s'étend de Sinope à la côte des Tibaréni. La presqu'île embrasse toute la région située à l'O. de la Cappadoce, laquelle n'est autre que la *région en dedans de l'Halys* d'Hérodote, puisqu'elle appartenait en entier au roi Crésus et qu'Héro-

dote appelle ce prince *le tyran des nations sises en dedans de l'Halys*. Aujourd'hui on se sert du nom d'*Asie* (qui est celui du continent tout entier) pour désigner particulièrement ce pays en dedans du Taurus, lequel comprend, en allant de l'E. à l'O., d'abord la Paphlagonie, la Phrygie et la Lycaonie, puis la Bithynie, la Mysie et la [Phrygie] Epictète, avec la Troade et l'Hellespontie auxquelles succèdent, d'une part, sur la côte, les possessions des Grecs æoliens et ioniens et des Barbares Cariens et Lyciens, et, d'autre part, dans l'intérieur, les possessions de la nation lydienne. Nous parlerons plus loin de ces différents pays. [Pour le moment occupons-nous seulement de la Cappadoce.]

4. On sait que les Perses avaient divisé la Cappadoce en deux satrapies; devenus maîtres à leur tour de cette contrée, les Macédoniens permirent[1] bon gré mal gré qu'elle érigeât chacune de ses satrapies en royaume. La première forma le royaume proprement appelé *de Cappadoce* ou *de Cappadoce taurique,* voire même quelquefois *de Grande Cappadoce*, et l'autre le royaume *de Pont*, ou, comme on l'appelle quelquefois aussi, le royaume *de Cappadoce pontique*. Quelle sera désormais la division administrative de la Grande Cappadoce, nous ne saurions encore le dire, un récent décret de César et du Sénat intervenu après la mort du roi Archélaüs ayant rangé ce royaume au nombre des provinces romaines. Mais sous Archélaüs et sous les rois ses prédécesseurs, il avait été partagé en dix *stratégies* ou préfectures, dont cinq dans le voisinage immédiat du Taurus appelées la Mélitène, la Cataonie, la Cilicie, la Tyanitis et la Garsauritis, et cinq autres appelées la Laviansène, la Sargarausène, la Saravène, la Chamanène et la Morimène. Il s'était accru en outre ultérieurement de différents territoires que les Romains avaient démembrés de la Cilicie exprès pour les lui annexer, notamment, sous les prédécesseurs d'Archélaüs, d'une onzième préfecture composée des cantons de Castabales et de Cybistres, les-

1. περιεῖδον au lieu de περιεῖλον, correction de Xylander.

quels s'étendaient jusqu'à Derbé, place d'armes du brigand Antipater; et, sous le règne d'Archélaüs lui-même, du canton d'Elæüssa dépendant de la Cilicie Trachée et en général de tout le pays connu pour avoir adhéré à la ligue des pirates.

CHAPITRE II.

La Mélitène ressemble beaucoup à la Commagène; comme elle, elle est partout plantée d'arbres fruitiers, mais elle est la seule parmi toutes les provinces de la Cappadoce qui jouisse de cet avantage, la seule aussi qui produise de l'huile d'olive et du vin, tel que le *Monarite*, capable de rivaliser avec les vins de Grèce. Elle fait face à la Sophène, et, de même que la Commagène dont la frontière se confond avec la sienne, en est séparée par le cours de l'Euphrate. Toutefois l'importante forteresse de Tomisa, qui est située de l'autre côté du fleuve, dépend encore de la Cappadoce: naguère, il est vrai, les Sophéniens avaient racheté cette place moyennant la somme de cent talents, mais plus tard Lucullus en fit don de nouveau au roi de Cappadoce en récompense de l'utile concours que celui-ci lui avait prêté dans sa guerre contre Mithridate.

2. La Cataonie forme une large plaine, fort basse, où tous les végétaux, à l'exception pourtant des arbres verts, réussissent à merveille. Elle a des montagnes tout autour d'elle, entre autres l'Amanus, qui n'est qu'un rameau détaché du Taurus cilicien et qui la borde au midi, et l'Antitaurus, autre branche que le Taurus projette juste à l'opposite. Et en effet, tandis que l'Amanus se dirige au S. O. à partir de la Cataonie pour aller expirer aux bords de la mer de Cilicie et de la mer de Syrie, enfermant dans la courbe qu'il décrit ainsi tout le golfe d'Issus avec les plaines de la Cilicie qui s'étendent au pied du Taurus, l'Antitaurus se porte au N. en inclinant légèrement vers l'E. et va finir dans l'intérieur des terres.

3. C'est dans l'Antitaurus précisément, dans une des vallées étroites et profondes de cette chaîne, qu'est située Comana avec le fameux temple consacré à la déesse *Mâ*, la même que nous nommons Enyô. Comana est une ville considérable, mais qui doit surtout son importance à la multitude d'*enthousiastes* ou de *prophètes* et d'*hiérodules* ou d'*esclaves sacrés* qu'elle renferme. Ses habitants, bien que Cataoniens d'origine et bien que soumis nominalement au roi de Cappadoce, sont plutôt les sujets du grand prêtre [de Mâ]. Celui-ci a la surintendance du temple et règne en maître sur les hiérodules : or, à l'époque où nous avons visité ce temple, on y comptait plus de 6000 hiérodules, tant hommes que femmes. Un territoire spacieux dépend du temple et c'est encore le grand prêtre qui en perçoit les revenus. Le grand prêtre tient du reste en Cappadoce le second rang après le roi et en général jusqu'à présent rois et grands prêtres ont été choisis dans la même famille. La nature du culte rendu à la déesse Mâ a donné lieu de penser qu'Oreste, après s'être enfui avec sa sœur Iphigénie de la Scythie taurique, avait introduit dans cette contrée les rites du culte de Diane Tauropole ; la tradition ajoute que le frère et la sœur auraient en signe de deuil déposé leur chevelure sur l'autel de la déesse et que c'est de cette circonstance que la ville de Comana aurait tiré son nom. Cette ville est située sur les deux rives du fleuve Sarus qui, longtemps resserré dans les gorges ou étroites vallées du Taurus, se déploie enfin dans les plaines de la Cilicie pour aller se jeter au delà dans la mer de ce nom.

4. Quant à la Cataonie, elle est traversée par le Pyramus, cours d'eau navigable, qui a sa source tout au milieu de la plaine. Cette source est un gouffre profond d'où l'on voit l'eau qui a longtemps coulé sous terre en dérobant aux yeux son cours mystérieux jaillir tout à coup à la surface du sol. Un javelot lancé de haut dans ce gouffre rencontre de la part de cette masse d'eau jaillissante une telle résistance qu'il n'y enfonce qu'avec peine. Grâce à la profondeur

et à la largeur exceptionnelles[1] de son lit, le Pyramus forme de prime abord un fleuve puissant et impétueux, mais il n'a pas plus tôt atteint le Taurus que son lit [tout à l'heure si large] se resserre extraordinairement. Et ce qui n'est pas moins extraordinaire c'est la disposition que présente l'espèce de brèche ou de coupure qui livre passage à ses eaux à travers la montagne. Car, de même qu'on voit dans un rocher qui se fend tout à coup et se sépare en deux les saillants de l'un des côtés correspondre si exactement aux rentrants de l'autre qu'il semble qu'on n'aurait qu'à les rapprocher pour qu'ils se rajustassent aussitôt, de même nous avons vu sur les deux rives du Pyramus les rochers qui garnissent les flancs de la montagne jusqu'au sommet opposer symétriquement les uns aux autres, malgré la distance de 2 à 300 plèthres qui les sépare, leurs parties saillantes et rentrantes. Ajoutons qu'au milieu de cette vallée ainsi encaissée et resserrée entre deux murs de rochers le sol, qui n'est autre que le roc lui-même, présente une étroite fissure qu'un chien ou un lièvre pourrait franchir d'un bond : or c'est cette fissure qui sert de lit au fleuve, et, comme elle ne dépasse guère en largeur les proportions d'une simple rigole, les eaux du fleuve naturellement la remplissent jusqu'aux bords : seulement, par suite de sa direction tortueuse, par suite aussi de l'extrême rapprochement de ses parois et de sa profondeur qui est celle d'un véritable gouffre, le passage du fleuve y produit un fracas épouvantable, comparable au bruit du tonnerre, et qui frappe d'aussi loin l'oreille du voyageur. Une fois sorti des montagnes, le Pyramus se précipite vers la mer, et il roule dans ses eaux une telle quantité de limon enlevée soit aux campagnes de la Cataonie soit aux plaines ciliciennes, que cette circonstance a donné lieu dès longtemps à l'oracle suivant :

« Un jour viendra où nos fils verront le Pyrame aux flots

1. ἀπλέτῳ au lieu de ἀπλώτῳ, bonne leçon du ms. de Paris 1393, admise par Tzschuckhe et Meineke.

« d'argent[1], reculant de plus en plus les limites du continent, « atteindre jusqu'aux bords sacrés de Cypre ».

On observe, en effet, à l'embouchure de ce fleuve le même phénomène qu'en Égypte aux bouches du Nil, le Nil par ses atterrissements ne cessant, comme on sait, d'accroître le continent aux dépens de la mer, ce qui a inspiré à Hérodote cette parole célèbre que « *l'Égypte est un présent du Nil* » et suggéré à Homère la remarque que Pharos était dans le principe une île de la haute mer, et qu'on ne la voyait pas, comme à présent[2], toucher presque aux rivages de l'Égypte.

5. Pas plus que la Mélitène, la plaine de la Cataonie ne possède de ville proprement dite ; mais il y a dans la partie montagneuse de ce pays des places très-fortes, notamment la citadelle d'Azamora et celle de Dastarcum, au pied de laquelle passe le fleuve Carmalas. C'est là aussi que se trouve le temple d'Apollon Cataonien, temple vénéré dans toute la Cappadoce comme ayant servi de type aux autres édifices sacrés qu'on rencontre en ce pays. Il n'y a du reste que deux des préfectures de la Cappadoce qui possèdent de vraies villes ; seulement [à défaut de villes on peut mentionner dans les autres quelques lieux remarquables,] dans la Sargarausène[3], par exemple, la petite place d'Herpé avec le fleuve Carmalas[4], qui, comme le Pyramus, [sort du Taurus pour] entrer en Cilicie ; et, hors de la Sargarausène, Argus, position forte et élevée adossée au Taurus, et Nora, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Néroassos, place rendue célèbre par le long siége qu'y soutint Eumène. De nos jours Nora fut le *trésor* de ce Sisina qui tenta d'usurper le trône de Cappadoce. Mais il possédait en même temps Cadéna, ancienne résidence royale, et qui, comme telle, avait l'aspect et les dimensions d'une ville. Enfin on peut citer en-

1. ἀργυροδίνης au lieu de εὐρυοδίνης, correction suggérée à Meineke par le passage correspondant de l'Epitomé et le texte des Oracles sibyllins (p. 515) et approuvée par Müller. — 2. οὐχ ὡς νυνί au lieu de οὕτω νυνί, correction de Coray. — 3. Σαργαραυσηνῇ au lieu de Σαργαραυσίνῃ, correction suggérée à Tzschuckhe par la double autorité de Pline et de Ptolémée. — 4. Καρμάλας au lieu de Κάρμαλος, correction de Coray.

core sur les confins[1] de la Lycaonie le gros bourg de Garsaoura[2], qui passe pour avoir été jadis, comme Cadéna, l'une des métropoles ou capitales du pays ; et enfin dans la Morimène, à Vénasa, ce temple de Jupiter dont l'enceinte peut abriter aisément 3000 hiérodules et qui possède un territoire sacré fournissant au grand prêtre un revenu annuel de quinze talents. Ce grand prêtre qui occupe le second rang après celui de Comana est comme lui nommé à vie[3].

6. La surintendance du temple de Jupiter Daciéus[4], la troisième hiérarchiquement parlant, est très-inférieure à la prêtrise de Vénasa, et ne laisse pas cependant d'avoir encore une certaine importance. Il y a dans le voisinage de ce temple un bassin d'eau saumâtre, ayant les proportions d'un grand lac, et enfermé entre des collines très-hautes et très-abruptes, dans lesquelles il a fallu creuser des espèces d'escaliers pour en rendre le bord accessible. Ajoutons que les eaux de ce bassin n'éprouvent jamais de crue et qu'en même temps elles n'ont pas d'écoulement apparent.

7. Sur les dix préfectures de la Cappadoce, deux seulement, avons-nous dit, se trouvent posséder de vraies villes[5] : la Tyanitis, notamment, possède Tyane, ville située au pied du Taurus, dans le voisinage des Pyles ciliciennes, de tous les passages donnant accès en Cilicie et en Syrie, assurément le plus facile et le plus fréquenté. Tyane est appelée quelquefois [aussi][6] *Eusébia du Taurus*. Le pays aux environs est généralement fertile et composé de plaines pour la plus grande partie. Quant à la ville, elle est bâtie sur une de ces hautes terrasses ou chaussées dites *de Sémiramis*, et une belle et forte muraille en protége l'enceinte. Non loin de Tyane, mais encore plus près de la montagne,

1. ὅρων au lieu de ὀρῶν, correction de Coray. — 2. Kramer incline à penser que la vraie forme de ce nom etait Γαρσαύιρα — 3. La transposition des §§ 5 et 6 proposée par Kramer a été consommée par Meineke. Müller dit de son côté : « Huc transpone quæ initio § 5 leguntur. » — 4. Peut-être faut-il lire ici Ἀσβαμαίου au lieu de Δακιήου, d'après l'autorité d'Ammien Marcellin, 23. 6 et de Philostrate, *Vie d'Apoll.*, I, 6. Meineke a fait hardiment la correction. — 5. Au lieu de Δύο δὲ ἔχουσι μόνον στρατηγίαι πόλεις, Meineke lit Δύω δὲ μόναι στρατηγίαι πόλεις ἔχουσιν. — 6. Addition de Coray.

s'élèvent deux autres villes, Castabales et Cybistres, dont l'une (c'est Castabales que je veux dire) possède un temple dédié à Diane Pérasia et desservi par des prêtresses pouvant, dit-on, marcher impunément pieds nus sur des charbons ardents. Ici encore nous retrouvons la légende d'Oreste et de Diane Tauropole, quelques auteurs se fondant sur ce nom de *Pérasia* donné à la déesse pour prétendre que l'introduction de son culte en cette contrée a été une importation d'outre-mer. Ainsi dans la Tyanitis, l'une des dix préfectures de la Cappadoce, une première ville, Tyane, car nous ne comptons pas les annexions récentes telles que Castabales et Cybistres, telles encore que les villes de la Cilicie Trachée, Elæussa, par exemple, qu'Archélaüs, qui l'avait choisie pour en faire le lieu de sa résidence habituelle, a bâtie dans une île riante et fertile[1] et sur un plan très-vaste. Dans la préfecture de Cilicie, une seconde ville, Mazaca, métropole du peuple cappadocien. Mazaca, elle aussi, a reçu le nom d'Eusébia, mais avec l'épithète ou qualification d'*Argéenne*, vu qu'elle est située au pied du mont Argée, point culminant de la Cappadoce, couvert de neiges perpétuelles, et du sommet duquel, au rapport des rares voyageurs qui en ont fait l'ascension, la vue, par les temps clairs, découvre à la fois les deux mers, la mer du Pont et la mer d'Issus. Rien de moins favorable, du reste, pour l'établissement d'une capitale que le site de Mazaca : non-seulement, en effet, la ville manque d'eau, mais elle est dépourvue de toute défense, les anciens souverains de la Cappadoce n'y ayant pas même élevé de mur d'enceinte, soit par pure négligence, soit de propos délibéré pour empêcher que les habitants trop assurés de trouver derrière leurs remparts un abri inexpugnable ne voulussent profiter des collines qui entourent leur plaine, collines dont la hauteur défie la portée des traits[2], pour se livrer à tous

1. L'un des mss. du Vatican donne εὔχαιρον au lieu de εὔκαρπον. — 2. κἀνεμβελεῖς au lieu de καὶ ἐμβελεῖς, correction proposée par Meineke (*Vind. Strab.*, p. 192).

les excès du brigandage. Ajoutons que les environs de la ville sont d'une extrême aridité et qu'avec une surface plane et unie ils ne sont cependant susceptibles d'aucune culture, le sol n'étant là à proprement parler que du sable sur un fond pierreux, sans compter qu'un peu plus loin la plaine paraît minée par un feu intérieur à en juger par les puits de feu qu'on rencontre à chaque pas sur un espace de plusieurs stades. Or, eu égard à ces diverses circonstances, les habitants de Mazaca sont obligés de faire venir de loin tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. Il n'est pas jusqu'aux ressources et richesses apparentes du pays qui ne présentent un certain danger. Comme la Cappadoce, en effet, manque de bois presque partout, tandis que les flancs du mont Argée sont couverts de belles forêts de chênes, il semble au premier abord que les habitants de Mazaca ont du moins toute facilité pour se procurer du bois dans leur voisinage ; il n'en est rien pourtant, car au pied de ces forêts de chênes le sol est généralement miné par le feu en même temps que détrempé par des nappes d'eau souterraines, sans pourtant laisser jaillir ni eau ni feu au dehors et sans montrer à sa surface (si ce n'est en quelques endroits où il est très-marécageux et où il dégage des vapeurs sujettes à s'enflammer la nuit), sans montrer, dis-je, autre chose que de verdoyantes prairies ; et il s'ensuit que, si certaines personnes ayant une connaissance parfaite des localités réussissent en prenant bien leurs précautions à aller pour leur usage personnel couper les bois de l'Argée, il y aurait en revanche pour le plus grand nombre du danger à le faire, les bêtes de somme surtout courant grand risque de tomber dans ces puits de feu dont rien n'annonce la présence.

8. C'est ainsi encore qu'il existe dans la plaine en avant de Mazaca et à une distance de la ville qui n'excède pas 40 stades un cours d'eau important, le Mélas ; malheureusement le lieu où cette rivière prend sa source se trouve être plus bas que la ville même et il en résulte que ses eaux, faute de partir d'un point un peu plus élevé, ne peu-

vent être utilisées par les habitants. Il y a plus, comme le Mélas est sujet à déborder et qu'il forme alors sur ses rives des marais et autres flaques d'eau, il vicie l'air pendant l'été aux environs de la ville, et gêne d'autre part l'exploitation d'une carrière voisine qui ne laisse pas, malgré cela, de rendre aux Mazacéniens les plus grands services, vu que la pierre s'y présente sous forme de larges dalles qui sont autant de matériaux tout prêts pour la construction de leurs maisons ; seulement une fois cachées sous les eaux, ces lourdes dalles opposent une grande résistance à l'extraction. Enfin, de ces marais que forme le Mélas se dégagent partout des flammes. Le roi Ariarathe avait fait fermer l'étroit passage par où le Mélas débouche dans la vallée de [l'Halys][1] et avait converti ainsi en un lac grand comme une mer toute la plaine environnante ; dans ce lac il avait ménagé de petites îles à l'instar des Cyclades et il prenait plaisir, un vrai plaisir d'enfant, à y résider. Mais la digue se rompit tout à coup, et le Mélas fit de nouveau irruption [dans l'Halys][2], qui, grossi outre mesure, emporta une bonne partie des terres de la Cappadoce, avec les plantations et les habitations qui les couvraient, endommageant même une portion notable du canton de la Phrygie occupé par les Galates. Les Galates, qui avaient soumis le cas à l'arbitrage des Romains, tirèrent d'Ariarathe une indemnité de trois cents talents pour le dommage causé. La même chose arriva aux environs d'Herpa, où Ariarathe avait intercepté également le cours du Carmalas : la digue se rompit et une partie du canton de Mallos, dans la préfecture de Cilicie, ayant cruellement souffert de l'irruption des eaux, Ariarathe dut indemniser les victimes de ce sinistre du tort qu'il leur avait causé.

9. D'autre part, si malgré ses nombreux inconvénients

1. L'Halys au lieu de l'Euphrate, correction nécessaire, pressentie par Falconer, et mise hors de doute par les explorations de Callier et de Hamilton. Voy. les *Explications et renseignements* du capitaine Callier *au sujet de la lettre de M. Ainsworth sur son prochain voyage*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, année 1838 (2e série, tome X, p. 159). — 2. Même observation qu'à la note précédente.

les rois de Cappadoce ont préféré Mazaca comme capitale, c'est qu'ils n'eussent pu, ce semble, trouver dans toute la Cappadoce une seconde localité située comme celle-là au centre des cantons pouvant seuls leur fournir du bois, de la pierre à bâtir, et, ce dont ils avaient le plus besoin, du fourrage pour nourrir leurs troupeaux : la ville n'était en effet pour eux qu'un camp, si l'on peut dire, et, en cas de danger pour leur sûreté personnelle et pour la sûreté de leurs trésors[1], ils s'étaient ménagé de plus sûrs abris dans ces châteaux-forts si nombreux en Cappadoce et qui tous appartenaient à eux ou à leurs *amis*. Située à 800 stades environ au S. du Pont et à une distance double ou peu s'en faut de l'Euphrate, Mazaca se trouve en outre, par la route de Tyane, à six journées de marche des Pyles ciliciennes et du Camp de Cyrus[2] : Tyane est juste à mi-chemin. Quant à la distance qui sépare Tyane elle-même de Cybistres, elle est de 300 stades. — Ce sont les lois de Charondas qui sont en vigueur à Mazaca et l'interprétation en est confiée à un *nomode*, dont l'office équivaut à celui des *jurisconsultes* à Rome. Les Mazacéniens eurent naguère beaucoup à souffrir lors des incursions répétées de Tigrane en Cappadoce; ils se virent tous enlever à leurs foyers par le roi d'Arménie et transporter en Mésopotamie pour y former le principal noyau de la population de Tigranocerte. Mais plus tard, après la prise de Tigranocerte [par les Romains,] tous ceux qui en eurent les moyens furent autorisés à regagner leurs demeures.

10. L'étendue de la Cappadoce mesure, en largeur, depuis le Pont jusqu'au Taurus, 1800 stades environ, et près de 3000 stades en longueur depuis la Lycaonie et la Phrygie [à l'O.] jusqu'à l'Euphrate et l'Arménie à l'E. Elle est

1. Au lieu de τὴν δ' ἄλλην ἀσφάλειαν τὴν αὐτῶν τε καὶ σωμάτων ἐκ τῶν ἐρυμάτων εἶχον τῶν ἐν τοῖς φρουρίοις, Coray propose de lire ἀσφάλειαν αὐτῶν τε καὶ [τῶν] σωμάτων καὶ τῶν χρημάτων εἶχον.... Et cette correction, approuvée de Müller, nous a paru préférable à celles de Meineke et de Kramer (voy. *Ind. var. lect.*, p. 1020, au bas de la 1re colonne), surtout dans la forme plus simple et plus élégante que lui a donnée Madvig (*Adversaria critica*, vol. I, p. 558): τὴν δ' ἄ. ἀσφ. τὴν αὐτῶν τε τῶν σωμάτων καὶ τῶν χρημάτων εἶχον ἐν τ. φ. — 2. καὶ τοῦ Κύρου στρατοπέδου, au lieu de Κυρίνου ou Κυρήνου ou Καυρήνου, bonne correction suggérée à Kader par la dénomination de *Cyri castra* qui se trouve dans Quinte Curce (3, 4, 1).

riche en productions du sol et surtout en blé; riche aussi en bétail de toute sorte. Bien qu'étant plus méridionale que le Pont, la Cappadoce a un climat plus froid. Cela est si vrai que dans le canton de Bagadania[1] qui n'est qu'une plaine (et la plaine la plus méridionale de toute la Cappadoce puisqu'elle est située juste au pied du Taurus), c'est à peine si l'on rencontre un seul arbre fruitier. Ajoutons que ce canton, comme presque toute la Cappadoce du reste, mais surtout comme la Garsauiritide[2], la Lycaonie et la Morimène, nourrit un très-grand nombre d'onagres[3]. Une autre production particulière à la Cappadoce est la *terre de Sinope:* on nomme ainsi le minium de qualité supérieure lequel n'a d'égal que le minium d'Ibérie, et le nom qu'on lui donne vient de ce qu'avant que le marché d'Ephèse eût étendu ses relations jusqu'en Cappadoce, c'est à Sinope exclusivement que les marchands cappadociens expédiaient cette précieuse substance. On prétend aussi que les carriers au service d'Archélaüs trouvaient souvent dans les carrières voisines de la frontière de Galatie des bancs de cristal de roche et d'onyx. Enfin on parle d'une localité de la Cappadoce où l'on extrait une pierre particulière semblable à l'ivoire pour la blancheur : avec cette pierre qui se débite en morceaux de la grosseur de petites pierres à aiguiser on fait des manches de couteau. Ailleurs, on signale un gisement de pierres spéculaires[4] si belles et si grosses qu'on en a fait un article avantageux d'exportation. Le Pont et la Cappadoce ont pour limite commune une chaîne de montagnes parallèle au Taurus qui commence à la pointe occidentale de la Chammanène (là où s'élève au haut d'un pic la forteresse de Dasmenda[5]) et qui se prolonge jusqu'à l'extré-

1. Forme préférée par les derniers éditeurs à la leçon Γαβαδανία que donnent tous les manuscrits sauf un. — 2. Περὶ Γαρσαύιρα, leçon donnée par cinq mss. Voy. dans l'*Ind. var. lect.* de l'édition de Müller, p. 1020, col. 2, l. 1, les formes différentes de ce nom fournies par les mss. ou proposées par les éditeurs. — 3. ὀναγροβότος au lieu d' ἀγρόβοτος, correction de Casaubon. — 4. Madvig soupçonne qu'au lieu de ἄλλος δὲ εἰς διόπτρας βώλους μεγάλας ἐκδιδούς, Strabon aura bien pu écrire τὰς διοπτρὰς βώλους μεγάλας, certains mss. donnant la leçon ἄλλος δὲ τὰς διόπτρας. Voy. *Advers. crit.*, vol. I, p. 559. — 5. Voy. dans l'*Ind. var. lect.* de l'édition Müller, p. 1020, col. 2, l. 6, les différentes formes de ce nom. Cf. *Ibid.*, l. 11.

mité orientale de la Laviansène[1]. On sait que la Chammanène et la Laviansène[2] forment deux des préfectures de la Cappadoce.

11. Quand les Romains, après la défaite d'Antiochus, commencèrent à prendre en main la direction des affaires de l'Asie, on les vit conclure avec les peuples et les rois différents traités d'amitié et d'alliance : mais tandis qu'en général cet honneur était un hommage personnel rendu aux souverains, en Cappadoce il fut commun à la nation aussi bien qu'à son roi ; et, comme la famille royale n'avait pas tardé à s'éteindre, les Romains, eu égard au traité d'alliance et d'amitié contracté avec la nation elle-même, permirent à celle-ci de se gouverner désormais d'après ses propres lois ; mais la Cappadoce ayant député à Rome déclina l'autonomie qui lui était ainsi octroyée, s'avouant incapable de supporter un pareil régime et demandant qu'on lui donnât un roi. Les Romains s'étonnèrent qu'il y eût au monde des hommes dégoûtés à ce point de la liberté......., ils autorisèrent donc[3] la nation cappadocienne à choisir dans son sein par voie d'élection tel roi qu'elle voudrait. Ariobarzane fut élu ; mais parvenue à la troisième génération sa famille s'éteignit à son tour. Archélaüs monta alors sur le trône, bien qu'il n'appartînt aucunement au pays : c'était Antoine qui avait choisi et installé ce nouveau roi. — Voilà ce que nous avions à dire de la Grande Cappadoce. Quant à la Cilicie Trachée, bien qu'elle ait été, [comme nous l'avons dit plus haut,] annexée à la Cappadoce, le mieux sera de n'en parler qu'en décrivant l'ensemble de la Cilicie.

1. Certains mss. donnent les leçons Δασμέδα et Δασμίσδα. — 2. Tzschuckhe et Coray ont adopté de préférence pour ce nom la forme Λαουινιασηνή, Laviniasène. — 3. ἐπέτρεψαν δ' οὖν. Ces deux derniers mots rétablis par Kramer lui ont fait à juste titre soupçonner une lacune dans le texte avant le mot ἐπέτρεψαν.

CHAPITRE III.

Lors de l'avénement de Mithridate Eupator au trône du Pont, ce royaume comprenait, d'une part, tout le pays qui s'étend au delà de l'Halys jusqu'au territoire des Tibarani et aux confins de l'Arménie, et, d'autre part, celui qui s'étend en deçà de l'Halys jusqu'à Amastris, voire même assez avant dans la Paphlagonie. Mais les conquêtes de ce prince y ajoutèrent, à l'O., tout le prolongement du littoral jusqu'à Héraclée, patrie d'Héraclide le Platonicien, et, à l'E., toute la côte jusqu'à la Colchide et la Petite Arménie. Telles étaient les limites du Pont, quand, après la ruine d'Eupator, Pompée prit possession du pays. Ce qui touchait à l'Arménie et à la Colchide fut partagé par lui entre les petits princes qui l'avaient aidé à triompher d'Eupator ; quant au reste du pays, il le divisa en onze satrapies et l'annexa à la Bithynie pour former du tout ensemble une seule et même province. Il excepta pourtant certains cantons intérieurs de la Paphlagonie, c'est-à-dire de la contrée comprise entre [la Bithynie et le Pont], et fit don de ce petit royaume aux descendants de Pylæménès, de même qu'il laissa subsister en Galatie le pouvoir national des *tétrarques*. Plus tard et à plusieurs reprises les empereurs romains modifièrent ces divisions territoriales, tantôt en créant de nouveaux royaumes et de nouvelles dynasties, tantôt en décidant que telle ville formerait désormais un état autonome, que telle autre au contraire appartiendrait en propre à une famille princière, que telle autre enfin demeurerait sous le protectorat direct du peuple romain. Cela dit, procédons à la description détaillée du pays, et, en constatant son état actuel, touchons aussi quelques mots de ses antiquités, là du moins où cette digression pourra être de quelque utilité. C'est par Héraclée, qui est le point le plus occidental de la Cappadoce, que nous commencerons.

2. Quand on quitte la Propontide pour entrer dans le

Pont-Euxin, on se trouve avoir à gauche la côte attenante à Byzance, laquelle appartient à la Thrace et forme ce que l'on est convenu d'appeler *le côté gauche du Pont*, à droite le prolongement de la côte de Chalcédoine, comprenant, avec la Bithynie et le pays des Mariandyni, auquel certains auteurs ajoutent le territoire des Caucones, la Paphlagonie jusqu'à l'Halys et finalement la Cappadoce Pontique et les pays qui, à la suite de la Cappadoce, s'étendent jusqu'à la Colchide, le tout ensemble formant *le côté droit du Pont*. Or, de ce côté droit du Pont Eupator ne possédait que la portion comprise entre la Colchide et Héraclée; l'autre portion, s'étendant au delà d'Héraclée jusqu'à l'entrée de l'Euxin et jusqu'à la ville même de Chalcédoine, était demeurée soumise au roi de Bithynie. Et comme, en renversant la royauté dans ces pays, les Romains n'en conservèrent pas moins les limites précédemment établies, Héraclée a continué à faire partie du Pont, tandis qu'au delà d'Héraclée toute la côte fut censée appartenir toujours à la Bithynie.

3. La plupart des historiens s'accordent à croire que les Bithyniens portaient à l'origine le nom de Mysiens et que c'est par suite de l'établissement dans le pays d'une colonie venue de Thrace, et composée de Bithyni et de Thyni, qu'ils prirent ce nouveau nom : ils se fondent, en ce qui concerne le premier de ces peuples, sur l'existence dans la Thrace actuelle de tribus ayant conservé le nom de *Bithyni*, et, en ce qui concerne le second, sur la dénomination de *Thynias acté* affectée à une partie de la côte voisine d'Apollonie et de Salmydessus. J'ajouterai qu'à mon sens les Bébryces qui précédèrent les Bithyni et les Thyni en Mysie étaient eux-mêmes d'origine thrace. Enfin l'on se rappelle que nous avons ci-dessus [2] présenté les Mysiens comme étant déjà une colonie des Mœsi de la Thrace.

4. Voilà ce qu'on s'accorde à dire sur les Bithyniens. En revanche, on ne s'entend point sur ce qui concerne les Ma-

1. VII, 3, 2.

riandyni et les Caucones. On nous dit bien qu'Héraclée fut fondée par une colonie milésienne[1] sur le territoire des Mariandyni, mais qui étaient ces Mariandyni et de quel pays étaient-ils sortis, c'est ce qu'aucun historien[2] ne nous apprend. Seulement, comme il n'y a pas trace chez ce peuple de dialecte particulier, comme il ne présente par rapport à ses voisins aucune différence caractéristique et qu'il ressemble notamment de tout point à la nation bithynienne, il semble qu'il y ait lieu de lui attribuer aussi bien qu'à celle-ci une origine thracique. Toutefois Théopompe croit à l'existence d'un certain Mariandynus qui aurait régné sur une partie de la Paphlagonie, alors que ce pays était divisé en un grand nombre de petites principautés, et qui se serait jeté sur le pays des Bébryces pour l'occuper, laissant son nom au pays qu'il quittait. Théopompe ajoute qu'aussitôt après la fondation d'Héraclée par les [Mégariens] les indigènes Mariandyniens dépossédés furent réduits à une sorte d'*hilotisme ;* et que les Mégariens allèrent même souvent jusqu'à les vendre, non à la vérité au dehors (car une convention formelle le leur interdisait), mais pour se faire servir par eux, comme les Crétois étaient servis par les *thètes* de la classe Mnoa[3] et les Thessaliens par les Pénestes.

5. Quant aux Caucones que l'histoire nous montre établis sur la côte de l'Euxin à la suite des Mariandyni et s'étendant là jusqu'au fleuve Parthénius, avec la ville de Tiéum[4] pour chef-lieu, s'il est des auteurs qui leur attribuent une origine scythique, il en est d'autres qui ne voient en eux qu'une colonie macédonienne, d'autres aussi qui les déclarent Pélasges. Nous-même dans certain passage des livres qui précèdent[5], nous avons eu occasion de parler

1. Μιλησίων au lieu de Μεγαρέων, lapsus probable de Strabon. — 2. τίνες δὲ καὶ πόθεν οὐδενὶ εἴρηται au lieu de οὐδὲν εἴρηται, excellente correction de Meineke. — 3. Μνῷα au lieu de Μινῶα ou de Μινώα, ancienne correction de Meursius. — 4. Τίειον au lieu de Τήιον, correction de Saumaise. — 5. Voy. VIII, 3, 17. La manière dont Strabon renvoie ici le lecteur à un précédent passage de son livre est curieuse à relever, en ce qu'elle semble indiquer que nos procédés de travail méthodique et ordonné étaient étrangers aux Anciens à qui il arrivait parfois de se perdre sans plus pouvoir se retrouver dans leurs propres ouvrages.

tout au long des Caucones. Ajoutons pourtant ici un dernier détail, c'est que, pour introduire dans le *Diacosme* ou dénombrement des vaisseaux troyens, et après le vers

« Et Cromna, et Ægiale et les hautes Erythines[1] »,

les deux vers que voici :

« Sous la conduite du valeureux fils de Polyclès, on voyait
« ensuite s'avancer les Caucones, habitants des brillantes de-
« meures que baigne le Parthénius »,

Callisthène se fondait sur cette double circonstance que le pays compris entre Héraclée et le territoire des Mariandyni, d'une part, et les frontières des Leucosyri (ou, comme on les appelle aujourd'hui, des Cappadociens), d'autre part, renfermait [au temps d'Homère] côte à côte la nation des Caucones et celle des Hénètes, la première groupée autour de Tiéum et s'étendant jusqu'au Parthénius, l'autre lui faisant suite par delà le Parthénius et autour de Cytorum; et qu'aujourd'hui encore on rencontre sur les bords du Parthénius certaines populations portant le nom de Cauconites[2].

6. La ville d'Héraclée possède un port excellent; mais elle paraît avoir eu aussi sous d'autres rapports une grande importance, à en juger par les colonies sorties de son sein à plusieurs reprises : on sait que Cherronésus et Callatis, notamment, la reconnaissent pour métropole. Indépendante dans le principe, Héraclée fut ensuite gouvernée par des tyrans, mais pour un temps seulement, car d'elle-même elle reconquit sa liberté. Plus tard, les Romains devenus ses maîtres lui donnèrent des rois. Elle reçut aussi dans ses murs une colonie romaine, et ses habitants durent partager avec celle-ci son enceinte et son territoire. Seulement, Antoine ayant fait don à Adiatorix, fils de Domnéclius, tétrarque de la Galatie, de la partie de la ville laissée aux Héracléotes, Adiatorix en profita pour attaquer de nuit les Romains

1. *Iliade*, II, 855. — 2. La forme Καυκωνιάτας se trouve ailleurs dans Strabon. Voy. l. VIII, c. III, § 17.

peu de temps avant la bataille d'Actium et pour procéder à un massacre général de la colonie autorisé, soi-disant, par Antoine. Après la bataille d'Actium, Adiatorix ayant au préalable orné le triomphe du vainqueur fut mis à mort ainsi que son fils. — Aujourd'hui la ville d'Héraclée dépend de la province du Pont récemment annexée à la Bithynie.

7. Entre Chalcédoine et Héraclée on rencontre plusieurs cours d'eau, entre autres le Psillis, le Calpas et le Sangarius. Ce dernier, dont nous trouvons la mention déjà dans Homère [1], prend sa source au bourg de Sangia [2], à 150 stades environ de Pessinonte; après quoi il traverse dans presque toute son étendue la Phrygie Epictète et pénètre ensuite dans la Bithynie assez avant même pour n'être plus qu'à 300 stades de Nicomédie quand il reçoit son principal affluent le Gallus, lequel vient de Modra dans la Phrygie hellespontiaque (on sait que cette province naguère encore dépendante de la Bithynie correspond à l'Epictète actuelle). Mais une fois grossi du Gallus et devenu (ce qu'il n'était pas anciennement), devenu dès là navigable, le Sangarius [se détourne] de manière à ne plus former vers son embouchure que la limite de la Bithynie. L'île de Thynia borde la côte précisément en cet endroit. L'aconit croît dans toute l'Héracléotide. — Pour ce qui est des distances, nous dirons que d'Héraclée même au temple [de Jupiter Urius] voisin de Chalcédoine on compte à peu près 1500 stades, et d'Héraclée au Sangarius 500 stades.

8. Tiéum est une très-petite place dont il n'y a proprement rien à dire, si ce n'est que Philétère, souche de la famille royale des Attales, en était originaire. A cette ville succède le Parthénius, fleuve qui a sa source dans la Paphlagonie même et qui coule [en quelque sorte timidement] à travers des campagnes fleuries, circonstance à laquelle il doit son nom. Passé l'embouchure du Parthénius commence la côte dite de *Paphlagonie et des Hénètes*.

1. *Iliade*, XVI, 719. — 2. Σαγγίαν au lieu de Σαγίαν, d'après l'autorité d'Eustathe.

On se demande en lisant dans Homère le passage suivant[1]

« Sous la conduite du robuste et hardi Pylæmène, mar-
« chaient les Paphlagoniens, venus ἐξ Ἐνετῶν, là où naît la
« race sauvage des hémiones »,

on se demande qui le poète a entendu désigner par ce nom d'*Hénètes* vu qu'il n'y a plus trace, assure-t-on, d'un peuple de ce nom dans toute la Paphlagonie. Quelques-uns prétendent qu'Homère a voulu parler simplement d'un bourg [nommé Hénéti] et situé sur la côte même ou *ægialée* à dix schœnes de distance d'Amastris. Zénodote, lui, propose de lire ἐξ Ἐνέτης, « *les Paphlagoniens d'Hénété* », et sous ce nom il reconnaît la ville actuelle d'Amisus. D'autres croient qu'il s'agit là du peuple même des Hénètes qui des confins de la Cappadoce où il habitait se serait laissé entraîner à la suite des Cimmériens et qui aurait fini par se voir refouler jusqu'au fond de l'Adriatique. Mais, suivant l'opinion la plus accréditée, ce nom d'*Hénéti* dans Homère désigne la principale des tribus paphlagoniennes, celle à laquelle appartenait Pylæménès : la plus grande partie de la tribu, dit-on, avait suivi ce héros à Troie ; or, après la prise de cette ville, quand elle se vit privée de son chef, il est probable qu'elle passa en Thrace et gagna de proche en proche le pays connu aujourd'hui sous le nom d'Hénétie. Quelques auteurs ajoutent même qu'Anténor et ses fils s'étaient joints aux Hénètes fugitifs et que c'est ainsi qu'ils purent créer au fond de l'Adriatique l'établissement dont nous avons parlé dans notre description de l'Italie. On s'explique par là, suivant nous, que les Hénètes aient disparu de la Paphlagonie sans y laisser de traces.

9. La Paphlagonie est bornée à l'E. par le cours de l'Halys, fleuve [qui][2] au dire d'Hérodote[3] « vient du midi, « sépare sur un très-long espace les Syriens des Paphla- « goniens et va déboucher enfin dans le Pont-Euxin ». En

1. *Iliade*. II, 851. — 2. ὅς, addition suggérée à Coray par le texte d'Hérodote. — 3. I, 6.

s'exprimant ainsi, Hérodote évidemment entend désigner sous ce nom de Syriens les peuples de la Cappadoce. Et, en effet, aujourd'hui encore, on appelle souvent ces derniers les *Leucosyri*, pour les distinguer des peuples d'au delà du Taurus, qui portent aussi le nom de Syriens, mais qui, comparés aux populations cis-tauriques, se trouvent avoir le teint bruni par l'ardeur du soleil, tandis que celles-ci ne l'ont pas, différence qui a donné lieu à la dénomination de Leucosyri. C'est aussi des Cappadociens que parle Pindare, lorsqu'il nous montre les Amazones « *guidant au combat les phalanges syriennes dont la lance répand au loin la terreur* », car il s'agit apparemment dans ce passage des Amazones de Thémiscyre et Thémiscyre dépend, comme on sait, du territoire des Amisènes, lesquels sont des Leucosyri d'au delà de l'Halys. Bornée, on le voit, du côté de l'E. par le cours de l'Halys, la Paphlagonie se trouve avoir pour ses autres limites; au S., la Phrygie avec le territoire échu naguère aux colons galates; à l'O., la Bithynie et le territoire des Mariandyni (je ne parle pas de celui des Caucones, les Caucones ayant aujourd'hui disparu absolument de cette contrée); au N. enfin, le Pont-Euxin. Ajoutons que la Paphlagonie se divise naturellement en deux régions distinctes, la Paphlagonie intérieure et la Paphlagonie maritime, laquelle s'étend de l'Halys à la frontière de Bithynie; que, de ces deux régions, Eupator se trouvait posséder la seconde tout entière jusqu'à Héraclée, en même temps qu'il possédait dans la première, dans la Paphlagonie intérieure, les cantons les plus rapprochés de la côte, voire même, dans le nombre, quelques cantons situés par delà l'Halys; qu'en revanche le reste du pays, même après la chute de Mithridate, fut toujours gouverné par des dynastes ou princes indépendants. Nous traiterons plus loin de cette partie de la Paphlagonie intérieure qui n'avait pas reconnu l'autorité de Mithridate; présentement, nous nous bornerons à décrire ce qui appartenait à ce prince, c'est-à-dire le royaume du Pont.

10. A l'embouchure du Parthénius succède la ville d'A-

mastris, ainsi appelée du nom de sa fondatrice, et bâtie sur une presqu'île dont l'isthme offre un port à chacune de ses extrémités. Amastris était la femme de Denys, tyran d'Héraclée, et la fille d'Oxyathrès, frère du roi Darius contemporain d'Alexandre. Elle avait, pour fonder la cité nouvelle, réuni ensemble quatre petits *dèmes* ou bourgs : les trois premiers, Sésame, Cytorum et Cromna, sont déjà mentionnés par Homère dans le *Diacosme* ou dénombrement des vaisseaux paphlagoniens[1]. Téium[2] faisait le quatrième, mais il ne tarda pas à se retirer de la confédération. Les trois autres en revanche persistèrent et Sésame est souvent qualifié d'acropole d'Amastris. Quant à Cytorum, il avait servi auparavant d'entrepôt à Sinope et devait son nom, si ce qu'on dit est vrai, à Cytore, fils de Phrixus. C'est dans le canton d'Amastris, surtout aux environs de Cytorum, que croît en très-grande abondance le meilleur buis connu. On appelle Ægialos une plage longue de plus de 100 stades[3] où s'élève une ville de même nom. Or, c'est apparemment cette ville que le poète a mentionnée dans le vers suivant[4]

« Et Cromna, et Ægiale et les Hautes Erythines »,

à moins qu'il ne faille y lire, comme quelques-uns le proposent,

« Et Cromna et Crobiale[5] ».

Quant à ce nom de Hautes Erythines, il désigne, à ce qu'on croit, les deux mêmes écueils que leur couleur fait appeler aujourd'hui les Erythrines. A Ægialos succède immédiatement le promontoire si remarquable de Carambis, qui s'avance droit au N. à la rencontre de la Chersonnèse

1. *Iliade*, II, 853. — 2. Au lieu de τοῦ Τηΐου qui est la leçon des mss., Kramer et Meineke, sur la foi de l'Epitomé de Strabon, ont adopté ici la leçon Τίου. — 3. Voir les doutes qu'élève Meineke sur ce nombre, d'après un passage du Scholiaste d'Apollonius, 2, 944 (*Vind. Strab.*, p. 192). Cf. Müller (*Ind. var. lect.*, p. 1020, col. 2, l. 41) qui incline à changer πλειόνων μὲν ἢ ἕκατον en πλειόνων ἢ πενταχοσίων. — 4. *Iliade*, I, 855. — 5 Κρωβιαλόν au lieu de Κωβιαλόν, correction nécessaire, le Scholiaste d'Apollonius ayant, dans ce même passage où il cite Strabon, écrit Κρωβιαλόν.

scythique. Nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de parler de ce promontoire, ainsi que du Criumétôpon qui lui fait face et qui, avec le Carambis, divise l'Euxin en deux bassins distincts. Viennent ensuite Kinolis, et Antikinolis, avec la petite place d'Abonû-tichos et celle d'Arméné qui a donné lieu à ce proverbe bien connu : « *Il n'avait pas grand'chose à faire, il a fortifié Arméné*[1] ! » Arméné n'est en effet qu'une bourgade du territoire de Sinope, pourvue seulement d'un bon port.

11. Nous arrivons à Sinope même. Cette ville, qui n'est qu'à 50 stades d'Arméné, est la plus considérable de la contrée. Fondée par les Milésiens, elle travailla à acquérir une marine puissante, avec laquelle non-seulement elle domina sur toute la mer en deçà des roches Cyanées, mais prit même part à un combat livré dans d'autres parages par les vaisseaux grecs. Elle jouit longtemps de son autonomie sans pouvoir cependant garder jusqu'au bout son indépendance, car ayant été assiégée et prise elle dut subir le joug de Pharnace d'abord, puis des successeurs de Pharnace jusqu'à Eupator, ou mieux jusqu'au renversement de ce prince par les armes romaines. Eupator était né à Sinope et y avait été élevé : aussi combla-t-il cette ville d'honneurs et de privilèges, l'ayant même érigée en capitale de ses états. La nature et l'art[2] à vrai dire avaient tout fait pour préparer Sinope à ce rôle. Elle occupe tout le col d'une presqu'île et de chaque côté de l'isthme de cette presqu'île possède un port, un arsenal et d'admirables pêcheries de pélamydes, dont elle a, avons-nous dit plus haut, la seconde pêche, tandis que Byzance a la troisième. Cette presqu'île de Sinope se termine par une crête rocheuse circulaire et semée çà et là[3] de grands trous [réguliers] qu'on prendrait pour au-

1. « Fefellit editores ineptissimum Epitomatoris judicium : ἔστι τὸ μέτρον ἰαμβικόν, quod pessimas conjecturas provocavit. Verissima librorum scriptura. » *Meineke*. — 2. φύσει καὶ προνοίᾳ au lieu de φυσικῇ προνοίᾳ, excellente conjecture de Casaubon admise par Kramer et les autres récents éditeurs de Strabon. — 3. (Καὶ) κύκλῳ δ' ἡ χερρόνησος προβέβληται ῥαχιώδεις ἀκτὰς ἐχούσας καὶ κοιλάδας τινάς au lieu de ἔχουσα καί, bonne correction de Coray, qui incline en outre à supprimer καὶ après ἐχούσας. Mais cette suppression nous paraîtrait plutôt regrettable. Ces rochers escarpés qui terminent la presqu'île de Sinope sont continus

tant de puits creusés dans le roc et qu'on appelle dans le pays des *Chœnicides*. Ces trous se remplissent d'eau pour peu que la mer soit grosse ; et ce qui achève de rendre la presqu'île presque inaccessible de ce côté, c'est que la surface du rocher est naturellement si rugueuse, si hérissée d'aspérités, qu'il serait impossible d'y marcher nu-pieds. Néanmoins, dans tout le reste de la presqu'île, notamment au-dessus de la ville, le terrain est excellent et l'on y rencontre déjà en grand nombre de très-beaux vergers, mais le nombre en est encore plus grand de l'autre côté de la ville, dans le faubourg. La ville même est entourée de beaux remparts et compte, entre autres monuments magnifiques qui la décorent, un gymnase, une *agora* et des portiques. Malgré les avantages de sa position, Sinope fut prise deux fois, une première fois par Pharnace, qui l'ayant assaillie brusquement l'enleva par surprise, et une seconde fois par Lucullus assisté de son propre tyran, lequel l'assiégeait au dedans pendant que Lucullus l'assiégeait du dehors. Tenue pour ainsi dire en échec par les perpétuels soupçons de Bacchide, gouverneur que le roi lui avait imposé, accablée par lui de vexations de toute sorte, terrifiée par des exécutions en masse, Sinope avait perdu toute énergie et n'avait pu se décider à temps soit pour faire une résistance héroïque soit pour obtenir une capitulation honorable. Elle fut donc prise d'assaut. Lucullus lui laissa tous ses autres monuments, mais enleva la *Sphère* de Billarus et l'*Autolycus*, chef-d'œuvre de Sthénis : on sait qu'ils considèrent Autolycus comme le fondateur de leur ville, et qu'ils l'ont toujours honoré à l'égal d'un Dieu, lui ayant même élevé un *Mantéum* où l'on allait prendre ses oracles. En fait, il paraît certain qu'Autolycus était du nombre des guerriers qui s'embarquèrent avec Jason, et qu'il prit possession en son propre nom du lieu où s'élève aujourd'hui Sinope. A leur tour, les Milésiens furent frappés des avantages exceptionnels de cette position, et, profitant de la faiblesse de ceux qui l'occupaient, ils s'en emparèrent et y en-

et en forme de chaîne ou de crête ῥαχιώδεις, *et de plus, et même*, καὶ, percés de trous, etc

voyèrent une colonie. Tout récemment encore les habitants de Sinope ont vu arriver au milieu d'eux une colonie romaine et ils ont dû lui céder une partie de leur ville et de son territoire. Sinope est à 3500 stades de l'*Hiéron* [ou temple de Chalcédoine], à 2000 stades d'Héraclée et à 700 stades de Carambis. Elle a donné le jour à plusieurs personnages célèbres : en fait de philosophes, à Diogène le Cynique et à Timothée dit *Patrion;* en fait de poètes, à Diphile le Comique; et en fait d'historiens, à Baton, l'auteur des *Persiques*.

12. Immédiatement après Sinope la côte présente l'embouchure de l'Halys. Ce fleuve doit son nom aux salines près desquelles il passe. Il prend sa source dans ce canton de la Grande Cappadoce voisin de la Cappadoce Pontique qu'on nomme la Camisène ; et, après s'être porté longtemps dans la direction du couchant, il se détourne vers le nord et traverse successivement le territoire des Galates et celui des Paphlagoniens, servant de limite commune à ce dernier peuple et aux Leucosyriens. La Sinopitide, et, en général, toute cette chaîne de montagnes qui borde le littoral jusqu'à la Bithynie, abonde en bois, excellents pour les constructions navales et d'un transport facile. La Sinopitide produit en outre du bois d'érable et de noyer dont on fait de belles tables. Enfin, dans toute la zone cultivée, laquelle commence à une faible distance au-dessus de la mer, on rencontre des plantations d'oliviers.

13. La Gazélonitide [1], qui fait suite à l'embouchure de l'Halys et qui se prolonge jusqu'à la Saramène [2], est une contrée fertile, composée de plaines uniquement, et où tous les genres de culture réussissent. Ajoutons qu'elle possède de nombreux troupeaux de moutons donnant cette laine *hypodipthère* si moëlleuse et si douce, qui manque absolument dans toute la Cappadoce et dans le Pont. On y

1. Γαζηλωνῖτις au lieu de Γαδιλωνῖτις, bonne correction suggérée à Groskurd par la forme « *Gazelonem* » que nous a conservée Pline (VI, 2) et admise par Meineke. — 2. Σαραμηνῆς, vraie forme de ce nom défigurée par les mss. en Ἀραμηνῆς, Ἀραμινῆς, Ἀραβηνῆς. Elle se lit, au reste, en marge du ms. 482 du Vatican.

rencontre de même beaucoup de chevreuils, bien que cette espèce de gibier soit très-rare dans le reste du pays. Une partie de la Gadilonitide dépend d'Amisus; l'autre partie fut donnée par Pompée à Déjotarus, ainsi que le territoire de Pharnacie et toute la Trapézusie jusqu'à la Colchide et jusqu'à la Petite Arménie, et le tout ensemble forma un seul état que Déjotarus, qui avait déjà hérité du fait de son père de la *tétrarchie* des Galates Tolistobogiens, dut gouverner avec le titre de roi. Mais, après la mort de Déjotarus, ce qui avait été ainsi momentanément réuni se démembra de nouveau.

14. Au district de Gazélon[1] succède celui de Saramène, avec Amisus ville considérable, distante de Sinope de 900 stades environ. Suivant Théopompe, cette ville bâtie par les Milésiens aurait été fondée pour ainsi dire une seconde fois par ....., prince cappadocien[2], voire même une troisième fois par Athénoclès, chef d'une colonie athénienne, qui, après l'avoir occupée, aurait changé son nom en celui de Pirée. Mais Amisus connut aussi le régime monarchique. Sous le règne d'Eupator, elle fut décorée de plusieurs temples et augmentée de tout un quartier. Elle compte également parmi les villes qu'assiégea Lucullus. Et plus tard Pharnace en personne vint du fond du Bosphore mettre le siége devant ses murs. Déclarée libre par le Divin César, elle n'en vit pas moins Antoine la livrer de nouveau à des rois. Elle eut ensuite beaucoup à souffrir du fait du tyran Straton; mais, après la bataille d'Actium, César Auguste lui restitua son autonomie et, grâce à ce bienfait, elle est aujourd'hui heureuse et tranquille. Entre autres terres fertiles dépendant d'Amisus, on distingue le canton de Thémiscyre, ancienne demeure des Amazones, et celui de Sidène.

15. Thémiscyre est une plaine qui n'est guère qu'à 60 stades d'Amisus et qui, baignée d'un côté par la mer, est bordée de l'autre par la chaîne de montagnes dont nous

1. Γαζηλῶνα au lieu de Γαδιλῶνα. Voy. la note 1 de la page précédente. — 2. Müller supplée la présente lacune par εἶτα δὲ. Avec Casaubon, nous croyons plutôt à la disparition du nom du prince cappadocien.

avons déjà parlé, chaîne couverte de belles forêts et sillonnée de nombreux cours d'eau auxquels elle-même a donné naissance. Tous ces cours d'eau se réunissent pour former un même fleuve, qui, sous le nom de Thermodon, traverse la plaine d'un bout à l'autre. Un autre fleuve, de même importance ou peu s'en faut que le Thermodon, et qui vient du canton [limitrophe] de Phanarée, l'arrose également. Ce second fleuve est l'Iris : il prend sa source dans l'intérieur même du Pont, et, se dirigeant d'abord vers l'O., il coupe en deux la ville de Comana Pontica, traverse ensuite la belle et fertile plaine de la Dazimonitide[1], puis, tournant au N., il passe auprès de Gaziura, ancienne résidence royale, aujourd'hui abandonnée, fait un nouveau détour vers l'E., se grossit du Scylax et d'autres cours d'eau, baigne les murs d'Amasée, ma patrie, ville dont l'assiette est très-forte, et entre dans le canton de Phanarée, où le Lycus qui vient d'Arménie mêle ses eaux aux siennes et prend lui-même le nom d'Iris. C'est alors que Thémiscyre le reçoit lui livrant un facile passage jusqu'à la mer Pontique. Mais grâce à sa présence cette plaine de Thémiscyre demeure toujours humide et verdoyante ; aussi peut-elle nourrir aisément de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux. On y sème en outre beaucoup de panis et de mil, ou, pour mieux dire, ces deux plantes n'y manquent jamais, car il n'y a pas de sécheresse qui tienne contre une irrigation aussi abondante et je ne sache pas qu'en effet le pays ait jamais éprouvé une seule année de disette. Ajoutons que la quantité d'arbres fruitiers qui viennent sans culture dans toute la partie basse de la montagne est si grande, que, dans toutes les saisons de l'année, les habitants en allant faire leur provision de bois y trouvent à discrétion des raisins, des poires, des pommes, des noix, ou encore pendus aux branches des arbres, ou, lorsque la chute des feuilles a eu lieu, tombés à terre et cachés sous d'énormes tas de feuilles. Enfin, dans toute la plaine de Thémiscyre, la chasse est

1. Dazimonitide au lieu de Daximonitide, bonne leçon fournie par le ms. 482 du Vatican.

très-abondante et très-variée par suite de la facilité qu'y trouve le gibier à se nourrir.

16. A Thémiscyre succède la Sidène, autre plaine qui ne laisse pas d'être riche et fertile, bien qu'elle ne soit pas aussi largement arrosée. On y rencontre plusieurs places fortes échelonnées le long de la côte, à savoir Sidé, de qui lui est venu ce nom de Sidène, Chabaca et Phauda[1]. Ici se termine l'Amisène ou province d'Amisus. Cette province a vu naître plusieurs personnages célèbres dans la science, entre autres, deux mathématiciens, Démétrius, fils de Rhaténus, et Dionysodore[2], qu'il faut se garder de confondre avec son homonyme le géomètre [de Mélos][3], et un grammairien, Tyrannion, dont nous avons nous-même été l'élève.

17. Pharnacie qui fait suite à la Sidène est une ville d'assiette très-forte; elle-même précède Trapézûs, ville d'origine grecque. D'Amisus à Trapézûs le trajet par mer est de 2200 stades environ, et, comme on estime en outre la distance de Trapézûs au Phase à 1400 stades, la longueur totale du trajet entre l'Hiéron [de Chalcédoine] et le Phase peut être évaluée à peu de chose près (que l'erreur soit en plus ou en moins) à 8000 stades. En continuant à ranger la côte à partir d'Amisus, on signale successivement le cap Héracléum, un autre cap appelé le Jasonium, [l'embouchure du] Génétès, la ville de Cotyorum[4], métropole de Pharnacie, une autre ville, Ischopolis, aujourd'hui toute en ruines, un golfe sur les bords duquel s'élèvent Kérasus et Hermonassa, deux petites places de médiocre importance; enfin,

1. Müller préfère cette forme donnée par les anciennes éditions à la forme Φάβδα adoptée par Kramer. — 2. Les mss. donnent la leçon Διονυσιόδωρος. — 3. On lit, au lieu de τῷ Ἴχενι, τῷ ἴωνι dans le ms. de l'Escurial. « Fortasse, dit de son côté Müller, pro τῷ ἴχενι leg. est τῷ Τροιζηνίῳ : novimus Dionysodorum Trœzenium grammaticum ; fort. ejusdem familiæ etiam mathematicus fuit. » Entre cette leçon unique et cette conjecture, tout ingénieuse qu'elle est, nous avons cru devoir nous décider pour la correction Μηλίῳ proposée par Tyrwhitt et admise par Meineke, laquelle se trouve avoir pour elle l'autorité de Pline (II, 119). — 4. Κοτύωρον au lieu de Κύτωρος, correction nécessaire. Müller fait remarquer avec raison que la forme Κοτύωρος préférée par Coray, apparemment parce qu'elle se rapprochait plus de la leçon des mss. Κύτωρος, ne se rencontre chez aucun auteur, tandis qu'on trouve Κοτύωρα chez Xénophon et Arrien et Κοτύωρον ou Cotyorum chez Pline et Ptolémée.

non loin d'Hermonassa, Trapézûs, et, après Trapézûs, la frontière de Colchide. N'oublions pas non plus de mentionner une localité d'une certaine importance, nommée Zygopolis, qui doit se trouver ici auprès. — Mais pour ce qui est de la Colchide et de la côte qui la borde, nous n'y reviendrons point, les ayant précédemment décrites tout au long.

18. Le pays situé immédiatement au-dessus de Trapézûs et de Pharnacie est occupé par les Tibarani[1] et les Chaldæi, par les Sanni (les mêmes qu'on nommait anciennement les Macrons) et par les Arméniens de la Petite Arménie. Ajoutons que les Appaïtes ou descendants des anciens Cercites ne doivent pas être loin non plus de la côte de Trapézûs et de Pharnacie. Tout ce pays est traversé non-seulement par le Skydisès, chaîne de montagnes très-âpre et très-escarpée qui va se relier aux monts Moschikes de la haute Colchide dont les Heptacomètes occupent les points culminants, mais aussi par le mont Paryadrès, qui, partant des plaines de la Sidène et de Thémiscyre, se prolonge jusqu'à la Petite Arménie et forme ainsi le côté oriental du Pont. En général, les populations de ces montagnes sont complétement sauvages, toutefois celles qui portent ce nom d'Heptacomètes sont encore plus sauvages que les autres s'il est possible. Certaines tribus n'ont même pour demeure que le haut des arbres ou la plate-forme de petites tours [en bois] dites *mosyni*, ce qui leur avait fait donner anciennement le nom de Mosynèkes. Tous ces Barbares n'ont pour vivre que la chair des bêtes fauves et les glands qui tombent des arbres ; mais ils ont aussi la ressource d'attaquer les voyageurs, n'ayant pour cela qu'à s'élancer de la plate-forme de leurs tours. On raconte à ce propos que les Heptacomètes exterminèrent trois cohortes de l'armée de Pompée pendant qu'elles traversaient la chaîne des monts Moschikes : ils avaient placé sur le passage des troupes romaines des vases pleins d'un breuvage fait avec ce miel enivrant que distillent les branches de certains arbres ; puis

1. Le ms. 482 du Vatican a la forme Tibareni.

ils avaient attendu l'effet de ce breuvage, et, quand ils avaient vu les soldats romains dans un état de démence complète, ils les avaient massacrés tout à leur aise. — Les anciens historiens donnent aussi le nom de Byzères à une partie de ces populations barbares.

19. De même les Chaldæi actuels, qui de tous ces peuples sont ceux qui habitent le plus près de Pharnacie, s'appelaient anciennement les Chalybes. — La ville de Pharnacie se trouve être, par sa position, doublement favorisée : jouissant déjà, du côté de la mer, de toute facilité pour la pêche des pélamydes, laquelle commence précisément dans ses eaux, elle a de plus, du côté de la terre, le voisinage utile de mines de fer, qui ont même longtemps passé pour argentifères. En général, comme toute cette partie du littoral est extrêmement étroite, les montagnes commençant en quelque sorte dès le bord de la mer et la région des forêts et des mines empiétant ainsi sur la zone cultivable, il n'y reste aux habitants d'autre alternative que de se faire mineurs et de gagner leur vie à ce rude métier ou de se tourner du côté de la mer et de demander à la pêche, à la pêche des pélamydes et surtout [1] des dauphins, leurs moyens de subsistance. Les dauphins, on le sait, viennent volontiers à la suite des poissons, tels que les *cordyles*, les *thynnes* et même les *pélamydes*, qui voyagent par bandes; naturellement ils s'engraissent vite [aux dépens de ces poissons] et n'en deviennent que plus faciles à prendre, leur voracité [croissante] [2] les poussant à s'approcher toujours davantage de la côte. Or, une fois qu'on les a amorcés et pris, on s'empresse [3] de dépecer les dauphins pour extraire toute leur graisse, qu'on fait servir ensuite à mille usages différents.

1. ἁλιείας τῶν πηλαμύδων καὶ μάλιστα τῶν δελφίνων, au lieu de ἁλ. καὶ μάλιστα τῶν π. κ. τ. δ., transposition ingénieuse suggérée à Meineke par les mots suivants : ἐπακολουθοῦντες γὰρ ταῖς ἀγέλαις τῶν ἰχθύων πιαίνονταί τε καὶ εὐάλωτοι γίνονται, lesquels ne peuvent se rapporter qu'aux dauphins. Voy. *Vind. Strab.*, p. 193. — 2. διὰ τὸ πλησιάζειν τῇ γῇ προαλέστερον δελεαζόμενοι. — 3. ἄσμενοι οὖν κατακόπτουσι τοὺς δελφῖνας au lieu de μόνοι οὗτοι κατ. τ. δ., ingénieuse et élégante correction de Meineke, qui propose de lire et de ponctuer ainsi ce passage : εὐάλωτοι γίνονται διὰ τὸ πλησιάζειν τῇ γῇ προαλέστερον δελεαζόμενοι· ἄσμενοι οὖν κατακόπτουσι τοὺς δελφῖνας.... Voy. *Vind. Strab.*, p. 193.

20. J'ai idée que ce sont ces Chalybes [voisins de Pharnacie] qu'Homère a entendu désigner sous le nom d'Halizones, [d'Halizones d'Alybé,] dans le passage du *Catalogue* qui suit immédiatement la mention des Paphlagoniens[1],

« A leur tour Odius et Epistrophus avaient amené les Hali-
« zones du pays où naît l'argent, du lointain pays d'Alybé »,

soit que ce dernier nom ait été, par une simple erreur de copiste, substitué à la leçon primitive « *du lointain pays de Chalybé* », soit que le peuple en question, avant de prendre ce nom de *Chalybes*, ait réellement porté celui d'*Alybes*. Le nom de Chalybes aujourd'hui a bien pu se changer en celui de Chaldæi, pourquoi le nom d'Alybes anciennement ne se serait-il pas aussi transformé en celui de Chalybes? N'est-il pas avéré que les noms sont sujets à mainte altération, surtout chez les peuples barbares? et que l'une des tribus thraces, par exemple, connue d'abord sous le nom de *Sinties*, s'est appelée ensuite *Sinti*, puis *Saii* (témoin ces vers où Archiloque rappelant comment chez ce peuple il avait dû jeter son bouclier, nous dit:

« Quelque Saien se sera fait un trophée de mon bouclier, de
« cette arme jusqu'alors sans tache, que bien à contre-cœur
« j'abandonnai près d'un épais buisson »)?

N'est-il pas avéré que la même tribu, encore fixée, comme autrefois, aux environs d'Abdères, dans Lemnos et dans les îles qui avoisinent Lemnos, porte aujourd'hui le nom de *Sapæi*[2]? Et que les noms de *Brygi*, de *Bryges* et de *Phryges* ont désigné successivement le même peuple et les noms de *Mysi*[3], de *Mæones* et de *Méones*, un seul et même peuple aussi? Nous pourrions multiplier les exemples, mais à quoi bon? Le Scepsien avait, du reste, soupçonné de son côté la

1. *Iliade*, II, 856. — 2. Σαπαῖοι au lieu de Σάπαι, correction de Groskurd. — 3. Les mots καὶ Μέρονες que les mss. donnent après le nom de Mysi, doivent être écartés comme faisant évidemment double emploi avec les mots καὶ Μαίονες qui suivent.

possibilité de ce changement du nom d'*Alybes* en *Chalybes*; seulement, n'ayant pu concilier cette supposition avec la suite du passage en question dans Homère, ni surtout avec ce nom d'Halizones que le poète y donne aux Chalybes, il a cru devoir la rejeter. Voyons donc à comparer son explication avec la nôtre; après quoi, nous examinerons aussi les conjectures proposées par les autres grammairiens.

21. Ces grammairiens changent la leçon Ἁλιζώνων [qui est la leçon consacrée], les uns en Ἀλαζώνων, les autres en Ἀμαζώνων, substituant en même temps à la leçon ἐξ Ἀλύϐης les mots ἐξ Ἀλόπης [ou] Ἀλόϐης. Ceux qui adoptent la leçon Ἀλαζώνων prétendent qu'Homère a eu en vue les Scythes Alazons qui habitent au-dessus du Borysthène, [sans réfléchir que tous ces noms, Alazons,] Callipides et autres semblables, sont de pures imaginations d'Hellanicus, d'Hérodote et d'Eudoxe faites pour amuser notre crédulité; quant à ceux qui préfèrent la leçon Ἀμαζώνων, ils croient qu'Homère a pu vouloir comprendre sous ce nom toutes les populations habitant entre la Mysie, la Carie et la Lydie, et notamment, comme le croit Ephore historien natif de Cumes, toutes les populations voisines de cette dernière ville, et il faut convenir que cette opinion ne laisse pas que d'offrir quelque apparence, car elle revient à ceci, en somme, que le pays occupé plus tard par les Æoliens et les Ioniens l'aurait été primitivement par les Amazones, et l'on sait qu'en effet un certain nombre de villes que ce pays renferme passent pour devoir leurs noms à d'illustres Amazones : tel est le cas, par exemple, d'Ephèse, de Smyrne, de Cymé et de Myrine. En revanche, que faire [dans cette hypothèse] d'Alybé, ou, si l'on veut, d'Alopé ou d'Alobé? La placer dans cette même contrée? Mais alors quelle explication donner de l'épithète de *lointaine* qui accompagne son nom et des mots « *où naît l'argent* » qui viennent immédiatement après?

22. A vrai dire, Ephore tranche la difficulté en changeant ainsi qu'il suit ces derniers mots dans le texte d'Homère :

« A leur tour Odius et Epistrophus avaient amené les Amazones
« d'Alopé, d'Alopé où réside encore la race des Amazonides ».

Mais pour que sa solution fût valable, il faudrait que lui-même ne fût pas tombé dans la pure fiction; or, dans le pays qu'il a en vue, on ne trouve aucune localité du nom d'Alopé, et d'ailleurs changer ainsi du tout au tout une leçon consacrée par l'autorité des plus anciennes copies est un procédé qui ressemble par trop à de la violence [1]. Le Scepsien, lui, ne paraît pas avoir adopté l'opinion d'Ephore, non plus que celle des grammairiens qui, [en maintenant la leçon Ἁλιζώνων,] supposent qu'Homère a entendu désigner là les Halizonii de la presqu'île de Pallène dont nous avons parlé dans notre description de la Macédoine. Il ne voit pas davantage comment on pourrait admettre un seul instant que les Nomades habitant par delà le Borysthène eussent envoyé des troupes au secours des Troyens. Et il incline plutôt à adopter ou l'opinion émise par Hécatée de Milet ou l'opinion de Ménécrate d'Elée, l'un des disciples les plus connus de Xénocrate, voire même celle de Paléphate. Voici le passage d'Hécatée emprunté à sa *Description de la terre* : « Près de la ville d'Alazia passe le fleuve Odrysès qui sort du lac Dascylitis, traverse ensuite de l'O. à l'E. toute la plaine mygdonienne et va se jeter dans le Rhyndacus. » Hécatée ajoute que, si Alazia est aujourd'hui déserte, les Alazones [2] occupent encore bon nombre de villages au milieu desquels coule l'Odrysès; que, dans tous ces villages, Apollon est l'objet d'un culte particulier, mais que c'est dans le canton qui borde la frontière des Cyzicéniens qu'il reçoit les plus grands honneurs. Quant à Ménécrate, il signale, dans sa *Description de l'Hellespont*, une certaine chaîne de montagnes qui règne sans interruption soi-disant au-dessus du canton de Myrlée et il prétend que c'est dans cette chaîne qu'habitait la nation des Halizones. « Seulement, dit-il, il faut écrire ce nom par deux *lambda*, et, si

1. Voy. l'*Ind. var. lect.* de l'édition de Müller, p. 1021, col. 1, l. 54. — 2. Un seul manuscrit a ici 'Αλαζόνων, tous les autres portent Αμαζόνων.

le poète n'en a mis qu'un, ce ne peut être que pour les besoins du vers. » Enfin l'opinion de Palæphate est que l'armée des Alazones[1] commandée par Odius et Epistrophus était bien partie d'Alopé, mais que, depuis, cette même nation [s'était rapprochée] et avait occupé Zélia. Y avait-il donc lieu de donner tant d'éloges aux opinions émises par ces trois auteurs? Sans compter qu'eux aussi ne se sont pas fait faute de toucher à l'ancienne leçon, ils ne nous disent ni ce qu'étaient ces mines d'argent dont parle le poète, ni dans quelle partie de la Myrléatide était située Alopé [2], ni, en supposant qu'il existât réellement une ville du nom d'Alopé ou d'Alazia dans cette contrée, comment on a jamais pu dire qu'une armée partie des environs de Myrlée pour se rendre à Troie était venue de *loin*, les environs de Myrlée étant encore plus rapprochés de la Troade que ne le sont ceux d'Éphèse. Et quand on pense que Démétrius tout le premier traite de bavards impertinents ceux qui placent les Amazones près de Pygela [3] entre Éphèse, Magnésie et Priène, et cela « par la raison que l'épithète de *lointaine* ne saurait convenir à cette localité! » combien plus choque-t-elle appliquée à une localité sise en Mysie, en Teuthranie!

23. D'accord, dira le Scepsien, mais ne faut-il pas bien souvent, dans Homère, considérer certains détails comme autant de pléonasmes parfaitement oiseux et déplacés, témoin ce passage[4], où, [après avoir nommé les compagnons d'Ascanius,] il ajoute qu'ils étaient venus de *la lointaine Ascanie*, et cet autre passage[5] :

« Il se nommait Arnæus, et c'était le nom que sa digne mère
« lui avait donné à sa naissance »,

et celui-ci encore[6],

« Pénélope s'empare de la belle clef, à poignée recourbée, et
« la tient dans sa main potelée »?

1. Ἀλαζώνων au lieu de Ἀμαζόνων, correction proposée par Paulmier de Grantemesnil et admise par Coray et Meineke. — 2. Ἀλόπη au lieu de λίμνη, correction de Groskurd, admise par Kramer et Meineke. — 3. Πύγελα au lieu de Πύγελλα, correction de Tzschuckhe. — 4. *Iliade*, II, 863. — 5. *Odyssée*, XVIII, 5 — 6. *Ibid.*, XXI, 6.

Soit! [dirons-nous à notre tour], nous vous concédons ce point, mais ce que nous ne vous concéderons jamais c'est le droit de vous appuyer sur des arguments aussi peu plausibles pour réfuter ceux qui ont prétendu que la vraie leçon dans le passage en question était celle-ci : « *du pays lointain de Chalybé.* » Eh quoi! après avoir admis comme une chose à la rigueur possible qu'il y ait eu anciennement des mines d'argent chez les Chalybes bien qu'aujourd'hui il n'y en ait plus, vous refusez d'admettre que ces mines d'argent aient jamais joui d'autant de célébrité que les mines de fer du même pays et qu'elles aient mérité au même degré d'être mentionnées. Mais qui empêche donc que des mines d'argent aient autant de célébrité que des mines de fer? Serait-ce que la présence du fer en un lieu suffit à rendre ce lieu célèbre, et que la présence de l'argent n'a pas le même effet? En supposant même que ces mines d'argent, encore ignorées au temps des héros de la guerre de Troie, n'auraient acquis leur grande notoriété que du vivant d'Homère, oseriez-vous reprocher au poète son anachronisme? Enfin si c'est pour vous un sujet d'étonnement que la célébrité de ces mines ait pu parvenir à la connaissance du poète, dites-nous comment il avait eu connaissance et des mines de cuivre de Témésa en Italie, et surtout des richesses de Thèbes en Égypte, se trouvant deux fois plus loin de cette dernière ville que du pays des Chaldæi? Au surplus, même avec ceux dont il paraît adopter l'opinion, le Scepsien est loin de s'accorder tout à fait. Ainsi, d'après la description minutieuse qu'il donne des environs de Scepsis, sa patrie, et dans laquelle il nomme comme étant proches voisines de Scepsis et de l'Æsépus les localités de Néacomé[1], d'Argyria et d'Alazonia[2], il est clair que, s'il faut chercher quelque part les dites localités, ce ne peut être que dans le voisinage des sources de l'Æsépus; et pourtant Hécatée place expressément ces mêmes localités [sur la côte] au delà des bouches

1. Au lieu d' Ἐνέαν κώμην, il faut lire Νέαν κώμην. Voy. Etienne de Byzance au mot Νέαι et Pline, II, 97. — 2. Ἀλαζονίαν ici, Ἀλαζόνιον ailleurs (voy. l. XIII, c. I, § 45).

de l'Æsépus; Palæphate, lui, se borne à dire que les Amazones qui avaient Alopé pour leur demeure primitive sont actuellement établies à Zélia sans rien ajouter qui ressemble à cette dernière allégation de Démétrius; et, quant à Ménécrate, qui est peut-être celui des trois dont Démétrius se rapproche davantage, nous ne voyons pas que, plus que lui du reste, il se soit expliqué sur cette localité d'Alopé ou d'Alobé (qu'on écrive son nom ainsi ou de telle autre façon qu'on voudra).

24. Apollodore, à son tour, a dans son commentaire du *Diacosme* ou dénombrement troyen, traité toutes ces mêmes questions; et, bien que nous ayons déjà précédemment[1] discuté les erreurs de ce grammairien, il y a utilité à y revenir ici encore. Suivant Apollodore, on ne peut admettre que les Halizones aient habité de l'autre côté de l'Halys, et cela par cette raison qu'aucun auxiliaire n'était venu aux Troyens des pays d'au delà de l'Halys. Or, nous lui ferons de notre part une première question, nous lui demanderons où il place en deçà de l'Halys les Halizones, ces auxiliaires venus « du pays *lointain* d'Alybé, du pays *où naît l'argent* ». Et nous doutons qu'il y puisse répondre. En second lieu nous lui demanderons pour quel motif il refuse d'admettre que des auxiliaires soient venus à Troie des pays d'au delà de l'Halys. Parce que tous les autres auxiliaires, à l'exception des Thraces, étaient venus effectivement des pays en deçà de ce fleuve, rien n'empêchait pourtant les Halizones, eux seuls, d'être venus des pays situés même par delà les Leucosyri. Serait-ce que, pour *attaquer*[2], il était possible de venir de ces contrées et même de plus loin, comme l'ont bien montré depuis Amazones, Trères et Cimmériens, tandis que, pour *secourir*, la chose devenait impossible? Sans doute, les Amazones n'étaient point venues au secours de Priam, mais pourquoi? uniquement parce que Priam avait porté naguère les armes contre elles, ayant volé au secours des Phrygiens « en ce jour mémorable où ce peuple s'était vu

1. Voy. VII, 3. 6; I, 2, 23. — 2. πολεμήσοντας au lieu de πολεμήσαντας, correction de Coray admise par Meineke.

attaquer par les Amazones, femmes au courage viril. » — « J'étais là, ajoute Priam[1] ; et, fidèle auxiliaire, les Phrygiens me comptaient dans leurs rangs ». En revanche, les peuples voisins des Amazones, peuples qui n'étaient pas assez éloignés pour qu'il fût difficile à Priam de les appeler à son aide et qui n'avaient avec ce prince aucun sujet d'inimitié, pouvaient, j'imagine, sans que rien les en empêchât, voler à son secours.

25. Et Apollodore ne pourrait pas même prétendre que les Anciens ont eu cette opinion et se sont accordés à nier toute participation des peuples d'au delà de l'Halys à la guerre de Troie ; bien plutôt trouverait-on l'attestation du contraire. Ainsi Mæandrius déclare en termes exprès qu'une armée d'Enètes partis de chez les Leucosyri s'était portée au secours de Troie, et que la même armée, quittant ensuite cette ville, avait mis à la voile avec le contingent des auxiliaires Thraces pour aller chercher un refuge jusqu'au fond de l'Adriatique, tandis que le reste des Enètes qui n'avaient pas pris part à l'expédition étaient devenus Cappadociens. Et ce qui semblerait confirmer cette tradition, c'est cette circonstance, que, dans toute la partie de la Cappadoce qui avoisine l'Halys et qui borde la Paphlagonie, l'usage des deux dialectes [paphlagonien et cappadocien] est également répandu et que les noms paphlagoniens, tels que Bagas, Biasas, Æniatès, Rhatotès, Zardocès, Tibios[2], Gasys, Oligasys et Manès y sont fort communs. Nous avons constaté le fait dans la Phazémonitide[3], dans la Pimolisitide[4], dans la Gazélonitide[5], dans la Gazacène et dans maint autre canton. Du reste, Apollodore lui-même, en citant ce vers d'Homère tel que le lisait Zénodote,

1. *Iliade*, III, 189. — 2. Τίβιος au lieu de Τίβιρος ou de Τίβηρος, correction proposée par Casaubon et admise par Kramer, Müller et Meineke. — 3. Φαζημωνίτιδι au lieu de Βαμωνίτιδι, correction proposée par Coray et admise par Meineke. Müller propose de lire Δαζημωνίτιδι. — 4. « Pro Πιμολίτιδι scribendum Πιμωλισίτιδι. Urbis enim nomen fuit Πιμώλισα (*Strab.*, 12, p. 562; Stephanus Byz., p. 523, 14), a quo si provinciæ nomen formandum est, apertum est id non aliter formari posse quam Πιμωλισῖτις vel Πιμωλισηνή, quod habes, p. 553, 17. » *Meineke.* — 5. Γαζηλωνίτιδι, au lieu de Γαζαλονίτιδι, correction proposée par Groskurd et admise par Meineke et Müller.

« D'Hénété où naissent les sauvages hémiones »,

fait remarquer qu'Hécatée de Milet entendait par Hénété la ville d'Amisus; or cette ville, comme on l'a vu plus haut, appartient aux Leucosyri et est située au delà de l'Halys.

26. Apollodore dit encore quelque part que, si Homère avait pu recueillir sur l'intérieur de la Paphlagonie certaines notions assez exactes de la bouche de marchands ayant traversé à pied ce pays, il ne savait rien, en revanche, de la Paphlagonie maritime, non plus que du reste du littoral Pontique, sans quoi il en eût infailliblement parlé dans ses vers. Mais c'est là une erreur et nous pouvons, en renversant purement et simplement la proposition d'Apollodore et en nous reportant au *périple* que nous tracions tout à l'heure de toute cette côte, nous pouvons affirmer qu'Homère l'avait parcourue en entier et qu'il en a mentionné sans exception les différentes localités qui, au temps de la guerre de Troie, se trouvaient jouir de quelque renom. Car s'il n'a rien dit d'Héraclée, non plus que d'Amastris et de Sinope, qui n'étaient pas encore fondées à l'époque de ladite guerre, il n'y a rien là, à coup sûr, qui puisse surprendre, et il n'y a pas à s'étonner davantage qu'il n'ait rien dit non plus des différents pays situés au-dessus de cette partie de la côte. En tout cas, le fait d'avoir gardé le silence sur maintes localités connues de tous n'est nullement une preuve qu'on les ait ignorées. C'est ce que nous avons essayé de démontrer précédemment contre le même Apollodore soutenant que, dans la région du Pont, Homère avait ignoré beaucoup de noms de lieux des plus célèbres, notamment des noms de fleuves et de peuples, sans quoi il n'eût point manqué de les mentionner. Encore aurions-nous admis l'observation, si elle n'avait porté que sur des noms tout à fait marquants, tels que les noms des Scythes, du Mæotis, de l'Ister. Oui, eussions-nous dit, Homère n'aurait pas eu recours pour désigner les nations nomades à des appellations purement descriptives, comme

quand il les appelle *les Galactophages* et *les Abiens les plus justes des hommes*, ou bien encore *les nobles Hippémolges*, si ces nations de son temps eussent déjà[1] reçu des Grecs les noms de Scythes, et de Sauromates ou de Sarmates; assurément il leur eût appliqué ces derniers noms de préférence. Et par la même raison, [s'il eût connu le nom de l'Ister,] ayant à mentionner les peuples qui habitent sur ses bords, à savoir les Thraces et les Mysiens, il n'eût point omis de nommer ce fleuve, réputé le plus grand de tous, surtout quand on sait quel penchant il a à se servir de préférence du cours des fleuves pour délimiter les différentes contrées; de même encore, puisqu'il parlait des Cimmériens, il n'eût passé sous silence ni le nom du Bosphore [Cimmérien] ni celui du Mæotis.

27. Mais comment blâmer le poète de ne pas avoir fait figurer dans ses vers des noms moins connus, des noms ne jouissant encore d'aucune notoriété à l'époque de la guerre de Troie ou n'ayant nul rapport avec son sujet, le nom du Tanaïs par exemple? Ce nom aujourd'hui même ne se recommande à l'attention[2] que parce qu'il marque la limite qui sépare l'Europe et l'Asie. Or, du temps d'Homère, ni l'Europe ni l'Asie n'avaient encore reçu leurs noms respectifs, et l'*Ikoumène* ou Terre habitée n'avait pas encore été partagée en trois continents distincts, fait trop marquant qu'il n'eût certes pas négligé de mentionner, surtout ayant parlé comme il a fait de la Libye et du Lips, autrement dit du vent qui souffle de l'ouest par rapport à la Libye. Mais, du moment que la division de la Terre habitée en continents distincts n'avait pas encore eu lieu, il n'avait que faire du Tanaïs, et n'avait nul besoin de prononcer son nom. J'ajoute que beaucoup d'autres noms auraient mérité de figurer dans ses vers, qui ne lui sont pas venus à l'esprit, par cette raison que l'*accidentel* ou le *contingent* tient une aussi grande place dans les discours des hommes que dans leurs actions. En somme, des divers arguments [qui précèdent] et des

1. εἰ ἤδη au lieu de εἰ δή, bonne correction proposée par Coray. — 2. γνωρίζομεν au lieu de γνωριζόμενον, correction de Madvig. Voy. *Adv. critic.*, t. I, p. 559.

arguments semblables qu'on pourrait encore invoquer[1], il résulte qu'on s'en rapporte à un bien pauvre indice quand du silence du poète on infère qu'il a ignoré tout ce dont il n'a point parlé. Seulement, comme beaucoup de personnes continuent à user de ce même raisonnement, il ne faut pas se lasser de multiplier les exemples, pour en démontrer l'inanité. Nous allons donc, au risque de nous répéter, réfuter encore une fois ceux qui s'obstinent à mettre en avant ce genre de preuves, et, en ce qui concerne les fleuves notamment, nous déclarons que prétendre qu'Homère a ignoré tous ceux qu'il n'a point mentionnés, c'est tout bonnement dire une sottise, puisqu'Homère n'a même pas nommé le Mélès, lequel baigne les murs de Smyrne, ville qu'on s'accorde presque généralement à regarder comme sa patrie, tandis qu'il nomme et l'Hermus et l'Hyllus ; puisqu'ayant nommé ces deux fleuves il ne mentionne pas pourtant le Pactole, leur affluent, lequel prend sa source dans le Tmole, une montagne que lui-même a nommée; puisque, en même temps qu'il a passé sous silence Smyrne et la plupart des autres villes ioniennes et æoliennes, il a mentionné Milet[2], Lesbos et Ténédos et qu'à côté du Mæandre qu'il nomme il n'a parlé ni du Léthæus qui passe près de Magnésie, ni du Marsyas, qui, ainsi que le Léthæus, se jette dans le Mæandre ; puisqu'enfin, au nombre des cours d'eau cités par lui figurent le Rhésus, l'Heptaporus, le Carésus et le Rhodius et plusieurs autres encore qui pour la plupart ne sont guère plus grands que de simples rigoles. Ajoutons qu'Homère, qui à la mention des contrées et des villes joint souvent celle des cours d'eau et des montagnes qui les avoisinent, ne fait pas cela pour toutes, qu'il ne le fait par exemple ni pour l'Ætolie, ni pour l'Attique, ni pour mainte autre contrée encore; que souvent aussi il mentionne

1. ἐκ πάντων δὲ [τούτων καὶ] τῶν τοιούτων, bonne correction de Meineke justifiée par un passage analogue du livre X, c. III, § 4, où on lit ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα διακριβοῦν εἰώθαμεν. — 2. Nous avons rejeté les mots καὶ Σάμον à l'exemple de Meineke. Müller donne la raison de cette élimination nécessaire : « Samum Ionicam ab Homero non memorari ipse Strabo monet. Itaque hæc verba ejicienda esse videntur, uti monuerunt Corayus, Kramerus, alii. »

certains pays éloignés sans parler de ceux qui leur confinent et qui connus de leurs voisins apparemment n'avaient pu rester ignorés de lui; qu'il procède de même pour les nations les plus rapprochées, nommant les unes et passant les autres sous silence, nommant les Lyciens et les Solymes par exemple, et passant sous silence les Milyes, les Pamphyli, les Pisidiens; nommant les Paphlagons, les Phrygiens, les Mysiens, et passant sous silence les Mariandyni, les Thyni, les Bithyni, les Bébryces; nommant les Amazones et taisant le nom des Leucosyri; taisant enfin ceux des Syriens, des Cappadoces, des Lycaoniens, bien qu'il prononce à tout instant les noms des Phéniciens, des Egyptiens, des Ethiopiens; ou bien nommant le champ Aléien et la nation des Arimes sans nommer le pays où se trouve ce champ et où habite cette nation. On le voit, l'argument d'Apollodore [consistant à tirer du silence d'Homère une présomption d'ignorance] est absolument faux, et les seuls arguments qui demeurent valables en pareil cas sont ceux qui établissent la fausseté de l'allégation. Mais on a pu voir qu'Apollodore n'avait pas su faire un meilleur usage même de cette dernière catégorie d'arguments, puisqu'il n'a pas craint de l'appliquer à l'existence des *nobles Hippémolges* et à celle des *Galactophages*. Au surplus, nous avons assez disputé contre Apollodore, reprenons la suite de notre description.

28. Au-dessus des cantons de Pharnacie et de Trapézûs et s'étendant jusqu'à la Petite Arménie, habitent les Tibaréni et les Chaldæi. La Petite Arménie est une contrée passablement fertile, qui, ainsi que la Sophène, a toujours eu ses princes ou *dynastes* nationaux, lesquels s'alliaient souvent à l'Arménie proprement dite, mais pour agir souvent aussi en dehors d'elle. Ces dynastes avaient en outre sous leur autorité les Chaldæi et les Tibaréni et se trouvaient disposer ainsi de tout le pays jusqu'à Trapézûs et à Pharnacie. Mais lorsque Mithridate Eupator eut commencé à s'agrandir, il prit possession de toute cette contrée en même temps que de la Colchide, et cela en vertu d'une

cession formelle d'Antipater, fils de Sisis. Il s'occupa aussitôt d'en tirer parti et à cette fin y fit construire soixante-quinze châteaux destinés à recevoir le dépôt[1] de la plus grande partie de ses trésors. Voici quels étaient les plus importants de ces châteaux : Hydara, Basgædariza[2] et Sinoria, ce dernier situé sur la frontière même de la Grande Arménie, ce qui a donné l'idée à Théophane de changer son nom en *Synoria*. Il avait été frappé des facilités sans nombre qu'offre pour la défense toute cette chaîne du Paryadrès, si abondamment pourvue d'eau et de bois et si remplie en même temps de ravins et de précipices; aussi choisit-il ce lieu de préférence pour y construire ses *gazophylacies* ou *trésors*. Par la même raison, il choisit ce point extrême du royaume du Pont pour son dernier refuge lors de cette marche rapide et victorieuse de Pompée, et, s'étant arrêté dans l'Akilisène, il occupa près de Dastira et non loin de l'Euphrate, qui sépare, comme on sait, l'Akilisène de la Petite Arménie, une montagne bien pourvue d'eau et y resta jusqu'à ce que la crainte de s'y voir bloqué l'eût décidé à franchir toute la chaîne du Paryadrès pour gagner la Colchide et de là le Bosphore. Près du même lieu, mais dans la Petite Arménie, Pompée fonda la ville de Nicopolis [qui][3] subsiste encore aujourd'hui et qui est même devenue un centre important de population.

29. Des différents princes qui, avec l'agrément des Romains, régnèrent sur la Petite Arménie, le dernier fut Archélaüs. Quant au territoire des Tibaréni et des Chaldæi, lequel s'étend jusqu'à la Colchide et aux villes de Pharnacie et de Trapézûs, il est aujourd'hui encore régi par Pythodoris, femme de grand sens, douée d'une véritable capacité administrative. Fille de Pythodore de Tralles, elle a eu pour premier époux Polémon et a partagé avec lui un certain temps le souverain pouvoir; mais Polémon ayant

1. Au lieu de ἐνεχείρισε, Müller propose de lire ici ἐνεσώρευσε. — 2. Voyez sur ces noms une importante remarque de Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1021, col. 2, l. 42. — 3. [ἣ] addition nécessaire de Kramer.

trouvé la mort chez les Aspurgiani, peuple barbare de la Sindiké, elle lui succéda et régna seule. Elle avait eu de ce prince deux fils et une fille; la fille fut mariée par elle à Cotys le Sapéen, qui périt assassiné, laissant sa femme veuve avec plusieurs enfants dont l'aîné règne actuellement; de ses deux fils, maintenant, l'un a toujours vécu en simple particulier se contentant d'aider sa mère dans les soins du gouvernement, l'autre vient d'être tout récemment proclamé roi de la Grande Arménie. Cependant elle-même s'était remariée à Archélaüs, et, après être restée avec lui jusqu'à la fin, elle se trouve veuve aujourd'hui de nouveau et maîtresse non-seulement des pays que nous indiquions tout à l'heure, mais d'autres provinces encore plus belles, que nous allons décrire présentement.

30. Au canton de Pharnacie succède, on l'a vu, la double plaine de la Sidène et de Thémiscyre. Or, juste au-dessus, s'étend la province de Phanarée, qui mérite en réalité d'être appelée la plus riche province du Pont, vu qu'elle produit de l'huile et du vin excellent et possède, on peut dire, toutes les autres qualités inhérentes aux meilleurs terrains. Elle est bordée à l'E. par la chaîne du Paryadrès qui s'étend parallèlement à sa longueur, et à l'O. par le Lithrus et l'Ophlimus, formant ainsi une vallée à la fois très-longue et très-large. Deux cours d'eau l'arrosent, à savoir, le Lycus à sa sortie de l'Arménie et l'Iris au sortir des gorges d'Amasée; puis, parvenus à peu près au milieu de la vallée, ces deux cours d'eau se réunissent et offrent à leur confluent une ville appelée Eupatoria du nom de son premier fondateur, mais que Pompée, qui l'avait trouvée inachevée, nomma Magnopolis, après avoir agrandi son territoire et augmenté le nombre de ses habitants. Cette ville occupe, avons-nous dit, juste le centre de la plaine; une autre s'élève au pied même du Paryadrès, c'est Cabires, qui est située à 150[1] stades environ au S. de Magnopolis [à la même distance par con-

1. 250 plutôt, suivant Müller.

séquent où est cette ville à l'E. d'Amasée][1]. Mithridate avait à Cabires une de ses résidences favorites. Déjà pourvue d'un moulin à eau et de viviers, cette localité possède de belles chasses dans ses environs et plusieurs mines.

31. Du même côté, à moins de 200 stades de Cabires, s'élève la roche de Kænochôrion, position naturellement très-forte et très-escarpée, ayant à son sommet une source d'où l'eau jaillit avec abondance et à sa base un fleuve et un ravin profond. Son énorme hauteur [au-dessus][2] du col ou défilé qu'elle commande suffirait déjà à rendre cette roche inexpugnable, mais elle possède en outre de magnifiques remparts, qui, à l'exception de la partie que les Romains en ont détruite, sont encore debout tout entiers. Ajoutons que le pays environnant est tellement couvert de bois et de montagnes et tellement dépourvu d'eau qu'il serait impossible, dans un rayon de 120 stades, d'y établir un camp. C'est dans Kænochôrion que Mithridate avait enfermé ses joyaux les plus précieux, les mêmes qui se trouvent aujourd'hui au Capitole, où Pompée les a déposés. Pythodoris a annexé à ses États toute cette contrée qui touche aux pays barbares qu'elle possédait déjà. Elle y avait réuni de même la Zélitide et la Mégalopolitide. Quant à Cabires, dont Pompée avait fait une ville sous le nom nouveau de Diospolis, elle l'a encore agrandie, et, changeant une troisième fois son nom, l'a érigée en capitale de ses États. Pythodoris règne aussi sur le temple de Mên-Pharnace, tant sur le bourg d'Améria où habitent les nombreux *hiérodules* ou esclaves voués au service du temple, que sur le territoire sacré lui-même; mais, comme ses prédécesseurs, elle laisse le grand-prêtre en toucher seul les revenus. Les rois ont, en effet, professé en tout temps une vénération extraordinaire pour ce temple, jurant même habituellement par « LA FORTUNE DU ROI » et le « MÊN DE PHARNACE. » Ce temple est dédié en même temps à Séléné, comme cela a lieu, du reste, pour le temple [de

1. Mots ajoutés par Kramer d'après l'Epitomé. — 2. Voy. sur ce passage l'*Ind. var. lect.* de l'édition de Müller, p. 1021, col. 2, l. 55.

même nom] situé en Albanie et pour ceux de Phrygie, j'entends le temple [de Caropolis] dédié au Mên de Car, le temple voisin d'Antioche de Pisidie dédié au Mên d'Ascæus, voire cet autre temple dépendant du territoire d'Antioche [dite du Mæandre].

32. Au-dessus du district de Phanarée est la ville de Comana. Cette ville, qu'on appelle habituellement Comana Pontique, pour la distinguer de la ville du même nom sise dans la Grande Cappadoce, est consacrée à la même déesse que celle-ci et possède un temple bâti sur le même modèle. Ajoutons que les rites y sont à peu de chose près identiques, tant en ce qui concerne les sacrifices et les oracles, qu'en ce qui a trait aux honneurs à rendre aux grands prêtres. Mais la ressemblance était surtout frappante sous les anciens rois de Pont, quand deux fois par an, aux *Sorties* ou *Processions* de la déesse, le grand prêtre figurait la tête ceinte du diadème et était honoré comme le second personnage de l'Etat après le roi.

33. En parlant ci-dessus de Dorylaüs le tacticien, bisaïeul de ma mère, j'ai nommé un autre Dorylaüs, neveu du précédent, et fils de Philétère, et j'ai raconté comment, après avoir été comblé par Eupator des plus grands honneurs, après avoir été même investi par ce prince de la grande prêtrise de Comana, il avait été surpris travaillant à soulever le royaume en faveur des Romains, et comment sa ruine avait entraîné du même coup la disgrâce de toute sa famille. Plus tard cependant l'oncle de ma mère, Moaphernès, s'éleva encore aux plus hautes dignités, mais on touchait à la fin du règne de Mithridate, et Moaphernès, par un nouveau coup du sort, fut, avec ses amis, enveloppé dans la ruine du roi. Une partie de ceux-ci néanmoins avaient pris les devants et abandonné à temps le parti de Mithridate. Mon grand-père maternel était du nombre : averti par les revers successifs du roi dans sa guerre contre Lucullus, et profondément désaffectionné par le courroux que lui avait causé le supplice récent de Tibios, son cousin, et du propre fils de Tibios, Théophile,

mis à mort comme son père sur un ordre du roi, il avait, pour les venger et pour se venger lui-même personnellement, traité sous-main avec Lucullus s'engageant à lui livrer quinze des forteresses ou châteaux de Mithridate. En échange de ce service, il avait reçu du général romain de magnifiques promesses. Mais Lucullus partit sur ces entrefaites, et Pompée, qui avait été chargé de continuer la guerre à sa place, au lieu d'accueillir ceux qui avaient pu rendre quelque service à son prédécesseur, ne voulut, s'étant brouillé avec celui-ci, voir en eux que des ennemis : il fit plus, une fois la guerre terminée, il revint à Rome et réussit là à empêcher que les honneurs et privilèges promis naguère par Lucullus à certains habitants du Pont ne fussent ratifiés par le Sénat, prétendant qu'il serait injuste, puisque c'était lui qui avait terminé la guerre et vaincu Mithridate, qu'un autre que lui fût l'arbitre des services rendus et le distributeur des récompenses.

34. On a pu voir ci-dessus comment, au temps des rois de Pont, était régi le temple de Comana; plus tard, quand Pompée s'en fut emparé, il éleva à la dignité de grand prêtre Archélaüs et accrut le domaine sacré en sa faveur d'un territoire de deux schœnes, autrement dit de soixante stades, de tour, dont les habitants reçurent l'ordre exprès de n'obéir désormais qu'à lui. Archélaüs se trouva donc [par le fait investi d'une double autorité] exerçant les fonctions d'un *préfet* dans ce nouveau territoire, et, comme grand prêtre, disposant en maître des hiérodules qui habitaient la *ville* de Comana, avec cette restriction pourtant qu'il ne pouvait les vendre. Et ici, comme dans l'autre Comana, on ne comptait pas moins de 6000 hiérodules. Cet Archélaüs était fils du prince de même nom à qui Sylla et le sénat romain avaient naguère décerné les honneurs publics : ami particulier de Gabinius personnage consulaire, il s'était empressé, quand celui-ci avait été envoyé en Syrie, de s'y rendre aussi dans l'espoir de prendre part à l'expédition que ce général préparait contre les Parthes; malheureusement, le sénat n'autorisa point cette expédition et Arché-

laüs dut renoncer aux avantages qu'il s'en était promis, mais ce fut pour élever encore plus haut son ambition. Ptolémée, père de Cléopatre, venait d'être chassé par les Egyptiens, et sa fille aînée, sœur de Cléopâtre, occupait le trône à sa place. Comme on cherchait pour elle un époux de sang royal, Archélaüs se proposa lui-même aux commissaires chargés de ce soin, en se donnant pour fils de Mithridate Eupator. Agréé comme tel, il partagea durant six mois le trône de cette princesse, après quoi il périt dans une bataille rangée de la main même de Gabinius revenu en Egypte pour rétablir Ptolémée.

35. Son fils hérita de la grande-prêtrise de Comana, [mais il fut renversé et] remplacé par Lycomède, en faveur de qui le domaine sacré fut encore augmenté d'un nouveau territoire mesurant quatre schœnes de circuit. Lycomède à son tour fut renversé, et cette haute dignité se trouve aujourd'hui aux mains de Dyteutos, fils d'Adiatorix, qui paraît n'avoir été désigné à cette faveur de César Auguste que par sa seule vertu. Non content d'avoir traîné derrière son char de triomphe Adiatorix, sa femme et ses enfants, César avait décidé le supplice d'Adiatorix et de l'aîné de ses fils (Dyteutos précisément) ; mais, le second fils d'Adiatorix ayant déclaré aux soldats chargés de les emmener[1] que c'était lui qui était l'aîné, une vive dispute s'engagea entre les deux frères et se prolongea jusqu'à ce que les parents intervenant eussent persuadé à Dyteutos de céder la victoire à son frère, vu qu'étant plus âgé il pourrait mieux que lui servir de protecteur à sa mère et à son autre frère. Ainsi tandis que son frère cadet partageait le supplice d'Adiatorix, leur père, Dyteutos fut épargné et se vit bientôt élever à la grande prêtrise de Comana. Apparemment, César avait appris la vérité ; il dut regretter alors le double supplice ordonné par lui et jugeant que les survivants avaient droit à tout son intérêt, sachant d'ailleurs qu'ils méritaient par eux-mêmes le bien qu'il voulait leur faire, il leur conféra [à titre héréditaire] cette haute dignité.

1. ἀπάγοντας au lieu de ἀνάγοντας, correction excellente proposée par Coray.

36. Comana est un centre habité considérable et un des principaux entrepôts des marchandises venant de l'Arménie. A l'époque des *sorties* ou *processions* de la déesse, on y voit affluer de toute part, tant des villes que des campagnes, une foule d'hommes et de femmes avides d'assister à cette fête religieuse; de plus, en toute saison, la ville est visitée par des étrangers ayant fait vœu de venir sacrifier sur l'autel de la déesse, Le goût du luxe et de la mollesse est général parmi les habitants; tous leurs vergers sont plantés de vignes, et quantité de femmes, *hiérodules* pour la plupart, vivent parmi eux du métier de prostituées. On pourrait dire à la rigueur que cette ville est une petite Corinthe. A Corinthe, on le sait, le grand nombre de courtisanes attachées au temple de Vénus attirait de même aux époques de grandes fêtes une foule immense d'étrangers. Les riches marchands, les militaires venaient s'y ruiner et s'y ruiner irremédiablement, ce qui a donné lieu à ce proverbe bien connu :

« Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe ».

Voilà ce que nous avions à dire au sujet de Comana.

37. Tout le pays environnant appartient à Pythodoris, maîtresse en outre de la Phanarée, de la Zélitide et de la Mégalopolitide. Nous ne reviendrons pas sur la Phanarée que nous avons décrite plus haut; quant à la Zélitide, nous dirons qu'on nomme ainsi le canton qui renferme la ville de Zéla, laquelle s'élève sur une chaussée dite de *Sémiramis* et possède un temple célèbre consacré à Anaïtis, c'est-à-dire à la même déesse qu'honorent aussi les Arméniens. Ici seulement une décence plus grande préside aux cérémonies du culte, et c'est pour cela que les habitants du Pont sans exception, quand ils ont à conclure quelque affaire d'importance, viennent ici de préférence échanger leurs serments. Mais pour tout le reste, pour le nombre des *hiérodules*, pour les honneurs et distinctions dont jouissaient ses grands prêtres auprès des rois, ce que nous avons dit ci-dessus [des temples arméniens d'Anaïtis] s'applique éga-

lement au temple de Zéla. Aujourd'hui ce temple est entièrement sous le joug de Pythodoris ; mais déjà avant elle il avait eu beaucoup à souffrir du fait de divers princes qui avaient réduit le nombre de ses *hiérodules* et tari en grande partie ses autres sources de richesses. Le territoire sacré notamment avait été fort diminué, ayant été démembré en plusieurs principautés. Les anciens rois de Perse n'avaient pas considéré Zéla comme une ville ordinaire, mais comme le sanctuaire par excellence des divinités de la Perse ; et ils avaient toujours laissé les prêtres y régner en maîtres absolus. La population de Zéla se composait alors tout entière d'*hiérodules*, au milieu desquels le grand prêtre entouré de nombreux serviteurs résidait en personne. Il vivait là au sein de l'abondance et administrant comme son bien propre le territoire sacré. Pompée réunit à la Zélitide plusieurs [des anciennes] préfectures [de la Cappadoce] et donna le nom de ville à Zéla ainsi qu'à Mégalopolis, à laquelle il avait réuni de même les deux préfectures de Culupène et de Camisène, situées sur les confins de la Petite Arménie et de la Laviansène et remarquables par leurs mines de sel gemme et par les ruines de l'antique forteresse de Camisa. En revanche, les généraux romains [successeurs de Pompée] démembrèrent ces deux cités attribuant une partie de leur territoire aux prêtres de Comana, une autre partie au grand prêtre de Zéla et le reste à Atéporix[1], prince de la famille des tétrarques de Galatie. Cette dernière partie, peu considérable d'ailleurs, a fait retour aux Romains après la mort d'Atéporix et porte aujourd'hui le titre de province romaine. Encore faut-il en excepter la Caranitide, territoire qui emprunte son nom à la petite ville de Carana, son chef-lieu, et qui forme actuellement un état indépendant. Quant aux deux autres lots, ils sont en la possession de Pythodoris et de Dyteutos.

38. Nous avons encore à décrire de l'ancien royaume de Pont toute la portion qui s'étend entre la Zélitide et le ter-

1. Voy., au sujet de la restitution de ce nom, l'*Ind. var. lect.* de l'édition de Müller, p. 1022, col. 1, l. 9.

ritoire des Amiséniens et des Sinopéens dans la direction de la Cappadoce, de la Galatie et de la Paphlagonie. Or, le premier canton qui se présente après le territoire d'Amisus, en se prolongeant jusqu'à l'Halys depuis la frontière des Amiséniens, est la Phazémonitide, appelée par Pompée la Néapolitide du nom nouveau donné par lui-même au bourg de Phazémon, lorsqu'ayant élevé ce bourg à la dignité de [ville] [1] il crut devoir changer son nom en celui de Néapolis. Ce canton est borné au N. par la Gazélonitide [2] et le territoire d'Amisus, à l'O. par le cours de l'Halys, à l'E. par la Phanarée et enfin au S. par le territoire d'Amasée, ma patrie, qui de ces différents cantons est le plus grand et le plus fertile. La partie de la Phazémonitide attenante à la Phanarée est occupée par un lac qui a l'étendue d'une mer et qu'on nomme le lac Stiphané. Ce lac est très-poissonneux et les gras pâturages qui l'entourent nourrissent toute espèce de bestiaux. Près de ses bords s'élève le château fort d'Ikizari [3] aujourd'hui abandonné et qui a lui-même dans son voisinage les ruines [4] d'une ancienne résidence royale. Le reste du pays de ce côté est nu et découvert et consiste surtout en vastes champs de blé. C'est dans la partie située au-dessus du territoire d'Amasée que se trouvent ces fameuses sources de la Phazémonitide, dont les eaux chaudes sont souveraines contre certaines maladies. Là aussi est la place forte de Sagylium, bâtie sur une montagne escarpée et très-haute qui se termine en pointe et que couronne une citadelle pourvue d'une citerne qui ne tarit jamais. Aujourd'hui cette position est abandonnée, mais elle a rendu autrefois de très-grands services aux rois [de Pont]. Plus tard Arsace y fut pris et mis à mort par les fils de Pharnace pour avoir à la suite d'une insurrection et sans l'agrément d'aucun général romain pris le titre de

1. « Locus varie tentatus fortasse ita corrigendus est : ὠνόμασε παρὰ Φαζημῶνα κώμην, [πόλιν] ἀποδείξας τὴν κατοικίαν. » *Meineke*. — 2. Γαζηλωνῖτις au lieu de Γαζιλωτός, correction proposée par Groskurd et admise par Meineke. — 3. Ἰκίζαρι au lieu de ἡ Κίζαρι ou ἡ Κίζαρη (*sic*) ou Ἰκκίζαροι que donnent les mss., correction de Kramer. Müller, lui, propose de lire ici ἡ Κίθαρις, par analogie avec Κιθαρίζων, nom d'un château fort d'Arménie mentionné par Ménandre et Procope. — 4. Κατεσκαμμένον au lieu de κατεσκευασμένον, correction certaine due à Coray.

dynaste ou de souverain indépendant ; mais dans cette circonstance ce n'est pas à une attaque de vive force des deux rois que Sagylium succomba, la faim seule leur livra Arsace prisonnier. Ne pouvant plus tenir la campagne contre eux, l'usurpateur s'était réfugié sur cette montagne, sans avoir pu y faire d'approvisionnements d'aucune sorte et pour y trouver jusqu'aux puits, jusqu'aux citernes comblés avec des pierres énormes, par suite d'une mesure générale de Pompée, qui avait ordonné de démanteler toutes les forteresses du pays et de les mettre hors d'état de servir de refuge au cas où quelque brigand aurait essayé d'en faire sa place d'armes. Telles étaient les dispositions que Pompée avait prises pour la Phazémonitide ; après lui, les généraux romains partagèrent cette contrée comme tant d'autres entre des rois [nommés par eux].

39. Amasée, ma patrie, est située dans une grande et profonde gorge où coule le fleuve Iris. Merveilleusement servie par l'art et par la nature, elle peut remplir à la fois l'office de ville et celui de forteresse. [Qu'on se figure en effet] un rocher élevé, escarpé de tous côtés, s'avançant jusqu'au fleuve en forme de promontoire et entouré d'une muraille qui, après avoir longé celle des rives du fleuve sur laquelle la ville a été bâtie, remonte des deux côtés jusqu'aux Pics. Ces pics sont au nombre de deux, très-rapprochés l'un de l'autre et couronnés de tours d'un très-bel effet. En dedans du mur d'enceinte sont compris le Palais et les Tombeaux des anciens rois. Quant aux pics ils sont séparés par un col extrêmement étroit, qui, de quelque côté que l'on y arrive, se trouve élevé de 5 ou 6 stades au-dessus du fleuve et des faubourgs. De ce col jusqu'au haut des pics il reste encore à gravir une montée presque verticale, longue d'un stade, et pouvant défier au besoin toute attaque de vive force, d'autant qu'on a ménagé à l'intérieur [de cette espèce de citadelle] des réservoirs qu'on ne pourrait empêcher la garnison d'alimenter en tout temps, vu qu'il a été creusé dans le roc deux galeries conduisant l'une au niveau du fleuve et l'autre au col.

Ajoutons que les deux rives du fleuve sont reliées par des ponts, un premier pont qui va de la ville au faubourg, et un autre qui du faubourg débouche dans la campagne, car à la hauteur de ce second pont justement on voit s'abaisser et finir la chaîne des montagnes située au-dessus du rocher d'Amasée. Et en même temps commence à partir du fleuve une vallée, qui, médiocrement large au début, va toujours s'évasant et finit par former la vaste plaine de Chiliocôme. A cette plaine, maintenant, succèdent la Diacopène et la Pimolisène, qui s'étendent jusqu'à l'Halys conservant partout le même aspect de richesse et de fertilité. Ces deux cantons forment la partie septentrionale du territoire d'Amasée et mesurent en longueur une étendue de 500 stades; les autres cantons à la suite s'étendant jusqu'au Babanome et à la Ximène, qui elle-même atteint les bords de l'Halys, mesurent dans le même sens une étendue beaucoup plus grande, et le tout ensemble représente la longueur du territoire d'Amasée. Quant à la largeur dudit territoire, elle se prend du N. au S. et est représentée par une ligne se dirigeant vers la Zélitide et la Grande Cappadoce et aboutissant au territoire des Trocmi. Il y a dans le canton de Ximène des mines ou salines de sel gemme, et c'est à cette circonstance que le fleuve paraît devoir son nom d'Halys. Dans tout mon pays aujourd'hui on ne rencontre, hélas! que trop de forteresses en ruine, que trop de terres abandonnées par suite de la guerre contre Mithridate; à cela près, le territoire d'Amasée est encore généralement bien boisé, il possède d'excellents pâturages pour les chevaux et les autres espèces de bestiaux et offre partout des sites propres à devenir d'importants centres de population. Quant à Amasée même, après avoir été elle aussi, dans un temps, concédée à des rois, elle figure aujourd'hui parmi les provinces romaines.

40. Nous n'avons plus à décrire dans la province du Pont que le canton situé au delà de l'Halys autour de l'Olgassys et sur les confins de la Sinopide. L'Olgassys [1] est une

1. L'Epitomé donne à ce nom la forme Ἀλγασσύς.

montagne extrêmement élevée et d'un accès très-difficile. Aussi les Paphlagoniens ont-ils couvert de temples les pentes abruptes de cette montagne. Toute la contrée qui l'entoure est assez fertile; elle comprend la Blaéné et le canton de la Domanitide qu'arrose le fleuve Amnias[1]. C'est dans ce dernier canton que Mithridate Eupator anéantit, non il est vrai, par lui-même[2], mais par le bras de ses lieutenants, l'armée de Nicomède roi de Bithynie. Quant à celui-ci, il réussit à s'échapper avec une faible escorte et à regagner ses Etats, mais il ne fit que les traverser et s'étant embarqué aussitôt il cingla vers l'Italie, cédant la place à Mithridate qui l'avait suivi de près et qui enleva ainsi d'un seul coup la Bithynie, pour s'emparer de même bientôt après de l'Asie tout entière jusqu'aux frontières de Carie et de Lycie. Une des localités de ce même canton a reçu naguère le titre de ville avec le nom nouveau de Pompéiopolis et se trouve avoir dans son territoire le Sandaracurgium, voisin lui-même de Pimolisa, château royal aujourd'hui en ruines, du nom duquel on a appelé Pimolisène tout un canton du Pont situé des deux côtés de l'Halys. Sous le nom de Sandaracurgium on désigne une montagne dans laquelle on a pratiqué de profondes excavations et de longues galeries donnant accès aux ouvriers mineurs, que les fermiers chargés de l'exploitation sont réduits à recruter parmi les esclaves vendus comme malfaiteurs; car, indépendamment des fatigues attachées à ce genre de travail, on assure que l'air qui circule dans ces mines est rendu irrespirable et mortel par l'odeur infecte des terres qui contiennent le minerai, ce qui abrége nécessairement la vie des ouvriers. Et le fait est qu'on est souvent obligé d'interrompre les travaux devenus complétement improductifs parce que le nombre des ouvriers, qui [en temps ordinaire] est de plus de deux cents, est sans cesse diminué par les maladies et les décès. — Ici s'arrêtera notre description du Pont.

41. Passé Pompéiopolis, commence un pays qui com-

1. On lit 'Αμνιός dans l'Epitomé. — 2. οὐκ αὐτὸς παρατυχών au lieu de οὐδ' αὐτός excellente correction de Coray, admise par Meineke.

plète la région intérieure de la Paphlagonie et qui se prolonge au couchant jusqu'à la Bithynie. Ce pays, bien que peu étendu, était encore il y a peu de temps partagé entre plusieurs princes indépendants; mais aujourd'hui la famille de ces rois est éteinte et le pays tout entier est aux mains des Romains. Dans la partie attenante à la Bithynie on distingue plusieurs cantons, tels que la Timonitide, [l'ancien royaume] de Gézatorix, la Marmolitide, la Sanisène et la Potamie. Il y en avait un aussi qu'on avait appelé la Kimiatène [1] du nom de la forteresse Kimiata qui était située au pied de l'Olgassys et qui, après avoir servi à Mithridate Ctistès de place d'armes pour s'emparer du Pont, resta dans la famille de ce prince jusqu'à son dernier successeur Mithridate Eupator. En Paphlagonie, le dernier prince qui ait porté le nom de roi a été Déjotarus Philadelphe, fils de Castor: il avait choisi pour sa résidence l'ancienne capitale du roi Morzéus, Gangra, petite ville pouvant aussi à l'occasion servir de forteresse.

42. Eudoxe prétend qu'on pêche en Paphlagonie des poissons fossiles dans certains terrains secs dont il ne précise malheureusement pas l'emplacement, ainsi que dans les terrains humides qui bordent le lac Ascanie sous Cios, ce qui n'est pas une indication beaucoup plus claire. Par la même raison que nous venons de décrire la partie de la Paphlagonie attenante au Pont, nous essayerons présentement de décrire la Bithynie, celle-ci se trouvant située immédiatement à l'O. de la Paphlagonie. Puis la Bithynie et la Paphlagonie nous fourniront à leur tour un nouveau point de départ, et nous ferons suivre leur description de celle des pays qui les bordent au S. et s'étendent jusqu'au Taurus parallèlement au Pont et à la Cappadoce, cousant ainsi en quelque sorte une seconde bande à la première pour nous conformer à l'ordre même et à la division qu'indique la nature des lieux.

1. Les mss. donnent ici Κινιστηνή. La correction est due à Coray.

CHAPITRE IV.

La Bithynie a pour limites, à l'E. la Paphlagonie avec le pays des Mariandyni et une portion de la [Phrygie] Epictète; au N. la partie du Pont-Euxin comprise entre les bouches du Sangarius et le détroit de Byzance et de Chalcédoine; à l'O. la Propontide; au midi enfin la Mysie et la Phrygie Epictète, ou, comme on l'appelle aussi, la Phrygie Hellespontiaque.

2. Sur la côte à l'entrée du Pont s'élève Chalcédoine, colonie mégarienne, avec le bourg de Chrysopolis et le fameux temple dit de *Chalcédoine*; on remarque en outre dans le même canton, mais un peu [1] au-dessus de la mer, la fontaine Azaritie [2] qui nourrit de petits crocodiles. A la côte de Chalcédoine succède le golfe Astacène formé par la Propontide et sur les bords duquel est située la ville de Nicomédie, qui doit son nom au prince par qui elle fut fondée et qui était l'un des Nicomèdes de la famille royale de Bithynie. On sait en effet que le nom de Nicomède fut, comme celui de Ptolémée en Egypte, à cause de l'illustration du premier roi qui l'avait porté, adopté par la plupart des princes qui régnèrent sur la Bithynie. Sur les bords du golfe Astacène s'élevait aussi naguère la ville d'Astacus: mais cette ville que les Mégariens et les Athéniens avaient fondée, que Dœdalsus [3] plus tard avait accrue et restaurée et qui avait donné son nom au golfe Astacène, fut détruite par Lysimaque et vit toute sa population transportée à Nicomédie par le fondateur de cette dernière ville.

3. Au golfe Astacène en succède un autre qui pénètre dans les terres et avance encore plus loin vers l'E. Tout au fond est la ville de Prusias, primitivement connue sous le nom de Cius. Philippe, fils de Démétrius et père de

1. La plupart des mss. donnent ici μικράν au lieu de μικρόν. — 2. La même qui est appelée Ζάρητα dans Etienne de Byzance. — 3. Le même qui est appelé Δυδαλσός par Memnon (c. 21).

Persée, après avoir détruit Cius et une autre ville, Myrlée, située dans les environs de Cius et voisine aussi de Prusa, les donna toutes deux à Prusias, fils de Zélas[1], qui l'avait aidé à les détruire. Celui-ci les releva de leurs ruines, et appela Cius de son propre nom Prusiade et Myrlée du nom de sa femme Apamée. C'est ce même Prusias qui donna asile à Annibal réduit à fuir en Bithynie après la défaite d'Antiochus[2], et qui plus tard céda par un traité à la famille des Attales toute la partie de la Phrygie qui borde l'Hellespont et qui, désignée par les anciens sous le nom de Petite Phrygie, reçut de ses nouveaux maîtres le nom de Phrygie Epictète. Au-dessus de Prusias s'élève le mont Arganthonius. Suivant la Fable, c'est ici qu'Hylas, l'un des compagnons d'Hercule embarqué avec lui sur l'Argo et qui était descendu à terre pour aller à la recherche d'une aiguade, fut enlevé par les nymphes. La Fable ajoute qu'un autre Argonaute, Cius, ami lui aussi d'Hercule, s'arrêta en ce même lieu à son retour de Colchide et y fonda une ville à laquelle il donna son nom. Actuellement encore les Prusiéens célèbrent sous le nom d'*Oribasie* une fête en l'honneur d'Hylas : divisés en plusieurs *thiases*, ils se répandent dans la montagne et appellent le héros à l'instar des Argonautes lorsqu'ils sortirent de leur vaisseau et s'élancèrent vers les bois à la recherche de leur compagnon. Tandis que Prusias, pour s'être comportée toujours amicalement à l'égard des Romains, obtenait d'eux son autonomie, Apamée dut recevoir dans ses murs une colonie romaine. Quant à la ville de Prusa qui s'élève dans le voisinage de l'Olympe mysien, elle s'est toujours fait remarquer par la sagesse de sa constitution[3]. C'est Prusias, [d'autres disent Crésus, le] rival malheureux de Cyrus, qui passe pour avoir fondé cette ville aux confins de la Phrygie et de la Mysie.

4. Il est difficile de déterminer avec précision les li-

1. Müller incline à penser qu'il faudrait lire Ζηΐλα au lieu de Ζήλα. — 2. ἀποστάς au lieu d' ἀναστάς, bonne correction de Madvig. Voy. *Adv. crit.*, vol. I, p. 559. — 3. Lacune suppléée par Groskurd.

mites respectives des Bithyniens, des Phrygiens, des Mysiens, et, à plus forte raison, celles des Dolions dans le voisinage de Cyzique, de la Mygdonie et de la Troade. Mais en même temps on s'accorde à dire que ces différents peuples ne sauraient être confondus et qu'ils forment bien réellement autant de nations distinctes; la chose est même passée à l'état de proverbe, au moins en ce qui concerne les Phrygiens et les Mysiens:

« Les Mysiens, dit-on, les Mysiens ont leurs bornes et les « Phrygiens les leurs ».

Seulement, je le répète, ces bornes ou limites sont difficiles à préciser, et la cause en est que ces nations, toutes advènes, toutes barbares, toutes exclusivement guerrières, ne formaient point d'établissements solides dans les pays dont elles s'étaient emparées, mais continuaient en général à mener une vie errante, chassant devant elles les populations et souvent chassées à leur tour. Ajoutons qu'il y a lieu d'attribuer à ces différents peuples sans exception une origine thracique, par la raison que les Thraces habitent de l'autre côté du détroit et qu'entre les uns et les autres on ne remarque pas à proprement parler de différence sensible.

5. On pourrait toutefois, autant qu'il est permis d'user de conjecture en pareille matière, concevoir la Mysie comme placée le long de la mer entre la Bithynie et l'embouchure de l'Æsépus et comme s'étendant, d'autre part, depuis la mer jusqu'au mont Olympe, qu'elle borderait même à peu de chose près dans toute son étendue. On pourrait également supposer que la Phrygie Epictète, qui entoure la Mysie du côté de l'intérieur sans avoir aucune communication avec la mer, s'étend jusqu'à l'extrémité orientale du lac Ascanien, et [représente en même temps *l'extrême* ou *lointaine* Ascanie]. Car il y avait jadis toute une contrée qui portait le même nom que le lac; seulement, cette contrée se divisait en deux parties, l'Ascanie phrygienne et l'Ascanie mysienne; la première était natu-

rellement la plus éloignée par rapport à la Troade, et c'est à elle, suivant toute apparence, qu'il faut appliquer ce passage d'Homère [1]

« Phorcys à son tour et avec lui le divin Ascanius guidaient « au combat les bataillons qu'ils avaient amenés de la lointaine « Ascanie (autrement dit de l'Ascanie phrygienne) »,

le poète ayant donné à entendre par ces mots qu'il existait une autre Ascanie plus voisine, à savoir l'Ascanie mysienne correspondante au canton actuel de Nicée, et la même apparemment que le poète a voulu mentionner dans cet autre passage [2],

« Et Palmys et Ascanius, et Morys, le fils d'Hippotion, le « chef des belliqueux Mysiens venus des champs fertiles d'As- « canie au secours du roi troyen ».

Ajoutons qu'il n'y pas lieu de s'étonner si, après avoir nommé dans un premier passage un certain Ascanius, chef des Phrygiens, des Phrygiens de l'Ascanie, il mentionne dans celui-ci un chef mysien s'appelant de même Ascanius et venant également de l'Ascanie; car l'homonymie est familière à Homère, qui a souvent donné à ses héros les noms de fleuves, de lacs ou de localités des pays où ils étaient nés.

6. L'Æsépus, du reste, nous est présenté comme limite de la Mysie par le poète lui-même. En voici la preuve : après avoir [dans le *Diacosme* ou *Catalogue troyen*] fait figurer sous le nom de Dardanie, et comme formant sous Enée un royaume à part, la partie de la Troade située au-dessus d'Ilion qui borde le pied des montagnes, Homère place à la suite et au N. de ce pays le royaume de Pandarus, autrement dit la Lycie [septentrionale] dont Zélia était le chef-lieu,

« Et ceux qui habitaient Zélia vers les dernières pentes « de l'Ida, riches entre tous les Troyens buveurs des eaux « noirâtres de l'Æsépus ».

1. *Iliade*, II, 862; — 2. *Iliade*, XIII, 792.

Il nomme encore, comme faisant suite au district de Zélia et comme s'étendant vers la mer, mais toujours en deçà [1] de l'Æsépus, la plaine d'Adrastée avec Térée et Pitye, c'est-à-dire toute la partie de la Cyzicène actuelle qui forme le canton de Priapus; après quoi il se détourne brusquement vers la Troade orientale et les contrées ultérieures, d'où l'on peut inférer, ce me semble, qu'il considérait le cours de l'Æsépus comme la limite N. E. de la Troade. Or, après la Troade, de ce côté, c'est bien la Mysie avec le mont Olympe qui s'offre à nous d'abord. Telle est la situation relative que l'antique tradition semble assigner aux différents peuples que nous avons nommés plus haut. Mais aujourd'hui, après tant de révolutions survenues coup sur coup dans le pays, après tant de dominations qui s'y sont succédé en réunissant tour à tour ou en séparant ces mêmes peuples, leur situation naturellement a bien changé. Immédiatement après la guerre de Troie, Phrygiens et Mysiens s'étaient disputé la prééminence; la domination des Lydiens avait commencé ensuite, et après celle-ci la domination des Æoliens et des Ioniens; puis étaient venus les Perses, suivis à leur tour des Macédoniens, et, en dernier lieu, des Romains; et, sous ces différents maîtres, la plupart des peuples avaient perdu leurs dialectes et leurs noms en même temps que leur pays subissait de nouvelles divisions. Ces divisions subsistent encore aujourd'hui et méritent par cela même que nous y insistions davantage, au lieu de nous étendre démesurément sur les divisions plus anciennes lesquelles n'offrent plus qu'un intérêt archéologique.

7. Dans l'intérieur même de la Bithynie, on remarque une première ville Bithynium, située juste au-dessus de Tiéum et dans le territoire de laquelle se trouve compris tout ce canton de Salone si riche en gros bétail et si célèbre par la fabrication du fromage connu sous le nom de *Salonite*. C'est là aussi qu'est Nicée, métropole de la Bithynie. Bâtie sur le bord du lac Ascanien, au milieu d'une plaine

1. ἐπιτάδε au lieu de ἐπὶ δὲ τὸ, correction proposée par Kramer et admise par Meineke.

spacieuse et extrêmement fertile, mais qui ne jouit pas en été d'une salubrité parfaite, cette ville a eu pour premier fondateur Antigone, fils de Philippe, et a reçu d'abord de lui le nom d'Antigonie; mais son second fondateur Lysimaque, voulant honorer la fille d'Antipater qu'il avait épousée, substitua le nom de Nicée à celui d'Antigonie. L'enceinte de cette ville a un développement de seize stades, elle est de forme carrée et percée de quatre portes; et, comme elle est bâtie toute en plaine et que ses rues tirées au cordeau se coupent à angles droits, on peut d'une certaine pierre qui s'élève juste au centre du gymnase apercevoir à la fois les quatre portes. Un peu au-dessus du lac Ascanie, près de la frontière orientale de la Bithynie, est la petite place d'Otrée, qui aurait été fondée, à ce qu'on présume, par le héros Otréus et qui aurait retenu son nom.

8. La population primitive de la Bithynie était mysienne, on en trouvera la preuve et dans cette assertion de Scylax de Caryande, que le lac Ascanien avait pour riverains non-seulement les Phrygiens mais aussi les Mysiens, et dans ce que dit Denys, l'auteur du livre des *Ctises* ou *Origines*, que le détroit de Chalcédoine et de Byzance, appelé aujourd'hui le Bosphore de Thrace, avait reçu d'abord la dénomination de Bosphore mysien, circonstance qui semble attester, en outre, l'origine thracique des Mysiens. Ce passage d'Euphorion « *Auprès des eaux de l'Ascanius, sur les rives du lac mysien* » et ces vers d'Alexandre l'Ætolien

« Ce sont eux qui habitent maintenant près des eaux vives
« de l'Ascanius, là où ce fleuve débouche dans le lac Ascanie,
« là où demeurait naguère Dolion, fils de Silénus et de Mélie »

confirment également [l'origine mysienne des premiers habitants de la Bithynie], puisqu'on ne connaît pas de lac Ascanie ailleurs qu'ici.

9. La Bithynie a donné le jour à plusieurs savants illustres, au philosophe Xénocrate, au dialecticien Denys, à Hipparque, à Théodose et à ses fils, tous mathématiciens, au rhéteur Cléocharès et aux deux Asclépiades, le

grammairien natif de Myrlée et le médecin natif de Prusias [1].

10. Au S. de la Bithynie s'étend non-seulement la partie de la Mysie qui entoure l'Olympe et que certains auteurs à cause de cela appellent la Mysie Olympène tandis que d'autres lui donnent le nom de Mysie Hellespontienne, mais aussi la Phrygie Hellespontiaque ; de même, au S. de la Paphlagonie s'étend la Galatie. A leur tour, [la Phrygie Hellespontiaque et la Galatie] sont bornées au midi par la Grande Phrygie et par la Lycaonie, lesquelles se prolongent jusqu'au Taurus cilicien et pisidien. Cela étant, et vu que, parmi les pays limitrophes de la Paphlagonie, il en est qui confinent en même temps au Pont et à la Cappadoce et à tels autres pays que nous avons déjà parcourus, il nous a paru à propos d'en finir d'abord avec la région qui avoisine ces derniers avant d'aborder la région ultérieure.

CHAPITRE V.

Au midi de la Paphlagonie s'étend, avons-nous dit, la Galatie. Or, des trois peuples qui habitent cette contrée, il en est deux, à savoir les Trocmi et les Tolistobogii, qui doivent leurs noms à d'anciens chefs militaires; seul le troisième a retenu le nom d'un des peuples de la Celtique. Avant d'occuper cette partie de l'Asie, les Galates avaient mené pendant longtemps une vie errante et dévasté à plusieurs reprises les Etats des Attales et des rois de Bithynie; enfin ces princes se décidèrent spontanément à leur céder le pays connu aujourd'hui sous les noms de Galatie et de Gallo-Grèce. Le chef qui avait présidé à leur passage définitif en Asie paraît avoir été un certain Léonnorius [2]. Les trois peuples parlaient la même langue et ne présentaient

1. Κλεοχάρης τε ῥήτωρ δ[τε] Μυρλεανὸς Ἀσκληπιάδης [γραμματικὸς] ἰατρός [τε] ὁ Προυσιεύς, restitution proposée par Lehrs et admise par Meineke. — 2. Λέων dans l'Epitomé.

sous aucun rapport de différence sensible. Néanmoins chacun d'eux dut former un état à part divisé en quatre districts. Chacun de ces districts reçut le nom de *tétrarchie*, et eut son administration propre composé d'un tétrarque, d'un juge ou *dicaste* et d'un *stratophylax* ou chef militaire placés tous deux sous les ordres du tétrarque, et enfin de deux *hypostratophylaces* [placés sous les ordres du chef militaire]. De plus, les douze tétrarques eurent pour les assister un conseil ou sénat de trois cents membres, se réunissant en un lieu appelé le *Drynémétum*. Ce sénat connaissait seul des meurtres; quant aux autres affaires, elles étaient portées devant les tétrarques et les dicastes. Telle était du moins l'ancienne constitution du pays; car, de nos jours, on y a vu l'autorité se concentrer entre les mains de trois chefs, puis de deux, puis d'un seul, par l'avénement du roi Déjotarus, qui, à son tour, transmit le pouvoir monarchique à Amyntas. Mais actuellement toute l'ancienne Galatie jointe aux États particuliers d'Amyntas appartient aux Romains qui en ont fait une seule et même province.

2. Ce sont les Trocmi qui occupent la partie de la Galatie contiguë au Pont et à la Cappadoce, laquelle se trouve être en même temps la partie la plus fertile de la contrée. Elle contient trois places principales, dont les Trocmi ont fait trois forteresses : la première, nommée Tavium, est le grand marché du pays et possède, avec une enceinte consacrée à Jupiter et jouissant du droit d'asile, une statue très-célèbre du dieu, statue en airain et de dimensions colossales ; la seconde est cette place de Mithridatium que Pompée détacha naguère du royaume du Pont pour la donner à Brogitarus [1]. Quant à la troisième forteresse (si toutefois on peut donner le nom de forteresse à Danala)[2], elle fut témoin de l'entrevue entre Pompée et Lucullus,

1. Βρογιτάρῳ au lieu de Βογοδιατάρῳ, correction très-heureuse indiquée par Meineke et ratifiée par Keil et Müller. « Brogitarum, cui una ex filiabus Dejotari nupserat, an. 58 a P. Clodio tribuno Pessinuntem urbem et regis titulum emisse, postea vero Pessinunte ejectum esse constat e Cicerone, *De har. resp.*, 13, 28. » *Müller*. — 2. Voy. sur ce nom l'*Ind. var. lect.* de l'édition de Müller, p. 1022, col. 2, l. 10.

lorsque le premier de ces généraux vint pour continuer et achever la guerre contre Mithridate, et que Lucullus lui remit son commandement pour regagner Rome, où l'attendaient les honneurs du triomphe. Nous avons dit quelle est la partie de la Galatie qu'occupent les Trocmi. Passons aux Tectosages. Ceux-ci habitent sur les confins de la Grande Phrygie les cantons de Pessinonte et d'Orcaorci [1]. Leur principale place d'armes de tout temps a été Ancyre, dont le nom rappelle une petite ville de Phrygie située près de la frontière lydienne du côté de Blaudos. Quant aux Tolistobogii, ils confinent à la Bithynie et à la Phrygie Epictète et ont pour places fortes Lucéium [2] et Péum, qu servirent à Déjotarus, l'une de résidence, l'autre de *gazophylacium* ou de trésor.

3. Pessinûs est le principal *emporium* de cette partie de la Galatie, ce qui peut s'expliquer par la présence d'un temple consacré à la Mère des Dieux (ou, comme on l'appelle dans le pays, à Agdistis), temple qui est l'objet d'une grande vénération. Anciennement, les prêtres de ce temple avaient le rang de princes et ils tiraient en même temps de leur charge de gros revenus, mais aujourd'hui honneurs [et profits] ont pour eux sensiblement diminué. Le marché de Pessinûs, en revanche, subsiste aussi florissant que par le passé. Ajoutons que la piété des Attales a singulièrement accru la majesté de l'ancienne enceinte sacrée, en y construisant un *naos* et des portiques en marbre blanc. Enfin, ce qui a achevé de rendre ce temple illustre, c'est que le peuple romain, pour obéir aux Oracles sibyllins, a décrété que la statue de la déesse qui le décorait serait apportée à Rome comme l'avait été auparavant l'Esculape d'Epidaure. La ville de Pessinûs est dominée par le mont Dindyme, et c'est à cette circonstance que la déesse doit d'être souvent appelée Dindymène, comme le voisinage des monts Cybèles ailleurs lui a fait donner le nom de Cybèle.

1. Voy. sur ce nom une note importante de Müller. *Ibid.*, l. 13. — 2. Λουκήιον au lieu de Βλούδιον, correction nécessaire suggérée à Groskurd et à Kramer par les ch. 6 et 7 du discours *Pro Dejotaro* de Cicéron.

Le Sangarius passe aussi non loin de Pessinûs. Sur les bords de ce même fleuve s'élèvent les palais des rois phrygiens, ces palais illustrés par le séjour de Midas et plus anciennement de Gordius et de quelques autres encore, et qui, s'ils ne laissent plus deviner ce qu'ils étaient autrefois, c'est-à-dire de véritables villes, ont conservé tout au moins l'aspect de villages, voire de villages un peu plus grands que les bourgs ordinaires. Tel est le cas de Gordium et aussi de Gorbéûs, cette ancienne résidence du roi Castor Tarcondarius[1], que Déjotarus, après y avoir égorgé ce prince, son gendre, et du même coup sa fille, femme de celui-ci, se plut, non-seulement à démanteler, mais à ruiner et à détruire presque de fond en comble.

4. Passé la frontière de la Galatie, on arrive, dans la direction du sud, d'abord au lac Tatta, qui borde le canton de la Grande Cappadoce appelé la Morimène et dépend de la Grande Phrygie, puis à ce territoire compris entre le lac et le Taurus dont Amyntas possédait la plus grande partie. On pourrait comparer, ce semble, le lac Tatta à une immense saline naturelle, à voir avec quelle facilité le sel contenu dans ses eaux adhère à tous les corps qu'on y plonge; ainsi, pour peu qu'on y jette un cercle fait de joncs tressés, on le retire à l'instant changé en une couronne de sel. Il n'est pas jusqu'aux oiseaux qui ne se laissent aisément prendre pour avoir effleuré la surface de ce lac, car on les voit tomber à l'instant sous le poids des cristaux de sel qui se sont attachés à leurs ailes.

CHAPITRE VI.

Tel est l'aspect du lac Tatta[2]. Quant aux cantons d'Or-

1. L'autorité de César, qui nomme (l. III, c. 4, du *De Bello civili*) *Tarcondarius Castor*, doit faire loi ici pour le changement de Σαωκονδαρίου en Ταρκονδαρίου, comme tout à l'heure l'autorité de Cicéron, pour le changement de Βλούδιον en Λουκήιον. Voy. dans l'*Ind. var. lect.* de l'édition de Müller, p. 1022, col. 2, l. 29, une excellente note dans ce sens. — 2. Ἡ δὲ δὴ Τάττα [τοιαύτη] ἐστί, conjecture de Kramer admise par Meineke. Cf. Müller, *Ibid.*, p. 1022, col. 2, l. 38.

caorci[1] et de Pitnisos[2] et aux plateaux de la Lycaonie, ce sont autant de pays froids et nus, dans lesquels paissent de nombreux onagres, mais qui manquent presque absolument d'eau [à boire], sans compter que dans les seules localités où l'on trouve de l'eau, il faut la tirer de puits extrêmement profonds : c'est ce qui arrive par exemple à Soatra, où l'on en est même réduit à l'acheter. Soatra est un gros bourg voisin de Garsaoura. Le manque d'eau n'empêche point que dans toute cette contrée l'élève du bétail ne réussisse à merveille. La laine des troupeaux y est bien un peu rude, mais [malgré cet inconvénient] on a vu certains propriétaires se faire avec le produit de ces troupeaux de très-grandes fortunes. Amyntas à lui seul et dans ces mêmes cantons en possédait plus de trois cents. Ici aussi, du reste, existent des lacs [salés], deux entre autres appelés le Caralis[3] et le Trogitis : le premier est le plus grand des deux, le second est de dimensions bien moindres. Du même côté, mais dans un canton plus riant et plus fertile que cette âpre région à laquelle on a donné le nom d'*Onagrobote*, s'élève Iconium, petite ville assez populeuse, sur laquelle régnait naguère Polémon. A Iconium, on voit la chaîne du Taurus se rapprocher sensiblement, pour former la limite entre la Cappadoce et la Lycaonie au N. et la Cilicie Trachée au midi. Quant à la limite qui sépare la Lycaonie de la Cappadoce, elle passe entre le bourg lycaonien de Coropassus et la petite ville cappadocienne de Garsaoura, et l'intervalle entre ces deux places, qui sont fortifiées l'une et l'autre, n'est guère que de 120 stades.

2. De la Lycaonie dépend encore l'Isaurique, canton situé au pied même du Taurus et qui contient deux bourgs principaux portant l'un et l'autre le nom d'Isaura[4], à savoir le bourg de Palæo-Isaura et [le bourg de Néo-Isaura[5]],

1. Müller relève et signale la leçon 'Ορκαόκους fournie par un ms. unique. — 2. Πιτνισσόν au lieu de Πιγνισὸν, correction de Casaubon, justifiée par la forme Πίτνισσα que donne Etienne de Byzance et la forme Πετενισσός fournie par Ptolémée. — 3. Κάραλις au lieu de Κόραλις. conjecture de Müller. — 4. Voy. l'*Index var. lect.* de l'édition Müller, p. 1022, col. 2, l. 57. — 5. [τὴν δὲ νέαν,] εὐερκῆ, heureuse restitution de Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 195-196.

dont on a fait une position très-forte. Autour de ces deux bourgs principaux, dont elles forment autant de dépendances, sont répandues maintes bourgades, qui toutes sont habitées par des brigands et qui [à cause de cela] gênèrent beaucoup les Romains, jusqu'à ce que Publius Servilius, surnommé l'*Isaurique*, général célèbre que nous-même avons encore connu, fût parvenu non sans peine à soumettre le pays tout entier à la République en détruisant la plupart des forteresses que les pirates s'étaient bâties sur le rivage même de la mer.

3. L'Isaurique est flanquée pour ainsi dire par la citadelle de Derbé qui s'élève dans la partie [de la Lycaonie] la plus rapprochée de la Cappadoce et qui servit naguère de résidence au tyran Antipater Derbétès, lequel possédait également Laranda. De nos jours, l'Isaurique et Derbé faisaient partie du royaume d'Amyntas : Amyntas avait pris Derbé en attaquant et en mettant à mort Derbétès ; mais l'Isaurique lui avait été cédée par les Romains. Ajoutons qu'il s'était fait bâtir un palais sur l'emplacement de Palæo-Isaura[1], démolie à cet effet, et qu'il avait même commencé la construction d'un nouveau mur d'enceinte ; seulement, il n'eut pas le temps de l'achever ayant trouvé la mort dans une embuscade cilicienne durant son expédition contre les Homonadées.

4. Profitant de ce qu'il possédait, outre la Lycaonie, la ville d'Antioche de Pisidie avec le territoire qui s'étend jusqu'à Apollonias aux environs d'Apamée Kibôtos et avec une partie de la [Phrygie] Parorée, Amyntas avait essayé de mettre un terme aux incursions continuelles que les Ciliciens et les Pisidiens dirigeaient du haut du Taurus sur les terres des [Lycaoniens][2] et des Phrygiens ; il avait même réussi déjà à leur enlever bon nombre de positions réputées jusque-là imprenables, voire celle de Cremna, ce qui l'avait dispensé de diriger une attaque de vive force sur Sandalium, forteresse située entre Cremna et Sagalassus.

1. τὴν παλαιὰν Ἴσαυραν au lieu de Ἰσαυρίαν, correction de Meineke. — 2. καὶ Λυκαόνων au lieu de καὶ Κιλίκων, correction proposée par Kramer.

5. Aujourd'hui Cremna a reçu dans ses murs une colonie romaine et Sagalassus est placée sous la surveillance du préfet romain qui administre tout l'ancien royaume d'Amyntas. Cette dernière ville distante d'Apamée d'une journée de marche est à 30 stades environ au-dessous de la forteresse [de Sandalium]. Elle porte aussi le nom de Selgessus et avait déjà été prise de vive force par Alexandre [le Grand]. Pour en revenir à Amyntas, une fois maître de Cremna, il avait pénétré chez les Homonadées, lesquels passaient pour occuper dans la montagne la position la plus inexpugnable et déjà il s'était rendu maître de la plupart de leurs forteresses et avait tué de sa main leur tyran, lorsqu'il se laissa prendre lui-même à une ruse de la veuve de celui-ci et fut fait prisonnier par les Homonadées qui le mirent à mort. [Il eut pour vengeur Quintus] Quirinius qui plus tard, après que la faim avait déjà décimé les Homonadées, emmena prisonniers les 4000 guerriers survivants et les distribua dans les villes voisines, sans laisser dans tout le pays un homme en âge de porter les armes. Ce territoire des Homonadées, situé dans la partie la plus haute du Taurus, se composait d'une plaine fertile encaissée entre des rochers à pic et sans accès et coupée elle-même en plusieurs vallons. Ils la cultivaient et vivaient de ses produits, mais habitaient sur les crêtes qui la dominent ou dans le creux des rochers, et, toujours en armes, faisaient de continuelles incursions sur les terres de leurs voisins, tandis que leurs propres champs étaient protégés par les montagnes comme par un boulevard infranchissable.

CHAPITRE VII.

Entre autres peuples pisidiens qui confinent aux Homonadiens on distingue les Selgiens, qui forment même la nation la plus considérable de toute la Pisidie. En général, les peuples Pisidiens occupent les cimes mêmes du Taurus; quelques-uns cependant habitent au-dessus des villes pam-

phyliennes de Sidé et d'Aspendus de simples collines plantées d'oliviers ; plus haut maintenant et déjà dans la montagne, où ils confinent aux Selgiens et aux Homonadiens, sont les Catennéens, tandis que les Sagalassiens occupent sur le versant intérieur une position qui les rapproche davantage des frontières de la Milyade.

2. Artémidore compte comme villes pisidiennes Selgé, Sagalassus, Petnélissus[1], Adada, Tymbriada[2], Cremna, Pityassus, Amblada, Anabura, Isinda[3], Carassus, Tarabassus et Termesse. Quelques-unes de ces villes sont situées en pleine montagne ; mais les autres sont échelonnées du haut en bas sur les deux versants du Taurus, soit sur le versant pamphylien, soit sur le versant milyen limitrophe de la Phrygie, de la Lydie et de la Carie, toutes contrées dont les populations bien qu'appartenant au climat septentrional sont éminemment pacifiques, tandis que celles de la Pamphylie, bien qu'occupant le versant méridional du Taurus, ont, comme les Ciliciens, leurs frères, conservé presque toutes les habitudes des anciens pirates, ne laissant, elles non plus, ni paix ni trêve à leurs voisins. Celles des villes pisidiennes qui se trouvent confiner à la Phrygie et à la Carie sont Tabæ[4], Isinda[5] et Amblada, la même ville dont le territoire produit ce vin *ambladien* si utilement employé dans le traitement de certaines maladies.

3. Dans la montagne, les peuples pisidiens que nous avons nommés sont, comme les Ciliciens, divisés généralement en petits états sous des chefs ou tyrans nationaux et ne vivent guère que de brigandages. On assure même qu'anciennement ils auraient reçu parmi eux un certain nombre d'aventuriers lélèges qui, séduits par la ressemblance des mœurs, auraient voulu se fixer à tout jamais dans leurs montagnes. Au contraire, la ville de Selgé qui

1. Πετνηλισσόν au lieu de Πεντηλισόν, correction proposée par Tzschukhe et Coray, mais sous la forme de Πεδνηλισσόν. — 2. Ἄδαδα, Τυμβριάδα au lieu de ἀδαδέτην βριάδα, correction suggérée à Coray par une conjecture de Wesseling (*ad Hierocl.*, p. 673). — 3. Ἴσινδα au lieu de Σίνδα ou Σίνδαν, correction suggérée à Groskurd par la forme Ἰσίονδα qu'on trouve dans Polybe et dans Tite-Live. — 4. Τάβαι au lieu de Τιάβαι ou Τιάβα, d'après Etienne de Byzance. — 5. Ἴσινδα au lieu de Σίνδα, comme dans Etienne de Byzance.

avait commencé par être asservie à des colons lacédémoniens et plus anciennement à Calchas finit, grâce à la sagesse de ses institutions et à l'accroissement de sa population qui s'éleva un moment au chiffre de 20 000 habitants, par former une république ou cité libre. Du reste, l'aspect des lieux aux environs de Selgé est quelque chose d'admirable : qu'on se figure, en effet, sur les crêtes les plus élevées du Taurus, des espaces de terrain assez fertiles pour nourrir plusieurs milliers d'hommes, semés ici de plantations d'oliviers et de beaux vignobles, là de plantureux pâturages où sont répandus des bestiaux de toute sorte, et enfermés dans une ceinture de beaux bois contenant les essences les plus variées, et notamment une très-grande quantité de *styraces*, arbres médiocrement élevés, mais très-droits, dont le bois sert à faire les hampes des javelines dites *styracines*, analogues aux *cranéines* ou javelines faites de bois de cormier. Il se forme dans le tronc de ces arbres une espèce de ver *xylophage* qui ronge le bois jusqu'au bord externe de l'écorce, faisant tomber à terre une espèce de poussière fine ou de râclure assez semblable à du son ou à de la sciure de bois et qui s'amasse au pied de l'arbre, suivie bientôt de l'écoulement d'une liqueur gommeuse prompte à se coaguler. De cette liqueur une partie dégoutte sur la sciure de bois amassée au pied de l'arbre et la pénètre ainsi que la terre qui est au-dessous, ne conservant naturellement sa pureté première qu'à la surface, tandis que le reste, qui adhère à l'écorce du tronc et qui se coagule autour de l'orifice par où se fait l'écoulement, conserve la sienne tout entière. De la partie moins pure on fait, avec une certaine quantité de sciure de bois et de terre, un mélange plus odorant que le suc resté à l'état natif, mais très-inférieur à tous autres égards (ce qu'on ne sait pas assez généralement), et les dévots l'emploient en guise d'encens et en font une très-grande consommation. On prise beaucoup aussi l'iris de Selgé et le liniment fait avec le suc de cette plante. Un petit nombre de routes donnent accès jusqu'à la ville et aux environs de Selgé, ce qui s'ex-

plique par la nature montagneuse de ce pays, coupé partout de précipices et profondément raviné par le cours de torrents tels que l'Eurymédon et le Cestrus, qui, du haut des montagnes de Selgé, se précipitent vers la mer de Pamphylie. Au moyen de ponts lesdites routes franchissent ces torrents. Protégés par la force exceptionnelle de leur position, les Selgiens n'avaient jamais, ni anciennement ni depuis, perdu leur indépendance, ils avaient toujours pu cultiver la plus grande partie de leurs terres avec une pleine et entière sécurité; seule, la partie basse du Taurus (tant celle du versant pamphylien que celle du versant intérieur) leur avait été contestée par les rois leurs voisins, mais ils la leur avaient disputée sans relâche les armes à la main, et avaient fini par obtenir des Romains, à de certaines conditions, la reconnaissance de leurs droits, de même qu'au temps d'Alexandre, lorsqu'ils avaient député vers le conquérant, c'est à titre d'amis seulement qu'ils s'étaient dits prêts à recevoir ses ordres. Aujourd'hui en revanche [tout est bien changé,] et les Selgiens, qui ont dû faire aux Romains une soumission pleine et entière, ont vu réunir leur territoire à l'ancien royaume d'Amyntas.

CHAPITRE VIII.

Au côté méridional de la Bithynie confinent, avons-nous dit, les populations de l'Olympe mysien, lesquelles appartiennent aux nations mysienne et phrygienne. Chacune de ces nations, on le sait, forme deux grandes divisions. La nation phrygienne comprend, d'une part, les Phrygiens de la Grande Phrygie, c'est-à-dire de l'ancien royaume de Midas, aujourd'hui démembré par suite de la cession faite aux Galates, et, d'autre part, les Phrygiens de la Petite Phrygie, ou, comme on l'appelle aussi aujourd'hui, de la Phrygie Epictète, laquelle s'étend le long de l'Hellespont et autour du mont Olympe. De même la nation mysienne

comprend, d'une part, les Mysiens de l'Olympène, lesquels confinent à la Bithynie et à la [Phrygie] Épictète, et descendent, au dire d'Artémidore, de colons mysiens venus d'au delà de l'Ister, et d'autre part, les Mysiens de la région du Caïcus et de la Pergamène, lesquels s'étendent jusqu'à la Teuthranie et aux bouches dudit fleuve.

2. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer à plusieurs reprises, Mysiens et Phrygiens ont souvent changé ces délimitations aux dépens les uns des autres, témoin le nom de *Phrygie* donné par les Anciens à la région du Sipyle elle-même. A la vérité, les Anciens n'ont pas précisé à laquelle des deux Phrygies ils avaient entendu rattacher cette contrée, procédant pour elle comme ils avaient fait pour Tantale, Pélops et Niobé, qu'ils ont qualifiés de Phrygiens [purement et simplement], mais peu importe qu'ils aient entendu désigner la Grande ou la Petite Phrygie, il n'en demeure pas moins évident pour nous qu'il y a eu là, dans un temps, une sorte d'empiètement de la Phrygie sur la Mysie, puisqu'indépendamment de la Pergamène tout entière l'Elaïtis par où passe le Caïcus pour aller se jeter dans la mer et entre deux la Teuthranie qui vit régner Teuthras et grandir Télèphe séparent l'Hellespont de la région que domine le mont Sipyle et où s'élève la ville de Magnésie, dite *Magnésie du Sipyle*. Ce qui montre, une fois de plus, que le proverbe a raison et que ce n'est pas une petite affaire de déterminer les limites respectives des deux peuples. Oui, « *Les Mysiens ont leurs bornes et les Phrygiens les leurs.* »

3. Une sorte de confusion, de double confusion pour mieux dire, règne aussi au sujet des Lydiens et des Mæoniens, ou, comme les appelle Homère, des Méones. Souvent pris l'un pour l'autre (puisqu'à côté des auteurs qui les considèrent comme des peuples distincts, il en est qui les identifient), les Lydiens et les Mæoniens sont en outre souvent confondus avec les deux peuples dont nous avons précédemment parlé. Tandis que certains auteurs en effet attribuent aux Mysiens une origine thracique, d'autres pré-

sentent ce peuple comme originaire de la Lydie, se fondant sur une antique tradition qu'ils lisent dans Xanthus de Lydie et dans Ménécrate d'Élée et à laquelle ils rattachent l'étymologie du nom de *Mysi*, dérivé par eux à cette occasion d'un mot lydien [*mysos* ou *mysé*] qui signifie hêtre. Les hêtres aujourd'hui encore abondent sur les flancs du mont Olympe, et c'est à l'ombre de ces hêtres que, suivant Xanthus et Ménécrate, auraient été exposés [les enfants] décimés qui passent pour les ancêtres de la nation connue plus tard sous ce nom de *Mysi*, évidemment emprunté au nom lydien du hêtre. A l'appui de cette tradition et de cette étymologie, les mêmes auteurs invoquent la nature mixte du dialecte mysien, lequel à les entendre ne serait guère autre chose qu'un composé de lydien et de phrygien, « ce qui se conçoit, ajoutent-ils, puisque, en voyant « les Phrygiens à peine arrivés de la Thrace massacrer le « prince qui régnait sur Troie et sur toute la contrée voi- « sine, les Mysiens avaient dû céder à ces Barbares leurs « habitations primitives de l'Olympe et étaient allés cher- « cher un nouvel établissement par delà les sources du « Caïcus se rapprochant ainsi des Lydiens. »

4. Une double cause contribue à accréditer ces traditions fabuleuses, c'est à savoir le peu de fixité des limites entre les différentes nations de cette partie de l'Asie et la fertilité exceptionnelle de toute la contrée en deçà de l'Halys et surtout du littoral, fertilité qui a provoqué de tous côtés, mais principalement d'outre-mer, des invasions répétées, sans compter les empiétements mutuels de voisin à voisin. C'est surtout à l'époque de la guerre de Troie et après la prise de cette ville que la contrée que nous décrivons présentement eut à souffrir des attaques de ses voisins en même temps que des migrations des nations lointaines, les Barbares, comme les Grecs, étant alors possédés d'une sorte de fureur de convoitise et de conquête. Toutefois, dès avant la guerre de Troie, elle paraît avoir assisté déjà à de semblables événements. L'exemple des Pélasges, des Caucones, des Lélèges est là qui le prouve, car ces mêmes

peuples que nous avons souvent mentionnés comme ayant aux époques les plus reculées erré en mainte contrée de l'Europe figurent dans l'Iliade au nombre des nations qui, pour venir au secours des Troyens, n'avaient pas eu à franchir le détroit. Ce qu'on raconte de la venue des Phrygiens et des Mysiens dans le pays est évidemment aussi antérieur à la guerre de Troie. Ajoutons que la distinction [que fait Homère] de deux peuples du nom de Lyciens donne lieu de supposer que la nation lycienne, une à l'origine, s'était divisée [antérieurement à ce même événement], sans qu'on sache aujourd'hui si ce sont les Lyciens de la Troade qui ont envoyé une colonie aux confins de la Carie, ou si ce sont les Lyciens voisins des Cariens qui ont colonisé une partie de la Troade. Peut-être aussi la même chose était-elle arrivée à la nation cilicienne. Il est constant qu'il y a eu en même temps deux royaume ciliciens, toutefois nous ne saurions inférer du témoignage d'Homère que les Ciliciens actuels existassent dès avant l'époque de la guerre de Troie. Quant à Télèphe [dont nous avons prononcé le nom ci-dessus], on peut croire que, venu d'Arcadie avec sa mère, il trouva, par suite du mariage de celle-ci, un protecteur personnel dans Teuthras, et qu'on en vint même à le considérer comme le fils de ce prince, ce qui lui valut plus tard la succession du trône de Mysie.

5. Les Cariens, Lélèges d'origine, s'il faut en croire certains auteurs, abandonnèrent à leur tour les îles qui avaient été leurs demeures primitives, et passèrent sur le continent pour s'y établir en compagnie de colons crétois. C'étaient déjà des Crétois qui, après avoir demandé à la ville crétoise de Milet Sarpédon comme *ctiste* ou chef de leur futur établissement, avaient fondé Milet sur la côte d'Asie; c'étaient les Crétois pareillement qui avaient envoyé dans la Lycie actuelle la colonie des Termiles. Partis de Crète, sous la conduite de Sarpédon, frère de Minos et de Rhadamanthe, les Termiles avaient donné leur nom au peuple antérieurement connu (c'est Hérodote qui nous l'ap-

prend[1]) sous le nom de Milyes, et plus anciennement encore sous le nom de Solymes, mais le fils de Pandion, Lycus, était survenu, qui de son propre nom les avait appelés les Lyciens. Cette tradition, on le voit, tendrait à identifier les Solymes et les Lyciens. Homère toutefois semble les avoir considérés comme deux peuples distincts, car il fait partir Bellérophon de la Lycie « *pour aller combattre les illustres Solymes*[2], » et, parlant un peu plus loin d'Isandre[3], fils de ce héros, il nous le montre « *succombant sous les coups de Mars* » dans le temps où lui aussi « combattait contre les Solymes. » Ajoutons que, suivant Homère[4], Sarpédon était né dans la Lycie même.

6. Nous pourrions citer maintenant plus d'un fait [antérieur ou] postérieur à la guerre de Troie à l'appui de ce que nous avons dit, que, par suite de la fertilité exceptionnelle de ce pays, sa possession était devenue une sorte de prix proposé à l'ambition de tous les peuples barbares et destiné au plus fort, mais qu'il nous suffise ici de rappeler que les Amazones elles-mêmes osèrent l'attaquer et que c'est à cette occasion précisément que Priam et Bellérophon marchèrent contre elles et que mainte ancienne ville prit, comme on s'accorde à le penser, le nom de telle ou telle de leurs héroïnes. Dans la plaine d'Ilion, par exemple, s'élève une colline [signalée par Homère[5]]

« Les hommes l'appellent BATIÉE, mais pour les Immortels
« c'est toujours le TOMBEAU DE LA BONDISSANTE MYRINE ».

Or, à l'épithète qui accompagne ici son nom, maint historien a cru devoir reconnaître dans cette Myrine l'une des Amazones. L'expression εὐσκάρθμους peint d'ordinaire l'agilité des coursiers, on conçoit donc que le poète ait pu par analogie qualifier de *polyscarthme* l'ancienne amazone eu égard à sa fougue comme conductrice de char. Et c'est ap-

1. I, 173 ; VII, 92. — 2. *Iliade*, VI, 184. Ἴσανδρον au lieu de Πείσανδρον, comme dans l'*Iliade* (VI, 204). — 3. *Iliade*, VI, 199. — 4. Restitution nécessaire due à Casaubon. — 5. *Iliade*, II, 813.

paremment de la même Amazone que la ville actuelle de Myrine aura emprunté son nom. Au surplus les îles voisines avaient eu aussi le même sort par suite de leur fertilité, et Rhodes et Cos notamment avaient été occupées par les Grecs dès avant la guerre de Troie, la chose ressort encore clairement du témoignage d'Homère[1].

7. Mais c'est surtout après la guerre de Troie que les colonies grecques, d'une part, et, de l'autre, les invasions des Trères, des Cimmériens, des Lydiens, suivies à leur tour de la conquête persane et macédonienne, et en dernier lieu de l'établissement des Galates, ont tout brouillé et confondu dans ce malheureux pays. Non que l'incertitude de nos connaissances tienne uniquement à ces révolutions politiques, le désaccord des historiens y est pour beaucoup aussi : ayant à parler des mêmes faits, les historiens ne les racontent pas tous de la même façon ; ayant à désigner les Troyens, par exemple, ils se servent du nom de Phrygiens ni plus ni moins que les poètes tragiques ; ayant à désigner les Lyciens, ils se servent du nom de Cariens, et ainsi de suite[2]. Les progrès de la nation troyenne, si faible à l'origine, mais devenue tellement puissante que ses souverains s'intitulaient *rois des rois*, justifient à la rigueur l'extension qu'Homère et ses interprètes après lui donnent dans certains passages aux noms de Troie et de Troyens. Homère, en effet, désigne parfois sous ce dernier nom, outre les Troyens eux-mêmes, tous les peuples venus à leur secours ; mais il est bien entendu qu'il ne l'emploie que comme une appellation générale équivalente à celles de *Danai* ou d'*Achæi* par lesquelles il désigne souvent l'armée ennemie et, pour notre compte, nous n'irons certes pas, à cause de cela, comprendre la Paphlagonie dans les limites de la Troade, ni à plus forte raison la Carie, et, avec la Carie, la Lycie, sa voisine. Il ne s'agit ici, nous le répétons, que de passages conçus à la façon du suivant[3]

1. *Iliade*, II, 655, 677. — 2. καὶ ἄλλους ὡσαύτως au lieu de κ. ἄ. οὕτως, conjecture de Kramer. Peut-être aussi, comme le suppose Müller, faut-il lire Κᾶρας ἀδιακρίτως ? — 3. *Iliade*, III, 2.

« Les Troyens s'avançaient bruyants et tumultueux »,

ou de cet autre dans lequel Homère nous montre par opposition

« Les Achéens marchant au combat silencieux et l'âme « pleine de force et de résolution[1] »,

idée qui revient souvent dans ses vers et qu'il a exprimée de maintes façons différentes. Il ne faut pas cependant que cette confusion, si grande qu'elle soit, nous empêche de rechercher, autant que faire se pourra, les limites de chacun de ces peuples; seulement, si quelque détail échappe à nos investigations, nous l'omettrons sans scrupule, l'état ancien du pays n'étant pas à proprement parler l'objet d'un traité de géographie tel que le nôtre, et nous nous attacherons surtout à décrire le pays tel qu'il est aujourd'hui.

8. Deux montagnes, l'Olympe mysien et l'Ida, dominent a côte de la Propontide. Au pied de l'Olympe s'étend la Bithynie; et au pied de l'Ida, de la montagne à la mer, s'étend de même la Troade. Nous traiterons plus loin de cette dernière, ainsi que des pays qui lui font suite au midi; présentement c'est la [Mysie] Olympène que nous allons décrire, et, avec l'Olympène, les pays qui lui succèdent jusqu'au Taurus et qui forment à proprement parler une nouvelle bande parallèle aux contrées que nous avons déjà parcourues. Couvert de villes et de villages dans toute l'étendue de son pourtour, l'Olympe n'offre plus à son sommet que d'impénétrables forêts recélant des forteresses naturelles où le brigandage aux abois trouve encore aisément à prolonger sa résistance et qui sont même devenues à plusieurs reprises le siége de principautés durables, témoin l'exemple récent de ce Cléon qui avait commencé par être simple chef de brigands.

9. Cléon était né à Gordium et c'est lui qui plus tard

1. *Iliade*, III, 8.

agrandit cette chétive bourgade et en fit une ville sous le nom de Juliopolis. Devenu chef de brigands, il s'assura de prime abord comme place d'armes Calydnium[1], la plus forte position [de l'Olympe]. Il se rendit utile à Antoine en courant sus aux collecteurs de Labiénus alors maître de la province d'Asie et en gênant ainsi ses préparatifs; mais, lorsqu'éclata la guerre d'Actium, il quitta le parti d'Antoine pour celui de César [Auguste], dont il aida activement les lieutenants et se vit récompenser par delà ses mérites, car, les bienfaits de César étant venus s'ajouter à ce qu'il avait déjà reçu d'Antoine, cet ancien chef de brigands put mener désormais le train d'un prince, réunir à la surintendance du temple de Zeus Abretténus, l'un des grands dieux des Mysiens, la possession d'une partie de la Morène (canton qui, comme l'Abrettène, dépend encore de la Mysie), voire même par la suite la grande prêtrise du temple de Comana Pontique. Mais il y avait un mois à peine qu'il avait été investi de cette dernière dignité qu'il mourait emporté par une maladie aiguë, qui pouvait n'être qu'une suite naturelle de son intempérance, mais que les ministres du temple de Comana dénoncèrent comme un effet du courroux de la déesse. Il faut savoir que le prêtre et la prêtresse de Comana ont leur habitation dans l'enceinte même du temple, et que de toutes les observances destinées à protéger la pureté de cette enceinte celle à laquelle, sans contredit, on tient le plus la main, c'est qu'on s'abstienne absolument d'y manger de la chair de porc, ladite observance s'étendant à la ville elle-même, où jamais on ne laissse entrer de porc. Or Cléon n'avait rien eu de plus pressé, après avoir franchi le seuil sacré, que d'enfreindre cette pieuse observance, révélant ainsi les anciennes habitudes de sa vie de brigand et ne laissant que trop voir que ce n'était pas en pontife, mais en destructeur de la religion, qu'il était entré dans le sanctuaire.

10. Le mont Olympe, dont nous venons de décrire l'as-

1. Καλυδνίῳ au lieu de Κάλλυδίῳ, correction justifiée par la citation que fait Eustathe de ce passage de Strabon (*ad Iliad.*, II, 667).

pect général, a son versant septentrional occupé par les Bithyniens, les Mygdoniens et les Dolions, tandis que les Mysiens et les Phrygiens de la Phrygie Epictète en possèdent tout le versant opposé. Sous ce nom de Dolions on comprend en général toutes les populations groupées autour de Cyzique et s'étendant depuis l'Æsépus jusqu'au Rhyndacus et au lac Dascylitis; et sous le nom de Mygdons toutes les populations qui s'étendent à la suite de celles-ci jusqu'au territoire de Myrlée. Deux autres lacs, l'Apolloniatis et le Milétopolitis, fort grands également, sont situés au-dessus du lac Dascylitis, et, de même que celui-ci a sur ses bords la ville de Dascylium, le lac Milétopolitis baigne les murs d'une ville appelée Milétopolis; quant au troisième lac, il baigne ceux de la ville d'Apollonie dite *du Rhyndacus*. Aujourd'hui la plus grande partie de ce canton dépend du territoire de Cyzique.

11. Cyzique est une île de la Propontide reliée au continent par deux ponts. D'une fertilité incomparable, cette île peut avoir 500 stades de tour. Elle renferme une ville de même nom située juste au débouché des deux ponts, et, avec cette ville, un double port pouvant se fermer aisément et garni de plus de deux cents loges ou cales-abris pour les navires. Une partie de la ville est plane et unie, le reste s'élève sur la pente d'une montagne appelée l'Arctôn-Oros. Immédiatement en arrière de cette montagne, on en aperçoit une autre nommée le mont Dindyme, laquelle n'a pas, [comme on l'a prétendu,] double cime, mais est couronnée par le temple de la déesse Dindymène, dite la *Mère des Dieux*, antique monument du passage des Argonautes. Cyzique peut rivaliser avec les premières villes de l'Asie, non-seulement sous le rapport de l'étendue et de la beauté des édifices, mais aussi pour la sagesse de ses institutions aussi bien conçues en vue de la guerre que de la paix et qui semblent avoir été modelées sur un type analogue à celui des antiques constitutions de Rhodes, de Marseille et de Carthage. Sans vouloir entrer dans le détail des lois et institutions de Cyzique, nous signalerons cet usage des

Cyzicéniens de confier la surintendance des bâtiments et l'entretien des machines de guerre à trois *architectes* et d'avoir, sous le nom de *trésors*, un triple dépôt pour les armes, pour les machines de guerre et pour le blé, qu'ils savent en le mélangeant de terre chalcidique préserver de toute moisissure. L'utilité de ces diverses mesures fut hautement démontrée lors de la guerre contre Mithridate. On sait que ce prince était venu attaquer Cyzique à l'improviste avec 150 000 fantassins et une nombreuse cavalerie : après avoir occupé tout d'abord la montagne d'Adrastée qui fait face à la ville avec le faubourg y attenant, Mithridate avait fait passer des troupes dans l'isthme même qui s'étend au-dessus de la ville de manière à l'assiéger aussi de ce côté avec des forces combinées de terre et de mer, ces dernières s'élevant à 400 vaisseaux. Mais les Cyzicéniens n'en résistèrent pas moins à tous ses efforts; peu s'en fallut même qu'en contre-minant une galerie souterraine que le roi faisait creuser ils ne le prissent lui-même prisonnier, mais, prévenu à temps, le roi put sortir du souterrain et s'échapper sain et sauf. De son côté, le général romain Lucullus avait réussi, bien que tardivement, à faire entrer de nuit quelques secours dans la ville; enfin ce qui acheva d'aider les assiégés fut la vraie famine [1] qui, tout d'un coup et sans que le roi eût pu le prévoir, vint fondre sur cette armée si nombreuse et la forcer à lever le siége, après l'avoir cruellement décimée. Honorée des Romains [pour cette belle défense], Cyzique a conservé jusqu'à ce jour son autonomie. Ajoutons qu'elle se trouve avoir actuellement un territoire considérable, les Romains ayant ajouté de nouveaux cantons à ses anciennes possessions. C'est ainsi qu'en Troade, au delà de l'Æsépus, elle possède aujourd'hui tout le canton de Zélée avec la plaine d'Adrastée; qu'elle possède en outre une portion du lac Dascylitis, le reste appartenant toujours aux Byzantins; et qu'indépendamment de la Dolionide et

1. Cf. Memnon, c. 42.

de la Mygdonide son territoire se trouve comprendre cette vaste étendue de pays qui se prolonge jusqu'au lac Milétopolitis, voire jusqu'à l'Apolloniatis, où coule le Rhyndacus. Ce fleuve, comme on sait, prend sa source dans l'Azanitide, et, après s'être grossi de différents cours d'eau que lui envoie la Mysie Abrettène, et du Macestus[1] notamment qui vient d'Ancyre dans l'Abaïtide[2], il débouche dans la Propontide juste en face de l'île Besbicus. Signalons encore dans l'île des Cyzicéniens le mont Artacé remarquable par les beaux bois qui le couvrent, et tout à côté l'ilot d'Artacé qui sert pour ainsi dire de prolongement à la montagne de même nom, voire non loin de là le cap Mélanus, qui se trouve situé juste sur le passage des navires allant de Cyzique à Priapus.

12. Quant à la Phrygie Epictète, elle renferme les villes d'Azani[3], de Nacolia, de Cotiæum, de Midæum, de Dorylæum et de Cadi. Quelques auteurs pourtant attribuent cette dernière ville à la Mysie. A son tour, la Mysie intérieure ou *méditerranée* s'étend depuis l'Olympène jusqu'au territoire de Pergame et à la plaine du Caïcus, formant ainsi la séparation entre la région de l'Ida et la Katakékaumène, canton que l'on trouve attribué, tantôt à la Mysie, tantôt à la Mæonie.

13. Au-dessus et au midi de la Phrygie Epictète est la Grande Phrygie, qui, en se déployant, laisse à gauche Pessinûs, le canton d'Orcaorci et la Lycaonie, et à droite la Mæonie, la Lydie, la Carie. Dans ces limites se trouvent compris, outre la Phrygie Parorée, tout le pays limitrophe de la Pisidie, plus les cantons d'Amorium, d'Euménia et de Synnada, les villes d'Apamée Kibôtos et de Laodicée, les plus grandes de toute la Phrygie, entourées elles-mêmes d'autres villes plus petites et . . . .[4] telles que Aphrodisias, Colosses, Thémisonium, Sunaos[5],

1. Cf. Pline, V, 32, 40. — 2. Ἀβαιίτιδος au lieu d' Ἀβασίτιδος, correction suggérée à Kramer par une conjecture de Kiepert. — 3. Voy. sur ce nom et sur les noms qui suivent, l'*Ind. var. lect.* de l'édition de Müller, p. 1023, col. 1, l. 51. — 4. Voy. une note de Kramer relative à cette lacune. — 5. Συναός au lieu de Σαναός, correction de Müller.

Métropolis et Apollonias, sans compter Peltæ, Tabæ, Eucarpia et Lysias, qui en sont à une plus grande distance.

14. La Phrygie Parorée est traversée de l'E. à l'O. par une longue chaîne ou arête montagneuse, au pied de laquelle s'étend de chaque côté une vaste plaine et que bordent un certain nombre de villes, entre autres, au N., la ville de Philomélium, et, au midi, la ville d'Antioche, dite *Antiochia ad Pisidiam*. De ces deux villes, la première est bâtie tout entière dans la plaine; Antioche, au contraire, occupe le sommet d'une colline. Cette ville, qui a reçu récemment dans ses murs une colonie romaine, est d'origine magnésienne et reconnaît pour métropole Magnésie du Méandre. Les Romains l'affranchirent du joug des rois dans le temps même où ils livraient à Eumène toute l'Asie cis-taurique. Elle servit aussi longtemps de résidence au grand-prêtre de Mên-Arcæus, lequel régnait sur une multitude d'*hiérodules* et sur une vaste étendue de terrains consacrés; mais cette dignité fut abolie à la mort d'Amyntas par ceux qui furent envoyés en possession de son héritage. Synnade est loin d'avoir l'importance d'Antioche : en avant de ses murs s'étend une plaine qui peut avoir soixante stades et qui est toute plantée d'oliviers. A l'autre bout de la plaine est le bourg de Docimie avec cette fameuse carrière d'où l'on extrait le marbre dit *synnadique* (tel est le nom, du moins, que lui donnent les Romains, car les gens du pays ne le connaissent que sous le nom de *marbre docimite* ou *docimæen*). Dans le commencement, cette carrière ne débitait que des blocs de petite dimension; mais aujourd'hui, par suite du développement du luxe chez les Romains, on en extrait d'immenses colonnes *monolithes* qui approchent de l'albâtre pour la variété des couleurs, et, sans regarder aux frais ni aux difficultés du transport jusqu'à la mer de masses aussi énormes, on ne cesse d'expédier à Rome des colonnes et des plaques ou dalles d'une grandeur et d'une beauté vraiment prodigieuses.

15. Apamée est un des grands *emporium* de [la province d'Asie ou de l'] Asie proprement dite, le second en importance après Ephèse qui est, on le sait, l'entrepôt général des marchandises d'Italie et de Grèce. C'est vers le confluent du Marsyas [et du Mæandre] qu'est située Apamée. Le Marsyas qui vient [comme le Mæandre] des environs de la ville [de Célænæ[1]], traverse Apamée dans toute son étendue et c'est seulement après en avoir baigné le faubourg qu'il unit ses eaux rapides et impétueuses aux eaux du Mæandre déjà grossies d'un autre affluent, l'Orgyas[2], qui, coulant sur un terrain uni, se fait remarquer au contraire par son cours tranquille et lent. Devenu dès là un [grand][3] fleuve, le Mæandre continue son cours à travers la Phrygie, passe ensuite entre la Carie et la Lydie, formant ce qu'on est convenu d'appeler *la plaine du Mæandre*, plaine si extraordinairement sinueuse que le nom de *mæandres* est devenu l'appellation usuelle pour désigner toute espèce de replis et de détours. Enfin il traverse la Carie même dans la partie qu'occupent actuellement les Ioniens et débouche dans la mer entre Milet et Priène. Quant à sa source, elle se trouve située aux environs de Célænæ, colline au sommet de laquelle s'élevait naguère une ville de même nom, mais toute la population de cette ville a été transportée par Antiochus Soter à Apamée, quand, pour honorer sa mère Apama, qui était fille d'Artabaze et veuve du roi Séleucus Nicator, il voulut donner son nom à une ville nouvelle. C'est aussi aux environs de Célænæ que la Fable place la scène des aventures d'Olympus et de Marsyas et notamment du combat de Marsyas et d'Apollon. Ajoutons qu'il existe au-dessus de Célænæ un marais où croît en abondance l'espèce de roseau la plus propre à faire des anches ou embouchures de flûte et que du fond de ce même marais, à ce qu'on assure, jaillit la double source du Marsyas et du Mæandre.

1. Restitution due à Groskurd. Cf. Müller, *Ind. var. lect.*, p. 1023, col. 2, l. 5. — 2. Voy. sur ce nom Müller, *Ibid.* — 3. Meineke désapprouve cette addition du mot μέγας. Voy. *Vind. Strab.*, p. 196-197.

16. Laodicée, qui n'était à l'origine qu'une ville de peu d'importance, reçut de nos jours de notables accroissements. Elle avait même commencé à s'agrandir du vivant de la génération antérieure à la nôtre, mais le siége que Mithridate Eupator était venu mettre devant ses murs l'avait fort endommagée. Une double cause, du reste, contribua à la grandeur de Laodicée, la fertilité de son territoire d'abord, et, en second lieu, l'étonnante fortune de quelques-uns de ses enfants, de Hiéron notamment, qui, après avoir embelli de son vivant sa ville natale en y élevant de nombreux monuments à ses frais, lui laissa par testament une somme de plus de deux mille talents, et plus tard du rhéteur Zénon et du fils de celui-ci Polémon qui par ses belles actions mérita qu'Antoine l'élevât à la dignité royale et que César Auguste le confirmât ensuite dans ce haut rang. Les environs de Laodicée produisent une race de moutons, très-recherchés non-seulement pour la nature moelleuse de leur laine qui l'emporte même en finesse sur les laines de Milet, mais aussi à cause de leur couleur qui est de cette belle teinte noire connue sous le nom de *coraxine*[1], circonstance à laquelle les Laodicéens doivent de tirer de leurs troupeaux un si magnifique produit. Les Colosséni, leurs voisins, bénéficiaient de même de la couleur particulière de leurs troupeaux, couleur qui de leur propre nom s'est appelée la *colossène*. Ajoutons qu'aux environs de Laodicée le Mæandre se grossit encore du Caprus et d'une autre rivière très-considérable appelée le Lycus, et que c'est pour cela qu'on désigne souvent la ville de Laodicée sous le nom de *Laodicea ad Lycum*. Au-dessus de la ville est le mont Cadmus : or, c'est de cette montagne que descend le Lycus en même temps qu'un autre cours d'eau qui porte le nom même de la montagne. Après avoir coulé sous terre pendant la plus grande partie de son cours, le Lycus reparaît enfin à la surface du sol et se grossit de différents affluents : il atteste ainsi la nature caverneuse de toute cette

1. Voy. sur ce nom l'*Ind. var. lect.* de l'édition de Müller, p. 1023, col. 2, l. 18.

contrée et le danger perpétuel qui la menace du côté des tremblements de terre. Et de fait il n'y a point de ville plus sujette aux tremblements de terre que Laodicée, si ce n'est Carura, dans le canton voisin de celui de Laodicée.

17. Carura qui marque la limite entre la Phrygie et la Carie, est un gros bourg dans lequel abondent les hôtelleries et qui possède des sources thermales jaillissantes situées, les unes, dans le lit même du Mæandre, et les autres au-dessus de ses rives. A propos des tremblements de terre de Carura, on raconte qu'un *pornobosque* ou marchand de femmes esclaves, qui logeait en passant dans l'une des hôtelleries de Carura avec tout un troupeau de femmes destinées à la prostitution, y fut surpris pendant la nuit par un effroyable tremblement de terre et englouti vivant, lui et toutes ses esclaves. Presque toute la contrée, du reste, qu'arrose le Mæandre est ainsi sujette aux tremblements de terre, ce qui se conçoit, car elle est minée pour ainsi dire par l'eau et le feu à la fois, et cela jusque fort avant dans l'intérieur, cette même nature de terrain se prolongeant encore au delà des plaines jusqu'aux gouffres ou *charonium* de Hiérapolis et du bourg d'Acharaca dans la Nysaïde et jusqu'à cet autre *charonium* béant aux environs de Magnésie et de Myûs, et le sol jusque là demeurant au même degré friable et inconsistant, nitreux et inflammable. Peut-être même le cours du Mæandre n'est-il aussi sinueux qu'à cause des fréquents changements qui sont survenus dans le niveau de son lit et qui à chaque fois livrent à ses eaux de nouvelles masses d'alluvions, dont une partie déposée sur tel ou tel point du rivage contribue à l'accroissement du continent, tandis que le reste est chassé au loin dans la mer par la force de son propre courant. On sait que Priène, ville bâtie à l'origine sur la côte même, a dû aux alluvions du Mæandre d'être reculée dans l'intérieur d'une distance de 40 stades et de devenir ainsi une ville méditerranée.

18. La Katakékaumène, canton partagé entre la Lydie et la Mysie, doit son nom évidemment à une semblable constitution du sol; car, à Philadelphie, ville située sur les

confins de ce canton, les murs mêmes des maisons n'offrent aucune sécurité. Ebranlés par des secousses de chaque jour, si l'on peut dire, ils vont sans cesse se crevassant et il faut que les habitants, toujours attentifs à prévenir des accidents plus graves, passent leur temps à étayer et à réparer leurs maisons. Il y a d'autres villes encore dans le même cas, Apamée, par exemple, qui, peu de temps avant la grande expédition de Mithridate, avait eu à souffrir à plusieurs reprises de secousses de tremblements de terre, si bien qu'en la voyant toute désemparée le conquérant fit don à ses habitants d'une somme de cent talents pour aider à sa reconstruction, sans compter que déjà au temps d'Alexandre elle avait éprouvé, dit-on, la même catastrophe. Par là du reste se trouvent expliqués et l'existence à Apamée, dans une ville si éloignée de la côte, du culte de Neptune, et ce nom de Célænæ qui lui fut donné[1] d'abord, soit en l'honneur du héros Célænus, né, comme on sait, des amours de Neptune et de la Danaïde Célæno, soit à cause de la nature des pierres dont elle était bâtie et de leur couleur noirâtre due à l'action prolongée du feu[2]. Ce qu'on raconte du mont Sipyle et de sa complète subversion ne doit pas être non plus regardé comme une fable, car, de nos jours encore, on a vu Magnésie au pied du Sipyle renversée par le même tremblement de terre qui ruina plusieurs quartiers de Sardes et des autres villes les plus célèbres de cette partie de l'Asie, tous dégâts que l'Empereur fit réparer à ses frais, imitant en cela l'exemple donné par son père, à l'occasion d'une catastrophe semblable survenue à Tralles et à Laodicée, et qui, entre autres dégâts, avait détruit le gymnase de Tralles et plusieurs autres édifices de la même ville.

19. On peut s'en rapporter aussi là-dessus au témoignage des anciens historiens, notamment à ce que dit Xanthus dans

1. ἐπώνυμον au lieu de ὁμώνυμον, correction nécessaire faite par les derniers éditeurs. Voy. Meineke, *Vind. Strab.*, p. 197. — 2. ἢ διὰ τὴν τῶν λίθων ἀπὸ τῶν ἐκπυρώσεων μελανίαν, au lieu de ἢ διὰ τῶν λίθων τὴν κτλ., changement proposé par Groskurd.

son *Histoire de Lydie* des fréquentes révolutions physiques qui ont eu lieu dans toute cette contrée et dont nous avons nous-même fait mention ici quelque part dans un des livres précédents[1]. Or, c'est dans la Katakékaumène justement que ces anciens historiens placent le mythe de Typhon et la patrie des Arimes; ils n'hésitent même pas à supposer que tout le pays compris entre le Mæandre et la frontière de Lydie doit avoir la même nature, vu le grand nombre de fleuves et de lacs qui s'y trouvent et la multitude de cavernes qu'on y observe béantes à la surface du sol. Il est de fait que le lac situé entre Laodicée et Apamée, bien qu'ayant les dimensions d'une mer intérieure, exhale cette même odeur de vase qui s'échappe des souterrains[2]. Les mêmes historiens racontent comment on intentait un procès en règle au Mæandre toutes les fois qu'il lui arrivait d'écorner les terrains qui le bordent et de changer ainsi les limites des propriétés, et comment, en cas de condamnation, l'amende était prélevée sur les péages mêmes du fleuve.

20. Entre Laodicée et Carura est un temple dit de Mên-Carus, qui, aujourd'hui encore, est l'objet d'une très-grande vénération. Ajoutons qu'il s'est formé de nos jours [à Carura] sous la direction de Zeuxis et plus tard d'Alexandre Philalèthe une école de médecine *hérophilienne*, à l'instar de l'école *érasistratienne* de Smyrne qui fut si florissante du temps de nos pères sous la direction d'Hikésius, mais qui actuellement est bien déchue de ce qu'elle était jadis.

21. Quelques peuples phrygiens mentionnés par les historiens (les Bérécynthes[3] par exemple) ne se retrouvent plus nulle part. Le poète Alcman de son côté a dit :

« Et sur sa flûte il entonne un chant phrygien, l'air CIRBÉ-« SIEN ».

1. Voy. la note 5 de la page 485. — 2. ὑπονόμου au lieu de ὑπόνομον, « cloacinum vaporem », élégante correction de Meineke. Voy. *Vind. Strab.*, p. 197. — 3. « Non crediderim post Βερέκυντες excidisse Cerbesiorum nomen. Ne abruptam quidem orationem dixerim, quæ ita procedit : commemorantur quædam Phrygiæ gentes, quarum nullum extat vestigium, ut Berecyntes; et cum Alcman poeta Κερβήσιον μέλος memoret, id ipsum indicio est fuisse olim etiam Cerbesiorum populum. Ceterum gentis hujus tenue quidem, at vestigium tamen superest in hac

Or, si l'on connaît encore certain Gouffre Cirbésien réputé dangereux pour ses exhalaisons méphitiques, on ne voit pas que les populations aux environs aient conservé le nom de Cirbésii. Æschyle, lui, dans sa *Niobé*, confond tout : il fait annoncer à Niobé, par exemple, qu'elle va rappeler l'histoire de la famille de Tantale,

« Qui, sur les rochers de l'Ida, pour honorer Jupiter, son au-
« teur, a élevé ce temple fameux » ;

ailleurs il place le Sipyle « *dans la région idéenne* » ; ailleurs encore il fait dire à Tantale :

« Mes bras ensemencent un domaine qui ne mesure pas moins
« de douze journées de marche, c'est le champ bérécynthien ;
« et les mugissements et bêlements de mes troupeaux y font
« retentir à la fois et la ville d'Adrastée et les pentes de
« l'Ida et toute la plaine érechthéenne[1] ».

glossa Hesychii, Κιρβιαῖον ἔθνος ἐχόμενον Λυδῶν, ex qua fortasse etiam in Alcmanis fragmento apud Strabonem Κειρβήσιον scribendum est ; libri enim fere habent Κειρβήστιον pro edito Κερβήσιον. » *Meineke*. — 1. Nous avons traduit la fin de ce fragment d'Æschyle d'après la restitution de Meineke

ἔνθ' Ἀδραστείας ἕδος
Ἴδη τε μυκηθμοῖσι καὶ βρυχήμασι
πρέπουσι μήλων πᾶν τ' Ἐρέχθειον πέδον

si savamment motivée (*Vind. Strab.*, p. 198-199).

FIN DU DOUZIÈME LIVRE ET DU DEUXIÈME VOLUME.

12,171. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.




3 9015 02837 3077

